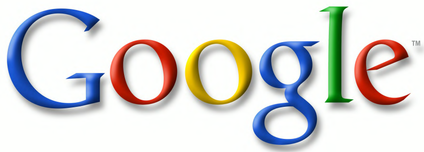
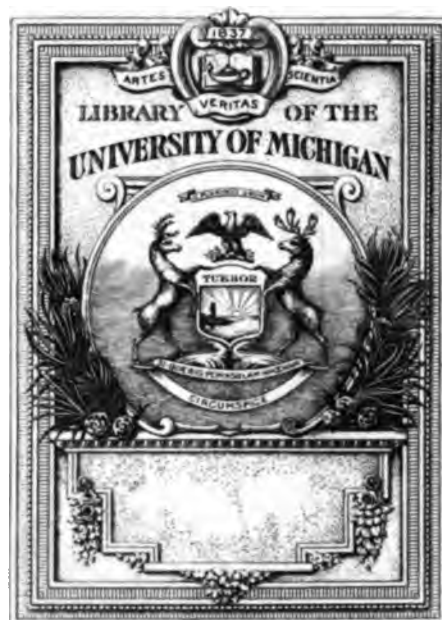



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

REVUE

DE PARIS.

XXX.



IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Ce,
RUE DE SEINE, 14, BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1836.

TOME TRENTIÈME.



PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

1836.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Ce,
RUE DE SEINE, 14, BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1836.

TOME TRENTIÈME.



PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

1836.



UNE VISITE

CHEZ

BERNARDIN DE S^T-PIERRE.

J'annonce un évènement dont les Parisiens n'auront officiellement connaissance que lorsqu'il ne sera plus; eux qui sont cependant au courant de tout ce que le monde voit éclore d'un pôle à l'autre, qui sont instruits des choses les plus éloignées de leur quartier, de la santé du roi de la Chine, et des mœurs établies dans la lune; cet évènement si simple et si commun, si vite connu des gens de la campagne, eux privés cependant de journaux, de revues et de télégraphes, c'est, tout simplement, — je vous demande pardon d'avoir commencé mon récit par un logogriphe, — c'est le printemps.

Le Parisien connaît tout, excepté le printemps. Et pourtant aucune ville civilisée ne s'occupe autant du printemps que Paris. Il y a encore un tapis de neige sur les toits inclinés d'ardoise, et sur ces toits d'ardoise s'élèvent encore bien de pâles jets de fumée, que Paris songe sérieusement au printemps. Vous croyez peut-être que le Parisien ouvre la terre comme le veut Virgile au premier chant des Géorgiques, qu'il taille ses arbres, ménage des abris de paille et de jonc à ses abeilles, qu'il va visiter ses couches de melons; erreur. Il s'occupe du printemps à sa manière. D'abord il enlève ses

tuiles d'ardoise amincies par les brouillards, cassées par la chute des pluies; et il les remplace, au grand danger des passans, par de nouvelles tuiles pareillement destinées à être brisées et remplacées l'année suivante. La tuile est sa première couronne de printemps; il pave ensuite ses rues; peint le vitrage de ses cafés; dore ses devantures de boutiques; tandis que ses journaux annoncent des étoffes, des draps, des modes de printemps; et quand il s'est ainsi arrangé un printemps de papier, de pierre, d'étoffes, d'ardoises, il achète deux voies de bois supplémentaires et il recommence à se chauffer. Voilà comment les Parisiens et le printemps vivent ensemble depuis qu'il y a un printemps et des Parisiens.

Je puis donc annoncer aux Parisiens, comme un évènement réel, que j'ai vu pour eux le printemps de 1836. Je leur apporte la bonne nouvelle parfumée, l'évangile odorant de nos plaines. A cette heure, les arbres sont des bouquets. Au lieu de l'exécrable lilas, cette fleur violacée et poivrée, qui croît sur le fumier de Romainville pour aller parer le sein des grisettes du faubourg du Temple, j'agite dans ma main la branche fleurie du pommier. Saluons la branche du pommier. Pourquoi la colombe rapporta-t-elle de son voyage sur les eaux du déluge le rameau d'olivier, de cet arbre amer et sale? pourquoi pas une branche de pommier? évidemment, il y a erreur dans la traduction des Saintes Écritures; la colombe revint dans l'arche avec une branche de pommier à son bec.

Le pommier devance toutes les floraisons du printemps, ainsi que le retour de tous les oiseaux; les rivières sont encore vaseuses des neiges fondues de l'hiver, le blé n'est pas plus long que la chevelure d'un enfant, que déjà le pommier remplit l'air de son odeur, la terre de ses feuilles roses et blanches.

Ce début ressemble beaucoup à une églogue. Pourquoi n'y a-t-il plus d'églogue? Après avoir presque aboli la peine de mort, on a conservé le poème épique; ce mensonge de trois ou quatre mille vers, sur un personnage menteur, sur un héros! on chante des héros. De plus fameux raffinent sur le poème! et le font précéder de préface! on a donc des poèmes et plus d'églogues. Cependant il y a encore peut-être de belles fermes, de gras pâturages, des vaches fécondes dans les prairies, de charmantes laitières, des couchers de soleil, comme au temps de Virgile, des lézards

verts, et des voyageurs fatigués? Où est la poésie qui reproduise cette nature particulière? Le drame et le roman envahissent tout. Le drame sans doute interprète les passions bourgeoises, comme le roman les dit; mais toute la vie sociale n'est pas là. On n'écrit trop que pour ceux dont on copie les mœurs. La littérature fait des portraits et va en ville. Inconnus lui sont les champs aussi bien que les vingt mille communes de France. Négligée par la poésie, l'églogue est allée vers la peinture, et elle s'est reposée sur elle du soin de ne pas la laisser tout-à-fait périr dans l'oubli. Un grand poète viendra qui, reprenant la nature où Virgile l'a laissée, la remettra en honneur dans les vers. Ce n'est pas que j'aie foi à l'âge d'or des champs ni aux torrens de lait, ce qui serait fort peu agréable à voir, aux pommes d'or, ni aux vertus des villageois; mais je crois que la littérature est trop urbaine et pas assez communale, trop parisienne surtout.

Mais y aura-t-il encore long-temps des mœurs villageoises dans les villages, demandera-t on, des usages rustiques aux champs? Helas! j'ai peur de répondre. La civilisation suit les cours d'eau comme le choléra; l'industrie grimpe aux arbres; le gazon s'écarte déjà pour laisser un passage aux chemins de fer.

Je me disais cela en me mettant en marche pour mon pèlerinage à la maison de campagne de Bernardin de Saint-Pierre, où devait avoir lieu une vente mobilière par suite de décès. En route, j'espérais trouver l'églogue; mais j'ai peur de n'avoir rencontré que le printemps dont je me suis fait le messager, un printemps sans plumes encore et bien loin de la ville pour y voler de si tôt.

J'avais sous mes yeux de belles plaines de verdure à traverser, émaillées de larges bandes de fleurs, de celles qu'on arrache plus tard parce qu'elles étouffent, dit-on, le developpement des luzernes, du sainfoin et du sarrasin. Tout ce qui ne tombe pas sous la dent de l'homme ou du cheval est arraché. Enfin, j'allais devant moi dans l'espoir de saluer, comme le bon docteur Margaritus, chacune de ces petites fleurs, quand ma vue s'éclaircissant, je vis que les lignes colorées que j'avais prises pour des bandes de fleurs étaient des toiles peintes couvrant un espace de plusieurs lieues! ô nature des toiles peintes! Virgile n'a pas chanté celle là. La prairie de Saint-Jean-en-l'Isle, cette mer de gazon est un séchoir de toiles. C'étaient

bien des fleurs que j'avais vues; mais des fleurs comme il en croît à Mulhouse dans les jardins de MM. Oberkampf; des fleurs peintes à l'indigo. Des chiffons de trois quarts de lieue d'étendue cachent les plus belles plaines de la Brie. Ce n'est pas là que je devais découvrir l'églogue aux longs cheveux verts, soupirant dans les roseaux.

Je gémis en longeant cette prairie artificielle, s'il en fut jamais, me hâtant d'arriver le plus promptement possible à la Mecque poétique où je me reposerais de ma déception. Mon églogue était bien malade.

Quand je fus arrivé sur une petite hauteur, phénomène assez rare en Brie, pour qu'on s'y arrête, je me plus un instant à voir verdir autour de moi huit ou dix lieues d'horizon dans tous les sens. La Brie est une mer, moins l'eau. Tout y est de niveau. Le moulin qu'on a vu en passant, on le verra une heure, deux heures, trois heures après. L'implacable moulin ne vous quittera plus. On dirait un immense hanneton acharné à vous poursuivre. Sur cette mer sans îles ni promontoires, flottent à des distances perdues, des fermes qu'on prend pour des villages, tant elles sont grandes, et des villages qu'on prend pour des fermes, par la raison contraire. Rien n'est affligeant comme ces trois accidens monotones semés à des distances infinies sur votre chemin; des fermes, des villages, des moulins.

Une ferme est à la fois une nation, un pays, une civilisation, mot qu'il ne faut pas prendre ici dans son acception la plus avantageuse. La poule résume la ferme; vous en voyez des nuées manger sans relâche sur les toits et dans la cour d'une ferme. Vous entrez, des poules; vous pénétrez dans les écuries, sous les hangars, dans la maison du maître, des poules! des poules! Une ferme n'est qu'une grosse paille sur laquelle est juchée une poule.

Ces milliers de fermes d'où ne part aucun cri, que ne trahit aucun mouvement de vie, si ce n'est une rare fumée à midi et le soir, n'ont aucune relation entre elles. On peut gager qu'elles ont leur accent particulier, et des espèces d'idées qui leur sont propres.

Par un ou deux envois annuels, de poules, d'œufs ou de foin, les fermes savent à dix lieues près à quelle distance elles sont de Melun ou de Meaux; je ne dis pas de Paris, Paris étant Chine pour l'habitant de la Brie; tandis qu'un village de la même circonscrip-

tion que ces fermes n'a pas la conscience de sa topographie particulière. Un village de la Brie n'imagine pas où il est situé. Ainsi informez-vous, auprès des habitans, du temps de marche qui vous sépare de tel ou de tel autre point; l'un vous dira un quart d'heure, l'autre deux heures, l'autre un jour. J'entends d'ici les économistes s'écrier : C'est qu'ils manquent de grandes routes pour voyager, se déplacer, pour connaître du pays. Je demande pardon aux économistes. Il y a de magnifiques routes en Brie et bien entretenues, mais personne n'y passe. En attente sur celle de Meaux, depuis trois heures jusqu'à cinq, sait-on combien j'ai vu passer de voyageurs et de voitures? — Aucun, aucune.

Comme je n'étais pas précisément en pleine Brie, là où je m'étais reposé pour jouir du majestueux coup d'œil d'une des vallées arrosées par l'Étampe, la riche vallée de Vaux, je fus assez heureux pour n'avoir pas devant moi le fantôme persécuteur d'un moulin; mais deux opulentes propriétés qui couvrent une étendue de terrain embelli de la plus belle végétation. De l'eau, de l'ombre, des peupliers dégagés, se penchant l'un sur l'autre, comme des musiciens cherchant à mettre d'accord leurs instrumens; voilà les moindres avantages des deux palais bourgeois assis au fond de la vallée où je les admirais. Là est peut-être l'églogue, exilée des chaumières, murmurai-je; car après tout, les paysans sont les gens les moins propres à sentir le charme de la campagne dont ils ne parlent jamais. Or, si l'églogue est chez eux, sans être pour eux, elle est, par le droit des contrastes, aux habitans des villes, nés pour la comprendre et l'aimer. Si Virgile fût toujours resté fermier à Mantoue, il n'eût pas écrit ses Géorgiques. A la cour d'Auguste il aima la campagne.

Je me dis donc, heureux ceux dont ces deux toits abritent la famille, le repos et l'existence. Allons, voilà décidément la véritable églogue, la seule possible; elle est enfin trouvée! C'est-la fortune à la campagne; c'est vingt mille livres de rente avec des goûts simples.

Un villageois vint à passer. Apprenez-moi, brave homme, lui dis-je, le nom des heureux propriétaires de ces deux belles maisons.

— Le nom des deux propriétaires? Mais l'un d'eux s'appelle le gouvernement d'abord.

— Comment donc?

— Mais oui. Dans cette maison on fabrique de la poudre à canon et dans cette autre du papier.

Mon paysage s'évanouit tout à coup; l'églogue s'évapora.

Une fabrique de poudre à canon! au fond de cette vallée fraîche et ombreuse, entre ces buissons de roses, au pied de ces tapis de gazon, sous le chant du rossignol, dans la demeure des lézards verts chantés par Virgile! Une fabrique de papier, tout auprès, dans un site où le lierre s'unit à l'ormeau comme dans les pastorales. De là à là de quoi bouleverser le monde et ses idées! Echacion fabrique de la poudre à canon et du papier. Je n'en voulus pas savoir davantage. Je craignis en questionnant le villageois officieux, d'apprendre que le pays avait aussi son journal. Certes ce n'est pas ce que je venais chercher à la campagne. Je commençais à douter de l'églogue.

Le lecteur ne me pardonnera pas sans doute de lui faire prendre un chemin si détourné pour arriver, si j'y arrive, à la maison de Bernardin de Saint-Pierre, où je me suis engagé à le conduire; surtout le lecteur qui ne sait pas que, sous une main inhabile, un article est un passeport, par lequel on s'oblige à aller au Havre et avec lequel on va à Batavia.

C'est que j'avais singulièrement à cœur d'arriver à mon églogue, fût-ce par les chemins les moins connus et les plus difficiles. Jusqu'ici, on en conviendra, je n'avais pas lieu de me croire au terme du voyage. Je n'avais pas même trouvé la parodie des bergers langoureux, des bergères malades d'amour au bord des claires fontaines, des agneaux blancs prenant part aux douleurs de leurs maîtresses. La parodie du mensonge champêtre de Florian n'existe même plus. Ainsi plus même de grossiers bergers sauvages juchés sur la crête de quelque colline, enveloppés dans leur manteau de drap gris; plus de grasse fermière, Estelle en bas de laine, préparant la soupe à quelque agreste Némorin. Un champ, une ferme, un troupeau, un moulin, sont des propriétés parisiennes régies par des hommes de confiance envoyés de Paris, mandataires prosaïques des intérêts de leur patron. Ordinairement les fermiers sont des hommes d'affaires ruinés, agissant pour le compte de quelque marquis, de quelque député, seigneur terrien en Brie ou

en Beauce. La nature est mise en commandite comme toute autre chose. Némorin et Colas, la fiction et la parodie, ont également disparu de la terre pour faire place à l'homme d'affaires. Mettez l'homme d'affaires en églogue.

Cependant je crus avoir surpris un écho de l'églogue, son dernier soupir au fond du bois, à l'aspect d'un groupe de petites villageoises, déjeunant au bord d'un embranchement de l'Etampe, à l'ombre d'un sycomore, vert parasol de midi. Guide, le grand peintre, aurait supérieurement rendu cette ronde de jeunes filles, empourprées de jeunesse, causant de rien, mangeant avec un appétit de chèvre. J'allai doucement vers elles, bien doucement, de peur de voir mon églogue s'envoler, et j'en approchai de si près, que, lorsqu'elles m'aperçurent, je faisais partie de la ronde. J'étais assis à côté d'elles. J'avais l'églogue!

Et je demandai à la première si elle élevait des tourterelles ou des ramiers; à la seconde si elle durcissait le lait en fromages blancs; à la troisième si elle allait les vendre au marché dans des cages d'osier; à la quatrième si elle tressait l'osier pour en former ces cages; à la cinquième si elle filait le lin à la veillée; à la sixième si elle ramassait du bois dans la forêt; et aux autres si elles savaient remplir quelques fonctions rurales analogues.

A mes questions elles se prirent à rire comme des folles. J'eus l'air d'une pastorale tombée à minuit au milieu des bougies d'un salon de la Chaussée-d'Antin. Je me vis couvert de faveurs roses et de ridicules.

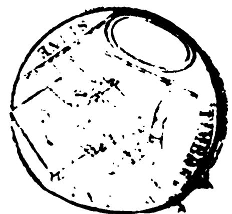
Qu'avaient donc mes questions de si étrange? c'était bien à des villageoises, à des paysannes, que je parlais. Je me fâchai sérieusement.

— Ah ça, mesdemoiselles, me serais-je trompé, seriez-vous de petites duchesses déguisées en villageoises, ou des divinités descendues sur la terre pour jouer avec les Faunes, les Égypans et les Satyres?

Quoiqu'elles n'eussent compris que la moitié de mon ironie, elles rirent de plus belle sans pitié.

Je me levai pour partir, quand l'une d'elles m'arrêtant, me dit avec un naturel désespérant :

— Nous ne faisons, monsieur, ni fromages blancs, ni cages



d'osier, ni fagots dans la forêt, ni ne filons à la veillée; mais nous imprimons les romans de M. Frédéric Soulié, de Mme d'Abrantès et de M. Alphonse Karr; nous mettrons en page aujourd'hui le premier volume d'un roman de Mme Gay.

La surprise était trop accablante pour qu'elle ne m'attérât pas. Je me tus pour me recueillir.

— Répétez, je vous prie.

— Oui, monsieur, nous imprimons des romans; nous sommes typographes. C'est l'heure du déjeuner, et voilà pourquoi vous nous avez trouvées ici. Nous allons partir pour l'imprimerie à l'instant même, si vous le permettez.

— Quoi! c'est là votre état, imprimeur?

— Pas d'autre. Nous allions autrefois les unes aux champs, les autres à la filature de coton, les autres à la fabrique de papier; mais nous ne gagnions pas de quoi nous nourrir. L'imprimeur de Corbeil a eu l'idée de nous employer, après nous avoir patiemment enseigné lui-même à lire et à écrire.

— Et vous gagnez maintenant?

— Quarante sous, trois francs par jour.

— Vous êtes donc bien heureuses?

— Très heureuses, à l'écriture près de M. Frédéric Soulié, que nous avons beaucoup de peine à lire; mais que voulez-vous? chaque état a ses inconvéniens.

Voilà l'églogue que je heurtai enfin; des jeunes filles qui sont imprimeurs! O nature! ô églogue! ô Virgile! Là, des prairies peintes à la colle, là des fabriques de poudre à canon et de papier cachées dans les buissons; qu'allais-je voir chez Bernardin de Saint-Pierre? lui, l'amant chaste et lyrique des prairies, des villageoises, de la nature et de Virgile.

Et les jeunes filles me dirent adieu en parlant entre elles de *deleatur*, de *bas de casse*, de *petit-romain*, de *coquille*, de *cicero*, d'*italique* et d'*alinéa*. Et les pommiers étaient en fleurs!

L'industrie a transformé les femmes de la campagne en typographes! qu'il y ait une fonderie dans le pays, elles seront forgerons, en attendant qu'elles fassent partie de la garde nationale, ou mieux encore en attendant qu'on en fasse des hommes. C'est pourtant lo-

gique ; quand les bourgeoises écrivent, il faut bien que les paysannes impriment.

Au bout de quelques minutes, j'arrivai enfin à la grille de la maison de campagne de Bernardin de Saint-Pierre; mais dépoétisé, ne croyant plus à rien, découragé de trouver des imprimeurs dans les champs, moi qui ai le privilége d'en voir tous les jours à Paris. Ce n'est donc qu'au ciel qu'il n'y a pas d'épreuves à corriger.

Douze ou quinze Auvergnats sonnaient à la grille.

Ici, j'invite une troisième ou une quatrième fois le lecteur à me quitter, s'il espère que je vais lui parler enfin de Bernardin de Saint-Pierre. J'ai encore un à-travers-champ indispensable à jeter au milieu de mon récit. Je n'écris pas, cela se voit assez, je cause en marchant; me suive et m'écoute qui voudra.

Napoléon disait, avec un sens qu'on a eu quelque intérêt à croire profond : « L'Europe est destinée à être cosaque ou républicaine. » Elle ne sera ni l'une, ni l'autre; elle n'appartiendra ni aux républicains, ni aux Cosaques; elle appartiendra, savez-vous à qui? aux Auvergnats. Voici pourquoi. Le monde ne tourne ni à la guerre civile, ni à l'invasion; mais au commerce. Depuis mille ans et plus, on ne se bat que pour établir le commerce, qu'on s'étonne de voir primer, comme s'il usurpait le trône où on l'a élu. C'est le commerce qui faisait combattre, il y a quatre cents ans, les Portugais dans les deux Indes; c'est le commerce qui met aux prises, dans des steppes glacées, Pierre-le-Grand et Charles XII, les rois les plus sauvages et les moins négocians de l'Europe; c'est le commerce qui conseille à Napoléon les guerres éternelles dont il enflamme son règne; la gloire réelle de ses conquêtes a seule donné le change sur les causes qui l'avaient armé contre l'Angleterre et contre la Russie. Mais il s'agissait bien de lauriers et de guerriers, de gloire et de victoire, pour Napoléon, il s'agissait pour lui, d'empêcher les marchandises anglaises d'entrer à Anvers et à Dantzick, tout bonnement. Le blocus continental, idée fixe de Napoléon, est une grande affaire de bourse manquée.

Le commerce l'a enfin emporté sur la guerre qui ne se faisait que pour le commerce. Entre tous ceux qui l'exercent, le monde doit rester aux plus habiles; les plus habiles sont les Auvergnats.

Quelque décidé que soit un homme à s'ouvrir un chemin à tra-

vers la vie, il lui faut toujours quelque chose pour se faire jour. Gilblas a quelques réaux dans la poche; l'un a sa plume, l'autre son épée. L'Auvergnat n'a rien. Sa mère ne lui donne ni plume, ni épée, ni réaux. Je me trompe, il apporte à Paris, à Londres, dans toutes les villes où il va se faire citoyen pendant quinze ou vingt ans, des épaules carrées, des ongles longs, des genoux calleux. Il commence à ramper dans la boue des rues pour tâcher d'arriver jusqu'aux genoux des passans, dont il débarbouille la chaussure; quand il a rampé pendant cinq ans, il se relève à demi comme le chameau, et il devient commissionnaire de décrotteur qu'il était; puis, il se relève encore et il grimpe dans les tuyaux de cheminées, s'il n'est pas trop gros; s'il est trop gros, il vend des peaux de lapin. Une fois au sommet de la cheminée, la maison est à lui. Il a vu la terre! Le Colomb de la suie a découvert l'Amérique à ses pieds. Si la terre lui manque, il aura l'eau. La Seine est aussi sa fortune; l'Auvergnat puise des seaux d'argent là où nous autres ne prenons que des poissons infects et des noyés. La Seine, disent les géographes, se jette dans l'Océan; elle se jette dans l'Auvergne.

Ainsi, la boue fetide qui s'attache aux bottes, l'eau pourrie que nous buvons, la fumée malsaine qui plane sur nos yeux et enveloppe nos poitrines, sont les trois sources de richesse des Auvergnats. Ils doivent rire comme des anges lorsqu'ils voient le mal que se donne l'industrie pour obtenir du sucre avec des betteraves. Et pourquoi obtenir du sucre? se demande l'Auvergnat. Pour avoir de l'or sans doute! l'or, ils l'ont sans planter des betteraves, eux!

Une fois qu'ils ont de l'or, ils achetent des maisons, des rues entières, des quartiers, pour les revendre au bout de dix ans, car ils ne s'inféodent pas là où ils s'enrichissent. Les Auvergnats ne nous emportent rien, rien excepté notre or; ils ne nous emportent ni nos arts, ni nos métiers, ni nos plaisirs, pas même nos Parisiennes. Il y a peu d'exemples d'un enfant né d'un Auvergnat et d'une Parisienne; pas deux exemples d'un Auvergnat mort volontairement à Paris. S'il y en a quelques douzaines au Père-Lachaise, c'est sans doute pour y faire les commissions des morts, et pas autre. Or, que devient cet or? c'est ce qu'on ignore. Ce qu'on sait, c'est qu'il sort de Paris, non pas en billets de banque, ni en inscriptions de rentes, mais en napoléons et en quadruples. Je ne gagerais pas

qu'il n'y eût en Auvergne, une ville bâtie tout en pièces de 20 francs.*

Or, ces hommes, la plus expressive signification du type commercial incarné, le symbole de ce que deviendront les peuples, rongés au cœur par la lèpre du commerce, habitent une rue de Paris qu'on appelle la rue de Lappe. En général, ils sont chaudronniers. Mais la chaudronnerie n'est chez eux qu'un prétexte pour avoir un magasin, ou plutôt une bourse, où traiter des affaires avec les compatriotes. Cette rue de Lappe est oxidée comme une vieille casserole; on y respire le vert-de-gris et la poussière de la rouille. Dans l'intérieur des magasins on voit des enfans qui dansent au fond des chaudrons, de jeunes femmes assises sur des tas de clous, et des ouvriers qui déjeunent sur des enclumes. Le cuivre est là; l'or est en Auvergne. Chaudronniers sur l'enseigne, ils sont, en réalité, acheteurs et revendeurs d'habits, de livres, de vieux meubles, de maisons branlantes, de bateaux pourris, de vieux fers. Ils flairent du coin de leur porte toutes les ventes par suite de décès. Ils sentent les morts comme les sentent, dit-on, les requins en pleine mer. Tel quartier, ils le savent, aura bientôt trois grands morts : un notaire, un astronome, un peintre. — Et quand mourra le peintre? s'informent-ils l'un l'autre. — Dam! il n'ira pas loin. — Et à quand l'astronome? — On ne sait pas : l'astronome vit long-temps. — Vous avez donc toujours espoir pour son télescope? — Et vous? — Si nous faisions une affaire? — Je veux bien. — Si nous poussions tous deux ce télescope à la prochaine vente? Si nous nous entendions. — Cela va, à charge de revanche. — Et l'astronome et le peintre ignorent que leurs minutes sont comptées par des Auvergnats intéressés à leur mort. Vienne leur mort, les Auvergnats rôderont autour du quartier, en attendant la levée des scellés, ils tâcheront de se dépister réciproquement pour arriver les premiers à la curée; et les lots du mobilier n'auront pas encore été classés par le commissaire-priseur, qu'ils seront assis autour d'une table, le catalogue de vente à la main. Ne vous fiez pas à leur figure de terre, à leurs grosses vestes qui sentent encore la brebis; ils connaissent la valeur des livres mieux que MM. Nodier et Leber. Ils vendraient dix fois M. Nodier en une minute. A un sou près, ils connaissent le prix des éditions, le prix moindre de celles qu'une

contrefaçon fait confondre quelquefois; et non-seulement les livres sont de leur infaillible ressort, mais les médailles, mais les instrumens les plus subtils d'astronomie. Oui, les médailles. Seulement il ne se les laisseraient pas voler.

Enfin j'entrai dans la propriété de Bernardin de Saint-Pierre; une tente était dressée devant le perron de la maison, entravé dans tous les sens par des tonneaux, sur lesquels étaient posées des planches. Cette tente abritait de la chaleur du jour une trentaine d'Auvergnats assis sur ces planches portées par ces tonneaux. A huit lieues de distance, ils avaient flairé une vente par suite de décès.

J'ignorais complètement les vicissitudes de cette charmante propriété, et si quelque parent du poétique naturaliste avait, par sa mort, nécessité cette chose douloureuse qu'on appelle une vente. Cette mort avait peut-être créé d'autres héritiers moins respectueux envers des reliques sacrées. Ainsi tout s'avilit dans ce monde périssable : le portrait qui a réjoui jusqu'au fond de l'ame une femme aimée, qui est devenu plus tard, en se sanctifiant, une image du père; plus tard encore, l'image moins chérie mais aussi vénérée de l'aïeul; plus tard, l'image indifférente du grand-oncle; plus tard, le portrait d'un honorable inconnu, finit par être un paravent de cheminée! Ah! n'outragez jamais un portrait, tel vieux qu'il soit; vous ne savez pas les larmes de joie et de douleur qui ont coulé devant lui!

Mes Auvergnats étaient tout à la chose qui les occupait. Le Puy-de-Dôme se fût écroulé à côté d'eux, qu'ils n'auraient pas cessé de pousser les objets désignés, et mis à prix par le commissaire priseur, qui cria, comme j'arrivais :

— Un arrosoir, dix sous!

— Dix sous, messieurs, voyez! Quoique bossué, il a encore une anse en assez bon état. Dix sous, messieurs!

Un grand silence couvrait la criée du commissaire. — Personne ne dit mot. Dix sous, un superbe arrosoir!

Bernardin de Saint-Pierre s'en est sans doute servi, me disais-je. Quand le soir venait, le beau vieillard, à la blanche chevelure, l'ami de Rousseau, prenait cet arrosoir pour rafraîchir quelque arbuste venu avec lui de par-delà l'Océan Atlantique. Tout

s'évanouit : l'arbuste indien est mort, le poète aussi ; l'arrosoir est là, et personne, selon le langage du commissaire-priseur, ne dit mot. Ah ! si j'avais un jardin, comme je l'achèterais ! non pas dix sous, mais dix francs, cet arrosoir du poète. Que faire d'un énorme arrosoir à Paris ?

— Vingt sous, s'écrie tout à coup un Auvergnat.

— Trente sous, riposte un autre Auvergnat.

Les autres Auvergnats se regardent. Il y a peut-être une mine d'or, pensent-ils, dans cet arrosoir. On en offre trente sous !

Et les deux concurrens de continuer.

— Quarante sous.

— Cinquante sous.

— Trois francs, proclame le commissaire-priseur.

Moi j'aurais sauté au cou du dernier enchérisseur. Brave homme ! Enfin le cœur lui a battu au souvenir de Bernardin de Saint-Pierre ; il a eu honte de voir à terre, et poussé du pied, ce meuble vénérable. Allons, tous les Auvergnats ne sont pas à condamner ; réparation.

— Une fois, deux fois, trois francs l'arrosoir ! Personne ne dit mot ; pas de regrets !...... pas de remords !...... Deux fois, trois francs ; deux fois, trois fois : adjugé l'arrosoir !

Mon Auvergnat saute sur son arrosoir, et le heurtant avec une clé. — Tout cuivre, messieurs ! écoutez le son. Cuivre peint en vert. Vous avez cru que c'était du ferblanc. Tout cuivre ! A moi l'arrosoir ; adjugé !

Et moi qui imaginais que le souvenir de Bernardin avait déterminé l'Auvergnat à devenir acquéreur de l'arrosoir ; c'était le poids spécifique du cuivre !

Je m'éloignai, avec douleur, de ce lieu de dégoûtant négoce pour visiter la maison bâtie et jadis occupée par l'auteur de *la Chaumière indienne*. C'est une maison rustique ; les murs n'ont jamais été recrépis ; ils sont frustes comme du rocher uni avec de la terre. On dirait un châlet et une chaumière. Sous un toit aigu, comme deux tuiles rapprochées, s'avance un balcon, autrefois soutenu par des piliers de bois, plus avantageusement, sinon plus pittoresquement rem-

placés aujourd'hui par des potences en fer. L'édifice est couronné par une campanille, sorte de belvéder.

Dans sa construction, le poète n'avait oublié ni la salle à manger, ni les cuisines, ni les armoires, ni aucune des facilités mobilières de la bonne vie domestique. L'ex-ingénieur n'avait pas nui à l'harmonieux écrivain pour dresser le plan de sa chaumière. Le peintre de Virginie, cette jeune fille que nous avons tous aimée et tant pleurée, avec laquelle nous nous sommes promenés dans le bois de Pamplemousse, par la pluie, sous un jupon arrondi; que nous aurions voulu sauver du naufrage, si le capitaine du *Saint-Géran* nous eût appelés à son aide, et si nous fussions nés; Virginie, la seule jeune fille qui nous soit restée fidèle, et à laquelle nous soyons restés fidèles, malgré Atala, sa sœur cadette, et bien cadette; le peintre de Virginie, disons nous, a construit une cave, un cellier, un poulailler d'une exacte utilité. Tout cela est encore en bon état, et révèle l'amour du positif chez le peintre suave des *Amours de Paul et Virginie.*

Du haut de la petite chambre carrée où Bernardin de Saint-Pierre avait établi sa bibliothèque, je vis toute l'étendue de sa propriété et le paysage qui l'entoure, ainsi que de larges feuilles entourent, en septembre, un panier de pêches et de raisins. Elle est au fond de la vallée de Vaux ; l'eau de la Juine et de l'Etampe la cerne de tous les côtés. C'est ici, le coude appuyé sur cette fenêtre, les cheveux agités par les vents, qui entrent et ne laissent en passant que la lumière et des parfums, qu'il écrivit *les Harmonies de la Nature*, ouvrage où se réunissent toutes les images, toutes les pensées ondoyantes et douces dont il se servit pour colorer ses premiers ouvrages; car Bernardin de Saint-Pierre avait trop d'attachement à ses idées pour consentir sans douleur à les renouveler souvent. Son imagination ne fut pas une forêt sauvage comme l'imagination de Shakspeare, ni un parc bien aligné, comme celle de Buffon; elle fut un seul arbre. Il tira tout de cet arbre; de même que les Indiens tirent presque leur existence entière du cocotier; avec le lait du cocotier, les Indiens se rafraîchissent et s'enivrent, avec ses fruits ils se nourrissent, avec l'écorce de ses fruits ils se façonnent des coupes, avec son bois ils construisent des bar-

ques, avec son écorce ils tressent des cordages pour leurs barques, avec ses feuilles ils s'habillent.

Dans *les Harmonies de la Nature*, Bernardin relève l'arbre sur lequel il a cueilli tous les fruits de son style. L'idée en est poetique; si l'exécution souvent l'est trop. Entre la relation admise des phénomènes de la nature, et la personnification, la consanguinité mythologique des anciens, la distance est si petite que Bernardin la franchit souvent et que, sans y songer, il se sent entraîné à chanter les Néréides à propos de la pente des fleuves et des eaux pluviales. Sauf ces défauts, il faut louer, dans *les Harmonies de la Nature*, un amour sans borne pour la création, une sagacité exquise à en suivre l'ame répandue partout, unie a tout, expliquée partout. Depuis la plus haute chaîne des montagnes jusqu'au lichen qui croît sur la pente du toit des chaumières, il trace la chaîne des alliances établies par Dieu entre tous les êtres

Il montre comment Dieu a donné des glaces lumineuses aux peuples privés du soleil, et les vents alisés à ceux qui ont toute l'année le soleil sur leurs têtes. Il explique Dieu par l'union aimante de ses œuvres; raisonnement banal et indifférent dans la bouche des théologiens, raisonnement nouveau sous sa plume. Ses plus belles pages ne sont que le développement de ce système d'association pythagoricienne né de la nature de son esprit. En allant au Jardin des Plantes, il rencontre un jour, au coin de la rue Saint-Victor, deux enfans qui, surpris par une forte ondée, s'étaient cachés sous le même abri; cet abri était le jupon de la petite fille arrondi en voûte sur sa tête et sur celle du petit garçon qui marchait avec elle. Vous vous rappelez le parti qu'il a tiré de ce jupon et de ces deux enfans de la rue Saint-Victor dans *Paul et Virginie;* vous vous souvenez des deux jeunes enfans indiens égarés dans la forêt au milieu de l'orage, marchant nus pieds, loin de leur habitation. Le poète ramènera cette ingénieuse association du besoin et de l'humanite partout dans ses tableaux. Il voudra que les papillons, les oiseaux, les plantes, les arbres, les hommes, marchent ainsi deux à deux sous le ciel, soutenus l'un par l'autre. A côté d'une faiblesse, il mettra toujours l'appui d'une ressource providentielle; et il étendra d'un bout du pôle à l'autre, par un développement poétique, cette image qu'il ramassa un jour de pluie au coin d'une roue boueuse de Paris. —

Ainsi de tout pour les hommes de génie. Dieu fait tomber quelques gouttes d'eau; de ces gouttes d'eau liquides Bernardin fait un poème; et de ces gouttes d'eau congelées, Haüy sa cristallographie.

Dans cette même chambre où le lecteur a bien voulu monter avec moi, afin d'échapper à la vente mobilière et aux Auvergnats, j'ai oublié de lui offrir un siége, pour qu'il se reposât un instant de mes courses et de mes descriptions. S'il veut, maintenant qu'il s'est assis, me prêter son imagination, je lui rendrai en vérité ce qu'il m'aura donné en poésie, en lui rapportant le récit d'une entrevue dont cette chambre a gardé le souvenir.

Un matin, Bernardin de Saint-Pierre admirait, par ces quatre croisées ouvertes autour de nous, les accidens de lumière du jour naissant. Le ciel avait le doré d'une orange; l'air en répandait le parfum. Peut-être cherchait-il en ce moment de quelle couleur est la vertu des hommes politiques, dans la crise des révolutions, afin de mentionner ce miraculeux phénomène dans les *harmonies* de l'air, lorsqu'un étranger entra à pas silencieux, s'inclina avec respect devant le poète, et ne s'assit près de lui qu'après plusieurs invitations.

Ce jeune homme était brun et pâle comme les belles têtes du midi; une cascade de cheveux noirs roulait en longues ondes sur le collet de son habit militaire, largement rabattu. Son regard était fier, triste et modeste. La longue coupe de son costume, les hautes bottes qu'il portait, les gants blancs effilés qui cachaient ses mains nerveuses, caractérisaient en lui l'officier de la république française au retour de la campagne d'Italie. Il faisait en effet partie de la valeureuse armée de ce nom; ce qu'il eut soin d'apprendre à Bernardin de Saint-Pierre, dès que l'impression dont il avait été saisi à la vue de l'écrivain fut un peu calmée.

— Je vous félicite, monsieur, lui dit Bernardin de Saint-Pierre, d'avoir servi sous le grand capitaine qui a si glorieusement accompli cette campagne. Je comprends sa gloire. J'ai été soldat aussi.

— Je ne voudrais plus l'être, moi, monsieur. La guerre m'est odieuse. Je n'ai ni ambition ni haine. Que me fait le vainqueur? Quel bien puis-je faire au vaincu? J'ai tué; voilà tout. Le superbe métier! On m'a brodé des lauriers sur les manches de cet habit; je ne vois que le sang dont ces bottes ont été rougies.

Le poète tendit la main au soldat. Le soldat pressa cette main.

— Voilà, dit-il dans son expression brève, la véritable gloire! celle qu'a su vous valoir cette éloquente main qui traça *Paul et Virginie*, noms éternels dans la mémoire des hommes, et dans leurs cœurs. Ah! monsieur, ce jour est le plus doux de ma vie. Je demandais au sort de vivre assez pour vous voir, pour vous dire, devenu homme, les momens délicieux que vous doit mon adolescence; mon rêve s'est réalisé. Le voilà ce trésor de mon enfance, lu dans la poudre du collége, toujours avec moi dans ma vie de jeune homme, avec moi, près de moi, sur les champs de Montenotte et de Lodi.

L'étranger sortit de sa poche un exemplaire usé de *Paul et Virginie*; les feuilles en lambeaux étaient à peine réunies par de vieux fils.

Quelque modeste que fût Bernardin de Saint-Pierre, il fut profondement touché de l'enthousiasme du jeune officier; à l'époque de guerre civile et de guerre étrangère où l'on vivait, il etait peu ordinaire de voir un soldat se préoccuper si chaudement d'une idylle indienne et d'un poète retiré entre un peu d'eau, quelques peupliers et quelques moulins.

—Vous me plaisez, dit Bernardin de Saint-Pierre, non à cause de votre admiration trop indulgente pour l'œuvre d'un jour, mais parce qu'une communauté d'amour nous unit pour l'humanité dont mon œuvre n'est qu'une faible inspiration; et pour la nature qui m'en a fourni les couleurs. Il faut se cacher dans ce moment, jeune homme, pour avouer qu'on aime Dieu, le ciel, les fleurs et la paix sur la terre. La discorde règne toujours, n'est-ce pas, à Paris?

Le jeune officier leva au ciel ses yeux noirs pleins de mélancolie.

—Changeons de conversation, monsieur, si vous le voulez. Celle-ci vous est trop pénible. Travaillez-vous à quelque bel ouvrage. En sont-ce là les premières feuilles?

Bernardin sourit.

— Ce sont de vieilles pétitions au comité directeur de Paris. J'ai été le secrétaire, l'homme de lettres du club révolutionnaire d'Essonne. Les républicains d'Essonne, ayant plus de patriotisme que de style, m'avaient imposé la rédaction de leurs délibérations; il fallut accepter l'emploi. C'est ainsi que je sauvai ma tête.

— L'auteur de *Paul et Virginie*, rédigeant les procès-verbaux d'un club révolutionnaire de village!

— Oui, mon ami, c'est peu poétique, mais c'est ainsi. Depuis j'ai eu cependant quelques loisirs que j'ai consacrés à un ouvrage rêvé toute ma vie, dont j'ai promené l'idée dans les glaces de la Suède et sur les pitons de l'île de France. Je tâche d'y révéler la raison divine à la raison humaine, par la parenté universelle de tous les êtres. De l'ordre physique je fais résulter le bien; du bien, le moral; et du moral, Dieu. Ce livre s'appellera *les Harmonies de la Nature* (1).

Quand vous êtes entré, j'y travaillais, je songeais à la sage prévoyance de la nature, qui n'ayant pas dû donner à des êtres différens les mêmes organes, a suppléé à cette inégalité d'avantages par les qualités particulières dont il les a doués. Le merle voit la cerise que n'aperçoit pas le bœuf; le rouge éclate pour le merle, le vert pour le mouton. Si d'autres animaux n'atteignent pas à la subtilité de ces consonnances, ils se conduisent aussi sûrement par l'ouïe et par l'odorat. Au bruit du genipa dont la chute ressemble à un coup de pistolet, accourent les crabes voyageuses de la nuit. La poule examine le grain, le cheval sent le foin. « Et un docteur, avec la meilleure loupe, ne voit qu'une espèce de prune dans tous les pruniers du monde; mais un enfant, fût-il aveugle, en différencie toutes les espèces avec son palais. » C'est ce soleil qui se lève sur nos têtes, qui répand les couleurs, le goût, les odeurs, et les distribue du haut du ciel sous le doigt de Dieu. Mais pardon, j'abuse de votre attention en vous arrêtant ainsi sur un livre que vos critiques ne serviront point, car j'en ignore la lointaine publication.

— Je vous en prie, parlez, monsieur, parlez toujours. Je vous écoute comme on n'a jamais écouté. Dans vos *Harmonies*, je le vois, vous exprimerez tout ce que nous avons senti de beau dans le spectacle général de la création sans en deviner le lien. Vous vous mettrez entre Dieu et nous, et vous chanterez.

Les regards pensifs du soldat ne se détachaient pas de la tête ondoyante de cheveux blancs du naturaliste, illuminée par les épanouissemens de la lumière du matin.

(1) On n'apprendra pas au lecteur que la meilleure édition des œuvres de Bernardin de Saint Pierre est celle qui a été publiée en 1833, par M. Lefèvre et qui a été mise en ordre avec tant de science et de goût par M. L. Aimé Martin.

— Je parlerai aussi des harmonies des astres. Que voulez-vous, ma faible science, je la dois à mon expérience, à mes malheurs. Les aurores boréales dont j'explique les causes se lient dans ma mémoire à des années d'infortune passées en Russie, où je débarquai avec un petit écu et un plan de république, — cela ne faisait pas deux petits écus; le mirage des nuées de l'Inde m'a été révélé avec la perte de mes plus belles illusions; mais je n'ose me plaindre, les nuits de France sont encore si belles!

— Et les nuits d'Italie, monsieur; chaque étoile y est un témoignage vivant d'amitié ou d'amour. Deux amis dans l'exil se promettent de regarder la même étoile à la même heure, et le rayon qu'ils se partagent est le lien qui les unit. Les jeunes filles baptisent de leur nom et de celui de leurs amans les belles étoiles des nuits d'été. Le firmament est plein d'*Antonietta* et de *Cipriano*, de *Lucia* et de *Giacomo*. Si une de ces associations se désunit par la mort, le survivant est consolé dans sa tristesse en voyant luire le souvenir de l'objet aimé au bord de l'horizon céleste où il est attendu.

— Tendre harmonie du midi, reprit Bernardin de Saint-Pierre, heureux de se voir compris, tendre harmonie qui contraste avec une harmonie semblable du nord, différente dans l'expression. Dans le midi, les arbres vivent peu; le cœur ne leur confie pas ses emblèmes et ses chiffres aimés; mais dans le nord, patrie des arbres éternels, on plante deux chênes à chaque union qui se fait de deux ames. Les étoiles au midi, les chênes au nord, l'amour partout.

Parlez de la nature ainsi que nous le faisons aux astronomes de l'Observatoire de Paris, et ils riront, les athées. Savez-vous que M. Cabanis a donné sa parole d'honneur, en plein Institut, que Dieu n'existait pas; ce qui a été inséré au procès-verbal de la séance.

Une amère ironie courut sur les lèvres du vieillard.

Changeons encore une fois de conversation, vous demanderai-je à mon tour. Écrivez-vous? pourquoi, avec une ame énergique comme la vôtre, ne jetteriez-vous pas sur ce siècle remué par le fer et le feu quelque idée utile, ne dût-elle germer que dans cent ans. Tous les soldats écrivent bien.

— J'écris, répondit en rougissant le jeune officier, et puisque vos encouragemens vont au-devant de ma timidité, je vous prierai de

parcourir ce manuscrit tracé dans mes insomnies de guerre; c'est l'œuvre d'un soldat et presque d'un étranger.

— Je vous remercie de votre confiance, répondit Bernardin de Saint-Pierre. J'espère que l'ami n'aura pas besoin d'intéresser le juge dans l'opinion que vous attendez de son impartialité.

Le jeune officier se leva, et, après avoir retiré brusquement son gant, il serra dans sa main émue celle de Bernardin.

— Vous me permettez, n'est-ce pas, de faire partager à tout le monde mon admiration pour vos vertus, et de venir quelquefois respirer avec vous l'air matinal des champs?

— Je ne vous donne que cette dernière permission, répondit en souriant le solitaire d'Essonne.

La grille du jardin se ferma entre lui et son hôte.

Et Bernardin de Saint-Pierre attacha long-temps son regard sur le nuage de poussière derrière lequel avaient disparu le jeune officier de l'armée d'Italie et le cheval qui l'emportait vers Paris.

Allons, pensa le philosophe d'Essonne en rentrant dans sa chaumière, il existe encore des ames d'élite que ne dévore pas la fièvre régnante de l'ambition. Je ne me serais jamais attendu toutefois à la visite d'un ami de la nature, en épaulettes républicaines. Il y a de la simplicité antique dans ce jeune homme : avec quelle modestie il a parlé de lui, avec quelle douleur vraie il a gémi sur la guerre, et comme il a paru jouir, en sage et en poète, de cette belle matinée. Le manuscrit qu'il m'a laissé est sans doute quelque savant traité du métier, que sa position l'oblige à faire. L'art de la guerre! ironie; — l'art de tuer les arts!

Bernardin de Saint-Pierre se trompait : le manuscrit était un roman pastoral.

Nouvel enchantement! qu'il sera heureux d'exprimer à ce brave officier, quand il le reverra, l'étonnement où l'a jeté le choix du sujet de son livre. Un roman pastoral! Il a donc une affection vraie comme lui, pour la nature et ses tableaux consolans? Les nobles ames, pensa-t-il, ont besoin de se réfugier dans la fiction d'une littérature douce, lorsque la société se corrompt.

Mais à son inexprimable regret, les jours s'écoulaient et il ne voyait pas revenir l'officier de la république.

A quelques mois de là, assis auprès d'une table couverte de fleurs qu'il avait cueillies, pour servir à quelque description, il goûtait le calme des dernières heures du jour, sous les arbres plantés de sa main.

On vint lui annoncer la visite d'un officier.

— Un officier! c'est celui que j'attends, sans doute, celui que je n'ai plus revu depuis trois mois; qu'il vienne. Accompagnez-le jusqu'ici.

La surprise fut étourdissante pour Bernardin de Saint-Pierre. Il avait bien devant lui la figure de l'officier qu'il attendait, ses cheveux sombres et lisses, ses yeux noirs incrustés, son teint africain, la mélancolie de sa bouche ironique, mais ce n'était pourtant pas le même homme. Dix ans de différence existaient, au moins, entre l'âge du premier et l'âge de celui-ci.

— Je suis le frère, monsieur, d'un officier de l'armée d'Italie; il eut l'honneur d'être accueilli chez vous, il y a quelques mois.

— Je m'en souviens parfaitement, monsieur.

— Je suis son aîné.

— Il revenait de l'armée.

— Comme moi.

— Il me confia le manuscrit d'un roman que je suis prêt à vous rendre en vous priant de lui dire combien je suis touché des sentimens qui l'animent pour les merveilles de la création, et surtout de son éloquente indignation contre les tyrans et les ambitieux. Son livre sera long-temps de circonstance. Parlez-lui encore, en mon nom, des qualités distinguées de son style, riche d'images et de formes.....

— Assez d'éloges, monsieur, je vous en prie; il ne me serait bientôt plus permis de vous avouer que je suis l'auteur de ce livre; n'osant vous le soumettre moi-même, mon jeune frère eut ce courage pour moi; il s'estimait trop heureux d'avoir une occasion dans sa vie, d'arriver jusqu'à votre retraite. Vous nous pardonnerez la ruse.

Après d'autres paroles gracieuses échangées entre l'officier républicain et Bernardin de Saint-Pierre, celui-ci, en lui montrant les bouquets de fleurs amoncelés sur sa table d'étude, lui dit :

— Je pensais à votre frère, monsieur, au moment où l'on est

venu vous annoncer. Quand il me visita, il y a trois mois, je travaillais aux harmonies de la lumière ; de propos en propos, il m'apprit qu'en Italie on appliquait aux astres les noms affectueux des personnes aimées. Je trouve la coutume poétique, et je ne comprends pas que les fleurs soient encore restées sous le joug des vieilles nomenclatures. Avec le plus grand sang-froid du monde, un botaniste vide sous vos yeux des sacs de graines de toutes les formes, et il vous dit : « Ceci est le roi des œillets; ceci est la reine des fleurs. » Que voulez-vous attendre d'une science livrée à des grainetiers? On la fait détester.

— Vous enseignerez à l'aimer, monsieur. Déjà vos *Études de la nature* en ont popularisé le goût en Europe. Ravi des charmantes leçons que vous en donnez dans votre ouvrage, j'avais établi une horloge botanique dans une villa de Florence, où j étais logé avec mon régiment. A chaque heure du jour et de la nuit, j'avais une fleur qui s'ouvrait; car je suis passionné pour les fleurs, et je comprends le Hollandais, qui prodigue sa fortune à acheter des tulipes, et consume sa vie à les nuancer de couleurs nouvelles.

Famille de cœurs simples, pensait Bernardin de Saint-Pierre, en écoutant son visiteur. Un frère adore les magnificences sidérales, et l'autre passe ses loisirs de garnison à cultiver des fleurs, pour en voir épanouir une à chaque heure de la journée. Et ces deux jeunes gens sont soldats; une révolution les a enveloppés de ses replis; la guerre aurait pu les durcir dans la fatigue des siéges, et la conquête les achever par l'orgueil.

— Puisque vous aimez sincèrement les fleurs, voulez-vous, monsieur, que je vous montre celles que je cultive dans mon petit jardin. Ah ! ce ne sont pas les fleurs de votre conquête, de la féconde Italie. Mais je les ai plantées, et leur parfum est doux au vieillard.

S'appuyant sur le bras de son nouvel ami, le philosophe sortit du bosquet pour le conduire dans les allées de ses parterres.

La soirée était paisible dans la vallée, l'Étampe riait en mouillant les barbes de nymphea élargies sur ses eaux ; du fond de l horizon le soleil diamantait la cime des herbes en s'enfonçant dans le gazon.

Et tout en marchant à petits pas, le vieillard disait dans ses préoccupations de belle latinité :

« Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
« Atque metus omnes et inexorabile fatum
« Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari! »

L'officier continua à voix basse : « Oui, heureux le sage qui pénètre les secrets de la Nature, et foule aux pieds les préjugés du monde. Il ajouta en cueillant une marguerite : qui adore les divinités champêtres et voit sans envie la pompe consulaire et l'éclat du diadème.

— Ah! monsieur, vous aimez aussi Virgile; c'est mon poète, savez-vous!

Et de fleur en fleur, et de vers en vers, le soldat et le poète récitèrent presque tout le second livre des *Géorgiques* en se promenant.

Encouragé par l'attention de son disciple, Bernardin lui montra les trésors botaniques de ses serres, de belles fleurs dentelées comme avec des ciseaux, d'autres qui regardent toujours le soleil dont elles sont l'image, d'autres prêtes à s'envoler du bout de la tige où elles se balancent.

Après avoir demandé la permission d'emporter quelques fleurs comme un témoignage de sa visite, l'officier républicain prit congé de Bernardin de Saint-Pierre.

— Vos commissions pour Paris, monsieur, je vous prie.

— Portez mes vœux à cette ville désolée, portez-y mes souhaits les plus sincères pour la concorde, et qu'on y trouve bientôt moins d'ambitieux et plus d'hommes comme vous.

— Que désirez-vous de Paris? Je veux avoir un prétexte pour me présenter de nouveau chez vous.

— Ramenez-moi votre frère.

— Nous reviendrons ensemble, puisque vous le permettez.

Et l'officier monta dans la voiture qui l'attendait à la grille.

En rentrant dans sa chaumière, Bernardin s'arrêta sur le perron pour donner un dernier regard tout de respect, de religion et d'amour à l'horizon enflammé du soir.

« Si tous les républicains étaient comme ces deux frères, mon Dieu, la république serait le ciel et l'on ne voudrait plus mourir. »

Bernardin avait raison de se réjouir, car il avait trouvé l'églogue, lui, et quarante ans avant moi, à cette même place où je n'avais heurté que des Auvergnats.

Mais tandis que j'étais dans la bibliothèque de Bernardin de Saint-Pierre, le vent ayant changé de direction, le bruit odieux de la vente monta directement à moi avec ses intonations, ses répétitions et ses prix.

Et ce furent alors des cris tels que :

Des instrumens de mathématiques à 20 fr., messieurs.

Six rames de papier à lettres, 12 fr.

Des cartes de géographie à 6 fr.

Six paires de pantoufles vertes à 3 fr.

C'était à fendre la tête par le bruit, et le cœur par l'indignation. Jusqu'aux pantoufles des poètes qu'on vend après leur mort! qu'on vend dix sous la paire. Il est vrai que beaucoup d'entre eux, prenant leurs précautions, meurent sans même laisser de souliers sur la terre. Ceci console.

Je fermai les fenêtres pour ne plus rien entendre de cette infâme criée.

Je profiterai de l'isolement pour achever dans le silence et l'obscurité, ainsi qu'elle se dénoua, l'histoire des deux officiers de l'armée d'Italie.

Dans cette bibliothèque, une faible lumière rayonnait un soir sur des feuillets épars et sur la tête baissée et immobile d'un vieillard. Bernardin travaillait en ce moment à la dernière division de son grand ouvrage des *Harmonies de la Nature* : il en était aux *harmonies humaines.*

On frappe à la porte du cabinet, il se lève pour ouvrir; il ouvre, et il croit apercevoir la figure de l'un des deux officiers de l'armée d'Italie. Comme il ne les avait plus revus depuis la visite que chacun à part lui avait faite, il ne distingua pas tout de suite si c'était le plus jeune ou le plus âgé qu'il avait devant lui. En examinant de plus près, il fut confondu, car ce n'était ni l'un ni l'autre. Ce troisième officier de l'armée d'Italie, car il avait un costume à peu près semblable à celui des deux autres, était aussi pâle qu'eux; aussi pensif, aussi triste sous ses cheveux noirs, que les deux frères; peut-être était-il plus âgé que le premier et plus jeune que le second. L'étrangeté de cette triple ressemblance ne frappa pas moins Bernardin de Saint-Pierre, qui invita l'étranger à s'asseoir.

Il ne fit pas attendre Bernardin de Saint-Pierre pour lui dire

qu'il était le frère des deux officiers de l'armée d'Italie venus successivement à Essonne. Encouragé par la bonté avec laquelle ils avaient été accueillis, il se présentait à son tour pour saluer l'ami de Jean-Jacques Rousseau, le pompeux auteur des *Études de la Nature*, s'excusant de n'apporter dans la retraite du sage que l'admiration brusque d'un soldat.

Malgré lui le philosophe fut entraîné à considérer avec plus de réflexion ce dernier des trois frères que les deux autres, soit par suite de l'irrésistible effet dont sa voix sourde, son regard aigu étaient déjà doués, soit que son immense réputation de capitaine lui méritât ce respect particulier.

Entre ce troisième frère et le poète il ne fut question ni de paysages, ni d'étoiles, ni de soleil, ni d'eau, ni de fleurs. L'entretien fut sévère, sans être dépourvu d'onction; ils parlèrent de l'humanité, de la philosophie et des malheurs du temps; le vieillard avec quelque peu d'amertume et beaucoup d'indulgence, le jeune homme avec des espérances hardies comme ses conquêtes. Il exposa l'avenir avec une lucidité prophétique, indiquant l'anéantissement de tous les partis les uns par les autres, et le prochain retour de la paix.

— Dieu vous entende! s'écria Bernardin de Saint-Pierre.

— Dieu, monsieur, entend toujours ceux qui veulent fermement.

Beaucoup de silences expressifs marquaient les intervalles de cette conversation, qui était moins un échange de mots que de pensées. Vainement Bernardin essaya-t-il plusieurs fois de l'amener sur les campagnes d'Italie, afin d'avoir un prétexte naturel pour louer le courage, le sang-froid, la rare intelligence de son visiteur, celui-ci éloigna constamment ce sujet, autant sans doute par modestie que par l'exquise convenance dont il accompagna toute sa vie ses moindres actions. Sa raison lui avait appris de bonne heure qu'un homme de guerre est une forteresse; quand il ne foudroie pas il doit être de pierre. Il savait d'ailleurs combien l'ame du sage est affligée d'applaudir au triomphe de l'épée, même lorsqu'elle n'est point tirée pour servir l'ambition des conquérans.

— L'Italie en feu proclame votre nom.

— J'ai fondé des chaires de philosophie, d'histoire et d'éloquence dans la plupart des villes conquises.

— Montenotte sera une des plus glorieuses victoires de l'armée française.

— J'ai fait pensionner tous les savans de Bologne, de Florence et de Milan.

— Vous avez égalé la renommée des immortels capitaines de l'antiquité.

— Toutes les fois que j'ai pris une ville mon premier soin a été de commander le respect pour les femmes, les monumens et les propriétés particulières. Avant de faire placer des gardes à ma porte, j'ai toujours ordonné qu'on en mît à l'entrée des temples et des hôpitaux.

— Vous devez avoir de beaux rêves d'avenir, à votre âge?

— Je me suis retiré dans un petit appartement pour continuer, sans distraction, mes études favorites de mathématiques et d'histoire.

Bernardin ne contint plus son admiration pour cette belle pureté de mœurs; et, cessant de louer à contre-cœur les succès militaires de son visiteur spartiate, il s'étendit avec effusion sur ses nobles qualités de législateur et d'homme. Il s'établit aussitôt entre ces deux âmes une union si parfaite, que Bernardin ne crut pouvoir mieux prouver sa confiance à son hôte qu'en lui lisant quelques pages de ses Harmonies humaines, dernier tableau de ses *Harmonies de la Nature*. A l'un des trois frères il avait montré le ciel, à l'autre les fleurs; au dernier, plus grave, il avait revélé les pages graves de son livre.

— Combien je dois de remerciemens au sort, disait en lui-même Bernardin de Saint-Pierre, d'avoir connu, au déclin de ma vie, au moment de tout désenchantement, trois hommes comme je n'eusse jamais osé en imaginer. Celui-là digne de comprendre la majesté calme de l'empire céleste; celui-là tendre comme Rousseau; celui-ci sage comme Marc-Aurèle, plus sage que lui, car il ne consentirait jamais à être empereur. Et tous trois soldats!

J'en étais là des évènemens que je ressuscitais en imagination dans la chambre de Bernardin de Saint-Pierre, et que je rapporte ici avec tant de négligence, lorsque j'entendis la voix enrouée du commissaire-priseur mettre à prix un buste.

— Un buste, trois francs.

— Le buste de Bernardin de Saint-Pierre trois francs. — Quelle profanation!

— Cinquante francs, m'écriai-je en ouvrant la fenêtre, cinquante francs !

—Êtes-vous fou, me dit le commissaire-priseur en relevant la tête.

— C'est un buste en mauvais plâtre.

— Qu'importe! si c'est celui de Bernardin de Saint-Pierre?

— De Bernardin de Saint-Pierre ! Mais c'est le buste du locataire de cette maison, de celui dont nous vendons les meubles, un honnête fabricant de papier.

— Comment, ces meubles, l'arrosoir, le buste, tout cela ne provient pas de la succession de M. de Saint-Pierre?

— Pas le moins du monde. Depuis vingt-trois ans cette maison était occupée par le marchand de papier qui remplaça Bernardin.

— J'ai donc été dupe d'un faux renseignement?

— C'est possible. Cependant ne vous y trompez pas. La maison de Bernardin de Saint-Pierre, qui est aujourd'hui à vendre, n'a pas changé de forme; le jardin et les cours d'eau sont tels qu'il les a laissés. Au mobilier près, vous n'avez pas commis d'erreur.

Et le commissaire-priseur continua :

— A trois francs le buste.

J'achèverai l'histoire des trois officiers de l'armée d'Italie.

Le premier officier, qui aimait les étoiles et les rayons du soleil, et qui n'était pas ambitieux, fut plus tard Louis Bonaparte, roi de Hollande.

Le second officier, qui chérissait les fleurs et les horloges botaniques, et qui n'était pas ambitieux, fut plus tard Joseph Bonaparte, roi des Espagnes et des Indes.

Le troisième officier de la république, frère des deux autres, qui adorait l'humanité, la paix et la philosophie, et qui n'était pas ambitieux, fut plus tard Napoléon Bonaparte, empereur des Français et roi d'Italie.

Voilà l'églogue que Bernardin de Saint-Pierre trouva : deux rois et un empereur !

Je n'osai plus me plaindre d'avoir rencontré, en cherchant aussi l'églogue de mon côté, des prairies peintes à l'indigo, des fabriques de poudre à canon sous les rosiers, et de jeunes paysannes qui sont imprimeurs.

Léon Gozlan.

STATISTIQUE MORALE.

LA CHAINE DES CONDAMNÉS AUX TRAVAUX FORCÉS.

Le législateur pense avoir assez fait pour la réforme des mœurs, en amendant quelques articles du Code pénal, et en le purgeant des derniers vestiges de torture que la tradition y avait déposés. La mutilation, la marque, le carcan, l'exposition, dans certains cas, ont été abrogés; l'échafaud n'apparaît plus qu'à de rares intervalles sur nos places publiques, et comme un spectacle que la justice a honte de donner; les degrés de la pénalité se sont abaissés avec ceux du crime; on a voté des fonds pendant quinze ans pour agrandir et assainir les prisons. Ainsi nous avons nettoyé les abords de la peine; mais, le châtiment une fois prononcé et le condamné livré au bras séculier, d'où vient que la loi l'abandonne, comme s'il était retranché de la société?

C'est une amère contradiction, quand on établit des garanties contre l'arbitraire de la loi et contre l'arbitraire du juge, de n'en prévoir aucune contre l'arbitraire du pouvoir administratif dans l'exécution du jugement. Si la position d'un condamné inspire moins d'intérêt que celle d'un prévenu, on ne lui doit pas moins de protection. Il a perdu la capacité civile; la personnalité morale

s'est éteinte ou affaiblie en lui, dans la pratique du mal; il n'a guère plus que les instincts animaux pour se défendre de l'oppression. N'est-ce pas une raison pour que l'autorité publique, étendant sa tutelle sur cette individualité à demi anéantie, la protége dans tous les instans?

Si l'administration pouvait abréger ou prolonger à son gré la durée des condamnations, il n'y aurait plus de liberté ni de sécurité pour personne. Que faisons-nous cependant, quand nous lui abandonnons la faculté d'aggraver ou d'alléger les peines, de modifier, selon ses convenances, la discipline des bagnes et des prisons? Ajouter une rigueur au châtiment légal, n'est-ce pas la même chose que si l'on y ajoutait une semaine, un mois, une année? Quel effroyable régime que celui qui permet de convertir l'emprisonnement en *carcere duro*, et où les gardiens des prisonniers en sont les maîtres absolus!

S'il n'y a plus de torture légale, il n'y a que trop de tortures administratives. Suivez les condamnés dans les bagnes et dans les prisons. Quiconque franchit le seuil de ces repaires, laisse la loi, sinon l'espérance, à l'entrée. Point d'intermédiaire qui prononce entre l'autorité du lieu et les sujets. Le droit de punir appartient au dernier guichetier. Le directeur, délégué de l'administration, remplit les fonctions d'un magistrat, sans en avoir la position désintéressée. La plainte, arrêtée au passage, ne perce point les murs. L'espionnage est le ressort qui fait mouvoir ce gouvernement.

Les réglemens ne sont point uniformes. Ils émanent, ici du ministre de la marine, et là du ministre de l'intérieur ou des préfets. Les uns portent l'empreinte des institutions militaires, jusqu'à prononcer la peine de mort contre un détenu qui aurait frappé un gardien; les autres, pour les délits les plus graves, comme le vol et les violences, ne contiennent que des peines disciplinaires; les uns et les autres instituent tout un code de droits et de devoirs pour les détenus, et, à la place des tribunaux, une autorité despotique qui administre à peu près sans contrôle, comme elle juge sans appel. Tout est d'exception, le système, la forme des réglemens et l'exécution. Il n'y a vraiment que la révolte et la révolte la plus infime, qui limite un pouvoir aussi exorbitant.

Parmi ces rigueurs extralégales, je n'en connais pas qui soient plus

inutiles et plus odieuses que les précautions adoptées pour transférer les condamnés aux travaux forcés, de Paris à Brest et à Toulon. Il y a là tout ensemble la barbarie des temps anciens et le matérialisme des temps modernes. Aucune peine ne dégrade davantage celui qui la subit, et ne trahit un plus profond mépris de la nature humaine dans le pouvoir qui la prescrit.

La prison de Bicêtre, située à une lieue de Paris, est le centre de réunion sur lequel on dirige les condamnés des départemens voisins. La chaîne part de là trois fois par an, dans les mois d'avril et d'octobre pour Toulon, où elle conduit les condamnés à dix ans de travaux forcés et au-dessous; dans les premiers jour de juillet, pour le bagne de Brest qui reçoit les condamnés à plus de dix ans et à perpétuité.

Les détenus, à mesure qu'ils arrivent, sont répartis entre les divers ateliers de Bicêtre, où la plus sévère discipline peut seule contenir cette population flottante, disposée par sa mobilité même aux tentatives de révolte et d'évasion. La veille du départ, les travaux cessent; les condamnés aux fers sont séparés des habitans ordinaires de la maison; l'infirmerie se peuple des retardataires, les plus indomptables sont confinés dans les cachots; les employés vont et viennent d'un bâtiment à l'autre; les cours se remplissent d'armes et de soldats; à la porte murmure une foule impatiente, qui se presse et qui fait queue comme à l'entrée des théâtres: car ce spectacle est populaire, surtout depuis que l'on a supprimé l'échafaud.

A midi, tous les préparatifs étant terminés, l'horrible fête commence. Le ferrement se compose de plusieurs opérations; d'abord le médecin, accompagné de l'état-major administratif, passe dans les rangs, tâte les membres, les poitrines, et s'assure que les condamnés auront la force de supporter ce triste voyage. Il ne sonde pas les plaies morales; mais les jeunes internes qui l'assistent, et que leur service met journellement en rapport avec les condamnés, affirment qu'il y a dans leurs antécédens encore plus de malheur que de crime. Qu'importe à la loi? Elle punit les actes; elle ne distingue pas entre les causes et les motifs.

Après la visite du médecin, vient l'inspection de sûreté. Les condamnés valides descendent des chambres de force, et sont parqués dans une arrière-cour où les gardes qui doivent les escorter

recherchent, sur leurs personnes et jusque dans les endroits les plus secrets, s'ils ne cachent pas quelque arme offensive, une lime, un couteau, un bout de fleuret. Les recherches sont presque toujours provoquées par une dénonciation; mais malheur au dénonciateur! Il faudra l'isoler de ses compagnons, qu'il a trahis dans l'espoir d'obtenir une commutation de peine; à la première halte, ceux-ci l'assommeraient avec leurs fers.

Levez les yeux maintenant et considérez un moment l'horizon de cette scène. Une centaine de spectateurs (1), et, dans le nombre, des enfans, des jeunes gens, des femmes même dont la pudeur est mal garantie derrière des croisées entre-bâillées, forment le parterre. La grande cour de Bicêtre étale les instrumens du supplice: plusieurs rangées de chaînes avec leurs carcans. Les *artoupans* (chefs des gardes), forgerons temporaires, disposent l'enclume et le marteau. A la grille du chemin de ronde sont collées toutes ces têtes d'une expression morne ou hardie, et que l'opérateur va river. Plus haut, à tous les étages de la prison, l'on aperçoit des jambes et des bras pendans à travers les barreaux des cabanons, figurant un bazar de chair humaine; ce sont les détenus qui viennent assister à la toilette de leurs camarades de la veille, et que l'on prendrait pour des spectateurs désintéressés, à voir la parfaite liberté d'esprit avec laquelle ils commentent chaque coup de marteau par d'atroces plaisanteries. Quelle décoration infernale, pour ce drame où toute honte est immolée! Que voilà bien la nature morale à l'état de cadavre et de pourriture! Le cœur se serre; on a besoin de se recueillir et de se retremper dans une émotion de douleur.

Cependant le greffier fait l'appel des condamnés. On les range le long du mur, par escouades de vingt-deux; puis, sur un signe du capitaine de l'escorte, ceux qui ont reçu des effets de la maison à leur arrivée, s'en dépouillent pour endosser la casaque et les vêtemens de route qu'ils ne quittent plus que pour la livrée du bagne. Cette obligation de dévoiler ainsi sa nudité à tous les regards, par une pluie d'équinoxe comme par un soleil de juillet, est pénible,

(1) Depuis le mois d'octobre dernier, les admissions sont limitées à un très petit nombre de fonctionnaires spéciaux et d'observateurs. On a sagement, quoique tardivement, écarté les curieux.

même aux plus endurcis. J'ai vu rougir des adolescens, et des vieillards trembler d'indignation. Les gardes riaient et faisaient remarquer les poitrines velues. Comment tout bon sentiment ne sécherait-il pas à ce hâle des prisons, quand la brutalité des geôliers se joint à la corruption des détenus?

Ces préliminaires ont pourtant quelque chose de logique; avant de traiter des hommes comme de vils troupeaux, il faut bien rayer de leur front tout ce qui pourrait y rester de dignité, énerver le sentiment avant de le flétrir.

Les voici dans l'attitude du sacrifice. Ils sont assis par terre, accouplés au hasard et selon la taille; ces fers, dont chacun d'eux doit porter huit livres pour sa part, pèsent sur leurs genoux. L'opérateur les passe en revue, prenant la mesure des têtes et adaptant les énormes colliers, d'un pouce d'épaisseur. Pour river un carcan, le concours de trois bourreaux est nécessaire : l'un supporte l'enclume, l'autre tient réunies les deux branches du collier de fer, et préserve de ses deux bras étendus la tête du patient; le troisième frappe à coups redoublés et aplatit le boulon sous son marteau massif. Chaque coup ébranle la tête et le corps; chaque coup emporte une espérance avec un repentir. Ces physionomies, sombres avant l'opération, contractées pendant qu'elle s'accomplit, annoncent bientôt après l'insouciance et presque la gaieté. Au reste, on ne songe pas au danger que la victime pourrait courir si le marteau déviait; cette impression est nulle, ou plutôt elle s'efface devant l'impression profonde d'horreur que l'on éprouve à contempler la créature de Dieu dans un tel abaissement.

Maintenant, quand vous ferez tomber ces fers, la conscience du condamné va-t-elle remonter du fond de l'indifférence où vous l'avez précipitée? Lui rendrez-vous en même temps ses craintes, ses remords et ses bonnes pensées pour l'avenir? Hélas! non. Les chaînes les plus solidement rivées cèdent à une forte pression; une tête d'homme rivée au crime et à la honte ne peut plus se relever. Le ferrement, cet épisode douloureux de notre système pénal, en est l'emblème le plus significatif et le plus réel. Là le premier degré conduit invinciblement au dernier. La loi est comme une fatalité terrible que l'homme a forgée, une contagion qui devient mortelle, avec le temps, pour tous ceux qu'elle atteint.

Après le ferrement, les condamnés prennent place sur les bancs adossés aux murs, où ils soutiennent les regards ainsi que les questions des visiteurs. C'est le moment de l'observation. Tous les criminels ont un masque et un langage d'emprunt dont ils se servent pour déguiser en public leurs sentimens secrets; mais bien peu ont la force de dissimuler long-temps, et le naturel éclate à la fin à travers ce rôle étudié.

Toutes les chaînes ne présentent pas le même caractère. Au premier coup d'œil on distingue deux races de condamnés, deux types différens, les gens de la ville et ceux de la campagne; le crime un peu précoce qui germe dans les manufactures comme dans une serre chaude, et le crime qui grandit en plein air dans la liberté des champs, crime spontané, encore enfant, et qui attend, pour se développer, l'éducation des prisons.

La population urbaine forme le noyau des chaînes d'avril et d'octobre; la population rurale alimente la chaîne de juillet. A quelques exceptions près, ce n'est pas dans celle-ci que l'on rencontrera les grands coupables. Le vice est habile aujourd'hui; il sait calculer ses chances, et ne s'expose guère à un sinistre décisif. Il ne se commet pas au vol sur un chemin public, au meurtre ni à l'assassinat, pâture des simples et des apprentis; il trouve plus de profit à vivre aux dépens de la société, en risquant, au *maximum*, quelques années de bagne, et au *minimum* quelques mois de prison. Il est devenu moins brutal, mais plus corrompu.

Si l'on pouvait mettre en regard les deux races de condamnés, ce serait un curieux contraste. D'un côté domineraient la violence, les passions brutales, l'ignorance, je dirais même la simplicité de cœur; de l'autre, la ruse, la debauche, l'audace fanfaronne, une horrible intelligence du mal : ceux-ci sont les criminels d'habitude, ceux-là les criminels par occasion; car, pour parler leur langue, les uns ont eu des *malheurs*, les autres ont fait un *mauvais coup*.

La chaîne, en juillet, est communément peu bruyante; les condamnés ont encore quelque chose d'humain; ils n'affrontent pas les spectateurs du regard ni du geste; ils tiennent à la société par la religion, sinon par la morale, car la plupart portent des scapulaires ou des chapelets; ils ont une famille dont le souvenir les attendrit; ils peuvent encore pleurer; l'expression des physionomies est plus

voisine du crétinisme que de la férocité. Cette chaîne compte un grand nombre de vieillards et fort peu de jeunes gens; la foule se recrute dans les âges moyens; elle a trente à quarante ans.

La chaîne destinée pour Toulon semble relativement une troupe d'enfans, la majorité a vingt à trente ans; un grand nombre sont au-dessous de cet âge. Les jeunes gens de vingt ans paraissent n'en avoir que quinze; mais ils ont déjà vieilli hors de la famille et dans la fange des rues. Les physionomies sont aussi variées que les costumes : ici, une tête majestueuse, comme les figures de Murillo; là, un visage osseux encadré par d'épais sourcils, qui annonce une énergie de scélérat déterminé; plus loin, on croirait voir le mauvais apprenti d'Hogarth; une tête d'Arabe se dessine sur un corps de gamin : voici des traits féminins et suaves, ce sont les complices; regardez ces figures lustrées de débauche, ce sont les précepteurs.

Les *Parisiens* (condamnés de Paris) se sont *parés pour la cérémonie* : ils accourent au-devant des fers, le bouquet à la main; des rubans ou des glands de paille décorent leurs bonnets, et les plus adroits ont tressé des casques à cimier. Des souliers de velours sont remis à neuf avec des morceaux de cuir; d'autres portent des bas à jour dans des sabots, ou un gilet à la mode sous une blouse de manœuvre. Les batteurs d'estrade, les enfans du pavé, pasquins de la bande, dépensent leur vanité en quolibets, et parlent du déshonneur avec d'ironiques éclats de rire. Les escrocs, figures équivoques, tiennent à prouver qu'ils savent leur monde. Si vous engagez la conversation, ils vous reconnaîtront pour vous avoir rencontré dans les salons ou bien au foyer de l'Opéra; si vous leur prêchez la morale, ils se diront tout aussi révoltés que vous de l'effronterie de leurs voisins. Ne touchez pas les sentimens; tel pourrait vous montrer une mèche de cheveux qu'il vient de recevoir entre deux pièces de 5 francs, attention délicate d'un amour pur et partagé.

Ces condamnés, objet d'admiration pour leurs compagnons d'infortune, sont la terreur des gardiens, qui ont soin de les disséminer dans les cordons. Tribu nomade, dont le quartier-général est au cœur de la civilisation, eux seuls ne changent point avec les mœurs. Cette race, toujours distincte, a le privilége de peupler les bagnes

et les prisons : il n'est pas un d'entre eux, peut-être, qui n'ait son père à Melun ou à Poissy, sa mère à Saint-Lazare ou à Clermont.

Partout ailleurs, avant d'être voleur ou assassin, l'on était quelque chose ; on avait un métier, bien ou mal appris. Eux, leur industrie, c'est le vol ; ils l'exercent, ils le professent, ils en portent les insignes, soit une guillotine tatouée sur le bras gauche, ou, sur la poitrine, un poignard enfoncé dans un cœur sanglant. Dépositaires de l'argot et des traditions de la truanderie, le châtiment qui les réunit est encore pour eux un jour de triomphe et d'orgueil.

La chaîne de Toulon et la chaîne de Brest sont l'écume de deux civilisations différentes; celle-ci est plus vieille d'une génération ; car, là aussi, l'on retrouve les deux degrés de toute société, le présent et le passé. Voici, du reste, les différences exprimées en chiffres; je prends deux résultats de la même année. La chaîne qui partit de Bicêtre pour Toulon, le 9 avril 1835, se composait de 118 condamnés ; Paris en avait fourni 43, ou 36 sur 100 : on comptait dans le nombre 6 condamnés, âgés de plus de 50 ans, 14 jeunes gens âgés de moins de vingt ans, et 6 ayant moins de dix-huit ans. La chaîne qui fut dirigée sur Brest, au mois de juillet de la même année, réunissait 149 condamnés, dont 56 à perpétuité; le contingent de Paris n'y entrait que pour 19 criminels, ou 12 sur 100. 9 condamnés seulement etaient âgés de moins de vingt ans ; en revanche, 13 avaient plus de soixante ans.

C'est une salutaire inspiration que celle qui a fait intervenir la religion au dénouement de cette longue torture. Après le ferrement, les rangs se reforment, les têtes se découvrent, et le vénérable abbé Montès adresse à ceux qu'il appelle ses enfans une touchante allocution. Par malheur, ce sont des enfans qui n'entendent guère plus la langue de leur père; car le scepticisme a maintenant envahi les prisons comme le reste de la société. Un condamné qui pourrait prier serait déjà consolé ; un forçat qui pourrait croire, aurait pour lui l'avenir; mais les malheureux ne croient qu'aux gendarmes, aux verroux et au canon du bagne, le signe le plus matériel, et par conséquent le plus sensible de l'autorité. Ils écoutent donc avec curiosité, mais sans recueillement. Ces paroles de pitié ne sonnent à leurs oreilles que comme une voix humaine : ce n'est pas la grâce qui foudroie le pécheur avant de le relever.

Si les images religieuses ne s'étaient point affaiblies avec la foi, je comparerais cette scène de la prédication à Bicêtre aux visions redoutables, par lesquelles les pères de l'église figuraient les combats intérieurs de l'ame dans le désert. Le prêtre qui rappelle aux condamnés chargés de chaînes que le malheur expie le crime, et que le repentir est une seconde innocence, n'est-ce pas le bon ange qui les prend par la main en leur montrant le ciel? Les signes et les cris des détenus derrière leurs grilles, leurs railleries diaboliques, leurs chants obscènes et impies, pendant que le prêtre parle, n'est-ce pas le démon qui les tente et les effraie par ses rugissemens? Et quel lieu de la terre représenterait mieux que les cabanons de Bicêtre un soupirail de l'enfer?

Ce n'est ni le ciel ni l'enfer; les condamnés ont une religion plus prosaïque, celle qui gouverne le monde aujourd'hui, le travail. Hors des prisons, ils trouvent plus commode de lever des contributions sur le labeur commun que d'en partager le fardeau; dans les prisons, ils travaillent avec une sorte d'ardeur, parce qu'ils n'ont plus d'autre moyen d'alléger leur sort.

La paie, voilà ce qui émeut ces natures de bronze et de boue; il faut voir avec quel empressement ils entourent le greffier, qui remet à chacun le produit de son travail dans la prison. Plusieurs n'ont pas moins de 100 francs en réserve; un grand nombre, arrivés depuis peu de jours, sont dans le dénuement le plus complet: on leur distribue les aumônes des assistans.

Une heure encore, après que la foule des visiteurs s'est écoulée, les condamnés circulent autour de la cour, au pas militaire, faisant retentir l'air de leurs chants. Il n'y a pas long-temps que cet exercice nécessaire, à la suite d'une telle contrainte, dégénérait chaque fois en orgie. Les cordons se donnaient la main, et tous ensemble dansaient, dans un galop frénétique, la ronde du sabbat. Tant pis pour les faibles: il fallait suivre ou être foulé aux pieds. Gare aux surveillans: si la chaîne les rencontrait, elle les enveloppait et les broyait dans ses anneaux. A peine enchaînés, les forçats restaient maîtres du champ de bataille jusqu'à la chute du jour. Maintenant on tient la chaîne plus courte; un poste de soldats fortifie la surveillance, et le moindre écart est réprimé avec sévérité.

Les chants se prolongent, pendant toute la nuit, dans les corri-

dors, où les condamnés sont étendus sur la paille; ne pouvant pas dormir, ils étourdissent du moins la réflexion à force de bruit. Les imaginations s'exaltent, et les uns donnant la rime, les autres l'idée, il sort de cette foule qui fermente une poésie immonde. Ce sera le chant du lendemain, le refrain du départ. Le dernier qu'a cité la *Gazette des Tribunaux* signale, dans la population des prisons, une certaine décence de langage qui pourrait bien être la lassitude du crime.

AIR : *la Marseillaise*.

Allons, enfans, levons la tête,
Et portons nos fers sans trembler.
Pour nous voir la foule s'apprête;
Parmi nous que vient-elle chercher? (*bis*.)
Est-ce des pleurs? Ah! quel outrage!
Nous sommes enfans de Paris.
Entendez-vous nos derniers cris?
Ils attestent notre courage!
Chantons, forçats, en chœur le chant que nous aimons;
Chantons, chantons;
Libres et gaillards, un jour nous reviendrons.

Que nous veut ce peuple imbécile?
Vient-il insulter au malheur?
Il nous voit d'un regard tranquille,
Nos bourreaux ne lui font pas horreur. (*bis*.)
Quoi! parmi vous pas une larme?
Que faut-il pour vous attendrir?
Voyez si nous savons souffrir.
La gaieté nous conduit et nous charme.
Chantons, forçats, etc.

Chantons, berceau de notre enfance;
Adieu, femmes que nous aimons;
Adieu, loin de votre présence,
A vous parfois nous penserons. (*bis*.)
Si dans vos cœurs est gravée notre image,
Gardez-nous un tendre souvenir;
Donnez-nous parfois un soupir;
Nous vous promettons d'être sages.
Chantons, forçats, etc.

Il y a loin de ce chant anacréontique au refrain positif de 1836 :

> Oh ! si jamais je reviens des galères,
> Je veux, mes amis, revenir millionnaire.

Ce n'est pas davantage une bravade ni un cri de triomphe, tel que le refrain de 1833, où les condamnés se représentaient allant au bagne comme on marche à la victoire. Étrange phénomène des temps d'effervescence politique, où les malfaiteurs eux-mêmes ont leurs hymnes et s'enivrent de l'exaltation de la société.

Les préparatifs du départ sont formidables. Dès cinq heures du matin, une forte brigade de gendarmerie entoure les longues charrettes destinées au transport. L'escorte ordinaire, composée de vingt-cinq gardes à pied, occupe les avenues de la prison. Les armes sont chargées en présence des condamnés. On ne prendrait pas d'autres précautions pour transporter un convoi de poudre en pays ennemi.

Ces précautions sont les mêmes depuis vingt ans. Dans les premières années, une partie des forçats faisait la route à pied et recevait une légère indemnité ; c'étaient les *marcheurs*. Ceux qui préféraient les voitures grossières de l'entreprise étaient désignés, dans leur langage incisif, par le sobriquet de *rentiers*. Maintenant ils n'ont plus le choix. On les range indistinctement de chaque côté de la charrette découverte, les jambes pendantes et le corps à peine fixé par une corde tendue à hauteur d'appui. Une charrette porte un cordon. De Paris à Toulon, le trajet, ou plutôt le supplice, doit durer trente jours, et vingt-cinq de Paris à Brest.

On a interdit au public l'entrée de Bicêtre pendant le ferrement. Mais comment empêcher que la foule ne vienne attendre les condamnés au passage et se rassasier du spectacle qu'on lui a préparé ? Quand le cortége débouche dans l'avenue de Bicêtre, cinq à six mille personnes y sont déjà rassemblées. Bien avant le jour, la population du faubourg Saint-Marceau a fait une descente en masse sur le terrain ; les enfans couronnent les arbres, les hommes et les femmes garnissent les tertres, ainsi que les fossés.

Ce peuple béant aux portes de la prison est d'un aspect hideux. On ne voit que figures sinistres et que regards d'oiseaux de proie. Pas un front qui respire les émotions douces et les habitudes hon-

nêtes. On dirait que la population des bagnes s'est donné rendez-vous, et qu'elle a pris ses vêtemens du dimanche pour faire fête aux nouvelles recrues. Je me trompe, il y a quelque chose au-dessous du crime, c'est la lâcheté qui l'insulte après qu'il est terrassé.

A l'apparition des condamnés commence un affreux dialogue. La foule les poursuit de ses cris; ils répondent par des injures. On en viendrait aux coups, si les gardes ne menaçaient tout à la fois la foule et les condamnés. Et penser que cette lutte ignoble se renouvelle trois fois par an! Voilà l'éducation que l'on donne au peuple de la capitale! Cela ne vaut-il pas les jeux du Cirque pour développer les appétits brutaux?

En vérité, il nous sied bien de reléguer pudiquement l'échafaud dans quelque coin inhabité de nos villes, de trembler et de gémir en signant l'ordre d'une exécution, de prendre soin de la pudeur publique, au point de lui épargner la vue d'un condamné attaché au poteau dans un carrefour, quand nous faisons du transport des forçats une exposition permanente à travers les villes et les campagnes, et quand ces malheureux sont conduits, le carcan au cou, entre deux haies de peuple, comme une ménagerie que l'on promènerait de marchés en marchés pour le plaisir des passans!

Ce traitement n'est pas seulement barbare et immoral, il est contraire au vœu de la loi. Le Code pénal, certes assez prodigue de supplices, permet d'accoupler deux condamnés à la même chaîne; il ne dit pas que l'on pourra les enchaîner par troupes de vingt à vingt-deux. Ce n'est pas le législateur qui a inventé cet épouvantable raffinement de peine, plus dur mille fois que le plus long séjour au bagne; qui a voulu que vingt-deux hommes fussent attachés, pendant un mois de route et de fatigues, aux mêmes vicissitudes du corps et de la pensée, à une seule volonté et à un seul mouvement; ce n'est pas la loi qui a donné le droit à un entrepreneur de transport d'alléger sa propre responsabilité, en aggravant à ce point la situation des detenus (1).

La chaîne est un de ces nombreux abus qui résistent aux changemens du pouvoir et de la législation; tout le monde les censure,

(1) L'entrepreneur est obligé de payer une amende de 3,000 francs pour chaque condamné qui s'évade dans le trajet.

personne n'ose les défendre, mais la force de la routine les soutient. On a trouvé la tradition établie, on la continue pour se dispenser des embarras que toute réforme amène avec soi. Il n'en coûte que la peine de renouveler un marché expiré, et, pour peu que l'on parvienne à rogner quelques centimes par tête d'homme sur l'allocation, l'on se félicite comme d'un service rendu à l'état.

Le traité, qui est maintenant en cours d'exécution, alloue à l'entrepreneur 87 francs 75 centimes par condamné, quel que soit le point de départ. Car la chaîne se grossit, sur la route, du contingent des départemens qu'elle traverse; et la même somme représente les frais du trajet, qu'il commence pour le condamné à Paris ou dans quelque ville intermédiaire, aux environs de Brest et de Toulon. Ce marché, conclu en 1826, expire avec l'année (1).

Je n'examinerai point s'il y a économie pour l'état dans le mode actuel de transport. La question d'ordre domine ici la question d'argent. Peu importe assurément que l'on dépense 100,000 ou 200,000 francs, pour acheminer 1200 condamnés vers le lieu de la détention; ce qui importe, c'est d'éviter tout spectacle qui pourrait affaiblir le sentiment moral parmi les détenus eux-mêmes et dans la population. La peine aujourd'hui ne se propose pas uniquement de frapper les coupables et d'intimider par l'exemple. Nous ne sommes plus au temps où l'on suspendait les cadavres des suppliciés aux arbres des grandes routes, et où les forçats étaient employés, la chaîne au cou, à la réparation des chemins. La religion se chargeait alors de combler les lacunes de la loi; elle réformait, quand celle-ci punissait. Maintenant la loi doit faire l'office de la religion qui nous manque; elle est mauvaise, si le châtiment ne réforme pas; elle est odieuse, si le châtiment déprave au lieu de corriger.

Tout cet appareil de fers n'ajoute même pas aux garanties de sûreté. Les chaînes ne dispensent point de la surveillance; il faut que

(1) Les dépenses de la chaîne n'entraient que pour 102,401 francs dans le budget de 1835; elles sont portées pour 118,000 francs au budget de 1837. Une note, annexée à l'article, est ainsi conçue: « Le marché sera *probablement* modifié dans plusieurs de ses départemens lors du renouvellement, et il *se peut* que ces modifications augmentent la dépense. »

l'escorte marche, les armes chargées, et qu'elle soit attentive. On a beau renouveler les fers et les carcans; la *faïence* la plus neuve, pour nous servir de la langue du bagne, après quelques coups de lime, est bientôt dispersée en éclats. L'adresse des condamnés se joue de ces entraves qu'on leur impose et qui ne servent qu'à les humilier.

A Paris et dans le ressort, l'administration emploie des voitures fermées pour transférer les détenus des maisons d'arrêt aux maisons de détention. Pourquoi n'organiserait-on pas un service du même genre pour le transport des condamnés aux travaux forcés? Les détenus des maisons centrales ne sont pas certes moins redoutables ni d'une moralité qui mérite plus de ménagemens, et il suffit que le mode nouveau n'ait pas accru les chances d'évasion.

En modifiant le régime des transports, il importe surtout de les diviser. La chaîne, outre qu'elle démoralise les condamnés, est une cause de désordre dans les prisons. Rien ne fait obstacle à la discipline intérieure comme ces populations flottantes que l'on est obligé de contenir, et que l'on ne peut occuper. Des détenus de passage ne sauraient être soumis avec succès à un traitement de réforme; ils ne se mêlent un moment au reste des condamnés que pour faire échange avec eux de ruses et de corruption. Arrivant au bagne par masses, ils en troublent nécessairement l'économie; ils opposent à la discipline, non des résistances individuelles, mais la force d'une association. Les progrès du crime en France tiennent peut-être uniquement à ce qu'au lieu d'isoler les malfaiteurs, on les réunit. En les attachant à la même chaîne, on les habitue à identifier leurs intérêts. Les bandes les plus dangereuses se forment dans les bagnes et dans les maisons de détention.

Le régime des prisons se ressent des habitudes militaires de l'empire. Nos maisons de détention sont de véritables casernes, où l'on entasse par vastes chambrées douze ou quinze cents détenus; le bagne de Toulon renferme plus de trois mille forçats. Les recrues sont organisées par compagnies et par régimens que l'on dirige vers le lieu de garnison dès qu'ils sont au complet. Ce sont des prisonniers de guerre, et des canons chargés à mitraille répondent de leur docilité.

Isoler les détenus, diviser les convois, réduire l'étendue des pri-

sons, voilà le principe de la réforme. Du moment où l'on cesse de considérer les prisonniers comme des nombres, pour voir en eux des hommes, le régime actuel est condamné. Au reste, la partie principale de l'édifice, minée par l'action du temps et des mœurs, menace ruine. Les bagnes se détruisent eux-mêmes pendant que l'on délibère sur leur conservation.

Les bagnes ont renfermé jusqu'à 11,000 forçats; leur population ne s'élève aujourd'hui qu'à 7,000. Le tableau suivant montre comment s'est accomplie cette diminution progressive, dans une période de huit années, de 1826 à 1834. Les comptes de la justice criminelle ne nous permettent pas d'étendre, avec quelque certitude, l'échelle de ces rapprochemens.

Années.	Condamnés à temps.		Condamnés à perpétuité.	
1826.	1,129	Moyenne des quatre premieres années, 1,094	281	Moyenne des quatre premières années, 284
1827.	1,061		317	
1828.	1,142		268	
1829.	1,022		273	
1830.	973	Moyenne des quatre dernières années, 906	268	Moyenne des quatre dernières années, 214
1831.	901		238	
1832.	949		211	
1833.	802		141	

En comparant les moyennes des deux périodes quadriennales, on trouve que le nombre des condamnés *à temps* a diminué de 188 par année dans la seconde période, ou de 17 pour cent, et celui des condamnés à perpétuité de 70 par année ou de 24 pour cent. La diminution totale est de 1032 condamnés pour les quatre dernières annees. Si quelque circonstance imprévue ne vient pas ralentir ou détourner le mouvement, la destruction du bagne sera l'affaire d'une génération.

En même temps que cette population se réduit, elle perd peu à peu son exaltation et sa célébrité. Elle n'est pas encore abattue, mais elle n'a plus la même hauteur d'impudence, et ne danse plus en triomphe sur ses fers. C'est une corruption qui hésite et qui doute d'elle-même; un foyer éteint où le crime vit encore, mais d'où il ne rayonne plus. La race des condamnes est enervée. On ne va

plus au bagne pour commencer sa carrière de malfaiteur; le crime y prend sa retraite; et, pour ainsi dire, les invalides. C'est l'hôpital, où les criminels épuisés d'audace et d'énergie vont mourir.

Le régime des bagnes s'est modifié avec le caractère des condamnés. Il diffère aujourd'hui fort peu de celui des maisons centrales. Ces établissemens, le type de la détention en France, attirent la foule des malfaiteurs. Leur population s'élève déjà à 17,000 détenus; et l'on agrandit chaque année les bâtimens, dans la prévision d'un accroissement qui ne s'arrête point. Ce déplacement de niveau dans nos institutions pénales est un fait de la plus haute gravité. Le législateur les avait construites comme une digue puissante contre le débordement des grands crimes; et voilà qu'elles ne peuvent rien pour la répression des délits communs dont la société est maintenant inondée. Nous ressemblons à un propriétaire qui aurait semé les abords de sa maison de piéges à loups, et qui la laisserait dévorer par des légions d'insectes. Le crime s'est fait petit; mais il pullule, et va bientôt remplir l'espace, si l'on ne se hâte de le disputer.

LÉON FAUCHER.

NICE.

BALLADE.

Engagez qui vous plaira,
Pour danser la tarentelle!
Je suis une enfant, dit-elle,
Mais cette enfant grandira.

Quand ma sœur court sur la plage,
Les pêcheurs suivent ses pas.
Moi, je cours toute seule, et l'on ne me suit pas;
Mais bientôt j'aurai son âge,
Et pour d'autres baisers que pour ceux du soleil,
Bientôt le hâle vermeil
Fleurira sur mon visage.

Engagez qui vous plaira,
Pour danser la tarentelle!

Je suis une enfant, dit-elle,
Mais cette enfant grandira.

Je ne me plains de personne;
Jamais, dans notre verger,
Je ne vois les essaims sur la fleur voltiger
Si le bouton l'emprisonne.
Mais au soleil d'avril, lorsque des myrtes verts
Les boutons blancs sont ouverts,
Autour d'eux l'essaim bourdonne.

Engagez qui vous plaira,
Pour danser la tarentelle!
Je suis une enfant, dit-elle,
Mais cette enfant grandira.

Quand sous son écorce tendre,
La grenade jeune encor
Ne tente pas les mains par sa couronne d'or,
A l'arbre on la laisse attendre;
Mais, sur ses grains vermeils appelant le larcin,
Quand l'été gonfle son sein,
C'est à qui voudra la prendre.

Engagez qui vous plaira,
Pour danser la tarentelle!
Je suis une enfant, dit-elle,
Mais cette enfant grandira.

J'ai rompu sur les rocailles
Un filet ces jours derniers,
Et Beppo, le pêcheur, n'a de ses prisonniers
Retrouvé que les écailles;
Patience! a-t-il dit, quand l'automne viendra

Nice en baisers me paîra
Ce qu'elle a rompu de mailles.

Engagez qui vous plaira,
Pour danser la tarentelle!
Je suis une enfant, dit-elle,
Mais cette enfant grandira.

Seule, hier j'étais venue
Me baigner à Nisita;
D'une herbe qu'à mes pieds le flot des mers jeta
J'entourai ma jambe nue
L'an passé, sans effort, l'herbe eût suffi, je crois,
Pour se joindre sous mes doigts;
Hier, elle s'est rompue.

Engagez qui vous plaira,
Pour danser la tarentelle!
Je suis une enfant, dit-elle,
Mais cette enfant grandira.

J'ai de ma coupe d'ébène
Couvert mon sein l'autre jour;
Il n'a pu, je l'avoue, en remplir le contour,
Mais il s'en fallait à peine:
Laissez au Vomero les orangers grandir,
Leurs fruits dorés s'arrondir,
Et la coupe sera pleine.

Engagez qui vous plaira,
Pour danser la tarentelle!
Je suis une enfant, dit-elle,
Mais cette enfant grandira.

Je sais que j'ai les dents blanches,
Les pieds mignons et l'œil noir,
J'ai les bras si jolis, que ma sœur pour les voir
Relève souvent mes manches :
Vienne la Saint-Janvier et j'aurai, si je veux,
Sur mes pas plus d'amoureux
Que les ans n'ont de dimanches.

Engagez qui vous plaira,
Pour danser la tarentelle!
Je suis une enfant, dit-elle,
Mais cette enfant grandira.

CASIMIR DELAVIGNE.

UN DERNIER MOT

A

M. DE BALZAC.

Notre procès avec M. Balzac est terminé. La *Revue de Paris*, après tout, a obtenu ce qu'elle tenait à obtenir: M. Balzac est connu à fond du public; les avances de la *Revue* lui seront rendues; elle gagne à ce débat 2,100 francs et la fin du *Lys dans la Vallée* que M. Balzac ne lui livrera pas. Nous devons dire que si en cette occasion, la *Revue de Paris* a eu un tort, elle a eu le grand tort de se fier à la parole de M. Balzac, sans conventions écrites; de prendre au sérieux un romancier aux abois qui se confond en promesses, d'attendre une œuvre complète du *grand* écrivain qui n'a jamais rien terminé. En fait de loyauté et de probité littéraire, nous pouvons marcher la tête haute; aucun des faits de notre récit de dimanche ne saurait être contesté. Or, en ces sortes de débats, c'est le public qui est le véritable juge, c'est lui qui dit avec son mépris: « Vous n'êtes qu'un homme d'argent, vous qui ne devriez être qu'un homme de lettres. »

Cependant à cette très véridique histoire de ses tristes procédés envers nous, M. Balzac a répondu, dans son journal, par un très long *factum*, qui est pour le moins aussi *original* que ses *contes drolatiques*, *l'œuvre la plus originalement conçue de cette époque*,

comme dit M. Balzac lui-même, en parlant de son livre (1). Pour l'édification de nos lecteurs, nous leur dirons en peu de mots ce que contient ce *mémoire à consulter* de M. Balzac.

M. Balzac commence par annoncer que jusqu'ici la *pudeur de son ame* l'a empêché de répondre à la critique. Il aime mieux *faire envie que pitié*, et il ne voudrait pas de la gloire de Jean-Jacques Rousseau à ce prix. Que M. Balzac se rassure : il nous ferait encore pitié

(1) M. Balzac a la naïveté de nous accuser d'avoir *tué* ses *Contes drôlatiques* par *quatre lignes foudroyantes*. On sera peut-être curieux de lire ces lignes foudroyantes, que nous imprimions en 1832.

« Si M. de Balzac avait pu faire accroire que le premier dizain de ses *Contes drolatiques* n'était pas de lui, peut-être eût-il obtenu les honneurs d'une enquête; peut-être se fût-il rencontré un érudit de la force et de la conscience du docteur Blair, capable d'écrire une dissertation in-4° sur la date probable et l'authenticité présumée de l'auteur imaginaire. Mais la première condition d'un pareil charlatanisme, c'était la connaissance du XVIe siècle et de son langage. Or, M. de Balzac ne paraît pas avoir étudié quinze jours le style de Marguerite, de Marot, de Rabelais et de Montaigne. Il ne sait pas même l'orthographe des mots de la vieille langue. En trois lignes, j'ai compté une douzaine d'erreurs grossières. De toutes façons, Chatterton avait plus beau jeu; il se fût bien gardé de confondre le style artificiellement antique de Spenser, avec la versification anglo-normande des *Contes de Canterbury*. Il n'eût pas pris l'érudition laborieuse des courtisans d'Élisabeth pour la langue usitée à la cour de Richard II. M. de Balzac ne s'est pas mis en mesure de retrouver, à deux siècles de distance, la syntaxe et la phraséologie française. Il ne paraît pas très familier avec les monumens de notre vieille littérature. Mais il a signé ses contes, il les avoue et les revendique comme son patrimoine, comme sa part de génie et de gloire en ce monde. La question d'érudition peut se vider en deux mots : il ne sait pas, il n'a pas étudié. Reste la question littéraire placée en dehors de l'exactitude littérale du langage. Au lieu de *la mye du roi*, lisez *la maîtresse du roi*, au lieu d'une *dague*, une épée, et la discussion se simplifie.

« Les *Contes drolatiques* sont-ils amusans? Vraiment non. Ils sont obscènes et ne sont pas lascifs. Parmi les innombrables héroïnes qui figurent dans les pages du nouveau volume, j'ai compté bien des prostituées et pas une courtisane. Les *joyeusetés* que l'auteur leur attribue peuvent convenir aux portefaix de Rome, dans la sixième satire de Ju-

cent fois plus, que nul ne songerait à l'affliger de la gloire de Jean-Jacques Rousseau!

M. Balzac professe un grand mépris pour la presse; il obéit en ceci à l'exemple de ses *confrères* indignes lord Byron, Schiller, et Voltaire, qui a si bien dit son fait à Fréron. Il faut voir comme M. Balzac traite cavalièrement *trente journaux*, qui ont osé parler, sans respect, de sa canne, de sa robe de chambre et de son boudoir!

vénal, ou bien aux pages de Rétif de la Bretonne; mais je n'en sais pas une qui puisse s'appeler Aspasie, Phryné, Laïs, Ninon, Louison d'Arquien ou Henriette Wilson.

« C'est partout et à tout propos une débauche réfléchie, froide, calculée, et qui n'a rien de libertin, parfaitement étrangère à la troisième ame que Platon nous donne, à l'ame *concupiscible*. Rien d'ardent ni de spontané, rien qui rappelle l'impudeur naïve de Venise ou de Madrid, l'innocente effronterie des femmes *folles de leur corps*. Au lieu de cela, que trouvons-nous? Rien autre que l'impuissante lubricité d'un vieillard. »

Quelques mois auparavant, nous disions à propos des *Contes bruns* (M. Balzac était un des auteurs de ces contes):

« A vrai dire, le talent de l'auteur de *Sarrazine* sent l'opium, le punch et le café; rarement son imagination ressemble à la poésie. Il ne soupçonne pas les plus simples secrets du style, mais il sait son métier. Il sait faire un conte comme on sait faire un habit ou une maison. Quand il rencontre une donnée, il la mène à bout et l'épuise, comme font les cochers de fiacre ou de cabriolet d'un cheval qu'ils achètent pour l'achever. Son art, que je ne veux pas nier, n'a peut-être pas d'existence littéraire; jusqu'à présent le succès l'absout. »

M. Balzac, qui nous reproche de nous être brouillés avec M. Gustave Planche; M. Balzac, qui s'est brouillé une première fois avec nous pour avoir publié ces lignes, ignore-t-il donc encore de qui sont ces lignes *foudroyantes?* En ce cas, nous aurions la charité de le lui apprendre, *et ceci, M. Planche l'attesterait au besoin.*

Il résulte assez clairement de toutes les plaintes de M. Balzac, que, quelles que fussent les sollicitations qu'on nous fit, bien que prêts à le satisfaire *sincèrement*, comme il le déclare, *sous les rapports pécuniaires*, nous n'avons jamais fait fléchir les devoirs de la critique à son égard, soit par des louanges convenues, soit même par le silence.

Mais enfin, M. Balzac, forcé dans son mépris pour les journaux, s'est souvenu de l'abbé Maury qui répondait, par un seul mot, à la multitude ameutée. M. Balzac s'est décidé, lui aussi, à dire son mot pour sa défense; ce mot-là fait un volume au bout duquel on peut répéter, sans peur, le mot de l'abbé Maury : *Y voyez-vous plus clair?*

Donc parmi la *grande quantité d'œuvres* de M. Balzac se trouve ce trop fameux *Lys dans la Vallée* qu'il avait vendu à la *Revue de Paris;* plante humble et inodore, ognon mal venu sur le terrain de ce grand génie que notre argent n'avait pu féconder. C'était le moment solennel choisi par M. Balzac, pour rassembler les *mille petites pierres de sa mosaïque, pour aborder la grande question du paysage.* Cette œuvre, *belle de pensée, sinon parfaite d'exécution*, s'écrie M. Balzac avec sa modestie ordinaire, *exigeait une grande tranquillité d'existence*, quand soudain l'auteur se sentit attaqué de toutes parts. Les trente journaux le traitaient comme ils avaient traité M. de Villèle, pendant qu'il se conduisait comme M. de Chateaubriand; on l'accusait comme M. Thiers ou M. Guizot, pendant qu'il agissait comme M. de Lamartine! Voyez l'injustice de la critique! on osait dire que M. Balzac avait un riche boudoir, de longs cheveux bouclés à l'enfant, et une grosse canne à gros pommeau d'or! cruelles injures! Mais le grand Frédéric n'a-t-il pas été, lui aussi, exposé aux brocards? Il est vrai, se répond à lui-même M. Balzac; mais il était *roi et il avait cinquante mille hommes pour faire adorer ses vices et ses vertus.* M. Balzac a tort, dans cette adoration de vices et de vertus, il ne compte pas ses lecteurs.

Ainsi de *caricatures en portraits*, de *petits journaux en mensonges*, M. Balzac en est venu à voir attaquer même son nom propre. On lui conteste la célèbre particule *de;* on lui demande pourquoi il s'appelait Balzac, Balzac-Saint-Aubin, quand il était imprimeur-romancier, et pourquoi il s'appelle *de Balzac* depuis qu'il a jeté dans le monde cette *grande quantité d'œuvres!* A quoi M. Balzac-Saint-Aubin vous répond qu'il s'appelle de Balzac comme M. de Fitz-James s'appelle M. le duc de Fitz-James; qu'il *est d'une vieille famille gauloise* (vous l'entendez, gauloise! pair de Charlemagne! famille française, qu'est-ce cela? gauloise!). *Ce n'est pas sa faute* à lui, pauvre homme! Bien plus, M. de Balzac va vous prouver

que les Bourbons et les Montmorency, et autres gentilshommes français doivent baisser armoiries devant lui qui est Gaulois, et un vieux Gaulois encore! En effet, ce nom de Balzac est un nom patronymique (*patronymiquement* ridicule et gaulois); il a toujours été *de Balzac*, rien que cela! pendant que les Montmorency, ces malheureux Montmorency, se sont appelés autrefois Bouchard; pendant que les Bourbons, famille secondaire et qui n'est ni patronymique ni gauloise (vieille Gaule s'entend), se sont appelés Capet. M. de Balzac est donc plus noble que le roi. Cependant il est bon fils, il consent à n'être qu'un simple gentilhomme, comme MM. de Chateaubriand et de Talleyrand. Quant à s'être appelé Balzac autrefois, il vous répond que M. le baron Trouvé mettait sur son enseigne : *Imprimerie de Trouvé*. D'ailleurs M. Balzac tient si fort à sa particule *de*, qu'il prétend même que si au lieu d'avoir en naissant le nom patronymique et vieux gaulois de *de Balzac*, il s'était appelé *Manchot*, il aurait mieux aimé s'appeler de Voltaire. Mais en ceci que M. Balzac se rassure encore : les chefs de journaux et les éditeurs qui ont eu des relations avec lui sont là pour affirmer qu'*il n'est pas Manchot*.

Nous ne rentrerons pas à la suite de M. Balzac, qui ne s'appelle pas d'Entragues (il l'avoue à regret pour les d'Entragues), dans les détails de ce procès; Me Chaix-d'Est-Ange, un de ces hommes d'honneur dont la conviction vaut cause gagnée, en a dit plus que nous ne saurions dire; nous ne voulons pas d'ailleurs prolonger des débats toujours inconvenans pour l'honneur et la dignité des lettres. Qu'il nous suffise de maintenir dans son entier le récit de nos *malversations* envers M. Balzac. Nous aurions trop beau jeu à lui répondre encore cette fois : il n'est pas vrai que nous ayons jamais accepté *le Lys* en la place des *Mémoires d'une jeune Mariée;* il n'est pas vrai que vous nous ayez jamais livré tout *Séraphita;* il n'est pas vrai qu'un de nos juges soit un des propriétaires de la *Revue de Paris;* il n'est pas vrai que nous ayons jamais ameuté les journaux contre M. Balzac; il n'y a que M. Balzac dans le monde qui soit assez puissant pour soulever cette indignation universelle; il n'est pas vrai que nous ayons fait annoncer un jugement par défaut contre M. Balzac (ceci était le jugement du public qui se trompait); il n'est pas vrai que la direction actuelle ait jamais sollicité

M. Balzac; elle le connaissait trop bien, comme aussi on connaît trop bien M. Balzac pour qu'on puisse croire qu'il ait jamais imploré le silence de l'admiration sur les chefs-d'œuvre qu'il proclame lui-même des chefs-d'œuvre, témoin *le Livre mystique*, vendu avec prime d'un article anticipé. Il n'est pas vrai non plus que nous ayons jamais perdu les épreuves d'un volume in-8° intitulé *l'Absolution* (nous ne sommes pas assez riches pour nous exposer à des pertes semblables)! D'abord, nous n'avons jamais eu, M. Balzac pas plus que nous! un volume de M. Balzac intitulé *l'Absolution*. Cette *Absolution*, dans laquelle M. Balzac, c'était son expression, *voulait absorber Mérimée et Janin*, se composait, non plus cette fois d'une tête sans queue, ou d'une queue sans tête, selon l'usage de l'écrivain patronymique, mais d'un pauvre petit milieu qui attendait sa fin et qui désirait son commencement. Vain espoir! *L'Absolution* est restée à son *meâ culpâ*, et après avoir langui toute une année dans un coin de l'imprimerie, l'imprimeur rendit tel quel cet illustre fœtus à son père, qui depuis ce temps ne l'a pas encore tiré de son bocal!

Quant à la façon leste et pédante avec laquelle M. Balzac traite des hommes de talent et de cœur qui valent mieux que lui, nous croirions faire injure à ces hommes en prenant leur défense : leur vie et leurs œuvres les défendent assez. MM. Eugène Sue, Alex. Dumas, Jules Janin, Loève-Veimars, Nisard, L. Gozlan, Ph. Chasles, Paul Lacroix, F. Soulié, Méry, Roger de Beauvoir, sont à l'abri des insinuations de M. Balzac. Nous souhaitons au vieux Gaulois le style et la probité littéraire de ces hommes, qui ne sont que des écrivains français. Et pour ce qui regarde M. Pichot, comment M. Balzac a-t-il osé se permettre ces plaisanteries de mauvais goût envers un homme qui lui a rendu (comme nous, au reste) de si grands services dans tant d'occasions pressantes où il s'agissait d'éteindre ces touchantes dettes que vous savez?

Mais quelle est la voix qui ne s'élèvera pour répondre à notre terrible ennemi? M. Capot de Feuillide, qu'il *épargne*, dit-il, est là pour lui répondre et pour le remettre dans la question; M. Forfellier, au besoin, ne fera pas attendre son blâme. Cette consultation de la littérature et de la critique contemporaines, toute en notre faveur, M. Balzac veut en atténuer l'effet en disant qu'elle n'est pas

signée de tous les noms contemporains. M. Balzac veut-il que nous la lui envoyions, franc de port, chargée de signatures? Il sait bien que pas un nom de quelque poids ne manquera! Il le sait, car en lui-même il s'est dit plus d'une fois que c'était une méchante action que de tromper des lecteurs confians pour lesquels on ne saurait avoir trop de respect et de dévouement; que c'était une méchante action de mettre à profit les anciennes amitiés pour les tourner en fiel et en haine. M. Balzac sait tout cela mieux que nous, et aussi que c'est chose deloyale de dénaturer traîtreusement tout un procès littéraire, la pire espèce de procès et les plus difficiles à juger.

Mais encore une fois, assez de reproches. Il y a arrêt, un arrêt qui décide que M. Balzac est plus blanc que son *Lys dans la Vallée*. Donc que M. Balzac aille en paix! Qu'il se repose à côté de ses illustres amis lord Byron, Walter Scott, Schiller; qu'il chante comme Rossini; qu'il corrige ses épreuves plus souvent que Meyerbeer; qu'il soit plus gentilhomme que M. de Chateaubriand ou M. de Talleyrand; qu'il se console des injures des journaux comme Voltaire; qu'il donne bénévolement la main aux Montmorency et aux Bourbons, qui pourtant n'ont pas de noms patronymiques; il est son maître, il est quitte envers nous, ses *bienfaiteurs!* A l'heure qu'il est, M. Balzac, qui a voulu refaire les Mémoires de Beaumarchais, cherche dans son affaire une comédie à la Beaumarchais. Cherchez-la, monsieur, avec tout l'esprit d'observation qui vous distingue; mais nous avons bien peur que vous ne la cherchiez long-temps.

Allez donc, emportez loin d'ici cette *immense quantité d'œuvres* dont vous derobiez la plus belle moitié à l'admiration de l'Europe sous le manteau troué de Saint-Aubin; ce pauvre feu Saint-Aubin que vous avez voué au ridicule, et qui, nous en avons peur, vous le rendra bientôt. Allez, *décidez la grande question du paysage;* achevez, si vous pouvez, ce monument de géant, *construit avec tant de petites pierres*, comme vous dites. Allez *accomplir avec votre plume ce que Napoléon n'a pu accomplir avec son épée!!!* Allez, grand homme! allez, Rétif de la Bretonne! allez, Balzac! allez, Saint-Aubin! allez, de Balzac! allez, Crébillon fils, quand vous écrivez le français et non le gaulois! allez! Seulement gardez-vous de parler à l'avenir de honte ou de mépris, car nous vous répondrions comme ce Beaumarchais que vous devez faire oublier : *Vous prenez-vous pour un écho?*

Revue du Monde Musical.

OPÉRA. — LE DIABLE BOITEUX, BALLET EN TROIS ACTES.

Vous connaissez les aventures de l'écolier Cléophas et de son protecteur infernal, le boiteux, le puissant Asmodée; vous avez lu plusieurs fois l'amusant récit de Lesage; vous savez toute l'histoire de ce diable mis en bouteille, et soigneusement ficelé, goudronné, dans la crainte que son esprit ne vînt à s'évaporer. Les éditions pittoresques, les éditions illustrées, sont à la mode, et le directeur de l'Opéra s'empresse d'offrir au public une série de tableaux à l'usage des amateurs qui possèdent les œuvres complètes de Lesage. Ces images ne sont pas aussi nombreuses que celles de *Gil Blas*, publié par le libraire Paulin, mais leur cadre est plus grand. Comme le texte du romancier a été mis en variations par l'auteur du livret, il faut absolument que je prenne une baguette pour vous expliquer la brillante galerie de tableaux dont l'exhibition est offerte au public depuis le premier de ce mois.

1° Foyer de la salle du Théâtre-Royal de Madrid. Le portrait est prodigieusement flatté; les théâtres de cette capitale des Espagnes sont de misérables baraques, et nous voyons un édifice superbe; le caprice d'Asmodée a pu l'agrandir, le dorer sur tranche; ne nous plaignons pas de cette infidélité, puisqu'elle est à notre avantage. Un bal masqué, dans lequel figurent Cléophas l'écolier, intrigué par trois femmes en domino, sert d'introduction au ballet. Cléophas s'est moqué du capitaine Bellaspada, du seigneur Gilès; une dispute trouble cette fête, et tout le monde s'enfuit.

2° Laboratoire d'un alchimiste, avec des lézards, des crocodiles pendus au plancher. Cléophas y vient par la fenêtre, casse un énorme bocal, et délivre ainsi le pauvre diable qui s'y morfondait. Asmodée se met aux ordres de l'écolier, et lui montre d'abord, dans un tableau magique, les trois femmes dont il est épris : Paquita *manola*, grisette; Dorotea, riche veuve; Florinda, danseuse du théâtre.

3° Un parc magnifique, un palais donné par Asmodée à son ami; des nymphes charmantes sortent des bocages, et viennent égayer les loisirs de l'heureux propriétaire. L'écolier fait une chère d'enfer, on l'habille en grand seigneur, ses laquais le portent en triomphe dans une litière, ses pages défilent à la suite, et le diable se tient à la portière en clopinant pour épier les ordres de son maître. Fin du premier acte.

4° Le foyer de la danse de l'Opéra de Madrid. Répétition générale d'un ballet, pas de deux exécuté d'une manière ravissante par Florinda et sa rivale.

5° La scène de l'Opéra vue du fond du théâtre; les coulisses retournées montrent leurs portans garnis de quinquets; la salle et les spectateurs sont représentés; un autre lustre éclaire cette vaste enceinte. On entend un autre orchestre jouer l'ouverture. L'autre rideau se lève; Florinda et sa rivale entrent en scène et dansent le pas qu'elles ont répété. On les a vues d'abord par devant, maintenant elles dansent pour l'autre public, et tournent le dos à l'assemblée : c'est faire le thème en deux façons, *doctor in utroque*. Florinda est sifflée; mais c'est le diable qui s'en mêle. La représentation est interrompue, la virtuose se trouve mal, on l'emporte.

6° La loge de Florinda, où Cléophas s'est caché derrière un paravent, et voit jusqu'à quel point il peut compter sur les protestations d'amour de la baladine.

7° Le salon de Florinde; soirée brillante, bal. La baguette d'Asmodée enlève le plafond : on voit le diable et l'écolier faisant leur ronde nocturne sur les toits. Cléophas, indigné, jette à la danseuse une rose qu'elle lui avait donnée. La fleur tombe aux pieds de Florinda, qui la reconnaît, et paraît frappée d'une violente crise nerveuse.

Le troisième acte s'ouvre par le tableau n° 8. Il représente un carrefour de Madrid. Cléophas donne une sérénade à Dorotea.

9° Salon de Dorotea. Paquita vient chez la veuve pour lui apporter des dentelles. Florinda s'y présente en officier, fait sa cour à Dorotea, l'embrasse et lui prend......, comme dit Molière, le ruban que l'écolier lui avait donné. Cléophas a vu ce larcin; dans son dépit, il se met à jouer. Le diable mécontent de son protégé à cause de l'indifférence qu'il montre pour Paquita, jette un sort sur les dés et l'écolier se ruine. La veuve l'abandonne et prend la main de don Gilès pour aller à la fête *del Sautillo*.

10° *Fiesta del Sautillo*, donnée au pied d'une montagne sur le bord du Mançanarès. Asmodée y vient en Bohémien et donne la bonne fortune à Dorotea, à Paquita, au petit officier dont il arrache les moustaches. Cléophas est dépouillé par son tailleur qu'il n'avait point payé, il va se jeter à l'eau, chose difficile en été quand on est sur le bord du Mançanarès; Cléophas va du moins essayer de se casser les reins sur les cailloux brûlans qui gisent au fond de l'aride rivière, quand Paquita, la sensible *manola* court après lui, l'arrête, et lui offre sa main. En considération de ce mariage *in extremis*, le diable accorde au nouveau marié,

comme présent de noces, une clochette merveilleuse qu'il suffit de faire sonner pour que le donateur arrive afin d'exécuter les ordres qu'on voudra bien lui prescrire. Tout ce que l'on a vu peut faire apprécier la valeur de ce petit cadeau. Nous ne devons pas être inquiets sur l'avenir du jeune ménage; la clochette va leur fournir le nécessaire comme le superflu, et faire descendre sur leur table un boisseau de diamans, un chapon truffé, selon les appétits de l'estomac ou de la vanité.

Pour faire connaître la partie essentielle de cette œuvre dramatique et baladine, il fallait emprunter le système de rédaction des livrets que l'on vend à la porte du Louvre; je prie mes lecteurs de vouloir bien me pardonner cet innocent plagiat. *Le Diable Boiteux* est une lanterne magique très brillante; les personnages principaux qui figurent dans ces tableaux animés, sont représentés par Mmes Elssler première et seconde, Noblet, Dupont, Legallois, Pauline Leroux, Julia, Fitz-James, Forster, et une foule d'autres jolies femmes admirablement caparaçonnées. L'auteur du livret n'a pas beaucoup inventé, M. Coraly s'est fait honneur en disposant avec art tant de pas, tant de groupes, en faisant manœuvrer d'une manière charmante cette joyeuse troupe. M. Gide s'est borné le plus souvent au rôle modeste d'arrangeur, et s'en est acquitté avec talent, avec esprit. C'est Rossini qui a composé la musique du *Diable Boiteux*, l'illustre maître ne s'est pas douté qu'on le faisait travailler malgré lui. *Le Barbier de Séville, la Pie Voleuse, Otello,* sont reproduits par longs fragmens dans le nouveau ballet. L'air des gitanos de la fête *del Sautillo*, celui que danse Paquita, appartiennent à M. Gide, je le pense du moins, et méritent d'être signalés.

Dans la scène de dépit de la danseuse sifflée, le musicien la fait parler en récitatif, et c'est le trombone qui nous adresse le discours que Mlle Fanny Elssler ne peut exécuter qu'avec ses gestes. Un trombone parlant pour une jeune et jolie femme! c'est un peu lugubre, un peu brutal. Cet interprète convenait à peine au diable Asmodée. Je pardonne de bon cœur cet étrange langage, ce récitatif sur clé de basse en faveur de l'exécution, qui en est admirable; M. Dieppo fait chanter le trombone avec un prodigieux artifice, les notes sont attaquées avec une justesse parfaite, liées comme si un saut de six ou huit pouces ne les séparait pas sur la pompe de l'instrument. Les saccades ordinaires du trombone sont évitées, adoucies; on croit que M. Dieppo joue d'un cor dont toute la gamme serait ouverte. Le trombone parle donc pour Florinda, mais s'il exprime la colère de la danseuse en fureur, il ne doit pas figurer dans l'orchestre et se répondre à lui-même en prenant part aux traits de symphonie qui servent d'écho à la partie récitante. Je conseille donc au musicien de faire supprimer à l'instant les passages des second et troisième trombones qui viennent encadrer les récits du premier. L'orchestre parlera plus faiblement sans doute, mais il parlera sensément; il n'est permis qu'aux ventriloques de faire successivement la demande et la réponse. Pourquoi leur donne-t-on une pareille licence? C'est parce qu'ils savent

changer de voix et répondre en basse à la question faite avec l'organe d'un ténor ou d'un soprane.

Mazilier, Barrez, Elie, Montjoie, sont très bien placés dans les rôles de Cléophas, d'Asmodée, de D. Gilès, de Bellaspada. Simon et Mlle Roland, coryphées du pas des gitanos, se sont distingués; Simon est un Arabe très bien caractérisé. Mlle Leroux est gracieuse et d'une expression vraie dans le rôle de Paquita, et Mlle Legallois a déployé toute la force de son talent mimique dans la scène avec l'officier entreprenant. Tous les personnages servent de cortége à la danseuse Florinda, c'est elle qui domine, c'est Mlle Fanny Elssler que les auteurs ont placée au premier rang, c'est elle que l'on désire, et si elle met beaucoup de coquetterie dans son rôle, elle est du moins assez bonne fille pour ne pas se faire attendre. Elle est presque toujours en scène, elle se multiplie, change de costume à chaque instant, et chaque métamorphose lui vaut de nouveaux applaudissemens. Si Mlle Fanny est une belle *prima donna*, une séduisante *maja*, on doit dire aussi qu'elle est un joli officier, qu'elle est à ravir sous le plumet et la moustache. Après avoir été applaudie pendant toute la représentation, le public l'a demandée après la chute du rideau, et de nouveaux témoignages de satisfaction l'ont accueillie. Mlle Thérèse Elssler a parfaitement dansé le pas de deux qu'elle exécute avec Mlle Fanny; bonne sœur, elle se dévoue, s'éclipse même quelquefois, reste dans l'ombre pour que la lumière se porte sur une rivale qu'elle chérit. Mlle Thérèse est une artiste consommée, il y a de la maîtrise dans son exécution ferme et brillante. On remarquera facilement que si une infinité de choses d'effet, de passes hardies, de poses gracieuses, sont rendues avec tant de bonheur par Mlle Fanny, c'est que sa sœur lui prête un secours utile, adroit. D'ailleurs dans les ensembles, dans ces groupes, ces mouvemens dont l'étonnante symétrie n'est jamais dérangée par la vivacité de la danse, Mlle Thérèse a droit à la moitié des applaudissemens. Sa danse est un modèle de dévouement, c'est un pacte de famille dont elle remplit les conditions avec une amabilité parfaite. Vous savez que Mlle Thérèse est chorégraphe et compose les pas qu'elle danse avec sa sœur, je dois vous dire qu'elle est musicienne, pianiste excellente, et peut figurer parmi ces amateurs que l'Allemagne nous envoie, tels que Dessauer, Th. de Graf en-Hausen; j'allais dire Thalberg, mais cet illustre amateur vient de passer dans les rangs des artistes.

J'ai fait la description de dix décors, tous ne peuvent pas être également beaux; quand il n'y en aurait que cinq d'un grand effet, ce serait encore assez. Les costumes sont d'une élégance rare, et la mise en scène offre cette richesse qu'on ne peut rencontrer que sur le théâtre de l'Opéra.

Je m'aperçois que je n'ai point parlé du pas de quatre du premier acte, et c'est celui qui est le mieux combiné. Mabille, Albert, y font assaut de vigueur et de légèreté, Mmes Dupont et Julia, le dansent avec une vivacité toujours gracieuse.

Le nouveau ballet reproduit plusieurs scènes et des tableaux qui avaient été ébauchés sur d'autres théâtres, mais la beauté de l'exécution fait excuser la réminiscence et pardonner le plagiat. Quand l'Opéra vole un de ses confrères, il le tue. Le succès du *Diable Boiteux* va ramener à l'Académie Royale de Musique cette foule d'amateurs qui croyaient pouvoir aller se reposer à la campagne tandis que le voyage de Nourrit et de Mlle Falcon arrête les représentations des *Huguenots*.

— Mme Crescini a chanté mardi dernier aux Tuileries avec le plus grand succès. Elle s'est fait entendre dans trois airs; sa voix de contralte part de l'*ut* grave, le plus bas du ténor, pour s'élever jusqu'au *sol* aigu du soprane. Cette voix vibrante et d'une force extraordinaire est égale dans tout son diapason; elle produirait beaucoup d'effet à la scène. Il est des qualités bien précieuses pour une *prima donna*, la grâce, la beauté; Mme Crescini peut compter encore sur ces autres moyens de succès.

— Notre compagnie italienne, déjà si nombreuse et si riche en talens du plus grand mérite, vient d'être augmentée encore par l'engagement de Mme Taccani, *prima donna* soprane, destinée principalement à tenir le premier emploi dans le genre bouffe, et de Mlle Schieroni. Mme Fanny Tacchinardi Persiani est aussi engagée, mais elle ne viendra à Paris que l'année prochaine. Pour faire l'addition des virtuoses que M. Severini vient de récolter, et de ceux qu'il a eu le bon esprit de conserver, je nommerai : Mmes Grisi, Taccani, Assandri, Albertazzi, Schieroni, Amigo, Vecchi; MM. Rubini, Ivanoff, Lablache, Tamburini, Santini, Magliani, Monterasi, Pesanti.

C.-B.

BULLETIN.

Deux budgets ont été discutés et votés, cette semaine, à la chambre des députés; celui de l'instruction publique, et celui des affaires étrangères que M. Étienne avait renfermé avec une coquetterie toute lacédémonienne, en quelques pages, dont la moitié remplie par la citation d'un traité. M. Étienne a repris, depuis quelque temps, la direction morale du *Constitutionnel,* et ne marchande point avec les doctrinaires. La commission du budget de l'instruction publique avait proposé deux articles additionnels, pour régler l'emploi des fonds destinés à secourir les lettres et la distribution des livres imprimés aux frais de l'état. Ces deux articles ont été rejetés par la chambre. Ce vote était à la fois une politesse, un procédé de bonne compagnie, à l'égard d'un homme qui a rendu des services à la cause de l'instruction publique, et une marque de confiance accordée à l'intégrité du nouvel administrateur. Ce n'est point cependant sans de bonnes raisons, que la commission s'était décidée à témoigner son improbation; tout le monde, excepté peut-être M. Guizot, absorbé par les soucis de la politique générale, savait à la chambre qu'un employé supérieur du ministère de l'instruction publique a reçu, dans le courant de l'année 1834, pour plus de 6,000 francs de livres, et que le compte de 1835 n'a point encore été définitivement arrêté.

Mais l'attention publique s'est portée tout entière, ces derniers jours, sur la discussion du budget des affaires étrangères. Les orateurs les plus brillans ont été successivement entendus. L'on a fait assaut d'esprit et de verve, à propos des questions les plus ardues et les plus austères de la diplomatie. L'on a été long et diffus sur des sujets qui se traitent, entre les cabinets, avec la plus grande concision possible; enfin, aucun prestige n'a manqué à cette discussion de trois jours. M. le duc de Fitz-James a ouvert la marche; M. le duc de Fitz-James, de la noble race des Stuarts, tient surtout à prouver aux électeurs qui l'ont nommé, qu'il n'est point Anglais. C'est là le cauchemar de M. le duc de Fitz-James: il lui faut à tout prix donner un démenti à ceux qui ont voulu le faire passer pour Anglais de naissance, et nous avons en-

tendu le *vieux serviteur de la monarchie* faire l'éloge de Napoléon, non pas du vainqueur de Marengo et d'Austerlitz, mais du Napoléon qui signa les décrets de Milan et de Berlin, du Napoléon de la campagne de Russie; la seule chose que M. le duc de Fitz-James consente à admirer dans Napoléon, ce sont ses fautes; cet éloge serait-il une ironie? Le despotisme de Napoléon est-il invoqué là, par M. le duc de Fitz-James, comme une apologie indirecte des ordonnances de juillet? Comme notre royalisme est un peu jeune, et qu'on peut tout voir et tout trouver, dans les mots couverts et les allusions nombreuses du discours de M. le duc de Fitz-James, nous lui soumettons cette interprétation. M. le duc de Fitz-James, dans sa philippique contre la perfide Albion, a cité à la fois M. Pitt et M. Canning. M. Pitt aurait dû trouver grace devant le noble pair. M. le prince de Polignac, qui était aussi un vieux serviteur de la monarchie, ne s'entendait pas trop mal avec le duc de Wellington, héritier du torysme. Quant à M. Canning, nous concevons les antipathies du noble pair contre le ministre qui le premier a lancé l'Angleterre dans les voies d'une politique libérale.

La brèche était faite, et chaque orateur, son rouleau à la main, se préparait à l'agrandir, lorsque le président du conseil est venu, au commencement de la séance suivante, replacer la question sur son véritable terrain et donner spontanément les explications les plus franches et les plus catégoriques sur le système extérieur du cabinet. Cette improvisation hardie a jeté quelque désarroi au milieu des grands discours médités dans le silence du cabinet. Comment continuer la discussion sur les généralités, lorsque le ministre allait au-devant des explications? M. Duvergier de Hauranne remit tristement son manuscrit dans sa poche, M. de Sade, M. Mauguin, étranglèrent et réduisirent à de mesquines proportions les développemens qu'ils se proposaient de soumettre à la chambre. Tout le monde sait qu'en Angleterre un membre de la chambre haute, lord Aberdeen, passe pour beaucoup plus au courant des négociations que lord Palmerston lui-même; M. Mauguin veut être le lord Aberdeen de la France. M. de Lamartine a débité avec ame un fragment de son *Voyage en Orient*, où l'éclat des phrases correspondait à la noblesse des sentimens. M. Piscatory, qui est un fort élégant cavalier, a joué sur l'expression technique de *rendre la main* : quelques oreilles dures avaient entendu *tendre la main*. M. Saint-Marc de Girardin, qui ne veut pas rester en arrière de politesse avec M. le duc de Fitz-James, nous a appris qu'il n'avait point désiré le renversement de la branche aînée : les petits cadeaux entretiennent l'amitié. M. Thiers est remonté une seconde fois à la tribune pour donner de nouvelles explications sur les trois points qui paraissent avoir dominé la discussion : savoir, les douanes allemandes, la guerre civile d'Espagne, l'occupation de Cracovie.

La discussion générale semblait épuisée; cependant un orateur restait inscrit : c'était M. Berryer. Mais M. Berryer semblait peu empressé d'aborder la tribune; il répétait à qui voulait l'entendre qu'il ne prenait la parole que pour satisfaire des exigences de parti et ne point laisser

dans leur solitude les lauriers de M. le duc de Fitz-James. Il s'est donc posé franchement comme homme de parti. Il y aura désormais deux ministres des affaires étrangères dans le parti légitimiste, l'un représentant la noblesse, l'autre le tiers-état : M. le duc de Fitz-James et M. Berryer.

M. Berryer est également inscrit pour prendre la parole sur le budget des finances, il doit prouver que les finances de la restauration étaient beaucoup mieux administrées que ne le sont celles de la révolution de juillet. Un honorable membre de la gauche s'efforcera, dit-on, d'arriver au même résultat par des moyens différens. Cette coïncidence était fâcheuse et pouvait nuire considérablement à l'effet des attaques des deux honorables membres qui, pour la première fois de leur vie peut-être, se rencontraient sur le même terrain. Une communication officieuse de leurs discours a prévenu tous les quiproquos. Les deux orateurs se sont partagé le vaste champ des finances, et il y aura réellement deux discours bien distincts, sauf la conclusion.

Ces discussions parlementaires n'absorbent point cependant tous les loisirs des députés doctrinaires, qui se plaignent assez aigrement du second échec qu'ils viennent de recevoir dans les bureaux. Parmi les mille bruits que l'on met en avant, nous avons heurté dans notre chemin, comme le plus accrédité, celui d'une coalition Guizot et Molé avec le maréchal Gérard. M. le maréchal Gérard est et restera éternellement étranger à toute espèce de combinaison doctrinaire. Quant à M. Molé, c'est là un grand embarras pour des hommes aussi actifs et aussi énergiques que les doctrinaires ; rien ne saurait vaincre sa lenteur, sa timidité, son irrésolution. C'est le principe le plus dissolvant que puissent rencontrer les doctrinaires.

Nous sommes obligés de prononcer encore une fois le nom de M. Berryer pour nous associer au regret profond qu'il éprouve en ce moment de la perte d'une canne, mais quelle canne, non pas une canne monstrueuse, enrichie de diamans, destinée à rehausser la fatuité d'un dandy, mais un petit jonc bien mince, bien coquet, et qui aurait dû échapper à l'œil le plus exercé ; malheureusement ce jonc était une canne à dard. Madame la duchesse de Berry réparera sans doute le vide que cause à M. Berryer la perte d'un cadeau bien cher.

Les théâtres se sont montrés peu actifs dans ces derniers temps. *Le Portrait du Diable* est un vaudeville presque historique ; dans *le Turc*, Vernet est à lui seul tout un monde d'excellens comédiens. Les Variétés empruntent à l'Opéra-Comique Mme Hébert-Massy, pour jouer *Mariana*, le Vaudeville lui avait déjà pris Mlle Fargueil. Arnal est de retour de son congé, et paraîtra, dit-on, prochainement dans *la Partie de Wist*.

COURSES DE VERSAILLES.

Le Jockey-Club, ou, pour parler français, la société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux, est, en vérité, la providence



des résidences abandonnées, des villes dépeuplées, des demeures royales désertes. En 1830, Chantilly, si brillant, si fier de ses chiens de chasse, de ses chevaux anglais, de sa cour de veneurs, avait à peine jeté dans l'air les derniers retentissemens de la Saint-Hubert, que le dernier Condé expira; alors l'oubli vint étendre son voile sur ce royaume de la vénerie : le cor n'attirait plus dans les hautes futaies les oisifs de la grande ville, affamés du plaisir inexplicable de suivre une chasse à courre. Une fois le gibier patriotiquement volé par les démocrates des environs, les chiens vendus à l'encan, les chevaux dispersés et débaptisés, Chantilly n'allait plus figurer que sur les registres administratifs de la maison d'un prince mineur, quand le *Jockey-Club* est venu par la fondation de ses courses, rendre la vie à cette mélancolique solitude. Et pourtant Chantilly n'avait perdu qu'un prince du sang. Versailles avait bien le droit d'être jaloux; Versailles, qui a perdu son grand roi, ses rois libertins, et avec eux les courtisans qui courent toujours où sont les rois, grands ou libertins; la pauvre ville qui a vu cent vingt mille habitans s'agiter dans ses rues, sur sa place d'armes, et qui n'en loge pas trente mille dans ses hôtels vastes comme des palais de fées, elle n'existait plus que par les Anglais séduits par les récits merveilleux des *Guides du Voyageur en France*. Vainement les autorités de la ville avaient-elles recours à la complaisance des journaux pour annoncer que le 1er dimanche de chaque mois, pendant l'été, Apollon, Neptune, secouaient les araignées blotties dans leur chevelure de plomb, et ouvraient leurs bouches rouillées pour cracher, l'un après l'autre, un filet d'eau verdâtre arrivé de Marly; vainement y entassait-on des régimens de toute arme comme dans une forteresse de la frontière; la dépense du dimanche des grandes eaux une fois faite par les Anglais, les pensions bourgeoises des officiers une fois payées, on s'apercevait que la ville restait toujours pauvre, magnifique, immense et triste.

Or, Versailles va renaître. Le roi Louis-Philippe vient de doter le château d'une galerie historique dont le monde entier viendra étudier les tableaux, les portraits, les meubles, les bronzes, les dorures : quand la *Revue de Paris* aura recueilli assez d'indiscrétions pour parler, à coup sûr, de ces magnificences encore secrètes, elle ne sera pas la dernière à les divulguer : Ce qui apparaît extérieurement jusqu'ici de tous ces travaux, c'est d'abord la statue du *Petit Caporal* en empereur romain, placée près de l'escalier de l'orangerie; puis un cheval de bronze renversé, les quatre fers en l'air, au beau milieu de la cour, et qui, une fois mis sur ses pieds, doit porter une digne monture, le grand roi Louis XIV. Mais voilà que le *Jockey-Club*, cette association nomade qui, toujours sûre d'être bien reçue, porte où elle veut, ses tentes, ses pavillons, ses chevaux, ses jockeys, et son cortége de parieurs, d'éleveurs, de voitures, de femmes, de spectateurs, vient aussi de fonder des courses à Versailles, choisissant cette ville et lui jetant le mouchoir, parmi toutes celles qui lui crient : nous avons à votre service un maire charmant, un préfet ravissant, une garde nationale superbe et des prix de 1,200 francs. Voilà

Pierre, par M. H. Arnaud.

Je m'indigne souvent d'entendre louer à outrance tant de pitoyables livres qui se produisent sous les auspices d'un nom connu; mais je suis encore plus indigné de voir oublier ou négliger quelques rares ouvrages de talent, que ne recommande pas à la critique le nom d'un auteur à la mode. Cependant ces ouvrages, remarquables par leur propre mérite, finissent par obtenir, de proche en proche, de lecteur en lecteur, cette estime, ces suffrages, ces applaudissemens, tout ce bruit d'un grand succès que le public éclairé retire bientôt aux enfans gâtés du feuilleton. *Indiana*, le véritable chef-d'œuvre de Mme Sand, a été lu et admiré dans le monde avant qu'aucun journal s'en fût occupé, avant qu'on soupçonnât l'existence d'une femme de génie.

Telle sera la destinée de *Pierre :* on le lira, on l'a déjà lu, on l'admire déjà. On voudra découvrir quelle plume énergique et gracieuse tour à tour s'est révélée dans ce livre qui renferme de si touchantes émotions, des observations si vraies et si philosophiques, des tableaux si brillans et si variés. Pour moi, qui ne juge une œuvre d'imagination ni par des comparaisons toujours partiales, ni par une froide analyse toujours injuste, je me laisse aller avec entraînement au plaisir que je prends à une lecture, je me pénètre de l'idée et de l'inspiration du livre, je ne m'arrête jamais pour demander à l'auteur : où me menez-vous? je marche, je cours en avant, comme dans un pays nouveau qui se déroulerait à mes yeux avec une prestigieuse richesse de détails, je passe sans hésitation par tous les sentimens qu'on veut me faire éprouver, je ris ou pleure de bonne foi, je m'attache à une fiction, je me passionne pour un personnage idéal, je deviens spectateur d'une histoire qu'on me raconte : aussi, quand il faut revenir sur mes sensations, la lecture achevée, quand il faut examiner la contexture, les ressorts, les parties organiques du livre, quand il faut émettre un avis, un jugement sur ce livre qui m'a touché qui m'a électrisé, qui m'a causé une vive sympathie, une noble émulation, je suis prêt à résumer ma pensée en disant : « Je serais glorieux de l'avoir fait ! »

Voilà ce que je me disais en lisant *Pierre*, eu lisant *les Aventures d'un renégat*, la première production littéraire qui ait donné à M. H. Arnaud une place distinguée dans mon opinion, dans celle des personnes qui n'ont pas égard au charlatanisme des noms. *Les Aventures d'un renégat* sont narrées avec cette puissance d'intérêt qui surprend le lecteur dès la première page et le conduit jusqu'à la dernière à travers tous les périodes dramatiques de la terreur. *Ce livre est vrai*, selon la préface, et l'on ne peut s'empêcher de croire la préface, quoique les préfaces soient menteuses de leur nature. Ce livre n'est pas d'ailleurs un roman par sa forme : il n'y a pas d'intrigue ni de nœud, malgré les péripéties sans cesse nouvelles et inattendues qui naissent du fond du sujet. Plusieurs libéraux espagnols qui ont tenté de révolutionner l'Espagne dans la malheureuse insurrection de Cadix en 1831 sont traqués par les absolutistes et forcés de s'expatrier pour chercher un asile à Gibraltar avec le général Torrijos, mais la mer les pousse sur les côtes d'Afrique, et plutôt que de tomber entre les mains du consul d'Espagne à Tanger, ils embrassent le mahométisme; alors commence pour eux une vie de misères et de tortures; le turban qu'ils ont pris pour sauver leurs jours ne les sauve pas de la malice et de la cruauté des Maures. Comme ils font mine de s'échapper, le bacha de Tanger les envoie dans l'intérieur des terres avec d'autres renégats qui se sont évadés du bagne de Ceuta; leur caravane marche sans s'arrêter au milieu de pays et de peuples inhospitaliers; ils arrivent à Fez pour être incorporés dans l'armée du sultan; mais au lieu d'un service militaire, ils ne trouvent que

de profession a eu lieu pour un prix de 500 fr., entre MM. Edgard Ney, montant *Coroner*, M. Jules Fleury, montant *Almeda*, et M. Émile Fleury, montant *Little-Boby*. MM. d'Hinnisdal et Lecoulteux s'étaient retirés avec leurs chevaux *Sweeper* et *miss Tandem*.

M. Edgard Ney est arrivé le premier au but, et a gagné ce prix avec *Coroner*, qui, malgré ses quatorze ans, a battu ses deux adversaires.

Une course s'est engagée entre *Counter-Part*, au prince de la Moskowa, et un cheval à M. Brimpant. A son entrée dans l'arène, ce pauvre cheval anonyme a provoqué une hilarité moqueuse que justifiaient de reste ses allures disloquées, son cou tendu, et quelques velléités de génuflexions. Cependant, la pauvre bête a fait de son mieux, et bien menée par Robinson, elle a suivi de fort près son rival *Counter-Part*.

La seconde épreuve des *gentlemen rider* a terminé la première journée.

Les plus belles courses avaient été réservées pour dimanche. Le prix de 2,400 fr., donné par la ville de Versailles, a été adjugé à *Belida*, à M. Lupin, qui a couru contre *Sylvino* seulement; *miss Annette*, *Albion*, *Véronaise*, *Molock* et *miss Tandem* ayant été retirés.

Le service de thé, d'une valeur de 3,000 fr., donné par un membre du *Jockey-Club*, a été gagné par le brillant *Franck*, vainqueur de *Véronaise* dans les deux epreuves.

Dans les intervalles, *Burlesque*, à lord Seymour, a battu deux fois *Heathy*, à M. Lecoulteux. Puis *Clarion* a gagné un pari contre *Anglesea*.

La grande course du jour était attendue avec impatience. Il s'agissait du prix offert par la société d'encouragement, et que devaient disputer *miss Annette*, *Sylvino*, *Volante*, *Albion* et *miss Tandem*. Les deux premiers chevaux ont été retirés, car il faut qu'on le sache, *miss Annette* ne veut plus courir; elle s'en prend au ciel, à Robinson le jockey, à elle-même de sa défaite du Champ-de-Mars. Prière, avoine, coups de fouet, rien ne peut la décider; le dépit l'a clouée sur sa litière. *Volante* n'avait donc plus affaire qu'à *miss Tandem* et *Albion*. Ce dernier a prouvé qu'il avait du cœur et du fond, car, près du but, il a si bien rendu un coup de fouet du jockey, qu'il a suivi à la distance d'une tête la victorieuse *Volante*.

Catilina, cheval à M. Sabatier, a perdu un pari de 500 fr. contre *Little-Boby*, à M. Émile Fleury. Cette course a été la dernière.

Un ordre parfait a régné dans ces deux fêtes, grâce aux soins de l'autorité locale et au zèle des commissaires désignés par la société d'encouragement.

Après la course, M. le préfet a donné un grand dîner. Dans la soirée, un mouvement inusité agitait la ville; les moindres auberges regorgeaient de voyageurs; des chevaux et des voitures étaient, faute de meilleure place, campés *sub dio* au milieu de la rue; des cris joyeux s'échappaient des fenêtres des hôtels de France et du Réservoir; les chevaux de poste couraient furieux et à cinq francs de guides sur l'avenue de Paris; tout le monde à la mode s'était décentralisé.

Je m'indigne souvent d'entendre louer à outrance tant de pitoyables livres qui se produisent sous les auspices d'un nom connu; mais je suis encore plus indigné de voir oublier ou négliger quelques rares ouvrages de talent, que ne recommande pas à la critique le nom d'un auteur à la mode. Cependant ces ouvrages, remarquables par leur propre mérite, finissent par obtenir, de proche en proche, de lecteur en lecteur, cette estime, ces suffrages, ces applaudissemens, tout ce bruit d'un grand succès que le public éclairé retire bientôt aux enfans gâtés du feuilleton. *Indiana*, le véritable chef-d'œuvre de Mme Sand, a été lu et admiré dans le monde avant qu'aucun journal s'en fût occupé, avant qu'on soupçonnât l'existence d'une femme de génie.

Telle sera la destinée de *Pierre* : on le lira, on l'a déjà lu, on l'admire déjà. On voudra découvrir quelle plume énergique et gracieuse tour à tour s'est révélée dans ce livre qui renferme de si touchantes émotions, des observations si vraies et si philosophiques, des tableaux si brillans et si variés. Pour moi, qui ne juge une œuvre d'imagination ni par des comparaisons toujours partiales, ni par une froide analyse toujours injuste, je me laisse aller avec entraînement au plaisir que je prends à une lecture, je me pénètre de l'idée et de l'inspiration du livre, je ne m'arrête jamais pour demander à l'auteur : où me menez-vous? je marche, je cours en avant, comme dans un pays nouveau qui se déroulerait à mes yeux avec une prestigieuse richesse de détails, je passe sans hésitation par tous les sentimens qu'on veut me faire éprouver, je ris ou pleure de bonne foi, je m'attache à une fiction, je me passionne pour un personnage idéal, je deviens spectateur d'une histoire qu'on me raconte : aussi, quand il faut revenir sur mes sensations, la lecture achevée, quand il faut examiner la contexture, les ressorts, les parties organiques du livre, quand il faut émettre un avis, un jugement sur ce livre qui m'a touché qui m'a électrisé, qui m'a causé une vive sympathie, une noble émulation, je suis prêt à résumer ma pensée en disant : « Je serais glorieux de l'avoir fait! »

Voilà ce que je me disais en lisant *Pierre*, en lisant *les Aventures d'un renégat*, la première production littéraire qui ait donné à M. H. Arnaud une place distinguée dans mon opinion, dans celle des personnes qui n'ont pas égard au charlatanisme des noms. *Les Aventures d'un renégat* sont narrées avec cette puissance d'intérêt qui surprend le lecteur dès la première page et le conduit jusqu'à la dernière à travers tous les périodes dramatiques de la terreur. *Ce livre est vrai*, selon la préface, et l'on ne peut s'empêcher de croire la préface, quoique les préfaces soient menteuses de leur nature. Ce livre n'est pas d'ailleurs un roman par sa forme : il n'y a pas d'intrigue ni de nœud, malgré les péripéties sans cesse nouvelles et inattendues qui naissent du fond du sujet. Plusieurs libéraux espagnols qui ont tenté de révolutionner l'Espagne dans la malheureuse insurrection de Cadix en 1831 sont traqués par les absolutistes et forcés de s'expatrier pour chercher un asile à Gibraltar avec le général Torrijos, mais la mer les pousse sur les côtes d'Afrique, et plutôt que de tomber entre les mains du consul d'Espagne à Tanger, ils embrassent le mahométisme; alors commence pour eux une vie de misères et de tortures; le turban qu'ils ont pris pour sauver leurs jours ne les sauve pas de la malice et de la cruauté des Maures. Comme ils font mine de s'échapper, le bacha de Tanger les envoie dans l'intérieur des terres avec d'autres renégats qui se sont évadés du bagne de Ceuta; leur caravane marche sans s'arrêter au milieu de pays et de peuples inhospitaliers; ils arrivent à Fez pour être incorporés dans l'armée du sultan; mais au lieu d'un service militaire, ils ne trouvent que

des avanies, et ils sont confinés à Mequinez avec défense d'en sortir sans ordre, sous les peines les plus rigoureuses. Néanmoins l'amour de la liberté et de la patrie excite ces malheureux à rompre leur ban et à s'enfuir dans l'espoir de gagner Gibraltar. Leur fuite et leur retour à Tanger ne sont qu'une série d'infortunes et de dangers auxquels deux d'entre eux ont succombé avant qu'une barque vienne les enlever et les transférer à Gibraltar; les uns périssent dans la fatale expédition de Torrijos, les autres sont déportés en France par les Anglais. C'est toute une Odyssée, remplie d'évènemens et d'action, de peintures de mœurs mauresques, de descriptions locales, de souvenirs terribles et touchans. On ne sent nulle part la gêne et l'effort d'une création romanesque; tout a dû arriver ainsi que M. H. Arnaud l'écrivit sous la dictée de don Juan Lopez y Melendez; les contrées barbaresques sont représentées dans ce voyage comme sur une toile de Decamps ou de Delacroix.

Pierre nous montre une transformation complète dans le genre et la manière de l'auteur. C'est une anecdote de la vie commune, développée avec une exquise sensibilité qu'on ne rencontre que chez les femmes, avec une profonde étude du cœur qui ne semble appartenir qu'aux hommes sérieux et réfléchis; c'est encore un exemple des luttes trop fréquentes que la société établit entre ses préjugés et les passions les plus invincibles. Mme de Duras avait essayé une esquisse de cette espèce dans *Édouard*; mais combien la nouvelle est loin du roman! Pierre, fils d'un pêcheur de Marseille, s'est lié d'amitié et d'enfance avec le fils d'un riche négociant; celui-ci meurt victime d'une imprudence, et en mourant il recommande à ses parens le sort du pauvre Pierre; le pêcheur devient garçon de bureau; puis, commis dans la maison du père de l'ami qu'il a perdu et qu'il regrettera toujours; le pêcheur, doué d'un esprit supérieur, s'est élevé au-dessus de sa naissance et de sa condition par la lecture et l'instruction: il aime Savinie, la fille de son bienfaiteur; mais il cache cet amour dont il comprend la folie; il s'attache toutefois à la destinée de Savinie qu'on marie à un misérable qui ne l'aime pas et qu'elle n'aime pas; il la suit à Paris en qualité d'intendant; du moins, il la verra quelquefois; il continuera de l'aimer en silence; mais un jour, il ose la défendre contre les odieux traitemens du mari qu'il abhorre d'autant plus que cet homme joueur et débauché rend sa femme malheureuse et la déshonorera après l'avoir ruinée. Pierre est forcé de partir, de se sacrifier à Savinie; il quitte la France, il va fonder un petit commerce aux îles Philippines; il revient au bout de deux ans à Marseille avec le fruit de son industrie. Savinie est libre; son mari a été condamné aux galères; Pierre apprend d'elle qu'il est aimé; mais son bonheur ne dure que quelques heures: l'infame mari de Savinie l'assassine pour le voler. L'infortuné, guéri de ses blessures, ne retrouve plus sa maîtresse qui est morte de désespoir en espérant le rejoindre, et il finit bientôt sa déplorable existence sur un lit d'hôpital. J'ai versé des larmes à ce récit simple et vrai, poignant et pathétique; j'ai encore l'ame émue en me rappelant l'inexprimable angoisse qu'il m'a fait éprouver; ce n'était plus un roman; je pleurais sur des malheurs véritables que j'avais sous les yeux, et maintenant je me persuade que l'auteur n'a rien inventé, tant il a mis de douleur morale dans cette histoire que je me reprochais presque d'avoir comparée un moment à l'intéressante, mais pâle nouvelle de Mme de Duras. Dans le peu de mots que j'ai dits du sujet, je n'ai pas mentionné le caractère admirablement soutenu d'une femme de chambre de Savinie, laquelle aime Pierre, s'est donnée à lui, à peu près malgré lui, et ne vit que pour lui, bien qu'elle sache n'être aimée que de reconnaissance pour prix d'un

amour si exclusif; Rosine est une suave création qui personnifie le dévouement et l'abnégation des femmes. Le personnage de Léon Daumenil, médecin pessimiste et sceptique, chez qui la noblesse d'ame et la conscience du devoir ont survécu aux illusions sociales, n'est pas moins original que celui de Rosine. Bien des passages de ce livre dénotent une vigueur de conception, qui produit les plus puissans effets avec des moyens toujours vraisemblables et naturels; la poésie des descriptions et le coloris du style sont des qualités que nous avions déjà distinguées dans *les Aventures d'un renégat*; mais dans *Pierre*, on est trop saisi par le drame, trop remué par les idées qui le débordent, pour avoir le temps de penser à l'écrivain. Je vais relire *Pierre*, afin de répéter encore avec envie : « Je voudrais l'avoir fait! »

P. L. J.

AU DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Dans un long article publié le 2 juin par un journal au sujet des différends de M. de Balzac avec la *Revue de Paris*, différends dans lesquels j'ai le regret de voir mêlé, quoique indirectement, le nom de ma maison, je lis avec surprise une assertion sur laquelle, en ma qualité d'associé de M. F. Bellizard, de Saint-Pétersbourg, et de chef de la même maison à Paris, je dois demander à M. de Balzac, qui l'a avancé, des explications.

Tant que M. de Balzac, dans son plaidoyer, s'est borné à des faits généraux relatifs à l'acquisition par nous d'articles destinés à augmenter l'intérêt de notre Revue, je suis resté simple spectateur d'un débat qui, en définitive, ne me regardait pas, puisque j'ai acquis avec loyauté ce que j'ai la conviction qu'on avait droit de me céder; mais aujourd'hui que M. de Balzac, dans l'intérêt de sa défense, prête à *un soi-disant ami* de M. Bellizard un propos en opposition complète avec son caractère et ses opinions, sur un pays où il trouve, depuis longues années, hospitalité et protection pour son industrie, M. de Balzac me permettra de révoquer hautement en doute la véracité de ce propos, ou de lui dire qu'il a donné fort gratuitement à la personne qui l'a tenu, la qualité d'ami de mon associé.

Il est d'autres assertions de M. de Balzac, relatives à l'envoi et à l'impression à Saint-Pétersbourg des feuilles du *Lys dans la Vallée* et de *la Fleur des pois*, sur lesquelles il ne s'est pas montré mieux informé, mais qu'il ne m'appartient pas de relever.

J'ose espérer, monsieur le rédacteur, que vous voudrez bien donner, dans votre plus prochain numéro, place à cette réclamation.

J'ai l'honneur d'être, etc.

S. DUFOUR,

Mlle DE PALÉZANE.

Les Désormeaux avaient toujours possédé dans leur province quelqu'une de ces charges qui donnaient autrefois le privilége de s'appeler des gens du roi; privilége qui ne permettait pas, il est vrai, de marcher tout-à-fait de front avec la noblesse, mais qui laissait la faculté de se croire fort au-dessus de la bourgeoisie. Malgré cette précieuse origine, M. Charles-Jules-Richard Désormeaux ne se croyait au-dessus de rien. Seulement, par une habitude de famille, il avait sollicité et obtenu un assez bel emploi; mais la preuve que ce n'était ni par intérêt ni par vanité qu'il l'avait désiré, c'est qu'à la mort de sa femme il s'était hâté de s'en défaire pour aller habiter une terre qu'il possédait aux environs d'Angers. Là, après avoir placé sa fille dans un couvent, et envoyé son fils au collége de Vendôme, il se livrait à l'indolence de son caractère qu'il décorait du nom de philosophie. Il lisait peu, se promenait, faisait quelques visites et s'ennuyait beaucoup; mais comme on s'ennuie à la campagne, à son aise, ce qui était bien quelque chose pour lui.

« Je n'ai que deux enfans, se disait-il; en se mariant ils trouveront chacun dans la famille où ils entreront une fortune égale à

celle que je leur laisserai; cela doit leur suffire s'ils sont raisonnables; s'ils ne le sont pas, je ne vois pas pourquoi je me gênerais pour eux. La modération seule assure le bonheur. »

Et cependant, quoique très modéré, M. Désormeaux n'était pas heureux. Des regrets vagues, augmentés par la solitude où il vivait, lui faisaient penser que les fonctions qu'il avait quittées n'étaient pas bien fatigantes; qu'en les conservant encore quelque temps, c'eût été un établissement honorable pour son fils, ou une dot qui aurait pu faciliter le mariage de sa fille. D'autres idées venaient encore se jeter à la traverse. Il craignait d'avoir trop compté sur ses forces; il n'avait que quarante-deux ans; le veuvage commençait à lui sembler pénible. Mais comment en sortir avec le genre de vie qu'il avait adopté; et quelle femme voudrait s'associer au sort d'un ermite?

A l'extrémité de ses domaines se trouvait une assez jolie maison d'habitation qui lui appartenait. Une famille d'Angers l'avait louée fort long-temps; mais depuis un an elle était vacante, et le notaire de M. Désormeaux pensait à la faire annoncer par des affiches, quand il reçut de Paris une lettre dans laquelle on le priait de chercher, aux environs d'Angers, une retraite décente pour une personne à qui l'air de ce pays avait été recommandé. On devine bien que la retraite décente fut tout de suite indiquée au correspondant de Paris, et voici de quelle manière il répondit à plusieurs questions que M. Désormeaux avait chargé son notaire de lui adresser :

« M[lle] Olympe de Palézane doit avoir de vingt-six à vingt-huit ans. Je ne l'ai vue qu'une fois chez un de ses parens; elle m'a paru fort aimable. Les soins qu'elle a donnés à ce parent dans la dernière maladie qu'il a faite; le chagrin de le voir dépérir chaque jour; sa mort, enfin, dont elle a été le triste témoin, ont attaqué la santé déjà fort délicate de M[lle] de Palézane, et ce motif, joint à la modicité de sa fortune, l'a déterminée à se retirer dans votre pays qu'on lui a beaucoup vanté. Ce sera pour le propriétaire un voisinage très précieux, en ce que cette demoiselle n'entraîne aucune suite avec elle. »

Ce dernier mot fut celui qui résonna le plus agréablement à

l'oreille de M. Désormeaux. Une demoiselle sans suite ! et une demoiselle de vingt-six à vingt-huit ans, et qu'on dit aimable, pour un reclus quel événement !

Des réparations sont ordonnées aussitôt, afin de rendre la maison digne d'une pareille hôtesse; Bazile, un vieux domestique, en a la surveillance. Après les réparations viennent les embellissemens; tout, jusqu'au jardin, prend un nouvel aspect. Dieu sait le mouvement que se donna M. Désormeaux; aussi, les paysans étonnés concevaient-ils la plus haute idée d'une personne pour laquelle il sortait si visiblement de son caractère. Au bout de trois semaines d'attente une voiture s'arrête dans la cour du château; une femme en descend; c'est Mlle Olympe de Palézane. Aux yeux d'observateurs un peu fins, cette première vue ne lui aurait pas été bien favorable; mais les gens simples, que la curiosité a rassemblés autour d'elle, ne peuvent pas s'apercevoir de ce qu'il y a d'apprêté dans son maintien et dans sa démarche.

Tandis que le châtelain, pris au dépourvu, se hâte de mettre un peu d'ensemble dans sa toilette, Bazile, qui fait les honneurs du salon à la nouvelle arrivée, ne néglige rien pour lui vanter la résidence dont elle vient prendre possession. « Les paysans sont doux; l'eau est excellente; il ne pleut juste que ce qu'il faut, et le soleil n'est jamais incommode. » Certes, il était impossible au zèle de ce brave homme d'aller plus loin; aussi, Mlle de Palézane en parut-elle touchée; on assure même qu'un léger sourire vint effleurer ses lèvres.

Dans ce moment, M. Désormeaux fit son entrée. Tout en s'habillant, il avait préparé un compliment sur le patron de ceux qu'on faisait autrefois à une jolie femme; mais l'air imposant dont on le reçut glaça tout à coup sa galanterie; les formules de respect prirent la place des fadeurs, et il ne s'en serait jamais tiré si Mlle Olympe, contente de l'effet qu'elle avait produit, ne fût venue à son secours avec cet air d'aisance que donne toujours la vanité satisfaite.

— Monsieur, lui dit-elle du ton le plus gracieux, s'il faut en croire votre valet de chambre, ce pays doit être un paradis terrestre.

— Il le deviendra indubitablement, mademoiselle, si vous nous faites l'honneur de l habiter.

Cette heureuse répartie fut suivie de quelques momens de silence; après quoi, M. Désormeaux, sentant bien qu'il lui serait difficile de soutenir la conversation sur un ton aussi élevé, offrit à la noble étrangère de la conduire à la maison qu'elle venait voir; ce qui fut accepté avec empressement.

Quoique le trajet eût à peine duré un quart d'heure, M. Désormeaux savait déjà que le monde et ses illusions n'avaient plus aucun attrait pour Mlle de Palézane; elle avait sondé les profondeurs de la vie; sa seule ambition désormais était le calme et le repos. Il savait aussi que son ame se plaisait aux impressions douces, et que son cœur était compatissant. Tant de confiance enchantait le cher homme; il n'avait plus qu'une crainte, celle de ne pouvoir fixer près de lui une femme aussi parfaite.

Ils avaient parcouru la maison dans le plus grand détail; tout avait été examiné avec la plus scrupuleuse attention; mais Mlle de Palézane avait gardé un sang-froid désespérant. Quelle anxiété! M. Désormeaux n'osait plus interroger cette figure qu'il avait trouvée tant de fois immobile, et cependant il lui fallait connaître son sort.

Son sort! dira-t-on. De quoi s'agit-il donc? Du loyer d'une chétive maison! Si M. Désormeaux ne la loue pas à Mlle de Palézane, il la louera à un autre, sans doute; mais le mouvement etait venu le chercher; depuis un mois il n'était occupé que de Mlle de Palézane; c'est pour elle, sur l'idée qu'il s'en était faite, qu'il s'est donné tant de soins; la voilà; elle est sous ses yeux; la réalité surpasse de beaucoup les rêves de son imagination. Faudra-t-il renoncer tout à coup aux agrémens qu'il s'était promis d'un si doux voisinage?

L'ennui a improvisé plus de passions qu'on ne croit. Non pas que Mlle Olympe fût entierement dépourvue d'attraits; sa figure, au contraire, ne manquait pas d'une certaine régularité; sans le travail qu'elle lui faisait subir pour lui donner l'air imposant, on aurait même pu la trouver agreable; mais ce travail trop visible gâtait tout. Doué de cette heureuse faculté qui fait prendre les gens pour ce qu'ils se donnent, M. Désormeaux n'hésita pas à traiter la

superbe étrangère comme une reine déchue, ou quelque divinité exilée des cieux, qui devait couvrir de gloire la contrée où elle daignerait fixer son séjour. Le moyen pour M[lle] de Palézane de ne pas se laisser fléchir à cet air de soumission.

— Monsieur Désormeaux, dit-elle enfin, à la peine que vous avez prise pour arranger cette maison, vous devez la trouver admirable; c'est tout simple. Malheureusement je viens de quitter à Paris un logement qui était une perfection. Je vous avouerai que, sans m'attendre à rencontrer ici la même élégance, je m'étais figuré les choses un peu plus complètes.

— Que vous étiez-vous donc figuré, mademoiselle?

— Je m'étais figuré, par exemple, qu'il y aurait des persiennes à toutes les croisées, ou pour le moins à celles qui sont du côté du midi.

— Il est facile d'en faire mettre.

— Je m'étais figuré aussi que le salon et la chambre à coucher seraient en parquet.

— On peut les faire planchéier.

— Planchéier! c'est mettre des planches les unes à côté des autres, je crois; ce n'est pas cela que je m'étais figuré; c'était du parquet, du vrai parquet. Vous savez bien ce que c'est que du parquet?

— Parfaitement, mademoiselle.

— Je ne vous en demande que dans deux pièces; à Paris, j'en avais partout; je ne suis pas exigeante, comme vous voyez. Une chose encore que je devais tout naturellement me figurer, c'était des chambranles de cheminées plus modernes. Je suis sûre que vous n'y avez pas pensé; mais à présent que je vous en ai fait l'observation, cela doit vous sauter aux yeux, n'est-il pas vrai? Cependant, monsieur Désormeaux, si vous trouvez que je demande trop de choses, il faut me le dire; je vous en prie en grace. »

Tout cela était accompagné de minauderies si majestueuses, que le pauvre M. Désormeaux se serait regardé comme le plus grossier des hommes, s'il eût fait la moindre objection. Il aurait pu penser cependant que M[lle] de Palézane était descendue dans son château, qui n'avait ni parquet, ni chambranles très modernes; où les poutres se montraient dans leur nudité native; château enfin comme on

en trouve encore beaucoup en France, et auxquels il ne manque qu'un peu d'étendue et d'élévation, pour avoir l'air d'une maison bourgeoise. Mais cette idée ne lui vint pas, tout occupé qu'il était de savoir où logerait Mlle Olympe, en attendant que la maison fût dans l'état où elle s'était figuré la trouver, et qu'elle eût écrit pour faire venir son mobilier. Lui proposer de passer ce temps-là chez lui, chez un homme seul, c'était s'exposer à un refus; mais la laisser retourner à Angers!

Pour elle, toujours princesse, il semblait que de pareils détails ne la regardaient pas; c'était à M. Désormeaux à s'en occuper. Un éventail à la main, elle mesurait nonchalamment le salon, pour décider la place de ses meubles, quand la Providence dont la mission spéciale, comme chacun sait, est de protéger les hauts personnages, suscita tout à coup Mme Berger, sœur du curé de l'endroit.

Mme Berger, veuve d'un huissier-priseur s'était retirée auprès de son frère, aussitôt après la mort de M. Berger. C'était la meilleure personne du monde, d'une grande activité, d'une grande obligeance; se mêlant de tout, et, contre l'ordinaire des gens qui se mêlent de tout, finissant par arranger à peu près tout. On pense bien qu'elle ne fut pas avertie la dernière de l'arrivée de Mlle de Palézane; et un peu par curiosité, beaucoup par cet instinct de bonté qui lui faisait prévoir que sa visite pourrait bien être utile à une femme en voyage, elle se mit en chemin pour aller la trouver.

— Bonjour, monsieur Désormeaux, s'écria-t-elle en entrant. J'ai bien l'honneur d'être votre servante, mademoiselle. Mon frère, qui est le curé d'ici, est allé visiter un pauvre homme qui demeure assez loin et qui est bien malade; sans cela, je l'aurais amené avec moi pour lui faire connaître plus tôt l'aimable paroissienne dont vraisemblablement nous allons faire l'acquisition.

— J'ai affaire à un propriétaire si complaisant.

— A qui le dites-vous? Monsieur Desormeaux est le roi des hommes. Vous verrez aussi ses enfans; ce sont les plus jolis petits anges qu'on puisse connaître. Ah çà! mademoiselle, est-ce que vous allez tout de suite rester ici?

— Je n'en sais vraîment rien. Monsieur Désormeaux, madame me demande si je vais rester tout de suite ici.

— Mais, balbutia M. Désormeaux, si j'osais vous l'offrir, made-

moiselle, ma maison est à vos ordres jusqu'à ce que tout soit prêt dans la vôtre.

— Cette proposition me touche infiniment; mais, entre nous, monsieur Désormeaux, elle me semble inadmissible; je m'en rapporte à madame.

— Ah! reprit Mme Berger, à la rigueur, oui, j'entends bien; mais M. Désormeaux est un papa.

M. Désormeaux ne fut pas très content de la remarque.

— Faisons mieux, continua-t-elle, venez au presbytère; vous y resterez tant que vous voudrez; ça ne nous gênera pas; ça nous fera plaisir. Mon frère a beaucoup d'instruction; vous pourrez causer avec lui; nous avons trois chambres qui ne font rien; si vous n'acceptez pas, vous aurez tort.

En présence de tant de bonhomie, il n'y a pas de dignité qui puisse tenir; Mlle de Palézane était vaincue. Elle essaya bien encore de donner l'air d'une faveur à son consentement d'aller loger chez le curé; ce fut peine perdue; la bonne Berger n'y vit que le plaisir d'avoir pu rendre un service. Elle emmena Mlle de Palézane au presbytère où M. Désormeaux dîna avec elles; et le soir, quand il fallut s'en retourner, le pauvre homme s'imagina être triste, et se trouva plus seul qu'à l'ordinaire.

Ce fut Louison qui vint ouvrir à son maître. Louison était une grosse fille au service de M. Désormeaux; on n'en a jamais su davantage; seulement on avait remarqué que quand elle était de mauvaise humeur, M. Désormeaux ne lui imposait pas plus qu'un autre. Ce soir-là elle était de mauvaise humeur de l'avoir attendu plus tard qu'à l'ordinaire.

— J'ai fait coucher le père Bazile, lui dit-elle; il ne faut pas non plus tuer les gens. Il a eu assez de mal, Dieu merci! depuis un mois; et on dit que cette demoiselle n'est pas contente, et qu'elle trouve qu'on n'en a pas encore assez fait. Qu'est-ce que c'est donc que cette demoiselle-là? Faut croire qu'elle descend du paradis puisqu'elle est si difficile; elle aurait ben dû en amener une servante au moins. Qu'est-ce que ça veut dire de faire des embarras comme ça, quand on n'a seulement pas une servante? Grace au ciel! vous n'avez plus de maison à louer; car c'est un fier travail.

— Qu'est-ce que cela te fait à toi? Je te demande un peu la peine que cela t'a donnée.

— Quand je pense qu'il y a plus de six mois que je vous parle de faire recarreler la laiterie; et, pour cette demoiselle, rien ne vous coûte. Elle a déjà dit à Bazile que son jardin n'était pas assez grand. Il paraît que c'est de ces demoiselles qui demandent toujours.

— De quoi te mêles-tu?

— Si vous allez dépenser plus d'argent que ça ne vous rapportera, autant laisser la maison comme elle était.

Souvent des observations grossières, auxquelles on n'a pas l'air de prêter attention, vous font plus d'effet qu'on ne voudrait se l'avouer à soi-même. M. Désormeaux était un homme d'ordre, c'est peut-être pour cela qu'il s'ennuyait; car à quoi sert l'ordre quand on ne sait que faire de son temps? Ce qu'il avait accordé d'enthousiasme le matin, il le calculait de sang-froid à cette heure, et il ne pouvait s'empêcher de se trouver bien magnifique. Il n'avait pas encore de bail; Mlle de Palézane pouvait se dédire; d'ailleurs, qu'est-ce que c'était au juste que Mlle de Palézane? Il n'y avait pas jusqu'à la remarque de Louison, sur ce qu'elle n'avait pas amené de femme de chambre avec elle, qui ne trouvât aussi sa place dans les réflexions qu'il faisait.

Ces idées l'occupaient encore le lendemain, en accompagnant au presbytère une petite voiture chargée des effets que sa nouvelle hôtesse, à son arrivée, avait déposés chez lui. Il avait pensé qu'après un voyage aussi long elle serait trop fatigée pour se lever de bonne heure, et qu'il aurait tout le temps de sonder Mme Berger sur les observations qu'elle aurait faites de son côté.

Mme Berger était sous le charme le plus complet; elle ne parlait de sa belle étrangère qu'avec admiration. Dans un long entretien qu'elles avaient eu ensemble, tout ce que celle-ci avait laissé entrevoir de modestie, de simplicité, de résignation aux ordres de la Providence, avait jeté la bonne dame dans des ravissemens dont elle avait peine à se r'avoir.

— Ah! monsieur Désormeaux, s'écriait-elle, quel bonheur pour nous que Dieu lui ait suggéré l'idée de venir habiter notre pays! C'est un trésor pour nos pauvres! Elle a perdu de grands avanta-

ges de fortune, à ce qu'il paraît; mais son bon cœur trouvera moyen de suppléer à tout. Quand on a renoncé au luxe et aux vanités du monde...

— Cependant, permettez-moi un peu, madame Berger, dans les arrangemens qu'elle m'a demandés hier, il y en a beaucoup qui ne sont guère de première nécessité.

— Je voulais vous en parler. Nous nous sommes occupées de vous; elle vous trouve trop facile; elle serait au désespoir d'avoir abusé de votre complaisance; elle doit même s'expliquer avec vous à ce sujet. Elle ne sait pas le prix des choses; mais si elle a été trop loin, vous pouvez le lui dire; rien ne fait difficulté avec elle. Croiriez-vous qu'elle avait une femme de chambre....

— Elle avait une femme de chambre? répéta M. Désormeaux.

— Qu'elle avait, pour ainsi dire, élevée; qu'elle avait comblée de bienfaits. Au moment de partir avec sa maîtresse, cette fille lui a déclaré tout sèchement qu'elle ne pouvait pas quitter Paris. C'était une contrariété épouvantable, vous m'avouerez. Eh bien! Mlle de Palézane, sans lui faire la moindre objection, lui a réglé ses comptes sur-le-champ, et, pour ne pas lui donner la satisfaction d'avoir retardé son voyage, elle s'est mise en route, comme si de rien n'était, et nous est arrivée toute seule. Je trouve cela parfait.

M. Désormeaux ne pouvait pas supposer que Mme Berger eût deviné une partie des préventions qui lui étaient passées par la tête; il se sentit donc soulagé d'un grand poids en l'entendant parler ainsi. Mais que fut-ce quand Mlle de Palézane, bien belle, bien reposée, dans un négligé charmant, vint elle-même lui demander pardon de ses exigences de la veille. Elle ne voulait plus rien que ce qui était; elle s'étonnait d'avoir montré tant de frivolité, elle dont le caractère était tout-à-fait opposé à ce défaut. Elle suppliait M. Désormeaux d'oublier ses enfantillages, et pour preuve que la maison lui convenait sans autres arrangemens, elle espérait qu'il voudrait bien lui prêter quelques meubles pour qu'elle pût s'y établir tout de suite; ne voulant pas, ajouta-t-elle en prenant affectueusement la main de Mme Berger, être à charge plus long-temps à l'excellente amie qui lui avait donné l'hospitalité de si bonne grace.

A ce nom d'excellente amie, Mme Berger, les yeux pleins de larmes, ne put s'empêcher de faire la révérence.

— Ah! restez, restez avec nous, ma chère demoiselle, tout le temps que vous voudrez. Si vous croyez que nous n'avons que notre cure, vous vous trompez; la Providence, graces lui soient rendues, nous a mis en état de pouvoir être agréables de temps en temps aux personnes qui veulent bien nous honorer de leur amitié.

M. Désormeaux, comme par un acquit de conscience, insistait à son tour pour remplir tous les engagemens qu'il avait pris.

— Soyez de bonne foi; vous ne saviez pas ce que vous faisiez, lui répondit-on d'un son de voix tout particulier.

— On perdrait la tête à moins, mademoiselle.

Au pincement de lèvres de Mlle de Palézane, il put craindre un instant que le trait n'eût paru un peu fort; mais ce ne fut qu'un nuage qui disparut presque aussitôt. On s'humanisa même jusqu'à accepter le dîner que le galant propriétaire offrait pour ce jour-là, à la condition cependant qu'il ferait tout son possible pour mettre la maison en état d'être habitée le surlendemain au plus tard.

Cette journée fut une véritable journée d'enchantement. Le curé ayant annoncé qu'il ne pourrait venir qu'au moment de se mettre à table, on eut toute la matinée pour parcourir les environs. Dans cette promenade champêtre, à l'aspect de ces terres si fertiles qu'on savait appartenir à M. Désormeaux, Mlle Olympe ne crut pas devoir cacher plus long-temps la passion qu'elle avait toujours eue pour ce qu'elle appelait la vie primitive; c'était sa vocation, son rêve habituel. Elle comptait sur Mme Berger pour être initiée à tous les secrets de la véritable existence de campagne. Elle voulait une vache; elle voulait des poules; elle voulait se lever matin; et pour donner une idée de la manière dont elle s'affublerait pour aller visiter sa basse-cour, elle se couvrait la tête d'un superbe châle qu'elle ramenait ensuite sur sa poitrine, en croisant ses deux bras, comme une nymphe qui veut se garantir du froid. M. Désormeaux ne se lassait pas de l'admirer dans cette attitude.

Mais il fallut se retrouver le soir en présence de l'impitoyable Louison.

— Jésus, Maria! lui dit-elle, que la figure de cette demoiselle-là

doit être fatiguée à la fin de la journée! Elle ne la laisse pas un instant tranquille. Qu'est-ce que je suis restée dans la salle à manger? Rien que le temps d'aider Bazile à mettre les plats sur la table; eh bien! il ne m'en a pas fallu davantage pour m'apercevoir que M. le curé la trouve drôle. Je parierais qu'elle s'en doute bien, et que c'est pour cela qu'elle ne se soucie pas de rester plus long-temps au presbytère.

— Louison, je vous prierai de garder, à l'avenir, vos réflexions pour vous.

— Il n'y a pas de réflexions là-dedans; ça n'ôte rien à cette demoiselle. Je vous ai entendu plus de cent fois gronder votre fille pour ses grimaces; comment c'est-il mal pour mamzelle Marie et que c'est bien pour c'te demoiselle?

— C'te demoiselle, c'te demoiselle, ne vous regarde pas. Laissez-moi.

Il faut que je prenne garde à Louison, continua-t-il quand il fut seul; je l'ai laissée s'émanciper; j'ai eu tort; mais je n'avais qu'elle pour parler. Elle veut que le curé, qui ne connaît Mlle de Palézane que d'hier, ait déjà des préventions contre elle; à peine a-t-il eu le temps de la voir. D'ailleurs, le curé ne serait pas une autorité pour moi. Est-ce qu'il se connaît en femme du grand monde? Je ne trouve rien de plus piquant, au contraire, que ce mélange de manières distinguées avec les goûts simples dont elle nous a fait tantôt un aveu si naïf. Ce qu'il y avait à craindre, c'est qu'elle ne pût pas prendre nos habitudes; elle en avait le germe! C'est fort heureux pour elle et pour nous.

Malgré une sympathie aussi prononcée, quinze jours au moins se passèrent pendant lesquels M. Désormeaux ne vit que très rarement Mlle de Palézane. Elle lui avait fait entendre, par Mme Berger, qu'une femme de son âge ne pouvait guère s'exposer à recevoir de trop fréquentes visites d'un homme encore loin d'être sans conséquence. Pour le consoler, ces dames promettaient d'aller le surprendre quelquefois chez lui. Petit à petit on se relâcha de cette sévérité; on trouva plus simple de se donner rendez-vous à moitié chemin; puis vinrent les correspondances pour convenir de ces rendez-vous; puis les fleurs que M. Désormeaux envoyait à Mlle de Palézane; puis les fruits; puis mille autres bagatelles. D'abord on avait voulu se fâ-

cher; mais on avait fini par laisser faire, et bientôt il parut plaisant de se parer le soir du bouquet qu'on avait reçu le matin.

Quelque insignifiant que fût ce badinage, Mlle de Palézane mettait cependant la plus grande importance à ce qu'il ne fût connu que du seul M. Désormeaux; ce devait être un secret entre eux deux. De la part de tout autre, il y avait à craindre de malignes interprétations; avec lui, elle était tranquille, bien tranquille. Il fallait voir de quel air de candeur ce digne homme écoutait cela, et avec quelle bonne foi il promettait une discrétion à toute épreuve; il jurait par son ame de ne parler, sous quelque prétexte que ce fût, ni des bouquets, ni d'un gilet qu'on avait promis de lui broder, ni d'aucune autre confidence qu'on jugerait à propos de lui faire. Rassurée à cet égard, Mlle Olympe ajoutait chaque jour quelque recommandation nouvelle, si bien que la plus grande peine de M. Désormeaux était de se souvenir de tout ce qu'il devait oublier.

Et quand on pense que ces précautions excessives n'étaient prises que contre Mme Berger, la personne la plus disposée à rire de tout ce qu'on lui aurait dit en riant, on s'étonne que M. Désormeaux, malgré son ingénuité, n'ait pas été tenté de comparer cette discrétion dont on lui faisait une loi si rigoureuse avec la futilité des secrets qu'on lui donnait à garder. Ces secrets étaient-ils plus sérieux qu'on ne voulait l'avouer? En se parant des fleurs qu'il lui donnait, Mlle de Palézane était-elle tout-à-fait innocente?

M. Désormeaux n'avait jamais été curieux; le bonheur dont il jouissait lui paraissait suffisant; d'ailleurs, sans prendre plus de souci, il arrivait au même résultat. Sa conduite, pour un séducteur de profession, aurait été un chef-d'œuvre; elle forçait la fière Olympe, si elle désirait être devinée, de faire elle-même toutes les avances; que peut-on de mieux? Un jour on laissait entrevoir que si on était encore fille, ce n'était pas faute d'avoir eu de nombreux soupirans; mais on avait toujours été très difficile. Plus tard, on esquissait le portrait du mari qu'on aimerait; doux, point avantageux, d'un âge rassurant; on aurait fui au bout du monde plutôt que d'épouser un de ces jeunes gens comme ils sont presque tous, fats, tranchans, beaux esprits, voulant toujours qu'on les admire. Pour le coup, ces aveux étaient si clairs, que M. Désormeaux s'imagina

que Mlle de Palézane n'en sentait pas toute la portée. Il en était embarrassé pour elle.

Les meubles étaient arrivés de Paris; c'était l'époque que Mlle de Palézane avait toujours fixée pour l'inauguration de sa maison. Le curé, sa sœur, M. Désormeaux, et deux ou trois de ces voisins qu'on néglige rarement, parce qu'ils font nombre et qu'on est toujours assuré de leur admiration, avaient été invités à une collation solennelle. Mlle Olympe, invisible depuis plusieurs jours, préparait ses magnificences; il lui fallait pour cela faire subir bien des répétitions à la servante que lui avait donnée Mme Berger. Rose était très novice; pour lui rendre son rôle plus facile, on commença par lui en donner le costume. Une robe de Mlle de Palézane, recouverte d'un élégant tablier, ses cheveux coupés et frisés de la main de sa maîtresse elle-même, en avaient déjà fait une tout autre personne. Mais savoir donner à propos et ôter des assiettes; remplacer les gâteaux et les fruits par un énorme plateau chargé de tasses; sans écouter ce que diraient les convives, n'être occupée qu'à obéir aux moindres signes de Mlle Olympe, c'était la grande affaire. On mit et on ôta tant de fois des assiettes, on plaça tant de fois le plateau sur la table, on étudia si sérieusement les différens signes qui servent à diriger un service, que Rose enfin crut pouvoir répondre d'elle.

La fête fut alors indiquée pour le dimanche suivant. Pour ajouter à la satisfaction que Mlle de Palézane s'en promettait, il se trouva que ce jour-là était justement celui où Paul et Marie, les deux enfans de M. Désormeaux, entraient en vacances. Dès midi, au sortir de la messe, le père les lui amena. Malgré les éloges réitérés que Mme Berger en avait faits, la surprise fut extrême de les trouver aussi accomplis. Marie surtout paraissait un prodige de graces et de beauté; l'attrait qu'on se sentait pour elle était indicible, et malgré la disproportion d'âge, on parlait déjà de s'en faire une amie. M. Désormeaux, tout glorieux, ne trouvait pas d'expressions assez fortes pour faire valoir à sa fille les avantages immenses d'une si précieuse conquête; il lui recommandait de s'en rendre toujours digne, et lorsque Mlle Olympe détacha une brillante écharpe qu'elle portait, pour la passer au cou de Marie, peu s'en fallut qu'il ne fût attendri jusqu'aux larmes.

Cependant les paysans, en habits de fête, arrivaient de tous côtés. Le bruit répandu qu'à tel jour on devait danser devant la maison de Mlle de Palézane avait suffi pour les mettre tous en mouvement. Dans les pays de domaines, où, en général, les habitations sont assez éloignées les unes des autres, une réunion, quel qu'en soit le but, est toujours un grand sujet de plaisir. Qu'on juge des transports qu'ils firent éclater à l'aspect de quelques bancs rangés sur une place bien battue, bien préparée pour la danse, d'un orchestre composé de deux tonneaux supportant une planche recouverte d'un tapis, et de cette quantité de boules et de quilles, et d'autres divertissemens qu'ils n'avaient jamais vus rassemblés en si grande profusion. On voulait se servir de tout à la fois; tous les jeux étaient essayés en même temps, et cette première fureur était à peine épuisée, que le ménétrier parut. Alors, oh! alors, il est impossible de décrire l'enthousiasme qui s'empara de tous ces bonnes gens; et Mlle de Palézane, en choisissant ce moment pour se montrer à une croisée, sembla vouloir leur donner le coup de grace.

Reines qui vous étudiez à recevoir dignement les hommages de vos peuples, que n'étiez-vous là pour contempler la savante pantomime de la noble étrangère! Quelle admirable pose! Que de calcul dans son émotion! Comme la majesté se décèle dans ses moindres mouvemens! Faut-il que tant de talent se déploie devant des spectateurs incapables de les apprécier! Les mal appris! ils se demandaient ce qu'elle avait voulu dire en portant la main sur son cœur; ils la croyaient malade. C'était tant pis pour elle; ils ne s'en amuseraient pas moins pour cela.

Le beau monde arriva à son tour; ce fut pour Mlle Olympe une occasion de revêtir des formes nouvelles. La souveraine avait fait place à une maîtresse de maison de bonne compagnie, accueillant avec reconnaissance les personnes qui avaient bien voulu se déranger pour venir la voir, et n'ayant qu'une crainte, celle de ne pas les recevoir aussi bien qu'elle l'aurait désiré. Cette dernière phrase était de trop; elle était démentie par l'impatience qu'on montrait d'introduire les convives dans un salon qui devait les ébahir. Une fois introduits et ébahis, il n'aurait pas fallu non plus leur répéter sans cesse que tout cela n'était rien, qu'on n'avait fait venir de Paris que ce qu'on avait de plus simple, et qu'on s'était défait du reste,

parce que, à la campagne, le luxe était inutile. Que signifiait ce dédain en présence d'un étalage de très beaux bronzes, de riches porcelaines et d'une foule de ces colifichets qu'on appelle curiosités et qui ne sont que des joujoux? Sans doute Mlle de Palézanc se figurait donner par là une haute idée de sa grandeur passée; elle se trompait, car les gens à qui elle avait affaire, de peur d'être pris pour des oies qui n'avaient jamais rien vu, cessèrent d'admirer des objets qu'ils croyaient sans valeur. La vanité manque souvent son but.

Pour réparer cet échec, Mlle de Palézane essaya bien de ramener l'attention sur des instrumens de musique dont, pour le coup, elle fit l'éloge le plus pompeux. C'étaient les meilleurs qu'on pût trouver; il n'y en avait pas de pareils en Europe. Peine inutile! Les facultés admiratives étaient épuisées, et les yeux se tournaient involontairement du côté de la porte par laquelle devait entrer le curé, qui seul retardait le moment de passer à la collation.

Une table, étincelante de cristaux et de fleurs, était chargée de tout ce que la saison offrait de plus beaux fruits et de ce qu'on avait pu trouver de meilleur chez les confiseurs et les pâtissiers de la ville. Cette fois, rien n'avait besoin d'être vanté; les choses parlaient d'elles-mêmes; leur mérite était à la portée de tout le monde. Aussi, laissant de côté toute fausse modestie, la belle Olympe ne pensa plus qu'à être jeune, aimable, ravissante. Son orgueil satisfait lui laissait le loisir de s'occuper uniquement de ses convives, et d'avoir pour chacun d'eux des prévenances particulières. Doucement respectueuse avec le curé, elle riait le plus naturellement possible des saillies de la bonne Mme Berger, sa sœur. Quant à M. Désormeaux, les cajoleries qu'elle faisait à ses enfans semblaient devoir l'acquitter envers lui; et, pour que les voisins qu'elle avait invités de surplus ne se regardassent pas comme étrangers à cette fête de famille, elle les engageait à mettre au pillage les friandises qu'ils avaient devant eux.

On sait toutes les ressources que possède une belle dame de Paris qui veut s'établir une réputation d'amabilité; Mlle de Palézane n'oublia rien. C'était plaisir de la voir aussi simple, aussi gaie, aussi sans façon; les plus timides étaient presque familiers avec elle. On parla d'aller se mêler à la danse des paysans; elle y consentit tout

de suite. Mais on voulait auparavant l'entendre sur le piano; et comme elle n'était pas assez musicienne pour savoir combien elle l'était peu, elle se mit à chanter avec une assurance et des prodigalités de voix si incroyables, qu'à l'exception du curé, tout l'auditoire tomba en extase.

— Eh bien! mon frère, s'écria Mme Berger, dites-nous un peu ce que vous pensez de cela? Voilà de la musique, j'espère.

Le curé, sans répondre, fit un de ces signes que chacun peut interpréter comme il veut. Mais craignant sans doute une seconde épreuve, il salua la société et s'en alla. Pour dissimuler le dépit qu'elle ressentait de cette fuite, Mlle de Palézane crut devoir redoubler encore de folie et d'abandon; elle dansa avec qui voulut et tant qu'on voulut, même une ronde autour du feu de joie, pêle-mêle avec les paysans, qui trouvaient qu'elle en faisait beaucoup. Néanmoins chacun se retira très satisfait, et M. Désormeaux persuadé qu'il ne s'était jamais autant amusé.

Il fallut cette fois que Louison l'écoutât sans l'interrompre. Debout devant lui, les bras croisés, cette bonne fille le regardait avec inquiétude, comme pour deviner si, par hasard, Mlle Olympe ne lui aurait pas jeté un sort. Elle en avait rêvé toute la nuit; et le matin, en faisant son ouvrage, elle ne pouvait s'empêcher de dire tout bas: — Si cette demoiselle n'est pas sorcière, à coup sûr elle est fièrement adroite.

Ce fut bien autre chose quand Paul et Marie vinrent lui continuer les récits de leur père, Marie surtout, qui manquait à chaque instant d'expressions assez fortes pour rendre le plaisir qu'elle avait eu la veille, et qui ne connaissait personne qu'on pût comparer à Mlle de Palézane. Louison était au supplice.

— Ah! mon Dieu, mon Dieu! s'écria-t-elle; taisez-vous donc, mademoiselle Marie; taisez-vous donc. Vous verrez où ça vous conduira. Rappelez-vous ce que je vous dis; allez, allez, je vois de loin. Sainte Vierge! est-il permis? Je ne m'en dédis pas; si cette demoiselle n'est pas sorcière, elle est fièrement adroite; mais elle est sorcière, bien sûr, elle est sorcière, ajouta-t-elle en s'enfuyant.

Paul avait coutume d'aller passer une partie de ses vacances à Tours, chez monsieur Dupuis, son oncle maternel. Il partit bientôt pour ce voyage, Marie resta auprès de son père, c'est-à-dire avec

Mlle de Palézane, qui ne pouvait plus se passer d'elle. On dessinait, on faisait de la musique ensemble, ce qui n'empêchait pas les leçons de graces d'aller leur train. Les progrès de la jeune fille étaient d'une rapidité étonnante ; en très peu de temps elle avait mis de côté tout ce qu'elle avait appris si consciencieusement dans sa pension, pour y substituer ce que Mlle Olympe appelait les nouvelles méthodes. Déjà elle chantait presque aussi faux que sa maîtresse de goût ; elle était devenue aussi maniérée et perdait des heures entières à se friser et à s'ajuster comme elle. Mme Berger la trouvait moins bien ; M. Désormeaux, au contraire, ne se sentait pas de joie de lui voir autant d'intelligence.

— Ma seule crainte, disait-il, c'est que Mlle de Palézane ne se lasse des soins qu'elle donne à Marie. Quel dommage ce serait pour cette enfant, à présent qu'elle est en si bon chemin !

— Si bon chemin, mon bon monsieur, si bon chemin, tant que vous voudrez ; mais si c'était ma fille, je ne voudrais pas qu'elle allât plus loin. C'est déjà bien assez comme cela, si ce n'est pas trop.

Pour toute réponse, monsieur Désormeaux, qui avait un grand fonds d'amitié pour Mme Berger, se contentait de sourire ; mais il se dédommageait avec Marie ; entre eux deux, les perfections de Mlle de Palézane étaient un sujet d'admiration continuelle. Marie, que le couvent ennuyait beaucoup, avait assez de finesse pour prévoir que c'était un moyen de n'y plus retourner. Dans cette idée, elle ne se faisait aucun scrupule d'exagérer auprès de son père l'opinion qu'elle avait de sa nouvelle institutrice. Cette tactique eut sa récompense. Mlle de Palézane, touchée d'un dévouement si sincère, promit solennellement de se consacrer tout entière à Marie ; elle n'y mit qu'une condition, ce fut que Marie désormais ne l'appellerait plus que sa petite maman.

Quand on est dans un ébranlement de niaiseries, une niaiserie de plus suffit pour jeter hors des gonds ; M. Désormeaux en était là. Ce sobriquet de petite maman lui avait tourné la tête ; il voulait que Marie le regardât comme le plus grand bienfait qui eût jamais été octroyé. Marie ne demandait pas mieux. Être débarrassée du couvent ; au lieu de surveillantes incommodes, ne dépendre que d'une personne qu'elle était sûre de captiver autant de temps que cela lui serait utile : voilà pour elle ce que petite maman voulait dire.

La lettre suivante, qu'elle écrivit à son frère, qui était chez l'oncle de Tours, est la preuve qu'elle connaissait déjà la petite maman, comme les jeunes filles connaissent toujours les personnes auxquelles elles ont affaire.

« Je ne retournerai plus à mon couvent, mon cher Paul; c'est chose convenue entre papa et Mlle de Palézane. Il ne m'en coûtera que d'appeler Mlle de Palézane ma petite maman. Si tu voulais faire comme moi, tu pourrais peut-être aussi ne plus retourner au collége; pense-s-y. Il est vrai que Mlle de Palézane, qui se charge de continuer mon éducation, ne serait peut-être pas en état de continuer la tienne; mais tu ferais comme moi, tu dirais que tu profites beaucoup, et papa le croirait, parce qu'il croit tout de Mlle de Palézane. Je passe mes journées avec elle. Elle est quelquefois drôle à voir de près. Tantôt elle me traite comme si j'étais encore un enfant, tantôt elle me parle comme à une personne de son âge; et c'est pour me dire que Mme Berger, qu'elle n'appelle pourtant que l'excellente Mme Berger, a l'esprit bien borné, ou que M. le curé est un homme inexplicable. Je ne sais pas ce qu'ils lui ont fait tous les deux; mais il est clair qu'elle ne les aime pas autant qu'elle voudrait le faire croire. Pour papa, c'est autre chose, elle ne se dément jamais; et j'ai dans l'idée que, s'il était plus jeune, elle le prendrait bien pour son amoureux.

« Ce qu'elle a de bon, c'est qu'elle est généreuse. Elle m'a donné dernièrement un collier de grenat qui est fort joli, et à Louison une croix d'or et un fichu, à cause des meubles que papa lui avait prêtés avant qu'elle eût reçu les siens de Paris, ce qui rend Louison toute sotte. Tu sais comme elle se gênait peu sur le compte de la belle locataire; mais il n'y a plus moyen de continuer, à présent qu'elle a accepté la croix d'or et le fichu. Je ne serais pas étonnée qu'un beau jour elle ne les lui renvoyât, pour pouvoir reprendre son franc-parler.

« Adieu. Quand tu reviendras, tu me trouveras coiffée tout autrement. Je t'embrasse, ainsi que mon oncle, auquel tu présenteras mes respects.

« Ta sœur MARIE. »

L'attachement de M. Dupuis pour les deux enfans de sa sœur était

extrême. Connaissant le caractère faible de leur père, le peu qu'il avait entendu parler de Mlle de Palezane lui avait donné un commencement d'inquiétude, que Paul, sans s'en douter, avait encore accrue, et que la lettre de Marie confirma tout-à-fait. La petite maman ne lui parut plus qu'une adroite aventurière qui visait à remplacer la première Mme Désormeaux.

Sans rien dire à Paul de ses soupçons, il lui annonça qu'il avait l'intention de le reconduire lui-même chez son père. Mlle de Palézane fut troublée à cette nouvelle. Elle n'ignorait pas que M. Dupuis avait vécu dans le monde, et qu'avec beaucoup de franchise et de bonté, il passait cependant pour un homme fin et spirituel; de plus, il était grand ami de ce curé qu'on trouvait inexplicable.

Pour parer à tant d'inconvéniens, ne doutant pas que, pendant son séjour dans le pays, elle ne pourrait pas éviter de le recevoir, elle s'appliqua à faire disparaître tout ce qu'il y avait de trop mondain dans son entourage. Une grande partie des colifichets fut mise à l'ombre; les siéges se couvrirent de housses, et sur ces housses on voyait du linge bien plié, bien rangé, et qui semblait n'attendre que l'inspection de la maîtresse de la maison pour prendre place dans les armoires; des clayons chargés de fruits séchés au four, des plantes destinées à faire partie d'un herbier, et sur un superbe guéridon un filtre où s'épurait une liqueur souveraine pour les maux d'estomac.

Au milieu d'un théâtre aussi bien préparé, Mlle Olympe n'était pas embarrassée d'elle; mais Marie, dont elle avait fait un patron de modes, ne laissait pas que de l'inquiéter beaucoup. Au point où la jeune fille en était venue, lui conseiller plus de simplicité dans sa toilette pendant le séjour de son oncle, n'était-ce pas lui indiquer qu'on redoutait cet oncle? On prit un biais : ce fut d'aller trouver Mme Berger et de s'affliger avec elle de l'essor que la petite Désormeaux avait donné à sa coquetterie.

Mme Berger ouvrit de grands yeux.

— Quoi! ma chère demoiselle, ce n'est donc pas vous qui la poussez à cela?

— Vraiment non, madame Berger; j'en gémis tous les jours. Vous avez dû vous apercevoir que, faute d'autres moyens de la corriger, j'ai renoncé moi-même à me mettre comme j'avais l'habi-

tude de le faire. Vous le voyez, je me suis réduite à la plus grande simplicité; rien n'y fait.

— Voulez-vous que je lui parle, mademoiselle Olympe? Elle m'écoute assez volontiers.

— Vous me ferez le plus grand plaisir, madame Berger, pourvu qu'elle ne se doute pas que je suis pour quelque chose là-dedans.

— N'ayez pas peur.

— J'ai un si grand faible pour elle.

— Et moi donc, à qui sa pauvre mère, en mourant, l'avait tant recommandée! Il ne faut pas en faire une poupée, mademoiselle de Palézane; et, puisque nous sommes là-dessus, quoique ça enchante M. Désormeaux, ne la jetez pas à corps perdu dans la musique. En province, les filles trop habiles effarouchent les épouseurs. Moi, qui ne savais rien, je me suis mariée aussitôt que je l'ai voulu. Je chante faux, j'écris comme un chat, eh bien! ça enchantait M. Berger; mais il faut tout dire, d'un autre côté j'avais des qualités qui avaient bien leur mérite. Et puis, il faut penser à une chose, voici l'oncle qui va arriver; je suis sûre qu'il ne serait pas content de la voir aussi pimpante.

— Faites-lui entendre cela, si vous voulez; mais que l'oncle la trouve bien ou mal, pour moi c'est la moindre considération.

— Vous devez désirer pourtant que M. Dupuis, qui aime beaucoup Marie, n'ait pas de reproches à lui faire.

— Vous pensez à tout, madame Berger; vous êtes parfaite, c'est vrai. Oui, oui, vous avez raison; il est très essentiel de conserver à cette petite l'amitié d'un oncle riche et célibataire. Parlez-lui; tâchez qu'elle vous obéisse. Si, malgré cela, M. Dupuis découvrait encore quelques imperfections dans sa nièce, vous pourriez bien attester qu'il n'y a pas de ma faute.

— Elle n'était pas mal au couvent.

— Jusqu'ici, à la bonne heure; mais elle a quinze ans, il faut qu'elle commence à connaître le monde. Croyez-vous qu'à nous deux nous ne valions pas mieux que des religieuses.

— Il y a en a de bonnes dans le nombre.

— Bien peu, madame Berger, extrêmement peu. Je suis autorisée à parler comme cela; car tout ce que j'ai de ridicule, je l'ai pris au couvent.

Mme Berger sourit.

— Je suis née simple et naturelle, et on croirait par moment que je suis la fierté même. C'est dans les couvens qu'on vous donne ces airs-là ; Marie en a déjà quelque chose.

— En vérité je croyais que c'était vous qu'elle voulait imiter.

— Juste ciel !

— Je vous parle franchement, comme vous voyez.

— Madame Berger, si vous saviez comme je suis en garde sur cela pour moi-même...

— Vous avez raison, mademoiselle de Palézane. Il est certain que quand on ne vous connaît pas, vous faites un singulier effet.

— Avertissez-moi ; c'est un service que vous me rendrez.

— Je n'oserai jamais.

— Pourquoi pas ? j'ai toute confiance en vous.

— Il faut convenir que vous êtes bien aimable quand vous voulez. Je vous promets de voir Marie aujourd'hui même, et d'avoir avec elle une conversation dont vous serez contente.

Mlle Olympe s'en retourna ravie d'un succès qu'elle s'imaginait devoir tout entier à la supériorité de son esprit, et qu'elle ne devait réellement qu'à l'excellent caractère de Mme Berger. Il en serait de même de beaucoup de mystifications dont la gloire se réduirait à bien peu de chose, si celui qu'on croit dupe voulait dire toute sa pensée.

Marie joua bien son rôle ; elle ne parut devant son oncle qu'avec le costume et le maintien le plus modeste ; c'était une autre espèce de coquetterie ; elle en faisait l'essai avec plaisir. Mais quand vint le tour de la petite maman, c'est alors qu'elle put mesurer l'énorme distance qui la séparait encore d'un modèle aussi parfait ; les institutrices les plus sévères qu'elle avait pu avoir dans son couvent n'étaient que des évaporées en comparaison de Mlle de Palézane de ce jour-là. Il est vrai qu'une migraine qu'elle avait inventée le matin pouvait servir à la justifier vis-à-vis des personnes qui ne lui avaient jamais connu tant de réserve, tant de sérieux dans la conversation. Aucun mot jeté au hasard, rien de brillant ; de la pure et bonne raison à la portée de tout le monde. Mme Berger était presque confuse qu'une première entrevue avec M. Dupuis ne fût pas plus saillante ; elle cherchait sous-main à exciter la verve de

Mlle Olympe : soins inutiles ! Un certain tic à l'usage des femmes qui prétendent avoir la migraine ou des maux de nerfs, était tout ce qu'elle obtenait pour réponse.

On n'aime pas les observateurs et on a raison. Supposez un autre homme que M. Dupuis, quelle idée n'aurait-il pas emportée d'une personne assez courageuse pour paraître encore aussi aimable malgré les douleurs atroces qu'elle souffrait? Mais M. Dupuis avait déjà vu souffrir tant de femmes bien portantes, qu'il s'était fait des signes de reconnaissance pour ne pas prodiguer en vain sa sensibilité. Il rendait justice au talent qu'avait déployé Mlle Olympe; c'était la perfection du genre; on paie tous les jours à la comédie pour voir moins bien jouer que cela; malheureusement il pensait à sa nièce, et il voyait tout le danger qu'il y avait pour elle, avec les dispositions qu'il lui reconnaissait déjà, à être tombée dans de pareilles mains.

Le jour de cette visite, il n'y eut que quelques mots échangés entre ces deux beaux-frères, au sujet de Mlle de Palézane; ils craignaient également de se parler; M. Désormeaux, parce qu'il redoutait ce qu'il appelait l'esprit caustique de M. Dupuis, et celui-ci parce qu'il avait la certitude de ne rien obtenir de M. Désormeaux. Ce dernier cependant, las de cette apparence de froideur sans cause, après s'être armé de pied en cap, vint le lendemain provoquer M. Dupuis.

— Vous ne m'avez pas encore dit au juste ce que vous pensiez de Mlle de Palézane, mon cher monsieur Dupuis.

— Si ma sœur vivait encore, monsieur Désormeaux, je vous dirais de cette demoiselle tout le bien que vous voudriez.

— Pourquoi, si votre sœur vivait encore ?

— Parce que Marie aurait sa mère.

— Ne parlons pas par énigme, je vous prie.

— Ma sœur avait l'esprit juste, et, dans l'âge où le caractère se forme, Marie n'aurait eu auprès d'elle que de bons modèles; elle n'aurait reçu que de bons conseils.

— Vous croyez donc que Mlle de Palézane lui en donne de mauvais. On voit bien que vous ne la connaissez pas.

— Vous la connaissez moins que moi.

— Celui-là est fort.

— Vous n'avez pas écrit à Paris, comme je l'ai fait, et probablement vous n'avez pas reçu une lettre comme celle que je puis vous montrer.

— Vous avez une lettre, balbutia M. Désormeaux en pâlissant.

— La voici, et si vous le désirez, je vais vous la lire.

— D'abord; si elle vient d'une personne mal intentionnée...

— Je n'ai pas de correspondance avec des personnes mal intentionnées.

— Mlle de Palézane a tant de qualités, qu'elle doit porter ombrage à bien des gens. Ici même cela commence à percer.

— Alors, ne parlons plus de rien.

— Non, non; lisez, lisez. J'ai assez de bon sens pour savoir à quoi m'en tenir.

— Prenez garde, monsieur Désormeaux; vous avez l'air de me supposer un singulier caractère.

— Si vous écoutez le curé, et sa bavarde sœur...

Il s'arrêta avec effroi. Jamais il ne lui était arrivé de se prononcer aussi vivement contre personne, et, dans cette circonstance, il s'aperçut tout à coup que c'était moins son sentiment que celui de Mlle de Palézane qu'il venait de trahir. M. Dupuis n'eut pas l'air d'y faire attention.

— Entre parens, lui dit-il du plus grand sang-froid, on ne doit jamais supposer que de bonnes intentions. En apprenant que vous vouliez retirer Marie du couvent, parce que vous aviez dans votre voisinage une dame qui offrait de lui donner des soins, quoique persuadé que vous aviez trouvé pour Marie un grand avantage dans cet arrangement, je n'ai pas cru outrepasser la sollicitude d'un oncle, en demandant quelques renseignemens sur cette dame. On me les a envoyés; j'offre de vous en faire part; il n'y a rien là que de fort simple.

— Aussi vous en suis-je fort obligé, monsieur Dupuis. Il serait si difficile de dire du mal de cette demoiselle.

— Ce n'est pas non plus du mal qu'on m'en a écrit. Ecoutez :

« Mon cher ami, Mlle de Palézane est bien réellement Mlle de Palézane, née en légitime mariage d'un M. de Palézane et d'une Mme de Palézane. »

— Est-ce que vous en doutiez?

— Je ne me rappelle plus ce que j'avais écrit là-dessus; mais enfin, avant ce que je viens de vous dire, auriez-vous pu jurer que ce ne fût pas un nom d'emprunt?

— A propos de quoi un nom d'emprunt? Vraiment, le monde où vous avez vécu est un monde particulier; je ne me figurerais jamais pareille chose, moi. Après.

« Au commencement de la révolution, quand il n'était encore que du bel air d'émigrer, M. et Mme de Palézane, qui végétaient dans un coin du Languedoc, pour se donner quelque éclat et vieillir, en quinze jours que devait durer l'émigration, une noblesse d'assez fraîche date.... »

— D'assez fraîche date! c'est une des plus anciennes familles de France!

— Cela ne vaut pas la peine d'interrompre.

« Prirent le parti d'abandonner leur domaine, comme faisaient les grands seigneurs de l'endroit, et d'aller à Coblentz ou à Bruxelles avec leur fille, très jeune alors, et le peu d'argent dont ils avaient pu disposer. L'émigration dura plus de quinze jours, comme vous savez; le domaine fut vendu nationalement, et les pauvres Palézane, après avoir vécu plus ou moins de temps fort misérablement, moururent à très peu de distance l'un de l'autre. » Ici s'élèvent des brouillards au milieu desquels se perd la jeune orpheline; mais en se dissipant, ils la laissent reparaître installée à Paris chez un oncle ou parent à un autre degré, dont elle dirige la maison avec la dernière élégance. »

— Je savais cela; vous n'aviez qu'à me le demander, je vous aurais aussi bien répondu que votre ami. Est-ce tout?

— Non, et ce qui reste est plus rassurant.

— Voyons donc le plus rassurant.

« Ce parent lui a laissé par testament, outre un très beau mobilier, une rente viagère de mille écus à peu près. Et comme il lui avait fait retrouver sur des biens non vendus en Languedoc à peu près la valeur de cinquante mille francs qu'il a placés pour elle, vous voyez que vous pouvez être à peu près tranquille sur ses moyens d'existence. »

— Est-ce que vous étiez inquiet, vraiment? demanda M. Désormeaux avec une charmante bonhomie; je vous en sais gré; mais

j'aurais pu vous tranquilliser là-dessus comme sur le reste. Au surplus, je ne suis pas mécontent de cette lettre; à quelques mauvaises plaisanteries près, elle dit assez la vérité. Je ne conçois pas, d'après cela, que vous prétendiez ne pas connaître Mlle de Palézane.

— Je le prétends encore. Quand il n'y aurait que ces brouillards dont on parle.

— Ce sont des brouillards comme il y en a dans la vie de tout le monde. On ne peut pas suivre un enfant comme un personnage historique. D'ailleurs, ce que votre ami ne sait pas, une autre personne doit le savoir, et si j'avais la moindre inquiétude à cet égard, je m'adresserais à Mlle Olympe elle-même; elle ne m'en ferait pas mystère; elle est plutôt indiscrète qu'autre chose.

M. Dupuis regarda fixement son beau-frère, comme pour chercher s'il n'avait pas voulu plaisanter en parlant ainsi. Mais n'apercevant sur sa figure que la plus stupide confiance :

— Accordez-moi du moins, lui dit-il, de laisser Marie sept ou huit mois de plus dans la maison où elle était.

— Et cela à cause des brouillards, reprit M. Désormeaux avec ce sourire moqueur dont les sots ont seuls le secret.

— Mais oui, monsieur Désormeaux, à cause des brouillards, et pour d'autres raisons encore.

— Par exemple, dans la crainte que Marie ne devienne plus savante qu'il ne convient à une demoiselle de province?

— Positivement.

— Et pourquoi n'avez-vous pas la même crainte pour son frère, que vous faites travailler en six semaines de vacances qu'il passe chez vous plus qu'il ne travaille tout le reste de l'année à son collége?

— Les leçons que je donne à Paul ne sont pas dangereuses pour lui; je ne pourrais pas dire la même chose de celles que reçoit votre fille. Ecoutez, monsieur Désormeaux, la prudence permet toutes les suppositions; sans deviner la cause première qui a pu déterminer Mlle de Palézane à venir s'établir ici, serait-il hors de vraisemblance de penser que, seule, isolée dans le monde, et voyant l'intérêt que prend à elle un homme riche, d'un caractère facile, l'idée lui soit venue de se faire épouser par cet homme?

— Où serait le crime?

— Le crime serait de vouloir amener un pareil mariage par des ruses, des fascinations, des attachemens simulés pour les enfans de cet homme.

— Marie n'est-elle pas assez aimable pour qu'on puisse l'aimer réellement?

— Laissez-moi poursuivre ma supposition. Admettons un instant que Mlle de Palézane n'ait attiré Marie que comme auxiliaire pour le plan qu'elle aurait formé, ne voyez-vous pas tout de suite l'indulgence qu'elle serait obligée d'avoir pour elle, toutes les flatteries dont elle l'accablerait; combien elle éviterait de la reprendre sur ses défauts, combien elle seconderait tous ses caprices? Que deviendrait alors cette éducation sur laquelle vous comptez?

— A quoi bon prendre tant de détours? Il me semble que si Mlle de Palézane avait les intentions que vous lui croyez, et que je ne lui crois pas, elle est dans une position à ne pas craindre d'être refusée.

— Vous ne la refuseriez donc pas, vous?

— Est-il bien nécessaire que je vous dise mon dernier mot là-dessus?

— Non; car vous ne diriez jamais ce dernier mot avant d'avoir éclairci ce qu'il y a de douteux dans l'existence d'une femme à laquelle vous voudriez donner votre nom.

— Nous connaissons sa naissance, nous connaissons sa fortune, il ne faut que la voir pour connaître ses agrémens; je ne sais pas ce qu'on peut demander de plus?

— De plus! s'écria M. Dupuis perdant patience; eh! monsieur, quand ce ne serait que de savoir le degré de parenté qui existait entre elle et cet homme chez lequel elle a demeuré si long-temps, et où étaient situés les biens qu'on lui a retrouvés si à propos.

— Monsieur Dupuis, monsieur Dupuis, finissons cette conversation, je vous en prie en grace; c'est trop fort. Je ne vous accuse pas, vous; mais je puis vous dire que vous êtes sous une influence dont vous ne soupçonnez pas la perfidie. Il n'y a rien de sacré pour ces gens-là; Mlle de Palézane ne les avait que trop bien devinés. Qu'a-t-elle donc fait à ce prêtre? que lui veut-il?

L'exaltation de M. Désormeaux était si vive, que M. Dupuis crût nécessaire de le calmer par le ton le plus affectueux.

— En vérité, je ne vous reconnais pas, monsieur Désormeaux. Que signifie un prêtre dans tout ceci? Défaites-vous donc de l'habitude où vous êtes de croire qu'on ne parle jamais que d'après quelqu'un. Sans avoir écouté de prêtres, tout homme raisonnable fera la réflexion que je viens de faire.

— Cela se trame depuis long-temps, soyez-en sûr. Le fait est qu'il y a ici des gens qui s'imaginent que je leur appartiens; que je ne dois pas faire la moindre démarche sans leur permission; que je me suis émancipé en montrant à une nouvelle venue plus d'égards qu'ils n'auraient voulu peut-être. On n'ose pas s'en prendre ouvertement à moi; mais on se venge par des voies détournées sur Mlle de Palézane; on sème de mauvais bruits; on élève des doutes sur les choses les plus innocentes; on tracasse; on calomnie. Au surplus, je ne suis pas le seul qui me sois aperçu de cette manœuvre.

— Je vais plus loin, dit M. Dupuis en riant; soyez sûr que vous ne vous en seriez jamais aperçu si quelqu'un n'avait pas eu intérêt à vous en faire apercevoir.

— J'en remercie ce quelqu'un-là; c'est un service, un très grand service qu'on m'a rendu. Que diable! il me semble que je ne suis plus d'âge à être mené comme un enfant.

— Quand on a du caractère, il n'y a jamais d'âge pour cela.

— Vous voilà donc enfin de mon parti?

— Si vous voulez. Mais j'aimerais à voir Marie rester quelque temps encore dans son couvent.

— Prenez donc garde que j'aurais l'air de leur céder. Et puis, mettez-vous à ma place, que pourrais-je dire à Mlle de Palézane? ce n'est pas une personne qu'on puisse traiter légèrement. Je suis fâché que vous ne l'ayez vue que malade; non pas qu'elle ne fût encore très bien; mais si elle eût été comme elle est quand elle ne souffre pas, vous conviendriez qu'il n'y a pas deux femmes comme elle. Savez-vous d'où vient ce déchaînement? c'est qu'au lieu de se confesser au curé, elle préfère prendre ma voiture, et à aller à Angers pour cela : elle arrange ses petites emplettes pour le même temps; cela fait d'une pierre deux coups; et du moins, de cette façon, votre bon ami le curé en est réduit aux conjectures. D'ailleurs, monsieur Dupuis, quoique votre bon ami le curé soit

très respectable, il n'en a pas moins fait son serment; c'est un prêtre constitutionnel; il y a beaucoup de personnes qui prennent garde à cela.

Et là-dessus il sortit en relevant fièrement la tête en héros de tragédie. M. Dupuis retourna à Tours.

Comme tous les gens d'un caractère faible qui se sont armés malgré eux pour combattre, M. Désormeaux se trouva épuisé par la lutte qu'il venait de soutenir contre son beau-frère. Il s'étonnait surtout de s'être laissé entraîner jusqu'à déclarer la résolution où il était de prendre une seconde femme, résolution qu'il n'avait jamais osé s'avouer à lui-même, et qui, vraisemblablement, ne serait venue de long-temps à terme, si M. Dupuis ne l'avait pas mis dans la nécessité de se prononcer. Selon lui, un homme loyal comme son beau-frère n'aurait pas dû pousser les choses jusque-là, ou du moins devait-il lui donner le temps de revenir sur la déclaration qu'il lui avait faite. Par bonheur, cette déclaration n'avait pas eu de témoins; il pouvait conserver l'espoir qu'elle ne serait pas divulguée. Et pour ne pas courir le risque d'une nouvelle indiscrétion, il évitait, autant que possible, de se trouver seul avec Mlle de Palézane.

Le curé et les autres voisins avaient cessé de le voir; il n'y avait plus que cette bonne Mme Berger qui ne pût pas prendre sur elle de le délaisser tout-à-fait. Elle le plaignait intérieurement d'être tombé sous une maligne influence; c'était une épreuve par laquelle Dieu avait trouvé à propos de le faire passer; il devait en sortir victorieux, et revenir à ses amis avec plus d'abandon que jamais. M. Désormeaux devinait ce qu'il y avait de touchant dans cette confiance, et pour peu que Mme Berger l'eût mis sur la voie, il lui aurait fait probablement bon marché de l'engagement qu'il avait contracté devant son beau-frère.

Voilà donc un pauvre homme, au milieu de ses domaines, réduit à la triste existence d'un prisonnier d'état; ne pouvant communiquer que de loin à loin avec Mme Berger, et le reste du temps, gardé à vue par Mlle de Palézane, qui avait juré de ne lui laisser ni paix ni trêve qu'elle ne fût instruite de ce qui s'était passé entre lui et M. Dupuis. C'était de cette fatale conversation que datait le refroidissement qu'elle avait cru remarquer dans M. Désormeaux; on

juge quel intérêt elle devait mettre à le faire parler. Après s'y être essayée de toutes les façons, voyant qu'elle n'aboutissait à rien, elle imagina d'employer Marie pour savoir de Louison si son maître ne lui aurait pas fait quelques confidences. Soit ignorance, soit discrétion, Louison restant muette, Marie fut chargée de s'adresser directement à son père. Cette fois, M. Désormeaux, sombre et silencieux depuis si long-temps, donna enfin carrière à sa mauvaise humeur; et Marie, pour toute réponse, ne reçut qu'une leçon pleine d'amertume. Cette nouveauté fut pénible à la jeune fille; il ne lui en fallut pas davantage pour prendre Mlle de Palézane en déplaisance, et afin de se venger de la fausse démarche dans laquelle elle l'avait engagée, elle s'amusa à composer un récit tellement perfide, qu'il ne laissa à la petite maman d'autre ressource que de tomber malade.

— C'est comme un fait exprès, s'écria ingénument M. Désormeaux à la première nouvelle de cet événement. Jamais rien n'est arrivé aussi mal à propos.

Les visites qu'il allait être obligé de faire lui paraissaient fort embarrassantes. « Dans la disposition où je suis, pensait-il, je dois craindre de lui témoigner un intérêt trop vif. D'un autre côté, je me connais; si elle m'accable de ses souffrances, je suis homme à m'engager plus que je ne voudrais. » Il passa ainsi tout un jour à peser le pour et le contre, et quoique les nouvelles devinssent de plus en plus alarmantes, il réfléchissait toujours, c'est-à-dire qu'il hésitait encore; car pour M. Désormeaux, réfléchir, c'était hésiter. Mais un nouveau bruit courait que le médecin de l'endroit ne suffisant plus, Mlle de Palézane venait d'envoyer un exprès à Angers pour en faire venir un plus habile.

Pour le coup, Louison n'y tint pas; toute paysanne qu'elle était, par le seul instinct de son antipathie, elle ne s'était jamais trompée sur le compte de Mlle Olympe. Tant qu'elle avait vu les choses n'aller que jusqu'à donner un peu plus de mouvement à son maître, elle s'était contentée de prendre son mal en patience; ce dernier jeu lui parut trop fort, et au risque de déplaire à M. Désormeaux, elle crut de son devoir de chercher à le désabuser.

— De bonne foi, monsieur, lui dit-elle, pouvez-vous donner dans ces simagrées-là? Vraiment ça me fait de la peine pour vous. Est-ce qu'une maladie n'a pas toujours un commencement? Où

celle-ci a-t-elle commencé? Pas plus tard qu'avant hier au soir, cette belle demoiselle piallait encore à son piano qu'on l'entendait quasi d'ici, et le lendemain matin la v'là qui se meurt. Ça tombe-t-il sous le sens, là, je vous demande un peu? Sainte Vierge! Si j'avais voulu vous tourmenter aussi, dans le temps! mais j'avais mon ouvrage qui était plus pressé. Il faut n'avoir rien à faire pour qu'il vous vienne des idées comme ça dans la tête, et surtout il ne faut pas aimer les gens.

A cette déclaration naïve, M. Désormeaux ne put s'empêcher de sourire; ce qui mit Louison encore plus à son aise.

— Qu'est-ce qui vous embarrasse donc tant, continua-t-elle, de savoir si vous irez là, ou si vous resterez ici? Je vais vous donner un bon moyen; faites-vous malade comme elle, ce n'est pas dangereux, je vous en réponds. Vous enverrez savoir de ses nouvelles, elle enverra savoir des vôtres, vous serez quittes.

— Me faire malade! objecta faiblement M. Désormeaux, qui ne trouvait pas le conseil aussi mauvais qu'il voulait le faire croire, est-ce que cela convient à un homme?

— Ce n'est pas l'embarras, je crois ben que vous n'y seriez guère habile. Mais mieux que ça, allez la voir comme si de rien n'était; vous avez de l'esprit ; dans la conversation donnez-lui à entendre que vous n'aimez que les femmes qui ont une bonne santé. Essayez. Je parie que vous la guérissez à vue d'œil. Elle n'a fait cette frime de maladie que pour voir ce qu'il en serait, rendez-lui frime pour frime, c'est permis; on ne va pas en enfer pour ça.

— Oui, mais enfin tu peux te tromper; si ce n'est pas une frime?

— Ah! ben, dame, il est certain que si elle en meurt j'aurai eu tort. Mais, allez, allez, elle n'en mourra pas, c'est moi qui vous le dis.

Il faut croire qu'il y avait du bon dans ce discours, car M. Désormeaux prit tout à coup une autre physionomie. Il était clair qu'une révolution se préparait, car il prit le parti d'affronter cette redoutable visite.

Une décision, quelle qu'elle fût, était pour lui une chose si inusitée, qu'il en devint tout fier, et à mesure qu'il marchait, cette fierté, sans qu'il s'en doutât, avait presque tourné à l'arrogance. « Qu'est-ce que c'est que cette demoiselle de Palézane, se deman-

dait-il à lui-même? Une étrangère à laquelle j'ai loué une maison. Si j'avais huit ou dix locataires comme elle, et qu'il leur prît à toutes la fantaisie d'être malades en même temps, je serais donc condamné à ne faire que courir de l'une à l'autre? En bonne santé Mlle de Palézane m'a déjà donné assez de tourmens. N'est-ce pas elle qui m'a éloigné de toutes mes connaissances, et récemment d'un beau-frère dont je n'avais pas à me plaindre? »

Il entretenait ainsi son courage, dans la crainte de le laisser refroidir; ce qui aurait bien pu arriver sans un miracle que le ciel accorda sans doute aux ferventes prières de Mme Berger.

Au moment d'entrer dans la maison, il crut reconnaître la voix de Mlle Olympe qui grondait sa femme de chambre. Les paroles ne venaient pas jusqu'à lui, mais la voix était des plus vigoureuses et ne ressemblait nullement à celle d'une personne qui va mourir; en un mot, c'était une voix très rassurante. Il attendit quelque temps avant de frapper, dans la crainte de ne pas être entendu au milieu de ce tapage, et lorsque Rose vint lui ouvrir, il s'aperçut que ses yeux étaient remplis de larmes.

Pour la première fois depuis qu'il était au monde, le bonhomme voulut essayer s'il ne pourrait pas jouer la comédie. Le conseil de Louison, de rendre frime pour frime, avait germé en route.

— Vous êtes donc bien souffrante, ma chère demoiselle, lui dit-il du ton le plus touchant; votre servante m'a paru tout affligée.

— Ah! monsieur, bien souffrante et bien malheureuse, personne ne s'intéresse plus à moi.

M. Désormeaux, qui venait d'entendre la voix de tout-à-l'heure, trouva par trop ridicule l'air d'épuisement qu'elle affecta après avoir prononcé ce peu de paroles; il baissait les yeux et se repentait dans le fond de son ame d'avoir provoqué cette pantomime. S'il avait su comment s'y prendre, il n'y a pas de doute qu'il ne l'eût avertie de ne pas continuer.

La conversation languissait comme toute conversation entre deux interlocuteurs qui ont chacun une pensée différente; Mlle Olympe revenait toujours à l'état d'isolement dans lequel elle végétait; M. Désormeaux, tout en la plaignant, se félicitait du bonheur d'avoir des enfans; et lorsque pour se rendre plus intelligible, elle lui demanda s'il ne souffrait pas de la solitude où il était lui-même, il répondit

avec un sang-froid imperturbable, qu'on n'était jamais seul par la pensée, quand on avait des enfans.

Ces éternels enfans, dont évidemment M. Désormeaux voulait se faire un rempart, ne lui laissèrent pas douter que son esclave ne lui eût échappé. Combien alors elle dut trouver gênante cette maladie qu'elle avait inventée comme un chef-d'œuvre, et qui la privait d'une scène de dignité dont elle sentait si vivement le besoin! Mais le moyen de faire de la dignité dans un lit! Pour en finir, M. Désormeaux lui annonça qu'il était forcé d'aller à Tours, appelé par son beau-frère, qui réclamait ses conseils.

— Sans doute, dans l'intérêt de vos enfans? car votre beau-frère et vos enfans, vos enfans et votre beau-frère, semblent être aujourd'hui les seules personnes que vous ayez jamais connues.

M. Désormeaux se leva sans paraître avoir compris ce qu'il y avait de trop direct dans le reproche qu'elle venait de lui faire, et profitant de la verve où il était ce jour-là, il la pria de la meilleure grace possible de vouloir bien user, pendant qu'il serait absent, et de sa maison, et de ses gens, et de sa voiture, et de tout ce qui pourrait lui être agréable ou nécessaire. Puis il se retira après une légère inclination de tête qu'il reçut pour tout remercîment.

Débarrassé de ce terrible adversaire, restait une autre difficulté; c'était de décider Marie à retourner dans son couvent, au moins pour le temps que son père serait en voyage. Les hautes considérations qui avaient porté M. Désormeaux à agir envers Mlle de Palézane comme il venait de le faire, ne lui semblaient pas de nature à pouvoir être confiées à une jeune personne. Alors quelles raisons employer pour déterminer sa fille à se séparer d'un mentor, d'un guide, d'une amie, d'une petite maman dont il lui avait fait si souvent un éloge emphatique? Marie fut d'une soumission parfaite. Elle connaissait tellement la petite maman; elle en était si lasse, que la proposition de son père lui parut une délivrance. M. Désormeaux se mit en route, émerveillé de voir comme tout lui devenait facile à mesure qu'il prenait du caractère.

Un amant qui va rejoindre sa maîtresse n'a pas plus d'impatience qu'il n'en éprouvait en se rendant auprès de M. Dupuis, il jouissait d'avance de sa surprise en apprenant l'éclatante victoire qu'il allait lui annoncer, et cherchait même à se prémunir contre

les éloges dont il ne manquerait pas d'être accablé pour la fermeté qu'il avait déployée dans cette circonstance. M. Dupuis, qui n'était pas dans le secret des nouvelles prétentions de son beau-frère, au lieu de paraître étonné, trouva sa conduite toute naturelle et n'en fit honneur qu'au bon sens de M. Désormeaux.

— Mon bon sens, s'écria ce dernier; c'est, parbleu! une grande force de résolution qu'il m'a fallu, une volonté bien déterminée.

— Vous n'aviez rien promis à cette demoiselle?

— Positivement promis, non; mais il est certain que j'avais reçu des confidences qu'un homme moins ferme que moi aurait pu prendre pour des engagemens.

— Des confidences ne sont pas toujours des vérités, et quand elles seraient des vérités, elles n'engageraient encore qu'à la plus sévère discrétion. Mais, soyons francs, vous a-t-elle avoué ce dont j'ai acquis la certitude depuis notre dernière entrevue, qu'elle n'était pas la parente de l'homme dont elle a tenu si long-temps la maison.

— Vous en avez acquis la certitude! Là, voyez un peu.

— Vous a-t-elle dit tout le mal qu'elle s'était donné pour éloigner la famille de cet homme, dans l'espoir de s'en faire épouser, mariage qu'elle a manqué par l'excès des moyens qu'elle avait employés pour le faire réussir.

— C'est donc comme avec moi? Il paraît que cet homme avait aussi de la tête. Je ne serais pas étonné qu'elle s'imaginât encore qu'un de ces jours je reviendrai à elle, j'aimerais mieux ne jamais remettre les pieds chez moi.

— Vous ne demeurez pas ensemble.

— C'est égal. Tant qu'elle restera dans le pays....

— Voulez-vous qu'elle le quitte? vous en avez un moyen bien simple, voyez souvent le curé, sa sœur et tous ceux dont elle vous a éloigné.

— Et son bail?

— Vous le casserez loyalement; je prendrai la maison à mon compte, cela nous rapprochera quelques mois tous les ans.

— Mais les meubles qu'elle a fait venir?

— Si cela lui convient, je les achèterai au prix qu'elle voudra

— Vous ne trouvez de difficultés à rien.

— A rien de ce qui est juste et qui peut s'arranger avec de l'argent.

M. Désormeaux n'avait pas grand'chose à objecter ; il était convaincu et content, cependant il ne pressait pas son retour.

Il serait difficile de dire comment les délais qu'il prenait se trouvaient d'accord avec le courage dont il continuait à faire parade; ce qu'il y a de certain, c'est que Mlle de Palézane en profitait pour se faire conduire fort souvent à la ville dans la voiture qu'il avait mise à ses ordres. Chaque fois, l'infatigable Louison s'y rendait de son côté dans l'intention d'épier ses démarches, persuadée que cet excès de zèle faisait partie du dévouement qu'elle devait à M. Désormeaux. Elle ne perdit pas ses peines. A l'arrivée de son maître, elle était en mesure de lui donner la preuve que Mlle Olympe n'était pas sans connaissances à Angers; et comme elle avait toujours dit le contraire, Louison en concluait que ce n'était pas sans dessein et par hasard que la prévoyante étrangère avait choisi une retraite où pourraient s'exercer ses moyens de séduction. Louison savait encore que cette demoiselle s'était occupée de voir des logemens.

En effet, peu de temps après le retour de M. Désormeaux, il fut décidé que l'air de la campagne, loin de faire à Mlle de Palézane le bien qu'elle en avait espéré, était tout-à-fait contraire à sa constitution. Les médecins, d'après les détails qu'elle leur donna, furent tous d'avis que jamais personne n'avait eu une complication de maux pareils à ceux dont elle se plaignait, d'où ils conclurent qu'elle seule pouvait en connaître le remède.

Elle vint donc s'établir à Angers au grand regret de M. Désormeaux, qui se confina plus que jamais dans sa terre pour éviter de prolonger à la ville le scandale qu'avait fait naître une liaison pourtant bien innocente.

Dans les premiers jours de la restauration, Mlle de Palézane reprit la route de Paris avec le titre de comtesse, les opinions et les vertus qu'on exigeait alors, et tira bon parti des malheurs qu'elle avait éprouvés pendant l'émigration. Avec tous ces avantages, comme elle n'avait jamais compris que le mariage fût la chose du monde la plus banale, elle ne put amener à bien aucune des alliances qu'elle essaya de contracter, moins par la hauteur de ses prétentions que par les combinaisons qu'elle employait pour les réaliser. Elle se fit chanoinesse. THÉODORE LECLERCQ.

UN CHEMIN DE FER

DE PARIS A ROUEN.

Au mois de septembre 1835, deux ingénieurs du corps des ponts-et-chaussées, qui s'étaient chargés, pour le compte d'une compagnie particulière, de préparer les avant-projets d'une grande ligne de chemin de fer de Paris à Rouen, au Havre et à Dieppe, m'invitèrent à prendre place auprès d'eux dans leur berline et à suivre, pour mon amusement, les études qu'ils allaient faire, en voyageant à petites journées et souvent à pied, sur la première partie de leur ligne générale, sur tout le terrain compris entre Paris et Rouen, dans la vallée de la Seine. Je ne pouvais qu'être vivement flatté de la confiance qu'ils me témoignaient, en m'admettant comme unique compagnon de leur voyage et comme unique témoin de la conception encore incomplète de leurs plans, qui, déjà étudiés sur les cartes de Cassini et du dépôt de la guerre, et déjà bien avancés par un voyage précédent, devaient achever de se rectifier par une observation plus attentive du terrain. Il n'y avait pour moi qu'à gagner en idées vraiment pratiques et en idées nouvelles, dans la compagnie intime de deux hommes qui sont au premier rang de leur corporation par le talent et par la renommée, et qui n'ont pas dédaigné de chercher, en dehors d'elle, dans les entreprises de l'industrie privée, un aliment

s'en effraie comme de l'inconnu, et qui semble se rejeter en arrière, à l'instant du départ, sera le premier peut-être à prendre place dans le convoi et à le pousser en avant de tous ses vœux et de tout son faible pouvoir. Mais, certes, au moment où l'on entre dans une ère nouvelle qui menace de diviniser la matière aux dépens quelquefois de ce qu'il y a de plus saint dans la conscience, de plus pur et de plus idéal dans la pensée humaine, il est bien permis de s'écrier : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais encore de toute parole qui sort de la bouche de l'homme. »

Au moment d'abandonner son corps et son ame à ces machines qui ont des ailes, de la chaleur et presque la vie, presque l'intelligence, et qui doivent mener l'humanité à des destinées que nul ne saurait prévoir, il est permis d'être ému, de donner une larme et un soupir aux jouissances plus paisibles du passé; et dût-on, comme Mazeppa, enchaîné sur un cheval sauvage, trouver, au bout d'une course aventureuse, la royauté des régions inexplorées de l'Ukraine, il est douloureux de faire le premier pas vers un but lointain, et de savoir qu'on aura long-temps à courir sans trève ni repos, toujours, toujours, *away, away!*

Nous disputions donc quelquefois, mes compagnons de voyage et moi. Je me cramponnais un peu plus au passé, à ses mœurs, à ses monumens, à tous les principes enfin sur lesquels il avait été si fortement établi, et dont quelques débris, encore vivaces maintenant, soutiennent l'organisation sociale mal étayée, en attendant qu'on lui ait trouvé une autre base pour l'asseoir. Ils se montraient, quant à eux, plus enclins naturellement à s'élancer vers l'avenir avec une confiance pleine de séduction, ils voyaient avec plus d'assurance s'approcher l'avenir de paix, de travail sans relâche et d'immense industrie qu'ils ont mission, plus que personne, de préparer.

On ne les aurait pas trop étonnés si on leur eût dit que les casernes qui s'offraient parfois à nos regards sur la route, et, par exemple, la magnifique caserne de Vernon, occupée par des soldats du train, doivent être transformées, dans quelques années d'ici, en filatures de coton. De là, sans doute, il n'y aura qu'un pas à la transformation des églises catholiques en écoles d'enseignement primaire, ou en écoles de dessin pour les adultes. Et ainsi les deux principes fondamentaux de la société ancienne qui s'est perpétuée jusqu'à nous, la prépondérance de l'armée et l'influence des idées religieuses, auraient fait leur temps. C'est moi, je dois le dire, qui tire cette conclusion logique de certaines espérances, et non pas mes compagnons de voyage, qui n'étaient pas, au bout du compte, d'aussi terribles niveleurs.

Je crois le moment d'une pareille révolution encore fort éloigné, mais

On peut donc ne pas s'attendre à trouver ici la relation d'un voyage exclusivement industriel : ce n'est pas une course en wagon que je prétends faire faire par anticipation sur une ligne encore imaginaire de *rail-way*, à ceux qui voudront me suivre. Il y a plus : comme c'est un très vif plaisir quelquefois de contredire les personnes avec lesquelles on est le plus disposé à tomber d'accord sur beaucoup de choses, il m'arrivait bien souvent, en présence de ces maîtres et de ces guides de la grande industrie en France, de faire opposition moi seul au mouvement de rénovation matérielle où, depuis quelque temps, on veut précipiter notre pays, qui n'y est peut-être pas tout-à-fait préparé, et qui ne sait pas bien parfaitement ce qu'on lui demande ; il m'arrivait de jeter un coup d'œil, sinon de regret, au moins de respect, sur les vieilles habitudes françaises qui imposaient autrefois à nos pères une activité régulière et calme, un travail continu, mais réservé, un légitime amour de l'aisance pour eux et leurs enfans, mais sans cette fièvre de gain qui nous consume, sans cet élan furieux qui nous emporte tous vers la richesse et nous conduit, la plupart, à n'embrasser qu'un fantôme. En cheminant sur les simples voies pavées qui suffirent aux communications lentes et modestes des siècles précédens, je reconnaissais volontiers la supériorité des routes en fer qu'il est question d'inaugurer dans toutes les parties de notre territoire, pour la vélocité extrême des échanges entre les produits, les personnes et les idées ; mais je me disais aussi : « Quand la vie physique circulera plus abondante et plus active dans tous les membres, et, en quelque sorte, sous l'épiderme de cette société que nous avons sous les yeux, est-il bien certain que le cœur restera aussi sain et aussi robuste qu'il l'était autrefois, alors qu'il n'était pas forcé de répondre à tant de mouvemens convulsifs et d'agitations tumultueuses ? Où trouvera-t-on la moralité assez forte pour faire le contre-poids d'une telle effervescence matérielle ? Il doit y avoir autre chose dans le monde que la fureur de beaucoup produire et le grossier enivrement de beaucoup consommer ; il doit y avoir autre chose, et je ne vois à peu près rien à l'heure qu'il est. On ira vite sur les chemins de fer, mais ils pourront bien servir, entre autres utilités palpables qu'on en retirera, à transporter plus rapidement à la frontière, hors de la vindicte des lois sociales, un plus grand nombre d'agens de change et de notaires qui, pressés de jouir, eux aussi, des progrès de l'aisance universelle, voudront emporter avec eux les épargnes et les secrets des familles, et l'honneur de leurs corporations. »

Ce n'était là, je l'avouerai, qu'une boutade, et je n'ignore pas qu'aucune objection ne prévaudra contre l'impulsion de vitesse accélérée qui est aujourd'hui imprimée au monde. Celui-là même qui s'en étonne et

affranchir des prétentions exagérées de la propriété et de mille lenteurs malveillantes les plus légitimes opérations de la grande industrie.

Le problème à résoudre pour l'établissement d'un bon tracé de *rail-way*, se complique d'une foule de données diverses dont on ne saurait obtenir l'appréciation exacte, à moins d'avoir vu travailler, je ne dis pas à son exécution, mais à ses premières bases sur le papier, et d'avoir assisté, pour ainsi dire, à la lente élaboration de toutes les idées successives d'où il doit procéder. On connaît ce que c'est vraiment qu'un chemin de fer, et ce qu'il vaut, et de quel avantage il peut être en raison des difficultés qu'il surmonte, non pas lorsqu'on a eu la fantaisie de se faire porter sur ce genre de voies perfectionnées avec une vitesse de 8 ou 10 lieues à l'heure, la seule vitesse raisonnable, régulière et continue (tout commis-voyageur a pu se donner un tel plaisir entre Saint-Étienne et Lyon), mais lorsqu'on a eu l'occasion d'explorer pas à pas, jour par jour, heure par heure, toute la ligne que le tracé devra et pourra parcourir.

C'est ce que j'ai fait pour le chemin de fer qu'on se propose d'établir entre Paris et Rouen, dans la vallée de la Seine. Cette direction, il faut le dire, est la meilleure et la mieux choisie; on a bien parlé d'un *rail-way*, qui serait dirigé de Paris vers le même point par Pierrelaye, Vaux, Valmondois, Chaumont, Gisors, Estrepagny, Charleval, Vascœuil, Blainville, et descendrait de là à Rouen par la tortueuse vallée de Robec, c'est-à-dire d'un *rail-way* qui aurait, par des pentes et contre-pentes successives, emportant une dépense de temps et de forces en pure perte, à s'élever tour à tour sur deux plateaux, et à s'abaisser dans trois vallées profondes, savoir : le plateau de Pontoise à Gisors, celui de Gisors à Charleval, et les trois vallées de l'Oise, de l'Epte, de l'Andelle, qui viennent transversalement déboucher sur la rive droite de la Seine. Mais le tracé par la belle et majestueuse vallée de la Seine offre des avantages incontestables et qui sont de nature à frapper vivement toutes les intelligences.

D'abord, il y a un fait que personne ne peut nier, c'est que les populations les plus nombreuses et les plus actives se sont toujours agglomérées par une loi nécessaire, non sur les plateaux, mais au fond des grandes vallées, baignées par les grands fleuves. C'est là que sont les industries florissantes, c'est là que s'est accumulée la richesse par le long travail des siècles. Les chemins de fer sont des spéculations dispendieuses qui ne peuvent dédaigner, sans imprudence, d'aller prendre ou solliciter la richesse dans les lieux où déjà elle se trouve produite par les labeurs des générations qui nous ont précédés. Sous ce rapport, connaît-on beaucoup de lignes

de trente lieues, qui puissent entrer en comparaison avec cette magnifique vallée de la Seine, si anciennement habitée, cultivée, explorée dans ses moindres détails, couverte d'usines et de manufactures que la main du temps multiplie insensiblement chaque jour, et transforme en de véritables cités industrielles ?

Et puis, remarquez bien qu'en s'abandonnant au cours naturel de la vallée, le chemin de fer trouve une pente générale toute préparée qui le conduit facilement au but, sauf un petit nombre de légères contre-pentes, déterminées çà et là par des accidens de terrain. Mais il n'y a pas là ces énormes barrières à franchir, ces plateaux que rencontre la ligne qui a dédaigné de servir les intérêts et de recueillir les tributs du bassin de la Seine.

Il est vrai que, si l'on voulait avoir constamment, pour le tracé que nous préférons et que nous avons suivi avec tant de plaisir, la pente régulière et douce de la Seine, il faudrait faire avec elle tous les détours que lui imposent les sinuosités du lit où elle est forcée de couler. Mais on comprend tout d'abord qu'il ne faut pas penser à acheter à ce prix l'avantage, qui serait si désirable pourtant, d'aller de Paris à Rouen, et de là jusqu'à la mer, par une inclinaison presque insensible et presque uniforme. La per ection n'appartient pas aux œuvres de l'homme, et vouloir à toute orce la rechercher sur un seul point par préférence, c'est nécessairement s'exposer, sur tous les autres points, à rester beaucoup au-dessous du degré de supériorité qu'on avait l'espoir légitime d'atteindre. Tout ce qu'il est possible et sage de désirer pour la perfection relative d'un chemin de fer, c'est la combinaison de toutes ses diverses conditions d'établissement dans une juste mesure et dans une certaine égalité proportionnelle, de telle sorte qu'aucune ne domine exclusivement et ne fasse tort aux autres. Ainsi, il vaut mieux se contenter parfois d'une pente moins modérée et plus variable que celle de la Seine, et se préserver de quelques-unes des inflexions auxquelles elle s'abandonne en trop d'endroits, et sur de trop grands développemens de terrain ; il vaut mieux tendre vers une ligne plus directe, en acceptant la nécessité de gravir de temps à autre ou de franchir en tunnels quelques collines qui, par leurs caps avancés, ont fait dévier dans les temps primitifs le lit du fleuve, et qui donneraient au parcours établi sur ses rives un prolongement démesuré et inadmissible.

Certes, il serait à désirer que le lit des fleuves eût pu être, dans l'origine, creusé selon des lois plus régulières et une ligne plus directe par les grandes révolutions du globe qui ont précédé l'avénement de l'espèce humaine à la surface de la terre. Mais il n'en a pas été ainsi, et cela ne pou-

vait pas être; la nature des choses s'y opposait. Tout le monde sait comment se sont formés les lits des fleuves. Les grands courans qui, avant l'ère des événemens historiques, ont couvert et parcouru et sillonné en tous sens notre terre, sont les agens puissans que la nature a employés pour creuser le lit des fleuves et des rivières dans la partie inférieure des vallées : la direction de tous ces cours d'eau naturels, de tous ces canaux imparfaits qu'il a fallu depuis ou qu'il faudra rectifier, n'a pas été tracée par d'autres ingénieurs. Toutefois, les immenses volumes d'eau des époques primitives n'auraient rien laissé à faire à l'art humain, et auraient affecté d'eux-mêmes la ligne la plus droite et le plus court moyen d'écoulement vers la mer, s'ils avaient rencontré partout dans leur course un sol homogène. Mais telle n'a pas été la carrière qu'ils avaient à parcourir, à labourer et à creuser. Ils trouvaient sous leurs flots tumultueux des terrains qui opposaient une résistance inégale, et tantôt ils les fouillaient et les balayaient victorieusement; tantôt ils cédaient à des obstacles invincibles, et allaient porter ailleurs, par de longs détours, leur prodigieuse puissance d'affouillement sur des matières moins tenaces et moins compactes. Après les grands courans qui se sont retirés peu à peu et ont laissé à sec la majeure partie des terres occupées par eux pendant si long-temps, après ce gigantesque travail qu'ils avaient accompli, sont venus les filets d'eau que nous appelons aujourd'hui nos fleuves; et nos fleuves, nos rivières, ont été contraints de s'emprisonner dans les bassins qui leur avaient été préparés, ils n'auraient pas eu la force de s'en creuser d'autres, et encore maintenant il est constaté qu'ils changent à peine leur régime, bien loin de pouvoir changer leur cours d'une manière appréciable dans une longue suite d'années.

Ce qu'ils ne peuvent pas faire, ce qui a été interdit même à l'action des grands courans, l'homme entreprend de le faire pour les convenances du commerce, pour l'amélioration de ses transports, et il y réussit : il n'a besoin pour cela que d'y mettre du temps et du travail. Il doit prendre à sa charge cette double dépense toutes les fois que son intérêt bien entendu lui commande de redresser ou de remplacer le cours des fleuves : son intérêt bien entendu, voilà la seule limite qu'il soit tenu de poser à l'exercice de sa puissance qui va toujours en s'accroissant avec les siècles, pendant que la force de résistance ou d'inertie qu'oppose la nature demeure stationnaire. Il redresse donc pour son usage le cours des fleuves, et profite de leurs eaux sans vouloir s'embarrasser dans leurs sinuosités, c'est le résultat de la canalisation des rivières et des ouvrages de canalisation latérale; ou bien il les remplace et, sans s'abandonner à leur cours ni emprunter leurs eaux, il trace à côté d'eux des voies solides, en se con-

formant à leur direction générale, pour recueillir les richesses qui sont toujours attirées sur leurs bords, et c'est ainsi que s'est formé un grand nombre des routes que nous connaissons; c'est ainsi que pourront naître et se soutenir la plupart des chemins de fer qui nous sont promis.

Pour ces deux variétés de voies terrestres, conduites dans le sens des cours d'eau naturels, le génie de l'homme fait, jusqu'à un certain degré et dans les limites qu'il juge convenables, ce que n'ont point fait les grands courans primitifs; il abrège le tracé en se dirigeant à travers les promontoires qui ont détourné le lit des fleuves; et il a deux moyens pour dépasser ces promontoires : il les perce, ou il s'élève sur leurs flancs dans la partie la moins abrupte, pour redescendre avec aisance les versans opposés.

Jusqu'à quel point les chemins de fer, les seuls procédés de communication dont l'attention publique soit vivement préoccupée aujourd'hui, auront-ils avantage à se rapprocher de la ligne droite, et quelle est la raison dominante qui pourra les y déterminer? Il est clair que c'est surtout la considération de la vitesse possible qui devra influer sur la rigidité du tracé de ces voies qui sont principalement imaginées pour aller vite. Si, comme plusieurs feuilles publiques se sont amusées récemment à le conter à leurs lecteurs bénévoles, il y avait réellement espoir d'atteindre un jour à une vitesse de vingt ou vingt-quatre lieues à l'heure, sans crainte d'une dislocation générale des *rails* et des machines, et sans danger pour les voyageurs, il faudrait dès ce moment prendre nos précautions, et subir volontairement toutes les dépenses de premier établissement nécessaires pour installer des *rail-ways* aussi rapprochés que possible de la ligne droite et du plan horizontal; car les extrêmes vitesses sont entravées et deviennent périlleuses par les courbes, et notamment par les courbes de petit rayon que les wagons ont à décrire, non moins que par les pentes trop sensibles qu'ils ont à monter et à descendre. La vitesse qu'on peut espérer aujourd'hui, la seule vitesse qui ne soit pas une promesse chimérique des gascons de l'industrie, s'accommode encore, dans certains cas et avec une certaine modération, de quelques pentes et quelques courbes bien ménagées, qu'il est sage de préférer, selon les circonstances, à l'obligation ruineuse de traverser des montagnes en souterrain pour serrer de plus près la ligne droite et l'horizontalité du plan.

La balance est difficile à établir entre tant d'avantages variés et de difficultés correspondantes qui se combattent mutuellement; le choix à faire exige beaucoup de tact, d'observation et d'expérience. Les intérêts sociaux viennent, d'ailleurs, compliquer la situation et rendre plus épineuse la tâche de l'ingénieur qui entreprend d'arrêter le meilleur, et en

même temps le plus économique tracé d'un *rail-way*. Par exemple, s'il rencontre dans le chemin de ses idées un village, une importante fabrique, une de ces habitations presque royales de l'ancien régime, qui sont encore maintenant des obstacles plus redoutables aux nivellemens des travaux industriels que les existences royales elles-mêmes n'ont pu l'être sous le terrible niveau de notre esprit démocratique, c'est à lui de voir et décider promptement ce qu'il convient mieux de faire, soit une courbe pour tourner la difficulté au prix d'une imperfection de plus dans le tracé, soit un *tunnel*, autre imperfection qui a surtout l'inconvénient d'être dispendieuse, soit une trouée hardiment conduite à travers les cabanes des paysans, les bâtimens de l'usine, ou les arbres séculaires du parc seigneurial, la loi d'Argout d'une main, et de l'autre tout un trésor pour payer une licence qui doublera peut-être la valeur du sol traversé et les ressources de tout le voisinage.

Cependant le coup d'œil, cette qualité si rare même chez les hommes privilégiés, le coup d'œil, cette manifestation extérieure de ce qu'il y a de divinatoire dans l'intelligence humaine, suppléait quelquefois, dans cette nature de travaux, comme cela s'est vu pour beaucoup d'autres, la comparaison lente des données du terrain, la pénible élaboration du tracé sur la carte et toute une longue série de calculs. J'eus bien des fois l'occasion d'observer que le coup d'œil n'est pas d'usage seulement à la guerre. Combien de fois mes compagnons se trouvèrent arrêtés et un moment indécis devant un obstacle prévu, une montagne à franchir, un village à tourner! Je les voyais alors descendre de voiture, promener des regards plus attentifs autour d'eux, et deviner presque toujours à coup sûr, par l'inspection de tous les mouvemens du terrain dont leur vue pouvait embrasser l'ensemble, quels devaient être les mouvemens et les accidens généraux du terrain ultérieur qui se dérobait encore à leurs yeux derrière un coteau élevé ou à l'extrémité d'une gorge sinueuse.

Mes chers ingénieurs paraissaient grandir à mes yeux; et comme j'avais la mémoire remplie de ces mots pompeux de bataille *industrielle* que j'ai déjà employés (pardonnez-moi!), de ces comparaisons sans doute déjà banales entre l'ère militaire qui expire, dit-on (je ne le crois pas), et l'ère de travail pacifique qui commence, il me semblait, toute proportion gardée entre les personnes et les positions, que mes compagnons allaient me répéter cette parole enthousiaste de la veille d'Austerlitz : « Monsieur, étudiez bien ce terrain; il y aura là une affaire décisive. »

Il est bien certain que, partout où nous conduisaient les nécessités du tracé, soit dans un parc seigneurial, soit dans l'enclos de quelque riche bourgeois, ou dans le modeste jardinet du petit marchand retiré des

affaires, nous entrions avec une allure décidée et presque conquérante, la tête haute, comme des gens qui n'ignoraient pas qu'on ne saurait les empêcher de prendre les positions à leur convenance; car nous n'avions qu'à nous rappeler, pour cela, quelle puissance irrésistible nous servions; cette puissance nouvelle de l'industrie qui est en voie de triomphes et qui, disposée à être juste et même généreuse au milieu de ses succès, commence toujours par payer, à beaux deniers comptans, tous les terrains qu'elle envahit.

La plupart du temps, trouvant les portes ouvertes ou les faisant céder, s'il fallait, sous une faible pression, nous nous présentions familièrement, sans nous inquiéter bien sérieusement ni du concierge, ni du jardinier, et comme des promeneurs désœuvrés qui viennent parcourir une maison de campagne, la visiter et en jouir, sous prétexte de la marchander. Quelquefois le propriétaire accourait vers nous avec une certaine surprise mêlée d'inquiétude : il avait aperçu, sans doute, notre voiture qui stationnait en dehors, et sur notre voiture, des faisceaux de mires, de niveaux et d'autres instrumens, qui lui révélaient nos projets hostiles, nos affreux projets de *niveleurs*. Alors nous coupions court, pour un moment, à ses questions par quelques paroles réservées, mais polies : — « Voulez-vous nous permettre, monsieur, de continuer chez vous une reconnaissance que nous faisons de tous les environs? »

Comment refuser sa porte à des gens qui sont déjà entrés chez vous et qui peuvent d'ailleurs, si cela accommode le moins du monde la direction de leur tracé, vous prier de déloger, non pas toutefois sans une loyale indemnité? Je me souviens d'un de ces honnêtes propriétaires que nous venions ainsi déranger dans leurs habitudes de repos et leurs doux rêves d'embellissement. Il se comporta en homme d'esprit, et après nous avoir dit : « Tenez, messieurs, convenez que vous êtes de ces *tranche-montagnes* qui nous menacent d'un chemin de fer! » il vit tout de suite où devait être la difficulté entre lui et nous et sur quel point il y aurait possibilité d'établir un débat, de disputer pied à pied le terrain. Il se mit à nous raconter, sans trop avoir l'air d'y attacher d'importance, en vrai Normand qu'il était, tout ce que l'amélioration de sa maison de plaisance lui avait coûté de soins, de travail et surtout d'argent, depuis plusieurs années. Il avait relevé des murs, planté des espaliers, creusé des puits; enfin, et c'était là son plus fort retranchement, où il espérait bien faire une belle défense pour obtenir une belle indemnité, il avait employé deux ans à remuer des terres et à les entasser au milieu de son jardin, à une élévation de quarante pieds, afin de masquer par cette espèce de montagne factice la clôture du domaine et de déguiser d'un certain point

de vue sa médiocre étendue. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les conditions du tracé que nous suivions pouvaient exiger l'ouverture d'une tranchée tout au travers de son enclos et au beau milieu de cet amas de terres rapportées que le digne homme nous montrait, avec orgueil, comme le chef-d'œuvre de son industrie et de sa patience: il avait fait à grands frais tout juste ce qu'il fallait pour donner un peu plus de peine à ceux qui allaient défaire son ouvrage. Mais du moins, il comprenait sa position, et il avait mis le doigt du premier coup sur la seule question derrière laquelle il lui fût possible de se défendre, je veux dire la question d'argent; il était fin, spirituel et poli. Nous décidâmes, après l'avoir quitté, qu'une fois tous les arrangemens conclus, et par-dessus le marché, il fallait lui accorder une sorte de prime pour le récompenser d'avoir été sage et de n'avoir pas crié avant de se voir écorché. Il aura donc, il peut y compter, si on lui coupe son jardin, un joli pont chinois sur la tranchée pour pouvoir passer et circuler, comme autrefois, d'un bout à l'autre de son petit domaine: il lui sera loisible ainsi de venir s'asseoir au-dessus du *rail-way*, d'y fumer sa pipe, d'en confondre la fumée avec la vapeur des locomotives et d'en secouer la cendre sur la tête des voyageurs, s'il ne leur fait pas d'autres espiégleries. C'est un passe-temps de propriétaire oisif qui vaudra bien celui du grand flandrin de vicomte qu'on voyait, trois quarts d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des ronds.

C'est de cette manière récréative, devisant parfois en toute liberté d'esprit quand le terrain devenait régulier, et riant des choses et des gens quand il y avait matière à rire, et de nous-mêmes au besoin, que nous avons cheminé de Paris à Rouen; et pendant ce temps, le tracé se faisait, ou plutôt il achevait de se rectifier, car il était déjà, nous l'avons dit, grandement ébauché.

Il était même complètement étudié et arrêté sur toute une première partie, par malheur pour moi qui ai vu abréger d'autant notre intéressante promenade industrielle. Ce tracé a son point de départ dans Paris, rue Saint-Lazare. Il passe la Seine au-dessous de Clichy, la traverse de nouveau un peu au-dessus d'Argenteuil, se dirige vers le hameau de Houilles et ensuite vers Maisons. Là, il jette un troisième pont pour entrer dans la forêt de Saint-Germain et se porter sur la rive gauche de la Seine, où il se maintient dès-lors, dans presque toute l'étendue de son parcours, jusqu'à Rouen. En quittant Maisons, il s'approche à deux cents toises à peu près de Poissy et débouche de la forêt de Saint-Germain par la porte qu'on nomme de Chambourcy. C'est toute cette première section du chemin dont les études se trouvaient faites, avant notre voyage, de manière à n'avoir plus besoin d'être revisées et retouchées; c'est donc

à la porte de Chambourcy que commence véritablement l'exploration à laquelle j'ai assisté. Mais, à partir de ce point, je puis presque dire que je n'ai pas perdu de vue un seul instant le *rail-way* encore imaginaire qui courait à nos côtés, tantôt à gauche, tantôt à droite. Il ne franchissait pas une seule fois la route pavée, soit en dessous, soit par-dessus; il ne traversait pas un seul chemin vicinal de niveau et en quelque sorte de plain-pied, comme il convient à un superbe *rail-way* d'en agir avec de simples chemins vicinaux; il ne gravissait pas une colline et ne descendait pas dans un vallon, que je n'en fusse averti aussitôt par mes excellens compagnons, qui lui commandaient, la carte en main, toutes ses évolutions. Le plus souvent, je m'en souviens, il se développait avec une parfaite régularité à notre gauche sur une longue rangée de coteaux mollement inclinés, qui semblaient placés tout exprès pour lui permettre de s'établir à mi-côte, un peu plus haut ou un peu plus bas selon sa convenance, et de se ménager la pente la plus favorable.

La route où nous cheminâmes d'abord, et à laquelle se rapportaient toutes nos observations, sur laquelle nous revenions toujours nous rallier et reprendre notre voiture, après nos excursions à pied dans les terrains de gauche ou de droite, n'était pas la voie royale qu'on appelle la *route d'en bas*, mais une voie départementale plus au midi, qui est bien connue sous le nom de *route de quarante sous*. Elle est ainsi nommée, nous disait-on, parce que les ouvriers qui y travaillèrent obtenaient tous ce prix fixe pour salaire de leur journée. Elle conduit de Saint-Germain à Mantes, où elle se réunit à la grande route dite *d'en bas*, que suivent la plupart des messageries. Ce sobriquet de *quarante sous* nous avertissait clairement que nous allions entrer sur le territoire de l'ancienne province de Normandie, car il n'y a pas de pays au monde où l'on attache plus d'importance à la valeur des choses, où on l'apprécie mieux et où l'on s'en serve plus souvent pour donner aux choses elles-mêmes une désignation particulière. Plus tard, au bout de notre voyage, à Rouen même, nous avons bien vu une flèche de cathédrale, que le peuple persiste à appeler *la tour de beurre*, parce que le Normand, éminemment liardeur et plein d'une rancune vivace contre tous ceux qui ont réussi à le rançonner, n'oubliera jamais que, pour ajouter ce complément nécessaire à la vieille église gothique, le marché au beurre fut frappé d'une taxe additionnelle.

Ces symptômes populaires de la lésinerie normande, et quelques autres signes aussi caractéristiques dans le même goût mesquin et trivial, ne nous étaient pas tout-à-fait inutiles pour nous faire pressentir à quel degré nous avancions, heure par heure, étape par étape, dans le cœur de la Normandie, riche province, comme on dit, mais qui sait trop le prix

de la richesse pour n'être pas un peu ennuyeuse. Comme nous gardions la même voiture, les mêmes chevaux, le même cocher, pour aller à notre aise et lentement, nous n'avions pas, pour nous reconnaître, l'accent de plus en plus prononcé des postillons, cet indice infaillible, qui, dans les voyages ordinaires, vous annonce à chaque relais combien vous achevez de vous dépayser. Je me souviens avec quelle gradation mesurée et quelle certitude en même temps, dans une excursion que je fis à Bordeaux il y a quelques années, je sentais, à toutes les postes, la Gascogne se rapprocher de quelques lieues, et l'accent gascon me prendre à la gorge. Dès le Poitou, cette impression physique me parut opérer d'une manière sensible, et une fois arrivé dans l'Angoumois, je vis que tous les postillons s'appelaient *cadichons*, et toutes les servantes d'auberge *cadichonnes*; je les entendis les uns les autres tirer de leur gosier des paroles qui n'étaient déjà plus françaises, et je ne pus pas être surpris, en approchant de la Gironde, d'avoir l'oreille déchirée de plus en plus par le jargon mêlé de basque, d'espagnol et de je ne sais quoi encore parfaitement inintelligible, que parlaient ces deux variétés de l'espèce humaine, les *cadichons* et les *cadichonnes*.

A défaut des mêmes moyens de reconnaissance, à défaut de l'accent des populations, avec lesquelles nous avions peu de rapports dans nos explorations solitaires, qui leur apparaissaient d'ailleurs comme un peu mystérieuses et presque suspectes, il fallait bien que nous eussions d'autres points de ralliement, d'autres jalons et en quelque sorte d'autres *repères*, pour nous rendre compte moralement à nous-mêmes des progrès de notre voyage. C'est ce que nous faisions avec toute la sagacité dont nous étions capables; et cependant j'avoue, pour ma part, que faute d'avoir entendu jargonner assez de langue normande insensiblement sur mon chemin, je fus pris comme à l'improviste, lorsqu'à un certain jour et à une certaine heure, je me trouvai au milieu des champs de pommiers chargés de fruits, ayant sous les yeux des murs en *pisé* tout couverts d'herbes, et me sentant bercé fastidieusement par la voix traînante de quelques enfans normands, pauvres petits garçons flegmatiques et déjà avares, qui croyaient jouer avec toute la vivacité de leur âge, mais qui abandonnaient trop facilement leur jeu pour regarder passer des étrangers et gagner bêtement avec eux trois ou quatre sous, par quelques-uns de ces services qu'on peut rendre à des voyageurs.

Ce n'est qu'après Mantes qu'a pu commencer pour moi ce genre de surprise et cette sensation pénible; car ce n'est qu'après avoir dépassé cette ville qu'on pénètre, à mon avis, en pleine et pure Normandie : jusque-là on n'est que sur la lisière de cette belle mais triste province; Saint-

Germain-en-Laye a la prétention d'être sur la lisière de la Normandie, malheureuse prétention que nous ne lui envierons pas!

Notre tracé, à la sortie de la forêt de Saint-Germain, nous conduisit à Mantes par le petit vallon d'Orgeval, par l'ancien château, aujourd'hui la ferme d'Ecquevilly, par Bouafle, par Flins, Épones, Mézières, et nous entrâmes dans Mantes par le pont qui existe déjà sur le ruisseau de Vaucouleurs. Le tracé en jettera un autre sur le même ruisseau, pour contourner la ville de Mantes de très près, et poursuivre sa direction au-delà.

A Mantes, je fus préoccupé invinciblement de toute autre chose que de la Normandie : les souvenirs de Rosny dominaient et absorbaient toutes mes idées. Il y a six ans, la ville de Mantes était comme une succursale du village et du château de Rosny. Depuis 1830, les choses sont rentrées dans leur ordre naturel et *légal*, comme on dit aujourd'hui; l'espèce de prééminence temporaire donnée à un simple hameau sur le chef-lieu de sous-préfecture, par une royale prédilection, a cessé par le fait d'une révolution populaire, et les règles de la hiérarchie administrative ne sont plus interverties pour complaire aux volontés de la plus fantasque princesse qu'il y ait au monde : le mot d'ordre ne remonte plus de Rosny à Mantes. Mais les habitans de Mantes conservent dans leur cœur la mémoire de ces temps irréguliers, dont ils tiraient presque tous quelque avantage, et dont plusieurs parmi eux ont su profiter pour faire leur fortune; ils ne se plaignaient pas de voir leur sous-préfet correspondre plus souvent avec le vieux château qu'avait habité le sage Sully, qu'avec l'hôtel de la rue de Grenelle, à Paris; ils se trouvaient bien d'être placés sous le servage capricieux, mais bienveillant, de la duchesse de Berry.

Il y a dans Mantes des vestiges nombreux de leurs bienfaits; je n'en veux citer qu'un exemple. Je demandai à quelqu'un de m'indiquer la demeure du sous-préfet, M. Armand Cassan, jeune homme d'esprit et d'érudition, qui recherche avec goût et avec succès les antiquités gauloises et romaines dans son arrondissement, qui a traduit et commenté Marc-Aurèle, et qui, chose assez rare, n'en administre que mieux les affaires de sa localité. Le passant inconnu auquel je m'étais adressé dans la rue étendit nonchalamment sa main dans la direction des deux ou trois maisons qui sont à gauche, aux abords du pont de Mantes, puis il passa outre. A l'aide de cette désignation assez vague, j'allai droit à la maison qui me paraissait la plus belle, la plus élégante, et aussi la plus voisine du pont et du spectacle de la rivière. Je m'étais trompé : là demeurait le serrurier de la duchesse de Berry. La sous-préfecture était une vieille masure contiguë, et encore enlaidie par le voisinage de l'heureux artisan.

Celui-ci méritait bien d'être appelé le serrurier de la duchesse de Berry; il devait au château de Rosny toute sa richesse. Chaque fois qu'il allait à Rosny planter un clou dans une porte, ou river une ferrure, c'était un clou d'or qu'il ajoutait à la roue changeante de la fortune, pour la fixer à son avantage. Cette roue a bien tourné, en peu de temps, pour d'autres existences plus grandes que la sienne; elle est restée invariable pour lui.

On m'offrit de me montrer les petits palais bourgeois que se sont bâtis, en ville, d'autres artisans également enrichis à travailler pour Rosny. Je ne doutais nullement des grandes et généreuses manières de la princesse et de ses dépenses pour le manoir qu'elle affectionnait plus qu'aucun autre. Je préférai donc réserver toute mon attention pour le château même de Rosny, d'où avait coulé tout ce Pactole pendant plusieurs années; j'avais hâte de saluer encore une fois, ne fût-ce que de loin et sans y entrer, cette royale demeure, aujourd'hui plus veuve et plus désolée que ne le fut jamais la dernière de ses nobles habitantes à aucune époque d'une vie aventureuse et légère.

J'attendis, pour me tourner vers Rosny et pour le contempler, que nous eussions gravi le coteau qui le domine, et sur le penchant duquel notre *rail-way* avait à s'établir et à monter peu à peu pour se préparer à franchir des hauteurs encore plus redoutables dans cette partie du bassin de la Seine, savoir : la colline de Rolleboise et celle de Bonnières. Du haut de la colline de Rolleboise, j'aperçus encore mieux Rosny, son parc, ses eaux et son vieux château qui abrita jadis, dans les jours pénibles d'une longue disgrace, le plus sage ministre qu'ait eu la France. Aujourd'hui, une disgrace plus éclatante n'a pu s'y ménager un refuge; elle a dû aller jusqu'à l'exil complet, un exil éternel sans doute, et dont les continuels déplacemens ne permettent pas même de trouver une ombre de patrie sur le sol européen.

Je dis adieu au manoir de Rosny, et je descendis le revers de la colline de Rolleboise pour retrouver notre *rail-way*, qui, après avoir traversé en galerie cette colline le plus près possible de son faîte pour avoir moins d'étendue souterraine à percer, devait se montrer au jour dans une gorge entre la hauteur de Rolleboise et celle de Bonnières, et courir quelque temps à son aise comme dans une plaine, avant de s'engager par une tranchée dans les couches de craie de ce dernier promontoire.

En quittant Bonnières, le tracé se dirige sur un long développement de terrain, selon la ligne du fleuve qui se redresse alors; il passe au-dessus de Jeufosse, de Port-Villez, de Vernon, à Saint-Pierre-d'Autils, au Goulet, et arrive sous Gaillon. Il n'entre pas dans Gaillon; mais nous y sommes entrés, nous, parce qu'avec la meilleure volonté du monde et

classes vouées au travail, d'avoir vu réunis, presqu'en un même point, ces deux spectacles : en haut de la colline, la prison où une multitude de bras, temporairement esclaves, fonctionnent au rabais de par la loi ; et, à quelques toises au-dessous, l'usine que des soldats élèvent, au rabais encore, pour faire l'emploi le plus économique de la matière préparée économiquement par les détenus. Et je ne parle même plus du *château de l'entrepreneur !*

Après Gaillon, et jusqu'à Rouen, je ne citerai guère que pour mémoire quelques-uns des noms de villes, de villages et de hameaux au travers ou dans le voisinage desquels le tracé nous conduisit : Venables, Lormay, Saint-Pierre, Saint-Étienne de Vaudreuil, près de la belle terre de Vaudreuil, au marquis de Praslin, où commence l'embranchement de Louviers ; Pont-de-l'Arche, Criquebœuf, d'où part un embranchement sur Elbeuf, Tourville, Oissel, Saint-Étienne du Rouvray, Sotteville, et enfin le faubourg de Saint-Sever, aux portes de Rouen.

Que vous dirai-je de Rouen ? c'est toujours la même ville que vous savez, ville de travail sans repos, d'économie bourgeoise et de monotone existence ; elle a toutes les qualités et tous les défauts de sa vocation industrieuse. Mais ce qu'elle a de vraiment beau et d'admirable, c'est dans les vallées dont elle est le centre qu'il faut l'aller chercher : là sont les miracles de ses manufactures, qui produisent au plus bas prix possible le vêtement du peuple, qui savent se mettre à la portée des plus humbles fortunes, et n'en sont que plus florissantes, qui font, en un mot, de la richesse avec des indiennes à vingt-deux sous l'aune. Rouen, placée au point d'intersection des quatre vallées de la Seine, de Déville, de Robec, de Darnetal, est comme une araignée infatigable, occupée continuellement d'étendre et de refaire et d'améliorer sa trame dans toute la longueur de quatre grands fils principaux qui en marquent les dimensions, et constituent, pour ainsi dire, le cadre du métier. Elle n'a rien à demander à personne ; elle tire de sa propre substance tout ce qui lui est nécessaire pour son ouvrage ; elle tisse elle-même sa toile, et elle sait la colorer de mille nuances variées.

Toutefois, je le répète, c'est au dehors de la ville [illegible] se donne ce curieux spectacle. Au dedans, c'est comme un [illegible] ir où viennent s'entasser les étoffes, où elles se vendent en [illegible] se [illegible] bitent, se marchandent, où les écus s'empilent pour la plus gr[illegible] issance de l'avidité normande. Là domine plus particuliè[illegible] qu'il y a souvent d'étroit dans l'esprit commercial ; là n'est [illegible] moi, le plus beau côté de l'industrie. En toute circonstance, [illegible] pays, mais à Rouen plus qu'ailleurs, je mets l'usine beauco[illegible] du comptoir.

vement, et à vanter en termes pompeux le succès des bourgeois qui ont su faire ce qui leur est refusé à eux-mêmes, qui ont su s'enrichir. Il est certain que ce contraste si rapproché et si frappant de la prison et du château, rendait trop palpable à mon sens le plus clair résultat que produise, dans l'état actuel des choses, l'organisation du travail dans les maisons centrales de détention.

En descendant de la prison de Gaillon par un versant de la montagne, opposé à celui qui m'y avait amené, je vis des soldats du même corps de vétérans qui en forme la garnison, occupés à construire un bâtiment situé à mi-côte, dont je fus curieux de connaître la destination. Un factionnaire, auquel j'adressai la parole, me dit que c'était un bâtiment pour une usine, où un spéculateur, étranger à la maison centrale, voulait s'établir, et se proposait de faire donner la dernière façon aux produits, nécessairement incomplets, qui sortent des mains des détenus. Il ajouta, sans attendre de nouvelles questions : « Quant à moi, on ne me fera jamais travailler au prix auquel travaillent mes camarades. Ils sont bien bons de louer leurs bras à l'entrepreneur qui ne les paie pas comme des ouvriers ordinaires. Est-ce que nous ne valons pas tous ces Auvergnats qui traînent la brouette, et qui gagnent plus que nous, parce qu'ils ne sont pas soldats ? »

J'étais bien sûr que mon raisonneur en guérite essayait, par ces paroles, de masquer, sous un faux-semblant d'amour-propre et de ridicule esprit de corps, une invincible paresse. Je ne fus donc pas dupe de son indignation factice contre l'entrepreneur; mais il me fallut pourtant convenir avec moi-même qu'il venait de signaler par ce peu de mots, sans le savoir, sans en avoir le mérite, la plus puissante objection qui puisse être faite contre l'emploi des troupes, sur une grande échelle, et en toute circonstance, aux travaux d'utilité publique entrepris par l'état; il avait mis le doigt sur la plaie, en se plaignant de la différence des salaires entre les ouvriers qui vivent chez eux et ont une famille, et les ouvriers qui sont nourris dans le célibat des casernes, comme dans des espèces de couvens. L'économie que l'état et les grands spéculateurs trouveraient à employer ceux de cette dernière catégorie, pourrait bien, si l'on n'y prenait garde, se résoudre en souffrances incalculables pour toutes les populations laborieuses, et mettre à la charge définitive du gouvernement et des riches capitalistes un fardeau qui ferait plus que compenser le triste avantage d'une aussi cruelle épargne; je veux dire le fardeau d'un immense paupérisme à nourrir et à surveiller.

Je quittai Gaillon avec un profond sentiment de tristesse : c'était trop pour moi et pour l'épouvante que me cause toujours la contemplation des

classes vouées au travail, d'avoir vu réunis, presqu'en un même point, ces deux spectacles : en haut de la colline, la prison où une multitude de bras, temporairement esclaves, fonctionnent au rabais de par la loi ; et, à quelques toises au-dessous, l'usine que des soldats élèvent, au rabais encore, pour faire l'emploi le plus économique de la matière préparée économiquement par les détenus. Et je ne parle même plus du *château de l'entrepreneur !*

Après Gaillon, et jusqu'à Rouen, je ne citerai guère que pour mémoire quelques-uns des noms de villes, de villages et de hameaux au travers ou dans le voisinage desquels le tracé nous conduisit : Venables, Lormay, Saint-Pierre, Saint-Étienne de Vaudreuil, près de la belle terre de Vaudreuil, au marquis de Praslin, où commence l'embranchement de Louviers ; Pont-de-l'Arche, Criquebœuf, d'où part un embranchement sur Elbeuf, Tourville, Oissel, Saint-Étienne du Rouvray, Sotteville, et enfin le faubourg de Saint-Sever, aux portes de Rouen.

Que vous dirai-je de Rouen ? c'est toujours la même ville que vous savez, ville de travail sans repos, d'économie bourgeoise et de monotone existence ; elle a toutes les qualités et tous les défauts de sa vocation industrieuse. Mais ce qu'elle a de vraiment beau et d'admirable, c'est dans les vallées dont elle est le centre qu'il faut l'aller chercher : là sont les miracles de ses manufactures, qui produisent au plus bas prix possible le vêtement du peuple, qui savent se mettre à la portée des plus humbles fortunes, et n'en sont que plus florissantes, qui font, en un mot, de la richesse avec des indiennes à vingt-deux sous l'aune. Rouen, placée au point d'intersection des quatre vallées de la Seine, de Déville, de Robec, de Darnetal, est comme une araignée infatigable, occupée continuellement d'étendre et de refaire et d'améliorer sa trame dans toute la longueur de quatre grands fils principaux qui en marquent les dimensions, et constituent, pour ainsi dire, le cadre du métier. Elle n'a rien à demander à personne ; elle tire de sa propre substance tout ce qui lui est nécessaire pour son ouvrage ; elle tisse elle-même sa toile, et elle sait la colorer de mille nuances variées.

Toutefois, je le répète, c'est au dehors de la ville que se donne ce curieux spectacle. Au dedans, c'est comme un vaste comptoir où viennent s'entasser les étoffes, où elles se vendent en masse, se débitent, se marchandent, où les écus s'empilent pour la plus grande jouissance de l'avidité normande. Là domine plus particulièrement ce qu'il y a souvent d'étroit dans l'esprit commercial ; là n'est pas, selon moi, le plus beau côté de l'industrie. En toute circonstance, et dans tout pays, mais à Rouen plus qu'ailleurs, je mets l'usine beaucoup au-dessus du comptoir.

Pendant notre séjour à Rouen, qui fut employé par mes compagnons à pousser toujours plus avant le tracé de leur *rail-way*, à chercher le moyen de lui faire tourner la ville sans interruption, à faire enfin de la grande industrie, je continuais quelquefois de les suivre et de les interroger dans leurs études; mais, quelquefois aussi, je les quittais pour battre le pavé des rues, des quais et des places publiques; et alors, je dois le déclarer, un profond ennui s'emparait de moi, en voyant combien de choses peuvent être gâtées par l'industrialisme, je ne dis pas par l'industrie, puissance réelle et respectable devant laquelle je suis le premier à m'incliner.

Il n'est pas inutile de dire, pour justifier ma colère contre l'industrialisme, que nous étions à une époque de l'année où la Basse-Normandie rendait visite à cette Normandie plus civilisée, plus voisine de nous et plus française, dont Rouen est la capitale. Tous les éleveurs de chevaux, qui d'ordinaire arrivent de Caen et de ses environs, se trouvaient réunis dans Rouen, où venait de s'ouvrir une foire pour le placement de leurs élèves. Aussi les boulevarts et toute la ligne de quais de la partie inférieure de la ville, et les avenues qui conduisent à la barrière du côté de Déville et de Bapaume, étaient inondés d'une foule de vendeurs et d'acheteurs, qui se disputaient, d'une voix traînante et avec un air de bonhomie bien trompeur, sur les qualités de chaque cheval bas-normand. La foule, trop pressée dans la boue de la voie publique, refluait dans les cabarets, les auberges et les cafés, et concluait lentement ses marchés au milieu des pots de cidre. Peut-être la vue de ces maquignons me rendit-elle injuste envers Rouen. Maquignon et Bas-Normand, c'est vraiment trop de ces deux titres assemblés sur un grand nombre de têtes pour dénaturer la physionomie de la population la mieux policée; il n'en faudrait pas plus pour donner à tout le commerce d'une ville, pendant quelques jours, le caractère apparent d'un maquignonnage universel.

Cependant il y a dans Rouen d'autres vestiges, et plus permanens, du funeste passage de l'industrialisme. Ainsi l'industrialisme, que je maudis parce qu'il fera tort à la vraie et pure industrie, l'industrialisme (je ne saurais trop le distinguer par son nom) est en train de gâter la cathédrale où dorment, dans leurs linceuls de pierre, les ducs de l'antique Neustrie. Cette fois l'idée est venue de Paris, et les Normands ne sont coupables que d'y avoir applaudi. On se rappelle cet orage qui détruisit, il y a plusieurs années, la flèche en pierre d'une des tours de la cathédrale. Un architecte eut la fantaisie de la remplacer par une flèche en fonte, et, depuis ce temps, on la reconstruit peu à peu avec une série de pièces rapportées qui s'ajoutent les unes aux autres et se prolongent en diminuant

insensiblement de diamètre, à peu près comme les tubes d'une lorgnette. Quand on aura fini d'en poser les derniers compartimens, et il faudra pour cela de longues années encore, on s'imagine qu'on aura remplacé cette fine aiguille de pierre dentelée et festonnée, qui se mariait si bien avec l'ensemble du pieux édifice : on peindra, dit-on, en gris de pierre toute cette fonte, pour en faire un *trompe-l'œil* un peu plus vraisemblable. Mais espère-t-on déterrer quelque part, du jour au lendemain, ce vieux gris qui sent le salpêtre et la poussière, et dont les siècles seuls ont le secret? Non ; et l'on ne découvrira pas davantage le moyen de donner à la fonte ces formes adoucies, ces contours moelleux qu'avait reçus, sous le ciseau de l'artiste religieux du moyen-âge, une pierre dont la porosité et la souplesse sont incomparables. Il y aura toujours dans les angles de la tour de fonte quelque chose de dur et de sec, des arêtes vives qui l'empêcheront de se fondre harmonieusement avec l'air et avec le reste du monument gothique. La flèche, que le feu du ciel a consumée, se baignait mollement et se noyait, pour ainsi dire, dans l'atmosphère humide qui l'environnait; la flèche de fonte s'élancera comme une épée levée vers le ciel, et prête à couper les nuages; elle se détachera de l'atmosphère ambiante avec trop de crudité, on peut déjà en juger; et, au lieu d'y paraître soutenue et équilibrée de toutes parts, on la croira toujours, malgré sa solidité, au moment de pencher vers la terre. Mais, que voulez-vous? il fallait bien faire, comme tant d'autres choses, les flèches de cathédrales en fonte: c'est notre métal par excellence aujourd'hui. Et qu'on ne dispute plus sur le mérite de notre siècle, et pour savoir si nous sommes dans l'âge de fer, ou si l'âge d'or va recommencer pour nous : nous sommes dans l'âge de la fonte, voilà ce qui est le plus près d'être vrai sur notre siècle.

La fonte sera merveilleusement à sa place dans le pont suspendu qu'établissent à Rouen les frères Séguin, les plus audacieux peut-être de nos ingénieurs français. Un arc en fonte, appuyé sur les deux piles du milieu, permettra aux plus forts navires qu'on reçoive à Rouen de passer à pleines voiles sous sa vaste courbure. Pour la circulation des piétons et des voitures, un tablier mobile s'élèvera et s'abaissera à volonté dans cette partie du pont. Les chaînes qui doivent supporter tout le poids du pont dans son ensemble et toute la masse de la circulation journalière s'appuieront sur le grand arc du milieu, si élevé et si léger : c'est là qu'est le trait le plus hardi de cette conception. Que nos antiquaires viennent donc nous parler maintenant du colosse de Rhodes, cette prétendue merveille, qui laissait le passage libre entre ses jambes aux prétendus vaisseaux des anciens, avec ce qu'ils appelaient leur voi-

lure. Le colosse de Rhodes était inerte, inactif; qu'importait dès-lors son élévation et l'écartement de ses bases? Qu'y avait-il là d'admirable? C'était un monument qui n'éprouvait aucune vibration, aucune fatigue; c'était une sorte de cadavre qui n'avait rien à soutenir : on le ferait aujourd'hui en plâtre, si on descendait à faire de ces inutilités monstrueuses.

J'aurais, sur tout ce que j'ai vu à Rouen, beaucoup d'autres observations à faire; mais il ne faut point, parce que cette intéressante capitale de la Haute-Normandie a eu le tort assez grave de ne pas m'apparaître comme le plus amusant séjour qu'il y ait sur la terre, m'en venger de la même manière sur les lecteurs bienveillans qui auront eu la patience de suivre jusqu'au bout ce récit de voyage, semi-industriel, semi-philosophique, et aussi quelque peu morose. Je demande la permission toutefois de vous raconter la petite histoire de ma visite dans une église de Rouen, et de la grande colère qui me saisit en voyant de quelle façon confuse et stérile l'on y prêche la jeune population qui est appelée à donner incessamment de nouveaux bras, de nouveaux moteurs animés et intelligens aux ateliers et aux usines du chef-lieu de la Seine-Inférieure.

C'était dans l'église Saint-Ouen. Je commence par déclarer qu'il n'y en a pas de mieux appropriée à l'usage d'une ville de manufacture, ni qui soit plus convenable, dans sa simplicité presque indigente, pour servir de paroisse à ces classes laborieuses, à ces races souffrantes et étiolées des établissemens de filature. Imaginez une nef d'une longueur extrême, deux bas-côtés aussi hauts que la nef, ce qui est contraire aux lois de proportion, qui font l'harmonie de toute nef avec ses bas-côtés dans les vaisseaux de l'architecture gothique. Tout cela est fermé à droite et à gauche par deux murs sombres et ternes, sans chapelles latérales, sans tableau, sans ornemens, deux longs murs plats, tout d'une seule venue, qui paraissent s'alonger encore davantage par leur nudité, qui fait peine et pitié. On ne leur ferait pas grand tort, ni grande injure, si l'on venait à aligner un jour dans ces bas-côtés, si négligés, des rangées de métiers mécaniques à filer ou à tisser le coton; et du moins, dans leur destination actuelle, ils semblent faits surtout pour recevoir, au milieu de leur ombre et de leur poussière, ces immenses troupes d'ouvriers marchant par files, un jour d'enterrement solennel, à la suite du convoi de quelque fabricant respecté. Une telle église devrait être la cathédrale de Rouen.

J'y entrai un matin, et je vis une multitude d'enfans qui, avant d'aller à leur école chez les frères de la doctrine chrétienne, perdaient un quart d'heure à se donner l'air d'écouter une exhortation religieuse, qu'aucun

d'eux, j'en suis assuré, n'a dû comprendre jusqu'à la fin. Le prédicateur était un gros jeune prêtre, bien joufflu, parlant assez proprement, mais avec l'accent du Calvados, qui est, comme vous savez, la dernière dégénérescence du monotone accent de la Normandie. Il disait aux pauvres enfans de son auditoire qu'ils devaient, pour l'amour de Dieu, travailler avec ardeur, et ne pas perdre une minute; que c'était à Dieu qu'ils étaient tenus de rapporter tout leur travail et tous leurs succès. Jusque-là c'était convenable, et le sermon était assez intelligible. Mes bons amis les ingénieurs auraient bien desiré probablement quelque chose de plus, s'ils l'avaient entendu, et ils auraient regretté, par exemple, qu'en s'adressant à ces enfans de familles presque indigentes, on ne leur parlât pas un peu aussi de la nécessité du travail pour être heureux en ce monde, et pour préserver de la misère la vieillesse de leurs parens. L'amour de la famille, après l'amour de Dieu, est bien une espèce de religion, qui peut avoir aussi son caractère de divinité. Mais que dire à cela? Les prédicateurs de nos églises catholiques ne sont pas encore entrés dans cet ordre d'idées, qu'ils dédaignent apparemment, comme trop éloigné du goût des choses célestes.

Je le conçois, mais le goût des choses célestes ne dispense pas d'être clair et de se mettre à la portée des jeunes et faibles intelligences qu'on veut éclairer. Or, mon gros prêtre bas-normand y allait d'une singulière façon pour se faire comprendre. Après avoir dit à ces enfans qu'il leur serait demandé compte de leurs efforts et de leurs succès, dans la mesure des talens que chacun d'eux avait reçus en naissant, il se mit à leur raconter la parabole du seigneur qui, au moment de partir pour un pays éloigné, appela ses serviteurs et leur donna, à l'un cinq *talens*, à l'autre deux *talens*, pour les faire valoir. Vous connaissez le reste de la parabole, et vous savez la grande colère du seigneur contre celui de ses serviteurs qui, n'ayant reçu qu'un seul *talent*, n'avait pas cru que cela valût la peine d'en tirer parti *et l'avait tenu caché en terre*. Ne croyez pas que le maladroit catéchiste eût jugé nécessaire d'expliquer, ou du moins de rappeler à ses ignorans auditeurs ce que c'était autrefois qu'un *talent*, ni dans quel sens particulier il employait ce mot, après l'avoir employé d'abord dans l'acception vulgaire, ni de combien de drachmes se composait le *talent*, monnaie ancienne. Non, il n'y avait rien, dans son allusion parabolique, qui pût faire entendre qu'il s'agissait d'une somme d'argent. Aussi, je voyais les pauvres enfans qui l'écoutaient, fort embarrassés de se rendre compte à eux-mêmes comment on pouvait, dans un trou creusé en terre, enfouir les talens qui étaient à leur connaissance, et, par exemple, le talent d'un filateur, d'un bon tisseur à la mécanique

et d'un habile teinturier. La plupart, fatigués de leur attention inutile, tournaient machinalement leurs casquettes entre leurs mains pour avoir une contenance, ou se faisaient mutuellement des grimaces. Les plus intelligens ou les plus attentifs ouvraient de grands yeux sur le savant prédicateur, se passaient la main dans les cheveux, et ridaient déjà leur jeune front par une contraction laborieuse pour s'efforcer de saisir le sens de la parabole.

Le prêtre, revenant ensuite à son idée qu'il faut offrir à Dieu les talens qu'on a reçus, finissait par exposer une formule de prière par laquelle devait se faire cette offrande, et il s'écriait : *voilà comment l'on s'y prend!* — J'aurais pensé, si je n'avais entendu tout le discours, qu'il venait de leur démontrer, comme un chef d'atelier aurait pu le faire, le maniement d'un outil nouveau ou l'emploi de la machine à imprimer trois couleurs. Hélas! me disais-je, quelle langue on parle aujourd'hui à ces jeunes et tendres ames destinées à une rude expérience de la vie, et en faveur desquelles ont été dites, il y a plus de dix-huit siècles, ces paroles d'une douceur incomparable : « Laissez les petits enfans venir à moi. » Comment veut-on que de telles leçons puissent les attirer et les former à la patience, à la modération, à toutes les vertus nécessaires dans leur malheureuse condition ? L'obscurité est dans le fond des idées, et la trivialité dans les formes du langage. Ce n'est pas encore là, jusqu'à présent, que se trouve le souverain remède aux maux dont nous menace l'industrialisme.

Au sortir de cette église et de ce sermon, je me mis à la disposition de mes compagnons de voyage pour retourner à Paris. Nous avions renvoyé la berline, dès le premier jour de notre arrivée, prévoyant un plus long séjour à Rouen. Nous revînmes donc tout simplement par les messageries Laffitte et Caillard en une nuit. C'était singulièrement déchoir pour des gens qui venaient de rêver pendant plusieurs jours qu'ils voyageaient sur un *rail-way* dont tout le tracé se déroulait sous leurs regards et à leur commandement. Plaise à Dieu que tant de chemins de fer qu'on nous promet de toutes parts n'aboutissent pas ainsi à la cour des messageries, et que ces beaux rêves de la grande industrie aient un réveil moins prosaïque !

VICTOR CHARLIER.

LE

Palais du Luxembourg.

Les débats parlementaires ont appelé l'attention du public sur le palais de la chambre des pairs. Quelques personnes ont manifesté le regret de voir apporter des changemens aux formes de ce bel édifice ; d'autres ont été jusqu'à craindre que son caractère architectural ne se trouvât dénaturé. Cette question d'art est si intéressante pour Paris et pour toute la France, que nous avons cru être agréables à nos lecteurs en exposant en peu de mots l'histoire des modifications successives qu'a subies ce monument, et de celles qui vont être très prochainement exécutées.

C'est sur un terrain autrefois consacré aux armées romaines que s'élève le palais du Luxembourg. Des découvertes faites dans des fouilles exécutées en 1801 et en 1811 pour l'embellissement des jardins, ont démontré de la manière la plus authentique que là était le camp retranché d'une légion. A ces deux époques, on a extrait du sol un grand nombre d'ustensiles et d'instrumens en usage parmi les soldats romains; on y a trouvé des médailles, les unes celtiques, les autres consulaires, d'autres impériales, et formant une suite continue depuis Jules César jusqu'à Honorius. A ces souvenirs viennent se joindre des traces de ce culte religieux qui, dans l'antique institution romaine, était toujours présent dans les lieux où devaient séjourner un certain temps les citoyens ou les soldats. Lorsqu'on jeta les fondemens du palais, on découvrit au milieu de plusieurs objets destinés au service des autels une figurine de Mercure en bronze, et plus tard le comte de Caylus recueillit, près de l'angle oriental de l'édifice, l'image d'une autre divinité également en bronze.

Sur ces beaux lieux, consacrés par la guerre, Marie de Médicis résolut, en 1612, à l'âge de trente-neuf ans, de faire construire un palais qui lui rappelât les souvenirs de son enfance. Elle acheta du duc d'Épinay-Luxembourg une grande maison qui y avait été élevée vers le milieu du XVIe siècle par Robert de Harlay-de-Sancy; elle y réunit quelques enclos voisins, rasa toutes les constructions existantes, et chargea Jacques Desbrosses de la création du nouvel édifice. Celui-ci, tout en s'attachant à imiter le style d'architecture de la cour du palais Pitti où Médicis était née, sut s'inspirer des compositions de Perruzzi et de Bramante, et bientôt Paris vit s'élever un monument original, et tel qu'il n'en existe peut-être pas un seul en Europe, qui réunisse plus de grandeur à un ensemble plus achevé. (Voyez le plan de 1615.)

On a critiqué depuis long-temps les défauts de ce genre d'architecture; on a blâmé avec raison ces sinuosités des murs, ennemies de la simplicité et de la vraie grandeur; on s'est élevé contre les bossages; on a été choqué de voir les deux énormes pavillons de la façade du jardin s'avancer sur le corps du centre comme un souvenir des tours gothiques dont nos vieux châteaux étaient jadis flanqués; mais on convient en même temps que ce monument rappelle le style d'une époque tout entière, et, que, malgré toutes ses imperfections, il en est un des plus beaux résultats.

Marie de Médicis voulait y attacher son nom; Gaston de France, duc d'Orléans, à qui la reine le légua, y fit mettre le sien; on l'appela depuis palais du directoire, palais du consulat, palais du sénat conservateur, palais de la chambre des pairs; mais, par suite d'une habitude populaire, ce fut le nom de l'ancien propriétaire qui prévalut, et le château prit et conserve encore le nom de Luxembourg.

Le château du Luxembourg fut conservé dans son intégrité jusqu'en 1798. A cette époque, Chalgrin y fit des changemens considérables pour l'approprier à sa nouvelle destination de palais du sénat conservateur.

A la place du grand escalier et de la chapelle, situés au centre du principal corps du bâtiment, il construisit la salle des séances du sénat, composé de cent membres, et dont les délibérations devaient être secrètes. Près de là furent placés la salle du trône, les bureaux et les autres dépendances. L'escalier fut transporté dans l'aile située à l'ouest qu'il occupe presque tout entière, et à son extrémité supérieure on établit les salles des gardes, des huissiers, des messagers d'état et des conférences.

Pour rendre la salle des séances accessible aux voitures, on supprima une cour en terrasse qui s'élevait à la suite de la cour pavée, et à laquelle

on arrivait par un escalier; on la ramena au même niveau que la cour carrée qui la précédait, et l'on construisit de nouveaux escaliers pour monter de cette cour ainsi abaissée aux portes du rez-de-chaussée auquel on parvenait auparavant de plain-pied. Ce changement, nécessité par les convenances, détruisit la régularité de l'ancien édifice; les deux pavillons du fond offrirent une saillie aujourd'hui sans motif, et les voûtes latérales de passage cessèrent d'être au milieu de la cour ainsi modifiée.

On fit du côté du jardin d'autres constructions plus notables peut-être sous le rapport de l'art, en ce qu'elles changent entièrement le caractère primitif de la façade. Il existait, dans toute la longueur de la partie la plus reculée de cette façade, un portique terminé supérieurement par une terrasse. Le premier fut fermé, et au-dessus de l'autre on éleva un étage où sont actuellement la salle des distributions et la bibliothèque. Alors le petit dome qui existait au centre de la même façade ne se trouva plus en rapport avec la nouvelle forme, on le supprima, et l'on remplaça la décoration qui l'accompagnait par quatre statues et par un cadran solaire. (Voyez le plan de 1798.)

Bientôt après, vers 1811, on débarassa le palais des maisons particulières dans lesquelles il était comme enclavé. On démolit d'abord les bâtimens contigus à ses façades latérales, puis une orangerie située à l'est, enfin, plusieurs bâtisses à l'ouest qui communiquaient au Petit-Luxembourg, et ce monument put se montrer alors dans toute la régularité et la simplicité de son ensemble.

Après la chute de l'empire, la chambre des pairs siégea au Luxembourg, les séances devinrent publiques, et l'on fut obligé de pratiquer aux dépens de la salle des espèces de loges destinées aux journalistes et aux spectateurs. Le peu d'élévation du plafond empêcha de porter ces tribunes à une hauteur convenable, et il en résulte que le public peut lire ce que les pairs écrivent, ou entendre les paroles qu'ils échangent entre eux. En outre, ces tribunes ne peuvent recevoir qu'un très petit nombre de personnes, et l'on ne peut y parvenir qu'en passant par la salle des conférences et par celle du trône, dans lesquelles il a fallu élever des cloisons qui, en retranchant de leur étendue, les privent de leur majesté.

Quant à la partie destinée aux pairs, elle ne pourrait en contenir que cent cinquante ayant devant eux des bureaux; mais la nécessité d'en placer un plus grand nombre a fait supprimer une partie de ces bureaux, d'où l'impossibilité pour une partie des membres de la chambre d'avoir devant eux l'encre et le papier nécessaires pour prendre des notes. Malgré cette suppression, il ne peut siéger que deux cents personnes assises à l'étroit dans l'enceinte ordinaire, et lorsque, dans une séance extraor-

dinaire, il s'en présente un plus grand nombre, on est forcé de garnir de siéges les deux couloirs et la partie circulaire qui avoisine le bureau du président, ce qui produit une confusion et un encombrement contraires au bien du service et à la dignité des séances. Enfin, la salle ayant peu d'étendue et étant peu élevée, on y respire un air vicié et insalubre, et c'est sans succès, vu la disposition des lieux, qu'on a cherché à plusieurs reprises des moyens d'assainissement.

Lorsqu'en 1834, la cour des Pairs fut saisie du jugement du procès d'avril, on fut obligé, à cause de l'impossibilité de se servir de la salle ordinaire, de construire la salle provisoire actuelle (voir le plan de 1835), qu'on loua pour une année moyennant 300,000 francs. Sa construction souleva de nombreuses critiques : la plus grave était d'avoir dénaturé le caractère du palais, par la saillie du centre de la façade du jardin, où l'ancien effet des deux pavillons se trouve entièrement perdu.

Cette considération, les inconvéniens que présente la distribution intérieure de la salle, l'absence d'un grand nombre de pièces nécessaires au service de la chambre, le peu de solidité des constructions, les craintes d'un incendie, la nécessité de faire un bail nouveau avec les entrepreneurs si l'on conservait la salle provisoire, tout conduisait à des constructions définitives qui pussent satisfaire à toutes les convenances, soit pour les séances législatives, soit pour les séances judiciaires de la chambre des pairs. M. Delaborde avait déjà présenté à la chambre des députés un projet conçu dans cet esprit, où la façade du jardin était conservée et où les constructions nouvelles s'étendaient sur la partie de la cour dont l'architecte Desbrosses avait fait autrefois une terrasse. Mais ce projet n'offre ni salle pour les délibérations secrètes dans les procès politiques, ni quelques autres pièces nécessaires dans le service journalier.

Le projet que le gouvernement et les chambres viennent d'adopter, a, sur celui de M. Delaborde, l'avantage de conserver sans altération toutes les façades du monument (voir le plan de 1836). Les constructions nouvelles ont lieu sur le jardin et l'on ne touche point à la façade de la cour. Celle du jardin conserve tout son aspect, et l'on peut se faire une idée du changement projeté, en imaginant qu'elle avance parallèlement à elle-même d'un peu plus de la longueur de l'un des pavillons. Les façades longitudinales seules sont modifiées, mais comme on a le soin de ménager entre les pavillons nouveaux et ceux qui les avoisinent des enfoncemens égaux à ceux qui existent entre les anciens pavillons, ces façades, quoique plus étendues, ne changent point de caractère.

La nouvelle salle des séances contient pour les pairs trois cents places avec bureaux; elle présente des tribunes pour les députés, les mem-

bres du corps diplomatique, les journalistes et le public; elle est en communication directe avec l'ancienne salle, convertie en salle du trône et servant aux délibérations dans les affaires judiciaires. De vastes couloirs conduisent aux bureaux, à la salle des conférences, à une bibliothèque exposée au midi, aux cabinets du président et du grand référendaire. Enfin au rez-de-chaussée une orangerie et une promenade d'hiver viennent compléter le jardin du palais pour l'agrément du public. En satisfaisant d'une manière aussi large aux besoins du service, on a respecté avec un rare bonheur toutes les exigences de l'art, et ce projet est une nouvelle preuve de cette justesse d'esprit qu'on a eu plus d'une fois l'occasion de remarquer dans le ministre de l'intérieur, et qu'avaient développée en lui les fortes études de l'école polytechnique. Jamais la science n'avait été appliquée avec plus de goût.

Que les amis de l'art se rassurent donc! Leur monument, déjà modifié à des époques antérieures, reçoit aujourd'hui un développement nécessaire, il conserve tout son caractère artistique, il satisfait à toutes les convenances et acquiert par là même une beauté nouvelle.

Quant à ceux qui s'attachent plus particulièrement aux beautés administratives, et qui veulent avant tout que les crédits ne soient point dépassés, ils nous trouveront tout disposés à nous unir à eux pour faire entendre d'utiles vérités. Nous rappellerons avec eux à M. de Montalivet, que le même architecte qui construit aujourd'hui la chambre des pairs construisait sous ses ordres, en 1831, lors de son premier ministère, les salles de la clinique de l'école de médecine; qu'alors, si nous sommes bien informés, non-seulement on ne dépassa pas les dépenses projetées, mais il y eut même de sages économies. Nous ajouterons que nous n'en attendons pas moins aujourd'hui, et que nous espérons que cette probité intelligente et sévère qui a illustré la longue carrière de M. de Montalivet père, si honorablement apprécié par Napoléon, continuera à former le caractère distinctif de l'administration de son fils.

BULLETIN.

La discussion du budget de la guerre s'est prolongée toute la semaine. Nous avons entendu M. Lepelletier d'Aulnay emporter à la pointe de la parole la réduction de 305,000 francs, proposée par la commission sur le cadre de vétérance. M. le marquis Maison, qui la veille s'abandonnait encore aux douceurs du repos dans son joli pavillon d'Auteuil, n'a pu préserver son ordonnance des coups de l'éloquence civile de M. Lepelletier d'Aulnay. Les généraux Lami, Subervic, Schramm, n'ayant pas été plus heureux que leur chef de file, le ministre de la guerre, M. Thiers a compris que la question devait se vider en dehors des gens du métier, *cedant arma togæ*, et par un de ces merveilleux tours de force qu'il semble prendre plaisir à multiplier, il a regagné, pour le chapitre de non-activité, les 305,000 fr. refusés la veille à l'ordonnance illégale du ministre de la guerre. A propos du chapitre des Invalides, M. Larabit est revenu sur la contestation récemment survenue entre le doyen des maréchaux de France et M. le marquis Maison. L'établissement de l'hôtel des Invalides est une fondation du grand roi; c'est pour la France ce qu'est l'hôpital de Greenwich pour l'Angleterre; c'est un établissement national qu'entourent le respect et la vénération publique. L'uniforme bleu de l'Invalide représente pour tous la gloire du pays et l'obéissance à la loi; là où il s'agit de faire observer un réglement ou d'exercer une surveillance, qui place-t-on? un invalide, un vieillard infirme et mutilé, qui n'a évidemment d'autre force qu'une force morale, et jamais pouvoir n'a été mieux obéi. Aussi se sent-on naturellement révolté à la seule idée que ces hommes, qui sont sous la garantie de la reconnaissance patriotique, puissent être lésés dans les faibles consolations que leur accorde l'état, par la négligence ou l'avidité des administrateurs; et lorsque la cause de ces vieux soldats est prise en main par le doyen des maréchaux de France, on comprend comment la sympathie

publique va au-devant de celui qui réclame le redressement d'abus intolérables.

Mais la discussion impatiemment attendue, c'était celle qui devait décider du sort d'Alger, car la commission, en proposant une réduction aussi injuste qu'imprudente, impliquait secrètement et fatalement l'abandon de cette précieuse colonie; abandon qui ne pourrait s'exécuter sans entraîner la mise en accusation du ministère qui en aurait pris la responsabilité, et l'éternel déshonneur de ceux qui lui auraient prêté l'appui funeste de doctrines anti-françaises. Toutes les nuances de la chambre avaient fourni des représentans pour défendre l'occupation d'Alger. Un seul parti s'est levé pour soutenir le système de la commission: c'est le parti doctrinaire. Il n'y avait en effet que des hommes dévorés d'un orgueil insensé et complètement dénués du sentiment national, qui pussent venir ainsi à plaisir braver l'impopularité et calomnier notre brave armée; encore cette minorité imperceptible s'est-elle, à cette occasion, concentrée dans quelques hommes, et l'honorable M. de Salvandy a été un des premiers à protester énergiquement et à demander le rappel à l'ordre de M. Desjobert, auquel les lauriers de M. Duvergier de Hauranne avaient causé une nuit d'insomnie, et qui s'est montré encore plus violent, plus anti-français que son prédécesseur, tant il est vrai que lorsqu'on a banni de son cœur l'image de la patrie, on perd toute modération, toute intelligence.

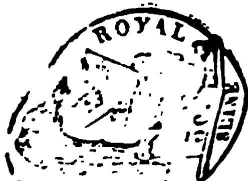
Le parti doctrinaire a ceci de remarquable qu'une position étant donnée, il la pousse vigoureusement jusqu'à ses dernières limites et en tire toutes les conséquences. Or, cette école a érigé en principe l'impopularité, ils appellent cela avoir *du courage civil, vertu très rare dans nos temps*. Nul doute que MM. Duvergier de Hauranne et Desjobert, en accusant nos troupes d'avoir appris aux Arabes à incendier les villes, ou en insultant le plus fidèle allié que nous possédions parmi ces populations, un indigène décoré de la légion-d'honneur, Youssouf-Bey, ne se figurent être les martyrs d'une opinion courageuse; nul doute qu'ils ne regardent l'animadversion universelle qu'ont soulevée leurs paroles comme un danger qu'il est beau d'affronter, comme un acte de courage civil. Cet isolement, cet orgueil, qui ne tiennent compte ni de leur temps, ni de leur pays, sont le symptôme le plus frappant de la décadence et de l'extinction prochaine d'un parti. Non, il n'y a ni courage, ni honneur, ni utilité à recueillir plusieurs faits isolés, la plupart inexacts ou controuvés, pour dresser l'acte d'accusation de l'armée et du gouvernement. M. Duvergier de Hauranne peut s'approprier, tant qu'il lui plaira, la réponse de M. Piscatory à M. Soult : « La famille c'est le pays. » M. Guizot, professeur d'histoire moderne à la Faculté des Lettres, peut citer M. Pitt; ce n'est point tant des faits en eux-mêmes qu'il s'agit, que de l'intention qui les a dictés; et nous poserons aux doctrinaires ce dilemme : Ou vous voulez la répression de ces excès (en admettant qu'ils soient tels que les rapportent MM. Duvergier de Hauranne et Desjobert), ou vous ne la voulez pas. Si vous la voulez, pourquoi les

grossir outre mesure, les grouper avec perfidie, les faire servir à vos inimitiés personnelles; enfin, ôter au gouvernement la possibilité d'en empêcher le renouvellement, en lui refusant les moyens de faire la guerre? Si vous ne la voulez pas... Mais il est inutile d'insister sur ce second argument.

Vous défendez, dites-vous, la nationalité arabe. Mais est-ce donc seulement celle d'Abd-el-Kader? et pourquoi ne point faire participer nos alliés indigènes à cet intérêt si tendre que vous prenez à la race africaine? Youssouf est un monstre, un renégat, par cela seul qu'il sert bravement la France, et a mérité d'être décoré de la Légion-d'Honneur! La tribu des Douhaires, cause première de cette guerre, est-elle moins arabe que celles qui nous combattent sous les ordres d'Abd-el-Kader? Or, ce sont précisément ces tribus auxiliaires, « qui ne nous coûtent pas un sou de solde, qui se fournissent eux-mêmes leurs vivres et leurs munitions de guerre, qui se sont battus à Medeah pour nous; » ce sont ces membres de la nationalité arabe, qui ont commis quelques excès inséparables de toute expédition militaire, que l'on accuse, et dont on voudrait faire retomber les fautes sur nos braves soldats. En vérité, c'est pousser trop loin l'amour de la *nationalité arabe*.

Le discours de M. Duvergier de Hauranne avait un double but, celui de combattre le système de la conservation d'Alger et celui de détacher de la majorité, par d'adroites citations, des membres siégeant sur les bancs les plus opposés. MM. les généraux Pelet et Valazé, MM. Dupin, Passy, Mauguin, Guizot, Laurence, et jusqu'aux morts, Casimir Périer et de Rigny, ont tour à tour été désignés, invoqués, par M. Duvergier de Hauranne, à l'appui de son opposition de fraîche date et de son système anti-français. Cette petite guerre a paru plaisante, et les murmures et les dénégations n'ont commencé qu'au moment où, abordant plus directement la question, M. Duvergier de Hauranne a accusé notre armée d'avoir incendié Mascara, la ville sainte, et d'avoir appris le meurtre et le pillage à la *nationalité arabe*, qui, de son côté, ne manquait pas de certaines dispositions naturelles.

M. Thiers est monté à la tribune encore frémissante des dernières paroles de M. Duvergier de Hauranne. Il a repoussé énergiquement ces tentatives de dénigrement, cette disposition à accueillir tous les bruits mensongers qui peuvent nuire à nos intérêts industriels et à la gloire de nos armes en Afrique. La position lui avait été faite belle, et non-seulement il a profité de tous ses avantages, mais il n'a jamais été mieux inspiré. Le moyen de n'être pas éloquent, lorsque l'on plaide la cause de l'intérêt et de l'honneur français, méconnu par l'esprit âcre et aveugle d'une coterie? La réponse du président du conseil a soulevé quelques réclamations sur les bancs du centre droit. MM. Jaubert et Piscatory sont venus en aide à leur ami malheureux. M. Jaubert a des pâleurs superbes. M. Piscatory est de meilleure composition, et consentirait par momens *à rendre la main*. Mais chaque jour devient plus nette et plus profonde la division qui sépare le cabinet du 22 février de la petite fraction doctrinaire.



M. le maréchal Clausel a fait entendre quelques paroles pleines de gravité et qui contredisaient formellement les imputations de M. Duvergier de Hauranne. Plusieurs voix s'élevaient déjà pour demander la clôture, lorsque M. Guizot, afin de couvrir la défaite de ses imprudens amis, a réclamé la continuation de la discussion; M. Desjobert, avec moins de talent et plus de violence, a cherché à faire oublier M. Duvergier de Hauranne; il n'a réussi qu'à rendre plus frappante cette vérité, qu'il est un jour où les partis, soit politiques, soit littéraires, sont frappés d'un esprit de vertige qui les pousse à accélérer leur propre chute. M. Guizot, tout en se séparant de ses amis et en déclarant qu'il voterait les fonds demandés par le gouvernement, a voulu justifier les attaques virulentes des deux orateurs, ce qui a nécessité une seconde réplique du président du conseil.

Non, encore une fois, non, il n'y a ni courage, ni honneur à calomnier son pays, et cela dans un intérêt de parti; il n'y a ni courage ni profit à heurter violemment toutes les sympathies publiques, à vouloir rompre cette communauté de sentimens généreux et élevés qui constitue une grande nation. Cette voie est tellement fausse, qu'on se trouve bientôt abandonné par ses plus intimes amis. C'est ainsi que M. Guizot lui-même a cru devoir recommander *d'agir avec prudence* à M. Duvergier de Hauranne, dont il connaissait d'ailleurs le discours à l'avance. Une rupture ne tardera pas à éclater entre M. Guizot et MM. Jaubert, de Hauranne, Piscatory; et le pays, ne comprenant rien à ces ridicules fureurs, sera obligé de chercher dans ses souvenirs de la restauration, pour évoquer les ombres de MM. Labourdonnaye, Dudon, Syryès de Mayrinhac.

— Une bien triste nouvelle est venue jeter la consternation dans l'esprit de tous les amis de l'art, et détourner un moment l'attention des débats politiques; c'est l'incendie de la cathédrale de Chartres. En face de ce désastre, devant ce magnifique édifice, légué par le moyen-âge aux siècles modernes, voici comment, sous le coup de ce terrible évènement, un homme de goût et d'érudition, M. Méliot, après le brave marquis Henri de Larochejacquelin (lequel, dans une lettre devenue publique, a raconté le dévouement universel de la population, et n'a oublié que son propre nom parmi ceux qui ont le plus contribué à dompter l'incendie), nous peint les impressions qui se succédaient dans son esprit à ce spectacle déchirant et sublime.

«L'incendie du 4 de ce mois a détruit, en moins de douze heures, toute la charpente et la couverture de la grande nef, de la croix et des clochers, Cette charpente merveilleuse, et qui faisait l'admiration des artistes, plusieurs fois attaquée par le feu du ciel, et toujours sauvée; cette forêt (on la nommait ainsi, non sans raison) de madriers énormes et longs de quarante pieds, mais auxquels le plus ingénieux agencement donnait une apparence de légèreté presque aérienne, a disparu, sans qu'il soit possible d'en retrouver aujourd'hui le moindre vestige. Les clochers, hauts de près de quatre cents pieds, flambaient comme des pins gigantesques : toutes leurs ouvertures, pareilles alors à la gueule béante et

rouge d'une fournaise, au cratère d'un volcan, vomissaient des torrens de feu, de fumée, et une pluie de flammèches ardentes, qui, chassée par un vent violent, retombait menaçante sur les maisons voisines, et même sur des habitations fort éloignées. Le pétillement des flammes, attisées par ces courans impétueux, formait comme le dessus d'un monstrueux concert, dont la basse mugissante résonnait en lamentations funèbres dans l'immensité de l'édifice, et s'élevait comme de longs hurlemens de détresse de toutes les profondeurs de ses cavités souterraines. Aucune clameur humaine, aucun bruit terrestre ne pouvait dominer cette plainte formidable; et elle ne se trouvait momentanément interrompue que par le craquement abrupt des poutres consumées ou par la chute intermittente des cloches, précipitées sur les voûtes inférieures avec un lugubre et sourd retentissement. Je me trompe toutefois; une voix familière et rassurante s'élevait au-dessus de ce fracas de désolation. La cloche du timbre, suspendue dans la flèche élégante qui termine le clocher neuf, et séparée, par une seule voûte en pierre, de la partie moyenne de ce clocher, tout en proie à l'incendie, n'a cessé de sonner les heures avec une régularité constante et imperturbable, dont le contraste avec la scène de trouble et d'épouvante qui se passait en bas n'était pas un de nos moindres sujets de stupéfaction. On eût dit que toute la vie du noble monument, si cruellement mordu au cœur, s'était réfugiée dans cette inattaquable sommité, et que cette voix lui était restée pour protester contre les assauts de son furieux ennemi, pour appeler du secours, et pour ranimer les efforts et le courage des travailleurs épuisés. Ceci n'est point de la *poésie* faite à plaisir. Il est sûr, et tout Chartres l'attestera, que cette circonstance, presque miraculeuse, a soutenu jusqu'au bout l'énergie parfois défaillante de la population. Nous nous demandions, avec une sorte d'anxiété filiale, si cette heure, que l'horloge proclamait, comme une sentinelle toujours et malgré tout vigilante, n'était pas sa dernière heure à elle, si nous étions destinés à ne plus l'entendre, elle qui avait mesuré l'existence à tant de générations; si on la laisserait périr sans défense, elle qui se défendait si bravement; et, la sueur au front, mais l'espoir au cœur, on retournait à la bataille.

« Maintenant que tout est sauvé, hormis ce qu'il entrait de bois dans ce chef-d'œuvre d'ouvriers qui trouvaient le chêne trop léger pour leurs mains robustes, et ne daignaient s'attaquer qu'au granit; maintenant, la question est de savoir si l'indifférence et le manque d'un peu d'argent seront plus cruels que le feu, et laisseront périr ce qu'il a épargné. M. le préfet d'Eure-et-Loir, dont je pourrais difficilement m'abstenir de signaler, autant qu'il est en mon pouvoir, la noble conduite, si son éloge n'était pas, à Chartres, dans toutes les bouches et dans tous les cœurs, après vingt-quatre heures de dangers et de fatigues, est parti, sans prendre un instant de repos, pour aller réclamer, auprès du gouvernement et des chambres, un secours qui, pour être efficace, devra être prompt et proportionné à la grandeur du dommage, comme à l'importance du monument. »

— On use depuis quelque temps, dans certains journaux, d'un étrange système de publicité. Un ambassadeur ne peut donner une matinée sans qu'on y introduise un *goulu de la révolution de juillet*, *un de ces appétits à trente-deux sous*, un de ces hommes qui *n'ont pas toujours mangé à table*, lequel passant, *avec quelques camarades des barricades*, *s'est précipité sur ces pyramides dorées que Chevet avait requis aux quatre coins du monde*. Voilà en quel style et dans quel goût l'on initie le public aux mystères de la bonne société. Il est d'autres exemples plus sérieux et non moins déplorables. Un homme honorable et que sa position littéraire met suffisamment en évidence, n'a pas plus tôt passé le seuil de son foyer, pour chercher dans un voyage quelque délassement à ses travaux, et des renseignemens qui lui sont nécessaires pour faire quelque nouvel ouvrage, qu'il se voit en butte aux insinuations les plus perfides, aux bruits les plus mensongers, bruits qui ne peuvent heureusement porter aucune atteinte à son caractère. Nous voulons parler de notre ami M. Loève-Veimars. Il est fâcheux que l'absence d'un homme d'honneur soit précisément le moment choisi pour diriger contre sa personne des attaques qui cesseront probablement à son retour.

— M. Sainte-Beuve vient de publier deux nouveaux volumes de *Critiques et Portraits littéraires*. C'est ainsi que pièce à pièce et laborieusement, sans perdre de vue le mouvement littéraire moderne, sans oublier qu'il a assis sa réputation sur de savantes études du XVIIe et du XVIIIe siècle, M. Sainte-Beuve compose un véritable cours de littérature. A côté d'un article sur Bayle, vous trouvez une critique de *Jocelyn*. Le lien qui unit ces aperçus fins et délicats sur tant de sujets fort distincts, est le secret même de l'écrivain; c'est cet esprit si délié et si plein de tact qui saisit, avec une justesse et une grace parfaite, le côté le plus aimant et le plus sympathique de chaque œuvre; et, lors même que l'auteur de *Volupté* et des *Consolations* se trouve en face de quelques physionomies plutôt sévères que riantes, Bayle, M. Villemain, Mlle de Meulan, il sait leur trouver des douceurs infinies et des charmes secrets. Aucun écrivain plus que M. Sainte-Beuve ne fait aimer ceux dont il parle. Aucun ne propage davantage des sentimens bons et généreux, et c'est en ce sens qu'on peut dire qu'il a transporté la poésie dans la critique. Le style de M. Sainte-Beuve correspond à cet ordre d'idées, il est sinueux, fuyant et coloré. Peut-être lui reprocherions-nous, nourris que nous sommes dans la langue plus brisée du XVIIIe siècle, d'affectionner les longues phrases du XVIe, de rejeter les verbes à la fin, et de prodiguer les ablatifs absolus, ainsi que cela vous frappe dans Montaigne. Mais ce sont là des querelles de critique à critique sur lesquelles nous pourrons nous arrêter quand nous examinerons en détail cette nouvelle production de M. Sainte-Beuve. Qu'il nous suffise pour aujourd'hui d'annoncer son livre; nous ne connaissons pas de lecture plus utile et plus attachante.

———

THÉATRES.

VARIÉTÉS. — *Mariana*. Mlle Jenny-Colon s'envole à l'Opéra-Comique; les Variétés enlèvent en ôtage Mme Hébert-Massy, et font pour elle un opéra en trois actes, où elle occupe seule la scène et chante d'un bout à l'autre la musique d'Hérold. Les habitués des Variétés ont paru prendre fort bien cette transformation du vaudeville grivois et populaire en opéra idyllique et pastoral. Mme Hébert-Massy a été fort applaudie; *tel brille au second rang qui s'éclipse au premier;* en admettant qu'il y ait un premier rang au théâtre de la Bourse, car nous ne pouvons nous habituer à compter Mme Damoreau au nombre du personnel de ce théâtre, tant on a soin de la tenir isolée, et tant se font attendre les pièces nouvelles où elle devait avoir un rôle. *Mariana* est une brune Espagnole (ce soir-là, Mme Hébert-Massy avait oublié de faire teindre ses blonds cheveux), qui veut débuter au théâtre de Vienne, et qui se moque alternativement d'un diplomate et d'un jeune compositeur. Cette donnée assez pâle est brodée d'un rôle *d'entrepreneur d'assurance dramatique* assez drôle, mais quelque peu grossier. On dirait que le vaudeville d'Odry et de Mlle Flore, ne pouvant se résoudre à abandonner ainsi la place, a introduit un des siens dans le camp ennemi. Cet observateur diplomatique n'est d'ailleurs possédé d'aucun sentiment hostile; son rôle, au contraire, est d'applaudir; le public a fait écho et la pièce a entièrement réussi.

PALAIS-ROYAL. — Ce théâtre si gai, si pétillant de verve, si prodigue de pièces nouvelles, et qui compte, chose rare, trois ou quatre acteurs comiques, n'a pas été heureux cette semaine. *Une Spéculation*, vaudeville d'à-propos, qui, par un rapprochement de mauvais goût, faisait allusion à un procès de bonne société intenté au premier lord de la trésorerie par le mari de la petite-fille de Sheridan, et à je ne sais quelle femme perdue dont quelques journaux ont entretenu le public lors du procès de Fieschi, n'a réussi que faiblement et a disparu sur-le-champ de l'affiche. C'était de la part des directeurs une déférence dont le public leur a su gré; mais il ne fallait pas remplacer un vaudeville passablement scandaleux par un conte de fées de beaucoup inférieur à *Jean de Vert*, qui, jadis, deux fois repoussé du Gymnase, tomba d'une façon si éclatante au Vaudeville. *L'Oiseau bleu*, pour nommer par son nom cette parade puérile, ne permet à aucun des acteurs de déployer leurs ressources; or, qu'est-ce qu'un vaudeville sans acteurs? un vaudeville qui ne peut se racheter ni par son dialogue, ni par sa moralité, ni par le style, ni par le but.

VAUDEVILLE. — *Un bal du grand monde*. — Voici un succès franc et net, un succès tel qu'Arnal n'en avait point obtenu depuis *le Poltron*, un succès de fou rire. Narcisse-Arnal est coiffeur; il est possédé d'un vio-

lent amour de l'art, puis il a tant fait de faux toupets, qu'il commence à en avoir un véritable. Narcisse aperçoit donc une coiffure unique dans son genre, il la suit, s'élance, et tombe au milieu d'une salle de bal. L'amphytrion, ou plutôt celui qui s'est chargé de recevoir à sa place les invités, et qui a la manie de connaître tout Paris, le présente comme un sous-préfet: va pour le sous-préfet; puis bientôt il en fait un jeune procureur du roi; enfin sous le nom de Van-Truff, Narcisse mystifie un baron allemand, qui a épousé une de ses anciennes maîtresses. C'est au milieu d'une contredanse que Narcisse reconnaît Fifine, et nécessairement il en résulte un peu d'émotion dans son cœur et dans ses jambes; cette scène de bal, quoique trop chargée, est enlevée par Arnal avec une gaieté admirable. Puis vient la partie d'écarté, Narcisse perd mille écus sur parole; il est vrai que le baron n'aura jamais que cette parole, *verba volant;* il s'ensuit une scène de provocation où Arnal promet de venir avec un fer anglais et de coiffer son adversaire. Cette excellente bouffonnerie se dénoue au milieu des rires universels. Les garçons coiffeurs doivent faire frapper une médaille pour Arnal, qui n'a jamais été plus en verve. Avions-nous donc grand tort de dire à feu M. Galochard, ou même à Renaudin de Caen, de revenir au frac, au chapeau rond, à l'honnête médiocrité?

COURSE DE PARIS A VERSAILLES EN PHAÉTON. — COURSE A FRANC-ÉTRIER DE PARIS A BRUXELLES.

Dimanche dernier, à quatre heures du matin, un groupe de jeunes gens stationnait sur la place de la Concorde dans l'attente d'un événement. D'autres, postés près du pont d'Iéna, semblaient aussi préoccupés d'une grande question. A Versailles, sur la place d'armes, on remarquait un conciliabule composé de gens du monde, venus de Paris depuis une demi-heure. Un chronomètre à la main, les regards tournés vers la grande avenue, ils cherchaient à distinguer un objet dont l'arrivée paraissait leur importer beaucoup. Trente gendarmes, échelonnés sur la route de Paris à Versailles, dégageaient le pavé, et invitaient poliment les charrettes, diligences, coucous et autres véhicules à se ranger. Quelque chose d'inusité devait passer, et tout obstacle devait disparaître. De quoi donc s'agissait-il? D'un pari.

La plupart de nos journaux, assez mal informés de ces épisodes de la vie parisienne, ignoraient les conditions et les moyens d'exécution de cette gageure. Les uns ont raconté comment M. le comte Mac-Carthy avait parié qu'il irait de Paris à Versailles en quarante minutes *en tilbury:* les autres disaient en quarante cinq minutes. Pas plus tard que jeudi, on a imprimé que la vitesse des chevaux de M. Mac-Carthy avait été surpassée, et que M. Amp.... venait de faire le même trajet en trente minutes six secondes. Or, ceci est de la plus haute stupidité, attendu que M. Amp... montait son cheval, tandis que M. Mac-Carthy était dans *un phaéton à deux chevaux,*

et non en tilbury, et qu'il n'y a pas de comparaison à faire entre une course à cheval et celle dont le spectacle avait trouvé si matinale la curiosité des jeunes gens de Paris. Voici le fait. M. Mac-Carthy avait parié qu'il irait en quarante minutes de Paris à Versailles, c'est-à-dire à partir du pont de la Concorde jusqu'à l'extrémité de l'avenue de Paris, sur la place d'armes à Versailles. Son moyen de transport était un phaéton (voiture à quatre et non à deux roues), dont le train nous a paru fort bas. Les chevaux étaient les siens, il devait en changer à Sèvres et prendre un relais préparé par un de ses gens. Cette dernière opération n'a duré qu'une minute. L'attelage était ainsi entendu : un cheval était équipé en porteur, monté et conduit par un postillon de Baumont. Pour que cet homme n'eût à manœuvrer qu'un seul cheval, et pour qu'en cas de chute, la course pût se continuer sans lui, M. Mac-Carthy conduisait lui-même l'autre cheval, et armé d'un grand fouet, frappait sur tout l'attelage. M. Mac-Carthy avait parié pour deux degrés de vitesse, quarante minutes et quarante-cinq minutes. Il est arrivé en quarante-deux minutes dix-huit secondes. Il a donc perdu un de ses deux paris et gagné l'autre. Du reste, c'est un fait de vitesse vraiment mémorable. Le départ du phaéton était effrayant. Les chevaux, enlevés au grand galop, faisaient sautiller sur le pavé cette frêle voiture que le moindre choc aurait brisée en mille morceaux.

Tout le monde sait qu'il y a quinze jours M. le major F.... a parié que pendant cinq jours de suite, il irait à Compiègne et en reviendrait dans la même journée, ce qui fait quarante lieues par jour. M. F.... s'était engagé à faire ce trajet à franc étrier sur des bidets de poste et s'interdisait d'écrire à l'avance aux maîtres de poste pour se faire réserver d'autres chevaux que ceux affectés au service ordinaire. Comme dans le pari de M. Mac-Carthy, les accidens étaient contre le coureur, c'est-à-dire que s'il se cassait la jambe, et ne pouvait aller plus loin, il devait perdre. M. F... a gagné.

Mais voici que M. F.... propose et tient un pari bien autrement hardi. Il doit aller de la même manière de Paris à Bruxelles et en revenir en trente-six heures. Or, les courriers de commerce les plus vigoureux ne le peuvent faire qu'en trente-huit heures. — La mode des paris gagne les amateurs de toutes les variétés gymnastiques. On annonce une course à pied de Paris à Chantilly, et les nageurs célèbres nous promettent des hauts faits de *pleine eau*.

— Il nous manquait une bonne traduction des Héroïdes, l'un des plus agréables livres de l'auteur des Métamorphoses. Celle qui paraît aujourd'hui réalise pleinement ce qu'on était en droit d'attendre de M. Chappuyzi, l'un des professeurs les plus distingués de notre université. Nous le louerons surtout d'une merveilleuse exactitude qui ne nuit ni à l'élégance du langage, ni à l'aisance de la phrase. Les notes qui suivent prouvent une érudition aussi étendue que variée. Ce travail fait partie de la belle collection de M. Panckoucke, qui, par sa nouvelle traduction de Tacite, a concouru lui-même au succès de cette bibliothèque *latine-française* publiée sous ses auspices.

de 1798.

1er Etage.



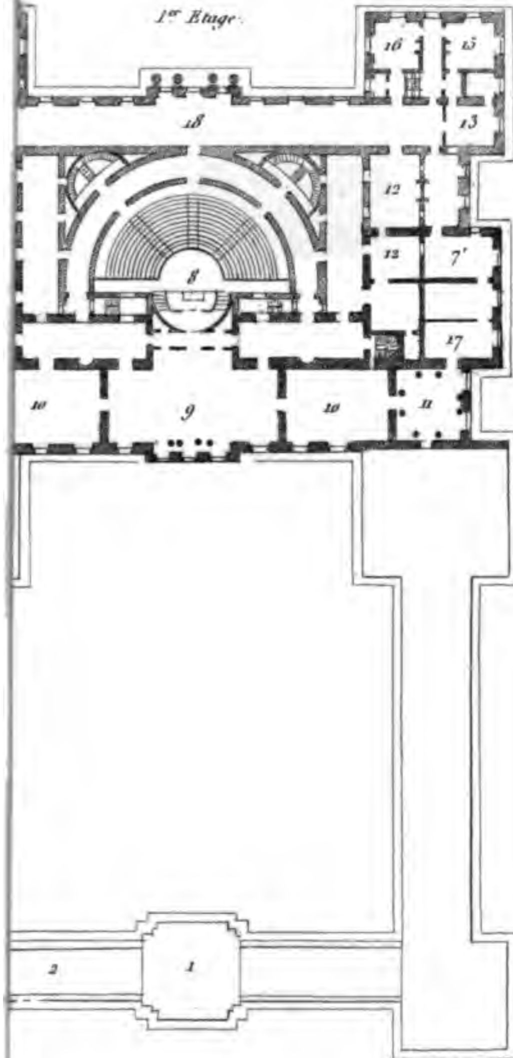
et non en tilbury, et qu'il n'y a pas de comparaison à faire entre une course à cheval et celle dont le spectacle avait trouvé si matinale la curiosité des jeunes gens de Paris. Voici le fait. M. Mac-Carthy avait parié qu'il irait en quarante minutes de Paris à Versailles, c'est-à-dire à partir du pont de la Concorde jusqu'à l'extrémité de l'avenue de Paris, sur la place d'armes à Versailles. Son moyen de transport était un phaéton (voiture à quatre et non à deux roues), dont le train nous a paru fort bas. Les chevaux étaient les siens, il devait en changer à Sèvres et prendre un relais préparé par un de ses gens. Cette dernière opération n'a duré qu'une minute. L'attelage était ainsi entendu : un cheval était équipé en porteur, monté et conduit par un postillon de Baumont. Pour que cet homme n'eût à manœuvrer qu'un seul cheval, et pour qu'en cas de chute, la course pût se continuer sans lui, M. Mac-Carthy conduisait lui-même l'autre cheval, et armé d'un grand fouet, frappait sur tout l'attelage. M. Mac-Carthy avait parié pour deux degrés de vitesse, quarante minutes et quarante-cinq minutes. Il est arrivé en quarante-deux minutes dix-huit secondes. Il a donc perdu un de ses deux paris et gagné l'autre. Du reste, c'est un fait de vitesse vraiment mémorable. Le départ du phaéton était effrayant. Les chevaux, enlevés au grand galop, faisaient sautiller sur le pavé cette frêle voiture que le moindre choc aurait brisée en mille morceaux.

Tout le monde sait qu'il y a quinze jours M. le major F.... a parié que pendant cinq jours de suite, il irait à Compiègne et en reviendrait dans la même journée, ce qui fait quarante lieues par jour. M. F.... s'était engagé à faire ce trajet à franc étrier sur des bidets de poste et s'interdisait d'écrire à l'avance aux maîtres de poste pour se faire réserver d'autres chevaux que ceux affectés au service ordinaire. Comme dans le pari de M. Mac-Carthy, les accidens étaient contre le coureur, c'est-à-dire que s'il se cassait la jambe, et ne pouvait aller plus loin, il devait perdre. M. F... a gagné.

Mais voici que M. F.... propose et tient un pari bien autrement hardi. Il doit aller de la même manière de Paris à Bruxelles et en revenir en trente-six heures. Or, les courriers de commerce les plus vigoureux ne le peuvent faire qu'en trente-huit heures. — La mode des paris gagne les amateurs de toutes les variétés gymnastiques. On annonce une course à pied de Paris à Chantilly, et les nageurs célèbres nous promettent des hauts faits de *pleine eau*.

— Il nous manquait une bonne traduction des Héroïdes, l'un des plus agréables livres de l'auteur des Métamorphoses. Celle qui paraît aujourd'hui réalise pleinement ce qu'on était en droit d'attendre de M. Chappuyzi, l'un des professeurs les plus distingués de notre université. Nous le louerons surtout d'une merveilleuse exactitude qui ne nuit ni à l'élégance du langage, ni à l'aisance de la phrase. Les notes qui suivent prouvent une érudition aussi étendue que variée. Ce travail fait partie de la belle collection de M. Panckoucke, qui, par sa nouvelle traduction de Tacite, a concouru lui-même au succès de cette bibliothèque *latine-française* publiée sous ses auspices.

de 1836.



15 *Cabinet du Président.*
16 *du Grand Référendaire.*
17 *Bureaux*
18 *Bibliothèque*
19 *Caisse et comptabilité*
20 *Escalier du Musée*
21 *des Bureaux*
22 *Buvette*


UNIV.
OF
MICH.

L'ACADÉMIE

ROYALE

DE MUSIQUE.

SECONDE ÉPOQUE.[1]

Thévenard et M[lle] Prévost, les deux coryphées du chant et de la danse, les deux virtuoses favoris du public avaient quitté le théâtre en 1730. L'Opéra n'avait point encore réparé cette perte ; le public, fatigué par les ouvrages de Lulli que l'on redisait depuis soixante ans, abandonnait peu à peu notre première scène lyrique, où les partitions de Destouches, de Montéclair et des autres imitateurs du maître italien ne le ramenaient qu'à des intervalles trop éloignés. Le succès des pièces nouvelles n'avait ni assez d'éclat ni assez de durée pour payer les frais de mise en scène ; les amateurs désertaient le théâtre après avoir donné quelques applaudissemens à des ouvrages calqués sur tout ce qu'ils avaient entendu, et qui ne leur inspiraient qu'un intérêt de curiosité. Servandoni, l'un des architectes de l'église de Saint-Sulpice, Servandoni, qui a donné son nom à l'une des rues voisines de ce temple chrétien, vint au secours des directeurs de l'Opéra, leur offrit ses talens pour réformer entièrement leur système de décoration, afin de prêter aux anciennes

(1) Voir la livraison du 7 juin 1835, tome XVIII.

pièces un lustre qu'elles n'avaient jamais eu, afin de soutenir les productions nouvelles par l'attrait du spectacle. Il fallait éblouir les yeux, enchanter les regards, étonner, par le jeu de machines perfectionnées et d'un résultat plus hardi, les spectateurs que les vers et la musique de l'époque ne charmaient point; les prestiges du décor devaient rendre l'oreille moins exigeante.

Les directeurs de l'Académie de Musique accueillirent avec empressement les propositions de l'architecte italien, qui se mit à l'œuvre, et dota la *Proserpine* de Lulli de plusieurs décorations magnifiques, parmi lesquelles on distingua celle des Champs-Élysées. Le palais de Ninus, la chute du Nil avec des cascades mises en mouvement par un ingénieux mécanisme, ornèrent *Pyrame et Thisbé*, de Rebel et Francœur, représenté en 1726. La galerie de *Pyrrhus* fut admirée comme un chef-d'œuvre architectonique, et dans *Alcyone* on voyait la mer, agitée par une horrible tempête, engloutir deux vaisseaux qui long-temps avaient lutté contre la fureur des élémens. Une décoration plus riche, plus brillante que toutes les autres, devait avoir la palme, et le public ébahi cria au miracle lorsque le palais du soleil vint s'offrir à ses yeux, dans le *Phaëton*, de Lulli. Sept mille pierreries de toutes les couleurs, incrustées dans les colonnes de cet édifice, jetaient un éclat merveilleux.

Ces effets nouveaux produisirent le résultat prévu, le public revint en foule admirer les tableaux que l'on montrait à l'Opéra; mais son ardeur se ralentit encore : les recettes baissaient, les directeurs se voyaient entraînés à leur ruine. L'organiste Cambert avait fondé notre théâtre lyrique, un autre organiste devait le sauver dans ce péril imminent, dans cet état de langueur ou de crise dont le dénouement n'offrait aucune chance heureuse. La musique française de ce temps n'était qu'une lourde psalmodie, une sorte de plain-chant, il est tout naturel que les organistes l'aient prise sous leur protection. Avant de parler du début de cet autre organiste sur la scène de l'Opéra, je dois vous faire connaître quelques faits qui précédèrent l'exhibition de ses œuvres dramatiques.

Jean-Philippe Rameau, né à Dijon le 25 septembre 1683, avait appris la musique dès son enfance de Jean Rameau, son père, organiste. Un invincible attrait l'attacha à l'étude d'un art qu'il aimait

avec passion. Lulli n'existait plus : des sonates, des trios apportés d'Italie faisaient connaître à la France un nouveau genre de musique, dont la mélodie, les accompagnemens, les formes, l'allure plus leste et plus brillante, mis en opposition avec les productions de Lulli et de ses imitateurs, commençaient à refroidir l'admiration que l'on avait pour le genre national. La musique italienne comptait un grand nombre d'enthousiastes parmi les Français au commencement du XVIII[e] siècle. En 1702, l'abbé Raguenet publia son *Parallèle des Italiens et des Français en ce qui regarde la musique et les opéras*. Cet opuscule fit grand bruit dans le monde musical, les partisans de la musique italienne l'accueillirent avec transport; Raguenet s'y montrait apologiste zélé des productions de l'Italie, et battait en ruines la psalmodie française. Freneuse de La Vieuville s'empressa de défendre la musique nationale, que l'on attaquait pour la première fois et d'une manière si scandaleuse, il fit imprimer un volume intitulé *Comparaison de la musique française et de la musique italienne*, panégyrique de Lulli, ouvrage mieux fait que celui de son adversaire. Freneuse donne de mauvaises raisons pour défendre une mauvaise cause; il parle en homme prévenu, décidé à périr sur la brèche en combattant pour l'honneur français, plutôt que de faire la moindre concession aux opéras italiens. Raguenet répondit, Freneuse répliqua, une troisième riposte prolongea une dispute qui eut beaucoup de retentissement au foyer de l'Opéra et dans les salons fashionables. Rameau, déjà fort instruit dans son art, rêvant aux moyens de marcher vers le progrès, trouva les esprits partagés sur le genre qui méritait la préférence.

Rameau voulut connaître la vérité, les partitions italiennes que l'on possédait en France ne pouvaient pas lui montrer l'art italien dans toute sa puissance; le style d'exécution était si différent dans l'un et l'autre pays, qu'il se décida à passer les Alpes. Rameau trouva l'opéra italien complet au théâtre de Milan, mais les préventions nationales contre lesquelles il semblait vouloir se prémunir en quittant sa patrie, le suivaient au-delà des monts. Il écouta les productions des maîtres italiens sans les goûter, fut insensible aux beautés d'invention et d'exécution, ne comprit pas cette musique, ou s'obstina dans le parti pris de ne pas la comprendre, et se hâta de rentrer en France pour se joindre aux vrais Français qui prônaient

Lulli, et ne craignaient pas d'affirmer que nous possédions la vraie musique, la seule qui eût le pouvoir de charmer et d'exprimer les sentimens dramatiques.

Rameau vint à Paris, y tint avec honneur les orgues de plusieurs églises ; son talent le fit demander par le chapitre de la cathédrale de Clermont en Auvergne; il accepta ce nouvel emploi et se rendit à Clermont vers 1720. Il ne tarda pas à se trouver à l'étroit dans cette ville, le sentiment de sa force lui faisait désirer de retourner à Paris. Il montre son *Traité d'harmonie* à messieurs les chanoines, et les engage à résilier l'engagement qu'il a signé avec eux, afin d'aller publier cette œuvre qui ne pouvait être mise au jour que dans la capitale. Si la noble ambition de paraître sur un terrain plus vaste portait l'organiste à réclamer sa liberté, la supériorité de son mérite rendait le chapitre insensible à ses prières. Cette résistance força Rameau à recourir à un moyen singulier, une ruse de guerre qui produisit l'effet qu'il en espérait.

Le samedi de l'octave de la Fête-Dieu, au salut du soir, il combina les jeux de l'orgue de la manière la plus désagréable, attaqua les dissonances les plus dures, et suivit son thème en employant toujours des accords de cette espèce. Les chanoines, surpris et l'oreille déchirée par cette adroite cacophonie, lui donnèrent plusieurs fois le signal ordinaire pour le faire cesser; Rameau suivait toujours sa marche et continuait sa désespérante symphonie, sa musique d'enragé, sa ronde du sabbat. Un émissaire vint lui signifier l'ordre de mettre fin aux souffrances qu'il faisait éprouver aux fidèles. Rameau quitta le clavier et sortit de l'église. Le chapitre lui fit des reproches, il répondit qu'il ne jouerait jamais autrement si l'on persistait à lui refuser sa liberté. C'était un parti pris, on vit bien qu'il était inutile de retenir un organiste qui avait une vengeance toute prête sous ses doigts, le contrat fut déchiré. L'artiste indépendant témoigna sa reconnaissance et charma de nouveau, jusqu'à son départ, les oreilles qu'il avait si malicieusement outragées.

Rameau, de retour à Paris, publia plusieurs ouvrages de théorie dans lesquels beaucoup d'erreurs se rencontraient parmi de très bonnes choses. Ces ouvrages le firent connaître avec honneur; exaltés par des sectateurs qui adoptaient tout aveuglément et juraient sur la parole du maître; combattus, dénigrés même par de redou-

tables adversaires, les traités de Rameau devinrent un objet de controverse qui mit au jour le nom de leur auteur, et porta l'attention du public sur l'artiste.

Rameau s'était fait une brillante réputation comme théoricien, mais on se méfiait encore de son talent pour la scène lyrique; c'est là pourtant qu'il voulait faire ses preuves. Il avait quarante-quatre ans, et les portes de l'Académie royale de Musique étaient encore fermées pour lui. Il allait solliciter chez les paroliers de l'époque, demandant un livret d'opéra; le théoricien fameux n'obtenait que des refus. Aucun rimeur ne voulait tenter l'aventure, et, comme aujourd'hui, l'on exigeait que le musicien qui désirait se faire connaître se fût déjà signalé par un ouvrage d'éclat. Il fallait pourtant commencer, et Rameau ne pouvait parvenir à faire ce premier pas. Il avait assisté à une représentation du *Jephté* de Montéclair; l'organiste de Clermont, accoutumé à la musique d'église, trouvait que l'on psalmodiait assez bien à l'Opéra, l'organiste se sentit capable de faire manœuvrer les chantres de l'Académie royale de Musique aussi bien que les compositeurs ses rivaux le faisaient. Mais ces rivaux étaient en possession de la scène, ils en défendaient les abords, et le bienheureux privilége de produire un drame lyrique sur le théâtre ne s'obtenait pas plus facilement il y a cent ans qu'aujourd'hui.

Houdart de La Motte était alors le fabricateur de livrets le plus habile, Rameau l'avait sollicité plusieurs fois, mais en vain. Après avoir plaidé sa cause verbalement, ce musicien imagina qu'un petit mémoire écrit produirait plus d'effet auprès du rimeur insensible à ses prières; voici la lettre qu'il lui adressa le 25 octobre 1727. Cette lettre est un monument très curieux pour l'histoire de notre Opéra, et nos mœurs musicales ont si peu changé, que je crois rendre service aux jeunes compositeurs en leur offrant un modèle de placet. Il suffira de changer les noms et la désignation des ouvrages pour que la lettre puisse être adressée par les Rameau de nos jours aux La Motte dont ils implorent la faveur.

« Quelques raisons que vous ayez, monsieur, pour ne pas attendre de ma musique théatrale un succès aussi favorable que de celle d'un auteur plus expérimenté, en apparence, dans ce genre, per-

mettez-moi de les combattre et de justifier en même temps les préventions où je suis en ma faveur, sans prétendre tirer de ma science d'autres avantages que ceux que vous sentirez, aussi bien que moi, devoir être légitimes.

« Qui dit un savant musicien, entend ordinairement par là un homme à qui rien n'échappe dans les différentes combinaisons de notes. Mais on le croit en même temps tellement absorbé dans ces combinaisons, qu'il y sacrifie tout : le bon sens, le sentiment, l'esprit et la raison. Or, ce n'est là qu'un musicien de l'école, école où il n'est question que de notes et de rien de plus; de sorte qu'on a raison pour lors de lui préférer un musicien qui se pique moins de science que de goût. Cependant celui-ci, dont le goût n'est formé que par des comparaisons à la portée de ses sensations, ne peut tout au plus exceller que dans de certains genres, je veux dire les genres relatifs à son tempérament. Est-il naturellement tendre, il exprime la tendresse. Son caractère est-il vif, enjoué, badin, sa musique y répond pour lors : mais sortez-le de ces caractères qui lui sont naturels, vous ne le reconnaissez plus. D'ailleurs, comme il tire tout de son imagination, sans aucun secours de l'art, par ses rapports avec les expressions, il s'use à la fin. Dans son premier feu il était tout brillant; mais ce feu se consume à mesure qu'il veut le rallumer, et l'on ne trouve plus chez lui que des redites et des platitudes. Il serait donc à souhaiter qu'il se trouvât pour le théâtre un musicien qui étudiât la nature avant de la peindre, et qui par sa science sût faire le choix des couleurs et des nuances dont son esprit et son goût lui auraient fait sentir le rapport avec les expressions nécessaires.

« Je suis bien éloigné de croire que je sois ce musicien; mais du moins j'ai au-dessus des autres la connaissance des couleurs et des nuances dont ils n'ont qu'un sentiment confus, et dont ils n'usent à propos que par hasard. Ils ont du goût et de l'imagination, mais le tout est borné dans le réservoir de leurs sensations, où les différens objets se réunissent en une petite portion de couleurs, au-delà desquelles ils n'aperçoivent plus rien. La nature ne m'a pas tout-à-fait privé de ses dons, et je ne suis pas livré aux combinaisons des notes jusqu'au point d'oublier leur liaison intime avec le beau na-

turel qui suffit seul pour plaire; mais qu'on ne trouve pas facilement dans une terre qui manque de semences, et qui a fait ses derniers efforts.

« Informez-vous de l'idée que l'on a de deux cantates qu'on m'a prises depuis une douzaine d'années, et dont les manuscrits sont tellement répandus en France, que je n'ai pas cru devoir les faire graver, puisque je pourrais en être pour les frais, à moins que je n'en joignisse d'autres aux premières, ce que je ne puis faire faute de paroles. L'une a pour titre *l'Enlèvement d'Orythie;* il y a du récitatif et des airs caractérisés; l'autre a pour titre *Thétis*, où vous pourrez remarquer le degré de colère que je donne à Neptune et à Jupiter, selon qu'il appartient de donner plus de sang-froid ou plus de possession à l'un qu'à l'autre; et selon qu'il convient que les ordres de l'un et de l'autre soient exécutés. Il ne tient qu'à vous de venir entendre comment j'ai caractérisé le chant et la danse des sauvages qui parurent sur le Théâtre-Italien, il y a un an ou deux; et comment j'ai rendu ces titres : *Les Soupirs, les Tendres plaintes, les Cyclopes, les Tourbillons* (c'est-à-dire les tourbillons de poussière excités par de grands vents), *l'Entretien des muses, une Musette, un Tambourin*, etc., dans une pièce de clavecin.

« Vous verrez pour lors que je ne suis pas novice dans l'art, et qu'il ne paraît pas surtout que je fasse grande dépense de ma science dans mes productions, où je tâche de cacher l'art par l'art même. Je n'y ai en vue que les gens de goût et nullement les savans, puisqu'il y en a beaucoup de ceux-là et presque point de ceux-ci. Je pourrais encore vous faire entendre des motets à grand chœur, où vous reconnaîtriez si je sens ce que je veux exprimer. Enfin, en voilà assez pour vous faire faire des réflexions. »

La Motte ne prit pas la peine de faire ces réflexions et persista dans ses refus. C'est l'opéra de *Jephté* qui avait inspiré à Rameau le désir de composer pour la scène lyrique; l'abbé Pellegrin était l'auteur du livret de *Jephté*, Rameau courut chez l'abbé,

Qui dévot le matin et le soir idolâtre
Déjeunait de l'autel et soupait du théâtre.

Pellegrin mangeait à deux râteliers, et pourtant il faisait maigre

chère. Rameau déploya toute son éloquence pour endoctriner l'abbé fabricant de livrets : sa logique serrée n'amenant aucun résultat satisfaisant, il eut recours enfin à l'argument qu'il gardait pour assurer son triomphe. Le musicien présente à son poète un billet de cinq cents livres, c'était une ancre de salut qui devait préserver Pellegrin du naufrage qu'il redoutait et laissait le débutant exposé à toutes les infortunes, suite inévitable de son peu d'expérience. Rameau signe le contrat aléatoire portant obligation de cinq cents livres tournois, le remet à Pellegrin qui se hâte de lui confectionner un livret d'opéra calqué sur la *Phèdre* de Racine, ayant pour titre *Hippolyte et Aricie.*

Le musicien reçut avec transport l'œuvre de son associé, le premier acte fut bientôt écrit, copié, mis sur les pupitres, et l'on en fit l'essai chez La Poplinière, fermier-général, qui affectionnait beaucoup Rameau. L'abbé Pellegrin assistait à cette répétition : frappé de la beauté de la musique, il ne se contente pas de témoigner son admiration en l'applaudissant avec l'auditoire brillant que l'on avait assemblé pour l'entendre, il court à l'auteur, l'embrasse, et déchire le billet en s'écriant qu'un pareil musicien n'a pas besoin de caution.

Hippolyte et Aricie parut sur la scène le 1er octobre 1733. Une violente opposition s'éleva contre le nouvel œuvre dont le succès fut contesté. « Que ne peut l'habitude sur nous? dit un contemporain : si depuis long-temps nous n'avions été éclairés que par la faible lueur d'un flambeau, nous fermerions les yeux à la lumière du soleil, et la crainte d'être éblouis pendant quelques momens, nous ferait préférer l'horreur des ténèbres à l'éclat du plus beau jour. La nature nous inspire en vain le bon goût, l'habitude en forme souvent un factice, pour lequel les préjugés fortifient notre attachement ; et Rameau faillit en être la victime.

« Lulli avait accoutumé nos oreilles aux sons les plus doux, aux intonations les plus faciles ; content d'intéresser le cœur, il n'avait que rarement cherché à captiver tous nos sens par la magie de l'harmonie ; il s'était principalement attaché à la mélodie que le goût et le sentiment lui inspiraient ; et quoique ce grand musicien n'eût pas saisi tout ce qui caractérisait le goût naturel, le Français, né sensible, toujours entraîné par le mouvement de son cœur, ne croyait

pas qu'il pût y avoir d'autres beautés que celles qui brillaient dans les œuvres de ce créateur de la musique française. Le goût qui régnait dans ses opéras paraissait au public le bon goût par excellence. Tous les ouvrages de musique n'étaient appréciés que d'après les rapports qu'ils avaient avec ceux de Lulli.

« On entendait pour la première fois des airs dont l'accompagnement augmentait l'expression, des accords surprenans, des intonations qu'on avait cru impraticables, des chœurs, des symphonies dont les parties différentes, quoique très nombreuses, se mêlaient de façon à ne former qu'un tout. Les mouvemens étaient combinés avec un art inconnu jusqu'alors, appliqués aux différentes passions avec une justesse qui produisait les effets les plus merveilleux. Ce n'était plus au cœur seul que la musique parlait; les sens étaient émus, et l'harmonie enlevait les spectateurs à eux-mêmes, sans leur laisser le temps de réfléchir sur la cause de ses prodiges.

« Lulli avait charmé, séduit; Rameau étonnait, subjuguait, transportait. Était-il facile de reconnaître dans la musique de celui-ci le véritable langage de la nature, tandis qu'on était prévenu que l'autre avait su le rendre?

« Aussi le rideau fut à peine levé, qu'il se forma dans le parterre un bruit sourd, qui, croissant de plus en plus, annonça bientôt à Rameau la chute la moins équivoque. Un revers si peu mérité l'étonna sans l'abattre : Je me suis trompé, disait-il; j'ai cru que mon goût réussirait; je n'en ai point d'autre; je ne ferai plus d'opéras. Peu à peu les représentations d'*Hippolyte et Aricie* furent plus suivies et moins tumultueuses; les applaudissemens couvrirent les cris d'une cabale qui s'affaiblissait chaque jour; et le succès le plus décidé couronnant les travaux de l'auteur, l'excita à de nouveaux efforts qui lui firent partager avec Lulli les honneurs de la scène lyrique; et par la révolution la plus étonnante, lui méritèrent le titre de réformateur de la musique. »

Le nombre des admirateurs de Rameau s'accrut bientôt au point de former un parti redoutable pour les sectateurs de Lulli. Les lullistes et les ramistes se divisèrent en deux camps, et, pour la première fois, la guerre porta ses ravages dans notre Académie royale de Musique. On remit en scène plusieurs opéras de Lulli; Chassé, Tribou, Mlle Fel, nouvelle cantatrice que la ville de Bor-

deaux venait de céder à la capitale, prêtèrent l'appui de leur talent à ces anciens ouvrages, et Rameau soutint seul la rivalité de Lulli et des musiciens qui travaillaient dans le style de ce maître. Campra donne, en 1735, *Achille et Déidamie*; Mouret, *les Graces*; Rameau se signale par *les Indes galantes* où l'on remarque l'air de l'entrée des sauvages. Cet air, plein de vigueur et d'un beau caractère, fit fureur dans sa nouveauté. Les organistes, les clavecinistes le savaient par cœur; ce morceau favori a figuré pendant quatre-vingts ans aux concerts donnés dans le jardin des Tuileries le jour de la fête du roi. Sa longue et brillante carrière ne s'est point arrêtée; et toutes les fois qu'on exécute *Azémia* sur un théâtre de province, l'air des sauvages fait encore son explosion dans l'ouverture de cet opéra-comique où Dalayrac l'a placé en l'ornant d'un contrepoint qui pourrait être meilleur et d'un tour moins vulgaire. Cette seconde victoire augmenta le crédit de Rameau, qui devint maître absolu de la scène lyrique, en 1737, après le succès prodigieux de *Castor et Pollux*, son chef-d'œuvre. Dans cet ouvrage, il se montra supérieur à lui-même, et les belles choses qu'il renferme seraient encore goûtées de nos jours. Le chœur *Que tout gémisse*, fort admiré de Gluck, a été placé dernièrement dans un melodrame arrangé par M. Schneitzoëffer, où il a produit beaucoup d'effet. L'air *Tristes apprêts, pâles flambeaux*, est d'une melodie solennelle et mélancolique; le menuet *Dans ce doux asile* est d'une allure pleine de franchise, et n'a pas plus vieilli que certains menuets de Gluck, tels que celui d'*Armide*, *On s'étonnerait moins*.

Scanderberg, opéra de La Motte, mis en musique par Rebel et Francœur, avait été reçu avec enthousiasme, en 1735; les costumes et les décors de cette pièce firent beaucoup de bruit dans le monde qui fréquentait les théâtres. Rebel et Francœur composèrent presque toujours en société; on les appelait les *petits-violons*, parce qu'ils avaient débuté ensemble dans les concerts, encore enfans, jouant du violon d'une manière très remarquable. Ce premier succès obtenu de compagnie les attacha l'un à l'autre. *Les Voyages de l'Amour*, de La Bruère et Boismortier; *les Romans*, de Bonneval et Niel; *les Génies*, de Fleuri, mis en musique par M[lle] Duval, actrice de l'Opéra; *le Triomphe de l'Harmonie*, de Pompignan et Grenet, avaient précédé *Castor et Pollux*. Ces quatre pièces étaient des opéra-ballets, com-

posés de trois, quatre, cinq actes, qui n'avaient ensemble aucune liaison et formaient chacun une pièce entière.

En 1739, Rameau fait représenter *les Fêtes d'Hébé*, *Dardanus*; Mouret reparaît sur la scène, en 1742, et donne *Ragonde*, ballet burlesque; Mondonville se fait connaître par *Isbé*, opéra en trois actes. *Les Caractères de la Folie*, paroles de Duclos, musique de Bury; *le Pouvoir de l'Amour*, de Saint-Marc et Royer; *l'École des amans* de Fuselier et Niel, précèdent *la Princesse de Navarre*, comédie en trois actes avec des intermèdes, jouée le 23 février 1745, devant le roi, sur le théâtre de la Grande-Écurie, à Versailles. Ce fut le début de Voltaire, il écrivit cette pièce pour le mariage du dauphin avec l'infante d'Espagne, Rameau fit la musique des intermèdes. *Zélindor, roi des Sylphes*, paroles de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, eut un succès prodigieux. L'opéra-bouffon s'aventura sur notre grande scène lyrique; *Platée*, d'Autreau, musique de Rameau, réussit à merveille à côté de *Jupiter vainqueur des Titans*, des *Génies tutélaires*, des *Génies élémentaires*, des génies de toutes les espèces que les faiseurs à la mode lançaient par volées au milieu de leurs intrigues mythologiques.

Deux nouveaux talens brillaient sur la scène de l'Opéra, Mlle Chevalier et Mlle de Metz, nièce de Mlle Antier. Ces deux virtuoses s'étaient signalées dans *Armide* dont elles remplirent tour à tour le rôle principal. Le 18 mars 1746, le maréchal de Saxe paraissait pour la première fois à l'Opéra après la bataille de Fontenoi, il y fut accueilli avec des transports d'enthousiasme. Mlle de Metz, qui représentait le personnage de la Gloire dans le prologue d'*Armide*, posa sa couronne de laurier sur la tête du vainqueur des Anglais. Le maréchal envoya le lendemain pour dix mille francs de diamans à Mlle de Metz. On a vu que la tante de cette actrice avait fait le même cadeau, dans une circonstance semblable, au maréchal de Villars après la victoire de Denain. Mlle de Metz était fort belle, et quitta le théâtre, en 1751, après avoir perdu la raison; elle vécut plus de trente ans encore dans le silence le plus profond, sans chanter une note, sans prononcer même une parole.

Lorsque Mme d'Etioles, ensuite marquise de Pompadour, fut annoncée pour maîtresse de Louis XV, avant même qu'elle fût dé-

clarée, Voltaire s'empressa de lui faire sa cour. Il réussit aisément à lui plaire. Transplantée au château de Versailles, assez mal instruite du caractère et des goûts du roi, elle avait d'abord espéré l'amuser par ses talens; sur un théâtre particulier, elle jouait devant lui de petits actes d'opéra, dont quelques-uns étaient faits pour elle, et dans lesquels sa voix, son jeu, son chant, étaient justement applaudis. Voltaire, en faveur auprès d'elle, s'avisa de vouloir diriger ce spectacle. L'alarme en fut au camp des gentilshommes de la chambre et des intendans des Menus-Plaisirs. C'était empiéter sur leurs droits, et ce fut entre eux une ligue pour éloigner de là un homme qui les aurait dominés tous, s'il avait plu au roi autant qu'à sa maîtresse. Mais on savait que Louis XV ne l'aimait pas, et que son empressement à se produire ajoutait encore à ses préventions contre lui. Peu touché des louanges qu'il lui avait données dans son panégyrique, il ne voyait en lui qu'un philosophe impie et qu'un flatteur ambitieux. Voltaire avait auprès du roi des jaloux et des envieux de la faveur qu'on lui voyait briguer, ils s'empressaient de censurer tout ce qu'il faisait pour réussir. A leur gré le poème de *Fontenoi* n'était qu'une froide gazette; le panégyrique du roi était inanimé, sans couleur, sans verve; les vers à M[me] de Pompadour furent taxés d'indécence et d'indiscrétion, il y mettait le roi au niveau et de pair avec sa maîtresse en disant :

> Soyez tous deux sans ennemis,
> Et gardez tous deux vos conquêtes.

Au mariage du dauphin avec l'infante d'Espagne, il fut aisé de relever l'inconvenance et le ridicule d'avoir donné pour spectacle à l'infante cette *Princesse de Navarre* qui véritablement n'était pas faite pour réussir. L'idée du *Temple de la Gloire* valait bien mieux, c'est la seule chose qui ait quelque mérite parmi tout ce fatras de vers que Voltaire a rimés pour notre Opéra. Le troisième acte, dont Trajan est le héros, présentait une allusion flatteuse pour Louis XV : c'était un monarque juste, humain, généreux, pacifique et digne de l'amour du monde, à qui le temple de la Gloire était ouvert. Voltaire n'avait pas douté que le roi ne se reconnût dans cet éloge à bout portant. Après le spectacle il se trouva sur son passage, et

voyant que sa majesté passait sans lui dire un mot, il prit la licence de lui demander : « Trajan est-il content? » Trajan, surpris, indigné qu'on s'oubliât jusqu'à l'interroger, répondit par un silence dédaigneux, et toute la cour trouva mauvais que Voltaire eût osé questionner le roi.

Le Temple de la Gloire fut représenté à Versailles, le 27 novembre 1745. Rameau en avait composé la musique. Je ne parle point d'une infinité de pièces de circonstance qui parurent à la même époque, ni des reprises des opéras de Lulli dont tout le répertoire fut remis en scène. Les auteurs briguaient la faveur d'être admis à composer pour le théâtre des petits appartemens dont Mme de Pompadour était la *prima donna. Ismène, Églé, Almasis, Érigone, les Surprises de l'Amour*, et beaucoup d'autres opéras, sont représentés par la troupe chantante dirigée par la favorite. Mmes de Pompadour, de Marchais, de Brancas, Trusson, le duc d'Ayen, le marquis de La Salle, le chevalier de Clermont, le vicomte de Rohan, y tenaient les divers emplois tragiques et comiques. Un autre théâtre particulier attirait à Passy la foule des amateurs.

Le nom de La Poplinière doit figurer dans l'histoire de notre musique dramatique; ce fermier-général faisait un noble usage de ses trésors, il aimait les arts avec passion, la musique surtout. Séparé de sa femme après l'aventure de la cheminée à plaque mobile, aventure que les mémoires du temps et les pièces de théâtre de notre époque ont rendue populaire, séparé de son infidèle moitié, La Poplinière ne songea plus qu'à vivre en homme libre, en *dilettante* prodiguant ses richesses pour satisfaire ses goûts, ses fantaisies, ses caprices d'artiste. Sa maison de Passy redevint un séjour enchanteur avec un *crescendo* notable de brillantes folies. Cet heureux du siècle entretenait à ses frais le meilleur concert de France. Les symphonistes logeaient chez lui, et préparaient ensemble le matin les ouvrages qu'ils devaient exécuter le soir. Les premiers talens des théâtres, et principalement les cantatrices et les danseuses de l'Opéra, venaient embellir ses soupés. A ces festins splendides, après que de belles voix s'étaient réunies pour charmer l'oreille; lorsque Jéliotte et Mlle Fel avaient chanté les délices de l'amour heureux; lorsque Chassé, d'une voix éclatante et sonore, frappait la dernière cadence d'une chanson bachique, on

était agréablement surpris de voir Lany, sa sœur, la jeune Puvigné quitter la table, et dans la même salle danser les airs que l'orchestre exécutait.

Tous les musiciens habiles qui venaient d'Italie, chanteurs, cantatrices, violonistes étaient reçus, logés, entretenus dans sa maison, et chacun s'empressait de contribuer à l'ornement de ses concerts. Rameau composait ses opéras dans cette harmonieuse retraite, il avait à sa disposition un théâtre, les acteurs de l'Académie-Royale, et d'excellens symphonistes pour en essayer sur-le-champ les scènes principales. Les jours de fête on chantait la messe à la chapelle domestique; l'orgue sonnait sous les doigts de Rameau, et l'auditoire était ravi de ces improvisations du maître de chapelle par excellence. Bourgeois, il vivait comme un prince, mieux encore, puisque les princes, les hauts dignitaires de la cour, sollicitaient avec empressement la faveur d'être admis chez La Poplinière, afin de prendre part à ses plaisirs.

Son théâtre était un premier degré qui a conduit plus d'un compositeur à notre grande scène lyrique. Protégé par ce généreux Mécène, un débutant pouvait faire entendre son œuvre avec tous les avantages désirables : les premiers sujets de l'Académie royale de Musique le chantaient, un excellent orchestre les accompagnait. La Poplinière payait tous les frais de cet essai; si l'épreuve était favorable au jeune musicien, les amateurs proclamaient le succès qu'il venait d'obtenir à Passy; le bruit en retentissait à Versailles, à Paris; de puissans protecteurs joignaient leur crédit à celui de La Poplinière, et le débutant était bientôt admis à se produire sur un plus grand théâtre. On n'essayait sur celui de Passy que des fragmens de drame lyrique, on n'y représentait point d'opéras, et la raison en est toute simple, le maître de la maison ne faisait que des comédies. Des acteurs pris dans sa société les jouaient; ces ouvrages, quoique médiocres, étaient d'assez bon goût, assez bien écrits. Le succès ne pouvait en être douteux, le spectacle était suivi d'un soupé magnifique où l'élite des spectateurs figurait, où les ambassadeurs de l'Europe, la plus haute noblesse et les plus jolies femmes étaient invités.

Marmontel et Rameau vivaient ensemble chez La Poplinière, c'est là que le prévôt des marchands, Bernage, vint les trouver et

leur proposer de faire un opéra relatif à la naissance du duc de Bourgogne, pièce de circonstance qui devait présenter un grand spectacle et beaucoup de luxe de mise en scène. Il fallait que, dans cet ouvrage, paroles et musique, tout fût écrit à la hâte et à jour nommé. De part et d'autre le travail n'était qu'une ébauche. Cependant, comme *Acante et Céphise* était une œuvre à grande machine, le mouvement de la scène, la beauté des décorations, quelques bons effets d'harmonie, peut-être aussi l'intérêt des situations, le soutinrent. Il eut quatorze représentations, c'était beaucoup pour un ouvrage de commande. *Acante et Céphise* est un titre bien connu dans les fastes de l'Opéra; pendant plus de soixante ans, il a figuré en tête du catalogue alphabétique donné chaque année par l'Almanach des spectacles.

Marmontel s'était laissé charmer dans les concerts par des morceaux d'une mélodie après laquelle la musique française lui semblait lourde et monotone. Ces airs, ces duos, ces récitatifs mesurés dont les Italiens composaient leurs scènes lyriques, le touchaient vivement. Il en étudia les formes et voulut que Rameau s'appliquât avec lui à transporter sur notre théâtre ces richesses et ces beautés. Mais Rameau, déjà vieux, n'était pas dispose à changer sa manière et s'obstinait à mépriser celle des Italiens, bien qu'il fût assez homme de goût pour en apprécier les avantages. Le plus bel air de Léo, de Vinci, de Jomelli, de Pergolèse, le faisait fuir d'impatience.

On reprit *Thétis et Pélée* en 1750. Fontenelle, auteur des paroles de cet opera, était dans la loge où il avait été soixante ans auparavant quand on le représenta pour la première fois. Ce même jour, il eut pour convives à dîner deux de ses amis qui avaient dîné avec lui le jour de la première représentation de cette pièce en 1689. Fontenelle fut applaudi, fêté à cette reprise. Un pareil exemple de longévité peut se rencontrer parmi les hommes, trois amis se rencontreront encore à table après soixante ans; mais il est difficile qu'ils assistent au même opéra sérieux ou comique à des époques si éloignées. Les drames lyriques, bien que d'une plus forte constitution, n'ont plus maintenant des amateurs qui consentent à les entendre pendant un siècle.

Rameau s'était élevé au plus haut degré de sa gloire, il avait à peu près terrassé Lulli, dont la musique, trop simple, paraissait lan-

guissante après les airs emphatiques du nouveau maître français et les hurlemens de ses chœurs. Rameau régnait en souverain à l'Opéra, lorsque les directeurs de ce théâtre y firent exécuter des intermèdes italiens par quelques chanteurs médiocres recrutés dans le Piémont. Jamais révolution ne fut plus prompte et plus vive; la guerre est allumée pour la seconde fois. Les lullistes, déjà découragés, gardèrent le silence; le parti de Rameau fut accablé, et les enthousiastes du genre ultramontain s'emparèrent du champ de bataille. En vain quelques champions de la psalmodie française voulurent confier leurs réclamations et leurs plaintes aux feuilles périodiques, ou les hasarder en forme de brochures; les vainqueurs dédaignèrent de se mesurer avec d'aussi faibles adversaires. Ces vieux amateurs ne remportèrent de leur démarche inconsidérée que le ridicule de l'avoir entreprise.

La Serva padrona, de Pergolèse, eut un succès de fureur, de fanatisme; elle parut le 1er août 1752. Anna Tonelli et Manelli, un soprane et une basse comique, produisirent seuls cet effet merveilleux. Un duo, tel était le morceau le plus compliqué, l'ensemble harmonieux le plus riche que la musique italienne vint opposer aux masses de l'opéra français, et pourtant du premier coup elle le battit en ruines. *Il Giocatore, il Maestro di musica, la Finta Cameriera, la Donna superba, la Zingara*, et six autres opéras, succédèrent à *la Serva padrona* avec des chances diverses. Catarina Tonelli, sœur de la *prima donna*, et trois autres acteurs subalternes, composaient la troupe italienne; les intermèdes qu'elle jouait, tels que *il Giocatore, la Serva padrona*, n'avaient que deux personnages. Ces Italiens ne chantaient que l'*opera buffa;* on les appela les *bouffons*, ce mot s'est conservé et l'on nomme encore aujourd'hui les *bouffes* nos acteurs italiens, bien qu'ils représentent plus souvent des tragédies que des pièces comiques.

J.-J. Rousseau parle avec beaucoup d'irrévérence du talent de Mlle Tonelli et de ses compagnons; mais son opinion en musique n'est pas exempte d'exagération; d'ailleurs, c'est à propos de son opérette qu'il arrive à conter les faits et gestes des Italiens; cette circonstance doit nous tenir en garde contre son jugement. Voici ce qu'il en dit :

« Quelque temps avant qu'on donnât *le Devin du village*, il était

arrivé à Paris des bouffons italiens qu'on fit jouer sur le théâtre de l'Opéra, sans prévoir l'effet qu'ils y allaient faire. Quoiqu'ils fussent détestables, et que l'orchestre, alors très ignorant, estropiât à plaisir les pièces qu'ils donnèrent, elles ne laissèrent pas de faire à l'opéra français un tort qu'il n'a jamais réparé. La comparaison de ces deux musiques, entendues le même jour sur le même théâtre, déboucha les oreilles françaises; il n'y eut personne qui pût endurer la traînerie de leur musique après l'accent vif et marqué de l'italienne; sitôt que les bouffons avaient fini, tout s'en allait. On fut forcé de changer l'ordre et de mettre les bouffons à la fin. On donnait *Eglé*, *Pygmalion*, *le Sylphe;* rien ne tenait.

« Les bouffons firent à la musique italienne des sectateurs très ardens. Tout Paris se divisa en deux partis plus échauffés que s'il se fût agi d'une affaire d'état ou de religion. L'un, plus puissant, plus nombreux, composé des grands, des riches et des femmes, soutenait la musique française; l'autre, plus vif, plus fier, plus enthousiaste, était composé des vrais connaisseurs, des gens à talens, des hommes de génie. Son petit peloton se rassemblait à l'Opéra sous la loge de la reine. L'autre parti remplissait le reste du parterre et de la salle; mais son foyer principal était sous la loge du roi. Voilà d'où vinrent ces noms de partis célèbres en ce temps-là, de *coin du roi* et de *coin de la reine.* La dispute, en s'animant, produisit des brochures. Le coin du roi voulut plaisanter; il fut moqué par *le Petit prophète*, il voulut se mêler de raisonner, il fut écrasé par la *Lettre sur la musique française.* Ces deux petits écrits, l'un de Grimm et l'autre de moi, sont les seuls qui survivent à cette querelle : tous les autres sont déjà morts.

« Mais *le Petit prophète*, qu'on s'obstina long-temps à m'attribuer malgré moi, fut pris en plaisanterie, et ne fit pas la moindre peine à son auteur; au lieu que la *Lettre sur la musique française* fut prise au sérieux, et souleva contre moi toute la nation, qui se crut offensée dans sa musique. La description de l'incroyable effet de cette brochure serait digne de la plume de Tacite. C'était le temps de la grande querelle du parlement et du clergé. Le parlement venait d'être exilé; la fermentation était au comble : tout menaçait d'un prochain soulèvement. La brochure parut; à l'instant toutes les autres querelles furent oubliées; on ne songea qu'au péril de la

musique française, et il n'y eut plus de soulèvement que contre moi. Il fut tel que la nation n'en est jamais bien revenue. A la cour, on ne balançait qu'entre la Bastille et l'exil, et la lettre de cachet allait être expédiée, si M. Le Voyer n'en eût fait sentir le ridicule. »

Je suis loin de partager l'avis de Rousseau relativement à l'importance politique de sa *Lettre sur la musique française*, mais je ne regarde pas moins cette pièce comme une œuvre très remarquable sous le rapport de la force de sa logique et de la finesse de sa plaisanterie. Les raisons qu'il donnait étaient assez bonnes pour qu'il n'eût pas besoin de recourir aux invectives qui déchaînèrent contre lui ramistes et lullistes. Les symphonistes de l'Opéra brûlèrent Rousseau en effigie. Le corps des musiciens, qui se croit le premier orchestre du monde et qui est seulement le premier orchestre de Paris, parce qu'il n'y en a pas d'autre, dit Grimm, s'est trouvé extrêmement offensé par les reproches d'ignorance et d'imbécillité. Cette lettre, tombant comme la foudre sur la psalmodie française au moment des triomphes de l'opéra italien, devait la terrasser, l'écraser. Point du tout, elle s'en releva plus traînante et plus lourde; les Français, que l'on dit si légers dans leurs goûts, sont d'une opiniâtreté désespérante en fait de musique. L'intrigue agit à la sourdine, de puissantes cabales s'élevèrent en faveur de la musique nationale, on fit un succès pyramidal à *Titon et l'Aurore*, opéra de Mondonville, on reprit *Castor et Pollux* avec pompe, et les Italiens furent congédiés après le succès de *I Viaggiatori*, opéra en trois actes qu'ils jouèrent depuis le 12 février 1754 jusqu'au 7 mars suivant.

Tous ces opéras furent traduits en français et représentés sur le théâtre de la foire Saint-Germain, berceau de l'Opéra-Comique. L'impulsion musicale que les partitions italiennes lui donnèrent, le fit marcher plus vite vers la réforme. Vingt ans plus tard, Grétry faisait chanter son Marsias dans le style des virtuoses du grand Opéra, style que l'on avait conservé religieusement, et que l'auteur du *Jugement de Midas* frappa d'un ridicule dont il ne s'est plus relevé.

Le 18 octobre 1752, trois mois après l'arrivée des Italiens, on représente à Fontainebleau *le Devin du village*, opéra en un acte,

paroles et musique de J.-J. Rousseau, M[lle] Fel, Jéliotte et Cuvillier remplissaient les rôles de Colette, Colin, le Devin. Voici ce qu'en dit l'auteur : « La pièce fut très mal jouée quant aux acteurs ; mais bien chantée et bien exécutée quant à la musique. Dès la première scène, qui véritablement est d'une naïveté touchante, j'entendis s'élever dans les loges un murmure de surprise et d'applaudissement, jusqu'alors inoui dans ce genre de pièces. La fermentation croissante alla bientôt au point d'être sensible dans toute l'assemblée, et, pour parler à la Montesquieu, d'augmenter son effet par son effet même. A la scène des deux petites bonnes gens, cet effet fut à son comble. On ne claque point devant le roi ; cela fit qu'on entendit tout : la pièce et l'auteur y gagnèrent. J'entendis autour de moi un chuchotement de femmes qui me semblaient belles comme des anges, et qui s'entredisaient à demi-voix : Cela est charmant, cela est ravissant ; il n'y a pas un son là qui ne parle au cœur. Le plaisir de donner de l'emotion à tant d'aimables personnes m'émut moi-même jusqu'aux larmes, et je ne les pus contenir au premier duo, en remarquant que je n'etais pas seul à pleurer.

« Le lendemain, Jeliotte m'écrivit un billet où il me détailla le succès de ma pièce et l'engouement où le roi lui-même en était. « Toute la journée, me marquait-il, sa majesté ne cesse de chanter « avec la voix la plus fausse du royaume : *J'ai perdu mon serviteur,* « *j'ai perdu tout mon bonheur.* »

Le Devin du village fut joué à Paris le 1[er] mars 1753, et n'eut pas moins de succès. Rousseau avait fait l'abandon de ses droits d'auteur. Le roi lui donna cent louis, M[me] de Pompadour cinquante, après une représentation qui eut lieu à Bellevue, où elle fit le rôle de Colin ; il reçut encore cinquante louis de l'Opéra, et cinq cents francs de son editeur. *Le Devin du village* reussit complètement dans sa nouveauté ; la grande réputation littéraire de son auteur vint ajouter ensuite à ce succès, et le prolongea bien au-delà des bornes assignées aux ouvrages de ce temps et de ce style. Rousseau voulut traiter le thème de deux façons ; il refit la musique de son opéra. Cette partition authentique, et qu'on ne pouvait lui contester, car on avait élevé des doutes sur la première, fut remise par lui aux directeurs de l'Académie royale de Musique. Elle etait si mauvaise, qu'on refusa de l'exécuter. Le nouvel œuvre fut déposé à la

bibliothèque du théâtre, où il est encore. L'aspect seul de cette partition démontre que celui qui s'en avoue l'auteur ne peut pas avoir fait l'autre, bien que cette autre soit d'un style fort négligé et d'une facture inférieure à celle des compositeurs de l'époque. La musique du *Devin du village* a été attribuée à Grenet, auteur du *Triomphe de l'Harmonie*, opéra joué en 1737.

Mlle Le Maure, qui avait tenu d'une manière si brillante l'emploi de première cantatrice à l'Opéra, s'était retirée en 1743. Elle consentit pourtant à chanter dans les spectacles donnés, en 1745, pour le mariage du dauphin, à condition qu'un carrosse du roi viendrait la prendre et la conduirait à Versailles, accompagnée d'un gentilhomme de la chambre. « Mon Dieu! s'écria-t-elle en traversant Paris, que je voudrais être à une fenêtre pour me voir passer! » Mlle Fel lui succéda.

« Mlle Fel, qui, avec le plus heureux organe du monde, avec une voix toujours égale, toujours franche, brillante et légère, connaissait encore l'art que nous appelons, en langage sacré, chanter, terme honteusement profané en France, et appliqué à une façon de pousser avec effort des sons hors du gosier, et de les fracasser sur les dents par un mouvement de menton convulsif. C'est ce qu'on appelle chez nous crier, et qu'on n'entend jamais sur nos théâtres, à la vérité, mais tant qu'on veut dans les marchés publics. Faut-il s'étonner si j'ai été charmé, séduit, par les graces et la légèreté de cette voix unique, par le talent de Mlle Fel, qui a appris à sa nation que l'on pouvait chanter en français, et qui, avec la même hardiesse, a osé donner une expression originale à la musique italienne. » (Grimm, *Lettre sur Omphale.*)

Jéliotte était alors le ténor par excellence, et le sieur de Chassé, comédien d'un rare talent, doué d'une voix de baryton magnifique, avait fait oublier Thevenard.

Tribou, l'épicurien, disciple du père Porée et l'un de ses élèves les plus chéris, avait cédé sa place de première haute-contre à Jéliotte. Vivant libre et content de peu, Tribou devint charmant dans sa vieillesse, son humeur joyeuse ne l'abandonna jamais. Il prit congé gaiement des plaisirs du jeune âge, se laissant aller doucement au courant des années, et dans leurs délices conservant cette

philosophie verte, gaie et naïve, que Montaigne lui-même n'attribuait qu'à la jeunesse.

Un caractère d'une autre trempe, et aussi aimable à sa manière, était celui de Jeliotte. Doux, riant, *amistous*, pour me servir d'un mot de son pays qui le peint admirablement, il portait sur son front la sérénité du bonheur; en le respirant lui-même, il l'inspirait. C'était un homme complètement heureux. Né dans l'obscurité, enfant de chœur dans une église de Toulouse, il était venu de plein vol débuter sur le théâtre de l'Opéra, et signaler sa première épreuve par un succès d'enthousiasme. Dès ce moment, il jouit de toute la faveur du public, et pendant vingt ans il en fut l'idole. On tressaillait de joie quand il paraissait sur la scène; on l'écoutait avec l'ivresse du plaisir, et toujours l'applaudissement marquait le repos de sa voix. Cette voix était admirable, pleine, ronde, sonore, d'un timbre flatteur, bien qu'elle eût un éclat argentin, arrivant sans effort aux notes les plus élevées de la haute-contre. C'était le Rubini de 1750 pour l'émission du son.

Jéliotte n'était ni beau ni bien fait; mais, pour s'embellir, il n'avait qu'à chanter. On eût dit qu'il charmait les yeux en même temps que l'oreille. Les femmes en étaient folles; on les voyait à demi-corps élancées de leurs loges, donner en spectacle l'excès de leur émotion; et plus d'une, des plus jolies, voulaient bien la lui témoigner. Bon musicien, son talent ne lui donnait aucune peine, et son état n'avait pour lui que des agrémens. Chéri, considéré parmi ses camarades, il vivait en homme du monde, accueilli, désiré partout. D'abord, c'était son chant que l'on voulait entendre; et pour en donner le plaisir, il était d'une complaisance dont on était charmé autant que de sa voix. Il s'était fait une étude particulière de choisir et d'apprendre nos plus jolies chansons; il les chantait à ravir, en s'accompagnant de la guitare. Mais bientôt on oubliait en lui le chanteur, pour jouir des agrémens de l'homme aimable; et son esprit, son caractère, lui faisaient dans la société autant d'amis qu'il avait eu d'admirateurs. Il en avait dans la bourgeoisie, il en avait dans le plus grand monde; et partout simple, doux, modeste, il n'était jamais déplacé. Il s'était fait, par son talent et par les graces qu'il avait obtenues, une petite fortune, et s'en était servi d'abord pour mettre sa famille à l'aise. Il jouissait, dans les bu-

reaux et les cabinets des ministres, d'un crédit très considérable, car c'était le crédit que donne le plaisir; il l'employait à rendre dans la province où il était né des services importans. Aussi y était-il adoré.

Tous les ans, il lui était permis, en été, d'y faire un voyage, et de Paris à Pau sa route était connue; le temps de son passage était marqué de ville en ville; partout des fêtes l'attendaient. A Toulouse, il avait deux amis à qui jamais il ne préféra personne : l'un était le tailleur chez lequel il avait logé, l'autre son maître de musique lorsqu'il était enfant de chœur. La noblesse, le parlement, se disputaient le second soupé que Jéliotte faisait à Toulouse; mais pour le premier, on savait qu'il était invariablement réservé à ses deux amis. Homme à bonnes fortunes, autant et plus qu'il n'aurait voulu l'être, il était renommé pour sa discrétion; et de ses nombreuses conquêtes, on n'a connu que celles qui ont voulu s'afficher. Enfin, parmi tant de prospérités, il n'a jamais excité l'envie, et l'on n'a jamais pu dire que Jéliotte eût un ennemi.

Jéliotte composa la musique de *Zélisca*, joué avec beaucoup de succès en 1745. Il quitta la scène dix ans après.

L'Académie royale de Musique fermait son théâtre pour trois semaines à Pâques; Philidor obtint le privilége de donner des concerts spirituels aux Tuileries pendant ce long entr'acte. La foule des amateurs de musique n'était point alors aussi nombreuse qu'elle l'est à présent, et le concert spirituel ne pouvait satisfaire que les *dilettanti* les plus passionnés. Une grande partie du public restait oisive. Servandoni voulut l'occuper agréablement. Le roi, qui prescrivait la clôture des théâtres pendant le temps pascal, ne fit aucune difficulté de permettre à Servandoni, son peintre et architecte, chevalier de l'ordre du Christ, d'ouvrir un spectacle destiné à remplir l'interrègne des autres. Il lui prêta la salle des Tuileries, dite des Machines, construite en 1661, sur dessins de Vigarani, et l'on y représenta des spectacles dont les décorations étaient l'objet principal. Servandoni composait une suite de tableaux d'un bel effet, contrastés avec artifice, et groupait une foule d'acteurs habillés pour animer ses décors. Un drame bâti sur les fondations tracées par l'architecte était exécuté par des mimes, dont la musique accompagnait les gestes, et faisait parler le silence : c'était un opéra

sans paroles et sans voix. Servandoni commença par un sujet chrétien en représentant d'abord l'église de Saint-Pierre de Rome. Il passa bientôt du sacré au profane; et, dès la seconde année, Pandore ouvrit sa boîte devant les curieux, charmés de retrouver l'opéra, dont la fin du carême les privait. *Énée aux enfers, les Travaux d'Ulysse, Héro et Léandre, la Forêt enchantée, le Triomphe de l'Amour conjugal,* parurent successivement sur le théâtre des Tuileries. *La Forêt enchantée,* sujet pris de *la Jérusalem délivrée,* produisit le plus grand effet, ainsi que les *Conquêtes de Thamas-Kouli Kan.* Ces spectacles, qui, chaque année, étaient renouvelés, continuaient d'être offerts au public pendant plusieurs dimanches et fêtes après la réouverture des théâtres. L'entreprise de Servandoni réussit très bien tant qu'il la dirigea; mais cet artiste, ayant été appelé par le roi de Pologne, en 1755, laissa son spectacle entre les mains de Quillet et Moulin, décorateurs de l'Opéra, qui firent de vains efforts pour le soutenir.

La Reine de Persépolis, et beaucoup d'autres pantomimes représentées en 1810 sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, étaient des spectacles dans le genre de Servandoni.

On se demande quelquefois d'où vient que l'Opéra est plus suivi le vendredi que les autres jours de la semaine, d'où vient que les personnes qui louent leurs loges pour un seul jour, choisissent le vendredi? Cet usage est fort ancien et s'est conservé, quoique la raison qui l'a fait établir n'existe plus. Autrefois les noms des acteurs ne figuraient point sur l'affiche, le public savait bien qu'on lui donnerait une représentation de *Castor et Pollux,* mais il ignorait si les rôles principaux seraient chantés par les premiers sujets, par leurs remplaçans ou leurs doubles. En achetant une carte d'entrée, on prenait un billet de loterie; toute réclamation était inutile si l'on rencontrait les mauvais acteurs, on n'avait rien promis à cet égard. Mais par une convention tacite entre les directeurs de spectacle et le public, il était établi que les bons acteurs paraîtraient toujours le vendredi à l'Opéra; le lundi, mercredi et samedi à la Comédie-Française; le lundi, jeudi et samedi à la Comédie-Italienne. Les noms des acteurs ne furent inscrits pour la première fois sur l'affiche de l'Opéra que le 21 juin 1792. Depuis lors on sait qui doit remplir tel ou tel rôle, on connaît le prix réel du billet que l'on

achète, tandis que autrefois les marchands de billets faisaient un commerce trop chanceux et qui mettait bien souvent leurs épaules à de rudes épreuves. « Est-ce que je savais qu'on lâcherait le Ponteuil? » disait un Savoyard pour échapper aux coups de canne qui le menaçaient. L'amateur désappointé avait payé fort cher un billet pour voir jouer Lekain, et c'est Ponteuil qu'il avait rencontré. Les acteurs subalternes étaient alors dans une position très désagréable vis-à-vis du public : rien n'avait annoncé leur venue, on les recevait toujours avec une bordée de sifflets.

Quarante soldats du régiment des gardes-françaises et trois caporaux commandés par trois sergens dont un sergent-major, étaient chargés de maintenir l'ordre et la tranquillite dans la salle de l'Opéra et ses entours. Une somme de 36 livres était payée chaque jour à cette garde par l'administration du théâtre; le sergent-major recevait à la fin de l'année une gratification de 500 livres. Ces soldats, choisis dans toutes les compagnies, formaient une troupe d'élite, prise parmi les plus sages, les plus braves et les mieux faits. La mission de cette garde n'était pas si facile à remplir qu'on se l'imagine, le public était alors d'une effroyable turbulence due en partie à la position des spectateurs debout dans le parterre. Il était de bon goût de troubler le spectacle par de bruyantes apostrophes, des colloques scandaleux, des disputes engagées à plaisir, des mystifications plaisantes qui portaient l'attention des spectateurs sur la loge où ce nouveau spectacle leur était présenté. Une volée de jeunes étourdis s'emparait d'une porte de communication, arrivait sur le théâtre, dispersait danseuses et cantatrices, les poursuivait dans les corridors, et les loges des actrices n'étaient pas une retraite sûre. Les seigneurs, les officiers en semestre, les mousquetaires, donnaient quelquefois l'exemple; mais les petits-maîtres plebéiens, les abbés surtout, se montraient au premier rang dans ces escarmouches. Des couplets satiriques, infames, sur telle ou telle actrice, jetés par milliers dans la salle, les seigneurs mettant l'épée à la main à cahque instant pour la moindre chose, quelquefois pour vider une querelle que leurs cochers venaient d'entamer à coups de fouet du haut de leur siege,

Pour disputer du pas le frivole avantage;

la porte de l'Opéra assiégée et forcée en plein jour, les armes à la main, par une foule de *dilettanti* qui voulaient absolument assister à la répétition; les convives qui s'échappaient des cabarets du Palais-Royal pour venir continuer leurs bruyantes orgies à l'Opéra, donnaient trop souvent de l'occupation à la garde. Les balcons, placés alors sur l'avant-scène (1), montraient de la tête aux pieds les élégans qui venaient s'y poster pour faire admirer leurs graces et leur toilette. Ils s'établissaient sur le terrain des acteurs, ils se donnaient en spectacle; le public avait donc le droit de contrôler leur costume et leur jeu scénique; il applaudissait les rubans rouges ou la veste d'or, sifflait le nez crochu ou les jambes en flûtes: c'était encore une source de plaisanteries que les loustics du parterre savaient exploiter. Les mémoires du temps, les almanachs des spectacles sont remplis d'anecdotes de ce genre; les curieux sauront les y trouver, je ne les reproduirai point ici. Mais je demanderai à nos lecteurs la permission de leur conter deux aventure inédites qui méritaient d'être mises au jour. Je les tiens de Grétry, de Solié, témoins oculaires.

La salle de l'Opéra était comble; le parterre, fort agité, attendait avec impatience le premier coup d'archet de l'ouverture, quand un personnage à figure tant soit peu grotesque, couvert d'un large surtout gris, portant des moustaches noires retroussées, vient s'asseoir au milieu de la troupe brillante et dorée qui se pavanait aux balcons. L'homme gris est à peine assis au premier rang, qu'un plaisant s'écrie : « A bas la moustache! » plus d'un écho répondit à l'appel, et peu à peu tout le parterre de crier : « A bas la moustache! » Les spectateurs des galeries, ceux des loges, se joignirent bientôt

(1) Sur la plancher même du théâtre, à droite et à gauche des acteurs, étaient des banquettes destinées aux spectateurs; ces places coûtaient plus cher que les autres. Les petits-maîtres par excellence s'empressaient de les occuper; comme ils n'avaient pas toujours la tête libre à l'heure du spectacle, une rampe en fer les empêchait de tomber dans l'orchestre. De là viennent les noms de *rampe*, de *balcons* donnés à cette partie de l'avant-scène. L'usage les a conservés, bien qu'il n'y ait plus aucun rapport entre un cordon lumineux de quinquets et une rampe. Lorsque l'on fit disparaître les balcons véritables, les balcons fermés avec une rampe, on appela *balcons* les deux extrémités de la galerie en fer-à-cheval qui touchent à l'avant-scène.

à la clameur publique, et toute la salle entonnait avec un ensemble parfait, une vigueur merveilleuse : « A bas la moustache! » L'homme gris regarde autour de lui, cherche la moustache que l'on frappait de proscription d'une voix unanime, et, ne la trouvant point, touche la sienne; du geste, interroge le public qui se hâte de lui faire connaître que c'est à lui qu'il en veut. L'homme gris se lève alors, salue respectueusement l'assemblée et se retire. « Bravo la moustache! » Ces cris mille fois répétés, un tonnerre d'applaudissemens accompagne cette honorable retraite. Le tumulte s'apaise, on avait presque oublié celui qui en était la cause, quand l'homme gris revient tranquillement reprendre sa place. Nouveaux cris, sabbat infernal. « A bas la moustache! » L'homme gris ouvre alors sa redingote, qui cachait un tromblon, arme la batterie, se promène sur l'avant-scène, et dirige la gueule du canon à droite, à gauche, couchant en joue les groupes les plus bruyans. Le silence fut à l'instant rétabli, un calme parfait descendit sur cette mer agitée, et les dames des loges se permirent seulement d'applaudir et de crier en voix de soprane : « Bravo la moustache! » L'homme gris déposa son espingole dans la coulisse, et s'assit pour goûter les plaisirs du spectacle, qui ne fut troublé par aucune clameur.

Un abbé galant, donnant la main à deux très jolies femmes superbement parées, se présente un soir au contrôle de l'Opéra, et demande la loge du maréchal de Noailles. « Passez, monsieur l'abbé, » disent les contrôleurs. « Entrez, monsieur l'abbé, » lui dit l'ouvreuse ; et l'abbé s'établit sur le devant de la loge, ayant à ses côtés ses deux sémillantes compagnes. La loge était au premier rang, et tous les yeux se portent sur ce trio; cependant un abbé figurant à l'Opéra au milieu de deux femmes charmantes et d'une tenue qui n'était pas du tout collet-monté, ne paraissait pas une chose assez peu ordinaire pour que le public criât au scandale. L'abbé faisait des jaloux, il est vrai ; mais le parterre semblait éprouver de la sympathie pour lui ; l'abbé n'eut que de l'agrément avant le lever du rideau. Le spectacle une fois commencé, le public le perdit de vue. Mais, vers le milieu du premier acte, on entend le bruit d'une altercation assez violente; les yeux se portent vers le lieu d'où vient la rumeur, et rencontrent la loge de l'abbé. Jugez de l'intérêt qu'inspira la dispute! Le drame avait été trop bien préparé pour manquer son

effet. Le maréchal de Noailles, arrivant avec sa société, furieux de trouver sa loge occupée, sommait le prestolet de vider les lieux incontinent et sans délai. L'abbé s'obstinait à rester, disant qu'il avait payé, et que nul ne pouvait le déposséder des places qu'il occupait avec ses deux compagnes. L'action était vivement engagée, le public criait : « A la porte! Paix-là! » Tous les regards étaient dirigés sur l'abbé, qui se posait en héros, et défendait sa propriété avec toutes les armes de la logique et la véhémence de l'homme éloquent. Le tumulte était au comble, quand l'abbé, se tournant vers le public, sollicite du geste un instant de silence; tout se tait, et l'abbé dit : « Messieurs, je vous prends pour juges; voilà M. le maréchal de Noailles qui n'a pris de place de sa vie, et qui veut aujourd'hui me prendre la mienne; dois-je la lui céder? » « Non! non! » crie-t-on de toutes parts. Le maréchal veut persister, on le siffle; l'abbé est applaudi avec fureur. Enfin le maréchal fait prudemment retraite pour mettre fin au scandale.

Voilà un bon mot mis en scène avec un soin tout particulier. Était-ce un véritable abbé? Le malin n'avait-il pas endossé la soutane pour donner plus de mordant à son trait satirique? L'abbé resta-t-il jusqu'à la fin du spectacle pour jouir de son triomphe? L'histoire ne s'explique point sur ces questions.

« A bas, M. l'abbé! à bas! » criait le parterre en voyant un jeune prestolet assis sur le théâtre. L'abbé se leva, et s'adressant à ceux qui lançaient contre lui cet arrêt de proscription, leur dit : « Messieurs, depuis qu'on m'a volé ma belle montre d'or en votre compagnie, j'aime mieux payer une place au théâtre que de risquer encore ma tabatière que voilà. » L'abbé prit tranquillement du tabac dans sa boîte d'or, tandis que le parterre l'applaudissait.

Castil-Blaze.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE LITTÉRAIRE.

ROME AU SIÈCLE D'AUGUSTE, PAR M. L. CHARLES DÉZOBRY (1).

ESSAIS HISTORIQUES SUR LES BARDES, LES JONGLEURS ET LES TROUVÈRES NORMANDS, PAR M. L'ABBÉ DE LA RUE.

Il est convenu que l'époque où nous vivons est peu féconde en génies littéraires. C'est la plainte ordinaire de la critique : ainsi le veut son humeur chagrine. J'imagine que déjà, au siècle de Périclès, le génie grec s'en allait mourant ; pour recueillir les *reliefs des festins d'Homère*, il n'avait alors en effet qu'Eschyle ou Pindare, et après eux Sophocle, Euripide, Aristophane et Platon. La critique contemporaine de Tite-Live et de Virgile ne croyait sans doute qu'aux harangues de Cicéron et aux vers de Lucrèce. Je ne suis pas bien sûr qu'au milieu des royautés littéraires du règne de Louis XIV, la critique ait juré par d'autres noms que ceux de Malherbe et de Racan. Un peu plus tard, Mme de Sévigné se plaint déjà qu'il n'y ait personne pour hériter du grand Corneille. Plus tard, il est vrai, quand Voltaire éblouissant la pensée de son siècle, ne laissera à Montesquieu qu'une étroite place dans le présent pour y méditer l'*Esprit des lois*, et à Rousseau quelques pieds d'ombre, sous les bois, pour rêver l'*Héloïse*, la critique alors découvrira qu'il a existé un Racine, un Molière, un Lafontaine ; mais elle n'aura si bonne mémoire qu'en haine du génie

(1) Librairie de Hachette, rue Pierre-Sarrazin.

universel de Voltaire. Il nous sera facile, à nous, de rendre justice à Voltaire et à Montesquieu; mais notre âge, le dernier venu, sera nécessairement de tous le plus stérile, en attendant le jour où l'on confessera que ce pauvre siècle qui se meurt, comptait pourtant des poètes, tels que Lamartine, Victor Hugo et Béranger; des prosateurs, tels que Chateaubriand, Lamennais et George Sand.

La critique a souvent les petites façons grondeuses d'une vieille qui ne peut se résoudre à pardonner à la jeunesse. Comment croire d'ailleurs à des génies qui s'habillent comme vous et que l'on coudoie dans la rue? On ne croyait pas à l'immortalité de Racine quand on pouvait le rencontrer sur le chemin d'Auteuil, non plus qu'à celle de Lafontaine lorsqu'on pouvait le voir suivant les quais, en tournant le dos au palais Mazarin, pour se rendre à l'Académie.

Si nous quittons maintenant les hautes cimes de l'art pour descendre aux œuvres modestes de l'érudition, ce sera bien autre chose encore. Ah! c'est là que se montre à nu toute l'impuissance du siècle! On ne fait plus d'*in-folio*, ou tout au plus se borne-t-on à réimprimer quelques-uns de ceux des siècles passés, par les mains de l'Académie des inscriptions. Je vous demande si une érudition qui serait égale à celle de nos pères pourrait se faire assez petite pour tenir dans cet humble format de l'*in-octavo*. Vous direz que l'érudition d'autrefois était singulièrement dis oureuse, et qu'elle savait difficilement résister aux séductions d'une sorte de flânerie littéraire. Vous ajouterez que chacun des volumes qu'elle a enfantés, réduit aux élémens naturels du sujet, courrait grandement risque de s'amoindrir; que d'ailleurs beaucoup de choses aujourd'hui ne valent plus la peine d'être dites, par la raison toute simple que des livres elles ont passé dans les idées. Que faire donc? Tout à l'heure nous avons cité des noms de grands poètes et de grands prosateurs. Voyons si l'érudition aura moins fait de nos jours que l'éloquence et la poésie.

On remplirait des pages entières de la seule énumération des travaux qui honorent l'érudition contemporaine. De grandes collections de mémoires et de témoignages de tout genre secouent la poussière des vieilles bibliothèques, et s'en viennent, toutes prêtes pour l'art et pour la science, s'étaler sur nos rayons. Trouvères du nord, troubadours du midi, rencontrent, parmi les jeunes gens, de sérieux interprètes qui étudient laborieusement leurs langues oubliées pour nous révéler leurs pensées. Pour nous, il n'est plus de *barbares;* la civilisation du nord nous arrive par la double voie du commentaire et de la traduction.

Dans la ferveur de ces initiations nouvelles, la France n'est point ingrate envers l'antiquité, sa sainte mère. De plus en plus elle se pénètre

de son génie, l'étudiant dans sa puissance et dans sa grace; et c'est d'elle peut-être qu'elle apprend aujourd'hui à aspirer pour elle-même à l'originalité dans l'art. Platon et Homère ont été traduits comme autrefois on ne traduisait pas; voici enfin, sous les auspices d'un libraire digne de continuer les traditions des Etienne, l'une des grandes littératures du monde antique, qui nous parle sa langue, et qui pourrait au besoin nous apprendre la nôtre, si, par malheur, le nouveau dictionnaire de l'Académie eût eu le sort du saint Jean Chrisostôme.

Le livre de M. Dézobry est aussi une œuvre de vaste érudition, commentaire ingénieux de la civilisation romaine. Ce que l'abbé Barthélemy a fait pour la Grèce de Périclès, M. Dézobry, par une généreuse émulation, a voulu le faire pour la Rome d'Auguste. Afin d'atteindre ce but, aucun effort, aucun sacrifice ne paraît lui avoir coûté.

S'enfermer pendant seize ans dans une seule idée, avec quelques livres; oublier les jours où l'on vit, les hommes avec qui l'on vit, s'oublier soi-même; évoquer tout un peuple et donner à ce peuple un historien de sa civilisation, contemporain de cette civilisation même; c'est là ce qui, dans tous les temps, a été la gloire d'un bien petit nombre d'hommes, et il semblait que désormais de pareils hommes ne pouvaient plus se rencontrer parmi nous : il en est cependant.

On a beaucoup reproché à l'abbé Barthélemy la forme romanesque de son livre. Il fallait se borner à relever ce qu'en ses récits la couleur a de faux et de moderne. Quant au fond même de la question, je ne vois pas pourquoi on ferait un reproche à la science d'arriver à l'esprit par l'imagination. Nul doute que, présentées sous une forme plus sévère, les recherches de Barthélemy ne donnassent à la pensée une satisfaction plus haute. Je ne sais cependant s'il eût atteint aussi vite et aussi long-temps conservé sa légitime popularité; comment blâmer en un livre utile ce qui le rend accessible à un plus grand nombre d'intelligences?

Ces objections que, récemment encore, M. Villemain a renouvelées en Sorbonne, avec toute l'autorité qui appartient à sa parole, n'ont point arrêté M. Dézobry. Il a, lui aussi, donné à son livre la forme d'un voyage. Avant M. Dézobry, M. le baron de Théis avait eu déjà la pensée de nous présenter, dans un récit par lettres, une image de la vieille Rome. Polyclète est un jeune Athénien que Sylla envoie de Grèce en Italie, comme otage. Je ne veux point établir de parallèle entre deux ouvrages dignes d'estime. Je dois pourtant remarquer que, dans le choix de son héros, M. Dézobry semble avoir été plus heureusement inspiré. Rome avait dès-lors étendu, au loin, sur le monde, le niveau de sa conquête; mais quoi qu'elle eût fait pour effacer toute trace des nationalités étrangères,

toujours avait-il dû survivre une opposition plus vive de races, de croyances et d'habitudes, entre la Gaule et Rome, qu'entre Rome et la Grèce; d'où il suit qu'un Gaulois apportera au spectacle des mœurs romaines plus d'étonnement et de curiosité, et empreindra son récit d'une couleur plus tranchée. On dirait, au premier abord, qu'entre les deux voyageurs il y a seulement différence de langage; mais, au fond, il y a diversité dans le point de vue, et les deux livres, qui semblent n'avoir le plus souvent qu'à se répéter l'un l'autre, se complètent l'un par l'autre.

L'érudition ne nous avait encore donné rien d'aussi complet que le livre de M. Dézobry, sur cette grande époque de Rome, et Rome entière est dans cette époque. Mais je regrette que l'auteur ne nous ait pas fait entrevoir à l'une des extrémités du monde le christianisme naissant. Pour cela, sans doute, il devenait nécessaire de faire quelque peu violence à l'histoire; mais l'histoire même y gagnait en vérité philosophique. Il y a dans les œuvres de lord Byron un beau morceau qui a pour titre: *le Gladiateur mourant*. Le barbare, frappé à mort, se penche, comme pour écouter le pas sourd des nations germaniques qui arrivent. M. Dézobry ne pouvait-il, par quelque chose de semblable, nous aider à pressentir la venue du Christ? Il pouvait, par exemple, faire retentir, à travers cette société romaine qui mourra bientôt, la voix qui disait: *Le grand Pan est mort.* Il nous semble que cette civilisation si savamment résumée avait besoin de cette conclusion. Le livre aurait plus d'unité, et la Rome impériale se détacherait plus grande, entre l'âge des guerres civiles qui s'éloigne et l'âge nouveau dont l'étoile levée à l'orient s'est arrêtée sur l'étable de Bethléem.

Je ne suivrai point M. Dézobry dans les détails de son immense travail. Ce qu'on a dit avant lui, il le répète d'une manière à la fois plus précise et plus complète; ce qu'on ne savait pas, il le trouve à demi par induction, ou il le laisse entrevoir par d'ingénieux rapprochemens. Rome politique, Rome civile, Rome conquérante, Rome littéraire, notre compatriote du siècle d'Auguste a tout vu, et a bien vu. Il a applaudi les poètes au théâtre, les orateurs au Forum, et je croirais volontiers qu'il a prolongé la vie de son héros sous Tibère, uniquement pour avoir le droit d'entendre l'admirable discours de l'historien Cremutius Cordus.

La civilisation romaine a enseveli avec elle dans la ruine du monde antique le secret de beaucoup de ses institutions. M. Dézobry a-t-il retrouvé ce secret dans les cendres de Rome? On n'oserait l'affirmer. Mais il a curieusement réuni tout ce qui peut aider à la solution de ces problèmes; il a interrogé tous les témoignages; des grandes questions de la vie publique il est descendu aux détails peu connus de la vie privée des

Romains. Il n'est pas jusqu'aux voleurs qui n'aient là leur chapitre; et les voyageurs qui oublient leur bourse dans les ruines du Colysée, peuvent savoir si, à Rome, les voleurs ont dégénéré comme le reste.

Le style de ce livre est simple et n'est pas dépourvu de l'élégance sévère qui convenait au sujet. Mais on pourrait lui reprocher de manquer un peu d'éclat, et aussi de variété. Heureusement que c'est là un de ces bons et solides ouvrages qui, d'édition en édition, s'améliorent et se corrigent. Mais dût-il rester ce qu'il est, hâtons-nous de le proclamer comme une de ces compositions qui honorent la vie d'un homme, et qui bientôt appartiennent à toutes les littératures.

M. Dézobry a vu Rome dans les livres qu'elle nous a laissés : il lui reste à la contempler dans la majesté de ses ruines, et à recommencer par lui-même le voyage de son Gaulois. Son livre y gagnera en couleur et en vérité; peut-être même était-ce par là qu'il eût fallu commencer. Mais *non licet omnibus adire Corinthum*, si, à propos de Rome, on veut bien nous permettre de citer un Romain.

Parmi les livres d'érudition historique que le suffrage de tous a mis, de nos jours, hors de ligne, je ne voudrais pas qu'on oubliât les belles études de M. Raynouard sur la poésie provençale. Ce n'est pas de lui toutefois qu'il s'agit maintenant, mais d'un autre travail qui, par l'analogie du sujet et par l'étendue des recherches, mérite bien de trouver place auprès de celui de M. Raynouard, et qui le complète par opposition. Parlons des *Essais historiques* de M. l'abbé de La Rue, *sur les bardes, les jongleurs et les trouvères normands et anglo-normands du moyen-âge.*

Les tempêtes de notre première révolution jetèrent l'abbé de La Rue sur la côte d'Angleterre. Plusieurs de ces émigrés que le malheur des temps dispersait alors dans l'Europe, se firent marchands pour ne pas avoir à tendre la main. Tout récemment encore, dans le dernier roman de George Sand, vous avez pu voir ce que c'était que le marquis de l'ancien régime, devenant d'abord épicier à Trieste par nécessité, et, après le retour, marchand de bestiaux par habitude. Tout autre fut l'industrie de l'abbé de La Rue. Il se mit à exploiter en Angleterre les bibliothèques de l'état et celles des particuliers. Il voulait savoir comment on chantait jadis les diverses fortunes de la vie dans cette chère Normandie où il ne lui était plus permis de vivre. Se souvenant que les Anglais ont coutume d'emporter chez eux tous les papiers qu'ils rencontrent dans les provinces conquises, les curés qui avaient été déportés avec l'abbé de La Rue le priaient de chercher, à la Tour de Londres et ailleurs, les titres perdus de leurs églises. Ces bonnes gens croyaient y trouver le secret de

trésors ensevelis jadis dans leurs paroisses, à l'époque des invasions. Mais, s'écrie le docte abbé avec le généreux orgueil de l'intelligence, j'avais à chercher des trésors plus précieux pour moi ; ajoutons et pour nous aussi : c'était l'histoire des bardes et des trouvères.

Cette histoire remplit trois volumes. Le premier, consacré aux bardes et aux jongleurs, s'ouvre par une introduction dans laquelle le savant antiquaire saisit avec une singulière pénétration, dans les altérations successives de la langue latine, les premiers élémens de nos modernes idiomes. A des conjectures fort plausibles sur les anciens bardes de la race celtique succèdent de précieuses indications sur les jongleurs, leur talent, leur vie aventureuse, leur position dans la société d'alors, ce qui les rapproche des trouvères, ce qui les en distingue, puis enfin la biographie de quelques-uns, dont il nous est venu un souvenir plus distinct, parce qu'ils ont été poètes en même temps que rapsodes, et que leurs vers nous ont apporté leurs noms.

Le second et le troisième volume sont réservés aux trouvères. Ils contiennent un grand nombre de notices biographiques, plus ou moins intéressantes sous le rapport des aventures, mais toujours précieuses pour la critique, par les questions d'art et de langue qu'elles soulèvent..

L'abbé de La Rue a été constamment animé et soutenu dans ses investigations par cette idée profondément juste, savoir : que les poètes naïfs d'une civilisation qui commence en sont presque toujours aussi les historiens les plus vrais. Mais ce n'est pas là sa pensée la plus chère. Lorsque ses matériaux amassés, il a voulu résumer ses recherches, son but a été celui-ci : démontrer que la poésie des trouvères est, pour le moins, contemporaine de celle des troubadours, et que si les premiers ont emprunté quelque chose à ceux-ci, ceux-ci, à leur tour, ont plus souvent encore traduit les trouvères. A l'appui de cette assertion, il fallait des preuves. Les historiens de la poésie méridionale avaient leur Blacas, leur Bertrand de Born et tant d'autres. Pour repousser cette invasion des troubadours, l'abbé de La Rue a levé dans les bibliothèques de Londres toute une armée de trouvères. Plusieurs déjà nous étaient connus, Robert Wace, Marie de France, Benoît de Saint-Maur, etc.; mais que d'autres dont le nom apparaît, pour la première fois, dans les chroniques de la poésie! Chacun d'eux nous arrive avec son poème que l'abbé de La Rue cite, traduit, et commente. Égaux aux troubadours, sinon par la grace, du moins par la force du génie, les trouvères les accableraient par le nombre. De ce côté de la Loire, comme de l'autre, la poésie descend des princes aux simples chevaliers, et des lèvres du plus humble écuyer, elle remonte à celles des plus grands rois.

Ce livre d'ailleurs est un de ceux qu'il faut lire, ne fût-ce que pour comprendre tout ce que l'instinct de race peut, aujourd'hui encore, jeter de passion véhémente dans les œuvres ordinairement si paisibles de la critique littéraire. Aux yeux de l'abbé de La Rue, la Normandie n'est pas précisément la France, c'est la Normandie. Il reste homme du nord pour les hommes du midi, et je crains qu'il n'ait jamais bien sincèrement pardonné à Philippe-Auguste. On a beaucoup accusé M. Augustin Thierry d'avoir, en son beau livre, exagéré ce point de vue de la critique moderne. Qu'on lise l'abbé de La Rue, et on verra si le temps efface bien toutes les oppositions des nationalités primitives. Voici un livre écrit avec une bonne foi parfaite, un livre de simple érudition, qui donne raison, en plein jour, aux conjectures hardies de notre illustre contemporain.

L'abbé de La Rue n'est pas un homme d'imagination; peut-être même les défauts de son livre tiennent-ils chez lui à l'absence de cette faculté. Ces défauts sont de deux genres; les uns concernent plus particulièrement ses procédés d'exposition; les autres, les habitudes de sa critique. L'abbé de La Rue est un de ces hommes qui aiment l'érudition pour elle-même, et non par reconnaissance pour les sources de poésie qu'elle découvre, chemin faisant. Son style est simple, correct, et d'une élégance assez ferme; mais le sujet demandait peut-être quelque chose de plus. Par une sorte de contradiction qui n'est qu'apparente aujourd'hui, l'histoire littéraire recherche tout à la fois les idées générales et les petits détails. L'abbé de La Rue n'insiste pas assez sur les idées, et il écourte volontiers le détail. Il dit brièvement ce qu'il sait à merveille. Il y avait là mille aventures charmantes qui appelaient naturellement toutes les graces du style; c'est à peine si, en passant, il y prend garde; il dit froidement comment Blondel allait de château en château, cherchant le roi Richard; comment Robert de Courte-Heuse, enfermé dans une tour, se fit peu à peu une inspiration du regret de la liberté perdue, et du souvenir de la patrie dont il entrevoyait les côtes à l'horizon. Cette fois cependant l'austère historien se sent ému, et il traduit avec bonheur l'une des élégies du pauvre Robert.

Le prince voyait du fond de sa prison un vieux chêne qui dominait le promontoire de Penarth, sur le canal de Bristol. Involontairement, à la vue de cet arbre battu des vents, sa pensée se reportait sur lui-même et sur son orageuse destinée. La mélancolie de son chant est sombre et désespérée.

« Chêne né sur ces hauteurs, théâtre de carnage où le sang a coulé en ruisseau;

« Malheur aux querelles de mots dans le vin!

« Chêne nourri au milieu de garçons couverts du sang de tant de morts;

« Malheur à l'homme qui est devenu un objet de haine!

« Chêne élevé sur un tapis de verdure arrosé du sang de ceux dont le fer a déchiré le cœur;

« Malheur à celui qui se complaît dans la discorde!

« Chêne qui as crû au milieu des trèfles et des plantes, qui, en t'environnant, ont arrêté l'essor de ta cime, et empêché ta tige de croître encore;

« Malheur à l'homme qui est au pouvoir de ses ennemis!

« Chêne placé au milieu des bois qui couvrent le promontoire d'où tu vois les flots de la Saverne lutter contre la mer;

« Malheur à celui qui voit ce qui n'est pas la mort!

« Chêne qui as vecu au sein des orages et des tempêtes, au milieu du tumulte de la guerre et des ravages de la mort;

« Malheur à l'homme qui n'est pas assez vieux pour mourir! »

Voilà pour l'exposition : je ferais un autre reproche à la critique de l'abbé de La Rue En parcourant ces annales obscures de la poésie normande, plus d'une fois, sans doute, il a pensé à la poésie française, sa noble fille. Plus d'une fois il a dû trouver dans les traits des deux Muses de singulières ressemblances. Il eût été à désirer qu'il indiquât d'abord d'une manière plus positive les traces de cette filiation, et qu'ensuite il étendît cette comparaison à toutes les poésies modernes.

Pour nous résumer, l'abbé de La Rue a fait un de ces livres qui fondent quelque chose, et autour desquels viennent se grouper d'eux-mêmes tous les faits d'un monde retrouvé. Il est entré courageusement dans ce poudreux dédale de la poésie normande, au moyen-âge, et il a tenu, d'une main toujours ferme, le fil qui devait le conduire au jour. D'autres, avec plus de persévérance et de sagacité, pourront aller plus loin que lui; mais qu'ils n'oublient jamais la noble voix qui s'est élevée sur le bord d'une tombe pour raconter à la France du nord l'histoire de ses vieux poètes. M. l'abbé de La Rue est mort au mois d'octobre de l'année dernière, âgé de plus de quatre-vingts ans. On serait tenté de le prendre pour le dernier de cette race ingénieuse des trouvères. Robert Wace fut aussi, en son temps, un bon chanoine de Bayeux.

ANTOINE DE LATOUR.

UN DOMESTIQUE

DE MONSIEUR

LE MARQUIS DE LOUVOIS.

HISTOIRE VÉRITABLE ET FANTASTIQUE.

Je commence par déclarer hautement que s'il fallait renoncer de toute nécessité à l'un de ces immortels chefs-d'œuvre d'Homère, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et qu'il y eût pour cela une ordonnance expresse du roi, ou une loi formelle des chambres, je tâcherais d'apprendre l'*Iliade* par cœur avant de la perdre, mais c'est l'*Odyssée* que je garderais. Je n'hésiterais pas un moment.

Et je conviens que ce début peut sembler trop magnifique pour une historiette. Il me met en état de rebellion manifeste contre la règle éternelle de l'exorde classique :

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem....

Il faut cependant le prendre comme il est, car je n'y changerai pas un mot. Les critiques en parlent bien à leur aise.

Ce qui me charme dans l'*Odyssée*, ce qui me pénètre à sa lecture d'un sentiment mêlé d'admiration et d'attendrissement, c'est la bonne foi sublime de ce poète qui récite ingénûment des contes d'enfans comme il les a entendu réciter, et qui les orne à plaisir des plus riches couleurs de l'imagination et du génie, parce qu'il n'a rien appris de mieux dans la conversation des vieillards, des héros et des sages. Ses histoires sont merveilleuses à la vérité, mais il est plus merveilleux qu'elles encore, lui qui a confiance dans ses histoires. Quand Alcinoüs, roi des Phéaciens, laisse échapper quelques doutes sur la vraisemblance de tant d'évènemens étranges observés en quelques années de navigation, Ulysse se garde bien de lui répondre par des raisonnemens; il se borne à continuer, et Alcinoüs n'insiste plus. C'est qu'il faut deux choses essentielles à la poésie, le poète qui croit ce qu'il dit, et l'auditeur qui croit le poète. Cette rencontre est devenue fort rare et la poésie aussi.

Notre âge participe beaucoup de l état de ces corps affaiblis que la mort a déjà saisis presque tout entiers. A ceux-là, une mélodie suave et tendre comme des chants anticipés du ciel, suffit pour bercer l'agonie, et le poète inspiré arrive à son temps. A ceux-ci, dont la sensibilité matérielle ne peut être réveillée que par des irritans caustiques et dévorans, il arrive un autre poète qui les déchire et qui les brûle pour leur arracher un cri de vie. Ce sont les deux dernières missions de l'art, et quand elles sont accomplies, tout est fini.

Il y a du génie dans ces derniers efforts de la poésie; il y en a autant peut-être que dans l'abondance naïve et crédule des compositions homériques; il faut lutter à la fois contre le *prosaïsme* d'une parole usée, contre la monotonie d'une création trop décrite où les savans ne voient plus que des aggregations capricieuses de molécules elémentaires, contre la sécheresse de ce cœur de cendres que porte la société actuelle et qui ne palpite plus. Cela est difficile et admirable. Mais la poésie des choses, où est-elle maintenant sur la terre? où sont les anges d'Isaac et de Tobie, les tentes de Booz, et les lavoirs de Nausicaa? je ne vous en dirai pas de nouvelles.

Ce grand voyageur épique de l'antiquité, dont j'aime tant les récits, serait bien surpris aujourd'hui s'il avait à recommencer sa fable immortelle! On lui apprendrait que sa Circé n'est tout au plus

que la Narina de Levaillant ou l'Obérea de Bougainville. Ses syrènes, ce sont des phoques ou des veaux marins, Carybde et Scylla des rochers, Polyphême un Patagon borgne et anthropophage. Heureuse influence des découvertes et des progrès! ne redemandez pas ce sublime conteur aux siècles pour lesquels il était fait, et qui l'ont cependant méconnu. Vous seriez encore plus ingrats et plus injustes qu'eux. Vous ne lui donneriez pas l'aumône.

Un de mes amis s'écriait dernièrement à ce propos dans une boutade assez gaie :

> Mais ces trésors de goût, d'amour, de poésie,
> Qui les remplacera? — *L'idiosyncrasie!*

Hélas oui! sous la baroque influence qui a fait de la rose un *phanérogame*, et du papillon un *lépidoptère*; il ne faut rien attendre de mieux de notre civilisation *anthropomorphe*. J'en suis aussi fâché que vous.

C'est pour cela que j'ai juré de ne plus lire d'ouvrages marqués au sceau du savoir et de l'esprit, et on ne saurait croire combien il est difficile d'en trouver qui n'aient pas ce cachet fatal, depuis que l'enseignement mutuel et la méthode Jacotot ont mis la littérature transcendante à la portée de toutes les intelligences. Oh! si j'avais été M. de Monthyon, avec toutes les agréables conditions qui lui ont permis de doter si richement ses héritiers, que j'aurais fondé de beaux prix en faveur des ignorans et des simples, et que je prendrais de plaisir, du monde où il habite, à les voir distribuer, au jugement des mères de famille et des petits enfans! quelles bonnes primes j'aurais attachées à la publication d'un livre ingénu où la foi tient lieu de science, où l'expérience tient lieu d'étude, où le sentiment tient lieu d'habileté, où le naturel ferait oublier au besoin l'absence du talent, s'il était bien prouvé que le talent fût autre chose que le naturel! Avec quelle munificence, toutefois plus économique et plus facile que la sienne, j'aurais voulu reproduire en abondance tous les ans, pour l'instruction et le bonheur de la multitude, ces délicieuses compositions qui saisissent l'ame par des sympathies si vives, et qui la pénètrent d'enseignemens si utiles et si doux : l'*Odyssée*, les *Voyages de Pinto*, les *Contes de Perrault*, les

Fables de Pilpay, d'Ésope, de La Fontaine, Télémaque, Robinson, D. Quichotte, les Hommes volans! On sent bien qu'il n'est question ici que des livres de l'homme; mais quels hommes et quels livres, grand Dieu! que ceux dont je viens de parler! voilà de l'argent bien employé! voilà une bibliothèque de véritable *progrès humanitaire!* et le peuple qui l'adoptera, voilà un peuple digne d'envie, un peuple qui mérite que l'on vive de l'air qu'il respire, et qu'on se réchauffe à son soleil! M. Herschell le trouvera peut-être dans la lune.

En attendant, je n'ai pas renoncé à raconter des histoires auxquelles je suis souvent le seul à croire, et je voudrais bien savoir pourquoi, mes histoires réunissant tous les motifs de créance qu'on peut chercher dans les histoires, la vraisemblance des faits et la loyauté du témoin désintéressé qui les rapporte. Je vous demande en effet quel intérêt j'aurais à imaginer que le loup a mangé le *Petit Chaperon*, s'il ne l'avait pas mangé? et plût à Dieu que le loup n'eût pas mangé le *Petit Chaperon*, et qu'on pût me le prouver tout à l'heure, car cette peine compte encore parmi mes peines; bien que la foule y soit grande! Ces choses-là ne s'inventent pas, et ne se disent qu'à regret quand on ne peut se dispenser de les dire pour en tirer de saines introductions morales et d'excellentes règles de conduite, comme celles qui sortent de la catastrophe du pauvre *Chaperon*, savoir : premièrement, qu'il ne faut jamais confier son secret aux méchans, et secondement, qu'il ne faut pas laisser sortir les petites filles toutes seules. Je voudrais qu'on me fît connaître un livre de haute philosophie ou de haute politique, solennellement couronné, qui ait porté dans les familles deux enseignemens plus utiles, et qui les ait accrédités d'une manière plus universelle par un symbole plus naïf et plus populaire! Je sais bien qu'un livre que je n'entends pas est au-dessus du *Petit Chaperon* de toute la hauteur insurmontable de son inintelligibilité; mais ce livre que je n'entends pas, ne fussions-nous qu'un cinquième ou un dixième de la nation à ne pas l'entendre (et cela n'est pas très-fier), est en dehors du but providentiel de l'instruction nécessaire qui appartient à tout le monde. Dans une bonne civilisation, les gens qui ne *progressent* pas, qui n'ont pas *progressé*, et qui ne *progresseront* probablement jamais, n'en méritent pas moins des égards.

Chacun est libre, d'ailleurs, d'occuper son imagination à sa manière, et « de s'approprier, » comme le dit admirablement un philosophe, « dans les mythes d'une intellectualité rationnelle, ce qui s'harmonie le plus identiquement avec les sympathies spontanées de son esthétisme individuel et intime. » Voilà qui est assez clair! Avez-vous plus de foi, par hasard, au saint-simonisme qu'aux *contes de fées?* Allez au Père! — Est-ce au néo-christianisme? Allez à son pontife, qui est ressuscité le troisième jour. — Au Phalanstère? on va l'ouvrir. — A la loterie de M. Reiganum? on va la fermer. — A l'église française de M. Châtel? on sonne la messe; il y en a pour tous les goûts. A moi seulement, à moi, esprits indolens et crédules, mais tendres et gracieux, qui prendriez plus de plaisir à une fable intéressante qu'à toutes les vaines théories de l'orgueil, quand même ces mensonges superbes seraient destinés à devenir, par malheur, des vérités et des lois. Permettez aux petits de venir; car il n'y a point de danger pour eux à écouter mes récits, et vous me connaissez assez pour me croire. Celui-ci sera revêtu d'ailleurs d'une autorité qui vaut mieux que la mienne. Il m'a été communiqué par un homme dont j'aurais peut-être essayé de décrire les rares et parfaites qualités, s'il ne m'avait permis d'attacher son nom à ces pages fugitives. Maintenant qu'il est nommé, son éloge est fait.

Le 4 août 1834, M. le marquis de Louvois arrivait en calèche dans les Pyrénées. Sur le siege de sa voiture était assis un jeune domestique, dont l'histoire antérieure ne tiendra pas beaucoup de place. Paul est le fils d'un marchand de bestiaux très peu favorisé de la fortune, et le frère de neuf autres enfans qui déciment chacun pour leur part les fruits chanceux du petit commerce paternel. Paul s'était par conséquent trouvé trop heureux d'entrer au service de M. de Louvois, et cela se conçoit à merveille quand on connaît son maître.

La voiture suivait depuis quelque temps cette route inégale qui domine sur la droite la riante vallée d'Argelez, et d'où l'œil s'égare à plaisir en remontant le cours des eaux, à travers des massifs d'arbres touffus, parmi lesquels se dressent quelquefois les ruines d'une vieille tour féodale, aussi fameuse par ses traditions que pittoresque par son aspect. Au loin, quelques espaces d'un blanc lisse

et resplendissant se détachent çà et là sur le fond obscur et mobile de la plus magnifique végétation, une flèche pointue perce les cimes arrondies, et vous devinez un village, presque entièrement voilé de la richesse de ses ombrages, comme d'un rideau de verdure. Ainsi s'acheminait, sous le fouet retentissant du postillon, la calèche de M. le marquis de Louvois, quand elle dépassa pour la dernière fois un bon vieillard à cheval, qui semblait s'efforcer de l'accompagner, et dont l'émulation, hors de propos, inquiétait sans doute la sensibilité de notre noble voyageur. Enfin, c'en était fait : ni l'homme ni sa monture n'avaient reparu dès-lors jusqu'au relais de Pierrefitte; et M. de Louvois, délivré du souci de cette lutte inégale, s'empressa de demander des chevaux. Les chevaux manquent rarement au relais de Pierrefitte; mais la route y manque souvent, quand les eaux du gave de Cauterets, grossies par un violent orage, se débordent avec fureur dans la plaine; et le 4 août 1834 était un de ces jours-là. Il fallait coucher à la poste de Pierrefitte, ce qui est une des extrémités les plus fâcheuses auxquelles puisse être réduit le *touriste* des Pyrénées, depuis les rives du Tet jusqu'à celle de la Nivette. M. de Louvois se résigna, et porta aussi loin que possible le courage de sa position. Malgré la mauvaise apparence des mets, il se résolut à souper.

A l'extrémité de la longue table où il s'était placé, on vint apporter un second couvert, et un vieillard ne tarda pas à s'y asseoir après un salut modeste : c'était le cavalier présomptueux qui avait entrepris, une heure auparavant, de mettre son coursier fatigué au train d'un attelage fringant, circonstance dont l'attention de M. de Louvois avait été frappée, comme on s'en souvient. Il jeta sur lui les yeux, et c'était un simple mouvement de curiosité; il les y reporta plusieurs fois, et c'était l'effet d'un mouvement d'intérêt et de sympathie. Cet homme avait une figure noble et douce; des cheveux blancs, mais fournis, ombrageaient sa tête respectable; son regard, que M. de Louvois rencontrait souvent, paraissait animé d'une expression peu commune; et les larmes involontaires qu'il roulait quelquefois, trahissaient une peine intérieure qui demandait à se répandre. La conversation ne tarda pas de s'établir et d'en amener l'occasion. Je ne changerai rien à ce récit, pas même les noms propres, que je sais ajuster, comme un autre, aux conve-

nances d'une fiction, quand j'ai besoin de les inventer. J'ai promis, en commençant une histoire authentique, où l'imagination du conteur ne serait pour rien, une histoire sans parure et sans déguisement, comme la nature et la société en donnent de temps en temps à ceux qui les cherchent, et c'est cette histoire que j'écris. Il y a peut-être quelque indiscrétion à désigner si ouvertement des personnes dont je n'ai ni reçu ni demandé l'aveu; mais à quoi bon s'envelopper des mystères du roman dans une narration qui n'a rien d'offensant pour qui que ce soit, et qui, sous certains rapports, est honorable pour tout le monde? Quoi qu'il en puisse être, et dans le cas même où l'on me condamnerait sur la forme, on m'absoudra sur l'intention. Je n'en demande pas davantage, car ce n'est pas ici une œuvre d'écrivain, mais une causerie de la veillée, destinée à ne pas sortir d'un petit cercle de bonnes gens dans lequel j'ai renfermé mon auditoire, mes prétentions littéraires et ma réputation.

— Vous avez dû vous étonner, monsieur, dit le vieillard, de me voir tout à l'heure si obstiné à vous suivre; et cette ambition, si déplacée à mon âge, peut vous avoir donné une mauvaise opinion de mon jugement?

— Non, en vérité, répondit M. de Louvois; j'ai seulement supposé que ma rencontre, prévue ou non, ne vous était pas tout-à-fait indifférente, et que vous aviez quelque communication à me faire.

— Il le faut bien, si vous m'y autorisez, répliqua le vieux voyageur; mais comment expliquer cela? Mon seul dessein était d'attirer l'attention d'un jeune domestique assis devant votre voiture, et qui ne paraît pas me reconnaître. Il n'est que trop probable au reste, ajouta-t-il en étouffant un sanglot, et portant sa main sur ses yeux pour y contenir une larme, que nous nous sommes vus tous deux aujourd'hui pour la première fois. Oserais-je vous demander s'il est depuis long-temps à votre service?

— Depuis deux ans, dit M. de Louvois, et je le connais depuis son enfance; je l'ai reçu de sa famille.

— De sa famille! répéta le vieillard. A ce mot, il éleva ses yeux au ciel, et ses larmes s'échappèrent en abondance.

— Parlez, parlez! s'écria M. de Louvois. Je ne comprends rien

encore à ce mystère; mais j'ai besoin de vous entendre et un désir profond de vous consoler; j'y parviendrai peut-être.

Un soupir qui exprimait le doute, une inclination de tête qui exprimait la reconnaissance, furent d'abord sa seule réponse. — Vous le permettez donc? reprit-il enfin, et il ne me reste qu'à vous demander grace pour ce qui pourra dans mes paroles révolter votre esprit et votre raison. Le trouble où m'ont jeté mes impressions d'aujourd'hui ne me laisse pas la force de me décider moi-même entre ce qu'il faut croire et ce qu'il faut nier.

— Je m'appelle Despin, je suis maire de la petite ville de Gaujac où M. le comte de Marcellus a un château. J'étais, il y a quatre mois tout au plus, aussi heureux qu'on peut l'être sur la terre. Nous avons trois cent mille francs de fortune, ma femme et moi, c'est-à-dire beaucoup plus qu'il n'en faut pour vivre dans une douce aisance, et pour faire un peu de bien autour de soi, quand on a des goûts simples et qu'on vit sans ambition. Toute la nôtre était de laisser, avec un nom honnête, l'agréable indépendance dont nous avions joui à un fils unique âgé de vingt-deux ans, qui récompensait nos soins par les meilleures qualités et la plus tendre affection. La mort nous l'a enlevé; là finit notre bonheur. Nous avions vécu trop long-temps!

Ici de nouvelles larmes interrompirent M. Despin. Après un moment de silence il continua :

— Une pierre surmontée d'une croix, voilà tout ce qui nous reste de lui! Par mon inconsolable douleur, monsieur, vous pouvez juger de celle d'une mère. Souvent, pendant les courts momens de sommeil que le ciel accordait à mes yeux fatigués, ma vieille femme se dérobait de mon lit pour aller pleurer au cimetière sur la tombe de son fils. Dernièrement, par une nuit froide et humide, je m'aperçus de son absence, et je me relevai pour la chercher, ou plutôt pour la trouver, car je savais bien où elle était. Cependant elle ne répondit point à ma voix, et j'arrivai jusqu'à la place où avait été creusée la fosse avant de l'apercevoir. Elle y était couchée, immobile, sans connaissance. Je crus un moment, hélas! qu'elle était morte aussi. Le mouvement de mon départ avait réveillé quelques domestiques qui me suivaient de loin. Les uns la rapportèrent à la



maison, un autre me soutint pour y revenir. Je n'avais pas encore tout perdu; elle était rendue à la vie. On nous laissa.

La physionomie de ma femme était extrêmement animée. Ses yeux brillaient d'une lumière étrange que je n'y avais pas remarquée jusque-là.

— Notre fils n'est peut-être pas mort, dit-elle en me pressant la main. Peut-être sa fosse est vide.

Ce langage me remplit d'une nouvelle inquiétude, car je craignis que le désespoir n'eût altéré sa raison.

— Écoute, continua-t-elle du ton de voix assuré d'une personne qui veut qu'on la croie, tu connais ma dévotion à la sainte Vierge, et combien j'ai toujours redouté de l'offenser. Eh bien! j'ai osé compter sur sa protection dans le malheur qui nous accable, et tout m'annonce que ses divines bontés ont repondu à mon espérance. Je l'ai déjà vue deux fois.

— Grand Dieu! m'écriai-je! qui penses-tu donc avoir vu?

— Elle-même, reprit elle avec calme, et c'est l'éclat dont elle est entourée qui m'avait privée de mes sens quand tu m'as retrouvée tout à l'heure au cimetière; mais ses paroles sont aussi présentes à mon oreille que si je les entendais à l'instant. Tu m'as priée, m'a-t-elle dit, je viens à ceux qui me prient dans la sincérité de leur cœur. Envoie ton mari vers la montagne, il y reverra l'enfant que vous avez perdu. — Qu'auriez-vous fait à ma place, monsieur?

J'hésitai cependant, car la fréquentation des gens éclairés et l'habitude de la lecture m'avaient guéri des préjugés du peuple. Est-ce là un grand bonheur? Il le faut bien, puisque les philosophes sont si impatiens de le faire goûter à tout le monde. Mais l'apparition se renouvela plusieurs fois au même lieu avec les mêmes circonstances. Je connaissais dans ma femme une simplicité de cœur et une austérité de conscience qui la rendaient incapable du moindre mensonge; aucune autre illusion n'obscurcissait son intelligence; car, à ma grande satisfaction, son désespoir, calmé par une promesse venue du ciel, laissait reprendre de jour en jour à ses esprits la sérénité qu'ils avaient perdue pendant trois mois. Son bon sens naturel s'était fortifié depuis qu'elle avait foi à cette révélation étrange dans laquelle vous ne voyez sans doute qu'une folie. Que vous dirai-je? Prestige ou verité, il y avait du moins dans son rêve

un sujet de consolation que ne pouvait lui fournir la vaine sagesse des hommes, et je me hâtai de souscrire à ses espérances, avec plus de confiance dans le pouvoir du temps qui guérit toutes les douleurs, que dans l'accomplissement du miracle; j'avais besoin du miracle aussi, et quel homme n'a pas eu besoin d'un miracle pour se réconcilier avec la vie! mais je n'y comptais pas. Je partis toutefois quand le terme annoncé dans la sainte apparition fut venu, et je quittai ma pauvre femme en lui témoignant une sécurité qui n'avait point gagné mon ame. Dès ce moment, je n'ai cessé d'errer inutilement dans la montagne, comme je m'y étais attendu, et je devais partir demain pour porter la mort, peut-être, à la plus malheureuse des mères, quand ce matin....

— Eh bien! monsieur Despin, ce matin?...

— Quand ce matin j'ai vu mon fils assis sur le siége de votre voiture, mais il ne m'a pas reconnu.

— Paul, votre fils, dites-vous?

— C'est bien le nom de mon fils, c'est bien mon fils aussi, mais il ne m'a pas reconnu. C'est mon fils, quoiqu'il ne me reconnaisse pas, et j'en ignore la raison. Je l'ai vu pendant toute la route. Je viens de le revoir et de lui parler quelque temps dans la cour de l'auberge. C'est mon fils. Je me suis informé de son âge. Il a exactement l'âge de mon fils. Il a ses traits. Il a le son de sa voix. Il a son accent. Mon fils a un signe à la joue. Il a un signe à la joue. S'il arrivait à Gaujac, tout le monde le reconnaîtrait. Je le reconnais si bien, moi, qui ne peux pas m'y tromper, moi, qui suis son père! mais il ne me reconnaît point.

Les larmes de M. Despin recommencèrent à couler, et il resta plongé dans un morne silence, les bras accoudés, et la tête appuyée sur les mains.

M. de Louvois était profondément ému. — Croyez, dit-il au vieillard, croyez, monsieur, que je voudrais pouvoir prolonger l'erreur qui a suspendu un moment vos afflictions, s'il dépendait de moi de l'entretenir sans manquer à la vérité. Un incroyable hasard l'a produite, et je ne sais s'il n'est pas plus propre à augmenter vos regrets qu'à les adoucir.

— Vous êtes plus capable que vous ne l'imaginez, monsieur, de donner à cette apparence une espèce de réalité, reprit M. Des-

pin en relevant sur M. de Louvois un regard suppliant. Vous vous étonnez de mes paroles, et je le conçois, mais cette dernière espérance va s'expliquer. La famille de Paul n'est pas dans l'aisance, puisqu'il est obligé de vendre ses services à un maître. Il n'est pas mon fils, je le crois, mais sa ressemblance avec mon fils a trompé mon désespoir, et tromperait celui de sa mère. N'est-il pas le fils qu'une céleste protection lui a rendu? Je lui offre une mère, un père dévoués à son bonheur; je lui offre tout mon bien dont je suis prêt à signer la donation, et M. le comte de Marcellus ne refusera pas d'attester ce que je vous en ai dit; il n'appartiendra plus qu'à lui-même, il n'aura plus de devoirs que ceux qu'impose une affection facile à contenter, et qui ne demande que de l'affection; il était pauvre, il sera riche; il servait, il sera servi; votre bonté pourvoyait sans doute à son bonheur; nous y suppléerons par notre tendresse; nous en serons aimés, j'en suis sûr, car nous l'avons aimé d'avance, nous l'avons aimé dans un autre, et on est toujours aimé quand on aime. C'était là, tout me l'annonce, le véritable sens d'une prédiction dont la vérité s'est manifestée hier à mes yeux. Le ciel ne fait pas inutilement de semblables miracles; il a voulu réparer envers votre Paul un tort du hasard, envers nous un tort de la nature qui nous a ravi le nôtre. L'indigent aura une fortune, et les parens en deuil auront un fils. Ne vous semble-t-il pas, monsieur, que cela soit ainsi? Oh! ne me refusez pas, je vous en conjure, votre intercession et votre appui! Les grands de la terre peuvent compatir sans déroger à une douleur qui a intéressé la reine du ciel! Je n'ai plus qu'à mourir si vous me rebutez.

En prononçant ces dernières paroles, M. Despin pressait les mains de M. de Louvois et les mouillait de ses pleurs.

La nuit s'était écoulée, en partie, dans cet entretien, et M. de Louvois ne pouvait douter que la résolution du vieillard ne fût invariable. Il entra de bonne heure dans la chambre où Paul, tout habillé, dormait paisiblement sur un des grabats de l'auberge, et il y retrouva M. Despin à genoux, les yeux avidement fixés sur la vivante image de son enfant mort. M. Despin se leva, remit à M. de Louvois l'acte de donation dont il lui avait parlé, accompagné d'un dédit de la somme de *dix mille francs*, payable au cas où cette

épreuve étrange ne réussirait pas à la satisfaction de toutes les parties, et se retira en lui recommandant pour la dernière fois la négociation dont paraissait dépendre sa vie, par une inclination respectueuse et par un regard suppliant. Le mouvement qui se faisait dans la chambre avait réveillé Paul; il voulut s'élancer à l'aspect de son maître, et s'excuser de n'avoir pas été plus diligent.

— Reste, lui dit M. de Louvois, et assieds-toi pour m'écouter avec tout le recueillement dont tu es capable. Tu n'as peut-être pas entendu raconter, continua-t-il en souriant, l'histoire de l'homme que la fortune vint surprendre dans son lit, et tu n'imaginerais peut-être pas que ce fût la tienne. Il n'y a cependant rien de plus vrai. Un mot, Paul, et tu vas échanger ma livrée contre le frac d'un gros bourgeois. Un mot, et tu seras riche!

— En vérité, monsieur, répondit Paul, je n'en serais pas surpris. On me prédit cette destinée depuis l'enfance, et il y a quelques jours qu'on me l'annonçait en Auvergne. Monsieur se rappelle sans doute qu'il s'arrêta pour déjeuner dans une misérable auberge des montagnes où des gendarmes arrivèrent presque en même temps avec une espèce de bohémienne qu'ils conduisaient à la prison du chef-lieu, et dont la physionomie le frappa. C'est que ce n'était pas une sorcière du commun, et on voyait bien à ses airs de dignité qu'elle croyait à son art. Je fus un moment si tenté d'y croire aussi, que je n'osai retirer ma main quand elle la saisit de sa main sèche et nerveuse, et qu'elle me força par un dur regard de ses yeux noirs à la déployer devant elle. Quant à moi, je détournai les miens, tant elle me faisait peur à voir.

— Oh! oh! voici du nouveau, dit-elle avec une voix rauque, et en grommelant entre ses dents; vous conviendrait-il, mon fils, d'avoir de bons champs en plein rapport, de bons prés qui verdoient au soleil, de bons troupeaux de moutons prêts à tondre, deux ou trois douzaines de bonnes vaches laitières, et autant de veaux qui bondissent à l'entour, une maison de campagne qui rit au midi, et d'où l'œil plonge avec peine dans l'épaisseur d'un beau verger, ployant sous le poids des fruits mûrs? Vous plairait-il de vous délasser de temps en temps à la ville du soin de vos grasses métairies dans un bon fauteuil de velours d'Utrecht à larges raies, au premier étage d'une maison spacieuse et en bon état qui vous appar-

tient, aussi près qu'il vous plaira d'un balcon chargé de fleurs qui donne sur la grande place, et d'y attendre indolemment l'heure d'un excellent repas en lisant votre journal, si le journal vous amuse?

Je ne pus me défendre de sourire, car le genre de vie qu'elle me proposait, était assez de mon goût. — Vous serez tout au plus entré dans les Pyrénées, ajouta-t-elle en repoussant ma main avec une méprisante colère, que cette fortune vous aura été offerte, et que vous l'aurez refusée. — Je ne compris pas trop comment cela pourrait se faire, mais j'attachais si peu d'importance à la prédiction de cette aventurière, que je n'y ai pas songé depuis.

La coïncidence de ces deux mystérieux évènemens frappa M. de Louvois, car il n'est point d'esprit si aguerri contre la séduction des apparences, qu'il ne s'étonne d'être obligé d'accorder quelque chose à l'intelligence du hasard. Après un moment de réflexion, il fit part à Paul de ce qui s'était passé la veille entre lui et M. Despin, et ouvrit sous ses yeux l'acte formel qui n'attendait plus que sa signature. Il le quitta ensuite pour laisser un libre cours à ses réflexions. L'affaire en valait la peine.

Pendant que tout ceci se passait au méchant cabaret de Pierrefitte, le ciel s'était éclairci; les eaux turbulentes du gave étaient rentrées dans leur lit, et les mazettes du relai, délassées par un long loisir, piaffaient à la porte, sur les pavés de granit sonore, comme des chevaux de bataille; le maréchal du pays cherchait à dégager adroitement quelque vis de son écrou, pour avoir un prétexte à le resserrer, et M. de Louvois se préparait à partir. Un quart d'heure s'était à peine écoulé, quand Paul entra chez son maître, d'un air modeste et cependant résolu. M. de Louvois le regarda fixement.

— Eh bien! dit-il en riant, est-ce à M. Despin fils que j'ai l'avantage parler?

— Non, monsieur le marquis, répondit Paul; c'est à Paul qui était votre domestique hier, qui l'est aujourd'hui, et qui n'a d'autre ambition que de l'être toujours, si vous êtes content de ses services.

— As-tu bien réfléchi? reprit M. de Louvois étonné.

— Je réfléchirais dix ans sans changer de détermination. — M. de Louvois paraissant disposé à lui accorder une attention sérieuse, il

continua : Je suis extrêmement touché, dit-il, du malheur de cette famille, et je voudrais pouvoir lui procurer quelque soulagement. C'est un devoir que j'aimerais à accomplir, s'il s'accordait avec les miens, et je n'aurais pas besoin d'y être porté par mon intérêt; mais ce que demande ce bon vieillard, monsieur, je suis incapable de le lui donner : il cherche un fils, et j'ai un père. C'est à mon père que je dois la tendresse et les soins d'un fils, et le cœur d'un fils n'est pas à l'enchère. L'honnête homme qui a voulu m'enrichir a des droits à ma reconnaissance; je ne peux rien lui offrir de plus. Les sentimens qu'il réclame appartiennent à cet autre vieillard qui m'a nourri, qui m'a élevé du produit de son travail, qui m'a réchauffé sur son sein quand j'avais froid, qui a pleuré sur mon berceau quand j'étais malade, qui a fondé sur ma bonne conduite et sur ma reconnaissance le dernier espoir de ses vieux jours. Croyez-vous qu'il survivrait à l'idée que j'ai vendu son nom pour de l'argent, que j'ai renoncé au souvenir de ses embrassemens et de ses conseils, que j'ai renié mes neuf frères comme un traître et comme un maudit, pour me livrer sans gêne aux douceurs de la paresse? Vous me direz sans doute, monsieur, que mon nouvel état me permettrait de lui faire quelque bien, que M. Despin lui-même ne blâmerait pas cet emploi de mon superflu, et qu'il y aurait moyen de racheter à ce prix, devant les hommes, mon ingratitude et ma lâcheté; mais qui me justifierait devant ma propre conscience? Il faudrait d'ailleurs que mon père voulût accepter cette indemnité honteuse, et je le connais assez pour être sûr qu'il la repousserait avec indignation. « A quel propos, s'écrierait-il, M. Despin fils, de Gaujac, qui m'est inconnu, vient-il me gratifier de ses aumônes? Qui les lui a demandées? Qui lui a parlé de mes affaires et de ma pauvreté? Ai-je eu besoin de recourir à lui, pour fournir à l'entretien de mes neuf enfans (il ne me compterait plus), pour les élever dans la crainte de Dieu, et dans l'amour de leur famille et de leur pays? Si M. Despin fils est trop riche, s'il est tourmenté par quelque remords qui l'oblige à répandre son superflu en œuvres de charité, qu'il regarde autour de lui! ne connaît-il point de peines à soulager dans son village, et peut-être parmi ses plus proches voisins? » Car je serais devenu aussi étranger à mes souvenirs, à mes amitiés d'enfance, à ma patrie, qu'à mon père! Je recommen-

mes amitiés d'enfance, à ma patrie, qu'à mon père! Je recommencerais une vie nouvelle, la vie d'un autre qui n'a rien aimé de ce que j'aime; et si elle était abrégée par la honte, par le chagrin, par les plaisirs même, auxquels je me livrerais pour m'étourdir, laisserais-je les regrets que M. Despin fils a laissés? Pensez-vous, monsieur, que mon véritable père, insensible à l'abandon que j'aurais fait de sa vieillesse, irait courir les montagnes pour y chercher ma ressemblance? Ah! il l'éviterait plutôt, n'en doutez pas, car elle ne lui rappellerait que mon avarice, ma bassesse et mon indignité! Non, monsieur, je ne changerai pas d'état, je ne changerai pas de fortune, parce que je ne veux pas changer de nom, parce que je ne veux pas changer de famille. Je resterai pauvre, mais je resterai le fils de mon père, et je conserverai le droit de l'embrasser sans rougir. Cela vaut mieux que de l'argent.

— Va régler les comptes, va, mon enfant, lui dit M. de Louvois en se détournant pour cacher son émotion. Un quart d'heure après, le fouet du postillon frappa l'air à coups redoublés. Une chaise de poste roula bruyamment sous la porte cochère de l'auberge. Elle sortit. Paul était assis sur le siége comme la veille.

Un homme attentif à ce qui se passait dans cette maison, et qui errait tristement dans sa chambre en invoquant le secours de Dieu, s'élança rapidement vers la croisée pour convaincre ses yeux d'un nouveau malheur qu'il n'avait pas prévu. Tout venait d'être perdu pour lui, jusqu'à l'espérance. Il avait vu mourir son fils pour la seconde fois. Paul était parti.

M. Despin tomba comme foudroyé sur le lit où il n'avait point dormi, et quand un valet de l'auberge lui remit la triste lettre d'adieu de M. de Louvois, il ne fit qu'y jeter un regard sombre et abattu, car il connaissait déjà son arrêt. Oh! de quelle force a-t-il dû s'armer pour regagner sa maison! Comment s'est-il présenté à sa femme, si impatiente de son retour, et cependant si assurée du résultat de son voyage? Quel récit lui a-t-il fait de ces espérances d'un moment changées en deuil éternel? La religion seule peut expliquer la résignation du cœur dans de si cruelles épreuves! Il y a là des angoisses qui se conçoivent à peine, et qui ne se décrivent pas.

L'histoire que je viens de raconter, sans y ajouter la plus légère circonstance, et sans la relever par des ornemens recherchés qui me la gâteraient à moi-même, peut donner lieu à de graves réflexions.

Les philosophes positifs qui nient l'intervention d'un Dieu dans les choses de la terre, feront honneur de ces rencontres merveilleuses à la puissance du hasard, parce que c'est le nom qu'on donne à Dieu quand on a pris le parti désespéré de n'y pas croire. Les chrétiens y verront un symbole plus consolant et plus élevé.

Que peut, en effet, l'intercession la plus puissante pour consoler le veuvage d'un cœur que la mort a, pour ainsi dire, dédoublé (pardonnez-moi cette expression, qui est celle d'un sentiment, et non pas celle d'une manière)? Hélas! elle ne peut que lui rendre des apparences et des formes; car l'ame qui les animait a déjà un autre séjour, et c'est à celui-là qu'il nous est enseigné d'aspirer, pour retrouver tout ce que nous avons perdu. Le reste n'est qu'une illusion qui peut tromper un moment les yeux d'un père, mais qui ne trompe pas long-temps sa tendresse. Pour voir recommencer la vie d'un être chéri qui nous a été enlevé, il faut la recommencer nous-mêmes; et cette idée seule suffirait pour embellir la mort, si la mort avait besoin d'être embellie aux regards de quiconque a vécu long-temps. Mais du moins la vie recommencera-t-elle? Oui, n'en doutez pas, elle recommencera! Il n'y a rien dans cette création qui n'ait ses harmonies et son complément, si ce n'est le cœur de l'homme; et le rôle d'un jour qu'il joue sur la terre ne serait qu'un mauvais épisode de plus dans un drame mal fait, si ce drame de dérision et de cruauté se dénouait par la mort. Cela n'est pas à redouter, parce que cela est impossible.

Il est vrai de dire qu'il faudrait avoir été mort pour pouvoir se former des notions exactes sur cet avenir mystérieux, et cela n'est pas commun. C'est le cas cependant du fameux Islandais de Bessestedt, qui fut extrait vivant de sa bière après huit jours de mort constatée, et qui vécut dix ans depuis dans la pratique des bonnes œuvres, mais sans communication immédiate avec les hommes. Ce sage, nommé ou plutôt surnommé Lazare Nobius (car la critique n'a pas encore éclairci ce point curieux d'histoire littéraire), avait passé tout le temps pendant lequel il fut retranché du siècle, dans le monde intermédiaire où les bons vont recevoir le commencement de leur récompense, et se disposer, par des épreuves plus douces que les nôtres, à recevoir dignement une récompense éternelle. Il y avait retrouvé, avec un ravissement que l'on croirait inexprimable

s'il n'était parvenu à l'expliquer fort éloquemment, sa famille et ses amis ; et quand il se vit retombé dans les douloureux liens de notre vie de préparation, il s'était fait de son nouvel exil l'idée d'une sainte mission, qui lui était imposée pour réchauffer la tiédeur des fidèles et pour prémunir les faibles contre l'invasion des fausses doctrines. Tel est l'objet du livre admirable de Lazare Neubius, sur lequel je me suis un peu plus étendu qu'il ne convenait à mon sujet, parce qu'il est presque inconnu, et si rare d'ailleurs, qu'il n'en existe probablement pas d'autre exemplaire que le mien. Il encourut, en effet, tout naturellement une double censure, dès le moment où il vint à paraître au jour de la publicité : celle de l'Église, qui ne se crut pas autorisée à recevoir, sur le témoignage isolé d'un saint homme, un document supplémentaire à la révélation de l'Évangile; et celle du pouvoir temporel, qui jugeait, peut-être avec raison, que la perspective d'un avenir si facile et si doux, en diminuant l'attrait qui nous attache à notre existence actuelle, relâcherait au bénéfice de la vie contemplative le lien de la vie sociale. Ce danger n'existe plus aujourd'hui, ou plutôt l'excès contraire est devenu si effrayant, qu'on ne saurait trop se hâter d'y porter remède. Si la société menace de mourir bientôt, ce n'est pas l'expansion d'une sensibilité rêveuse qui la mine et qui la détruit; ce n'est pas l'intention de pousser au-delà de toutes limites sa longévité intellectuelle et morale; c'est le déplorable instinct d'un égoïsme étroit, qui l'emprisonne dans la matière et qui la force à escompter son éternité au prix de quelques années stériles que le présent dévore aussi vite qu'il les donne. Il n'y aurait donc pas d'inconvénient bien sérieux maintenant à livrer aux ames tendres et souffrantes ces trésors de consolation et d'espérance, qui les dédommageraient du malheur de vivre dans un temps mauvais et dans un monde imparfait. J'y ai même pensé quelquefois, et si j'ai tardé long-temps à le faire, c'est que j'imaginais que l'âge pourrait prêter un jour plus d'autorité à ma parole. L'idée d'ouvrir enfin ce monde ignoré, mais certain, à l'attention de mes lecteurs, m'occupait encore au moment où j'ai commencé à tracer ces dernières lignes; mais des considérations soudaines m'ont retenu... —

— Et il me semble, tout réfléchi, que je ferai mieux d'y aller voir moi-même.

CH. NODIER.

LE JUIF ET L'HOSTIE.

A M. A.-S. Saint-Valry.

Le dimanche de Pâque était proche, la veille,
Chez Samuel Musson, vint une pauvre vieille,
Afin d'en emprunter trente sous parisis,
Sur le nantissement de trois méchans habits.
Je t'en donnerai cent, et je te tiendrai quitte,
Lui dit en souriant le fourbe Israélite,
Si tu consens, demain, à cette heure, en ce lieu,
Vieille Nazaréenne, à m'apporter ton Dieu.
La vieille à son logis retrouva la misère
Et la faim, cette pâle et vile conseillère,
Et revint apporter, dans un blanc parchemin,
Ce que le juif voulait, le lendemain matin.
Lorsque le réprouvé fut seul avec sa proie,
Son œil oriental étincela de joie.
Dieu des Nazaréens, je te tiens donc enfin,
Dit-il; il le froissa de fureur dans sa main,
Et prenant un marteau, dans son ivresse impie
D'un clou sur la muraille il traversa l'hostie.
Le sang à gros bouillons en jaillit à l'instant,

Et la chambre s'emplit et regorgea de sang;
Et les enfans, voyant le sang couler à terre,
Se mirent à genoux et s'écrièrent : Père,
Oh! ne le tuez pas une seconde fois.
Et le bourreau fut sourd à leur touchante voix.
Il la plongea de rage au fond de sa chaudière;
Mais l'hostie en sortit rayonnant de lumière;
Et l'élévation vint à sonner. Alors
La femme et les enfans s'en allèrent dehors,
Et s'adressant à ceux qui passaient dans la rue:
— Votre Christ est chez nous, et mon père le tue,
Dit le petit Jacob. Une sourde rumeur
Circula sur le juif meurtrier du Seigneur;
Le prevot des marchands, et l'évêque à sa tête,
Vinrent en grand cortége et firent une enquête;
Le Dieu fut emporte par le prélat tremblant,
Et dans le tabernacle enfermé tout sanglant.
Le juif fut brulé vif, son nom fut anathème,
Et sa femme et ses fils reçurent le baptême;
La maison fut rasée; on faisait chaque fois,
En passant sur la place, un grand signe de croix.
Lecteur, ainsi finit la vieille comédie,
La légende du Juif et de la sainte Hostie.

Ainsi, faibles mortels, infortunés pécheurs,
Nous rouvrons chaque jour la plaie et les douleurs
De celui qui mourut pour le salut des hommes;
Quand nous faisons le mal, insensés que nous sommes,
Ne semble-t-il pas dire, avec sa douce voix :
Vous me crucifiez une seconde fois?
Car toujours, ô chrétiens, cette grande victime,
Souffre et nous tend les bras sur son arbre sublime,
Et toujours nos péchés pénètrent dans le cœur,
Et font encor saigner le flanc du Rédempteur.

ANTONI DESCHAMPS.

BULLETIN.

Si quelqu'un a dû être étonné de l'effet produit par le discours de l'honorable M. Laffitte, ce n'est ni le parti légitimiste qui cherche chaque matin des argumens pour son propre système, ni le ministère qui l'a victorieusement réfuté, ni la chambre qui l'a écouté en silence; c'est assurément M. Laffitte lui-même. Le langage de M. Laffitte a été sévère, ironique et rancuneux. Mais qu'est-ce cela? depuis quand les formes plus ou moins parlementaires d'un orateur ont-elles prévalu contre le fond de ses idées? Or, M. Laffitte peut bien protester, pour sa part, contre les faits accomplis, il n'en ressort pas moins de son discours, qu'il n'a jamais voulu, comme ministre, que ce que ses successeurs ont cherché à maintenir par des moyens plus ou moins heureux, la paix au dehors, l'ordre au dedans. M. Laffitte attribue la prospérité actuelle au pays; soit. C'est là, comme lui a répondu spirituellement le chef du cabinet, *une querelle d'auteurs*. Dans un pays de liberté individuelle comme l'Angleterre, on pourrait encore concevoir et s'expliquer le développement de l'industrie nationale en dépit du mauvais vouloir de l'administration; mais en France, dans un pays d'égalité, où le pouvoir intervient et à juste titre (car il faut toujours poser en principe que le pouvoir est plus éclairé et plus intelligent que les individus, sans cela comment serait-il le pouvoir?) comment peut-on supposer l'agriculture, l'industrie, le crédit, se développant malgré le pouvoir et en dehors de son influence? De qui dépend le plus ou moins de protection accordée à l'industrie, sinon du pouvoir? Quant au crédit, il ne

s'attache qu'au pouvoir solidement établ, et à ce compte le gouvernement de Louis Philippe y a quelque droit. Mais ce qui nous a été surtout douloureux dans ce discours, ce sont bien moins encore les blâmes amers de l'honorable M. Laffitte, car on peut beaucoup supporter et beaucoup entendre d'un homme qui doit toujours être écouté avec respect et critiqué avec modération ; c'est la tactique plus ou moins loyale avec laquelle certaines paroles de l'homme qui a pris une part si active et si glorieuse à la révolution de juillet, ont été interprétées, et commentées par le parti légitimiste; ceci nous servira de transition naturelle pour passer au discours de M. Berryer.

La *Gazette de France* enregistre avec affectation les paroles suivantes de l'honorable M. Laffitte : « *Si* 9,000,000 f. étaient tout ce que le pays aurait gagné à la révolution, je le dis avec douleur, mais je croirais devoir demander pardon à Dieu et à mes concitoyens de la part que j'ai pu y prendre. » M. Berryer, de son côté, cherche à prouver par des règles de trois que la révolution de juillet a coûté cher à la France, plus cher que la restauration. Cette double argumentation du parti légitimiste peut être fort habile et réjouir fort ceux qui la lisent; mais elle manque de grandeur, de netteté et de franchise. Plaçons la question sur son véritable terrain.

Le pays a-t-il voulu, oui ou non, la révolution de juillet? Le pays serait-il atteint, à certaines époques, comme le prétendent quelques docteurs orgueilleux, de démence et de monomanie? Non certes; si l'on offrait aujourd'hui à la France l'alternative de se soumettre aux ordonnances du 25 juillet, la France ferait demain ce qu'elle a fait le 27, parce que la France n'est point tel ou tel individu, quelque grand qu'il soit; parce qu'elle ne se compose pas seulement d'une masse d'intérêts plus ou moins égoïstes, mais parce qu'elle est la France, c'est-à-dire une grande nation, un corps collectif qui a une tradition et un fonds d'idées communes. Si l'on prenait à part et isolément chaque Français, il est possible qu'un grand nombre, le plus grand nombre peut-être, préférât une paix honteuse aux douleurs d'une révolution; mais toutes les fois que vous mettrez une nation en demeure de se prononcer entre la honte ou la souffrance, elle n'hésitera pas un seul moment, elle ne peut pas hésiter. La *Gazette de France*, qui est si clairvoyante dans l'intérêt de son propre parti, aurait pu citer également cette phrase du discours de M. Laffitte : « Appelé au pouvoir, il était impossible que je ne voulusse pas, pour la *France régénérée, l'indépendance et la dignité* que je demandais *sous la restauration.* » Oui, c'est parce que la restauration a méconnu la dignité et l'indépendance de la France qu'elle est tombée. La révolution de juillet a été une question d'honneur national. La restauration a relevé le crédit public, elle a payé

les dettes de l'empire, elle a consolidé la paix en Europe, elle a eu de grands hommes d'état, nous en convenons; nous voudrions en convenir d'une façon encore plus éclatante, et lui trouver tous les jours de nouveaux mérites, si c'est possible, afin de pouvoir insister sur ce seul argument, que nous empruntons, nous aussi, au discours de l'honorable M. Laffitte : la restauration a méconnu l'indépendance et la dignité de la France.

Le parti légitimiste doit donc être récusé dans cette question, il n'a point voulu la révolution de juillet; il y aurait par trop de naïveté à exiger qu'il fût satisfait de ses résultats; la question est tout entière entre ceux qui, tout en acceptant cette révolution, la regardent comme un *événement* malheureux, et cherchent à en annuler les légitimes développemens: ce sont les doctrinaires; et ceux qui en demandent les conséquences graduelles et pacifiques, mais fatales et irrésistibles. Eh bien! ceux-là qui ont franchement accepté la révolution de juillet, qui la regardent comme un principe nouveau et fécond, comme le commencement d'une ère de liberté pour la France, ceux-là peuvent bien gémir en secret sur les douleurs et déplorer les crises intermittentes d'un pareil enfantement; mais jamais ils ne contesteront le principe, jamais ils ne renieront leur origine; ils savent bien que, dans les gouvernemens libéraux, après l'orage vient le calme, tandis que, dans les gouvernemens despotiques, le calme cache la tempête; la restauration et la monarchie de juillet en sont respectivement la preuve.

Une révolution est en politique générale ce qu'est, pour l'industrie d'un pays, un tarif protecteur; les intérêts des consommateurs sont constamment lésés jusqu'à ce qu'une branche d'industrie ait acquis son entier développement, et alors elle dédommage le pays au centuple de la gêne momentanée qu'elle lui a causée. Les révolutions sont des sacrifices imposés aux peuples dans le présent, mais dont ils recueillent le fruit dans l'avenir. Quoi! un contribuable consentira à payer vingt francs ce qui lui en coûterait dix au-delà de la frontière, uniquement pour protéger une branche de commerce, et il refuserait de payer dix centimes additionnels au lieu de cinq, pour assurer le développement de la liberté publique! Le sentiment de la nationalité existerait pour une pièce de draps, et il ne pourrait être invoqué quand il s'agit de la France!

Si le parti doctrinaire, qui s'avoue enfin bien et dûment vaincu, nous a paru devoir être combattu, c'est précisément en ceci, qu'il n'a pas accepté le principe et les conséquences de la révolution avec toute la franchise et le bon vouloir désirables, et qu'il a trop souvent méconnu, principalement sur les questions extérieures, cette communauté d'idées généreuses et élevées qui constitue une grande nation.

Mais les fatigues et les préoccupations parlementaires touchent à leur fin, cent cinquante députés quittent Paris ce soir même. La discussion du budget des voies et moyens a été signalée, sinon par de beaux discours, au moins par une bonne résolution. La ferme des jeux sera supprimée au 1er janvier 1838 : M. de Montalivet s'est uni, avec une remarquable franchise, aux vœux exprimés par la chambre. « L'ambition d'un homme de cœur, a-t-il dit, ne saurait être satisfaite par son entrée aux affaires publiques; il faut que le pouvoir soit pour lui un moyen de faire le bien. » Ainsi disparaissent peu à peu, minés lentement par l'esprit public et une sage administration, les abus les plus choquans. Hier, la loterie; aujourd'hui, la ferme des jeux; demain, la peine de mort; on ne peut s'empêcher d'être quelque peu fier de vivre dans un pays qui bientôt sera le seul en Europe à ne plus porter au front ces deux taches infamantes, la loterie et le jeu. A une autre réforme maintenant, car si le mal est un cercle fatal, le bien est une ligne droite qui se prolonge à l'infini.

Comment ne pas excuser un peu messieurs les députés de leur empressement à retourner aux champs? La pluie rafraîchit le sol devenu brûlant; le soleil sèche dans le calice des fleurs chaque goutte de pluie; mais la campagne a mieux à offrir que cela; la campagne n'est pas dans les brins d'herbe humides de rosée, et les bleuets cachés sous les épis jaunissans; elle est aux eaux de Bade, où, dit-on, l'empereur Nicolas doit se rendre, elle est à Vichy, à Aix-la-Chapelle, où déjà les cercles de malades s'organisent pour améliorer gaiement une santé compromise par les fatigues du bal; mais c'est surtout au camp de Compiègne et dans les résidences royales d'Eu et de Fontainebleau que se rencontreront le plus de visages joyeux. Une partie de la cour de Prusse, M. Ancillon, assure-t-on, M. de Humboldt, le duc de Saxe-Cobourg et ses fils, dont l'un est l'époux futur de la princesse Victoria, le prince Maximilien de Bavière, et une foule d'étrangers illustres viendront goûter l'hospitalité française; les membres des deux chambres pourront s'y rendre pour achever la session; quinze cent dix-sept lits sont préparés pour recevoir les hôtes qui viendront prendre part à ces fêtes qui doivent, dit-on, surpasser les magnificences de l'empire. Le duc d'Orléans et le duc de Nemours, après avoir traversé Inspruck et Milan, le Tyrol et la Lombardie, rentreront en France par Lyon.

Pendant que la chambre des communes rejette en trois heures tous les amendemens de lord Lyndhurst, de son côté, la chambre haute, pour ne pas rester en arrière d'entêtement et de mauvais vouloir, ajourne pour six mois (ajournement qui équivaut au rejet de la proposition), à une majorité de quatre-vingt-quatorze contre vingt-neuf, la réforme de la cour de la chancellerie. En France, nous ne concevrions même pas comment

les nombreux abus de cette juridiction ont pu subsister jusqu'à ce jour. La majorité ministérielle dans les communes s'est, peu à peu, élevée à quatre-vingt-six voix, chiffre glorieux qui a fourni un sujet de toast au dîner de lord Morpeth; car les luttes de la politique n'empêchent pas les dîners, les *festivals*, les réceptions de cour. Londres, après avoir été ravagée par une sorte de cholérine ou d'*influenza*, que la peur des habitans de la Cité avait métamorphosée en peste, se donne tout entier aux fêtes et aux plaisirs. Cependant le dernier *festival*, à Exeter-Hall, paraît avoir été peu brillant. Dans le sixième et le septième concert de la société philharmonique, l'on a entendu Thalberg, et ici nous traduisons les propres paroles du journal anglais : « M. Thalberg est, comme pianiste, de la même force que Paganini comme violoniste; seul, peut-être, il n'a pas besoin de l'accompagnement de l'orchestre; chacun de ses doigts est un instrument, et chaque instrument prend une voix pour vous séduire; son jeu, qui n'est pas exempt de mélancolie, est remarquable par sa simplicité et sa largeur. » Mme Malibran chanta *Non più di fiori* de *la Clémence de Titus*, avec accompagnement de corno di bassetto, par M. Willmann. Mme Malibran, qui s'etait déjà fait entendre à Drury-Lane, semblait avoir réservé pour ce jour-là la plus grande partie de ce feu divin qui l'anime et qui est doué d'une sorte d'influence électrique sur ses auditeurs.

Les concerts particuliers les plus goûtés ont été celui de M. T. Cooke, donné dans la salle de l'Opéra, où l'on a entendu Mme Grisi, Mrs Bishop, Tamburini, Anderson; et ceux du guitariste Sagrini, de M. Ole Bull, de M. Kellner, chanteur, compositeur et instrumentiste, de Mme Sala, où l'on a entendu également Mme Malibran; enfin la matinée de M. Thalberg au *King's-Theatre*.

PORTE SAINT-MARTIN. — *Le Sabotier ambitieux, débuts de M. Odry.* — Avant de juger cette pièce, si l'on peut se servir de ce mot en face de je ne sais quel tissu informe et niais de calembours et de pointes graveleuses, nous nous sommes demandé, la main sur la conscience, si malgré nous et sans nous en douter nous n'étions pas sous le coup de préventions plus ou moins fondées à l'égard de ce malheureux et déplorable théâtre. Est-il en effet une monstruosité ou un ridicule qui ait manqué à cette scène? quel est l'expédient qui a été oublié par M. Harel? L'Asie lui a livré l'éléphant Kiouny, l'Afrique les Bédouins, le moyen-âge ses plus mauvais mélodrames; il a essayé du ballet, et quel ballet! Faublas pour héros ou héroïne, comme on voudra; enfin, il va disputer aux Folies-Dramatiques

un acteur qui a disparu de l'affiche des Variétés. C'est à la Porte-Saint-Martin que Frédérick a porté pour la première fois la veste et les haillons de Robert Macaire. La décadence de ce théâtre a marché à pas de géant; où sont Provost, Bocage, Lockroy, Mme Dorval, Mlle Noblet? Jamais autant d'élémens de succès n'ont été plus follement dissipés. *Les Infans de Lara* et *Don Juan de Marana* ont été deux efforts désespérés, après quoi M. Harel est revenu aux expédiens les plus étranges, et qui seront très impuissans, assurément, à ramener la foule dans cette salle déserte. Qu'est-ce qu'un vaudeville en quatre actes? un vaudeville sans une scène, sans une situation comique? Puisque vous vouliez, à toute force, jouer la farce et la parade, que ne chargiez-vous Odry de parodier le mélodrame historique et moyen-âge, comme Frédérick Lemaître a parodié le vieux mélodrame, voleur et assassin, de M. Pixérécourt? Que ne livriez-vous au public votre propre charge en lui disant : « Ris donc, public, puisque tu ne veux plus pleurer! Tu refuses le mélodrame, dévore la parodie! » Et l'on composerait ainsi la représentation mélocomidrame, jouée par Mlle Georges et M. Odry.

La troisième édition du *Chemin de Traverse*, par M. Jules Janin, vient de paraître chez le libraire Ambroise Dupont. Nous pouvons dire que c'est là un livre tout neuf. L'auteur, encouragé par ce grand succès, qui lui est venu dès le premier jour, a écrit de nouveau et entièrement ce livre, qui déjà était écrit avec une supériorité si intelligente et si animée. Nous avons rendu justice à ce livre, mais cette fois nous ne pouvons trop reconnaître tout ce que l'auteur a joint de travail et de conscience à son talent. L'éditeur, qui a fait du *Chemin de Traverse* un très beau livre qu'attendent toutes les bibliothèques, a joint à cette nouvelle édition un portrait de l'auteur. Ce portrait a été dessiné et gravé avec beaucoup de soin et d'esprit, par M. Bouquet.

— Deux publications religieuses sur lesquelles on ne saurait trop attirer l'attention, *l'Imitation de Jésus-Christ* et les *Saints Évangiles*, sont en vente chez M. Curmer, rue Sainte-Anne, 25. Jamais le luxe typographique et la gravure sur acier n'ont été employés avec autant de goût et de perfection que dans ces deux ouvrages que le clergé et le pape ont salués d'éloges unanimes; aussi le succès est-il venu complet et légitime à ces belles et honorables entreprises, et nous ne pouvons qu'annoncer ces deux livres, déjà connus de tout le monde pieux et élégant. Le même éditeur

prépare une superbe édition de *Paul et Virginie* avec un essai de M. Sainte-Beuve sur Bernardin de Saint-Pierre.

— Nous ne connaissons pas pour égayer les loisirs d'un voyage en bateau à vapeur de Paris à Montereau, de plus agréable passe-temps que la lecture du *Panorama descriptif, historique et anecdotique des rives de la Seine*, que viennent de publier MM. Mazeret et Monin. Chaque bourg, chaque maison de campagne se dresse devant vous avec sa tradition historique et son blason plus ou moins moderne, à mesure que le rapide bateau effleure la rive verdoyante.

L'ABORDAGE, PAR M. JULES LECOMTE (1).

On a quelquefois reproché à M. Eugène Sue, au romancier, il est vrai, et non à M. Eugène Sue, l'auteur d'une excellente *Histoire de la Marine*, d'avoir mis le salon sur le vaisseau, et le vaisseau dans le salon; d'où il résultait que le salon sentait le goudron, et que le vaisseau sentait l'ambre et le musc, échange tout-à-fait malheureux pour les dames et les matelots. En évitant cet écueil, et dans la ferme résolution de rester loup de mer jusqu'au bout, M. Édouard Corbière, capitaine de frégate au long cours, a écrit des livres qui ne sont guère intelligibles que pour les marins : or, les marins ont bien autre chose à faire qu'à lire des romans. Il y avait sans doute un milieu à prendre entre le marin philosophique de M. Eugène Sue et le marin jureur et sabreur de M. Édouard Corbière, ou plutôt la place était prise depuis long-temps par un Américain, nommé Cooper, qui a depuis abandonné ce genre, où il régnait sans rival, pour imiter Swift, qu'il n'a même pas réussi à parodier.

M. Jules Lecomte est de l'école de M. Eugène Sue. Il a parsemé, hérissé, son roman maritime, d'observations, de méditations, de réflexions, de considérations, très peu maritimes, tout-à-fait en dehors du ressort de l'Océan et de la Médit rranée. J'ai cherché en vain la mer dans ce livre, où l'on trouve cependant beaucoup de choses sur la vie d'un jeune homme qui a 6,000 livres de rente, sur les divers emplois que l'on peut faire d'une somme inattendue, etc. Où aboutissent ces digressions interminables? On dirait d'un article du *Figaro* cousu à une page de *la Mode*. J'aime encore mieux un feuilleton du *Constitutionnel*, imposant par sa masse et par son épaisseur, que tous ces colifichets sans esprit, sans gaioté, sans à-propos, qui donnent des éblouissemens et exemptent un auteur de composer son livre. Lorsque Montaigne écrivit ses *Essais*, il prévint le public qu'il n'allait pas lui donner une œuvre homogène comme l'Iliade. Les hommes du XVIIIe siècle se gardaient bien d'enchaîner sans plan et sans méthode leurs mordantes ironies. Il y a une intrigue dans les *Lettres Persanes*; il y a un commencement et une fin dans *Can-*

(1) 2 vol. in-8°. Chez H. Souverain, rue des Beaux-Arts, 3.

dide et *Micromégas*. *Don Juan* lui-même, le don Juan de Byron, si charmant de boutades et d'imprévu, marche avec sagesse et vivacité, si on le compare à la plupart de nos romans modernes. Les Italiens, dit quelque part Byron, vont au théâtre pour causer, et en société pour se taire. *They go to the theatre to talk and into company to hold their tongues*. Voilà pourquoi, ajoute-t-il, on chercherait en vain parmi eux des comédies, même chez Goldoni. *They have no real comedy, not even in Goldoni, and that is because they have no society to draw it from*. Eh bien! il en est de même aujourd'hui des écrivains, ils babillent dans leurs livres et composent majestueusement leur conversation. Cette causerie familière avec le public, dans un moment où l'on devrait réunir toutes ses forces pour frapper un grand coup, détruit le roman, le poème, le drame. C'est ce qui est arrivé à beaucoup d'hommes d'esprit, et peut-être par cela même qu'ils étaient trop complètement et uniquement hommes d'esprit. Nous ne pensons pas faire grande injure à M. Lecomte en le rangeant parmi les hommes d'esprit; nous ne le chicanons que sur le titre de roman qu'il a donné à ses conversations, et de roman maritime encore, quand il n'y a pas une goutte d'eau salée dans tout l'ouvrage! c'est jouer de malheur!

REVUE DU MONDE MUSICAL.

A l'Opéra, le succès du ballet nouveau augmente chaque soir, et cela devait être; le public, qui n'en est pas encore venu à discuter la question littéraire, à propos d'un ballet, s'amuse, applaudit, et laisse aux critiques désœuvrés le droit d'examiner complaisamment si l'œuvre de M. Coraly est digne, par le style et la composition, du roman de Lesage, qui l'a inspirée. Cette fois nous serons de l'avis du public, qui ne se trompe guère, quoi qu'on dise. D'ailleurs, puisque Fanny Elssler danse, qu'importe le reste? Fanny Elssler est le style, la grace, l'unité, l'action du ballet de M. Coraly. Il faut dire aussi que jamais la belle danseuse n'avait été si admirable; c'est là une danse gracieuse et vive, savante sans affectation, pleine de délicatesse et de volupté. On se souvient de cette *cachuca* que les danseurs du bal masqué apportèrent à l'Opéra; cette danse échevelée, ardente, espagnole peut-être, mais faite pour les coins de rue et les tréteaux, ne pouvait convenir au talent si pur de Mlle Elssler. Ceux qui prétendent qu'elle ne danse point le pas espagnol ont raison; cette danse si harmonieuse, si simple, et d'une volupté si exquise, ne ressemble en rien aux mouvemens emportés et fougueux, aux gestes brusques et souvent communs de Dolorès et de ses

compagnons. Tous les soirs, les bouquets tombent aux pieds de Fanny Elssler, et Thérèse, qui les ramasse, oublie, en bonne sœur qu'elle est, d'en garder sa part. L'Opéra a trouvé tout à coup des ressources nouvelles auxquelles on ne s'attendait pas, et, pendant l'absence de ses chanteurs, s'est appuyé sur des danseuses qui ne trébuchent pas.

— La musique des *Huguenots* a paru. Cette publication ne pouvait venir en meilleur temps; les admirateurs du talent de M. Meyerbeer, ne pouvant plus entendre sa musique de quelques mois du moins, se mettent à la chanter tant bien que mal. La musique des *Huguenots* a quitté la salle de l'Académie royale, sa maison d'hiver, pour les frais ombrages de Meudon et de Fontainebleau; il faut dire aussi que dans ce passage elle a bien perdu quelque peu des prestiges qui l'ont entourée à sa naissance. On regrette çà et là l'intonation si sûre d'elle-même et la sonorité de la voix de Mlle Falcon, qui dans ce moment triomphe à Bordeaux; mais à l'heure qu'il est, la campagne est si fleurie et si belle, qu'on se sent tout disposé à passer sur les défauts de cette exécution nouvelle.

La mise en vente de la musique de piano fera patiemment attendre la grande partition de cet ouvrage, qui ne paraîtra pas avant un an. Meyerbeer le veut ainsi, il redoute pour son œuvre une publicité trop hâtive qui la ferait tomber en des mains indignes et capables d'en abuser. Meyerbeer se réserve le droit de choisir l'une après l'autre les villes de l'Europe qui auront bien mérité de sa musique par la voix de leurs ténors ou l'intelligence de leurs *prime donne*; c'est là une prétention bien innocente et qui témoigne de l'attachement sincère que l'auteur de *Robert-le-Diable* porte aux créations de son talent. Ainsi Ferdinand n'a pu obtenir la musique des *Huguenots* pour son couronnement, Meyerbeer l'avait promise au roi Louis de Bavière. Munich sera la première ville d'Allemagne à représenter les *Huguenots*. Soyez donc empereur d'Autriche, et roi de Hongrie et de Bohême, pour qu'un maestro vous refuse net le droit de vous faire couronner aux sons de sa musique! Vous verrez que, grace à Meyerbeer, il faudra, tôt ou tard, que la diplomatie intervienne dans la question. Ce n'est pas lui qui se laissera jamais éblouir par la gloire du solliciteur; il ne demande pas combien un homme a de couronnes sur la tête; mais s'il a l'oreille juste et le sentiment musical dans l'ame. Dans ce moment, M. Meyerbeer est à Baden, où il prend les eaux et compose à loisir des airs poétiques et charmans, comme lui seul en sait faire, et que la *Revue* publiera, en partie, au retour de l'illustre maître.

Rossini est parti pour l'Allemagne avec M. de Rothschild; l'auteur de

de *Guillaume Tell* et du *Comte Ory* va présider aux fêtes nuptiales de Francfort. Rien n'est curieux comme le voyage de Rossini; les populations se pressent sur ses pas, les souverains vont à sa rencontre; il se fait donner des sérénades et des croix. A Liége, patrie de Grétry, la Société philharmonique l'a complimenté à sa manière, avec grand renfort de trombonnes, de hautbois, d'ophycléides et de cimballes. A Bruxelles, le roi l'a décoré de l'ordre de Léopold. Pourvu que là-bas, en Allemagne, quelque grand-duc n'aille pas le faire conseiller aulique! Si c'était la destinée de Rossini de finir, comme Goëthe, dans la gloire de l'homme d'état et le silence du poète, le front chargé de lauriers et la poitrine chamarrée de rubans!

— On a donné alternativement cette semaine à l'Opéra, avec le nouveau ballet, *Guillaume Tell* et *le Comte Ory*: Mme Dorus-Gras, si charmante dans le rôle d'Alice, semble cependant avoir une vocation toute particulière pour chanter la musique de Rossini. Il semble que tout ce qu'il y a de légèreté, de grace, de motifs brillans et enjoués dans l'œuvre du maestro passe dans la voix de la cantatrice. C'est là pour Mme Dorus-Gras une douce récompense de son zèle et de ses études persévérantes. Cette reprise de *Guillaume Tell* a, en outre, été signalée par le début de M. Raguenot dans le rôle d'Arnold. Ce jeune élève du Conservatoire a été accueilli du public avec une faveur marquée et qui lui était due; il pourra heureusement remplacer M. Lafont. Dérivis n'est point resté au-dessous de lui-même dans le rôle de Guillaume Tell.

— L'Opéra-Comique nous donnera prochainement *le Chevalier de Canolles*, par M. de Fontmichel. On a, pour cet opéra, sur lequel on fonde de grandes espérances, racheté le congé de Chollet. Chollet est, en effet, le seul interprète qui pût rendre convenablement cette partition. Nourri de la musique d'Hérold, sachant unir le goût à la vigueur, Chollet s'est placé au premier rang dans la troupe de l'Opéra-Comique.

FIN
D'UNE HISTOIRE
QUI NE DEVAIT PAS FINIR.

LETTRE A UNE FEMME QUI N'A PAS TRENTE ANS.

Je vous croyais plus de raison, madame, et je ne m'attendais guère à vous voir, vous qui êtes si loin d'être une femme de trente ans, le véritable âge de la femme, comme chacun sait, vous écrier à nous étourdir : —*La fin du Lys dans la Vallée!* J'ai beau vous dire : il y a arrêt, arrêt solennel, qui a tranché pour nous cette fleur littéraire si lente à pousser, vous ne voulez rien entendre, et vous répétez de plus belle : — *La fin du Lys dans la Vallée!* Mais au moins, obstinée que vous êtes! puisqu'il en est ainsi, et puisque vous n'en voulez pas démordre, achetez *la fin du Lys dans la Vallée.* Elle compose à peu près un petit volume assez mal imprimé, et qui ne vous coûtera que 15 francs; mais vous etes entêtée et volontaire comme un joli enfant de vingt ans, vous me répondez : — Me prenez-vous pour Mme de Rotschild? 15 francs *la fin du Lys dans la Vallée!* Avec 15 francs j'aurai une belle ceinture, ou je ferai la for-

tune d'un pauvre homme; 15 francs *la fin du Lys dans la Vallée*, quand vous m'avez donné le commencement pour 15 sous! Non, non! pas de transaction possible. Vous m'avez promis *le Lys dans la Vallée*, je veux *le Lys dans la Vallée*, en entier depuis l'oignon jusqu'à la feuille. Arrangez-vous comme il vous plaira; que m'importent les juges et leurs arrêts? 15 francs *la fin du Lys dans la Vallée!* Mais la *Revue* y pense-t-elle, monsieur!

— Hélas! madame, ce n'est pas la *Revue*, c'est M. Balzac qui n'y pense guère. Si la *Revue* n'avait pas tenu si fort à ses engagemens, croyez-vous qu'elle eût jamais fait un procès pour obtenir la fin de cette œuvre qui lui était vendue, et qui ne lui a pas été livrée? Cependant vous le voulez à toute force, il faut vous satisfaire. Vous aurez, bon gré, mal gré, *la fin du Lys dans la Vallée*, non pas écrite par M. Balzac, mais écrite par moi, indigne; non pas par droit de quittance, mais par droit de critique; non pas traînée par les mille détours d'une narration flottante, vagabonde, fiévreuse et melliflue, mais poussée à son but par l'inexorable analyse; seulement, nous aurons soin de conserver assez de néologismes et de négligences dans la narration que nous allons vous faire, pour que vous reconnaissiez que M. Balzac a passé par là.

S'il vous en souvient bien, nous avons laissé *le Lys dans la Vallée* à l'instant même où notre héros Félix quittait Clochegourde pour Paris, emportant une lettre pleine de conseils, dans laquelle Mme de Mortsauf (le Lys) lui recommandait, entre autres nouveautés, d'éviter le jeu et les *jeunes* femmes. « Cultivez les femmes *influentes;* les femmes *influentes* sont les *vieilles femmes;* elles vous *prôneront* et vous rendront *désirable*. Fuyez les *jeunes* femmes. La femme de *cinquante* ans fera tout pour vous; la femme de *vingt* ans rien! — *Raillez* les *jeunes* femmes. Les *jeunes* femmes sont *égoïstes*, *petites*, sans amitié vraie; elles n'aiment qu'elles; *elles vous sacrifieront à un succès.* — Elles vous *dévoreront*, sans scrupule, votre temps... » — Je m'arrête, je ne vous en dis pas plus long, je craindrais trop votre désespoir de *jeune* femme.

M. Félix s'en va donc à Paris, où il arrive, à peu près dans le même temps que Louis XVIII quittait sa capitale d'un jour; le 20 mars était proche. Félix suit le roi jusqu'à Gand; de Gand, chargé d'une mission importante, il va à Saumur, de Saumur à Chinon, de

Chinon à Nueil, de Nueil à Clochegourde. — Est-ce possible ! s'écria Mme de Mortsauf le visage *stupéfié*, et *clouée* sur son fauteuil ! — « Mme de Morsauf *disait des poésies suggérées par la solitude*, sans savoir qu'il y eût le moindre vestige d'amour, ni de poésie *orientalement suave*, comme une *rose du Frangistan.* » Si vous savez, madame, ce que c'est qu'une *rose du Frangistan*, ayez la bonté de me le dire. — « A huit heures, après le dîner, la cloche sonna *deux coups*, *tous les hôtes de la maison vinrent*. Madeleine récita une *émouvante* prière. Quand Félix fut couché, il fut *travaillé par des idées folles* produites par *une tourbillonnante agitation* des sens. Le lendemain il fallut partir, Mme de Mortsauf appuya sa *tête allanguie* sur l'épaule de Felix, et Felix retourna à Paris. »

Cette fois, Louis XVIII était pour tout de bon sur son trône, Félix fut nommé maître des requêtes et secrétaire du roi ; il sentit les *nutations* d'une vieille expérience ; dans cette belle position, Félix fit la connaissance de personnes *influentes* ; il connut, entre autres personnes *influentes*, les deux exécrables filles du père Goriot ; mais au milieu de toutes ces belles connaissances, notre jeune homme resta si chaste, que le roi l'appelait souvent *mademoiselle Félix de Vandenesse*, *de sa belle voix d'argent.*

Remarquez la galanterie de M. Felix de Vandenesse ! Il ne donne qu'une *voix d'argent* au roi lui-même, pendant qu'il gratifie Mme de Mortsauf d'une *voix d'or !*

Six mois après, le roi donne un congé à Félix, et ce jour-là il lui dit *de sa voix d'argent :* — Amusez-vous bien à Clochegourde, *M. Caton !*

Félix *vola comme une hirondelle en Touraine.* Il paraît que les hirondelles volent plus vite en Touraine qu'à Paris. Cette fois, il était très heureux, non-seulement d'être *un peu moins niais*, mais encore *dans l'appareil d'un jeune homme élégant*. En effet, « il était *en chasseur ;* il portait une veste verte *à boutons blancs rougis*, un pantalon *à raies*, *des guêtres de cuir* et *des souliers*. Bien plus, *les halliers l'avaient si mal arrangé*, que M. de Mortsauf fut obligé de lui *prêter du linge !* » Que dites-vous de cet *appareil*, madame, et de cette *élégance?* Boutons *blancs rougis*, diable ! pantalon *à raies*, la peste ! guêtres *de cuir*, voyez-vous ! et des souliers ! des souliers ! et avec ces souliers, avec ces guêtres, ce pantalon à raies, cette veste

verte et ces fameux boutons *blancs rougis*, pas même une chemise de rechange ! M. Félix est obligé d'emprunter une chemise à M. de Mortsauf. Voilà donc *l'appareil*, par excellence, *d'un jeune homme élégant !*

N'importe; malgré ses guêtres, ou plutôt à cause de ses guêtres, M. Félix de Vandenesse fut reçu à merveille par Mme de Mortsauf qui ne reconnut pas la chemise de son mari. « Les *façons de la fortune*, (M. Vandenesse veut dire : *la façon*,) *ma croissance achevée, une physionomie jeune qui recevait un lustre inexplicable de la placidité d'une ame magnétiquement unie à l'ame pure qui, de Clochegourde, rayonnait sur moi;* » toutes ces choses le rendaient méconnaissable. D'ailleurs, n'était-il pas l'espoir *inavoué* de cette femme adorable? Aussi, quand elle vit le jeune homme, *là où elle n'avait vu qu'un enfant* (un autre aurait écrit : *quand elle vit jeune homme celui qu'elle avait vu enfant;* mais la phrase pour etre plus correcte aurait été beaucoup moins belle ;) « elle *abaissa* son regard *vers la terre*, par un *mouvement* d une tragique *lenteur!* » (baissa *vers la terre! mouvement* et *lenteur!*)

Après le premier bonjour, Félix de Vandenesse se promène avec Mme de Mortsauf dans cette vallée dont elle est le lys. Tout à coup, en apprenant que le roi appelait Félix : *Mademoiselle de Vandenesse*, Mme de Mortsauf, cette femme si réservée, qui ne lui donnait que le *revers* de sa main et non la *paume*, saisit la main de Félix *et la baisa en y laissant tomber une larme de joie.* Félix fut bien étonné de cette *subite transposition des rôles*, et j'imagine que vous êtes bien étonnée, vous aussi.

Mais ne voyez-vous pas, madame, vous cœur insensible de vingt ans, mauvais cœur, que « cet *abaissement était de la grandeur où l'amour se trahissait dans une région interdite aux sens. Cet orage de choses célestes tomba sur le cœur de Félix et l'écrasa !* »

Malheureusement, M. de Mortsauf *vint les interrompre*, le malappris! Vous vous rappelez que déjà, dans la première partie de cette histoire, M. de Mortsauf n'était pas le plus aimable des hommes; sa triste humeur n'a fait que croître et embellir pendant que M. Félix est devenu *l'homme élégant* que vous savez. Voici le nouveau portrait de M. de Mortsauf : « *Il se cabra*, les sourcils et les rides de son front jouèrent (sous-entendu : *aux barres*), ses yeux jaunes

éclatèrent, son nez *ensanglanté se colora davantage.* » (*Colorez* donc un nez *ensanglanté!*) Pauvre époux! voilà pourtant ce qu'il est devenu, pendant que son rival a appris à porter une veste verte, des guêtres, des boutons rouges-blancs, un pantalon à raies et des souliers! M. Mortsauf était donc insupportable. — *Nous l'ennuyâmes à lui conter des riens*, dit M. Félix.

Mais je serai plus humain que M. Balzac, je vous ferai grâce des *lancinantes* fantaisies de ce triste malade; chez lui, le *moi* physique s'était emparé du *moi moral*, *le moi physique* avait fait là une jolie pêche! — « Il se *vêtait* et se *dévêtait* à tout moment, et par une de ces *hallucinations particulières aux égoïstes*, il *maniait le fléau*, abattait, brisait autour de lui *comme un fou enragé.* »

« Je compris alors, ajoute Félix, d'où provenaient ces lignes *comme marquées* avec le fil d'un rasoir sur le front de la comtesse! »

Et, à ce propos, vous allez me traiter de brutal, mais je vous avouerai que je ne trouve pas M. de Mortsauf si déraisonnable. M. de Mortsauf est de très mauvaise humeur, il est vrai; mais il faut bien reconnaître qu'il a ses petites raisons. Sa femme est belle, il est jeune encore, et Mme de Mortsauf ne veut pas permettre à son mari de *troubler sa chaste solitude.* Voilà en effet toute l'énigme, madame, et toute l'histoire du *Lys dans la Vallée.* Avouez que Mme de Mortsauf a tort de ne pas *apprivoiser* son mari, comme c'est son devoir.

M. Félix n'en juge pas comme moi. — J'écoutais, dit-il, cette *horrible clameur* en silence, *tenant la main moite de cette femme dans ma main plus moite encore.* Sur l'entrefaite revient le malencontreux Mortsauf; il appelle sa femme, sa femme s'enfuit dans le fourré avec Félix; le mari court après eux, si bien qu'il gagne à ce métier une espèce de fluxion de poitrine. Félix va chercher à Tours M. le docteur Origet, Origet arrive sans lancette; Félix retourne à Azay, *par un temps affreux*, chercher la lancette de M. Deslandes. On saigne le malade, on l'entoure de soins, on ne le quitte ni jour, ni nuit, ce qui fait naître les réflexions suivantes dans l'esprit de Félix : « Pour qui contemple en grand la nature, tout y tend à l'homogénéité par l'assimilation. » Ces deux mois de la maladie de M. de Mortsauf furent les plus heureux de la vie de Félix. « Henriette et moi, dit-il, nous nous *trouvâmes apprivoisés, mariés à demi.*

Mariés à la bonne heure; quant à être *apprivoisés*, il me semble que l'un et l'autre étaient assez *privés* comme cela. C'est ainsi que leur amour résista au *laisser-voir* de toutes les heures.

Tout d'un coup arrive une lettre du roi qui rappelle Félix. « La comtesse eut des *gestes d'apathie* et des *regards sans lueur*. — Je me penchai lentement vers son front; elle ne se baissa pas pour éviter mes lèvres; je les appuyai saintement, *sans volupté chatouilleuse.* » M. Félix *n'était pas travaillé par ses idées folles* ce jour-là.

Cependant cette passion de M[lle] Félix de Vandenesse, *qui recommençait le moyen âge et rappelait la chevalerie*, cette passion d'un jeune homme qui adorait une belle femme, *sans public*, se répandit au cœur du faubourg Saint-Germain. Vandenesse trouva donc le monde : *parfait pour lui*. Ce fut, parmi les plus belles femmes de cette époque, à qui se ferait aimer de ce jeune homme, *avec ou sans public*. Félix plut surtout à une de ces *illustres ladies, qui sont à demi souveraines*. (Souveraines de qui? et de quoi?) « Vous connaissez la *singulière personnalité* des Anglais, cette orgueilleuse *Manche* infranchissable, ce froid *canal Saint-George, qu'ils mettent entre eux et les gens qui ne leur sont pas présentés? Les fortifications d'acier poli* élevées autour d'une femme anglaise, *encagée* dans son ménage par des fils d'or; mais *où sa mangeoire* et son *abreuvoir*, où ses *bâtons* et sa *pâture*, sont des merveilles, lui prêtent d'irrésistibles attraits! » Eh bien! cette *lady, presque souveraine*, à l'aspect de Félix de Vandenesse, elle franchit la Manche de la morale, elle traversa à la nage *le froid canal de Saint-George, de sa personnalité anglaise*, elle quitta sa *cage*, sa *mangeoire*, son *abreuvoir*, son *bâton*, et autres merveilles; elle franchit d'un saut *ces fortifications d'acier poli*, qui *préparent* si bien *l'hypocrisie de la femme mariée;* à la place de sa *pâture* de chaque jour, elle alla demander à Félix de Vandenesse *le poivre et le piment pour la pâture de son cœur.* » (Notez bien, madame, que toutes ces citations sont prises, mot à mot, dans le livre de M. Balzac. Et voilà pourtant à quelles fins la *Revue* a plaidé avec lui!)

Que vous dirai-je? Lady Arabelle, marquise Dudley, une fois sortie de sa fortification d'acier poli, ne mit plus de frein à sa passion, *aiguisée par la résistance*. « L'*atonie* l'avait conduite *à l'adoration du romanesque et du difficile!* » — A la fin, après la plus belle défense, la marquise Dudley prouva *à quelques salons* que pour elle

le *difficile* n'était pas l'impossible : Félix succomba; il ne fut plus Mlle *Félix de Vandenesse*. — « Je vous ferai remarquer, nous dit-il ingénument, qu'un homme a moins de ressources pour résister à une femme, que vous n'en avez pour échapper à nos poursuites. Nos mœurs interdisent à notre sexe *les brutalités de répression*, qui, chez vous (les femmes) sont des amorces pour un amant. — Je sais que la *prudence de fatuité masculine* ridiculise notre réserve; nous vous laissons le privilége de la modestie, *pour que vous ayez le privilége* des faveurs! » Quel style! quel langage! Où êtes-vous, Cathos et Madelon?

« Je serai, disait lady Arabelle à M. de Vandenesse, votre amie toujours, votre maîtresse quand vous voudrez! » Voilà, certes, ce qui s'appelle être *sortie de son rempart d'acier poli!*

Que si vous tenez à savoir comment était faite cette nouvelle femme? *écarquillez vos yeux*, comme disait tout à l'heure M. Balzac en parlant des paysans de Mme de Mortsauf.

« Cette *femme de lait*, si brisée, *si brisable*, couronnée de cheveux de couleur *fauve*, dont l'éclat semble *phosphorescent* et passager, est *une organisation de fer*. Aucun cheval ne résiste à son *poignet nerveux*. Elle a un pied de biche, un petit pied sec et musculeux, *sous une grace d'enveloppe indescriptible;* elle *tire* les daims et les cerfs sans arrêter son cheval. Son corps *ignore la sueur*, il *aspire le feu* dans l'atmosphère et *vit* dans l'eau, sous peine de ne pas vivre. »

Oh! oh! devinez l'énigme!

1° Je suis un corps *ignorant la sueur;*

2° *J'aspire tous les feux* du soleil en fureur;

3° *Je vis dans l'eau*, de peur de ne pas vivre;

Ce qui veut dire, je crois, que cette dame de feu prenait souvent des bains à domicile. Mais je vous assure, madame, qu'il faut terriblement *suer*, pour comprendre cela.

Poursuivons le portrait de cette intéressante lady :

« Sa passion est *tout africaine*, son désir va comme le *tourbillon du désert* (ceci ressemble beaucoup à *la tourbillonnante agitation des sens* de M. Félix), le désert dont ses yeux expriment *l'ardente immensité*, où *l'excès arrive à la grandeur*, où *la volupté nue charme l'œil par le calme de sa force*. Quelles oppositions avec Clochegourde!

« L'une, Mme de Mortsauf, attirant à elle *les moindres parcelles humides* pour s'en nourrir, l'autre *exsudant* son ame (autrement dit : *aspirant le feu*), enveloppant ses fidèles d'une *lumineuse atmosphère;* celle-ci vive et svelte ; celle-là lente et *grasse.* » (Grasse ! ah ! de grace, monsieur Balzac, servez-vous d'une autre expression pour définir Mme de Mortsauf. Quel est l'amant qui a jamais dit à sa maîtresse : — Je t'aime parce que tu es *grasse !*)

Mais le portrait ne s'arrête pas là. Vous savez depuis long-temps que l'Angleterre *est la divinisation de la matière.* « Lady Arabelle possédait *au plus haut degré* cette science de l'existence qui *bonifie les moindres parcelles de la matérialité,* qui fait que votre pantoufle *est la plus exquise pantoufle du monde, qui double en cèdre et parfume les commodes;* qui verse à *l'heure dite* un thé suave, *savamment déplié* (déplier le thé !); qui *bannit la poussière,* cloue des tapis depuis la dernière marche jusque dans les *derniers replis de la maison, brosse les murs des caves;* qui fait de la matière *une pulpe nourrissante et cotonneuse,* au sein de laquelle *l'ame expire sous la jouissance* qui produit *l'affreuse monotonie du bien-être,* donne une vie sans opposition, *dénuée de spontanéité,* et qui, pour tout dire, vous MACHINISE ! »

Ouf ! je ne sais pas si vous êtes comme moi ; mais quand j'ai lu de pareilles phrases, il me semble que moi aussi je suis *machinisé;* je n'y vois plus, ou, ce qui revient au même, il me semble que je vois *trente-six chandelles* mal allumées. Avez-vous jamais rencontré quelque part plus de mots creux et plus horriblement accouplés ? Et tout cela pour vous dire que, dans la maison de cette dame, M. Félix de Vandenesse avait trouvé les meubles les mieux faits, les tapis les plus doux, et le thé le plus excellent qu'il eût pris de sa vie ; en un mot qu'il était tombé en même temps dans le comfort anglais et dans les bras de cette Anglaise ! Il n'était pas besoin de tant se tortiller l'imagination pour nous vanter les délices de cette opulente maison. Vous vous souvenez d'ailleurs, madame, que déjà dans sa première jeunesse, M. Félix de Vandenesse célébrait avec la plus vive émotion les célèbres *rillettes et rillons de Tours,* et comme l'eau lui venait à la bouche quand il voyait ses camarades se pourlécher en vantant les rillons, *ces résidus de porc sautés dans sa graisse,* pendant que lui il n'avait dans son panier que *des fromages d'Olivet* ou

des *fruits secs*. Vous vous rappelez encore, plus tard, quand le jeune homme fut au collége, quelles luttes furibondes M. Félix eut à soutenir contre *les blandices de la buvette.* Déjeuner avec une tasse de café au lait était un goût aristocratique. Eh bien ! les juges de M. Félix « ne lui *ont pas tenu assez compte*, à propos de ces blandices, *des héroïques aspirations de son ame vers le stoïcisme, des rages contenues pendant sa longue résistance.* » Soyons-lui plus favorables, madame, et en faveur des célèbres rillons et rillettes qu'il n'a pas mangés, et du café *aristocratique* qu'il a bu à crédit chez le concierge de sa pension, pardonnons-lui ses transports incroyables pour le thé *savamment déplié* et versé à *l'heure dite,* de lady Arabelle.

Je poursuis notre récit. M. Félix ne put pas résister bien longtemps à une femme qui *bonifiait* ainsi *les moindres parcelles de la matérialité*, qui *brossait le mur des caves*, et qui faisait de si bon thé. Que voulez-vous ? « l'homme est composé de matière et d'esprit; l'*animalité*, ou, si vous aimez mieux, la *matérialité* vient aboutir en lui, et l'*ange* commence à lui. De là cette lutte que nous éprouvons tous entre une destinée future, que nous pressentons, et les souvenirs de nos instincts antérieurs, dont nous ne sommes pas entièrement détachés (les célèbres rillons et rillettes !), un amour *charnel* (*lady Arabelle*), un amour divin (Mme de Mortsauf). Tel homme *les résout en un seul* (et c'est ce qu'il a de mieux à faire); tel autre s'abstient; celui-ci *fouille le sexe entier* pour y chercher la *satisfaction de ses appétits antérieurs;* celui-là *l'idéalise en une seule femme*, dans laquelle *se résume l'univers*; les uns flottent, indécis, *entre les voluptés de la matière et celles de l'esprit;* les autres *spiritualisent la chair* en lui demandant ce qu'elle ne saurait donner ! » Mais pardon, madame, il y a là trois à quatre pages de cet esprit, ou plutôt de ces obscénités mal digérées; et je ne dois pas oublier que vous n'avez que vingt ans.

Ainsi, « lady Arabelle *satisfaisait* les instincts, les *organes*, les *appétits*, les vices et les vertus de la matière *subtile* (*subtile !* cela lui plaît à dire) dont nous sommes faits; elle était la *maîtresse du corps;* Mme de Mortsauf *était l'épouse de l'ame.* » Ajoutez qu'en lady Arabelle LA BÊTE ÉTAIT SUBLIME !

Pendant que M. Félix de Vandenesse buvait ainsi l'*alcool* de l'amour dans *une coupe curieusement ciselée*, que devenait *le Lys*

dans la Vallée? « Des orages, de plus *en plus troubles et chargés de gravier*, déracinaient, par leurs *ragues âpres*, les espérances *le plus profondément plantées* dans son cœur. » *Horriblement* inquiet, M. de Vandenesse déclara à la *maîtresse de son corps* qu'il voulait aller en Touraine, pour savoir des nouvelles de la *maîtresse de son cœur*. « Arabelle ne s'y opposa point; mais elle parla *naturellement de m'accompagner*. » Il part, il arrive à Clochegourde. Mme de Mortsauf entendit « *les bonds prodigieux de l'hirondelle du désert*; et quand je l'arrêtai *net* au coin de la terrasse, elle me dit : — *Ah! vous voilà!* Ces mots me *foudroyèrent*. » Voilà comment M. Félix fut arrêté *net* par Mme de Mortsauf.

Vous rappelez-vous, madame, le retour de J.-J. Rousseau auprès de Mme de Warens, quand elle lui dit sans s'émouvoir : — *Ah! te voilà, petit!* C'est la même scène, c'est le même mot; vous dirai-je plus? c'est la même pensée; mais quelle différence, grand Dieu!

Comment donc n'avez-vous pas vu que toute cette histoire du *Lys dans la Vallée*, ce sont les premières pages des *Confessions* gaspillées, transformées, refaites, à l'aide d'une Mme de Warens qui ne se livre pas, et d'un petit Jean-Jacques Rousseau, devenu vicomte et Parisien?

Mais ne comparons pas les *Confessions*, ce chef-d'œuvre, au *Lys dans la Vallée*, cette œuvre informe, Jean-Jacques Rousseau et M. Balzac!

« L'ouragan de l'infidélité, semblable à ces crues de la Loire *qui ensablent à jamais une terre*, avait passé dans l'ame de Mme de Mortsauf, en faisant un désert *là où verdoyaient d'opulentes prairies*. » Là où *elle n'avait vu qu'un enfant*; M. Balzac fait toujours la même phrase sous le même noyer.

« Je fis entrer mon cheval par la petite porte : *il se coucha à mon ordre* (c'était un cheval savant), et la comtesse s'écria : — Le bel animal! »

Voyez-vous cet amant, qui n'a rien de plus pressé que de montrer à sa maîtresse les petits talens de son cheval!

Ce qui fait faire à notre héros la réflexion suivante : « Dans cette épouvantable vallée, où doivent tenir des millions de peuples devenus poussière, je serai moins *aplati* que je ne le fus devant cette *forme blanche* (Mme de Mortsauf), *montant comme monte dans les*

rues d'une ville *quelque inflexible inondation.* — *Didon chrétienne.* »
(Avouez que Didon et inondation ne vont guère ensemble au premier abord; mais en y réfléchissant, on trouve que M. Balzac est très conséquent avec lui-même. Rappelez-vous en effet que Mme de Mortsauf attire à elle *les moindres parcelles humides*; et voilà pourquoi M. Balzac la compare à une *inondation.*)

Alors M. de Mortsauf, voyant que sa femme s'enfuit loin de Félix, s'empare de lui, et se met à lui raconter sa maladie : « Les *sécrétions* s'altèrent, la *digestion se fait capricieuse,* la désorganisation arrive à son comble, comme si quelque poison se mêlait *au bol alimentaire;* la *muqueuse* s'épaissit; l'*induration de la vulve du pylore* s'opère, et il s'y forme un *squirre* dont il faut mourir. » Telle est la conversation du bonhomme. En vérité, Mme de Mortsauf se venge cruellement des infidélités *corporelles* de M. Félix.

Helas ! Mme de Mortsauf était bien changée encore cette fois. Les *légers coups de rasoir,* qui d'abord sillonnaient son front, étaient devenus coups de bêche. « La fatale teinte jaune-paille ressemblait au reflet des lueurs divines dont les peintres illuminent la figure des saints. — Ses yeux étaient dénués de l'eau limpide où jadis nageait son regard (ce n'était pas faute de pomper l'humidité cependant); ses tempes *bleuâtres* semblaient *ardentes et concaves;* ses yeux s'étaient enfoncés sous leurs arcades *attendries*, et le tour avait *bruni;* elle était *mortifiée,* comme le fruit sur lequel les *meurtrissures* commencent à paraître, et qu'un ver intérieur fait prématurément *blondir.* »

Le domestique de M. Félix arrive; « il m'avait apporté *quelques affaires*, que je voulus placer dans ma chambre. »

Affaires est ici pour quelques *effets.*

« Pour la comtesse, *le monde se renversa;* entendant en elle-même *les cris de la chair révoltée,* elle demeura *stupide* en face de sa vie manquée.

— Oh ! reprit-elle, j'ai cru trop en vous ! J'ai cru que vous ne manqueriez pas de la vertu que pratique le prêtre, et..... que possède M. de Mortsauf, ajouta-t-elle en donnant à sa voix le mordant de l'épigramme. »

Pauvre femme ! elle a voulu à tout prix ne pas troubler *sa chaste solitude,* à la bonne heure; mais, en ce cas, pourquoi donc exiger

tant de fidélité de son amant? Elle aurait dû se rappeler le proverbe aussi célèbre que les célèbres rillons et rillettes : *Qui trop embrasse, mal étreint.*

Le soir, ils s'en vont, elle et lui, se promener en voiture, et la pauvre femme parle beaucoup. « Quand l'être intérieur se ramasse et se rapetisse *pour occuper* la place que l'on offre aux embrassemens, peut-être est-ce le pire des crimes? »

Ils arrivèrent ainsi jusqu'aux landes où lady Arabelle attendait son amant Félix avec ce petit mot : *My Deer.*

« C'est lui, madame, répondit la comtesse. L'Anglaise reconnut sa rivale et fut *glorieusement* anglaise. Elle nous *enveloppa* d'un regard plein de son mépris *anglais*, et disparut dans la bruyère avec la rapidité d'une flèche. »

Et du même pas Mme de Mortsauf envoya souper Félix chez lady Arabelle.

Mais qnand elle tint son amant, que de sarcasmes lady Arabelle lança contre sa rivale! « La plaisanterie française, dit l'aùteur, est *une dentelle* dont les femmes savent embellir la joie qu'elles donnent; la plaisanterie anglaise est un *acide* qui *corrode* si bien les êtres sur lesquels il tombe, qu'il en fait des squelettes lavés et *brossés.* » (C'est pousser un peu loin la manie de la *brosse.* Ainsi cette Anglaise *brosse sa cave* et *brosse les squelettes!*) Voilà ce que pense le héros de cette histoire, tout en mangeant d'excellens *sandwichs* qui ne sont pas *beurrés de vertu.*

« Mais comment vous décrire les accompagnemens de ces *jolies paroles?* C'étaient des folies comparables aux fantaisies *les plus exorbitantes* de nos rêves; tantôt des créations semblables *à celles* de nos bouquets (les créations des bouquets!); la grace unie à la force, la tendresse et ses *molles lenteurs* opposées *aux irruptions volcaniques de la fougue;* tantôt les gradations les plus savantes de la musique appliquées *au concert de nos voluptés;* puis des jeux pareils à ceux des *serpens entrelacés.* Elle voulait anéantir sous les *foudroiemens* de son amour impétueux les impressions laissées dans mon cœur par l'ame chaste et recueillie d'Henriette! » Mais, encore une fois, en voilà assez comme cela.

Après cette nuit si *volcaniquement foudroyante et musicale*, M. Fé-

lix quitte la *maîtresse de son corps* pour aller déjeuner chez la *maîtresse de son ame.*

« Au moment où j'abordai Mme de Mortsauf, j'exerçai auprès d'elle ce *flairer* qui fait ressentir aux cœurs encore jeunes et généreux, la portée de ces actions *indifférentes aux yeux de la masse.* » Eh! je vous prie, comment le *flairer* de ce monsieur ne lui a-t-il pas appris que c'est une triste conduite, d'avoir à la fois et ostensiblement deux femmes : l'une pour la nuit, l'autre pour le jour; celle-ci pour l'ame, celle-là pour les sens; l'une pour son thé et ses *sandwichs,* l'autre pour ses roses et ses lys? C'est bien la peine d'avoir tant de *flair.*

Il est vrai que ce monsieur l'avoue plus tard. « Je sentis amèrement la faute d'apporter sous ce toit *inconnu aux caresses* un visage où les ailes *diaprées* du plaisir *avaient semé leur poussière.* » —Et plus bas, pour s'excuser encore plus : « Qui aurait pu résister à *l'esprit déflorateur* de Louis XVIII? »

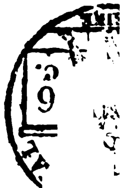
Il quitta donc encore une fois Mme de Mortsauf, et il revint à Paris avec lady Arabelle. Elle et lui, ils se plongèrent dans les douceurs d'un mariage *morganatique;* et alors il se mit à *étudier* lady Dudley. Or voici quelques-uns des résultats de son observation.

« L'Anglaise *plie son amour au monde;* elle ouvre et ferme son cœur avec la facilité d'une *mécanique anglaise.* Passionnée comme une Italienne quand aucun œil ne la voit, elle devient *froidement digne* quand un étranger intervient. — Qui *exagère la pudeur* doit exagérer l'amour. Les Anglaises sont ainsi. Le protestantisme tue l'amour, car il doute, il examine et tue les croyances. »

Voici encore quelques traits épars du caractère de lady Arabelle.

« J'étais *palpitant d'amour* quand elle reprenait *sa pudeur de convention.* — Elle *me maniait comme une pâte.* »

Bien plus, cet admirable comfort anglais qui lui avait tourné la tête, cette *science de l'animalité* qui lui a fourni une page ou deux de ce merveilleux pathos que vous savez, ces *caves brossées,* ces tapis dans les *recoins de la maison,* ce thé déplié et servi à *l'heure dite,* M. Félix vient de découvrir que cette *finesse mécanique* venait des *gens* de lady Arabelle; qu'elle l'achetait et qu'elle ne la faisait pas! C'était une femme qui payait ses laquais et qui choisissait les meil-



leurs. De ce jour le thé ne parut plus aussi bien déplié à M. Félix; la tendresse de lady Arabelle, *le tuf sur lequel il perdait ses semailles*, lui devint *insupportable*. Voilà pourtant où conduisent les mariages *morganatiques* et le *laisser-voir* de toutes les heures et de tous les jours!

Mais au moment même où il apercevait ainsi « le lit pierreux du torrent (de la vie) sous ses eaux diminuées, il entendit le roi qui demandait au duc de Lenoncourt des nouvelles de Mme de Mortsauf. — Hélas! sire, ma pauvre fille se meurt, répondit le duc. — Le roi daignera-t-il m'accorder un congé? dis-je les larmes aux yeux. — Courez, milord, me répondit-il! »

Voyez, madame, que d'esprit on donne au roi Louis XVIII dans ce livre. D'abord il appelle M. Félix : Mlle Vandenesse, et M. Caton, tant que M. Félix est innocent; puis il l'appelle *milord* quand Mlle de Vandenesse est devenue le mari *morganatique* d'une lady anglaise. Et nous avions cru jusqu'à ce jour que Louis VIII était un homme d'esprit.

Et il repartit pour Clochegourde. Ainsi, de compte fait, c'est la cinquième fois que M. Félix va à Clochegourde, d'abord en habit *brun*, quand il eut mangé le *quartier* de pomme que vous savez; en second lieu en ambassadeur, quand il fut envoyé de Gand en Vendée; après quoi en élégant à boutons blancs-rouges, en veste verte et en souliers; puis à cheval sur *une hirondelle du désert;* puis enfin, la cinquième et dernière fois, en chaise de poste, comme un vrai *milord*. On peut dire que tout ce roman se passe par monts et par *val;* c'est un va et vient continuel, dans lequel il n'y a jamais rien de changé que les habits du héros.

Cette fois Mme de Mortsauf se meurt; elle meurt d'amour et d'*inanition*, la pauvre femme! « Cette affection est produite *par l'inertie d'un organe* dont le jeu est aussi nécessaire à la vie que celui du cœur. » Ainsi parle M. Origet.

Le premier homme qu'il rencontre à Clochegourde, c'est l'abbé Biroteau, l'abbé Biroteau de Tours. Je ne sais pas si c'est le même homme si stupide qui s'est laissé chasser de sa maison et voler sa bibliothèque et son lit par un fripon de vicaire-général; mais si c'est le même Biroteau, avouez avec moi que Mme de Mortsauf a fait choix d'un singulier confesseur. Le bonhomme ne doit pas entendre grand'

chose à ces subtilités de cœur qui auraient embarrassé sainte Thérèse elle-même. A l'arrivée de Félix, Henriette pare sa mort « sous les *flots de dentelle* dont elle était enveloppée; sa figure amaigrie, *qui avait la pâleur verdâtre des fleurs du magnolia quand elles s'entr'ouvrent* apparaissait comme sur la toile jaune d'un portrait, les premiers contours d'une tête chérie dessinée à la craie. — Son front *exprimait l'audace agressive du désir et des menaces réprimées.* Malgré les tons de cire de sa face alongée, des feux interieurs s'en échappaient *par une ardeur vaguement* semblable *au fluide qui flambe* au-dessus des champs par une chaude journée. Ses tempes creuses, *ses joues rentrées,* montraient les formes *intérieures* du visage, et le sourire que formaient ses lèvres blanches, ressemblait vaguement *au ricanement* de la mort. »

Ainsi faite par la mort, Mme de Mortsauf, cette femme jusque-là si chaste, se met à jouer une scène d'amour et de délire qui fait peur et dégoûte. Elle s'écrie : « A peine ai-je *trente-cinq ans,* je veux connaître le bonheur *par lequel tant de femmes se perdent!* — Non pas sans *toi,* reprit-elle en effleurant mes oreilles de ses lèvres *chaudes,* pour y jeter ces deux paroles comme deux soupirs. »

Et M. Félix, épouvanté, et il a raison d'avoir peur, s'écrie : « En est-il ainsi de tous les mourans? dépouillent-ils *tous les déguisemens sociaux,* de même que l enfant ne les a pas encore revêtus? »

Cette scène déplorable ne finit pas. « J'ai soif, Félix, s'écrie la mourante, *j'ai soif de toi.* — Ils me parlent de paradis! non, l'enfer! mais *le bonheur!* » Et plus bas : « Mourir sans connaître l'amour! l'amour, dont les extases enlèvent nos ames jusque dans les cieux; car le ciel ne descend pas vers nous : ce sont nos *sens* qui nous conduisent au ciel! » Et songez qu'elle disait toutes ces choses avec le *ricanement* de la mort!

Ce chapitre est intitulé : *La mort d'une sainte!* M. Balzac ne doute de rien.

A la fin, son délire s'apaise; elle meurt. On la porte au cimetière du village; et le lendemain de ce jour funèbre, *par un calme midi d'automne,* Félix de Vandenesse ouvrit une lettre que lui laissait Mme de Mortsauf, dont voici quelques passages : « Je meurs. Ne vous ai-je pas dit que j'étais jalouse, mais *jalouse à mourir?* — J'étais mère, il est vrai, mais l'amour ne m'avait point environnée *de ses*

plaisirs permis. — Vous souvenez-vous aujourd'hui de vos baisers? ils ont *dominé* ma vie, ils ont *sillonné* mon ame, l'ardeur de *votre sang* a réveillé l'*ardeur* du mien. Quand je me suis levée si fière j'ignorais une sensation pour laquelle je ne sais de mot dans aucune langue, car les enfans n'ont pas encore trouvé des paroles pour exprimer *le mariage de la lumière et de leurs yeux,* ni le *baiser de la vie sur leurs lèvres.* — J'étais *émue de la tête aux pieds* par votre aspect, et je me demandais involontairement : *Que doivent être les plaisirs?* — J'ai parfois désire de vous *quelque violence.* — Votre nom, prononcé par mes enfans, *m'emplissait* le cœur d'un sang plus chaud, tant j'aimais les *bouillonnemens* de cette sensation. — Je me disais que je n'avais que *vingt-huit ans,* et que vous en aviez presque vingt-deux, et je me livrais à de faux *espoirs.* »

« ..... Quant à Madeleine, elle se mariera. Puissiez-vous un jour lui plaire; elle est toute moi-même, et de plus elle est forte. » Ce que lisant, Félix ajoute : « *Je tombai dans un abîme de réflexions.* »

Or, madame, après la lecture de cette lettre, qui est tendre, bien que boursouflée ; après cette mort de Mme de Mortsauf, qui est une mort douloureuse, malgré les ridicules exagérations sentimentales dont l'auteur a cru l'embellir, que pensez-vous que fasse M. Félix? D'abord, il a voulu se faire trappiste. « Il est des personnes que nous ensevelissons dans la terre, mais il en est de plus particulièrement chéries qui ont eu notre cœur pour linceul, dont chaque jour le souvenir se mêle *à nos palpitations.* » Il ne se fait donc pas trappiste, car déjà il se dit tout bas : « Pauvre Henriette! qui voulait me donner Clochegourde et sa fille! »

Oui, madame, toute jeune femme, c'est-à-dire toute femme sans cœur que vous êtes, voilà ce que vous n'allez pas croire! A peine a-t-il lu cette dernière lettre de Mme de Mortsauf, que M. Félix retourne à Clochegourde. « Dans ce grand naufrage, j'apercevais une île où je *pouvais aborder.* » Cette île, c'était Clochegourde. Une belle maison qui rapportait 18,000 livres, et la maîtresse de cette belle maison, Madeleine, « était une brune jeune fille à la taille de peuplier. La santé avait mis sur ses joues le velouté de la pêche, et le long de son cou le soyeux duvet où, comme *chez sa mère,* se jouait la lumière. » Il prit donc sur-le-champ la résolution d'aller vivre *à Clochegourde auprès de Madeleine.* Et, en effet, le voilà qui dit à Ma-

deleine, Madeleine toute couverte du deuil de sa mère! « *Chère* Madeleine, *je vous aime trop,* malgré l'aversion que vous me témoignez, pour expliquer à M. de Mortsauf *un plan qu'il embrasserait avec ardeur!* » Et Madeleine indignée, Madeleine qui sait que cet homme a tué sa mère, Madeleine qui voit cet homme demander sa main, quand la main de sa mère est à peine refroidie, Madeleine répond à cet homme: « Monsieur! *j'aimerais mieux* me jeter dans l'Indre que de me lier avec vous! » Très bien répondu, Madeleine, à ce fou manqué qui a quitté votre mère pour obéir à ses sens, et qui, votre mère éteinte à peine, ne trouve rien de mieux que de venir vous demander votre main et *Clochegourde.*

M. Félix de Vandenesse, ainsi chassé par Madeleine, retourne à Paris, non sans jeter un œil de regret sur Clochegourde et Madeleine, sur Madeleine et Clochegourde. Cette fois pourtant, après cet affront cruel, après avoir perdu cette seconde femme et Clochegourde, c'était bien le cas de se faire trappiste. Eh bien! encore une fois, vous ne devineriez jamais où se rend M. de Vandenesse, au sortir de Clochegourde! Il va vous le dire lui-même, car, pour moi, je n'oserais. « Dominé par une *impérieuse tristesse,* je ne songeais plus au but de mon voyage; lady Dudley était bien loin de ma pensée, *que j'entrais dans sa cour sans le savoir!* — J'avais chez elle des habitudes conjugales » (et morganatiques!).

Oui, madame, après avoir enlevé la mère, après avoir été chassé par la fille, M. Félix de Vandenesse retourne machinalement chez lady Dudley, la femme qui a fait mourir à petit feu ce pauvre Lys!

Mais voilà bien une autre aventure! Entré dans cette maison où il croyait retrouver tout simplement *ses habitudes conjugales,* M. Félix de Vandenesse, (et pour comble de mystification, il était en *casquette de voyage*) tombe au milieu de cinq personnes; « lady Dudley *pompeusement habillée;* lord Dudley, l'un des hommes d'état les *plus considérables* de l'Angleterre, gourmé, plein de morgue, froid, il sourit en entendant mon nom (vous avouerez cependant qu'il n'y avait pas là de quoi sourire), *puis les deux enfans!* » Ainsi, fatalité! pendant que M. Félix perdait deux femmes à Clochegourde, il en perdait une autre à Paris, et quelle autre? Cette femme de feu, qui avait la *fantasmagorie d'Armide.* Lui absent, lady Arabelle avait repassé, du bon côté cette fois, *la Manche* et *le froid*

canal Saint-George; elle s'était enfermée de nouveau, sauf à faire, plus tard, d'autres sorties, dans son *rempart d'acier poli*, et dans sa *cage* où elle était rentrée, elle avait retrouvé sa *mangeoire*, son *abreuvoir*, son *bâton*, et du haut de son bâton l'ingrate et oublieuse perruche ne savait même plus dire à M. de Vandenesse. — *As-tu déjeuné, Félix?*

Mais, madame, une quatrième et dernière péripétie de ce touchant roman, une péripétie à laquelle vous êtes loin de vous attendre, et moi aussi, je vous jure; la voici : mon Dieu, qu'elle est étrange et bizarre! Vous vous rappelez que *le Lys dans la Vallée* est une histoire manuscrite adressé par M. Félix de Vandenesse à une belle dame, *madame la comtesse Natalie de Manerville*. M. Félix de Vandenesse, qui aime Mme de Manerville en quatrième et dernier ressort, espère se faire aimer d'elle en lui racontant toutes les traverses de ses amours. Il n'épargne pas les belles phrases pour entortiller Natalie dans le filet de sa passion; « ce qui *courroucerait* une femme vulgaire, sera pour vous un nouveau sujet de m'aimer! — Les femmes *d'élite* ont un rôle sublime à jouer, celui de la sœur de charité qui panse les blessures, celui de la mère qui pardonne à l'enfant. »

A quoi Mme la comtesse de Manerville, qui est une femme beaucoup plus jeune et de beaucoup plus d'esprit qu'on n'aurait cru, fort peu touchée d'être une femme *d'élite*, et ne voulant être ni la sœur de charité, ni la mère de ce pauvre jeune homme, lui répond bel et bien dans un style emphatique et boursouflé : « Défaites-vous d'une détestable habitude, n'imitez pas les veuves qui parlent toujours de leur premier mari. — Après avoir lu votre récit, il m'a semblé que vous aviez considérablement *ennuyé* lady Dudley (je suis tout-à-fait de cet avis) en lui parlant des perfections de Mme de Mortsauf, et fait beaucoup de mal à la comtesse *en l'accablant des ressources* (le mot est joli!) de l'amour anglais. Vous avez manqué *de tact* envers moi (pourquoi pas de *flair?*); vous m'avez donné à entendre que je ne vous aimais ni comme Henriette, ni comme Arabelle. J'avoue mes imperfections. — Savez-vous pour qui je suis *prise de pitié?* pour la *quatrième femme* que vous aimerez. — Je renonce à la *gloire laborieuse* de vous aimer, il faudrait trop de qualités catholiques et anglicanes, etc., etc. — Vous êtes parfois ennuyé et ennuyeux. (Parfois! Mme de Manerville est honnête.) Être à la fois Mme de Mort-

sauf et lady Dudley, mon cher comte! *votre programme est inexécutable.* » Bref, il est impossible de se moquer d'un homme avec plus de justice et de bon sens que ne fait Mme de Manerville.

M. Felix de Vandenesse reste donc veuf de quatre femmes plus belles les unes que les autres. Où est la moralité de l'histoire, le savez-vous?

Mais moi je ne me suis chargé que de vous raconter la fin des *pâtimens* de M. de Vandenesse; si le cœur vous en dit, plaignez-le et surtout plaignez-moi, moi qui, pour vous plaire, ai consenti à transcrire, ainsi et mot à mot, plus de non-sens, plus de niaiseries, plus de fadeurs sans esprit, plus de prétentieuses extravagances et plus de fautes de français, que je n'en ai entendu dire et rêver en toute ma vie.

PICKERSGILL JUNIOR.

L'ACADÉMIE

ROYALE

DE MUSIQUE.

SECONDE ÉPOQUE[1].

Je n'ai rien dit encore de l'académie de danse que Louis XIV avait établie en 1661, en vertu de lettres-patentes vérifiées au parlement l'année suivante. Le nombre des académiciens était fixé à treize; ils jouissaient, ainsi que leurs enfans, du privilége de montrer l'art de la danse, sans lettres, ainsi que du droit de *committimus* et autres, comme les officiers commensaux de la maison du roi. Ces académiciens devaient s'assembler une fois par mois pour délibérer sur ce qui concernait leur art. Les séances de cette société baladine eurent lieu d'abord, et pendant plus de cinquante ans, au cabaret de

(1) Voyez les livraisons du 7 juin 1835 et du 19 juin 1836.

l'Épée de bois, près du Louvre. En 1757, les académiciens s'assemblaient chez leur directeur Laval. L'objet principal de cette académie était de former des sujets pour l'Opéra. Voici le nom des académiciens qui siégeaient à cette époque : Marcel, Dupré, Legrand, les trois frères Malter, Dangeville, Desmoulins, Javilliers, Matignon, Dupré, C. Lany, Vestris.

J.-J. Rousseau avait fait les paroles et la musique du *Devin du village*, opérette qui eut une grande vogue. Mondonville, deux ans après, fit représenter *Daphnis et Alcimadure*, pastorale en trois actes, dont il avait fait également le livret et la partition. *Daphnis* offrit une singularité remarquable ; la pièce était écrite en languedocien, et fut parfaitement exécutée par Jéliotte, Latour et Mlle Fel, qui, tous les trois Gascons, avaient une prononciation excellente, et n'eurent pas de peine à montrer la supériorité musicale de leur patois sur la langue française. Mondonville écrivit beaucoup de musique sacrée, que l'on applaudit long-temps au concert spirituel. Il donna, en 1758, *les Fêtes de Paphos*, dont l'abbé de Voisenon avait fait les paroles, et termina sa carrière dramatique en 1767, par *Thésée*. La musique française de ce temps n'avait qu'un certain nombre de partisans ; on l'attaquait sans cesse depuis le départ des bouffons. Voici ce que l'on écrivit sur ce *Thésée*, le lendemain de sa première représentation :

« M. Mondonville s'est avisé de remettre en musique l'opéra de *Thésée*, psalmodié, il y a cent ans, par l'ennuyeux Lulli. Il a voulu faire, avec le poème de *Thésée*, ce que les maîtres de chapelle d'Italie font avec tous les poèmes de Métastase. Son essai a été très infortuné ; ce nouveau *Thésée* est tombé tout à plat. L'auteur a été obligé de retirer sa pièce avant la quatrième représentation, ce qui est sans exemple à l'Opéra ; et, pour comble de mortification, on y a donné l'ancien *Thésée* à la place. Ce peuple est singulier dans ses jugemens en musique ; et cette ancienne religion de Lulli, si décriée aujourd'hui, subsiste cependant encore dans les cours. L'opéra de Mondonville est précisément aussi plat et aussi pauvre que celui de Lulli. C'est une psalmodie tout aussi assoupissante. Qu'on donne le procès, entre ces deux ouvrages, à juger à tous les connaisseurs en musique, et je parie qu'ils ne trouveront pas le plus faible motif de préférence de l'un sur l'autre. Cependant l'un est sifflé avec fureur,

l'autre applaudi avec enthousiasme. Ce pauvre Mondonville est bien à plaindre; ses airs ne feraient pas fortune dans une guinguette d'Allemagne; et, dans sa patrie, il est la victime de l'ancienne religion. Il devait se souvenir que c'est un mauvais métier que vouloir abattre les vieux autels; il faut les laisser tomber. »

Rameau, l'idole d'une secte d'enthousiastes qui le comparaient tous les jours à Orphée, à Apollon, était souvent attaqué par les coryphées d'une opposition puissante, qui ne triompha que vingt ans plus tard, et par les admirateurs de Lulli. Voici deux épigrammes, choisies sur une centaine, que l'on répandit alors :

Contre la moderne musique
Voilà ma dernière réplique :
Si le difficile est le beau,
C'est un grand homme que Rameau.
Mais si le beau, par aventure,
N'était que la simple nature
Dont l'art doit être le tableau,
C'est un pauvre homme que Rameau.

J.-B. Rousseau écrivait à L. Racine, au sujet de *Dardanus* : « J'ai appris le sort de l'opéra de Rameau; sa musique vocale m'étonne. Je voulus, étant à Paris, en entonner un morceau; mais, y ayant perdu mon latin, il me vint l'idée de faire une ode lyri-comique. » En voici une strophe :

Distillateurs d'accords baroques
Dont tant d'idiots sont férus,
Chez les Thraces et les Iroques
Portez vos opéras bourrus.
Malgré votre art hétérogène,
Lulli de la lyrique scène
Est toujours l'unique soutien.
Fuyez, laissez-lui son partage,
Et n'écorchez pas davantage
Les oreilles des gens de bien.

Rameau, qui avait fait représenter *Zoroastre*, en 1751, avec grand succès, éprouva un notable déficit depuis la venue des Italiens, dont il avait triomphé pourtant. Il donna encore *la Guirlande*,

Anacréon, *la Fête de Pamilie*, en 1754; *les Surprises de l'Amour*, en 1757; *les Sybarites*, en 1759, et finit sa carrière, en 1760, avec *les Paladins*.

« Allez plus vite, plus vite, disait-il à Mlle Arnould, à l'une des repétitions des *Paladins*. — Mais on n'entendra plus les paroles. — Et qu'importe? il suffit que l'on entende ma musique, les paroles ne sont rien dans un opéra. »

Les Paladins n'eurent aucun succès. Rameau prétendait qu'on n'avait pas eu le temps d'en goûter la musique et de l'apprécier : il ajouta : « La poire n'est pas encore mûre. — Cela ne l'a pas empêchée de tomber, » reprit Mlle Cartou, chanteuse subalterne, mais que ses bons mots et sa galanterie ont placée au premier rang des nymphes de l'époque.

Lors des premières représentations de *la Guirlande*, Marmontel, qui en avait fait les paroles, prit un fiacre; son chemin était de passer devant l'Opéra. « Cocher, évitez le Palais-Royal, je suis pressé. — Ne craignez rien, monsieur, il n'y a pas d'embarras, pas une voiture; on donne ce soir *la Guirlande*. »

Les trois virtuoses par excellence, Jéliotte, Chassé, Mlle Fel, quittèrent l'Opéra presque en même temps. Jéliotte en sortit en mars 1755, le jour même où Larrivée, basse qui devait remplacer Chassé, y entra. Mlle Arnould fut reçue en 1757, et Mlle Fel lui céda le premier emploi deux ans après. Mlle Lemière, qui devint ensuite Mme Larrivée, était la Damoreau de l'époque, et l'on écrivit des duos pour sa voix et la flûte *inimitable* de Rault : elle parut à l'Opéra en 1750, et ne réussit complètement qu'en 1757. Pillot chanta la partie de haute-contre, en attendant que Legros vînt remplacer Jéliotte. L'Opéra ne retrouva un bon ténor qu'en 1764; il y eut par conséquent un interrègne de neuf ans pour cet emploi : les ténors étaient fort rares dans ce temps comme aujourd'hui. Voilà tout le personnel chantant renouvelé; mais on psalmodiait toujours comme auparavant. L'Opéra français était un objet d'admiration pour les uns, et de constante, d'amère dérision pour les autres : il conduisait sa barque au milieu des sifflets et des applaudissements.

En 1753, on remplace la toile du théâtre, qui tombait en ruine, par un superbe rideau. Diderot propose cette inscription, pour

qu'elle soit moulée en lettres d'or sur la draperie nouvellement peinte : *Hic Marsias Apollinem*. Un rimeur la paraphrase en français.

O Pergolèse inimitable,
Quand notre orchestre impitoyable
T'immole sous son violon,
Je crois qu'au rebours de la fable,
Marsias écorche Apollon.

La retraite des trois coryphées du chant avait affligé les amateurs, ils perdaient en six ans, Jéliotte, Chassé, Mlle Fel, le trio qui leur faisait éprouver des jouissances parfaites. Un acteur de l'Opéra était alors un sujet de la plus haute importance. Les virtuoses académiciens étaient l'ame de toutes les parties de plaisir ; hommes à bonnes fortunes, les femmes faisaient des folies pour se les disputer. Chassé eut la gloire singulière d'être cause d'un duel entre deux femmes. Une Polonaise le disputa à une Française dans le bois de Boulogne, et notre compatriote fut blessée. Après sa guérison, elle fut enfermée dans un couvent; quant à l'étrangère, un ordre du roi lui fit quitter la France. Pendant le petit trouble que cette aventure jeta dans le monde galant, Chassé demeura chez lui, étendu sur une chaise longue, comme une femme sensible qui a eu le malheur de voir deux de ses adorateurs s'exposer à perdre la vie pour ses beaux yeux. Il recevait ainsi les visites de ceux qui venaient le complimenter. Louis XV lui fit dire, par le duc de Richelieu, de cesser ce manège. Chassé répliqua : « Dites à sa majesté que ce n'est pas ma faute, mais celle de la Providence, qui m'a créé l'homme le plus aimable du royaume. — Apprenez, faquin, repartit le duc, que vous ne venez qu'en troisième : le roi passe avant vous, et moi après le roi. »

Claude Louis de Chassé, seigneur du Ponceau, gentilhomme breton, quitta son régiment en 1721, pour entrer à l'Opéra. Ses avantages physiques, sa voix pleine, sonore et du timbre le plus flatteur, son talent de comédien, le rendirent bientôt le sujet le plus précieux de l'Académie royale. Il effaça tous les acteurs de son genre qui l'avaient précédé; la partie de Roland, qu'il rendit avec une supériorité jusqu'alors inconnue, mit le sceau à sa réputation.

L'étude qu'il fit de son art ne se borna point au chant et au jeu de scène ; il étendit ses soins sur l'ensemble du spectacle. C'est à lui que l'on dut en partie la pompe et la magnificence de l'Opéra, vers le milieu du XVIIIe siècle. Il hasarda le premier, sur le théâtre de Fontainebleau, d'employer une grande quantité de comparses, pour donner le spectacle d'une manœuvre militaire, dans le siége de l'opéra d'*Alceste*. Louis XV fut si content de l'exécution, qu'il appela depuis Chassé son général. C'est dans une occasion semblable que cet acteur profondément identifié avec son personnage, étant tombé sur la scène et craignant que sa chûte ne vînt troubler l'ordre de la marche qu'il avait réglée, criait aux soldats qui couraient après lui : « Marchez-moi sur le corps. »

En 1738, Chassé quitta le théâtre sous le prétexte qu'étant gentilhomme, il ne lui convenait pas de faire le métier d'acteur. Mais la vraie raison, c'est que s'étant amassé un fonds assez considérable, il croyait pouvoir se passer des revenus de son emploi dramatique. Il se mit dans une entreprise qui ne réussit point, et perdit la plus grande partie de sa fortune. Chassé fut obligé de reprendre sa première profession, et joua le rôle d'Hylas dans une reprise d'*Issé*, en 1742. Le public ne lui ayant pas retrouvé la même beauté dans la voix et la même vigueur d'exécution, le couplet suivant fut colporté dans les coulisses :

Avez-vous entendu Chassé
Dans la pastorale d'*Issé?*
Ce n'est plus cette voix tonnante,
Ce ne sont plus ces grands éclats;
C'est un gentilhomme qui chante,
Et qui ne se fatigue pas.

Cet acteur avait soixante-seize ans lorsque Mme Dubarri voulut l'entendre. Il refusa, déclarant qu'il ne chanterait que pour le roi. La requête lui fut adressée au nom de Louis XV, et Chassé consentit à chanter devant sa majesté et la favorite, à un petit souper. Mme Dubarri lui envoya le lendemain une boîte superbe en or; et, pour ménager sa délicatesse, lui fit dire que c'était de la part du roi.

Le ballet des *Élémens* fut repris en 1754; Roy, qui était l'auteur des paroles, déjà vieux, avait eu une attaque d'apoplexie; il ne sor-

tait plus, il pensait à son salut, et sa dévotion était sincère. Lany, maître des ballets, était embarrassé pour la mise en scène d'une pièce qu'il n'avait jamais vu représenter. Il alla faire une visite à l'auteur pour avoir des renseignemens, il en fut reçu poliment. Mais lorsque Lany, après l'avoir excessivement loué, voulut entrer dans les détails des divertissemens, en commençant par celui du prologue, Roy l'interrompit d'un ton lamentable, et lui dit cependant d'une manière très décidée : « Ah! monsieur, n'attendez pas que je vous donne, sur cet ouvrage immortel, dont je me repens, aucun des avis que vous me demandez! Voulez-vous que dans l'état où je suis, je songe aux *Élémens*? Non, monsieur, faites comme vous l'entendrez, mais ne pensez pas que je m'en occupe jamais. — On veut, reprit doucement Lany, que dans le prologue je fasse danser les génies aériens, et je voudrais les réserver pour l'acte d'*Ixion*, dans le divertissement où Junon paraît. — Ah! monsieur Lany, gardez-vous en bien! Je veux que les quatre élémens soient figurés dans le prologue. Ils sont l'essence du sujet. Mon prologue est le chaos; composez votre ballet de l'acte d'*Ixion*, d'*Isis*, et de la fuite de cette déesse. C'est mon intention; au moins n'y manquez pas! Mais de quoi me parlez-vous là, mon cher ami? Je vous dis que vous ne tirerez rien de moi sur tout cela. N'en parlons plus. »

Le maître des ballets poursuivit cependant; et, le conduisant d'acte en acte, et de divertissemens en divertissemens, Roy lui disait tout, en protestant qu'il ne dirait rien. Il est vrai qu'il mêlait toujours, aux instructions qu'il lui donnait, des soupirs et des regrets d'avoir composé un poème admirable, qui devait être joué jusqu'à la fin des siècles; qui prolongerait à coup sûr les peines qu'il souffrirait dans l'autre monde, pour avoir donné un scandale de si longue durée. Il finit en disant : « Brisons là dessus, monsieur Lany, je veux être muet sur tout cela. Je ne veux penser qu'à Dieu qui est mort sur la croix que vous voyez là, » montrant celle de son cordon de Saint-Michel.

Gossec et Philidor sentaient la nécessité d'une réforme dans notre système de musique dramatique, mais le moment n'était pas venu. Gossec et Philidor ne pouvaient obtenir la licence d'écrire pour l'Académie royale. Gossec dirigeait des concerts et composait des

messes, des symphonies. Philidor présenta un opéra, que le directeur Rebel refusa comme trop italien : ce directeur craignait que l'on n'introduisît des airs un peu développés qui auraient arrêté la marche de l'action. Jugez du goût de Rebel et du public de son temps par cette exclusion : trouver Philidor trop italien, c'est se montrer bien délicat sur cet article.

Le 26 février 1762, on remit en scène *Armide*, de Lulli ; cet opéra comptait déjà soixante-seize ans d'existence. Je vais emprunter quelques lignes aux journaux pour faire connaître la position de notre grand théâtre à cette époque. — « La reprise d'*Armide* s'est faite aujourd'hui sans le moindre tumulte. La fureur du public pour ce bel opéra s'est passée comme un enchantement... On trouve plus de musique dans le plus petit opéra comique. — 6 mars 1762. *Armide* eut trente-trois représentations à sa première reprise ; elles rendirent 107,000 livres. Cet ouvrage ne peut absolument tenir devant l'opéra comique ; le théâtre est un désert quand l'affiche annonce le chef-d'œuvre de Lulli. — 20 avril 1662. L'Opéra a fait aujourd'hui sa rentrée par *Dardanus*, de Rameau ; jamais on n'a vu un spectacle si délabré. »

Thuret, directeur de l'Académie royale de Musique, gouverna ce théâtre avec sagesse jusqu'en 1744 ; mais il y perdit sa santé et une partie de sa fortune. Berger, ancien receveur des finances du Dauphiné, lui succéda, et le résultat de sa gestion fut d'avoir augmenté de 400,000 francs les dettes de l'Opéra en trois années. Cependant il fut le premier qui reçut de la cour une indemnité de 81,000 francs : il avait augmenté de 20,000 francs le produit de la location des loges, et touché 200,000 francs des entrepreneurs des théâtres de la foire Saint-Laurent et de la foire Saint-Germain, en leur accordant le privilége de jouer l'opéra comique.

Un protégé de la princesse de Conti, nommé Tréfontaine, succéda à Berger ; mais il ne put tenir ses engagemens. Après seize mois d'administration, le privilége lui fut retiré ; la ville de Paris en prit possession, et se chargea de la direction de son premier théâtre.

C'est une chose assez curieuse que de comparer les états de dépenses de l'Opéra depuis l'année 1733 jusqu'en 1740, avec ceux de l'époque précédente et les états de dépenses faites aujourd'hui.

Voici celui de 1733, pendant sept ans ces dépenses n'ayant presque pas varié :

	Livres.
Appointemens des acteurs, danseurs, choristes, symphonistes.	106,477
Gratifications des acteurs.	7,287
Gratifications extraordinaires.	13,700
Pain, vin et chaussure des acteurs. (C'est ce que l'on a appelé depuis lors les *feux*). .	1,387
Appointemens des commis.	7,054
Pensions des acteurs et des actrices. . .	25,839
Pensions des familles Lulli et Francine. . .	29,125
Garde de l'Opéra.	1,620
Quart des pauvres.	68,783
Luminaire en cire et suif.	14,957
Luminaire en huile.	986
Dépenses journalières des représentations.	16,009
Menuisiers du magasin.	1,154
Tailleurs, brodeuses, couturières. . . .	8,520
Ouvriers et manœuvres extraordinaires. .	1,614
Marchés à l'année.	3,856
Peintures des décorations.	17,500
Marchandises et fournitures d'étoffes. . .	32,627
Bois de menuiserie.	845
Bois à brûler.	765
Anciennes dettes de l'Opéra.	21,839
Payé à l'acquit du directeur.	1,831
Intérêts des fonds, honoraires et frais de régie.	27,900
	411,680

Avec les sous et deniers, que je n'ai point portés, tout cela forme un total de 411,680 livres, c'est-à-dire le quart de la dépense actuelle de l'Opéra.

Le ballet d'action n'était pas encore inventé ; mais on avait le ballet-opéra et les divertissemens des opéras. On aurait pu les perfectionner ; point du tout : ces divertissemens étaient fixés, et l'on ne sortait jamais de la routine adoptée depuis un siècle. En tout opéra, on avait des passe-pieds au prologue, des musettes au

premier acte, des tambourins au second, des chaconnes et des passacailles au troisième et au quatrième. Et, pour varier, des passacailles, des chaconnes, des tambourins, des musettes et des passepieds. En tout cela, ce n'était point le sujet, la marche de la pièce, le caractère des personnages qui décidaient, mais des considérations qui leur étaient tout-à-fait étrangères. Tel danseur excellait dans les chaconnes, telle danseuse dans les musettes. Or, comme il fallait que, dans chaque opéra, tous les sujets parussent chacun dans leur genre, et que le meilleur dansât le dernier, c'était d'après cette loi que les pas étaient réglés. Cela était d'autant plus inévitable, que jamais le poète, le musicien, le maître des ballets, le costumier, le décorateur, ne se consultaient sur rien. Les lignes étaient invariablement tracées; chacun de son côté parcourait sans cesse les mêmes. Pour qu'un seul eût quitté ses habitudes de routine, il aurait fallu que tous les quittassent en même temps; qu'on s'entendît, qu'on se concertât; et c'était demander l'impossible.

Noverre et les deux Gardel firent alors dans la danse la même révolution qui fut opérée, quelques années plus tard, dans la musique française par Gluck, Piccinni, Sacchini. Noverre était le chef de l'école de Stuttgard, qui a formé ou perfectionné tous les grands danseurs de cette époque. Le père des deux Gardel était maître des ballets du roi de Pologne, Stanislas, à Nancy. Ces chorégraphes eurent à réformer les costumes bizarres et ridicules de notre Opéra, à supprimer les masques, les paniers et les tonnelets. Le berger Pâris, en 1760, gambadait encore sur le mont Ida, vêtu d'un corset lacé avec des rubans, en culotte courte, sur laquelle tombait un tonnelet de satin rose, que des paniers élastiques arrondissaient. Le berger Pâris portait encore le chapeau à trois cornes galamment retroussé. Pâris n'était pas un berger de l'espèce des Colins, des Lubins, des Alains; c'était un pâtre gentilhomme. Aussi le distinguait-on de la foule plébéienne par un plumet et des talons rouges, qui révélaient sa noble origine aux spectateurs les moins malins.

Je puis montrer aux amateurs un joli portrait de Jéliotte représentant Apollon. Cet acteur est coiffé en ailes de pigeon avec la bourse, il porte un collier de diamans et une veste à la hussarde à franges d'or ou d'argent. Dans *la Toilette de Vénus*, ballet pantomime de Noverre, les Faunes parurent sans tonnelets, et ce fut le moin-

dre service que ce maître rendit à la danse. Sa vraie gloire, comme il le dit lui-même, c'est d'avoir créé le ballet d'action.

Le 10 décembre 1770, on représente *Ismène et Isménius*, de Laujon et Laborde; plusieurs scènes de *Médée et Jason*, ballet pantomime, sont intercalées dans cette tragédie lyrique. Cet intermède, que l'on peut regarder comme une imitation de celui d'*Hamlet*, devait faire connaître à Ismène tous les malheurs que l'amour peut causer. Laujon se fit honneur de cette idée dramatique et nouvelle pour la France; Laval père et fils, maîtres des ballets de l'Opéra, recevaient les complimens qu'on leur adressait pour avoir mis en scène une composition qui s'éloignait de la route battue, quand on apprit que l'intermède si remarquable était un fragment pris à *Médée et Jason*, ballet d'action de Noverre, qu'on représentait à Stuttgard et à Vienne depuis six mois. Ismene et Isménias avaient complètement ennuyé le public; mais la pantomime de Noverre fut applaudie avec fureur. Les rôles de Jason, de Médée, de Creüse, étaient remplis par Vestris, M[lles] Allard et Guimard. Vestris parut sans masque (1), et cela ne pouvait être autrement : jouer la pantomime avec un visage de carton eût été par trop ridicule. Vestris étonna tout le monde par l'énergie de son exécution, non-seulement comme danseur, mais comme acteur. On le trouva parfait de vérité, d'expression, de variété dramatiques. On eût désiré voir M[lle] Heinel dans un des deux rôles de femmes; la majesté de sa taille, la belle nature de son jeu, eussent mieux convenu à l'un et à l'autre que la taille épaisse et courte de la première danseuse, ou la danse coquette et maniérée de la seconde. M[lle] Allard avait pourtant une vigueur de jarret, un œil dur et enflammé, qui caractérisaient assez bien les fureurs d'une femme jalouse. *Ismène et Isménias* avait été joué pour la première fois à Choisy, sept ans auparavant, et sans aucun succès. Vestris quitta le masque pour jouer la pantomime, et le reprit ensuite dans les opéras, quand il figurait comme danseur. L'évènement qui fit tomber le masque du visage des danseurs mérite d'être raconté.

(1) Des amateurs de danse allaient faire leur partie et gambader à l'Opéra; le masque favorisait ces fantaisies baladines. Parmi les *dilettanti* les plus zélés on cite Helvétius et le bailli du Rollet.

Le 21 janvier 1772, on jouait *Castor et Pollux*, dont les amateurs étaient privés depuis quelque temps. Gaëtan Vestris devait y danser l'entrée d'Apollon; il représentait le blond Phébus avec une énorme perruque noire, un masque, et un grand soleil de cuivre doré rayonnant sur sa poitrine. Je ne sais quelle raison empêcha G. Vestris de remplir son rôle ce jour-là; mais Maximilien Gardel fut appelé pour le remplacer. Il y consentit, à condition qu'il paraîtrait avec ses longs cheveux naturellement blonds, sans masque, et débarrassé des attributs ridicules dont on affublait ordinairement Apollon. Cette heureuse innovation fut approuvée par le public, et dès ce moment les premiers sujets abandonnèrent le masque. On le conserva pendant quelques années encore pour les choristes dansans, pour les ombres, dont le masque entièrement blanc paraissait convenir parfaitement aux personnages représentés, pour les vents et les furies. En 1785, les vents figuraient encore dans le prologue de *Tarare*, avec leurs masques bouffis, mais ils n'avaient pas de soufflet à la main comme autrefois.

La famille Vestris, originaire de Florence, a régné près d'un siècle sur notre empire dansant. Gaëtan Vestris, qui succéda au grand Dupré, parut en 1748 à l'Opéra, qu'il n'a quitté définitivement qu'en 1800. La danse de Gaëtan était un modèle de grace et de noblesse. Il avait quatre frères qui suivaient la même carrière; pour le distinguer on l'appelait *le beau Vestris*. C'est lui qui nomma son fils Auguste *le dieu de la danse*. — « Si Auguste est plus fort que moi, c'est qu'il a pour père Gaëtan Vestris; avantage que la nature m'a refusé. — Si le *dieu* de la danse veut bien toucher à terre de temps en temps, c'est pour ne pas humilier ses camarades. — Il n'y a dans ce moment que trois grands hommes vivans : moi, Voltaire et le roi de Prusse. » Telles sont les gasconnades principales du florentin Vestris (1).

Auguste Vestris, notre contemporain, débuta à l'Opéra le 25 août 1772, dans *la Cinquantaine*, et surpassa tout ce que l'on avait vu

(1) La famille Vestris a donné une tragédienne à la Comédie-Française, une danseuse aux théâtres de Londres. Maintenant le meilleur comédien de l'Italie, acteur d'un merveilleux talent, au dire de Lablache, qui certes s'y connaît, porte le nom de Vestris.

jusqu'à lui. Belle figure, taille de Zéphyr, une légèreté, une vigueur extrêmes, il eut tous les avantages physiques de son père. On n'avait pas encore battu un entrechat, filé une pirouette, avec une aussi rare perfection. C'est Mlle de Camargo qui battit les premiers entrechats, en 1730, et ne les battit qu'à quatre. Trente ans plus tard, Mlle Lany, excellente danseuse, les battit à six; ensuite on les battit à huit. La pirouette ne s'est montrée sur notre grand théâtre qu'en 1766 : elle y fut apportée de Stuttgard, par Ferville et Mlle Heinel.

Mlle de Camargo avait quitté la scène en 1751; Mlles Lyonnais, Lany, Carville, consolèrent les amateurs de la perte qu'ils venaient de faire. Lany, Lyonnais, Laval, partageaient avec Gaëtan Vestris les premiers emplois de la danse; Gardel, Dauberval, n'étaient encore qu'en seconde ligne. En 1763, Mlles Guimard et Peslin paraissent sur le scène; elles n'arrivent au premier rang qu'en 1767, où Mlles Gélin, Allard, Vestris, les avaient précédées. On se plaisait à réunir dans un pas de quatre, Lany, Dauberval, Mlles Peslin, Allard; c'était le chef-d'œuvre du genre. Mlle Théodore, danseuse charmante que Dauberval épousa, brilla quelque temps après sur la même scène.

Fuyez, arrêtez-vous, suspendez votre ivresse;
Comme Guimard, enfin, appelez les désirs,
Et que vos pas brillans soient l'appel des plaisirs.

Mlles Heinel, Guimard, Allard, Lany, éclipsèrent les anciennes réputations par la grace et l'élégance de leurs pas et de leurs attitudes.

Le 6 avril 1763, à onze heures et quelques minutes du matin, un tourbillon de fumée épouvantable annonça l'incendie de l'Opéra et d'une partie des bâtimens du Palais-Royal qui touchaient à la salle. A midi et demi tout était consumé. On rétablit ce théâtre au même lieu, la société chantante et dansante donna des bals et des concerts aux Tuileries, en attendant que la salle de spectacle de ce palais fût disposée pour l'exécution complète des opéras. — « C'est de l'onguent pour la brûlure, » disaient certains amateurs en parlant de ces concerts.

Cet incendie donna lieu à une infinité de plaisanteries. On avait

manqué d'eau pour éteindre le feu : — « C'est tout simple, il était impossible de prévoir que le feu prendrait dans une glacière. » Après l'incendie, on s'occupait de chercher une place pour la salle de l'Académie royale de Musique : l'avis de l'abbé Galiani fut de mettre l'Opéra français à la barrière de Sèvres, vis-à-vis le spectacle du combat des taureaux, parce que les grands bruits doivent être hors de la ville.

Des discussions, des procès entre la ville de Paris et le duc d'Orléans retardèrent la reconstruction de la salle, qui ne fut terminée que sept ans après. En 1767, Rebel et Francœur cèdent la direction de l'Opéra à Trial et Berton. Les partisans du vieux genre en furent alarmés ; Berton se déclara bientôt pour Lulli, pour les autres anciens compositeurs, dont il radouba les ouvrages et les remit en scène avec des variations de sa façon. Les soins de sa direction et ce travail d'arrangeur de vieille musique l'empêchèrent d'en produire beaucoup de nouvelle. Ce Berton est le père de M. Berton, membre de l'Institut, à qui nous devons *Aline*, *Montano*, etc. ; c'était un homme de talent, bien qu'il ait peu écrit. Mlle Beaumesnil débuta dans *Sylvie*, pastorale fort ennuyeuse de Laujon, musique de Trial et Berton. *Deucalion et Pyrrha*, 1755 ; *Théonis*, 1767 ; *Amadis de Gaule*, 1771 ; *Adèle de Ponthieu*, 1772, sont des partitions composées par Berton, en tout ou en partie. Saint-Marc avait fait les paroles d'*Adèle de Ponthieu*. « C'est un opéra de cinq marcs qui ne pèse pas une once, » dit un plaisant quand le public abandonna cette pièce.

Rameau avait écrit *les Paladins* à l'âge de 78 ans, il en avait 82 quand il mourut, le 23 août 1764. « Rameau a eu en France le sort de tous les grands hommes : il a été long-temps persécuté avec acharnement. Parce qu'un nommé Lulli avait platement psalmodié les poèmes lyriques de Quinault, sous le règne de Louis XIV, on accusait Rameau de détruire le bon goût du chant, et d'avoir porté un coup mortel à l'opéra français. Tous ses ouvrages tombèrent d'abord, et, s'ils se relevaient ensuite, ses partisans n'en furent pas moins regardés comme hérétiques et presque comme mauvais citoyens. Lorsque ensuite la musique italienne fit des progrès en France, les ennemis les plus violens de Rameau passèrent de leur acharnement à l'admiration la plus aveugle ; et, ne pouvant soutenir Lulli, ils opposèrent le nom et la célébrité de Rameau aux

partisans de la musique italienne. Ceci fut encore traité en affaire nationale; c'était un outrage fait à la nation que de préférer une musique ultramontaine à celle d'un Français, d'un vieillard. Depuis cette époque, tous les journalistes, et surtout ceux qui avaient le plus déchiré le pauvre Rameau, imprimèrent une fois par semaine que c'était le premier musicien de l'époque. Cependant l'Europe connaissait à peine le nom de son premier musicien, elle ne connaissait aucun de ses opéras, elle n'en aurait jamais pu supporter aucun sur ses théâtres.

« La *Gazette de France*, en annonçant la mort de Rameau, dit que son nom et ses ouvrages feront époque dans la musique; il fallait dire dans la musique française, car je veux mourir si Rameau et toutes ses notes sont jamais comptés pour quelque chose dans le reste de l'Europe. Si elle a perdu son premier musicien, elle se trouve précisément, à son égard, dans le cas des Juifs à l'égard de leur Messie, qu'ils n'ont jamais pu reconnaître depuis dix-huit cents ans qu'ils l'ont mis à mort, quelque torture qu'ils se donnassent pour lui appliquer le sens de leurs prophéties. » (Grimm.)

Bien que notre vieux opéra eût passé du palais des ducs d'Orléans dans le palais des rois de France, il n'en était pas moins l'objet d'une critique opiniâtre et sanglante. L'Académie royale de Musique avait seule le privilége de chanter et de danser à Paris; elle faisait des concessions à d'autres théâtres, et vendait très cher ces faveurs. Ces entreprises secondaires profitaient de la licence accordée pour attaquer les académiciens. En 1767, on joua à l'Opéra-Comique *Ésope à Cythère*. Laruette paraît dans cette pièce en Opéra-Français, représenté par un vieux seigneur romain à chevelure grise, pâle et mourant, mais conservant un reste d'orgueil dans son état de misère et de maladie. Appuyé sur une canne, il s'avance accompagné de Thalie en habits de deuil. Il vient consulter Ésope sur l'état fâcheux où il se trouve. Le seigneur Opéra se refuse à tous les expédiens qu'on lui propose, et dont le principal est de changer sa psalmodie en véritable chant. Il veut s'en tenir invariablement à son vieux système, Ésope lui prédit la mort.

Empruntons encore quelques mots à Grimm.

« Novembre 1765. — On a représenté *Thétis et Pélée*, opéra du

vieux berger Fontenelle, que M. de Laborde, premier valet de chambre du roi, a essayé de remettre en musique, quoique un certain Colasse, disciple de Lulli, l'ait psalmodié, il y a environ quatre-vingts ans; entreprise sacrilége, dont l'impunité prouve la décadence des mœurs et l'approche du jugement dernier, à ce que prétendent nos vieilles perruques; car ce qu'il y a de plus sacré en France après les poésies de M. de Pompignan, ce sont les paroles d'un opéra; quand une fois elles ont été mises en psalmodie par un soi-disant musicien, et braillées par les aboyeurs et les glapissantes de l'Académie royale de Musique, il n'est plus permis à aucun mortel d'y toucher. Il est vrai que si j'avais le génie de Hasse ou de Pergolèse, je me garderais bien d'enfreindre cette loi; et depuis *Cadmus*, premier opéra de Quinault, jusqu'aux *Amours de Tempé*, dernier chef-d'œuvre de Cahuzac, tous les poëmes dont la boutique lyrique de Paris est en légitime possession, seraient bien respectés par moi, notamment *Thétis et Pélée*, du vieux berger Fontenelle, et son fameux acte du *Destin*. Parbleu, il est bien question, quand on veut effrayer les hommes sur les arrêts cachés et irrévocables du *Destin*, de placer de chaque côté du théâtre une file de polissons en barbe grise et les bras croisés, et de leur faire brailler quelques vers métaphysiques sur la mélodie d'un hymne luthérien! Et puis, cette foule de dieux qui jasent avec une familiarité charmante!

UN MINISTRE DU DESTIN.

Dieu de la mer, quel sujet vous amène?

NEPTUNE.

Mon amour pour Thétis cause toute ma peine,
Jupiter vient troubler mes feux :
Prononcez qui de nous verra remplir ses vœux.

LE MINISTRE.

Destin, un grand dieu te demande
Quel succès tu veux qu'il attende.
Dans tes secrets il cherche à pénétrer :
Daigneras-tu les déclarer?

« Après quoi d'autres polissons en barbe grise, et les robes retroussées, font des gambades et des entrechats; et cela s'appelle sur le livret faire des libations au Destin, c'est-à-dire remplir la céré-

monie la plus grave et la plus auguste envers le dieu le plus redoutable que les hommes se soient jamais forgé.

« Mais je n'ai garde d'exploiter cette vieille boutique de marionnettes, autrement dit le théâtre de l'Académie royale de Musique, et qui menace ruines de tous côtés par sa pauvreté et par sa vétusté. Je suis seulement bien aise d'observer que c'est la faute de la poésie plus que de la musique si l'opéra français est plat et ennuyeux, et que ce sont les poètes qui, avec leur genre faux et puérilement merveilleux, ont égaré le musicien et empêché la musique de s'établir en France. On dit que, dans l'essai que M. de Laborde vient de faire, la partie du chant, c'est-à-dire la psalmodie, est mauvaise, et les airs de danse jolis. Pour moi, je donnerais la plus belle psalmodie et le plus bel éclat de voix de Mlle Arnould pour un de ses bons mots, et toutes les notes de M. de Laborde pour les solféges de Léo. »

Le 24 novembre 1767, première représentation d'*Ernelinde*, de Poinsinet, imité d'un ancien opéra italien, *Ricimero*, musique de Philidor. *Ernelinde* marqua un progrès digne d'être signalé dans les fastes de l'opéra français. Philidor était bon musicien sans doute, mais il possédait au suprême degré le talent de jouer aux échecs, et c'est ce talent qui lui valut ses succès en musique. Philidor voyagea en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, pour jouer aux échecs avec les amateurs fanatiques de ce jeu, gagner leur argent et répandre en Europe les traités qu'il avait fait imprimer sur la manière de pousser les pions, de defendre le roi, de faire manœuvrer les fous et les cavaliers. Pendant le cours de ses voyages aléatoires, il entendit la musique des grands maitres d'Italie et d'Allemagne, leur soumit quelques compositions, profita de leurs conseils, de leurs exemples, essaya ses forces devant Haendel en mettant en musique l'*ode à sainte Cécile* de Dryden, le *Carmen seculare* d'Horace, et se forma le goût. Il revint en France avec la résolution de se régler sur ces modèles excellens, et n'oublia pas de rapporter un bon nombre de fragmens précieux enlevés à ces maîtres, et qu'il sut adroitement ajuster dans ses opéras. L'*Orphée*, de Gluck, fit connaître le véritable auteur de la romance que l'on avait applaudie dans *le Sorcier*, opéra comique de Philidor, mais il eut plus de bonheur pour d'autres emprunts. — « La musique ressem-

ble à tout, les paroles ne ressemblent à rien, » disait-on du nouvel opéra.

On trouve dans *Ernelinde* une vigueur dramatique et musicale, une allure franche, un tour de mélodie, une facture qui certes n'appartenaient pas à la musique française de la même époque. Tout cela n'était pas précisément bon, mais valait cent fois mieux que tout ce que l'on entendait chaque jour à l'Opéra. Le duo : *Quoi, vous m'abandonnez, mon père !* est plein de chaleur; le chœur : *Jurons sur ces glaives sanglans !* est d'un très bel effet; l'air : *Né dans un camp* est bien dessiné : c'est un air complet dont quelques formes ont vieilli prodigieusement, il est vrai, mais enfin c'est un morceau dans lequel la voix et l'orchestre ne marchent point au hasard, où l'on découvre une mélodie bien conduite, un plan arrêté. Cet air, composé pour Larrivée, comme tous ceux que l'on écrivit pour Thévenard et Chassé, prouvent que la voix de basse n'avait jamais été employée à l'Opéra pour les parties récitantes. Thévenard, Chassé, Larrivée, possédaient tous une voix de baryton, bas ténor ou basse-taille. L'air de Ricimer : *Né dans un camp,* monte au *fa*, au *sol* même; le diapason plus bas d'un ton environ qui était en usage alors, ne le ramènerait point à la portée de la voix de basse.

Ernelinde eut beaucoup de succès. Mlle Heinel figurait au premier rang dans cet opéra. « Cette jeune Allemande de dix-huit ans qui danse dans le goût et presque avec le succès de Vestris; c'est en effet une créature céleste pour la grâce et la noblesse; la voir, je ne dis pas danser, mais marcher sur le théâtre, vaut seul l'argent que l'on paie à la porte. »

Deux ans après, *Ernelinde* reparut sous le nouveau titre de *Sandomir*, et sur-le-champ l'Opéra-Comique en fit la parodie, intitulée : *Sans-Dormir*. Poinsinet revint alors à son premier titre d'*Ernelinde*, que la pièce a toujours conservé. Les principaux rôles furent chantés par Legros, Larrivée, Gélin et Mme Larrivée. Mme Duplant y représentait la prêtresse de Vénus. Les ballets du premier acte étaient de Laval; ceux du second de Dauberval, ceux du troisième de Lany. Ces ballets furent trouvés charmans, et leur exécution ne laissa rien à désirer de la part de Lany, Vestris, Gardel, Dauberval, et de Mlles Guimard, Heinel, Allard, Peslin et Pitrot. *Ernelinde* fut jouée à Versailles en 1773, et quatre cents

grenadiers s'y montrèrent dans la bataille du premier acte. Je rapporte ce fait assez peu croyable, d'après les *Mémoires Secrets* de Bachaumont.

L'Opéra avait cédé une de ses chanteuses, Mlle Clairon, à la Comédie-Française, en 1742; la Comédie-Française donna une de ses actrices à l'Opéra, Mlle Durancy, qui débuta sur ce théâtre en 1762, et se signala plus tard dans le rôle d'Ernelinde. Mlles Duplant et Rosalie furent admises quelques années après.

A la reprise de *Scanderberg*, en 1763, on admira la mosquée incrustée de diamans; ce décor était une imitation de l'église de Sainte-Sophie de Constantinople. En 1765 *Jason* fut remis en scène. Les furies parurent, pour la première fois, armées de torches au lycopode, inventées par Laval. Ces torches, qui jettent par intervalle des tourbillons de flammes, produisirent un effet merveilleux.

Le 26 janvier 1770, on ouvre la nouvelle salle par *Zoroastre*, de Rameau. Cet opéra fatigue, ennuie le public qui le trouve froid, triste et long à périr; mais la salle obtient des suffrages unanimes. On applaudit avec enthousiasme l'architecte Moreau, qui reçoit de la ville de Paris, toujours en possession du privilége de ce théâtre, une gratification de cinquante mille livres.

Un petit foyer près du théâtre, et sans aucune décoration, avait été réservé pour les actrices. Elles y venaient chaque soir après la représentation, s'y ranger sur les banquettes qui en formaient le pourtour. Ces demoiselles y recevaient les hommages des spectateurs qui s'y rendaient en foule, et chacun pouvait en liberté s'approcher de ces divinités. L'administration avait demandé ce foyer pour débarrasser les coulisses de l'affluence des amateurs qui venaient faire leur cour aux nymphes de ces lieux. Les colloques galans avaient un parloir spécial destiné à la diplomatie galante. On ne saurait montrer plus de prévoyance et de sollicitude.

Mlle Guimard donnait des spectacles magnifiques dans sa maison de Pantin; c'est pour son théâtre que Collé écrivit plusieurs pièces dont l'action et le dialogue sont d'une extrême licence. Mlle Guimard y jouait les principaux rôles dans la comédie, et dansait ensuite avec ses compagnes de l'Opéra, de manière à ravir les élus admis à ces orgies dramatiques, dont on raconte des choses merveilleuses. Je ne pourrais les rapporter ici sans sortir de mon sujet; je ne me

permettrai donc aucun détail sur ces spectacles qui feraient, en six mois, la fortune de six directeurs de l'Opéra.

Le roi de Danemarck vint à Paris, et l'Académie royale de Musique déroula devant lui toutes les richesses de son répertoire. Pour donner plus de magnificence à ses représentations, on ne craignit pas d'associer d'une manière ridicule des pièces et des décorations qui ne pouvaient s'accorder. Sa majesté danoise goûta un double plaisir en voyant l'action du *Devin du village* représentée dans le palais de diamans construit pour *Phaéton*. Le roi de Danemarck demandait le spectacle qui lui plaisait le plus, et l'affiche qui l'annonçait portait ces mots : *par ordre*. C'est à M. de Duras que l'on doit l'invention de cette formule dont on s'est servi dans la suite et qui est encore employée pour faire entendre que le souverain ou sa famille assistera à la représentation annoncée.

La ville de Paris fit de grandes dépenses de mise en scène pour soutenir la reprise du *Carnaval du Parnasse;* un malin fit à ce sujet l'épigramme suivante :

On habille, on décore en vain
Un opéra si détestable.
C'est servir des mets à la diable
Dans la vaisselle de Germain.

Aline, reine de Golconde, opéra de Sedaine et Monsigny, obtint peu de succès en 1766. Je ne reproduirai point ici les titres d'une infinité d'opéras parfaitement oubliés, et qui méritent de l'être, tels que : *le Prince de Noisy*, *Isménor*, *Ovide et Julie*, *le Prix de la Valeur*, *Polixène*, *Hercule mourant*, *Hippomène et Atalante*, et beaucoup d'autres. Grétry, qui s'était déjà fait une brillante réputation à l'Opéra-Comique, où *Silvain*, *Zémire et Azor*, *la Fausse Magie*, avaient été reçus avec enthousiasme, débute à l'Académie royale de Musique par *Céphale et Procris*, ouvrage accueilli froidement à Versailles, où il parut pour la première fois. On remarque dans cette partition le duo, *Donne-la-moi*, *dans nos adieux*, morceau plein de mélodie dont la strette véhémente, et tout-à-fait en dehors du style de l'époque, prouve que Grétry a contribué au progrès de notre musique sur l'une et l'autre scène. Gluck préparait alors son

Iphigénie en Aulide, il assista aux répétitions de *Céphale et Procris.*

Voici quelques détails curieux que Grétry donne au sujet de son ouvrage. « Dans ce temps il était reçu qu'excepté les chœurs et les airs de danse, il ne devait point y avoir de mesure à l'Opéra. Si quelques vers de récitatif étaient expressifs, l'acteur y mettait la prétention dont un air pathétique est susceptible. Si les accompagnemens le forçaient à suivre un mouvement marqué, ce n'était qu'en courant après l'orchestre qu'il l'atteignait : il résultait de là un choc, un contre-point, une syncope perpetuelle, dont je laisse deviner l'effet.

« On interrompit une répétition par le dialogue suivant, qui peut faire juger de l'état des choses.

« L'ACTRICE. Que veut dire ceci, monsieur? Il y a, je crois, de la rébellion dans votre orchestre !

« LE CHEF D'ORCHESTRE. Comment, mademoiselle, de la rébellion? Nous sommes tous ici pour le service du roi, et nous le servons avec zèle.

« L'ACTRICE. Je voudrais le servir de même, mais votre orchestre m'interloque, et m'empêche de chanter.

« LE CHEF. Cependant, mademoiselle, nous allons de mesure.

« L'ACTRICE. De mesure! quelle bête est-ce là? Suivez-moi, monsieur, et sachez que votre symphonie est la très humble servante de l'actrice qui récite.

« LE CHEF. Quand vous récitez, je vous suis, mademoiselle; mais vous chantez un air mesuré, très mesuré.

« L'ACTRICE. Allons, laissons toutes ces folies, et suivez-moi.

« On ne peut imaginer quel esprit de travers régnait alors parmi les sujets de l'Opéra. Fiers d'être applaudis par les amateurs de la vieille musique, humiliés par la critique continuelle des gens de goût, ne sachant plus s'il fallait révérer ou briser leur antique idole, l'orgueil de l'ignorance et la dissimulation occupaient la place du talent et du zèle. »

Céphale et Procris, ouvrage fort ennuyeux, termina la série des spectacles d'étiquette donnés à l'occasion du mariage du dauphin et de Marie-Antoinette. — « Enfin, voilà nos spectacles finis! nous allons donc nous amuser, » dit le dauphin au duc de Richelieu.

Arrivons au triomphe de Floquet, jeune Provençal qui donna *l'Union de l'Amour et des Arts*, ballet héroïque en trois entrées, composé des actes de *Bathile et Chloé*, de *Théodore* et de *la Cour d'Amour*. Ce ballet-opéra fut représenté, le 7 septembre 1773, avec un succès foudroyant. L'auteur, âgé de vingt-trois ans, avait éprouvé des tribulations de toute espèce pour triompher des obstacles que la vieille routine lui opposait. L'enthousiasme du public fut porté à un tel point, que dans le courant du spectacle l'orchestre fut obligé de s'arrêter plusieurs fois, pour donner cours aux applaudissemens et aux cris tumultueux avec lesquels on demandait l'auteur. Floquet fut amené sur le théâtre, et reçut le premier cet honneur jusqu'alors sans exemple à l'Académie royale de Musique. Voltaire avait été demandé, et s'était montré à ses admirateurs après la première représentation de *Mérope* au Théâtre-Français; Philidor parut aussi après le succès de son opéra-comique *le Sorcier*.

L'Union de l'Amour et des Arts ne saurait être comparé à *Ernelinde* sous le rapport de la facture. Le style en est lâche; mais la mélodie pleine de grace et de franchise, si on la compare aux productions de ce temps, charma l'auditoire que les danses admirablement exécutées achevèrent de séduire. « Le dieu Vestris danse une entrée avec le demi-dieu Gardel, phénomène que l'on croyait impossible, qu'on n'osait espérer, spectacle, en un mot, que les vieux amateurs souhaitaient à leurs petits-enfans comme le souverain bonheur. Le voilà réalisé, et ce sont des joies, des admirations, on n'y saurait suffire. » (Grimm.) La chaconne de cet opéra, morceau de symphonie connu sous le nom de *chaconne de Floquet*, a été exécutée pendant plus de cinquante ans dans les concerts. C'est le premier fragment d'opéra français que l'on ait arrangé en quatuor pour deux violons, viole et violoncelle. Le succès de cet opéra est encore un pas vers la réforme que tant d'amateurs réclamaient. *Ernelinde* et *l'Union de l'Amour et des Arts* sortaient de l'ornière suivie par Rameau et ses imitateurs.

Gossec donne ensuite *Sabinus*. Voici ce qu'en dit un écrivain de l'époque. « On y voit un compositeur qui s'évertue merveilleusement pour trouver du nouveau, pour faire grand bruit, de l'extraordinaire, qui ne réussit pas toujours, et prodigue souvent des



richesses déplacées dont l'effet est à peu près nul. Les danses dont il est surchargé sont une ressource communément certaine. Tout ce que la chorégraphie a de sujets plus brillans a voulu s'y distinguer. Le jeune *Vestrallard* s'est fait applaudir constamment. Mais ces ballets, comme la musique, n'expriment rien pour vouloir exprimer trop de choses. » A. Vestris était ainsi appelé du nom de son père et de sa mère Allard.

A cette époque on habillait encore les musiciens en bergers pour jouer de la flûte, du hautbois, sur la scène. Dans le prologue des *Indes galantes*, Mlle Rosalie chante fort bien le rôle d'Hébé, et le sieur Cassaignade celui de Bellone. Les D^lles Dervieux et Peslin se distinguent dans les ballets. L'acte d'*Hylas et Sylvie*, mis à la suite de ce prologue, présente Mlle Châteauneuf qui débute par le rôle de l'Amour. Les D^lles Heinel et Asselin déploient alternativement les graces et la force qui les distinguent. Enfin, l'acte de *la Danse* offre une singularité remarquable, Mlle Guimard y chante et danse tour à tour. La voix de cette virtuose était faible et rauque, on l'applaudit pourtant. Son talent de danseuse fit excuser les défauts de la cantatrice. Malgré sa maigreur extrême, Mlle Guimard plaisait infiniment aux amateurs par sa danse voluptueuse jusqu'à la licence.

D'Auberval était sur le point de partir pour la Russie, où Catherine II l'appelait. Ce danseur voulait passer à l'étranger pour y jouir de la belle fortune qu'on lui promettait, et se dérober aux poursuites d'une infinité de créanciers incommodes. Mme Dubarri, qui l'aimait considérablement, désirait payer les dettes de son favori; mais une générosité de soixante mille livres eût éveillé bien des soupçons. Voici comment l'adroite comtesse parvint à tirer d'affaire son protégé sans se compromettre. Elle fit dresser un programme de souscription au profit du virtuose chéri de la cour; tous les seigneurs y furent portés selon leurs facultés financières, de cinq à trente louis; elle se chargea de mettre la liste en recouvrement. Par ce moyen la somme fut bientôt complétée, et son aimable danseur lui resta. L'histoire ne dit pas si le roi fut appelé à contribuer aussi à acheter le congé de son rival. Il est permis de le croire; Mme Dubarri savait si bien faire récompenser les talens!

En 1771, les entrepreneurs du Colysée que l'on avait construit

dans le faubourg Saint-Honoré pour donner des fêtes, imaginèrent de faire chanter Mlle Le Maure à leurs concerts. Cette virtuose du chant français, qui, depuis trente ans avait quitté l'Opéra, se laissa tenter par des offres brillantes, et vint montrer aux amateurs sa belle voix de soixante-huit ans. Son organe était encore admirable, mais elle ne put exécuter qu'un seul air à chaque concert; elle fit preuve de bonne volonté en commençant un second morceau qu'elle n'acheva pas. Deux recettes immenses récompensèrent les entrepreneurs qui avaient fait cette singulière et curieuse exhibition. Mlle Le Maure voulut encore être traitée en divinité, ou du moins en reine douairière de l'Opéra : deux files de laquais la précédaient, et des suivantes ou demoiselles d'honneur l'accompagnaient quand elle entrait dans la salle du Colysée.

J'ai parlé de tous les musiciens qui se firent un nom en travaillant pour l'Opéra; je me bornerai à donner un état nominatif des faiseurs de livrets qui, suivant la route battue, ne changèrent absolument rien à la constitution du drame lyrique. Ces paroliers laissèrent l'art au point où ils l'avaient pris; ils tamisèrent à leur tour la mythologie pour mettre en scène les amours et toutes les petites galanteries des dieux, des déesses, des fleuves et des naïades, des faunes et des nymphes bocagères. Les sens, les élémens, les arts, etc., etc., pris l'un après l'autre, fournissaient le sujet d'un drame en cinq ou en quatre actes qui formaient chacun une pièce entière dans laquelle on passait en revue l'ouïe, le goût, la vue, l'odorat, le toucher; l'eau, l'air, la terre, le feu; la poésie, la peinture, la musique, la sculpture, la danse. Ces cadres adoptés, chacun les remplissait à sa manière. Voici les noms de ces paroliers : Autreau, Bernard, Chabanon, de Chenevières, Cahuzac, Collé, Desfontaines, Favart, Le Franc de Pompignan, Joliveau, Laujon, Lemonnier, Marmontel, Mondonville, J.-J. Rousseau, Saint-Foix, Saint-Marc, Sedaine, Valois d'Orville, Voltaire.

Parmi tous ces auteurs, un seul a fait preuve de talent, c'est Marmontel. Mais alors il était encore aussi maladroit que ses confrères. Ce n'est que plus tard qu'il apprit le mécanisme du vers lyrique et musical : Piccinni lui donna d'excellentes leçons dont il sut profiter. Je signalerai ce progrès en parlant de ses bons ouvrages, qui appartiennent tous à la troisième époque de notre Académie

royale de Musique. Le livret de *Castor et Pollux* fit le plus grand honneur à Bernard; le sujet est bien choisi pour la pompe et la variété du spectacle, mais la versification anti-musicale, le style prétentieux, quelquefois énigmatique, de Bernard, sont en opposition constante avec les exigences d'une mélodie tant soit peu régulière. Lisez *Samson*, *Tanis et Zélide*, vous verrez que Voltaire, faiseur de livrets d'opéra, ne s'est pas maintenu dans les bornes du ridicule que ses prédécesseurs avaient portées bien loin. Voltaire, auteur de *Sémiramis*, tragédie que l'on a fort aisément ajustée pour l'Opéra, n'a fait que des drames lyriques insipides, stupides, et s'est montré rimeur pitoyable dans ce genre de composition.

CASTIL-BLAZE.

VERSAILLES.

Les Parisiens se figurent connaître parfaitement Versailles, par la raison que Paris et Versailles se touchent presque par la main, et qu'à moins d'une indolence casanière sans exemple, on ne peut guère ne pas faire une fois au moins dans la vie cette visite historique qui dispenserait à la rigueur du grand ouvrage de Pellisson, du *Poème des Jardins* de l'abbé Delille, et même du *Siècle de Louis XIV* de Voltaire.

Comme tout est de tradition dans les mœurs parisiennes, Versailles, de même que Sceaux, Saint-Cloud, ou Montmorency, a son dimanche consacré d'avance au calendrier patronal des fêtes de la banlieue. En automne, lorsqu'à l'occasion de quelque anniversaire bien sonore les grandes eaux s'annoncent pour le dimanche suivant, il y a toujours une certaine portion de la population parisienne que cette annonce émeut dans ses foyers. C'est la partie riche et endimanchée des faubourgs, toute une maison souvent, une couvée complète d'artisans, pères et garçons, femmes et enfans; ce sont quelques touristes cavalcadours du bois de Boulogne; des Anglais, fraîchement débarqués chez Meurice, promeneurs solitaires ou enchaînés en famille, venus là avec leurs interjections compassées pour comparer Kent et Lenôtre, Trianon et Windsor. Versailles, grace à cette recrue de visiteurs insolites, recouvre un peu de sa vieille activité. Le Tapis vert, ce Longchamp pédestre des Ver-

saillais, voit flotter sur sa surface les modes de Paris, un peu mêlées, mais pittoresques, au milieu des Faunes et des Sylvains, des Termes et des vases prodigués à chaque allée. Le reste de la ville prend aussi un air de mouvement : le bruit des voitures de louage, les huées des cochers, les débats de pourboires et de péages, retentissent dans les rues; l'activité de la capitale circule accidentellement dans les artères éteintes de la Pompeïa monarchique.

Pourtant, quand la foule ingrate a déserté la ville des vieux prestiges, que le palais et les jardins ont repris, dès le lendemain, avec la conscience de leur abandon, leur attitude d'austérité, toute poésie n'est pas absolument morte au cœur du noble désert. A cette vie factice du dimanche, succède un aspect plus grave qui s'harmonie mieux avec la majesté et le vrai sentiment du lieu. C'est alors que, grace aux contrastes de la veille, on voit le Socrate se draper plus fièrement que jamais dans son manteau de marbre brodé de mousse; le sourire des Tritons et des Amphitrites épars sur les bassins prend une nuance de sarcasme; un sentiment particulier d'amertume s'imprime sur le front des Vénus retombées de nouveau dans le veuvage, ou condamnées à prodiguer leurs perfections équivoques à la malveillance des admirateurs de passage.

C'est pourtant dans un de ces redoublemens de tristesse, ou bien en novembre, quand la feuille morose craque sous les pas, que l'hirondelle hivernale logée sous l'attique du château attriste de ses cris l'écho du salon de verdure; c'est au milieu de cette double sensation de solitude et de froid qu'il convient de visiter Versailles. Alors on comprend Young, on rêve aux adieux de Byron à Newstead, on s'imprègne de la poésie des ruines évoquées par Châteaubriand. C'est à Versailles qu'il faut chercher ce sentiment de langueur qui frappe un domaine déshérité. On aime à suivre dans ses vagues circuits cette élégie du bosquet, l Armide du grand siècle couchée près du bassin, errant sans cesse du bosquet séculaire au gémissement de la cascade, du quinconce des marronniers au groupe courtisan, inamovible apologie d'une cour tombée du piédestal.

Aux gens qui savent pleurer avec les vieux marbres, ouïr comme Tancrède des sanglots et des plaintes dans les sinuosités bocagères, on peut donc recommander, dans le parc de Versailles, le quinconce dit *la salle des Empereurs*, les allées du labyrinthe, l'orangerie en hiver. A chaque pas, c'est une statue délabrée qui fait mal à voir. Des Amours dansent en souriant autour d'une cuve de marbre, et ces Amours sont, pour la plupart, ou boiteux ou manchots. Une Diane chasseresse est privée du poignet droit, un Antinoüs sourit sans nez, une Atalante s'élance d'une

seule jambe, un buste d'Adrien ou de Galba s'indigne de voir son profil impérial amplifié d'un nez ou d'un menton académique fraîchement récrépis.

Ces fatalités dérisoires navrent plutôt qu'elles ne réjouissent, surtout si l'on tient compte de la majesté de ces allées à perte de vue, qui aboutissent ambitieusement à quelque fontaine sentimentale où l'on ne trouve plus qu'un débris de Bacchus, aspirant encore en guise d'encens une vague odeur de lichen et d'exhalaisons limoneuses. Autour de cette scène de désastre placez un nid de fauvette qui célèbre le printemps, ou bien quelque bouvreuil qui siffle insolemment à la cime du sycomore du bosquet, et vous comprendrez Versailles, ce sentiment de vieillesse insultée, le charme involontaire qui isole le contemplateur au milieu de ces froids colysées de verdure, devenus presque sauvages à force d'abandon, massacrés par le temps, mais ennoblis à cause de ces massacres.

Du reste, il est arrivé à Versailles ce qui arrive aux villes en possession de quelque célébrité monumentale, telle que palais, dôme, abbaye ou basilique; presque toujours, l'édifice en saillie, le fragment d'histoire en marbre ou en brique, absorbe à lui seul l'intérêt du pays; les habitans, leurs mœurs, l'état et l'existence du reste de la ville, ne sont considérés que comme de purs accessoires.

Quoi de plus singulier pourtant que l'existence tout artificielle de cette ville jetée, par le hasard d'une volonté puissante, presque aux portes de Paris, ville toute jeune, l'une des plus jeunes de France, et pourtant si vieille d'extérieur et d'action.

C'est qu'en effet, ce qui constitue l'activité d'une ville, ce qui fait qu'une ville se fonde, ce n'est point telle circonstance fortuite, fût-ce même l'adoption solennelle d'une fantaisie royale, c'est en général un site favorisé d'accessoires locaux, une campagne féconde, la proximité de l'Océan, le voisinage de coteaux vignobles, le cours d'un fleuve puissant tel que le Rhône, la Seine ou la Garonne, qui invite les habitans à venir se fixer sur ses rives. Bientôt les ports vont s'ouvrir, les canaux se creuser, la navigation commerciale profiter pour ses flottages, le transport de ses denrées, ses écluses et ses débarcadages, du passage du fleuve compatriote. Peu à peu, la population s'étend : un habitant en appelle un autre, les familles descendent en groupes vers la rive attrayante; d'abord, simple peuplade, la colonie devient bourgade, la bourgade petite ville, la ville capitale ou chef-lieu. Les communes environnantes s'entendent pour apporter en corps à la métropole le tribut hebdomadaire de leurs primeurs, la cité se fait centre et débouché, les marchés s'épanouissent, les industries s'entraînent, les rues s'étendent de leur plein gré,

le fleuve de la population élargit son lit et gagne du terrain de jour en jour. Cet espace qu'on a connu dans son principe, amas indécis de quelques cabanes, nichée de sauvages; aujourd'hui, c'est une grande et forte ville industrieuse, et bien florissante, n'ayant juste que son nécessaire de population, avantagée par ses propres enfans, qu'elle soutient elle-même; c'est Lyon, c'est Bordeaux, c'est Paris.

Rien de pareil dans l'origine de Versailles.

Vers 1660, un jeune monarque absolu, confiant en sa force comme on l'est à vingt-deux ans, marié depuis peu à une princesse puissante, fier d'échapper enfin à la tutelle politique de Mazarin, imagine de transplanter sa résidence hors de Paris. Paris était alors à peine convalescent des mouvemens de la Ligue et de la Fronde. Et puis, Louis XIV éprouvait ces mille attractions de la bâtisse et du jardinage, qui font qu'un simple propriétaire aime à régner sur l'agreste perron qu'il a fait construire lui-même, à voir germer, d'après ses dessins, son petit bois et son verger. Qu'est-ce donc que ce goût de la création chez un propriétaire souverain? Créer, c'est le privilége de Dieu, après Dieu, c'est celui des rois; il va donc se créer son univers royal. C'est là une pensée auguste. Et puis, deux règnes encore, deux règnes! et la tige de cette dynastie sera fauchée comme le moindre lys des nouveaux parterres. Qu'elle jouisse donc de son siècle!

Louis XIV vint sur le terrain qu'occupe aujourd'hui la ville de Versailles, escorté de Lenôtre, son jardinier en chef, et de Colbert, substitut récent du trop royal Fouquet. Il trouva pour toute séduction locale un marais, et de plus un castel assez chétif construit par Louis XIII, en forme de pavillon de chasse; puis, autour du principal édifice quelques palais de même stature que les seigneurs de la cour de Louis XIII firent construire pour complaire à leur maître, entre autres, le favori Cinq-Mars qui avait là son hôtel.

Ainsi, par le fait d'une simple prédilection, d'une fantaisie royale, des jardins immenses jaillissent d'un terrain inculte, l'eau voiturée sur des acqueducs, rivalisant avec la muse d'Ovide, va former les arabesques aériens de la mythologie hydraulique. Un beau palais, d'immenses jardins, tout cela n'est rien; mais le point important, c'est une ville, une ville tout entière, improvisée du même jet pour faire suite aux bâtimens royaux, une ville coordonnée avec un palais, dressée comme un trophée pour un seul homme!

Notre dessein ne saurait être de chicaner, après Saint-Simon, Voltaire et tant d'autres, l'ombre de Louis XIV sur le chiffre de ses dépenses pour Versailles; comme l'a très bien prouvé l'architecte Guil-

laume dans un opuscule arithmétique, il a été singulièrement outré. D'ailleurs, comme exécution, comme plan, comme achèvement d'idées d'un roi qui eut vraiment des inventions grandioses, Versailles existe, et tout balancé, enthousiasme contemporain, dépit de la postérité, c'est quelque chose d'imposant, de raide, de massif. Les genres y sont peu décidés, l'architecture y est généralement peu inventive et trempe dans toutes les écoles. A l'exception de quelques bons ouvrages de Girardon ou du Puget, la sculpture y procède de l'antique, mais par voie de bâtardise quand elle ne se prostitue pas aux fadeurs des adulations allégoriques. A Versailles, Louis XIV a bien fait, seulement il pouvait faire beaucoup mieux. Il pouvait, par exemple, au lieu d'adopter pour ses jardins et ses plafonds Lemoine, Marsy et même Lebrun, appeler d'Italie, sur les pas du Bernin, Carrache, del Sarto, Le Titien, Fra Bartholommeo, tous ces fondateurs de grandes écoles qui devaient être des dieux plus tard, et qui n'étaient alors en Italie que de pauvres gens allant de ville en ville, colportant leurs pinceaux du dôme au palais, de la ville au monastère, travaillant pour vivre, inspirés par le besoin, le plus souvent en vrais enfans de la gloire.

Le palais de Versailles est donc à peu près ce qu'il pouvait être pour l'époque; mais la ville qu'on a si peu étudiée est pourtant digne d'examen, et certes bien plus curieuse que tout ce qu'on visite journellement en fait de monumens fossiles, car ici la pétrification est à la fois dans les mœurs et dans les choses, c'est une forme d'époque, une couche exacte, un siècle dont l'enveloppe s'est précieusement conservée.

Versailles, tel qu'il est maintenant, dépossédé à tout jamais de sa destination première, n'est plus une ville, c'est une grande hôtellerie abandonnée, une construction faite pour héberger du temps de la cour cent mille habitans, et qui, maintenant, en contient à peine vingt-huit mille. Il n'y a rien de possible dans une ville qui possède moitié plus de toits que d'habitans, où la vie est éparse, où chaque famille pourrait avoir cinq ou six maisons; ajoutez à ces défauts de construction le voisinage de Paris, qui se rapproche tous les jours de Versailles par la facilité des transports, il en résulte que Versailles n'est ni Paris ni la province; on y est à la fois à quatre lieues et à cent lieues de la capitale. La moindre ville de département aura ses préoccupations commerciales, ses vins, ses draps, ses huiles, ses laines, produits du territoire, grands sujets de causeries le soir pour les cercles de commerce, foyer d'intérêts communs, tige de pensées et de réunions. A Versailles, comment supposer l'existence d'un commerce actif? En moins de deux heures, la femme à la mode peut être dans les magasins d'Herbault, le gourmet à la devanture de

Chevet, le Crésus britannique chez Lesage; comment veut-on qu'avec de pareilles tentations on puisse se contenter des ressources de la ville, presque toujours imparfaites?

Généralement, Versailles se fait chausser, habiller, meubler par Paris. Tout ce qui est élégant vient de là; il n'y a guère que les premiers objets de la vie essentielle qu'on est obligé de prendre dans la ville même. Il en résulte une grande froideur dans les relations, une existence fade et complètement dépourvue de saveur.

La société de Versailles ne peut se comparer à rien. Les réunions y sont nécessairement nombreuses, c'est un mélange uniforme d'étiquette et d'ennui confortable, de goût parfait et de froideur. Pendant l'hiver, les bals et les raouts se succèdent rapidement; mais aucun n'a de caractère décidé, la causerie y manque d'élan, les toilettes d'imagination, personne ne s'y met en relief par le moindre ridicule. On répète le lendemain ce qu'on disait la veille; l'anecdote y fourmille, anecdote insipide, pincée, bigote. C'est souvent mieux, souvent moins bien que la *Petite Ville* de Picard. Du reste, femmes parfaites, intérieurs exquis pour les ameublemens et les grâces de l'hospitalité. Rien ne manque à ces soirées, tout est de bon choix, danseurs, tapisseries, femmes à épigrammes, femmes à prétentions, valseuses infatigables, parties de bouillotes brûlantes et whists *ex professo*; Versailles est la ville par excellence pour le whist et le boston. A tout cela il ne manque qu'une chose, comme au reste de la ville, comme à la population, c'est la vie.

Et puis, le malheur des cercles de Versailles est d'être tantôt un vain écho du passé, tantôt une répétition malheureuse des réunions parisiennes.

On dirait la vie de campagne transportée en hiver. Ce sont, pour la plupart, des gens qui se voient aujourd'hui, mais qui pourraient bien ne plus se voir demain, indifférens entre eux et minutieusement polis. C'est un paisible rassemblement de notabilités citadines, de magistrats, de rentiers, d'élégances militaires, fleurs de la garnison, de prétentions mobiliaires créneléés dans les grands hôtels du quartier Saint-Louis, mais singulièrement mitigées par les leçons des évènemens de juillet. Ce sont des oisivetés traînantes, des moitiés de gentilshommes, de beaux esprits, des fortunes déchues; une vie de surface, manquant absolument de nationalisme urbain, même dans les plus simples rapports de la société.

En province, dans la première assemblée venue, le ridicule du terroir abonde franchement. Le dandy du cru s'y dessine à l'aise, l'héroïne du bal, qui a tous ses quadrilles retenus d'avance jusqu'à l'hiver suivant, y réjouit la vue de l'étranger par ses minauderies parisiennes et ses

extravagances de toilette. Bons ridicules, précieux sujets de moquerie! A Versailles le ridicule lui-même, ce dernier trésor des esprits blasés, procède de Paris. Pauvre ville, qui n'a pas même ses fatuités, ses prétentions à soi, qui se voit forcée d'emprunter au boulevart de Gand ses merveilleux et ses amazones, au faubourg Saint-Germain ses morgues et ses blasons.

Depuis le jour où, par suite de la translation de Louis XVI à la prison du Temple, Versailles se vit privé de ses hôtes, les seuls qui pussent lui convenir, malgré son abaissement, il a cherché, à plusieurs reprises, à se reconstruire une aristocratie.

Sous le règne de Louis XVIII, mais plus encore sous celui de Charles X, la tendance a été sensible. Alors surtout, par suite de faveurs émanées de la cour, on vit s'établir dans les étages inférieurs du château une sorte de noblesse qui mériterait les honneurs d'une histoire à part. Ces appartemens avaient été abandonnés à des parens, cousins, neveux, arrière-neveux des piqueurs, sous-piqueurs, chefs de cuisine de sa majesté. Cette valetaille, cantonnée dans les mansardes de l'ancien château, formait une espèce d'aristocratie d'antichambre bien plaisante et tout à-fait isolée du reste de la bourgeoisie. Puis, par suite de l'invasion des alliés en 1815, plusieurs familles d'Anglais vinrent s'établir à Versailles, heureuses de pouvoir réaliser là, à peu de frais, leur luxe d'intérieurs spacieux et leurs goûts d'habitations indépendantes. Versailles s'enrichit d'une partie des usages anglais. Il résulta de cette fusion encore plus de pâleur et d'indécision dans les mœurs. Les évènemens de 1830 sont venus dépouiller la ville de ses dernières prérogatives royales, verrouiller ses écuries et ses veneries, disperser ses pages et ses gardes-du-corps, forcer même plusieurs familles d'Anglais atteintes du mal de mer politique, à s'envoler au-delà du détroit. Peu à peu cependant, la confiance s'est rétablie; la ville, un moment émue par la crise de juillet, a repris ses allures pacifiques; les habitans de Versailles sont revenus à leur goût favori, l'horticulture.

Car c'est là une des grandes supériorités de la ville, et presque son unique cachet, que cette culture des fleurs favorisée par la faculté accordée presque à chaque bourgeois de posséder quelques hectares de terrain, où il peut multiplier à son gré les variétés de tulipes ou les espèces de dahlias aussi nombreuses que la famille de Danaüs. L'été, aussi, le parc contribue pour sa part aux délassemens des habitans. A certaines heures du dimanche, bien rares et bien courtes, on voit quelques-unes des beautés de la ville en renom venir décorer sur des chaises la partie ombragée du Tapis vert. Le samedi, il est encore d'usage que dans l'après-

Chevet, le Crésus britannique chez Lesage; comment veut-on qu'avec de pareilles tentations on puisse se contenter des ressources de la ville, presque toujours imparfaites?

Généralement, Versailles se fait chausser, habiller, meubler par Paris. Tout ce qui est élégant vient de là; il n'y a guère que les premiers objets de la vie essentielle qu'on est obligé de prendre dans la ville même. Il en résulte une grande froideur dans les relations, une existence fade et complètement dépourvue de saveur.

La société de Versailles ne peut se comparer à rien. Les réunions y sont nécessairement nombreuses, c'est un mélange uniforme d'étiquette et d'ennui confortable, de goût parfait et de froideur. Pendant l'hiver, les bals et les raouts se succèdent rapidement; mais aucun n'a de caractère décidé, la causerie y manque d'élan, les toilettes d'imagination, personne ne s'y met en relief par le moindre ridicule. On répète le lendemain ce qu'on disait la veille; l'anecdote y fourmille, anecdote insipide, pincée, bigote. C'est souvent mieux, souvent moins bien que la *Petite Ville* de Picard. Du reste, femmes parfaites, intérieurs exquis pour les ameublemens et les grâces de l'hospitalité Rien ne manque à ces soirées, tout est de bon choix, danseurs, tapisseries, femmes à épigrammes, femmes à pretentions, valseuses infatigables, parties de bouillotes brûlantes et whists *ex professo;* Versailles est la ville par excellence pour le whist et le boston. A tout cela il ne manque qu'une chose, comme au reste de la ville, comme à la population, c'est la vie.

Et puis, le malheur des cercles de Versailles est d'être tantôt un vain écho du passé, tantôt une répétition malheureuse des réunions parisiennes.

On dirait la vie de campagne transportée en hiver. Ce sont, pour la plupart, des gens qui se voient aujourd'hui, mais qui pourraient bien ne plus se voir demain, indifférens entre eux et minutieusement polis. C'est un paisible rassemblement de notabilités citadines, de magistrats, de rentiers, d'élégances militaires, fleurs de la garnison, de prétentions mobiliaires crénelées dans les grands hôtels du quartier Saint-Louis, mais singulièrement mitigées par les leçons des évènemens de juillet. Ce sont des oisivetés traînantes, des moitiés de gentilshommes, de beaux esprits, des fortunes déchues; une vie de surface, manquant absolument de nationalisme urbain, même dans les plus simples rapports de la société.

En province, dans la première assemblée venue, le ridicule du terroir abonde franchement. Le dandy du cru s'y dessine à l'aise, l'héroïne du bal, qui a tous ses quadrilles retenus d'avance jusqu'à l'hiver suivant, y réjouit la vue de l'étranger par ses minauderies parisiennes et ses

extravagances de toilette. Bons ridicules, précieux sujets de moquerie! A Versailles le ridicule lui-même, ce dernier trésor des esprits blasés, procède de Paris. Pauvre ville, qui n'a pas même ses fatuités, ses prétentions à soi, qui se voit forcée d'emprunter au boulevart de Gand ses merveilleux et ses amazones, au faubourg Saint-Germain ses morgues et ses blasons.

Depuis le jour où, par suite de la translation de Louis XVI à la prison du Temple, Versailles se vit privé de ses hôtes, les seuls qui pussent lui convenir, malgré son abaissement, il a cherché, à plusieurs reprises, à se reconstruire une aristocratie.

Sous le règne de Louis XVIII, mais plus encore sous celui de Charles X, la tendance a été sensible. Alors surtout, par suite de faveurs émanées de la cour, on vit s'établir dans les étages inférieurs du château une sorte de noblesse qui mériterait les honneurs d'une histoire à part. Ces appartemens avaient été abandonnés à des parens, cousins, neveux, arrière-neveux des piqueurs, sous-piqueurs, chefs de cuisine de sa majesté. Cette valetaille, cantonnée dans les mansardes de l'ancien château, formait une espèce d'aristocratie d'antichambre bien plaisante et tout à-fait isolée du reste de la bourgeoisie. Puis, par suite de l'invasion des alliés en 1815, plusieurs familles d'Anglais vinrent s'établir à Versailles, heureuses de pouvoir réaliser là, à peu de frais, leur luxe d'intérieurs spacieux et leurs goûts d'habitations indépendantes. Versailles s'enrichit d'une partie des usages anglais. Il résulta de cette fusion encore plus de pâleur et d'indécision dans les mœurs. Les évènemens de 1830 sont venus dépouiller la ville de ses dernières prérogatives royales, verrouiller ses écuries et ses veneries, disperser ses pages et ses gardes-du-corps, forcer même plusieurs familles d'Anglais atteintes du mal de mer politique, à s'envoler au-delà du détroit. Peu à peu cependant, la confiance s'est rétablie; la ville, un moment émue par la crise de juillet, a repris ses allures pacifiques; les habitans de Versailles sont revenus à leur goût favori, l'horticulture.

Car c'est là une des grandes supériorités de la ville, et presque son unique cachet, que cette culture des fleurs favorisée par la faculté accordée presque à chaque bourgeois de posséder quelques hectares de terrain, où il peut multiplier à son gré les variétés de tulipes ou les espèces de dahlias aussi nombreuses que la famille de Danaüs. L'été, aussi, le parc contribue pour sa part aux délassemens des habitans. A certaines heures du dimanche, bien rares et bien courtes, on voit quelques-unes des beautés de la ville en renom venir décorer sur des chaises la partie ombragée du Tapis vert. Le samedi, il est encore d'usage que dans l'après-

Chevet, le Crésus britannique chez Lesage; comment veut-on qu'avec de pareilles tentations on puisse se contenter des ressources de la ville, presque toujours imparfaites?

Généralement, Versailles se fait chausser, habiller, meubler par Paris. Tout ce qui est élégant vient de là; il n'y a guère que les premiers objets de la vie essentielle qu'on est obligé de prendre dans la ville même. Il en résulte une grande froideur dans les relations, une existence fade et complètement dépourvue de saveur.

La société de Versailles ne peut se comparer à rien. Les réunions y sont nécessairement nombreuses, c'est un mélange uniforme d'étiquette et d'ennui confortable, de goût parfait et de froideur. Pendant l'hiver, les bals et les raouts se succèdent rapidement; mais aucun n'a de caractère décidé, la causerie y manque d'élan, les toilettes d'imagination, personne ne s'y met en relief par le moindre ridicule. On répète le lendemain ce qu'on disait la veille; l'anecdote y fourmille, anecdote insipide, pincée, bigote. C'est souvent mieux, souvent moins bien que la *Petite Ville* de Picard. Du reste, femmes parfaites, intérieurs exquis pour les ameublemens et les grâces de l'hospitalité. Rien ne manque à ces soirées, tout est de bon choix, danseurs, tapisseries, femmes à épigrammes, femmes à pretentions, valseuses infatigables, parties de bouillotes brûlantes et whists *ex professo;* Versailles est la ville par excellence pour le whist et le boston. A tout cela il ne manque qu'une chose, comme au reste de la ville, comme à la population, c'est la vie.

Et puis, le malheur des cercles de Versailles est d'être tantôt un vain écho du passé, tantôt une répétition malheureuse des réunions parisiennes.

On dirait la vie de campagne transportée en hiver. Ce sont, pour la plupart, des gens qui se voient aujourd'hui, mais qui pourraient bien ne plus se voir demain, indifférens entre eux et minutieusement polis. C'est un paisible rassemblement de notabilités citadines, de magistrats, de rentiers, d'élégances militaires, fleurs de la garnison, de prétentions nobiliaires crénelées dans les grands hôtels du quartier Saint-Louis, mais singulièrement mitigées par les leçons des évènemens de juillet. Ce sont des oisivetés traînantes, des moitiés de gentilshommes, de beaux esprits, des fortunes déchues; une vie de surface, manquant absolument de nationalisme urbain, même dans les plus simples rapports de la société.

En province, dans la première assemblée venue, le ridicule du terroir abonde franchement. Le dandy du cru s'y dessine à l'aise, l'héroïne du bal, qui a tous ses quadrilles retenus d'avance jusqu'à l'hiver suivant, y réjouit la vue de l'étranger par ses minauderies parisiennes et ses

extravagances de toilette. Bons ridicules, précieux sujets de moquerie! A Versailles le ridicule lui-même, ce dernier trésor des esprits blasés, procède de Paris. Pauvre ville, qui n'a pas même ses fatuités, ses prétentions à soi, qui se voit forcée d'emprunter au boulevart de Gand ses merveilleux et ses amazones, au faubourg Saint-Germain ses morgues et ses blasons.

Depuis le jour où, par suite de la translation de Louis XVI à la prison du Temple, Versailles se vit privé de ses hôtes, les seuls qui pussent lui convenir, malgré son abaissement, il a cherché, à plusieurs reprises, à se reconstruire une aristocratie.

Sous le règne de Louis XVIII, mais plus encore sous celui de Charles X, la tendance a été sensible. Alors surtout, par suite de faveurs émanées de la cour, on vit s'établir dans les étages inférieurs du château une sorte de noblesse qui mériterait les honneurs d'une histoire à part. Ces appartemens avaient été abandonnés à des parens, cousins, neveux, arrière-neveux des piqueurs, sous-piqueurs, chefs de cuisine de sa majesté. Cette valetaille, cantonnée dans les mansardes de l'ancien château, formait une espèce d'aristocratie d'antichambre bien plaisante et tout à fait isolée du reste de la bourgeoisie. Puis, par suite de l'invasion des alliés en 1815, plusieurs familles d'Anglais vinrent s'établir à Versailles, heureuses de pouvoir réaliser là, à peu de frais, leur luxe d'intérieurs spacieux et leurs goûts d'habitations indépendantes. Versailles s'enrichit d'une partie des usages anglais. Il résulta de cette fusion encore plus de pâleur et d'indécision dans les mœurs. Les évènemens de 1830 sont venus dépouiller la ville de ses dernières prérogatives royales, verrouiller ses écuries et ses veneries, disperser ses pages et ses gardes-du-corps, forcer même plusieurs familles d'Anglais atteintes du mal de mer politique, à s'envoler au-delà du détroit. Peu à peu cependant, la confiance s'est rétablie; la ville, un moment émue par la crise de juillet, a repris ses allures pacifiques; les habitans de Versailles sont revenus à leur goût favori, l'horticulture.

Car c'est là une des grandes supériorités de la ville, et presque son unique cachet, que cette culture des fleurs favorisée par la faculté accordée presque à chaque bourgeois de posséder quelques hectares de terrain, où il peut multiplier à son gré les variétés de tulipes ou les espèces de dahlias aussi nombreuses que la famille de Danaüs. L'été, aussi, le parc contribue pour sa part aux délassemens des habitans. A certaines heures du dimanche, bien rares et bien courtes, on voit quelques-unes des beautés de la ville en renom venir décorer sur des chaises la partie ombragée du Tapis vert. Le samedi, il est encore d'usage que dans l'après-

dîner la garnison de la ville députe aux promeneurs les trombonnes et les ophicléïdes du régiment qui viennent régaler les dames, rassemblées en cercle en tête du Tapis vert, de symphonies un peu sauvages, mais qui ne manquent pas d'expression et s'allient bien à l'aspect de ce vieux parc, alors fasciné par les feux rougeâtres du soleil couchant qui lamine dans le lointain le miroir du grand canal.

L'été, aussi, les alentours de Versailles se parsèment chaque dimanche de petites fêtes champêtres, telles que Louvecienne, Saint-Antoine, Viroflay, Rocquancourt. Là, nécessairement, la bière de mars et les Treniss de caserne dominent. Cependant plusieurs de ces fêtes sont jolies et généralement plus candides que les bals de la banlieue de Paris. La bourgeoisie, les hauts grades de la garnison, quelquefois même de jeunes Anglaises arrachées de leur calèche par le vif engagement du flageolet de l'orchestre, n'ont pas craint de mésallier le maroquin de leur chaussure avec le gazon qui forme le parquet de ces salles de bal. Des quadrilles de haut rang se sont formés aux sons du même violon qui animait, à quelques pas plus loin, la contredanse plébéienne et villageoise. Il faut dire aussi que toutes ces fêtes ont lieu dans des sites enchanteurs. L'ancien grand parc est semé partout d'allées percées avec grace, anciens refuges du gibier des princes, d'agaçans points de vue, d'à-propos ravissans d'aspect et de perspective.

Mais les habitans de Versailles sont naturellement casaniers, et pour visiter leurs environs, souvent même les allées de leur beau parc, il leur faut presque l'occasion d'un concert ou d'une fête de campagne. C'est qu'on ne sait pas que rien ne fatigue à la longue, et ne prend une teinte d'uniformité comme la perpétuité d'une nature de convention. Autour de Versailles, le paysage est sans cesse prévu, le bois y rappelle Trianon, la forêt a du maniéré jusque dans ses sombres intérieurs; elle sent la chasse des princes; le poteau du carrefour, la barrière fraîchement badigeonnée, le baudrier du gendarme forestier, viennent à tout moment désenchanter la solitude. Les environs de la ville sont comme la ville elle-même, affadés par le façonnement, corrompus par la main d'œuvre. Aussi a-t-on peine à comprendre que Versailles, cette ville que l'on regarde comme la fille des arts et du luxe qu'ils engendrent, ait produit aussi peu de grands hommes. En fait de sommités littéraires, c'est à peine si l'on peut citer des noms meilleurs que ceux de Ducis ou Poinsinet de Sivry, M. Laville de Mirmont ou M. Tissot; en fait de musiciens, Kreutzer; en fait d'hommes de guerre, Hoche; en fait d'artistes dramatiques, Odry. La liste des illustrations versaillaises se borne à peu près là.

Actuellement, Versailles ne possède pas un journal, pas même une feuille d'art ou d'industrie. En fait de clubs savans, on n'y peut presque citer qu'un Institut agricole qui est plutôt l'œuvre du département que celle du chef-lieu lui-même.

Tandis que telle ville du midi au sol chauve et gercé, au patois inculte, s'exalte sans cesse jusqu'à produire quelque intelligence d'artiste bien caractérisée, de beaux rejetons d'éloquence, de tribune, de science ou de poésie, il se trouve qu'une ville comme Versailles, à portée de tout, si riche de moyens apparens, reste inféconde. C'est que la nature, quelle que soit sa forme ou sa rudesse, est toujours la première école.

Ce n'est point d'ailleurs, comme on l'a dit quelquefois, le sol qui est physiquement ingrat; les influences marécageuses s'y surmontent facilement, il est même prouvé que, sous le rapport sanitaire, le séjour de Versailles offre plusieurs circonstances favorables. Que n'en est-il ainsi sous le rapport intellectuel et moral? Pourquoi faut-il que Versailles soit ainsi sortie tout équipée et d'un seul bloc du cerveau du Jupiter du XVII[e] siècle?

Ainsi une ville peut se voir condamnée à s'ignorer sans cesse elle-même; rien n'est à elle, ni ses résidences, ni ses mœurs, ni même la nature de son sol. C'est le compas de Mansard qui gouverne encore les habitans, sans qu'ils s'en doutent. La population a conservé l'existence dubitative de ces vieux concierges du genre de Caleb, que Walter Scott se plaît souvent à attacher, comme l'huître à la roche, aux voûtes de ses autels désertés; population effacée où l'on trouvera un jour des types de mœurs bien curieux enfouis dans l'intérieur de rues aux larges pans; célibataires et gentilshommes végétatifs, journées qui tournent avec le mystère d'un sablier, vestiges curieux de l'ancienne cour, débris de magots et de papillons de l'Œil-de-Bœuf.

Depuis quelques années, on a cherché plusieurs moyens pour rendre à Versailles une portion de chaleur et d'énergie vitale.

On a parlé dans un temps d'y transporter le siége de l'instruction publique, l'école de droit ou de médecine, ou même l'école polytechnique. Malheureusement ces divers projets n'avaient pour but que de dépouiller Paris, sans qu'il fût bien certifié que ce déplacement produisît pour Versailles un renouvellement durable. Enfin, en dernier lieu, on s'est décidé à convertir le château en musée historique; l'ancienne résidence des rois de France deviendra un volumineux registre où seront déposées les archives de la peinture. Le château profitera de ce changement; ses ailes oisives, ses salles inhabitées se trouveront ainsi utilisées. Le nombre des visiteurs curieux de consulter cette bibliothèque de l'art se trou-

vera nécessairement accru. Ç'a été là une grande et noble pensée; mais la création de ce musée sera-t-elle un gage de résurrection pour la ville.

La vie active, le mouvement, la population qui bouillonne et fermente comme le sang, ne sont point choses qui s'infusent artificiellement dans les veines d'une cité lymphatique de nature.

Louis XIV avait d'ailleurs trop bien combiné les dimensions de bâtisse pour qu'elle pût subsister sans lui, pour qu'une autre monarchie que la sienne pût jamais y établir ses pénates constitutionnels. Il a voulu avoir son temple, son Alexandrie, la ville de son bon plaisir; cette ville, il l'a jetée au milieu de ses chasses royales, pour sa puissance, pour ses plaisirs; il l'a imposée de vive force à un terrain vierge et peu apte à cette destination capitale; il l'a peuplée *ex abrupto* avec ses serviteurs, ses courtisans, ses concessionnaires, ses équipages, ses chiens, ses chevaux, ses favoris de toute espèce.

C'était là, à coup sûr, une admirable combinaison du pouvoir absolu, pour frapper la France d'admiration, l'Europe d'éblouissement, que de s'envelopper comme dans sa pourpre en une ville faite à sa taille, modelée sur soi-même; mettre simplement entre le siége de sa puissance et sa capitale quatre lieues, c'est-à-dire une heure, une heure seulement pour la vélocité d'éclair des huit chevaux du char royal; mais pour les transports ordinaires, pour les sujets moins rapides dans leurs déplacemens, deux heures. Qu'est-ce que deux heures? Faible distance! intervalle d'un moment! deux heures, c'est-à-dire la différence de l'existence à un sépulcre, d'une capitale à un cénotaphe, de la ville du Caire aux ruines de Thèbes. Deux heures, c'est juste le temps nécessaire pour que la population se dessèche à l'ombre de Paris; c'est juste le climat indécis, la température métis, la grande ville qui n'est ni noble ni grande, à moins qu'elle ne recouvre les puissans arbitres de ses primitives destinées.

Ne blâmons donc pas Louis XIV: régnant comme il régnait, ayant mérité qu'on lui imputât ces paroles: « La France, c'est moi, » il a bâti Versailles pour son bon plaisir, et c'était bien le moins.

Seulement, ce qu'il y a peut-être de surprenant, c'est qu'une fois cette dynastie tombée, on se soit demandé pourquoi cette ville qui fut son moule est restée depuis si insignifiante. Il s'est trouvé que, veuf de l'ancienne cour, Versailles manquait de tout, excepté de jets d'eau, de Tritons, de Neptunes, d'Apollons, de grandes et petites écuries, de jardins à perte de vue, de forêts magnifiquement sablées, de vèneries, de ménageries, de faisanderies, de tout ce qui est préoccupation, pensée, passion et délices de princes.

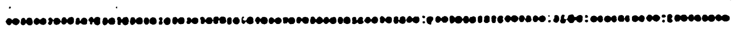
On s'est demandé pourquoi cette ville n'avait ni commerce, ni ressorts industriels, ni rivière, à moins qu'on ne veuille compter comme compensation la Marne, la Dordogne, la Seine et la Garonne, que Versailles possède en bronze et sur piédestaux; fatale moquerie que ces quatre fleuves-statues, beaux ouvrages de Marsy que l'on remarque autour du parterre d'eau, surtout si l'on songe que lorsqu'au jour des grandes eaux la ville a offert aux étrangers le vain spectacle de ses vieux prestiges hydrauliques, il lui arrive souvent de se pencher avec terreur vers le fond de ses fontaines altérées.

C'est qu'encore une fois, par sa situation et son origine, Versailles n'a jamais pu avoir l'ambition d'être une ville. Il est et a toujours été un vaste enclos de constructions, pour une cour et ses dépendances. Cette cour s'en va, le domaine languit; il est reconnu que ce domaine ne pouvait servir qu'à la cour. Après tout, Louis XIV n'était pas forcé de bâtir pour ses sujets ingrats. Il croyait sa tige plus solide, est-ce sa faute? Il est presque vengé. Le fantôme de Louis XIV est encore aujourd'hui le citoyen le plus réel et le plus stable de la ville de Versailles.

Du reste, ne regrettons que modérément l'existence de Versailles. Il viendra un temps, sans doute, où Paris, poussant toujours en avant ses constructions, amplifiant ses quartiers neufs, qui s'étendent déjà à pas de tortue à travers les Champs-Élysées, finira par rejoindre ce faubourg perdu. Les révolutions des chemins de fer, tant désirées, viendront aussi jeter un pont sur cet intervalle, marier par des nœuds encore plus étroits une ville à l'autre.

Puis, Versailles, n'eût-il pas d'autre but, restera debout comme enseignement monumental, révélation permanente des licences permises au pouvoir quintessencié dans la main d'un seul. On se souviendra que les rois ont pu condamner toute une lignée de descendans à habiter leur obélisque, à continuer le vain sacerdoce de leur temple devenu mausolée. Telle est la démonstration imprimée à tout jamais sur les parois du grand cercueil.

ARNOULD FRÉMY.



ESSAI

SUR LA

LITTÉRATURE ANGLAISE.[1]

M. de Châteaubriand vient de publier une nouvelle traduction du *Paradis perdu* de Milton; l'émotion, les souvenirs, les sentimens à la fois grandioses et mélancoliques que fait naître le rapprochement de ces deux noms, sont trop nombreux, trop naturels, trop divers, pour que nous osions nous y arrêter; mais M. de Châteaubriand n'a pas voulu garder pour lui-même bien des étincelles lumineuses qui jaillissaient sous sa plume au contact de Milton, et dans deux volumes de considérations sur le génie des hommes, des temps et des révolutions, il a rassemblé, jeté à pleines mains les aperçus les plus nouveaux et les plus saisissans, avec ce style magique qui coule les hommes et les choses en un bronze indélébile. On peut lui appliquer ce qu'il a dit lui-même d'un jeune et loyal publiciste : « Son style creuse et grave. » En attendant qu'un de nos collaborateurs examine ce livre avec le soin et la maturité convenables, nous allons en extraire des fragmens tirés en même temps pour la plupart de ses *Mémoires d'outre-tombe*: ils sont, à ce titre, doublement curieux.

Voici d'abord les portraits de Mirabeau, Cromwell et Napoléon :

« Mêlé par les désordres et les hasards de sa vie aux plus grands évènemens et à l'existence des repris de justice, des ravisseurs et des aventuriers, Mirabeau, tribun de l'aristocratie, député de la démocratie, avait du Gracchus et du don Juan, du Catilina et du Gusman d'Alfarache, du cardinal de Richelieu et du cardinal de Retz, du roué de la régence et du sauvage de la révolution; il avait de plus du *Mirabeau*, famille florentine exilée, qui gardait quelque chose de ces palais armés et de ces grands factieux célébrés par Dante; famille naturalisée française où l'esprit républicain du moyen-âge de l'Italie et l'esprit féodal de notre moyen-âge se trouvaient réunis dans une succession d'hommes extraordinaires.

(1) Librairie de Charles Gosselin.

« La laideur de Mirabeau, appliquée sur le fond de beauté particulière à sa race, produisait une sorte de puissante figure du *Jugement dernier* de Michel-Ange, compatriote des *Arrighetti*. Les sillons creusés par la petite-vérole sur le visage de l'orateur, avaient plutôt l'air d'escarres laissées par la flamme. La nature semblait avoir moulé sa tête pour l'empire ou pour le gibet, taillé ses bras pour étreindre une nation ou pour enlever une femme. Quand il secouait sa crinière en regardant le peuple, il l'arrêtait; quand il levait sa patte et montrait ses ongles, la plèbe courait furieuse. Au milieu de l'effroyable désordre d'une séance, je l'ai vu à la tribune, sombre, laid et immobile; il rappelait le chaos de Milton, impassible et sans forme au centre de sa confusion.

« Deux fois j'ai rencontré Mirabeau à un banquet; une fois chez la nièce de Voltaire, Mme la marquise de Villette, une autre fois au Palais-Royal avec des députés de l'opposition que Chapelier m'avait fait connaître. Chapelier est allé à l'échafaud dans le même tombereau que mon frère et M. de Malesherbes.

« En sortant de notre dîner, on discutait des ennemis de Mirabeau. Jeune homme timide et inconnu, je me trouvais à côté de lui et n'avais pas prononcé un mot. Il me regarda en face avec ses yeux de vice et de génie, et m'appliquant sa main épatée sur l'épaule, il me dit : « Ils ne me pardonneront jamais ma supériorité ! » Je sens encore l'impression de cette main, comme si Satan m'eût touché de sa griffe de feu.

« Trop tôt pour lui, trop tard pour elle, Mirabeau se vendit à la cour, et la cour l'acheta. Il risqua l'enjeu de sa renommée devant une pension et une ambassade; Cromwell fut au moment de troquer son avenir contre un titre et l'ordre de la Jarretière. Malgré sa superbe, il ne s'évaluait pas assez haut : depuis, l'abondance du numéraire et des places a élevé le prix des consciences.

« La tombe délia Mirabeau de ses promesses, et le mit à l'abri des périls que, vraisemblablement, il n'aurait pu vaincre : sa vie eût montré sa faiblesse dans le bien; sa mort l'a laissé en puissance de sa force dans le mal. »

« Cromwell eut du prêtre, du tyran et du grand homme; son génie remplaça pour son pays la liberté. Il avait trop d'énergie pour parvenir à créer une autre puissance que la sienne; il ruina les institutions qu'il rencontra ou qu'il voulut donner, comme Michel-Ange brisait le marbre sous son ciseau.

« Transporté sur le théâtre de Napoléon, le vainqueur des Irlandais et des Ecossais aurait-il été le vainqueur des Autrichiens, des Prussiens et des Russes? Cromwell n'a pas créé des institutions comme Bonaparte; il n'a pas laissé un code et une administration par qui la France et une partie de l'Europe sont encore régies. Napoléon réagit avec une force outrée; mais il avait pour excuse la nécessité de tuer le désordre; son bras vigoureux enfonça trop avant son épée, et il perça la liberté qui se trouvait derrière l'anarchie.

« Les peuples vaincus ont appelé Napoléon un fléau : les fléaux de Dieu

conservent quelque chose de l'éternité et de la grandeur du courroux dont ils émanent : *Ossa arida..... dabo vobis spiritum, et viveris;* « Ossemens arides, je vous donnerai mon souffle, et vous vivrez. » Ce souffle ou cette force s'est manifesté dans Bonaparte tant qu'il a vécu. Né dans une île pour aller mourir dans une île, aux limites de trois continens; jeté au milieu des mers où Camoëns sembla le prophétiser en y plaçant le génie des tempêtes, Bonaparte ne se pouvait remuer sur son rocher que nous n'en fussions avertis par une secousse; un pas du nouvel Adamastor à l'autre pôle se faisait sentir à celui-ci. Si Napoléon, échappé aux mains de ses geoliers, se fût retiré aux États-Unis, ses regards, attachés sur l'Océan, auraient suffi pour troubler les peuples de l'ancien monde. Sa seule présence sur le rivage américain de l'Atlantique eût forcé l'Europe à camper sur le rivage opposé.

« Quand Napoléon quitta la France une seconde fois, on prétendit qu'il aurait dû s'ensevelir sous les ruines de sa dernière bataille. Lord Byron, dans son ode satirique contre Napoléon, disait :

> To die a prince — or live a slave,
> Thy choice is most ignobly brave.

« Mourir prince ou vivre esclave, ton choix est ignoblement brave. »

« C'était mal juger la force de l'espérance dans une ame accoutumée à la domination, et brûlante d'avenir. Lord Byron crut que le dictateur des rois avait abdiqué sa renommée avec son glaive, qu'il allait s'éteindre oublié; lord Byron aurait dû savoir que la destinée de Napoléon était une muse, comme toutes les grandes destinées; cette muse sut changer un dénouement avorté dans une péripétie qui renouvelait et rajeunissait son héros. La solitude de l'exil et de la tombe de Napoléon a répandu, sur une mémoire éclatante, une autre sorte de prestige. Alexandre ne mourut point sous les yeux de la Grèce; il disparut dans les lointains pompeux de Babylone. Bonaparte n'est point mort sous les yeux de la France; il s'est perdu dans les fastueux horizons des zones torrides. L'homme d'une réalité si puissante s'est évaporé à la manière d'un songe; sa vie, qui appartenait à l'histoire, s'est exhalée dans la poésie de sa mort. Il dort à jamais, comme un ermite ou comme un paria, sous un saule, dans un étroit vallon entouré de rochers escarpés, au bout d'un sentier désert. La grandeur du silence qui le presse égale l'immensité du bruit qui l'environna. Les nations sont absentes; leur foule s'est retirée. L'oiseau des tropiques, *attelé*, dit magnifiquement Buffon, *au char du soleil*, se précipite de l'astre de la lumière, et se repose seul un moment sur des cendres dont le poids a fait pencher le globe.

« Bonaparte traversa l'Océan pour se rendre à son dernier exil, et s'embarrassait peu de ce beau ciel qui ravit Christophe Colomb, Vasco et Camoëns. Couché à la poupe du vaisseau, il ne s'apercevait pas qu'au-dessus de sa tête étincelaient des constellations inconnues; leurs rayons rencontraient pour la première fois ses puissans regards. Que lui faisaient des astres qu'il ne vit jamais de ses bivouacs, et qui n'avaient pas brillé

sur son empire? Et, néanmoins, aucune étoile n'a manqué à sa destinée; la moitié du firmament éclaira son berceau, l'autre était réservée pour illuminer sa tombe. »

Saisissant, avec le coup-d'œil rapide du philosophe, les rapprochemens qui se présentent d'eux-mêmes entre la révolution anglaise et la révolution française, M. de Châteaubriand fait une peinture énergique des clubs révolutionnaires de 92. Après les grandes figures historiques, la foule sans nom.

« Il y eut des factieux et des partis en Angleterre, mais qu'est-ce que les *meetings* des Saints, des Puritains, des Niveleurs, des Agitateurs, auprès des clubs de notre révolution? J'ai dit ailleurs (*Génie du christianisme*) que Milton avait placé dans son enfer une image des perversités dont il avait été le témoin : qu'eût-il peint s'il avait vu ce que je vis à Paris dans l'été de 1792, lorsque, revenant d'Amérique, je traversais la France pour aller à mes destinées?

« Auprès de la tribune nationale s'étaient élevées deux tribunes concurrentes, celle des Jacobins et celle des Cordeliers la plus formidable alors, parce qu'elle donna des membres à la fameuse commune de Paris, et qu'elle lui fournissait des moyens d'action.

« Le club des Cordeliers était établi dans ce monastère dont une amende en réparation d'un meurtre avait servi à bâtir l'église sous saint Louis, en 1259; elle devint en 1590 le repaire des plus fameux ligueurs. En 1792, les tableaux, les images sculptées ou peintes, les voiles, les rideaux du couvent des cordeliers avaient été arrachés; la basilique écorchée ne présentait aux yeux que ses ossemens et ses arêtes. Au chevet de l'église, où le vent et la pluie entraient par les rosaces sans vitraux, des établis de menuisier servaient de bureau au président, quand la séance se tenait dans l'église. Sur ces établis étaient déposés des bonnets rouges dont chaque orateur se coiffait avant de monter à la tribune. La tribune consistait en quatre poutrelles arc-boutées et traversées d'une planche, dans leur X, comme un échafaud. Derrière le président, avec une statue de la Liberté, on voyait de prétendus instrumens de supplice de l'ancienne justice; instrumens remplacés par un seul, la machine à sang, comme les mécaniques compliquées sont remplacées par le bélier hydraulique. Le club des Jacobins *épurés* emprunta quelques-unes de ces dispositions des Cordeliers.

« Les scènes des Cordeliers étaient dominées et souvent présidées par Danton, Hun à taille de Goth, à nez camus, à narines au vent, à méplats couturés. On parviendrait à peine à former cet homme dans la révolution anglaise, en pétrissant ensemble Bradshaw président de la commission qui jugea Charles I[er], Ireton le fameux gendre de Cromwell, Axtell grand exterminateur en Irlande, Scott qui voulait qu'on gravât sur sa tombe : *Ci-gît Thomas Scott qui condamna le feu roi à mort*, Harrisson, qui dit à ses juges : « *Plusieurs d'entre vous, mes juges, furent actifs avec moi dans les choses qui se sont passées en Angleterre; ce qui a été fait l'a été par l'ordre du parlement, alors la suprême loi.* »

« Dans la coque de son église, comme dans la carcasse des siècles, Danton organisa l'attaque du 10 août et les massacres de septembre; auteur de la circulaire de la Commune, il invita les hommes libres à répéter dans les départemens l'énormité perpétrée aux Carmes et à l'Abbaye. Mais Sixte-Quint n'égala-t-il pas, pour le salut des hommes, le dévouement de Jacques Clément au mystère de l'Incarnation, de même que l'on compara Marat au Sauveur du monde? Charles IX n'écrivit-il pas aux gouverneurs des provinces, d'imiter les massacres de la Saint-Barthélemi, comme Danton manda aux patriotes de copier les massacres de septembre? Les Jacobins étaient des plagiaires; ils le furent encore en immolant Louis XVI à l'instar de Charles Ier. Des crimes s'étant trouvés mêlés au mouvement social de la fin du dernier siècle, quelques esprits se sont figuré mal à propos que ces crimes avaient produit les grandeurs de la révolution, dont ils n'étaient que d'affreuses inutilités : d'une belle nature souffrante, on n'a admiré que la convulsion.

« A l'époque où les enfans avaient pour jouets de petites guillotines à oiseaux, où un homme en bonnet rouge conduisait les morts au cimetière; à l'époque où l'on criait : Vive l'Enfer! vive la Mort! où l'on célébrait les joyeuses orgies du sang, de l'acier et de la rage, où l'on trinquait au Néant, il fallait, en fin de compte, arriver au dernier banquet, à la dernière facétie de la douleur.

« Danton fut pris au traquenard qu'il avait tendu : amené devant le tribunal, son ouvrage, il ne lui servit de rien de lancer des boulettes de pain au nez de ses juges, de répondre avec courage et noblesse, de faire hésiter la cour révolutionnaire, de mettre en péril et en frayeur la Convention, de raisonner logiquement sur des forfaits par qui la puissance même de ses ennemis avait été créée.

« Il ne lui resta qu'à se montrer aussi impitoyable à sa propre mort, qu'il l'avait été à celle des autres, qu'à dresser son front plus haut que le coutelas suspendu. Du théâtre de la terreur où ses pieds se collaient dans le sang épaissi de la veille, après avoir promené un regard de mépris sur la foule, il dit au bourreau : « Tu montreras ma tête au peuple; elle en « vaut la peine. » Le chef de Danton demeura aux mains de l'exécuteur, tandis que l'ombre acéphale alla se mêler aux ombres décapitées de ses victimes : c'était encore de l'égalité. »

Nous avons vu l'écrivain politique, l'historien. Voici maintenant le critique, le critique moderne jugeant les excès de ses contemporains avec franchise et ampleur. Cette remarquable appréciation, où Shakspeare et Racine sont simplement et naturellement posés vis-à-vis l'un de l'autre, est la démonstration de cet axiôme de M. de Châteaubriand, qu'*écrire est un art*.

« Shakspeare joue ensemble, et au même moment, la tragédie dans le palais et la comédie à la porte; il ne peint pas une classe particulière d'individus; il mêle, comme dans le monde réel, le roi et l'esclave, le patricien et le plébéien, le guerrier et le laboureur, l'homme illustre et l'homme ignoré; il ne distingue pas les genres : il ne sépare pas le noble de l'ignoble, le sérieux du bouffon, le triste du gai, le rire des larmes, la joie de la

douleur, le bien du mal. Il met en mouvement la société entière, ainsi qu'il déroule en entier la vie d'un homme. Le poète semble persuadé que notre existence n'est pas renfermée dans un seul jour, qu'il y a unité du berceau à la tombe : quand il tient une jeune tête, s'il ne l'abat pas, il ne vous la rendra que blanchie; le temps lui a remis ses pouvoirs.

« Mais cette universalité de Shakspeare a, par l'autorité de l'exemple et l'abus de l'imitation, servi à corrompre l'art; elle a fondé l'erreur sur laquelle s'est malheureusement établie la nouvelle école dramatique. Si pour atteindre la hauteur de l'art tragique, il suffit d'entasser des scènes disparates sans suite et sans liaison, de brasser ensemble le burlesque et le pathétique, de placer le porteur d'eau auprès du monarque, la marchande d'herbes auprès de la reine : qui ne peut raisonnablement se flatter d'être le rival des plus grands maîtres? Quiconque se voudra donner la peine de retracer les accidens d'une de ses journées, ses conversations avec des hommes de rangs divers, les objets variés qui ont passé sous ses yeux, le bal et le convoi, le festin du riche et la détresse du pauvre; quiconque aura écrit d'heure en heure son journal aura fait un drame à la manière du poète anglais.

« Persuadons-nous qu'écrire est un art; que cet art a des genres; que chaque genre a des règles. Les genres et les règles ne sont point arbitraires; ils sont nés de la nature même : l'art a seulement séparé ce que la nature a confondu; il a choisi les plus beaux traits sans s'écarter de la ressemblance du modèle. La perfection ne détruit point la vérité : Racine dans toute l'excellence de son *art*, est plus *naturel* que Shakspeare, comme l'*Apollon*, dans toute sa *divinité*, a plus les formes *humaines* qu'un colosse égyptien.

« La liberté qu'on se donne de tout dire et de tout représenter, le fracas de la scène, la multitude des personnages, imposent, mais ont au fond peu de valeur; ce sont liberté et jeux d'enfans. Rien de plus facile que de captiver l'attention et d'amuser par un conte; pas de petite fille qui, sur ce point, n'en remontre aux plus habiles. Croyez-vous qu'il n'eût pas été aisé à Racine de réduire en actions les choses que son goût lui a fait rejeter en récit? Dans *Phèdre*, la femme de Thésée eût attenté, sous les yeux du parterre, à la pudeur d'Hippolyte; au lieu du beau récit de Théramène, on aurait eu les chevaux de Franconi et un terrible monstre de carton; dans *Britannicus*, Néron, au moyen de quelque stratagème de coulisse, eût violé Junie sous les yeux des spectateurs; dans *Bajazet*, on eût vu le combat de ce frère du sultan contre les eunuques; ainsi du reste. Racine n'a retranché de ses chefs-d'œuvre que ce que des esprits ordinaires y auraient pu mettre. Le plus méchant drame peut faire pleurer mille fois davantage que la plus sublime tragédie. Les vraies larmes sont celles qui tombent au son de la lyre d'Orphée; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur : les anciens donnaient aux Furies mêmes un beau visage, parce qu'il y a une beauté morale dans le remords.

« Cet amour du laid qui nous a saisis, cette horreur de l'idéal, cette passion pour les bancroches, les culs-de-jatte, les borgnes, les mori-

cauds, les édentés; cette tendresse pour les verrues, les rides, les escarres, les formes triviales, sales, communes, sont une dépravation de l'esprit; elle ne nous est pas donnée par cette nature dont on parle tant. Lors même que nous aimons une certaine laideur, c'est que nous y trouvons une certaine beauté. Nous préférons naturellement une belle femme à une femme laide, une rose à un chardon, la baie de Naples à la plaine de Montrouge, le Parthenon à un toit à porc : il en est de même au figuré et au moral. Arrière donc cette école *animalisée* et *matérialisée* qui nous mènerait dans l'effigie de l'objet, à préférer notre visage moulé avec tous ses défauts par une Machine, à notre ressemblance produite par le pinceau de Raphaël.

« Toutefois je ne prétends pas ôter aux temps et aux révolutions les changemens forcés qu'ils apportent dans les opinions littéraires, comme dans les opinions politiques; mais ces changemens ne justifient pas la corruption du goût; ils en montrent seulement une des causes. Il est tout simple que les mœurs, en changeant, fassent varier la forme de nos peines et de nos plaisirs.

« Le silence intérieur régna dans la monarchie absolue sous le pouvoir de Louis XIV et sous la somnolence de Louis XV : manquant d'émotions au dedans, les poètes en cherchaient au dehors; ils empruntaient des catastrophes à Rome et à la Grèce, pour faire pleurer une société assez malheureuse pour n'avoir que des sujets de rire. A cette société si peu accoutumée aux évènemens tragiques, il ne fallait pas même présenter des scènes fictives trop sanglantes; elle aurait reculé devant des horreurs, eussent-elles eu trois mille ans de date, eussent-elles été consacrées par le génie de Sophocle.

« Mais aujourd'hui que le peuple n'étant plus à l'écart, a pris sa place dans notre gouvernement, comme le chœur dans la tragédie grecque; que des spectacles terribles et réels nous ont occupés depuis quarante années, le mouvement communiqué à la société tend à se communiquer au théâtre. La tragédie classique, avec ses unités et ses décorations immobiles, paraît et doit paraître froide : de la froideur à l'ennui il n'y a qu'un pas. Par là s'explique, sans l'excuser, l'outré de la scène moderne, le *fac-simile* de tous les crimes, l'apparition des gibets et des bourreaux, la présence des assassinats, des viols, des incestes, la fantasmagorie des cimetières, des souterrains et des vieux châteaux.

« Il n'existe ni un acteur pour jouer la tragédie classique, ni un public pour la goûter, l'entendre et la juger. Notre esprit est si gâté par le laisser-aller et l'outrecuidance du siècle, que si l'on pouvait faire renaître la société charmante des Lafayette et des Sévigné, ou la société des Geoffrin et des philosophes, elles nous paraîtraient insipides. Avant et après la civilisation, lorsqu'on n'a pas ou qu'on n'a plus le goût des jouissances intellectuelles, on cherche la représentation des objets sensibles : les peuples commencent et finissent par des gladiateurs et des marionnettes; les enfans et les vieillards sont puérils et cruels. »

Revue du Monde Musical.

SCHUBERT.

Depuis quelques années, une renommée musicale s'élève en France et grandit sans cesse, mais modestement, lentement. Hélas! la renommée dont je parle est cel'e d'un compositeur déjà mort; partant, elle n'excite plus de passions ni de haines; elle ne connaît ni adversaires ni enthousiastes exagérés; elle n'inspire qu'un sentiment calme et réfléchi, celui d'une sincère et vive admiration. Cette gloire tardive, mais méritée, le compositeur ne la doit qu'à lui-même; il n'en a pas joui entièrement pendant sa vie; cependant il a pu l'entrevoir au-delà de son tombeau.

Aujourd'hui, tout amateur de la musique vraie, sentie et simple dans son expression, a un culte pour la musique de Schubert Si Beethoven, si Weber, dominent dans la symphonie, dans l'orchestre, dans la salle immense, Schubert règne dans le salon, au piano. L'auteur des *Ballades* n'est pas sans affinité avec ses deux redoutables contemporains; d'une main, il touche à Beethoven; de l'autre, il touche à Weber; ces trois hommes forment une trinité glorieuse, et l'ensemble de leurs travaux peut être regardé comme l'œuvre musicale de l'Allemagne au XIXe siècle.

Les *Ballades* de Schubert, dont une partie a été publiée en France, grace aux soins et au zèle de MM. Nourrit, Bellangé, et de l'éditeur, M. Richault, sont-elles, avec quelques œuvres instrumentales que MM. Tilmant, Urhan et Alkan nous ont fait connaître, les seuls titres du musicien viennois à l'admiration du monde musical? N'est-il pas arrivé à Schubert, ainsi qu'à plusieurs grands hommes, de devoir son immortalité à des œuvres qu'il considérait comme des bagatelles sans importance, tandis que ses ouvrages sérieux, étendus, et profondément médités, sont restés dans l'oubli? Pétrarque, dit-on, travailla toute sa vie à un poème épique latin sur Scipion; le poème latin, tout le monde l'ignore, mais les sonnets italiens qu'il composait en se jouant et pour se délasser, vivront éternellement. En serait-il de même pour Schubert?

François Schubert naquit, le 31 janvier 1797, dans un faubourg de Vienne, où son père exerçait la profession de maître d'école. A l'âge de sept ans, Michel Holzer, maître de chœur de la paroisse du faubourg voisin, lui donna les premières leçons de musique. Celui-ci, ayant découvert dans le jeune enfant les plus heureuses dispositions, le fit entrer dans la pension impériale. Schubert avait alors onze ans (1808), et il reçut aussitôt le titre de chanteur de la cour. Il devint chanteur de solos de la chapelle impériale, et il recevait en même temps des leçons de piano et de violon ; ses progrès furent si rapides, que, dans les exercices d'orchestre où il faisait la partie de premier violon, il conduisait l'exécution lorsque le directeur venait à manquer. L'organiste impérial Ruzicka lui donna une instruction solide dans la basse fondamentale, et plus tard le maître de la chapelle impériale, le célèbre Salieri, lui apprit la composition. Il fut redevable, du reste, de son éducation, ainsi qu'il l'avouait lui-même, aux chefs-d'œuvre les plus beaux et les plus admirés de Mozart, de Haydn, de Beethoven. Mais il ne négligea jamais l'étude elle-même, et, dans les derniers mois de sa vie, il s'appliquait avec beaucoup de zèle au contre-point sous la direction de son ami Simon S....., organiste de la cour. Après avoir passé cinq ans dans la pension impériale, sa voix vint à muer, et comme sa vocation pour la science musicale était toujours plus décidée, il sortit en 1813 de cette école préparatoire, et se livra entièrement à la composition. Depuis cette époque, il vécut dans la maison paternelle, et ensuite, tout seul, subvenant à son entretien par ses leçons et la vente de ses ouvrages. A l'exception de quelques excursions en Hongrie, en Styrie et dans la Haute-Autriche, il demeura toujours à Vienne, soit à la ville, soit à la campagne, où son génie fertile trouvait le plus d'inspirations. Sa vie n'offre aucun évènement important, ce qui fit qu'il put se livrer à son art avec calme et loisir. Malheureusement et trop tôt ses travaux furent interrompus pour jamais, une maladie inflammatoire l'ayant enlevé, le 19 novembre 1828, à l'âge de trente-deux ans.

Sa mort remplit d'une vive douleur ses amis et ceux qui s'intéressent aux arts en Allemagne. Un grand nombre d'artistes et d'amateurs assista à ses funérailles, et l'on célébra plusieurs messes solennelles en sa mémoire, non-seulement à Vienne, mais dans plusieurs capitales. Quoique courte, sa carrière fut féconde en ouvrages distingués.

Schubert était doué d'une si grande puissance créatrice, qu'il donna, avec une rapidité inconcevable, des compositions d'une haute portée. N'étant encore qu'un enfant, il écrivit beaucoup de quatuors, plusieurs symphonies et d'autres productions; mais il aimait surtout à mettre en musique les morceaux des poètes les plus renommés, et à composer des ballades. Dans ce genre, il a surpassé presque tous ceux qui l'ont précédé. Les qualités principales qui se font remarquer dans ses mélodies, sont une grande originalité, un profond sentiment poétique, une vérité d'expression surprenante, un rhythme neuf, une manière délicate de sentir les allusions du poète, une imagination ardente, tempérée par un penchant à la mélancolie et une certaine onction religieuse, un tour plein

de charme et de simplicité, de l'abandon dans la modulation, et une nouveauté inépuisable dans l'accompagnement. En général, le caractère de la musique de Schubert est le trouble et l'agitation; son style est chaud, coloré, mouvementé. C'est une ame ardente qui cherche le bonheur dans les objets qui l'environnent; mais, ne pouvant jamais être rassasiée, elle se tourne d'elle-même vers le ciel. Elle se remue dans le fini, mais elle reflète l'infini.

Schubert a composé plus de trois cents ballades, un grand nombre de valses, de marches, d'airs variés, de sonates, de fantaisies, de rondos, d'ouvertures, de trios et autres morceaux à deux ou quatre mains pour le piano, avec ou sans accompagnement; des morceaux à quatre voix, des psaumes, des chœurs, des cantates, parmi lesquelles il faut distinguer *Prométhée*; plusieurs quatuors, un octuor, et trois grandes symphonies. En fait de musique d'église, il écrivit plusieurs messes, parmi lesquelles trois solennelles, plusieurs offertoires, graduels, et deux *Stabat*. Mais ce qui est fait pour surprendre, c'est le nombre de ses opéras et mélodrames. En voici la liste :

1° *Le Chevalier du Miroir;*

2° *Le Palais de plaisance du Diable*. Ces deux petits opéras sont de Kotzebüe;

3° *Claudine de Villa-Bella*, trois actes, de Goëthe;

4° *Le Compte de quatre ans*, un acte, de Korner;

5° *Les Amis de Salamanque*, deux actes, de Meyerofer;

6° *Don Fernand*, un acte;

7° *Les Jumeaux*, joué pour la première fois au théâtre de la cour, le 14 juin 1820;

8° *La Harpe enchantée*, mélodrame avec chants et chœurs, 3 actes. Vienne, 19 août 1820;

9° *Alphonse et Estrella*, grand opéra héroï-romantique, trois actes; composé en 1822;

10° *Rosamonde*, drame avec chœurs, trois actes, joué le 20 décembre 1823;

11° *Les Conjurés*, opéra-comique, un acte, de Castelli (1824);

12° *Fierabras*, grand opéra, trois actes (1824).

Outre cela, il a laissé inachevés, *la Caution*, *Adrest*, de Meyerofer; *Sacontala*, de Naumann.

Il composa aussi deux numéros pour *la Clochette* de Hérold, qui fut représentée au théâtre de la cour. Parmi tous ces ouvrages lyriques, Schubert regardait *Alphonse et Estrella* et *Fierabras* comme les meilleurs et comme les plus propres à produire de l'effet sur la scène. Si la plupart d'entre eux n'ont pas été admis au théâtre, il faut l'attribuer à l'élévation du talent de l'auteur, qui, d'une part, excitait l'envie et la jalousie des artistes, et, de l'autre, ne pouvait être compris par la masse du public.

Mais tôt ou tard les œuvres de Schubert pourront être appréciées par les musiciens français. Il n'est besoin pour cela que d'un traducteur et d'un éditeur. Or, deux hommes de mérite ont accepté et se sont partagé cette noble tâche : ce sont MM. Bellangé et Richault. Des trois cents *Mélodies* ou *Ballades*, déjà soixante-trois sont gravées à Paris, avec huit œuvres de *valses*, six de *marches*, neuf de sonates, de duos, de trios ou de quintettes pour piano, deux d'ouvertures pour piano à quatre mains : celles d'*Estrella* et de *Fierabras* : une foule de *rondos*, de *polonaises*, de *variations*, de *fantaisies* pour piano ; le joli recueil intitulé : *Momens et pensées musicales*, et quatre œuvres de musique d'église, savoir : une messe à quatre voix, un *Tantùm ergò*, un *Salve regina*, et un *Totus in corde langueo*.

Le caractère de Schubert était égal, sincère et plein d'honnêteté. Passionné pour les arts, il était en même temps tendre fils, fidèle ami et élève reconnaissant. Il aimait la société où régnaient la cordialité, la gaieté et l'abandon. Il éprouvait un grand plaisir à parler de musique, de poésie et d'art en buvant de la bière avec ses amis. Sa tête alors s'échauffait, et il lui suffisait de lire un poème qu'on lui présentait pour en improviser la musique, et composer ainsi une ravissante mélodie. Plusieurs prétendent que l'usage trop habituel des liqueurs fortes et spiritueuses a pu hâter sa mort. Il joignait des goûts solitaires à la candeur et à la naïveté d'un enfant. Il s'enfuyait aux champs pour y rêver et se livrer à la mélancolie, et reparaissait ensuite de bonne humeur et jovial. Lorsqu'il avait de l'argent, il était pressé de s'en défaire, et le donnait aux pauvres ou le dépensait gaiement avec ses amis.

Quoiqu'il eût la conscience de son talent, et qu'il fût approuvé et flatté outre mesure par quelques enthousiastes, il ne se laissait pas dominer par l'orgueil et la vanité, et il faisait si peu de cas de ces louanges, qu'il se tenait souvent à l'écart à l'époque de la publication de ses œuvres. Lorsqu'il faisait des compositions sur un sujet commun avec d'autres artistes, il était le dernier à mettre son ouvrage au jour. Quelques-uns de ses amis, touchés de son désintéressement et de son indifférence pour lui-même, eurent l'idée de publier douze de ses œuvres, sans sa participation et à son profit; Schubert, informé de cet arrangement, finit par y acquiescer, et la vogue de ses productions devint si générale à dater de ce moment, que, depuis février 1821 jusqu'à la fin de 1828, époque de sa mort, cent compositions furent gravées chez divers éditeurs. Modeste et réservé quand il s'agissait de ses propres ouvrages, il jugeait avec la plus grande impartialité ceux des autres. Il témoignait le plus profond respect pour la musique classique des grands compositeurs anciens et modernes, et rendait pleine justice au talent de Rossini.

Schubert était membre de la société de musique des états autrichiens; les sociétés musicales de Gratz et d'Inspruck lui envoyèrent des diplômes d'honneur. Ces distinctions le flattèrent beaucoup, et il y répondit en composant pour ces sociétés plusieurs ouvrages remarquables. Parmi les personnes qui devinèrent de bonne heure son talent et l'encourage-

rent, il faut nommer d'abord le chanteur de la cour, Vogl, qui, par sa manière de rendre les mélodies du compositeur, contribua beaucoup à les faire goûter en même temps qu'il l'excitait à en écrire de nouvelles. Les suffrages de Salieri et ceux d'Anselme Hutten-Brenner, son ami, l'animèrent et lui firent surmonter avec courage les obstacles qui s'élevaient devant lui au commencement de sa carrière. Les louanges de plusieurs autres personnages éminens récompensèrent ses efforts. Je ne parlerai ici que du célèbre Jean-Paul qui professait une vive admiration pour Schubert. Lorsque le poète fut devenu aveugle, il trouvait une grande consolation à se faire chanter les ballades de Schubert, et, sentant la mort venir, il voulut en entendre une qu'il aimait beaucoup. Un pareil suffrage dut rendre l'artiste plus indifférent aux petites attaques dont il était l'objet.

On a beaucoup parlé de la souplesse du génie de Schubert, de cette flexibilité avec laquelle il se rendait familières toutes les formes d'expression. Il avait écrit deux morceaux pour *la Clochette* d'Hérold, et un air pour un opéra d'Auber; à la représentation, les artistes allemands ne purent distinguer ce qui était du musicien français de ce qui avait été ajouté par leur compatriote. Quant à ses messes, les connaisseurs les placent au-dessus de celles de M. Chérubini, sous le rapport du sentiment religieux et de l'onction. Sans les avoir entendues, on peut partager cet avis, d'après la connaissance générale qu'on s'est formée de la musique de Schubert. Par la même raison, l'on doit déplorer l'abandon dans lequel on laisse ses œuvres dramatiques. Il est impossible qu'avec une pareille faculté mélodique, avec une expression si puissante, Schubert n'ait pas écrit des chefs-d'œuvre pour la scène. Espérons donc que cette partie de son œuvre est destinée à une brillante résurrection. Mais surtout n'oublions pas que, de son vivant, et malgré la douceur de ses mœurs, il était un sujet de contradiction et de jalousie pour une foule d'artistes. Celui-ci lui déniait la mélodie; celui-là, l'expression; un autre, les combinaisons harmoniques neuves et créées. On ne lui accordait qu'un certain savoir-faire. Au moment de sa mort, il fut proclamé grand; tout le monde voulut avoir ses productions, et les éditeurs firent main-basse sur ses manuscrits.

Tel fut Schubert. Il mourut avec les sentimens d'un chrétien, après avoir reçu les sacremens de l'église. Sa carrière fut courte, mais bien remplie, et son nom aura un long retentissement dans l'avenir. Son corps repose à côté de celui de Beethoven, en qui il avait honoré l'idéal le plus élevé de l'art musical.

JOSEPH D'ORTIGUE.

stituteur primaire, au lieu d'un cuirassier. Le débutant manque d'aplomb et de modération dans les gestes, mais il paraît doué de finesse et d'intelligence, son organe ne s'est pas trop enroué avec les quadrupèdes du Cirque-Olympique. Les auteurs d'un *Bal du grand monde* ont bien agi en encourageant ce début, qui rappelle Potier, et ne fait pas oublier Vernet.

Le lendemain c'était le tour du Palais-Royal. *Voltaire en Vacances*, chez Ninon de Lenclos, a paru sous les traits de Mlle Déjazet. Quelle belle jeunesse que Mlle Déjazet; les deux grands noms du XVIIIe siècle, Voltaire et Rousseau, elle s'en est emparée. Jamais ces deux ennemis irréconciliables ne s'étaient vus de si près, jamais ils n'eurent autant de joie sur la figure, autant de couplets à la bouche dans tout le cours de leur vie errante et infortunée, que Mlle Déjazet ne leur en a prêté en une demi-heure; mais aussi, c'est qu'elle ne les a pas pris, l'un dans sa robe arménienne à Montmorency, l'autre dans son fauteuil à Ferney; elle ne les a pas pris vieux, infirmes, moroses; non, elle les a pris jeunes, pleins d'espoir, amoureux, aux genoux de Mme de Warens, aux genoux de Ninon de Lenclos. Oh! les jolis enfans, mesdames, et vous ne les embrasseriez pas! vous, Mme de Warens, vous êtes un peu froide, je le sais; vous Mlle de Lenclos, un peu vieille, du moins on le dit, car à vous voir qui le croirait? Mais qu'importe! et de ces deux enfans si naïfs, si amoureux, l'un écrira le *Contrat social*, ce catéchisme des révolutions; l'autre passera un demi-siècle à *craser l'infame*. Étouffez ces serpens, mesdames; mais non, des bras plus forts que les vôtres s'y essaieront en vain; bénissez-les plutôt, car ils donnent l'immortalité. Pour nous, qui avons accepté leur héritage sous bénéfice d'inventaire, nous nous contentons de les admirer. Mlle Déjazet s'est bien tenue dans son rôle; au total, ce vaudeville est simple, heureux et gai; Ninon est un peu maussade, et je suis sûr qu'un jour, bien éloigné sans doute, si Mlle Déjazet est appelée à jouer le rôle de Ninon, elle le jouera plus au naturel. Dieu lui donne, et à nous aussi, des Voltaire; j'entends de vrais Voltaire, et non pas des vaudevilles qui portent son nom.

Le Vaudeville, après avoir épuisé le succès du *Démon de la Nuit*, a emprunté à la *Revue de Paris* le titre d'une charmante nouvelle. *Lazarilla de Tormes*, ce mendiant honteux, cet enfant si pauvre, si déguenillé, qui a toujours faim, qui essuie la poussière des grandes routes, c'est Mlle Louise Mayer, aux cheveux blonds bouclés; Ambrosio, qui sait donner de si bons conseils aux maris et aux jeunes filles, c'est M. Lepeintre aîné. Lazarilla est le fils d'un grand seigneur; on lui met de beaux habits, des dentelles, des bas de soie, on lui envoie un maître de chant, de danse et d'escrime. Mais Lazarilla est tendre; il préfère l'amour de Paquita et sa souquenille en lambeaux aux salons dorés du marquis d'Estercolar. Il brûle héroïquement son acte de naissance, et redevient Lazarilla le mendiant. Ce vaudeville est trop long d'un acte; le monologue y remplace l'action, l'intérêt languit, les couplets sont mauvais. Cependant les acteurs ont fait de leur mieux.

Cependant les bruits qui ne manquent jamais de se répandre à la fin d'une session préoccupent aujourd'hui quelques esprits. Une nouvelle création de pairs, un remaniement dans les préfectures sont-ils nécessaires? Mais il s'agit moins de destitutions que du classement graduel de toutes les capacités trop long-temps éloignées du pouvoir; il s'agit bien moins de se priver des services de fonctionnaires qui ont eu à surmonter de grandes difficultés dans des circonstances graves, que de rallier par une protection intelligente et éclairée les hommes, qui, par leurs talens, leurs études, ou leurs écrits, fondent la gloire, assurent le calme, et travaillent à l'éducation morale du pays. Ce serait là une belle et généreuse idée, et l'on ne voit pas dans l'histoire que les princes et les états qui se sont appuyés sur le talent et l'art, s'en soient trouvés de moins bons administrateurs, ni que de pareilles époques aient été pour les peuples une phase de trouble et de calamités.

— Le procès passablement scandaleux intenté à lord Melbourne a eu l'issue que l'on pouvait prévoir : le premier ministre a été acquitté. Il ne reste de tout ceci qu'une profonde impression de dégoût. La petite-fille de Sheridan a été lapidée en public, pour assouvir les ressentimens politiques des ennemis de lord Melbourne. Que les partis restent dans leur sphère parlementaire, qu'ils descendent même sur la place publique, soit; mais lorsqu'ils vont prendre comme un instrument de leur vengeance, quitte à le briser ensuite, une femme que protégeait le nom de sa famille, ce beau nom de Sheridan, il y a dans cet acharnement quelque chose qui ne doit point faire envier, surtout aux dames de France, l'importation des modes anglaises.

— Un des hommes auquel il a été donné d'imprimer aux débuts de la révolution une puissante impulsion, de l'éclairer dans sa marche et de la voir s'éteindre dans ses propres mains, car Siéyes fut le dernier des directeurs, comme il avait été le premier député de la constituante; l'abbé Siéyes est mort cette semaine. Il s'était enfermé, durant ces dernières années, dans une solitude profonde que sa famille elle-même n'osait point troubler.

— Les théâtres luttent contre la chaleur à force de premières représentations; lundi, les *Variétés*, après avoir repris la veille, pour M. Frédérick Lemaître, le *Barbier du roi d'Aragon*, ont produit un vaudeville en un acte sous le titre de *Balthazar, ou le Retour d'Afrique*. Ce vaudeville, joué par M. Gabriel, comique du Cirque-Olympique, est de deux auteurs qui travaillent ordinairement pour M. Arnal. Le procédé de fabrication est assez simple; l'on prend un acteur comique, M. Arnal ou M. Gabriel, M. Lepeintre ou M. Levassor; on le fait centre d'une longue suite d'imbroglios; chaque fois qu'il entre en scène, c'est un nouveau quiproquo, et ce n'est qu'au bout d'un grand acte de mésaventures que le malheureux Balthazar d'Alger, ou Renaudin de Caen, rentrent dans leur assiette ordinaire, et consentent, l'un, à ne pas prendre des filles de bonne maison pour des grisettes; l'autre, à redevenir un in-

stituteur primaire, au lieu d'un cuirassier. Le débutant manque d'aplomb et de modération dans les gestes, mais il paraît doué de finesse et d'intelligence, son organe ne s'est pas trop enroué avec les quadrupèdes du Cirque-Olympique. Les auteurs d'un *Bal du grand monde* ont bien agi en encourageant ce début, qui rappelle Potier, et ne fait pas oublier Vernet.

Le lendemain c'était le tour du Palais-Royal. *Voltaire en Vacances*, chez Ninon de Lenclos, a paru sous les traits de M[lle] Déjazet. Quelle belle jeunesse que M[lle] Déjazet; les deux grands noms du XVIII[e] siècle, Voltaire et Rousseau, elle s'en est emparée. Jamais ces deux ennemis irréconciliables ne s'étaient vus de si près, jamais ils n'eurent autant de joie sur la figure, autant de couplets à la bouche dans tout le cours de leur vie errante et infortunée, que M[lle] Déjazet ne leur en a prêté en une demi-heure; mais aussi, c'est qu'elle ne les a pas pris, l'un dans sa robe arménienne à Montmorency, l'autre dans son fauteuil à Ferney; elle ne les a pas pris vieux, infirmes, moroses; non, elle les a pris jeunes, pleins d'espoir, amoureux, aux genoux de M[me] de Warens, aux genoux de Ninon de Lenclos. Oh ! les jolis enfans, mesdames, et vous ne les embrasseriez pas! vous, M[me] de Warens, vous êtes un peu froide, je le sais; vous M[lle] de Lenclos, un peu vieille, du moins on le dit, car à vous voir qui le croirait? Mais qu'importe ! et de ces deux enfans si naïfs, si amoureux, l'un écrira le *Contrat social*, ce catéchisme des révolutions; l'autre passera un demi-siècle à *craser l'infame*. Étouffez ces serpens, mesdames; mais non, des bras plus forts que les vôtres s'y essaieront en vain; bénissez-les plutôt, car ils donnent l'immortalité. Pour nous, qui avons accepté leur héritage sous bénéfice d'inventaire, nous nous contentons de les admirer. M[lle] Déjazet s'est bien tenue dans son rôle; au total, ce vaudeville est simple, heureux et gai; Ninon est un peu maussade, et je suis sûr qu'un jour, bien éloigné sans doute, si M[lle] Déjazet est appelée à jouer le rôle de Ninon, elle le jouera plus au naturel. Dieu lui donne, et à nous aussi, des Voltaire; j'entends de vrais Voltaire, et non pas des vaudevilles qui portent son nom.

Le Vaudeville, après avoir épuisé le succès du *Démon de la Nuit*, a emprunté à la *Revue de Paris* le titre d'une charmante nouvelle. *Lazarilla de Tormes*, ce mendiant honteux, cet enfant si pauvre, si déguenillé, qui a toujours faim, qui essuie la poussière des grandes routes, c'est M[lle] Louise Mayer, aux cheveux blonds bouclés; Ambrosio, qui sait donner de si bons conseils aux maris et aux jeunes filles, c'est M. Lepeintre aîné. Lazarilla est le fils d'un grand seigneur; on lui met de beaux habits, des dentelles, des bas de soie, on lui envoie un maître de chant, de danse et d'escrime. Mais Lazarilla est tendre; il préfère l'amour de Paquita et sa souquenille en lambeaux aux salons dorés du marquis d'Estercolar. Il brûle héroïquement son acte de naissance, et redevient Lazarilla le mendiant. Ce vaudeville est trop long d'un acte; le monologue y remplace l'action, l'intérêt languit, les couplets sont mauvais. Cependant les acteurs ont fait de leur mieux.

— L'histoire des anciennes provinces et des villes de France peut encore s'enrichir d'ouvrages utiles pour l'histoire générale. Le bibliophile P. L. Jacob et M. Henry Martin, auteurs de la nouvelle *Histoire de France*, préparent depuis long-temps une histoire de la ville de Soissons, écrite d'après les sources originales. Cette histoire, formant deux volumes in-8°, sera mise sous presse à la fin de l'année. Les noms des deux auteurs répondent de l'exactitude des recherches, et annoncent un livre aussi consciencieux qu'intéressant.

Dix heures du soir. — Un nouvel attentat vient d'être commis il y a quelques heures sur la personne du roi. L'assassin est arrêté. Le crime a été commis à l'aide d'une canne-fusil, au moment où la voiture du roi débouchait par le guichet du Pont-Royal. Est-ce donc que l'étranger aura encore vomi sur la terre de France quelqu'exécrable complice de Fieschi? Mais la rage des assassins viendra expirer contre la visible protection de la Providence, qui conserve des jours auxquels est attaché le salut de la France. La nouvelle de ce crime a aussitôt jeté la consternation dans la capitale, qui s'effraie à l'idée de compter dans son sein de pareils monstres. La France tout entière protestera de sa profonde indignation, à la vue de ces attentats inouis, qui feraient douter que l'on habite un pays civilisé, et sentira le besoin de se presser plus que jamais autour de la personne du roi, qui nous a été déjà tant de fois miraculeusement conservé, et qui vivra en dépit des assassins, pour le repos et la prospérité de la France!

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TRENTIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

REVUE

DE PARIS.

XXXI.

IMPRIMERIE DE H FOURNIER. ET C[ie],
RUE DE SEINE, 14, BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1836.

TOME TRENTE-UNIÈME

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

—

1836.

RUYSCH.

HISTOIRE HOLLANDAISE DU XVII[e] SIÈCLE.

§ I.

UN MARIN ET UN DOCTEUR.

Un de ces bâtimens à deux mâts appelés *eburtschippen,* que les Hollandais emploient sur le Zuyderzée et qui vont et viennent sans interruption de Lemmer, Harlingen, Utrecht, Leyde, ou autres villes, jusqu'aux bassins d'Amsterdam, débarqua, le 18 mars 1667, ses passagers au quai de l'Encaquerie.

Ceux qui ont habité quelque temps un port de mer, n'ignorent pas de quelle affluence un pareil événement devient le prétexte. C'est un flux et reflux d'acteurs, les uns sérieux, les autres grotesques, des bourgeois, des marins, des oisifs et des commères. En Hollande comme ailleurs, le degré d'intérêt qu'excite ce spectacle varie suivant la circonstance ; les spectateurs sont peu nombreux si c'est un simple bâtiment qui revient de pêcher le cabilhau ou morue de la Meuse; la foule est immense au contraire dans le cas où un navire de la compagnie des Indes, un *Haringbuisen* parti l'autre trimestre pour les hauteurs d'Yarmouth, ou un bâtiment frété par des

harponneurs de baleine, déploient leur pavillon. Quelque habitué qu'il soit à ces périodes de retour, le peuple hollandais est surtout avide de se montrer en pareille occasion. Ses vaisseaux *camards* que notre commerce rival a de tout temps désignés sous le nom injurieux de *gros ventres*, sont alors pour lui de véritables oncles d'Amérique auxquels sa reconnaissance tend les bras. Il sait, mieux que personne, que ces bâtimens ont été construits dans ce système de forme plate pour prévenir les difficultés des attérages et les bas-fonds de ses ports, presque tous dangereux. S'ils vont plus lentement et avec moins de voiles, ils ont en revanche l'avantage de prendre une plus grande charge, et de faire bien plus de frêt. C'est là ce qui, joint à la simplicité des manœuvres qui demandent moins d'hommes d'équipage, leur a donné sur leurs concurrens l'avantage réel de faire le transport à plus bas prix, et leur a procuré dans un temps le cabotage presque universel de l'Europe.

Le peuple hollandais, grand calculateur, n'a pas cependant sacrifié (son histoire en est la preuve) les intérêts de sa gloire militaire à ceux de sa puissance marchande. Sa fièvre d'accroissement ou d'indépendance a dû varier nécessairement suivant les époques. Dans la plus belle phase de sa gloire maritime, c'est-à-dire sous Cromwell et Charles II, phase de résistance courageuse, d'armemens coûteux et splendides, la Hollande semble presque avoir oublié son commerce intérieur; elle se sacrifie, se saigne et s'épuise. Elle ne vit alors que d'Amsterdam à Dordrecht. A Dordrecht, les chantiers de constructions, à Dordrecht les radeaux et les flotteurs, le bois qui va servir aux sept batailles navales que livrera la Hollande, depuis les années 1652 et 1653 jusqu'en 1676! Parlez-nous de ce tumulte et de cette agitation guerrière! Ces mêmes drapeaux qui, depuis Gilbert d'Amstel, pendaient collés aux mâts avec leur humble devise : *Concordiâ res parvæ crescunt*, sifflent aujourd'hui orgueilleux sur les navires. De Witt, Tromp, Ruyter, s'illustrent par des prodiges; désormais le balai de Tromp, vaniteuse allégorie, sera le seul pavillon de la Hollande. Charles II, qui va dans peu recourir à Louis XIV, n'est ici qu'une personnification tacite du génie anglais, génie remuant et sourd, qui, non content de jalouser en secret la Hollande, osera un jour s'emparer en pleine paix de ses établissemens, après lui avoir demandé le concours

de sa flotte pour chasser les Barbaresques. Ces premières lueurs du règne de Charles II sont pour la Hollande un présage certain de luttes maritimes, d'efforts, de prospérité et de gloire. Jamais peut-être la Hollande ne se protégea mieux elle-même qu'à cette époque; jamais « ces pêcheurs de hareng devenus rois, comme les appelle le manifeste du roi d'Angleterre (1), ne donnèrent plus sujet de soucis à sa royauté nouvelle. Ces engagemens si vifs et si continus entre les deux puissances d'Angleterre et de Hollande préparent merveilleusement pour l'histoire l'entrée de cette autre guerre qui les suit de près, la guerre de Louis XIV. Celle-ci toute différente, entreprise par un sentiment d'aigreur contre les états-généraux, affaire d'escarmouche et de préséance, plutôt que d'enthousiasme, froide, raisonnée, pompeuse, fait reluire la Hollande de tout l'éclat d'un carrousel. La France envoie d'abord à la Hollande des amiraux en dentelles et d'élégans capitaines qui échangent avec elle des boulets comme des saluts. Le comte d'Estrées, avec une escadre de trente vaisseaux, canonne Ruyter, et écrit à Colbert qu'il *voudroit payer de sa vie la gloire que Ruyter vient d'acquérir*. D'Estrées, ajoute Voltaire, méritait que Ruyter *eût ainsi parlé de lui*. En définitive, ces combats fréquens où la victoire flotte indécise, où il se dépense autant d'argent que de courage, conduisent Louis XIV, ruiné dans ses finances, à la paix de Ryswick (2).

(1) Février 1665.

(2) Par la paix de Ryswick Louis XIV rendit à l'Espagne tout ce qu'il avait pris vers les Pyrénées et en Flandre. Il reconnut pour roi légitime d'Angleterre le roi Guillaume, traité jusqu'à ce jour de simple prince d'Orange, désigné sous les noms de tyran et d'usurpateur. Louis XIV promit de ne donner aucun secours aux ennemis de ce prince. Le roi Jacques, dont le nom fut omis dans le traité, resta dans Saint-Germain avec son titre inutile de roi; on restitua à l'Allemagne Fribourg, Brissac, Kehl et Philibourg. Plusieurs villes s'empressèrent de consacrer le souvenir de cette paix par des médailles. Sur celle que firent graver les bourgmestres de Gouda, on voit au haut l'écu de la ville, et au milieu le roi Guillaume, sous la figure d'Hercule, qui, après avoir terrassé la Discorde, met le feu à un faisceau d'armes posées sur l'autel de la Paix pour détruire la Tyrannie. Sur le revers est le château de Ryswick; d'un côté une mer couverte de vaisseaux, de l'autre un laboureur qui sème son champ. Les états de West-Frise imitèrent l'exemple de la ville de Gouda, et firent aussi frapper plusieurs médailles dans ce goût d'apothéose.

Vous verrez plus tard la Hollande, comme pour achever de le punir, ouvrir ses portes aux victimes de l'édit de Nantes.

Et ainsi, à deux reprises bien distinctes, ce peuple s'est souvenu qu'il était fort et puissant, qu'il avait chassé les Portugais et les Espagnols de toutes les mers! Depuis, vous le voyez affermir ses comptoirs dans les Indes orientales, placer au nombre de ses possessions, Java, Batavia, Ceylan, régner sur la côte de Coromandel et sur celle de Malabar, et malgré cette domination presque universelle demeurer tranquille, grand chez les autres et petit chez lui, sans ambition de fortune et de conquête! Ce peuple si peu fier n'a pourtant qu'à consulter sa position géographique pour voir qu'il possède le royaume de Pégu, qui lui fournit de la laque, de l'or, des rubis et des saphirs. Il a aussi une loge à Siam où il entretient quelques commis pour avoir soin de ses richesses. Ce pays lui rapporte du riz, des dents d'éléphans, de l'étain, du plomb; cet autre (c'est le Japon), de la soie, du drap, cent mille peaux vertes, du camphre et du musc. Que de richesses immenses et lointaines! En Chine des bois de rose, du thé, de l'acier, du fer, du corail, de l'ambre et des cabinets de laque; à Curaçao les liqueurs; à Moka le café; à Surate le vermillon pour colorer ses lèvres de marin jaunes encore de genièvre! Mais vous le voyez, il ne s'en promène pas moins enseveli dans ses fourrures, de l'air solennel du vieil Érasme, il travaille au jour le jour, comme s'il n'avait encore rien acquis, et il se chauffe à des feux de tourbe!

Ces réflexions que l'aspect d'un pays comme la Hollande ne peut manquer de faire naître, la présence d'un personnage qui fumait encore tranquillement sa pipe sur le devant de l'*eburtschippen*, les eût sans doute provoquées chez nos lecteurs.

C'était un homme de cinquante à soixante ans, type exact du Hollandais des anciens jours, le teint violet, le col enfoncé dans les épaules, et le ventre en forme de promontoire. Il était de plus farci, suivant la mode du temps, de rubans et d'aiguillettes qu'il portait les unes à sa garde d'épée, d'autres à ses manchettes et à son feutre. Sa toilette consistait dans une large perruque posée fort négligemment ou plutôt tiraillée sur son épaule gauche, un pourpoint de velours brun, orné de boutons d'or à ancres gravées, une cravate en dentelle ouvragée finement, et un haut-de-chausses en

velours d'Utrecht fané. Ses bottes à entonnoir et à talons hauts étaient d'un cuir rude et pareilles à celles que le peintre Vander Meulen donne aux capitaines de ses batailles. Le front de cet homme était plissé de rides profondes. De temps à autre il frisait du bout de son gant le côté gauche de sa longue moustache. Il était aisé de voir que les voyages lointains l'avaient hâlé de la sorte; il avait le geste heurté et plein d'énergie et frappait de sa canne à pomme d'ivoire, ornée d'un vieux gland d'or tout poudreux, les planches de l'*eburtschippen*.

— Monsieur a-t-il peur que le bâtiment n'ait fait eau? lui demanda le patron d'un air guoguenard.

Il ne répondit pas; appuyé contre une des portes vertes du *roëf* d'où sortaient alors les passagers, il semblait plongé dans la plus studieuse méditation, malgré le bruit qui se faisait autour de lui. Il suivait du doigt, toujours en fumant, les lignes confuses d'une grande carte marine qu'il venait de déployer. Un observateur eût trouvé ce personnage entièrement déplacé sur cette embarcation vulgaire; il avait toutes les allures d'un contre-maître de frégate. Il fumait sans cracher, ce qui est l'indice d'un homme aguerri à toutes sortes de tabacs. Pendant le cours de la traversée, il avait levé les épaules plus d'une fois, d'un air dédaigneux, et gourmandé en bon hollandais les imbéciles qui se mêlaient de la manœuvre. Le ton de supériorité qu'il déployait avec eux ne pouvait être le résultat de la suffisance, mais celui de l'habitude. Depuis quelques heures cependant, et à mesure que le bâtiment approchait, il semblait se repentir d'avoir parlé, et gardait le plus obstiné silence. Peu soucieux de lier conversation avec les gens de *l'eburtschippen*, il s'était tenu tout le temps près du *roëf* (place couverte sur le pont), dirigeant de là son télescope sur la côte du nord, et ne manquant pas d'observer avec attention, depuis le commencement du voyage, chaque digue et chaque écluse, jusqu'à celle nommée communement *barrière de Harleem*, qui ferme le port d'Amsterdam. Les bâtimens de guerre contenus dans les bassins, semblaient éveiller particulièrement son attention. Il examinait leurs agrès, leurs matelots, leur voilure. Un très petit nombre de vaisseaux séjournait encore dans les bassins d'Amsterdam, pour cause d'avaries, car depuis le mois de février 1665, Charles II avait déclaré la guerre à

la Hollande. A la chaussée voisine de l'Y, et dès qu'il put voir distinctement la ville qui tintait alors de toute la force de ses carillons, le front du personnage redevint plus morose, il renferma sa carte et son télescope dans la basque de son habit. Peut-être que cette lourde charpente d'homme se trouvait alors agitée de quelque combat intérieur, car une larme sillonna les joues du marin en abordant à ce long quai d'Haringpakery... Son caractère brusque reprit bientôt le dessus, et il prononça un nom à la porte même du *roëf*, de manière à être fort distinctement entendu de la personne à laquelle il s'adressait.

— Sarah!

Une main blanche, délicate, la main d'une jeune fille de seize ans, saisit la sienne.

— C'est donc là Amsterdam, mon bon père? Mon Dieu! quel dommage que ce maudit brouillard m'empêche de bien la voir! Devons-nous y demeurer long-temps? Depuis que je suis avec vous, c'est toujours sur les planches d'un vaisseau que j'ai marché... La mer, toujours la mer! Savez-vous que cela commençait à devenir ennuyeux?

Oh! les drôles de ponts, continuait Sarah, en sautant joyeuse au milieu de la foule, ils crient d'eux-mêmes lorsque nous passons. Et que de clochers encore, que d'églises! Ce doit être là un pays pieux, mon bon père.

— Avant toute chose, Sarah, je vous prie de ne pas perdre de vue le brouettier qui porte ces bagages. Malgré les bonnes lois de nos bourgmestres, on court souvent le risque, en ce pays-ci, de ne jamais revoir les *kruyer* à qui l'on a confié ses coffres.

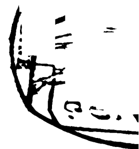
— Pourquoi donc n'avoir pas au moins emmené avec nous l'excellente Lucy, mon ancienne gouvernante?

— C'est cela! une bavarde, qui n'aurait pas manqué de crier mon nom tout haut! Quand je veux, au contraire; quand je dois... Mais j'aperçois d'ici le quartier de mon ami Gaspar Stok.

— Quoi ces vilaines rues que voile le brouillard?

— Précisément, et j'ai hâte d'y arriver. Sarah, je ne veux pas que vous m'appeliez ici par mon nom... Ce nom, je ne le dirai qu'à l'ami chez qui je vais, et je ne vais chez lui que pour vous...

Cette phrase, que Sarah ne se donna pas la peine d'approfondir, parut soulager le marin d'un très grand poids. Il donna le bras à l'enfant, et tous deux marchèrent silencieusement. L'homme avait encore déguisé son front sous les larges boucles de sa perruque brune; il poursuivait son chemin, triste et voûté, se fiant sans doute au bruit continuel des rues et au brouillard pour n'être pas reconnu. La jeune fille, comme par un contraste d'orgueil naïf, avait mis au contraire toute sa jolie tête à jour; elle avait écarté son voile et ses cheveux blonds, et ne songeait pas même à cacher malgré le froid ses deux mains dans un petit manchon rose qu'elle balançait complaisamment au bout de son doigt. Le spectacle bruyant que présente à toute heure du jour Amsterdam, était certainement de nature à faire impression sur l'esprit de Sarah. Ici des marchands en culotte de basin, qui criaient leurs denrées comme à la foire; plus loin des tailleurs à l'enseigne de la *Veste brodée*, récemment arrivés de France, et qui s'intitulaient drapiers de sa Majesté Louis XIV, comme les modistes du jour inscrivaient sur leur boutique, *modiste de Mlle Labeaume de la Vallière*. Les mœurs hollandaises, malgré leur aspect de rigidité, avaient déjà pris à leur insu quelques nuances des toilettes d'Angleterre et de celles de France. Les feutres à larges bords, que portaient les anciens bourgeois de Louis XIV, ne différaient guère de ceux que Rembrandt a conservés à ses syndics hollandais réunis autour d'une table, dans l'admirable tableau que l'on voit encore au musée de cette ville. D'un autre côté, le costume anglais du chevalier Temple était presque celui de MM. les membres des états-généraux. Même fraise, même pourpoint et mêmes manchettes. Le Pays, auteur du XVIIe siècle, parle beaucoup des collets de Hollande, des chausses et des rubans couleur de feu qu'il rencontra tout d'abord dans les rues et sur les quais d'Amsterdam. Regnard, qui voyageait en Hollande au mois d'avril 1681, appelle Amsterdam la *ville des villes*; il parle de ses rues spacieuses, de ses canaux et de ses belles maisons peintes. La foule de luthériens, d'arméniens et de juifs qui habitent la ville lui remet en mémoire le peuple turbulent des grandes cités d'Italie et d'Espagne. Tout, jusqu'à la huppe que portent sur le front les Hollandaises, lui fait penser aux autres femmes du midi qu'il a vues dans ses voyages. Ces imitations, insaisissables pour tout autre



œil que celui de l'artiste, n'en rendaient que plus frappantes certaines bizarreries indélébiles du caractère national. Dans cette rue, par exemple, dont un vent de mauvais présage faisait claquer les châssis, c'était un pauvre professeur emportant son unique tulipe sous une cloche de verre, comme Anchise emporta jadis ses dieux; dans cette autre, une servante frisonne, en grande toilette, que l'on menait processionnellement en triomphe pour avoir été, le mois dernier, déclarée à l'unanimité la meilleure *frotteuse* de son faubourg. Devant elle, et dans un petit sac qu'un jeune garçon élevait en l'air aux yeux du peuple, se trouvait la poudre de coquilles, nommée *schulpzand,* dont se servent les filles de Hollande pour nettoyer les boiseries. Ailleurs, c'était encore un bruit de festin et de violons, une *noce d'argent,* comme cela se dit à Amsterdam; noce qui a lieu d'ordinaire pour les époux, à l'expiration des premiers vingt-cinq ans qu'ils sont parvenus à passer ensemble. Dans les rues, dans les carrefours, sur les ponts, même mouvement, même bruit; la ville dégorgeait son peuple par toutes les issues. Le guide de Sarah ne donnait guère qu'une mediocre attention à ce tumulte. Il doubla le pas en passant devant l'hôtel-de-ville, qui venait alors d'être érigé en amirauté. Il rabattit même son chapeau devant la grille de fer de cet édifice massif, et ne s'arrêta qu'à l'angle d'une place où il demanda un cordier nommé Gaspar Stok.

— Hélas! cher monsieur, lui répondit une vieille femme qui habitait le *Fluweelen Burgwal*, hélas! le digne Stok est bien mort pour nous depuis long-temps; il a donné, depuis plus d'un an, son ame au diable. Il est... il fait.....

La vieille femme s'arma de trois grands signes de croix et marmotta un *ave*.

— A vous parler franchement, monsieur, reprit-elle, ce n'est guère qu'à minuit que vous pourriez lui rendre visite. Il habite loin d'ici, au Kalver Straat.

—Du moment que je puis le retrouver, je dois encore rendre grace à Dieu. Moi, qui jadis étais cordier, et fils de cordier, vrai Dieu! ce dont je ne rougis pas, la mère, j'aurais voulu, avant tout, embrasser mon brave Stok. Quinze ans de sa vie je l'ai vu servir en mer et envoyer de bonnes grappes de raisin ferré aux Anglais. Mais je n'ai

pas le temps d'attendre, et j'en serai quitte pour lui écrire. Enseignez-moi du moins la demeure du docteur Ruysch?

— Au Kloveniersburgwal, mon cher monsieur.

Le personnage qui accompagnait Sarah doubla le pas, et ils aboutirent bientôt, à travers ce quartier populeux que l'on nomme aujourd'hui le *Marché nenf*, à un capharnaum de petites rues comme on n'en rencontre qu'à Amsterdam, rues qui semblent faites, par leur silence, pour amortir le bruissement confus des autres. Ces sortes d'allées malsaines et humides forment contraste avec le reste de la ville par la manière négligente dont elles sont tenues. Les fiévreux et les malades y abondent, et ce n'était peut-être pas indifféremment que la maison du docteur s'élevait à peu de distance. Si elle ne pouvait échapper à cette maligne influence du quartier, du moins devait-elle se voir protégée et comme assainie par les tilleuls en fleurs du quai, lorsque venait le printemps. La façade de cette maison était nette et propre, comme toutes celles de Hollande, incrustée de marbres et de médaillons en plusieurs endroits; évidemment elle était de construction très récente et portait sur le milieu de sa devanture, peinte en gris, le chiffre 1650. Un de ces miroirs extérieurs, nommés *judas*, qui sont d'usage à Amsterdam, comme dans quelques unes de nos villes de la Flandre française, pour refléter les passans, ressortait, à l'aide d'une branche de fer, de l'une des fenêtres du docteur, et faisait l'envie de tous les gens du quartier, car ces sortes de glaces, moins communes alors qu'aujourd'hui, provenaient de la manufacture établie par Louis XIV. Jusqu'à cette époque, la France et la Hollande n'avaient eu d'autres miroirs que ceux de Venise.

La porte du docteur, arrangée en forme de grotte et dans ce goût bizarre qui n'appartient qu'aux Hollandais, était surmontée de deux beaux coquillages magellaniques. Une double grille entourait ses bas côtés; elle faisait presque face au *Théâtre anatomique*, monument à tourelles de brique rouge que l'on peut voir encore à Amsterdam avec son inscription très philosophique : *Hùc tendimus omnes*, surmontée d'un buste pourri d'Hippocrate. Une multitude variée de plantes et d'arbustes remplissait le vestibule sous lequel Sarah et son guide furent introduits. La servante qui vint leur ouvrir tenait encore en main les ustensiles de propreté dont la Hol-

RUYSCH.

HISTOIRE HOLLANDAISE DU XVIIe SIÈCLE.

§ I.

UN MARIN ET UN DOCTEUR.

Un de ces bâtimens à deux mâts appelés *eburtschippen*, que les Hollandais emploient sur le Zuyderzée et qui vont et viennent sans interruption de Lemmer, Harlingen, Utrecht, Leyde, ou autres villes, jusqu'aux bassins d'Amsterdam, débarqua, le 18 mars 1667, ses passagers au quai de l'Encaquerie.

Ceux qui ont habité quelque temps un port de mer, n'ignorent pas de quelle affluence un pareil évènement devient le prétexte. C'est un flux et reflux d'acteurs, les uns sérieux, les autres grotesques, des bourgeois, des marins, des oisifs et des commères. En Hollande comme ailleurs, le degré d'intérêt qu'excite ce spectacle varie suivant la circonstance ; les spectateurs sont peu nombreux si c'est un simple bâtiment qui revient de pêcher le cabilhau ou morue de la Meuse; la foule est immense au contraire dans le cas où un navire de la compagnie des Indes, un *Haringbuisen* parti l'autre trimestre pour les hauteurs d'Yarmouth, ou un bâtiment frété par des

Michel, que les états-généraux m'ont fait l'honneur de me choisir pour injecter le corps de ce vice-amiral anglais! Beau présent, ma foi, qu'ils me faisaient là! Quand je le reçus sur la table en marbre de l'amphithéâtre, je crus, à l'odeur seule du cadavre, que l'on m'apportait un pestiféré! Vive Dieu! tu pointes bien! quel coup de boulet il avait à la poitrine! Les États ont renvoyé son corps à Londres. Seulement sur la cage de verre qui le renfermait, tu me pardonnneras, frère, d'avoir inscrit mon nom au-dessous du tien!

— Tu fais vivre, Ruysch, tu fais vivre, et moi je tue! chacun son métier. Le tien est noble, mon ami; mais, par un temps de soleil, le mien est beau! Toi qui as du cœur, toi que l'on a vu, pendant la peste récente de La Haye, porter les infirmes sur tes épaules; tu comprendras, Ruysch, le chagrin de ton vieux Michel. J'étouffe dans cette ville, j'y suis mal à l'aise, mes pieds brûlent sur son pavé. Je voudrais, vois-tu, être déjà mort et soumis à ton scalpel!

— Console-toi, Michel; tu as pour toi le passé, tes campagnes dans les Indes, tes deux victoires navales sur la Suède; le roi de Danemark t'a anobli, et tu es vice-amiral...

— Je suis le cordier Michel Ruyter, et rien de plus. Il vient de tomber de ma lèvre ce nom qu'hier encore j'aurais entendu le front levé, et sous lequel maintenant je baisse la tête... Battu, Ruysch, battu! Et les chantiers d'Amsterdam n'ont pas tiré sur moi quand je passais, et je suis obligé de venir ici le nez dans mon manteau, comme un fugitif! Je suis une mauvaise corde pourrie, docteur, un câble à jeter au feu!...

Il se promenait dans cette salle en faisant crier le parquet du docteur sous ses lourdes bottes. Ruysch prit la main du vice-amiral : elle était mouillée d'une sueur froide.

— Mais il ne s'agit pas de cela, reprit Ruyter; il ne faut pas que j'oublie le motif de ma visite. Ce n'est pas pour m'attendrir que je suis venu, mais pour te prier de m'être en aide.

— Je t'écoute, mon bon Michel; prouve-moi bien vite qu'un pauvre médecin peut être utile à un vice-amiral, autrement que pour injecter son corps et l'empailler pour son pays. Tu m'effraies; aurais-tu la goutte? Les nuits, dis-moi, doivent être bien fraîches en mer? Te voilà vieilli et cassé encore plus que moi, mon pauvre

Michel! Pourtant je ne lis jamais mon Plutarque de collége sans penser au poing formidable qui distribuait de si rudes coups pour me protéger dans les kermesses. Tu es non-seulement mon Oreste, mais mon Scipion, mon Annibal! Console-toi.... Lis Xénophon et la retraite des dix mille...

— Si tu parles toujours, je cours le risque de ne pas rejoindre de la semaine le port de Flessingue, où je suis mandé. Ruysch, cher Ruysch, je ne te demande rien pour moi, dont la première batterie anglaise ou française disposera au plus tôt, si Dieu m'exauce! Ce que je te confie n'est pas mon corps, misérable sloop démâté, dont je fais fi, et qui ne vaut pas une bonne pipe de tabac ou une tonne de curaçao; mais c'est un ange, Ruysch, un ange de jeunesse et de beauté, que je veux placer sous ta bonne et sainte tutelle. Cet ange, c'est Sarah, ma fille, qui n'a jamais quitté la mer et le vaisseau qui me portait; une enfant que j'ai vue grandir sur mon bord depuis seize ans, sauvée toujours et comme par miracle de la pluie des balles; Sarah, que j'ai portée dans mes bras, toute petite, depuis Plymouth, sur ma belle frégate *la Danaé*, jusqu'à la côte de Barbade, sur mon brick de *la Concorde!* Veux-tu bien, Ruysch, te charger ici de Sarah?

Voulant alors couper court aux questions que le docteur allait sans doute lui adresser :

— C'est ma fille, ma fille à moi, dit Ruyter en se levant tout à coup de son siége. Je te la confie, Ruysch, non-seulement comme à un ami d'enfance, mais comme au docteur le plus vertueux et le plus instruit d'Amsterdam. Entre Rachel et toi, l'ame de Sarah pourra enfin ouvrir ses ailes. C'est une colombe, docteur, qu'effarouchaient peut-être un peu trop les juremens et la vie de nos marins. Il est temps, vois-tu, qu'elle se pose à terre avec le rameau d'olive. Je pars, malgré nos revers récens, pour tenir encore la mer, et empêcher cette paix maudite que les puissances se sont déjà promis de négocier à Breda. La paix, Ruysch, c'est la mort pour un marin! Tant que je vivrai, les lions de Hollande mordront les flots de l'Inde et de l'Angleterre; car il faut que je vous revienne un jour grand-amiral! Alors, je ne me cacherai pas comme aujourd'hui, je n'irai pas, en pauvre honteux, demander la maison du premier médecin de la ville, de l'homme auquel Pierre-le-

Grand écrit chaque jour de si belles lettres en latin! Non, mais bien plutôt nous nous promènerons ensemble, tous deux, par toute la ville. Ruysch, heureux docteur, que ne m'est-il permis de demeurer avec vous sous le même toit! Je verrais Sarah devenir belle et sage comme ta Rachel; je la verrais calmer, par la Bible et la retraite, sa pauvre tête, qui ne rêve qu'aventures! Tu le devines, docteur, les planches d'un navire sont un sol dangereux pour les pieds d'une jeune fille. Il ne faut plus, d'ailleurs, qu'elle reste à côté de moi, Ruysch, car cette fois, vois-tu, j'ai juré de me faire tuer.

Le vice-amiral, dont la voix était émue, continua après un instant de silence :

— Élève-la bien cette enfant, garde-la-moi! Le jour n'est pas loin encore où je la vis décolorée et tremblante dans la galerie dorée de mon vaisseau, que la flotte de Berkley battait en brèche. Elle priait Dieu et la Vierge, car sa mère était catholique; Sarah priait; ô docteur, qu'elle était belle! Je me fais vieux, mais mon sang de jeune homme m'était revenu à la voir ainsi prier! Garde-la-moi donc, Ruysch, garde-la-moi! Songe bien qu'un jour Ruyter viendra la reprendre; il te la demandera comme un dépôt. Bon Ruysch, tu es le patron des délaissés et des pauvres; je te confie Sarah! me la rendras-tu?

— Je te le jure, Michel, je te le jure sur votre vieille amitié, dit le docteur. Sarah ne trouvera dans ma maison que de bons et salutaires exemples. J'élèverai Sarah comme mon enfant, comme ma Rachel. O Michel! que je suis heureux! Maintenant j'aurai deux filles!

Le vice-amiral prit la main du docteur entre les siennes. Ainsi penchés, les deux amis s'embrassèrent.

— Maintenant je pars tranquille, tu m'as promis de me la garder et de me la rendre un jour. Plus tard, bon docteur, nous compterons. Je pars sans la voir, sans l'embrasser, car il est écrit qu'un vice-amiral ne doit pas pleurer, Ruysch. Je m'attendrirais, et je n'en ai pas le temps; il faut que je sois demain à Flessingue!

Il serra la main du docteur, et s'éloigna enveloppé de son manteau, qui le cachait jusqu'aux yeux.

§ II.

LA MAISON DU DOCTEUR RUYSCH.

Malgré notre répugnance prononcée pour ces descriptions prolixes qui ne tendraient à rien moins qu'à faire passer leur auteur pour un tapissier expert, nous sommes contraints de ralentir dès le début même la marche de cette histoire, pour initier le lecteur au lieu de la scène. Loin d'être parasites, ces détails préciseront mieux les accidens et les personnages de ce drame.

La maison du docteur Ruysch, dont nous venons d'entrevoir la façade, consiste en deux bâtimens distincts. Dans l'aile de briques rouges qui s'étend sur le canal les fenêtres sont seulement figurées, peintes avec art et dans le but de faire illusion; en réalité il n'en existe qu'une seule, par laquelle passe un jour gris, presque intercepté par les arbres du quai, jour de méditation et de solitude. Ce long corps de logis, qui n'a qu'une fenêtre sur le canal et trois sur la cour intérieure, est le laboratoire de Ruysch. Là quelquefois, et vers minuit, on entend le bruit de quelques grains de sable lancés d'en bas contre cette unique fenêtre, à laquelle pend une poulie; mais Rachel et Sarah, qui habitent la partie intérieure sur la cour, ignorent sans doute la cause de ce tintement nocturne. L'aile qui avance sur le quai forme une sorte de pavillon extérieur, dévolu en entier à Ruysch, qui a l'air de s'y être installé en sentinelle. Le milieu de la maison, qui regarde le nord, renferme son précieux cabinet d'anatomie. Un petit jardin semé de tulipes et de lis au long col, qui s'enlacent au milieu de buis en losanges, donne à la cour un air de communauté honnête et calme, parfaitement conforme à la tenue modeste du professeur. Près la porte du corps de logis qu'occupe Ruysch est suspendue une clochette, semblable à celle dont les peintres ne manquent jamais d'orner le porche des anachorètes. A la solitude habituelle de cette demeure, il est permis de présumer que la science et le travail l'habitent; mais son extérieur simple ne ferait jamais soupçonner les richesses qui s'y trouvent enfouies. Quelquefois des étrangers,

2.

des grands seigneurs curieux qui voyagent par Amsterdam, font arrêter leur carrosse devant cette maison; à certains jours de l'année, ce sont de pauvres étudians à soutane râpée qui viennent de Leyde, ou encore de riches médecins à canne d'ivoire, en habit à la Louis XIV, et en perruque, qui ne ressemblent pas mal à Fagon. Au-dessus du cabinet qui se trouve, nous l'avons dit, placé au milieu de la cour, cabinet précieux dont le docteur seul a la clé, sont gravés ces deux mots latins sur une tablette de marbre: VENI ET VIDE. Sous le vestibule on voit encore une chaise dans laquelle Ruysch se fait porter à l'amphithéâtre d'Amsterdam les jours de pluie, et un *nareslede,* traîneau de promenade réservé pour le temps des patins, char suranné que Gudule, la vieille servante, a prudemment enveloppé d'une toile de serge afin d'en garantir les peintures et les surfaces vernies. Ce traîneau est le seul meuble de récréation du docteur; il est à côté de la loge d'un fort beau chien de Terre-Neuve, dont le professeur Tulp a fait présent, en 1660, à son bon ami et confrère Frédéric Ruysch.

Le quartier au sein duquel repose la maison est, nous l'avons dit, assez malsain; mais ils le sont tous à Amsterdam. Les fiévreux de ce pays, les plus honnêtes gens du monde, y ont à la fois bonne figure et mauvaise mine, comme l'observait déjà, dès 1624, un certain chirurgien nommé Chalais, plaisant homme de sa nature, qui avait reçu mission de la Faculté de Paris, d'examiner les écoles d'Amsterdam et de Leyde. Cette partie de la ville ne croasse guère près le canal qu'à midi. Au mois où se passe notre histoire, la neige pend aux branches du quai, et les nombreux apothicaires, transis de froid, qu'on y voit passer en manchons le dimanche, forment, avec leur nez rouge et leurs perruques, le plus bouffon contraste avec les baronnes d'Utrecht en robes à queue. Les épais bourgeois du Dam, leur plume fichée en guise de mât sur leur feutre, et quelques grosses paysannes venues d'Alckmaër avec leur riche costume, composent la meilleure partie de ce panorama habituel dont Sarah, du reste, ne peut rien voir, puisqu'elle occupe la chambre contiguë au cabinet d'anatomie qui donne sur la cour. Cette pièce ancienne est lambrissée de panneaux de chêne, et n'a qu'un seul portrait pour tout ornement. A la nuit tombante, le docteur, en vieille robe de chambre de lampasse orange, et tenant en

main sa lanterne de corne, a soin d'y conduire processionnellement la jeune fille après le repas du soir. Chaque soir ramène aussi la même conversation : elle roule presque toujours sur le thé que fait Rachel et sur le tableau appendu à la muraille.

Ce portrait est celui d'une femme de trente à trente-trois années, la taille mince, les épaules arrondies délicatement; sa main droite est gantée et appuyée sur une table à plis de velours. Vous remarquerez encore que sa tête demeure penchée en arrière avec une sorte d'aristocratie dédaigneuse. Au bas de cette figure, et sur la toile même, il y a quelques vers du poète hollandais Jean Vos, à la louange de cette belle figure.

C'est dans la chambre même de Sarah, et sans doute pour en égayer l'aspect triste et nu, que la compagnie se réunit pour prendre le thé du soir. Le docteur, ses rôties en main, garde ordinairement le silence et laisse causer entre elles, près la cheminée, les deux jeunes filles. Sa troisième tasse achevée, il prend d'habitude l'un des flambeaux de la table, et, se tenant debout, il promène quelque temps la lumière sur le grand cadre. Comme cette pièce est dégarnie depuis longues années, et que, par son ordre, on vient d'en nettoyer les boiseries pour l'installation de Sarah, chaque thé voit renouveler les doléances du docteur sur les gerçures et les glacis de fumée dont le temps et le feu de la tourbe ont noirci cette peinture. Ce portrait, signé de Vander Helst, est un vrai chef-d'œuvre.

— Et dire qu'il y a seize ans que cet excellent Barthélemi Vander Helst a peint cela! Manière large, beau faire. Rachel, voici une dentelle qui s'écaille. Il faut sans doute que ce soit un empâtage. Veillez bien à cela, Rachel, veillez à cela! Il y a seize ans que je n'étais entré dans cette chambre!.... Seize ans, murmurait le professeur en promenant un regard triste sur chaque moulure de ce vieil appartement.

Pendant que la bouilloire de thé chante au feu, et que les deux jeunes filles se tiennent serrées près des tisons, le docteur continue :

— Seize ans! Ah! je vous ai donné ma plus belle chambre, mademoiselle Sarah! Il y a seize ans, chaque jour voyait venir ici Vander Helst avec sa palette. Il n'avait pas encore peint sa célèbre

Constance Refns!... Allons, mes colombes, il est temps de se coucher. Je vais passer ma nuit à écrire contre cet âne nommé Bilsius... J'aimerais bien mieux demeurer ici près de vous, et vous raconter de jolies histoires..... Dormez bien, et lisez dans votre Bible, chère demoiselle Sarah! la Bible et l'anatomie sont les seules choses véritables!....

Il se faisait alors éclairer par Rachel, non sans lever encore une fois les yeux sur le portrait.... La petite lampe de Sarah et sa Bible à gros fermoirs devenaient de ce moment la seule distraction de sa tristesse. Appuyant, comme un beau cigne, son col onduleux sur l'une de ses épaules, la jeune fille écoutait encore une fois le bruit des verroux qui se tiraient, et le frôlement de la robe de chambre du docteur contre les marches de l'escalier. Quand le carillon de l'église occidentale tintait dix heures, les habitans de cette maison ou plutôt de ce couvent reposaient. Quelquefois il y avait un pas de fantôme dans le corridor, et ce pas faisait tressaillir Sarah.... Pourtant ce n'était que la vieille Gudule qui venait jeter quelques brins de sarment au foyer de chaque chambre, comme une antique druidesse; cela fait, la servante détachait le chien de Terre-Neuve, ex-pensionnaire du professeur Tulp, et se couchait à l'autre extrémité de la maison.

A certaines heures de la nuit, et lorsque Sarah ne dormait pas, son oreille attentive surprenait pourtant quelques autres bruits dont la cause devait lui sembler indéfinissable. Ainsi en était-il de plusieurs craquemens étranges, d'éclats secs et sourds qui semblaient partir de la chambre attenante à la sienne, et qui n'était autre, on le sait, que le cabinet d'anatomie du docteur. Ces craquemens étaient brefs, et pareils au son que rend un meuble dont le bois travaille; souvent ils réveillaient en sursaut la pauvre enfant. Dans l'autre corps de logis, le laboratoire de Ruysch, où sans doute à cette heure le docteur devait dormir, les intervalles de bruit ou de silence étaient moins sensibles; parfois cependant, et au milieu de la nuit, Sarah crut entendre des voix et le cri strident d'une poulie. Une invincible curiosité faillit l'arracher bien des fois, à son lit; bien des fois l'oreille collée contre la porte, elle éprouva le désir de pénétrer le secret de ces mystérieuses agitations. La vie nouvelle de Sarah chez le docteur formait un trop brusque

contraste avec son ancienne vie, pour qu'elle ne regrettât pas sincèrement ses beaux jours de liberté! Au lieu de ce vaisseau, prison flottante, animée du moins par la variété des émotions, de ce vaisseau où le vice amiral avait obtenu lui-même à grand'peine de la conserver près de lui sous d'autres habits que les siens, au lieu de ces combats, de ces victoires, de ces scènes toujours neuves, la jeune imagination de Sarah n'avait plus devant elle que les quatre murs d'une cellule; souvent elle rêvait qu'elle avait pris le voile et s'était faite religieuse. Elle se demanda plus d'une fois comment son père, l'homme qui l'avait bercée et protégée de son corps à travers tant de hasards et de périls, celui dont sa main timide avait touché si long-temps le bras de fer, avait pu se resoudre à la quitter, à l'abandonner ainsi! car il ne l'avait pas seulement baisée au front, il ne lui avait pas dit : Adieu ma fille! Il était parti sans une larme, cet homme, ce père qui pourtant l'aimait! — Comment s'expliquer son abandon et le choix de cette demeure? N'y avait-il donc que le docteur Ruysch dans Amsterdam, auquel Ruyter pût confier une jeune fille? et combien de temps allaient durer cet exil et ces verroux?

L'ennui de Sarah s'accroissait donc en raison de sa vie nouvelle; tout le monde, à l'exception de Sarah, était occupé dans cette maison : le docteur de son état, la vieille Gudule de la tenue des chambres, Rachel Ruysch de la peinture de ses fleurs. Rachel, par cette bonte ingénue et comme innée aux dignes demoiselles (*freulen*) de la Hollande, ne pouvait tarder à devenir la confidente de Sarah; la nature de Rachel ressemblait à ces rivages inclinés qui pompent la rosée et le soleil, rivages bienheureux, que le flot las et battu cherche de lui-même; Rachel était au monde pour pleurer des pleurs des autres, pour compatir, pour écouter. Régulièrement belle, mais sans aucun charme mobile de physionomie, belle par la sereine fraîcheur de son teint, et par cette espèce de tranquillité douce qui n'appartient qu'aux figures d'Harleëm ou d'Alckmaër, la fille de Ruysch, heureuse esclave de la règle en cette maison, n'avait pas d'autre plaisir que de préparer à son père les plantes et les fleurs que l'anatomiste soumettait lui-même à une dissection raisonnée; si elle peignait admirablement les fleurs, je n'oserais pas affirmer qu'elle n'en tournât pas moins de temps à autre le

vers latin très glorieusement pour son sexe. Ces sortes de natures demi-femme, demi-docteur, n'échapperont à aucun de ceux qui connaissent la Hollande; à vingt ans, une fille hollandaise est souvent un composé de Scaliger le poète, et de Van-Huysum le peintre; non contentes de peindre des fleurs, beaucoup écrivent des vers dans la langue d'Heinsius. La modestie et la simplicité, ce précieux manteau de la science, comme a dit quelque part saint Augustin, remplaçaient, chez la fille de Ruysch, l'orgueil qu'eût donné sans doute à toute autre femme une éducation aussi parfaite. Elle peignait ses fleurs avec amour, et comme une jeune fille qui ferait elle-même le portrait de son premier amant; car pour une nature indolente et douce comme celle de Rachel, ce paradis de fleurs en serre chaude nommé la Hollande était son unique amour. Tous les ans, elle ne manquait pas d'aller, quelque temps qu'il fît, à l'exposition des fleurs d'Harleëm; elle y faisait sa provision, et à son retour, elle garnissait de nouvelles guirlandes chaque rampe en fer des escaliers; ces belles rampes dont la propreté hollandaise est si jalouse. Les hymens variés de ces fleurs aux mille noms préoccupaient sérieusement la blonde Rachel, elle ne dormait pas avant de leur avoir donné un nom, les unes portaient celui de Maria, d'autres de Catherine, de Constance, de Nella ou de Gabrielle. Rachel demeurait dans son atelier la plus grande partie du jour; elle ne voyait qui que ce fût au monde hors la vieille Gudule, son père, et Regnier Graaf, l'ami intime de Ruysch, le seul homme que le docteur reçût chez lui. Assise dans un de ces grands fauteuils à tapisserie dont Terburg a tant de fois reproduit le tissu dans ses peintures, vous l'eussiez surprise le front penché sur quelque bouquet dont elle mariait les couleurs et les nuances avec ses doigts effilés et pâles comme ceux d'Ophélia. Elle ne sortait guère qu'avec répugnance de cette petite chambre nette et polie dont Gudule frottait chaque matin avec tant de persévérance les anneaux, les gonds, la serrure et les chenets. Ainsi qu'une plante sujette elle-même aux influences du climat, Rachel était heureuse ou triste suivant le temps qu'elle entrevoyait, pour la journée, à travers la vitre en losanges de sa fenêtre. Venait-il un de ces gros nuages que chasse le vent de nord-ouest, un de ces nuages qui éclatent en grêle et en pluie sur les écluses, la fille de Ruysch avait la tête inclinée ce jour-là comme ses fleurs, elle bai-

sait au front cette famille de reines-marguerites, d'œillets, de jacinthes, menacés dans son petit jardin par la tempête. Ces jours-là, elle descendait mélancolique les six marches qui la séparaient de la salle à manger du docteur, et ne touchait presque à aucun des mets. Le soir elle rentrait chaque plante dans sa chambre, elle les abritait, et les surveillait comme une bonne mère, allant jusqu'à se lever la nuit pour interroger leur abattement et leur pâleur. Tout au contraire, et quand les boutons dorés de chaque rose saluaient un beau soleil, quand elles se balançaient à sa fenêtre avec de vifs frémissemens sur leurs tiges humides encore de rosée, Rachel relevait le front comme une vierge orgueilleuse, elle parlait de mille choses au déjeuner du docteur; sa joie et sa journée étaient complètes. Cet amour se suffisait à lui-même, il ne marchait que sur l'herbe des prés et fuyait le pavé des villes; il était frais et pur, comme le cœur même de Rachel; devant lui avaient échoué les prétentions galantes et les sottes demandes des gens de la ville. Tous se trouvaient humiliés de la préférence que les œillets et les jonquilles obtenaient sur eux.

Seule fleur de cette maison, Rachel, en devenant la mère de tant de fleurs chéries, s'était, comme Marie de l'Évangile, réservé la meilleure part; car après tout, sans cet amour et ces odorans parfums, sa vie de jeune fille eût été bien triste! Le travail du docteur Ruysch, lequel achevait en ce moment la collection première de ce magnifique cabinet qui devait être vendu au czar Pierre-le-Grand, répandait sur cette maison une teinte de mystère et de tristesse. Promu en 1665 à la chaire d'anatomie d'Amsterdam, Ruysch poursuivait déjà en effet avec un acharnement infatigable ses études et ses découvertes. Peu content d'avoir terrassé Bilsius, surpassé van Horne et Deleboë, ses maîtres, d'avoir été plus loin dans l'injection des corps que Swammerdam, chez lequel l'illuminisme de la Bourignon tua la science, le laborieux docteur, par un de ces instincts qui n'appartiennent qu'aux hommes de génie, avait compris qu'une halte dans ce système suffirait peut-être pour le perdre; il allait toujours en avant sans s'inquiéter de Bidloo, son rival, qui cherchait à l'arrêter. Les avantages de sa méthode étaient si clairs, les services qu'il rendait à l'anatomie si palpables, ses découvertes si belles et si neuves, qu'il ne faut pas s'étonner que cet homme simple, ce professeur modeste, exempt de vanité et d'intrigues, ait été d'a-

bord violemment décrié. Le seul biographe qu'ait eu Ruysh, le docteur Frédéricus Schreiber, biographe trop avare de détails malheureusement, et qui d'ailleurs a écrit en latin le système de Ruysch, plutôt que sa vie, ne se fait pas faute d'énumérer cependant les persécutions odieuses que l'envie et l'impuissance en révolte firent éprouver à Ruysch. Non-seulement Bidloo se vantait d'avoir, bien avant lui, émis le secret de préparer et de conserver les cadavres; mais il l'appelait encore en latin, boucher subtil, *lanio subtilis*. Ce Bidloo ayant un soir, dans sa rage, vu chez Ruysch un petit enfant de douze ans admirablement conservé grace aux injections miraculeuses du professeur, ne manqua pas d'écrire que c'était un enfant tué et écorché par lui. Cet homme aimait mieux accuser Ruysch d'un crime que de confesser un prodige. Inaccessible à ces vaines criailleries, Ruysch, le scalpel en main, n'en démontrait pas avec moins de succès chacune de ses pieces anatomiques; ses injections étaient si heureuses qu'elles parvenaient jusqu'aux ramifications des vaisseaux les plus deliés. A la consistance de ses préparations, il joignait la souplesse et la couleur : cet homme de génie irrigeait ses cadavres, comme la Hollande irrige son sol; sous ces doigts la mort sentait rebattre chaque artère. Il faut avoir vu comme nous, après deux siècles, ces immenses baignoires de cristal dans lesquelles l'alcool conserve encore intactes les démonstrations savantes de Ruysch, pour comprendre quel pas avait fait la science, esclave de ce novateur instruit. Le secret de Ruysch garantissait de la corruption; l'adresse de son génie était extrême, les membranes les plus déliées, les vaisseaux, plus fins que des fils volans d'araignées, étaient à jour. L'anatomie ne portait plus avec elle ce dégoût et cette horreur qui ne peuvent être surmontés que par une grande passion; le czar Pierre-le-Grand lui-même voulait à toute force devenir anatomiste (1). Souvent entre quatre et cinq heures, au coup de cloche du dîner, et quand l'honnête M. Ruysch allait se mettre à table, un homme en habit galonné dînait près de lui; cet homme c'était le czar Pierre. Quand Ruysch passait le dimanche pour se rendre au Jardin des Plantes à Amsterdam, chaque bourgeois ôtait

(1) Intentissimo princeps auscultabat animo. (*Fredericus Schreiber*, etc. *Historia vitæ et meritorum Frederici Ruysch*. Amsterdam. 1732, in-4°.)

devant lui son chapeau, comme devant un bourgmestre. Outre les fonctions de médecin de la ville et de professeur en chef d'anatomie, le tribunal d'Amsterdam l'avait chargé de l'inspection de ceux qui avaient été tués ou blessés en querelles particulières. Au temps de notre histoire, les duels étaient, comme on sait, fort communs à Amsterdam...

A cette époque, le docteur s'occupait donc sérieusement de son cabinet. Il en était aussi à ce temps de tâtonnemens et d'épreuves par lequel les plus habiles doivent passer. Il en était aux brochures amères de Bidloo, aux récriminations violentes des médecins, et à la veille d'un grand nom.

Toutes choses qui eussent peut-être expliqué comment il n'ouvrait qu'à la lune la fenêtre de son grand laboratoire, dont à coup sûr il ne sortait pas de la journée....

§ III.

ÉVÈNEMENS.

Le docteur, préoccupé de ses études, ne pouvait être long-temps un geôlier bien rigoureux pour Sarah. Sarah obtint d'aller le dimanche à la messe accompagnée de Rachel; le docteur Ruysch, digne protestant, n'y trouva rien à dire. Il la prenait parfois sur ses genoux et la faisait sauter comme un enfant.

L'honnête M. Ruysch était professeur avant tout, et ce mot de professeur implique nécessairement l'idée de distrait. Il venait d'ailleurs, cet hiver-là, de recevoir une visite à laquelle tout bon Hollandais doit s'attendre; la goutte avait un beau jour frappé à sa porte. Avec la meilleure volonté du monde il eût été impossible que les pauvres jambes de Ruysch suivissent régulièrement cette jeune gazelle. Il confia donc à Rachel tous ses pouvoirs et se démit sur sa fille du soin de ce précieux fardeau.

La surveillance de Sarah fut d'abord pour Rachel une religion. Il n'avait pas fallu un bien long examen à la fille de Ruysch pour se convaincre du caractère aventureux et impatient de Sarah. Ennemie de toute contrainte, pleine de franchise et de vives fantaisies,

jeune, et livrant à qui la voulait la clé de son ame, Sarah plut à Rachel tout en effrayant ses scrupules, elle lui plut par les dangers même d'une telle éducation. Ce contraste d'idées et de nature était toute nouveauté pour Rachel; c'était une fleur comme elle n'en avait jamais découvert, jeune et belle fleur ouvrant sa corolle pourpre au soleil, aspirant les parfums et les douces brises. Après tout, Sarah n'avait que les défauts d'un enfant, une curiosité insatiable, une fièvre ardente de voir. La vie qu'elle avait menée à bord ou dans les possessions hollandaises avait donné à sa jeune impétuosité l'attrait d'une nature tout étrangère, elle était aussi bien une jolie demoiselle de l'île de Formose, qu'une Hollandaise; à l'envisager de près, elle n'avait même rien des filles du pays. Sa peau légèrement brunie était celle d'une Anglaise, ses cheveux noirs recouvraient ses joues rosées par le plus vif incarnat. Tout était jeunesse et santé dans Sarah : la ravissante pureté de ses épaules, la fraîcheur de sa bouche et de ses dents, la légèreté de son pas, la mélodie de sa voix. Le sang colorait ses joues au moindre mot; elle sautait, riait, bondissait; ce qu'elle voulait était sacré! Le docteur Ruysch l'appelait son démon; il avait fini par l'aimer comme sa fille. Quelquefois le bon docteur se surprenait lui-même la tête dans sa main, regardant Sarah sans pouvoir s'en détacher comme s'il eût été cloué devant ce parfait chef-d'œuvre de la création! Un jour que Rachel rentrait, elle le surprit noyé de larmes, dans la chambre même de Sarah. Ruysch avait attendu une demi-heure sans les voir revenir toutes deux. Il embrassa Sarah avant Rachel. Ce jour-là il n'était vraiment pas distrait, il tenait en main une lettre de Ruyter, avec un petit coffret de graines et de plantes, que le vice-amiral lui envoyait. Ruysch était un de ces hommes dont l'ame, descendue des hauteurs de l'intelligence, avait toutes les joies et toutes les larmes d'un enfant... Il était pieux, sévère à lui-même; depuis la mort de sa femme, il n'avait jamais logé chez lui qui que ce fût, hors cette dame de qualité dont le portrait peint par Vander-Helst figurait dans la plus vieille chambre de son logis. En consentant à se charger de Sarah, il avait tout refusé du vice-amiral: il donnait aux pauvres les quartiers de pension que Ruyter s'obstinait à lui faire tenir par le banquier Hals, banquier de l'Amirauté.

L'hiver arrivait à propos pour rompre la règle austère de cette maison. Il faut avoir vu ces *nareslede* ou traîneaux, les uns tirés par un cheval richement caparaçonné, d'autres poussés à la main par un valet, dessiner sur les lacs ou les canaux glacés mille paraphes fantastiques, pour se faire une idée de ces Longchamps luxueux qui en 1660 faisaient surtout fureur à Amsterdam et Harleëm. La jeunesse la plus considérable faisait assaut de luxe et de folie dans ces joûtes magnifiques. Le canal vis-à-vis la maison de Ruysch était couvert de traînaux et de patineurs. Outre que la paix avec la France amenait alors à Amsterdam bon nombre de curieux et d'étrangers, le bon plaisir de Louis XIV y avait jeté par contre-coup certains jeunes seigneurs dont sa politique ou sa justice avait à se plaindre. Les costumes d'hiver les plus galans et les plus riches paraient les acteurs principaux de la scène qui allait se passer. Les maîtres, devenus cochers, conduisaient eux-mêmes leurs chevaux couverts d'une longue peau de tigre, et porteurs d'aigrettes auxquelles pendaient de longs croissans et des platines d'or à armoiries. Les plus jolies filles de Hoorn et d'Enckhuysen, coiffées de leur béguin blanc orné de fleurs noires à broderie, fières cette fois de leur charmant corset d'indienne dont les manches descendaient en larges bandes de dentelle jusqu'au poignet, donnaient la main sur le canal aux plus brillans cavaliers de la ville, allant ainsi sur la glace jusqu'à trente de suite, et se tenant par le bras en exécutant chaque volte avec une prestesse remarquable; — vous eussiez dit de loin un vaisseau qui louvoyait. Au milieu de ces traînaux de différentes figures, les uns en forme de coquille, d'autres en cygne ou en oiseau, un houra général de gaieté venait d'accueillir celui du pauvre docteur; ce traîneau ne démarrait pas de la glace malgré Reynier Graaf qui le poussait lui-même en personne par derrière, avec ses patins. Ce *nareslede* de famille, vieux et lourd, n'avait aucun cheval et devait être poussé à la main; il ne contenait que Rachel et Sarah, qui dans cet embarras risible n'avaient pas tardé à remettre leur cachant de velours noir sur leur visage. A l'instant même, un homme de belle apparence et de haute taille, ayant coudoyé et fait cheoir Reynier Graaf sur la neige aux applaudissemens des spectateurs, poussa le traîneau comme un trait.

Le docteur, qui se trouvait en ce moment-là à sa seule fenêtre,

celle de son laboratoire qui donnait sur le canal, fit un mouvement de stupeur en voyant cet homme....

Il glissait toujours et avec une nouvelle adresse, il poussait le traîneau avec son bras et ses patins, l'arrêtant lui-même, puis se reposant, et décrivant alors à côté du char, des losanges, des fleurs et des rosaces merveilleuses. Radieuse et fière, Sarah avait elle-même ôté son masque pour jouir de ce beau triomphe. Quant à Rachel, elle contemplait le nouveau venu avec une sorte d'anxiété.

Son costume était des plus élégans, il se composait de broderies d'or et de dentelle. Un instant, et comme pour reprendre haleine, il ôta son feutre et s'éventa avec sa longue plume...

C'était un homme jeune et robuste, bien fait de sa personne et le regard assez hardi pour en imposer à tous. Une espèce de valet, en pourpoint fané, le suivait; celui-là portait une rapière dont le cavalier venait de se dessaisir, afin d'être plus leste en son nouvel exercice.

Les paroles qu'il échangea durant le temps de cette course rapide, furent à peine entendues de Rachel; quant à Sarah, elle se vit tentée plus d'une fois, en les entendant, de rabaisser encore une fois son masque. Le chevalier affectait de vanter la coiffure à toquet d'argent de Sarah, ses fourrures, son petit pied.

—Car vous n'êtes pas Hollandaise, ma belle demoiselle; ce n'est pas par le pied que brillent nos patineuses. Foi de gentilhomme, et aussi vrai que j'ai perdu cent pistoles, hier, au verkeeren...... (1), je vous jure que le digne M. Reynier Graaf n'est pas fait pour vous pousser. C'est un malotru auquel, si vous le voulez bien, je couperai, dès ce soir, les deux oreilles...

Il échangeait déjà un regard d'intelligence avec son valet comme pour lui demander la rapière qu'il portait. Mais le prudent Reynier Graaf avait disparu; il était sans doute allé rejoindre le docteur.

Le cavalier, confiant le soin du traîneau à son suivant, offrit bientôt sa main aux deux demoiselles, qui sautèrent comme deux biches sur le quai... Durant le trajet, qui fut très court, le jeune homme trouva moyen de dire à Sarah mille choses flatteuses, mais à demi-voix cependant, et sans que Rachel l'entendît. Sur la de-

(1) Jeu, trictrac renversé.

mande que Sarah lui fit de lui dire son nom, il n'hésita pas à répondre qu'il était le chevalier Castelneau, gentilhomme français fixé en Hollande depuis quelques mois.

L'homme qui l'accompagnait et qui demeurait toujours porteur de sa longue épée, faisait écarter le monde devant lui avec des airs de dignité tragique, pendant que son maître le chevalier fronçait majestueusement le sourcil devant les badauds.

Sarah, qui avait accepté le bras du chevalier pour s'en revenir, écoutait en souriant ses douces paroles... Elle trouva une bague au petit doigt de son gant fourré, lorsqu'elle se déshabilla; elle déposa cet anneau sur sa toilette. Il était d'un beau travail, et armorié comme un cachet. Sa devise portait *fide e zelo*. La conversation de l'inconnu avait tellement occupé Sarah qu'elle ne s'était point aperçu de ce malicieux cadeau....

La nuit venue, Sarah, ne pouvant dormir, crut entendre le grincement de la poulie du docteur... Elle criait tristement, comme une de ces machines nommées *grues* qui soulèvent, dans nos ports de mer, les plus lourds fardeaux. Sous la fenêtre du quai il y avait un bruit de voix inaccoutumé; le chien du professeur Tulp y répondait par de sourds grognemens; les grains de sable dont nous avons parlé, et que lançait sans doute sur le quai même une main connue de Ruysch, tintaient contre la fenêtre du docteur. La curiosité naturelle de la jeune fille s'était accrue par la rencontre mystérieuse de la journée; le donneur de bagues planait comme un fantôme sur ses rêves.

Sarah, s'étant levée prudemment, commença d'abord par chausser de larges pantouffles destinées, en Hollande, à préserver les appartemens de la poussière ou de la boue, que ne manquent guère d'apporter les visiteurs, elle engouffra ses jolis petits pieds dans des mules qui se trouvaient à la porte même du cabinet de Ruysch. Les molles clartés d'une lune d'hiver éclairaient seules la double fenêtre du laboratoire, à travers laquelle Sarah, blottie contre un tulipier de la cour, vit fort distinctement une bière de bois qu'enlevait le croc de la poulie. Le docteur avança le bras et fit glisser le fardeau, avec précaution, sur une table préparée pour le recevoir. Bientôt après il se fit un grand bruit sous la fenêtre. Des gens ameutés, sans doute, contre le docteur, criaient et l'ap-

pelaient voleur de cadavres. En un instant cette maison, d'ordi-si paisible, était sur pied. Ruysch lui-même, bien auparavant que Rachel et Gudule fussent réveillées, était descendu patriarcalement, sa lampe en main, pour apaiser le tumulte. Dans le vague d'idées qu'une telle émeute devait lui causer, Sarah prit machinalement le premier escalier venu, afin de voir d'en haut ce spectacle étrange, auquel le désordre très grand de sa toilette lui interdisait de se mêler. L'endroit auquel aboutit sa course haletante, était le laboratoire du docteur lui-même, ce laboratoire ou amphithéâtre dans lequel elle n'était jamais entrée. Un homme que Sarah reconnut fort bien pour le suivant du chevalier Castelneau, se trouvait alors monté à deux genoux sur la bière et enlevait son couvercle avec des pinces de fer. La stupeur de Sarah fut inouie quand elle vit peu à peu se lever un homme de cette grande bière de bois; cet homme c'était le chevalier Castelneau....

Les torches qui couraient le quai n'avaient pas encore envahi la cour de Ruysch. Il avait suffi d'une seconde au valet du chevalier pour remettre le couvercle en place.

— Sauvez-moi, mademoiselle! s'écria alors le chevalier. Sauvez-moi, je ne venais ici que pour vous! Toi, Gaspar Stok, demeure, tu recevras les émeutiers et leur parleras en mon nom. L'essentiel c'est qu'il n'y ait point ici de cadavre! Sarah, belle Sarah, vous sauvez Ruysch en me sauvant!

Le tumulte continuait sur le quai, mais l'apparition vénérable du docteur Ruysch empêchait ce peuple stupide et grossier de pénétrer dans sa cour. Sarah prit au hasard la main de Castelneau et le conduisit à la chambre même qu'elle occupait en faisant mille détours.

— Demeurez ici jusqu'au jour, monsieur, il ne vous sera rien fait. Vous êtes mon prisonnier et je vous garde sur parole.

Elle garda la clé et ferma la porte à triple tour. La foule avait envahi cette maison et faisait déjà fléchir, sous son poids énorme, l'escalier de bois qui conduisait au laboratoire de Ruysch. Seul dans cette grande pièce sombre, Gaspar Stok, assis auprès de la bière dans laquelle il apportait d'ordinaire des corps à Ruysch, avait l'air d'un chapelain qui veille un mort. En un clin d'œil, vingt bras furieux et armés de pioches s'étaient levé sur la bière. Ruysch, pâle de sueur, attendait l'issue de cette scène avec une anxiété visible.

— Ne savez-vous point, misérable tas d'ivrognes, s'écria Gaspar Stok, que c'est mon commerce à moi que de faire des bières au Kalver-Straat?

Quelques-uns baissèrent la tête en signe d'assentiment; c'était en effet le métier de Gaspar Stok.

— Eh bien! reprit-il, allez vous coucher, vous sentez le genièvre et la pipe. Ceci est une bière neuve que j'apportais à M. Ruysch.

Il retourna la bière dans tous les sens et la leur fit voir. Ce long troupeau d'hommes demeurait muet et confus. C'était pour la plupart de pauvres gens du peuple abrutis ce jour-là par le vin et les liqueurs. Le peuple d'Amsterdam est peut-être le plus facile de tous à soulever ou à calmer, après le peuple de Naples. Impétueux à l'extrême, il arbore au matin le drapeau devant lequel il viendra le soir faire sa soumission. C'est lui ce peuple brutal que vous voyez si animé contre le sang des de Witt qu'il coupe leur corps en pièces et s'en partage les morceaux, lesquels se vendent plus cher le second jour que le premier à ceux qui n'ont point assisté à cette boucherie; mais c'est encore lui qui (1) recule devant l'éloquence d'un bourgmestre de Leyde (2) dans une famine où les factieux levaient la tête.

— Habile docteur, grand docteur, dirent-ils à Ruysch, qui demeurait encore hébété de crainte, excusez-nous; votre élève Bidloo nous avait dit que vous dépéciez des corps humains. Il n'y a pas de jours, voyez-vous, qu'il ne nous meure quelqu'un dans Amsterdam, depuis quelque temps, au quartier des juifs, au Kalver-Straat, et au Dam. Les uns disparaissent en ayant pris leur épée pour s'aller battre, d'autres sont assommés le soir dans les rues. Nous sommes coupables, nous le savons, c'est Bidloo et quelques autres qui nous avaient trompés.

— Retirez-vous donc, cria Gaspar Stok d'une voix de tonnerre, retirez-vous, car M. Ruysch veut dormir. Allez jouer au jeu de la crosse, par cette belle nuit de gelée. Je fais vœu de coucher ici tout de son long, dans cette bière, le premier qui résisterait!

Gaspar Stok n'était pas un de ces hommes dont le poignet dé-

(1) Voyez *Histoire des frères de Witt*.

(2) Voyez Vandeer Veef.

ment la parole. C'était un gaillard rond comme la boule qui couronne le palais du Dam, ses bras étaient deux marteaux.

La foule dispersée, Rachel et Sarah, qui n'avaient pas quitté le lieu de la scène, soutinrent le docteur, que cette espèce de tragédie populaire avait violemment ému. Le silence revint bientôt assoupir chaque écho de cette maison. Gaspar Stok, voyant le docteur chanceler, tira de sa poche un cordial auquel Ruysch eut recours. Gaspar Stok, le faiseur de bières, fut cette soirée l'unique médecin de Ruysch. Le bon docteur n'éprouvait plus qu'un désir, c'était de savoir ses deux filles sous l'aile du sommeil après une telle alerte. Castelneau avait avoué à Sarah la ruse dont il s'était servi, et en définitive cette ruse, au lieu de perdre Ruysch, l'avait sauvé; l'innocence du docteur était un fait avoué par la foule. Ruysch, surmontant sa goutte, et dissimulant ses souffrances, marcha devant sa fille, la reconduisit dans sa chambre, et assista même à son coucher.

— Je te rendrai cela, Bidloo, je te rendrai cela en brochures et en coups d'ongles, murmurait le bon Ruysch (rancuneux comme tous les professeurs et les latinistes); je te charge, Stok, d'en instruire toi-même, demain, la chambre des bourgmestres!

Le docteur voulait écrire contre Bidloo cette nuit-là même, mais Stok lui représenta qu'il ne ferait qu'augmenter l'accès de sa goutte. Gaspar Stok tenait la lanterne du docteur qui reconduisait Sarah.

Ils arrivaient tous trois à la porte de sa chambre.

— Laissez-moi vous veiller, docteur, dit alors Sarah vivement, vous souffrez, excellent monsieur Ruysch; permettez que je passe la nuit dans votre chambre; je ne dormirai pas un seul instant loin de vous, je veux être, je serai votre garde-malade cette nuit!...

La pauvre Sarah ne savait plus ce qu'elle disait, tant sa frayeur était grande que Ruysch n'entrât dans sa chambre et qu'il n'y trouvât le chevalier.

Le docteur prit lui-même la clé des mains de Sarah, et ouvrit la porte....

— Adieu, dit-il à Sarah sur le seuil même, en l'embrassant sur le front. Sarah, cette chambre me ferait trop mal à voir ce soir. J'étais heureux dans ce temps. Rentrez!

Comme Sarah hésitait :

— N'ayez crainte, enfant, dit Ruysch s'enveloppant des plis de sa longue robe de chambre, je suis mieux, et je vous promets d'ailleurs que pareil scandale ne se renouvellera plus. Le bourgmestre et messieurs du conseil me sont dévoués ! On a de tout temps persécuté le génie et la science. Remerciez Dieu qui nous a sauvés tous de ce péril. Encore une fois, rentrez.

Les genoux de Ruysch fléchissaient, Stok referma promptement la porte sur la jeune fille, et tous deux bientôt descendirent l'escalier.

ROGER DE BEAUVOIR.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

SOUVENIRS DE VOYAGES.

AIX-LA-CHAPELLE.

§ I.

SOUVENIRS DE CHARLEMAGNE. — LA LANTERNE DE CHLORIS.

L'entrée d'Aix-la-Chapelle, du côté de la Belgique, offre l'aspect d'une ville fortifiée dont les glacis sont des jardins anglais. La plupart des fossés de la vieille ville de Charlemagne ont été comblés; des bosquets de lilas, sortant du milieu des plates-bandes, des arbres ombrageant des bancs peints en vert et dont les dossiers représentent des serpens enlacés, des allées larges et sinueuses bordées d'arbrisseaux nains, couvrent l'emplacement des antiques remparts contre lesquels se sont rués les Normands du IXe siècle et les armées du moyen-âge. La porte de Marschier ou de Borcette, par laquelle on entre dans la ville, est un reste de la cité de Charlemagne. Du côté de la campagne, cette porte s'arrondit en plein cintre romain; du côté de la ville, elle a la forme ogivale; ce sont deux portes, de deux époques différentes, adossées l'une contre

l'autre, et couvertes d'un toit d'ardoise, qui est la part toute pacifique des temps modernes dans ce monument de plusieurs âges. Une archéologie sévère ne trouverait peut-être pas, dans ce qui est censé appartenir à Charlemagne, le dessin exact de l'architecture carlovingienne; mais on ne peut douter que parmi toutes ces pierres il n'y en ait qui ont été équarries par les maçons de l'empereur, et qui regardent depuis mille ans les arrivans du pays de Liége, soldats, pélerins, marchands, juifs, gens d'église, voyageant en tout équipage, et pour les mêmes besoins qu'aujourd'hui.

Au reste, sauf l'intérieur de la cathédrale, le peu qui reste de Charlemagne, dans cette ville qui fut pendant trente ans sa demeure favorite, a été comme cette porte, altéré, refait, recousu à des constructions ultérieures. La tour de Granus, à l'extrémité orientale de l'Hôtel-de-Ville, offre dans sa maçonnerie des ressemblances avec la maçonnerie de la cathédrale, et paraît avoir été fondée par la même main. Elle aurait servi, dit-on, de tour du guet et de prison. La base est un carré de trente-trois pieds, et les escaliers taillés dans l'intérieur des murs tournent autour d'étages voûtés et superposés les uns sur les autres avec une hardiesse qui étonne. Au sommet de la tour, quatre balcons ronds et saillans, en forme de tourelles, débordent aux quatre angles. La trace d'une arcade qui se dessine sur le mur, témoignerait à la fois de l'origine carlovingienne et des altérations du monument. On rattache cette tour à l'ensemble des constructions qui formait le palais de Charlemagne. On a tâché de restaurer en idée ce palais avec quelques pans de murs, quelques débris de galeries et d'arcades, quelques restes de voûtes, dont le tracé présenterait un carré irrégulier embrassant la place actuelle du marché et tout l'espace qui est entre l'Hôtel-de-Ville, la cathédrale et les bains. Autour du palais, et enfermés dans une enceinte commune, auraient été les habitations des gens d'église, des doctes, des clercs, qui composaient la cour de l'empereur. L'Aix-la-Chapelle de Charlemagne n'était qu'un palais avec ses dépendances; tout ce qui se trouvait en dehors était faubourg.

La plus belle trace de ce grand homme, c'est la cathédrale bâtie par lui en l'honneur de la sainte Vierge, qu'il décora d'or et d'argent, qu'il ferma de portes et de grilles d'airain, et dont il fit venir les marbres de Rome et de Ravenne; Éginhard avait été chargé de

l'inspection des travaux. La plupart des pierres venaient de Verdun dont Charlemagne avait abattu les murailles. L'église fut consacrée par le pape Léon III en 804. Il devait assister à cette consécration autant d'évêques qu'il y a de jours dans l'année. Trois cent soixante-trois seulement purent être présens; mais le nombre sacré, dit la légende, fut complété par deux évêques morts qui sortirent de leurs tombeaux, et, qui, après avoir assisté à la cérémonie, disparurent.

Ce qui reste de toute cette magnificence, c'est la partie de l'église qui conserve le nom de *Chapelle de Charlemagne*, et qui est comme le noyau de tout l'édifice. La forme de cette chapelle est un octogone de huit piliers énormes taillés à cinq pans, qui supportent deux étages à plein cintre, formés de huit arcades, avec huit plafonds correspondans aux huit arcades, et peints à fresque. La coupole est éclairée par huit fenêtres, et fermée par une voûte que des arêtes coupent en huit pans. La beauté de cet édifice, c'était, à l'ouverture de chacune des grandes arcades du second étage, deux colonnes qui la partageaient en trois, et, qui, moyennant une corniche encore visible aux piliers principaux, supportaient trois petites arcades au-dessus desquelles courait horizontalement une élégante corniche. Cette première décoration montait à peu près jusqu'aux deux tiers de l'ouverture. Ce qui restait d'espace vide, était coupé par deux autres colonnes posées sur la corniche horizontale, ayant les mêmes axes que les premières, et terminées par un chapiteau de forme diverse par lequel elles rejoignaient le plafond de l'arcade principale. On ne pouvait rien imaginer de plus gracieux que ces trois petits pleins ceintres découpés dans le grand, et ces quatre colonnes dont les deux supérieures semblaient émerger des inférieures. La grandeur des ouvertures était dissimulée par cette disposition qui ne leur ôtait rien de leur hardiesse, et ce qui eût été désagréable à l'œil pour des arcades en plein air, qui se seraient découpées sur le ciel, était du plus bel effet pour des arcades bouchées par un côté, et se découpant sur un mur. L'édifice portait l'empreinte de deux grands arts; à sa base, l'art simple et massif de la Rome consulaire; à sa partie supérieure, l'art délicat de la Rome des Antonins.

Les guerres de la révolution amenèrent nos soldats dans le parvis de la cathédrale de Charlemagne. Les colonnes furent arrachées et

transportées à Paris. Les chances de la guerre les ont depuis rendues en grande partie à la ville d'Aix-la-Chapelle qui les laisse couchées le long de quelque mur, faute d'argent pour les remettre à leur ancienne place. En fait de morceaux d'architecture, les restitutions de la paix sont presque aussi absurdes que les pillages de la guerre. Mais s'il est vrai que ces colonnes soient celles que l'impératrice Hélène avait fait venir d'Italie pour décorer une église de Cologne, et que Charlemagne acheta au clergé de cette église, quelle ville possède de plus précieux restes que ces marbres de quinze siècles, tirés pour la première fois des carrières de Ravenne par la mère de Constantin, et, à mille ans de distance, remués par Charlemagne et par la république française?

Au milieu de la chapelle de Charlemagne est une grande pierre, sur laquelle est gravé son nom. On pense que cette pierre marque la place où ce grand homme fut enterré. Le premier qui voulut voir ses illustres restes fut Otton III, empereur d'Allemagne. Personne ne pouvait dire où était le tombeau, depuis que les Normands avaient dévasté l'église et brisé le monument élevé à son fondateur. Otton fit faire des fouilles, et on trouva dans un caveau le cadavre parfaitement intact, assis comme le lendemain des funérailles, dans une chaise, formée de quatre tables de marbre blanc non polies, que recouvraient des plaques d'or. Charlemagne portait le sceptre et le manteau impérial. Un livre d'évangiles en or était ouvert sur ses genoux; un morceau de la vraie croix était incrusté dans sa couronne; une pannetière d'or de pélerin pendait de sa ceinture. Otton enleva les insignes de l'empire, la couronne, le sceptre, le globe impérial, la tunique, pour les faire servir au couronnement des empereurs. Il donna le livre d'évangiles, le glaive et le collier à l'église d'Aix-la-Chapelle; il garda pour lui la couronne, le globe d'or et la pannetière, et les porta depuis dans toutes ses expéditions. Surpris par la mort en Italie, il les donna à l'archevêque de Cologne, Héribert, lequel ne put pas les défendre contre Henri, duc de Bavière, qui s'en empara de force, et les déposa dans sa ville de Nuremberg.

Frédéric Ier, dit Barberousse, de la maison des Hohenstaufen, fut pris de la même curiosité que son prédécesseur Otton III. Lui aussi voulut voir les restes de Charlemagne. Il convoqua en 1165,

à Aix-la-Chapelle, une diète où il vint tant de ducs, de princes, d'évêques et d'autres seigneurs, que la ville se trouva trop petite pour loger tous ces hôtes. C'était une fête de Noël. Frédéric célébra cette fête avec de grandes cérémonies dans l'église de Charlemagne. Puis il fit ouvrir le tombeau; l'archevêque de Cologne et l'évêque de Liége reçurent le corps, qui fut placé dans une châsse et exposé à la vénération publique. La chaise de marbre fut déposée dans une galerie supérieure, pour servir aux couronnemens. On coucha le corps dans un sarcophage antique de marbre blanc, orné de bas-reliefs. La chaise et le sarcophage subsistent encore; mais le corps a disparu dans ces pieux pillages; il en reste des os ou fragmens d'os, dont on peut suspecter l'authenticité, même sans être de ceux qui poussent la peur d'être trompés jusqu'à ne croire à rien.

Le sarcophage est enfermé dans une armoire particulière. Les bas-reliefs représentent l'enlèvement de Proserpine. Le mouvement des chevaux du roi des enfers est d'une grande beauté. On varie sur la destination primitive de ce précieux reste, et sur l'emploi qu'il reçut, en passant de l'Italie dans le monde barbare. Plusieurs disent que le prétendu sarcophage n'a été qu'une baignoire; ceux-ci le font venir de la Grèce, ceux-là de l'Italie. On veut qu'il ait servi de socle au fauteuil de Charlemagne, dans le caveau funèbre, avant de servir de cercueil à l'illustre mort. Dans le doute, il reste à ce marbre son antiquité; et c'est par là que toutes les reliques intéressent, et qu'elles ont raison contre les incrédules.

On est d'accord sur la chaise, qui est la plus curieuse de toutes les reliques profanes d'Aix-la-Chapelle. C'est dans cette chaise que fut assis, pendant trois cent cinquante ans, le corps de Charlemagne; c'est là que furent couronnés plus de trente empereurs ou princes, lesquels y sont venus chercher des inspirations de grandeur, et n'y ont trouvé, le plus souvent, que des fumées d'ambition stérile. Cette chaise est dans une sorte de niche en planches mal jointes, fermée par une porte à deux battans, et qui pose sur un massif de pierre élevé de cinq marches. Le roi de Prusse, auquel le doyen de la cathédrale avait demandé dans ces derniers temps une enveloppe plus digne du monument, a répondu, me disait-on, que ce n'est pas le dehors qui doit attirer les regards,

mais le dedans, vraie réponse d'un Harpagon de comédie. La chaise est d'une grande simplicité. Ce sont quatre feuilles d'un beau marbre de Carrare, l'une servant de dossière, deux autres d'accoudoirs, la quatrième fermant la chaise par en bas. Elle pose sur des traverses en pierre supportées à chaque bout par deux massifs de maçonnerie grossière, lesquels forment un espace vide d'environ trois pieds de haut et deux et demi de large. C'est dans cet espace vide, où l'on ne peut entrer qu'en se courbant à moitié, que viennent s'accroupir dévotement les gens de la campagne qui souffrent de rhumatismes aigus. Cette posture redoublant leurs souffrances, quand ils se relèvent, ils se croient soulagés, et, la foi aidant, guéris. Où est le Saint-aux-Reins? demandent-ils naïvement, prenant cette chaise fermée pour une niche de saint. On les entretient dans cette erreur, parce que c'est le profit particulier du sacristain, qui nous faisait des railleries sur ces pauvres gens dont il prend l'argent.

Le droit du couronnement était le privilége principal d'Aix-la-Chapelle. Les empereurs carlovingiens et saxons, ceux de la branche de Franconie, ceux des maisons de Souabe et de Habsbourg, s'y firent couronner successivement, et plusieurs portèrent dans leurs guerres les insignes impériaux qui ne les empêchaient pas toujours d'être battus. Vers le milieu du XVI[e] siècle, Aix-la-Chapelle perdit son droit. Charles-Quint et Ferdinand I[er] sont les deux derniers empereurs qui y ont été couronnés. L'éloignement de la ville, la jalousie des autres cités de l'Allemagne, qui réclamaient cet honneur pour en avoir les profits, les dangers de la guerre, le manque d'argent, l'affaiblissement des traditions religieuses, enlevèrent à Aix-la-Chapelle un privilége que l'empereur Charles IV, dans la bulle d'or, lui avait maintenu et attribué à tout jamais par une loi expresse. Les empereurs confirmaient son privilége, mais se faisaient couronner ailleurs. On finit par stipuler des dédommagemens réguliers que la ville accepta. On lui donnait à chaque couronnement 3,500 florins d'or, pour le cheval d'où l'empereur devait descendre à la porte de la ville et qui revenait au porte-clés; pour celui qu'il devait monter depuis la porte d'entrée jusqu'à Notre-Dame, et sur lequel le prévôt avait des prétentions; pour les draps, velours et brocards dont on couvrait les siéges et le pavé de la cathédrale; pour la première poignée de jetons de couronnement que l'essayeur des mon-

naies avait droit de prélever sur toutes celles qu'on devait jeter au peuple; enfin, pour les habits que portait l'empereur avant de revêtir les ornemens impériaux, et qui revenaient au chapitre, et pour trois voitures du meilleur vin, dont deux étaient dues au même chapitre, et l'autre à Saint-Adalbert. Avec l'empire d'Allemagne ont disparu le droit du couronnement et les compensations qui dédommageaient le porte-clés, le prévôt, l'essayeur des monnaies, le chapitre de la cathédrale et le clergé de Saint-Adalbert, d'avoir perdu ce droit.

Avant de quitter la chapelle de Charlemagne, il faut admirer ce singulier lustre, en forme de couronne, qui descend du milieu de la coupole, au-dessus de la pierre du tombeau. C'est un présent de Frédéric Barberousse et un chef-d'œuvre de l'art du lampiste au XIIe siècle. La forme, quoique grossière, ne manque pas d'une certaine grâce, ni surtout de convenance. On y compte seize tourelles et quarante-huit bougeoirs en cuivre doré. La chaîne à laquelle il est suspendu serait un chef-d'œuvre de serrurerie dans tous les temps Elle a été calculée pour la perspective, et paraît de grosseur égale dans toute sa longueur. Des vers latins témoignent que ce lustre fut offert par l'empereur en l'honneur de la Vierge.

Si le nom de Charlemagne ne remplissait pas cette partie de la cathédrale, et si les siècles n'étaient pas la plus grande beauté des monumens, on préférerait à l'église le chœur, moins vieux de cinq cents cinquante ans, mais d'un art bien supérieur. Il faut faire honneur de cette construction à Chorus ou Choris, bourguemestre d'Aix-la-Chapelle en 1353. Quant au nom de l'architecte, il est resté inconnu. On sait quelquefois qui commandait ces grands travaux, on ne sait jamais qui les exécutait; l'architecte ne mettait pas son nom au bas de son ouvrage et ne pensait pas à se perpétuer parmi les hommes, il lui suffisait que Dieu le connût. Le chœur est un chef-d'œuvre de hardiesse et d'élégance. Le nom de *lanterne* qu'on lui donne dans le pays, le décrit parfaitement. C'est en effet une lanterne oblongue de plus de cent cinquante pieds de haut, percée de onze fenêtres qui partent du dôme et descendent jusqu'à hauteur d'homme. Les piliers qui les séparent et qui forment les côtés du dôme semblent là pour attacher les fenêtres, comme sont, dans une lanterne à jour, les quatre filets de métal qui joignent, à chaque coin, les quatre verres.

Ne pouvant pas porter son sanctuaire dans le ciel, Choris et l'homme divin qui exécutait sa pensée voulurent l'y faire entrer tout entier par ses vastes fenêtres. La lampe de la lanterne mystérieuse est une sorte de soleil en bois doré suspendu à la voûte, et dont chaque face représente une image de la Vierge et de l'enfant Jésus sculptés au milieu des nuages; le tout en bois doré, dit-on, et d'un seul morceau.

Les révolutions et la guerre avaient respecté ce chœur, dont la noble et majestueuse nudité n'avait rien qui tentât les pillards et les iconoclastes; mais la cupidité des gens d'église l'a profané. Dans l'ouvrage primitif de Choris, les fenêtres descendaient jusqu'aux boiseries des stalles, et la base extérieure de la lanterne ne devait recevoir aucune construction parasite qui bouchât le passage de la lumière. Les chanoines, pour le misérable revenu de quelques échoppes qui y sont adossées, ont permis qu'on rognât les fenêtres et qu'on y mît des moëllons jusqu'à la hauteur de douze pieds. Or, douze pieds de moins à ces embrasures, qui devaient venir jusqu'à terre et permettre aux passans de voir du dehors les cérémonies du sanctuaire, c'est une mutilation qui a gâté ce bel ouvrage. L'édifice a perdu sa principale convenance qui était le peu de hauteur de sa base, et cette apparence de fragilité que lui donnait sa ressemblance avec une lanterne. Je ne me connais pas en droit canon, mais s'il y a une simonie caractérisée, ce doit être l'acte de ces chanoines vendant comme un terrain vague les murs de l'église, et prenant sur le jour du sanctuaire pour loger des marchands qui font arriver jusqu'au tabernacle ces misérables bruits de la vie vulgaire qui, dans la pensée de Choris, devaient mourir contre les vitraux du chœur. Ces hommes ont fait de Dieu un principal locataire qui sous-loue une partie de sa maison pour en donner les obscurs profits à ses serviteurs indignes. Je ne sais qui pourrait se contenir en voyant dans l'intérieur les traces récentes de ces ignobles maçonneries et le peu de soin qu'on a mis à les déguiser, apparemment pour ne pas dépenser pour l'église ce qu'on tient de l'église. Serait-ce donc pour avoir à dîner quelques verres de plus de vin du Rhin? Au reste, qu'importe aux chanoines qu'on se plaigne de leurs mutilations? Ne faut-il pas leur payer un droit d'entrée pour s'en indigner?



L'autel, d'une belle forme, et peu orné, est surmonté d'une statue de la Vierge à laquelle on donne mille ans. La légende raconte que cette statue fut retirée intacte des débris d'un incendie qui consuma la ville. Deux couronnes d'or, richement travaillées et enrichies de pierreries, brillent sur la tête de la mère et de l'enfant Jésus. Les robes, brochées d'or, sont l'ouvrage des archiduchesses, filles de l'empereur Joseph Ier. Le tombeau d'Otton III, dévalisé par nos soldats en 1794, et rétabli depuis, est au pied de l'autel. Cet Otton fit beaucoup pour la cathédrale; il affectait d'aimer Aix-la-Chapelle, comme avait fait Charlemagne, et il rêva, lui aussi, d'en faire une seconde Rome. Le poison qu'il but dans les bras de la veuve de Crescentius, décapité par ses ordres, mit fin à cette brillante imitation de Charlemagne.

A l'entrée du chœur, à droite, au-dessus de la porte qui conduit à la sacristie et au dépôt des reliques, est une chaire revêtue de lames d'argent doré, avec des incrustations d'ivoire et de pierres précieuses, d'un travail exquis. La forme en est circulaire et d'une proportion charmante. Un énorme onyx, fixé au centre, attire les yeux par sa grosseur et la diversité de ses nuances. L'ivoire, divisé en petits compartimens, représente des bas-reliefs enchâssés dans des chatons de cristal, et qu'on dit grecs ou au moins romains; ils le sont certainement par les sujets, et sont dignes de l'être par l'exécution. Cette chaire est le don d'un empereur. Les jours ordinaires, on la revêt d'une chemise en bois, qu'on ne découvre que pour les étrangers; dans les solennités, on la laisse voir au peuple, et on y chante l'Évangile.

§ II.

LES RELIQUES D'AIX-LA-CHAPELLE.

Le dépôt des reliques est au-dessous de cette chaire, dans une chambre qui conduit à la sacristie. On est reçu par deux personnages spécialement chargés de les montrer aux étrangers qui peuvent ou qui veulent faire la dépense de ce spectacle. De ces deux personnages, l'un appartient à l'ordre des laïcs, et l'autre à l'église. Le premier est sans doute là pour surveiller l'état matériel des reliques, tempérer la curiosité des étrangers qui voudraient y toucher, et

donner des renseignemens tout profanes sur la valeur des ornemens et des matières d'or et d'argent qui les décorent; l'autre, à ce que je suppose, a pour emploi de comprimer les propos trop libres des sceptiques, et d'aider la foi des personnes disposées à croire. C'est un clerc tonsuré, de mine honnête, sauf les habitudes de l'état, qui l'obligent à être sérieux de bouche quand il ne l'est pas d'esprit. Le laïc nous nommait les objets sacrés, sans accompagnement de paroles liturgiques; il disait : Voici un morceau de la vraie croix; voici le suaire de Jésus-Christ. Le clerc tonsuré disait : Ceci est un morceau de la sainte croix; cela est le suaire qui enveloppa le corps de notre Sauveur. Il y avait deux hommes dans ce clerc : l'ecclésiastique qui n'omettait rien de la formule, et l'homme dont l'œil souriait à notre surprise et à nos hochemens d'incrédulité, pendant que sa bouche commentait avec onction le point d'histoire sacrée auquel se rattachait chaque objet. Le haut de sa tête riait, le bas était prêt à prêcher.

La chambre des reliques est entourée d'armoires qui sont ouvertes successivement et par ordre. Une table est au milieu, sur laquelle on apporte tous les objets qui peuvent être déplacés à la main. On nous fit asseoir sur des chaises, autour de cette table, en face de l'armoire principale qui contient les grandes reliques et les plus précieuses d'entre les petites. L'ouverture seule de cette armoire, qui couvre tout un mur de la chambre, est déjà un spectacle éblouissant. Les portes à l'intérieur sont ornées de peintures d'Albert Durer, représentant des apôtres et des saints, petites figures exécutées avec finesse et sentiment, où le dessin n'est pas sacrifié à la couleur, et qui sont sans doute de cette époque où Albert Durer disait à Mélancthon : « J'ai beaucoup aimé dans ma jeunesse la peinture fleurie et à effet, et je me suis grandement admiré dans celles de mes œuvres les plus chargées de couleur; mais depuis que je vieillis, je me suis mis à étudier la nature, et j'ai compris que la simplicité est le plus haut degré de l'art. » Dans l'intérieur de l'armoire, c'est l'or et l'argent sous mille formes; des châsses, des soleils, des calices, des reliquaires, figurant des tombeaux, ou des coupoles, ou des aiguilles de cathédrales dont chaque pointe est une pierre précieuse; des couronnes d'or, présens de personnes royales; des statuettes en argent doré, les plus rares

merveilles de l'orfèvrerie du moyen-âge et des temps intermédiaires, et déjà, pour les plus incrédules, vingt sujets de surprise et d'admiration auxquels personne n'est préparé.

Une châsse d'argent doré, longue de cinq pieds environ et haute de trois, en forme de toit ou vaisseau de cathédrale, occupe tout un rayon de l'armoire sacrée. Tout autour sont les figures des douze apôtres, en relief, agenouillés dans douze niches, occupant les deux grands côtés de la châsse. On n'en voit que six, le monument ne pouvant être regardé que de face. Au milieu, dans une niche plus élevée et qui règne dans toute la hauteur, la Vierge est assise, ayant l'enfant Jésus dans les bras; et, aux deux petits côtés, des bas-reliefs représentent les principaux mystères de la vie du Christ. L'angle que forme le vaisseau à son sommet est surmonté d'une petite galerie découpée en trèfle et à jour, sur laquelle brillent cinq chatons de forme ronde enchâssant des pierreries.

C'est dans cette châsse que sont renfermées les grandes reliques, dont l'ostension n'a lieu que tous les sept ans. La fête dure depuis le 10 juillet jusqu'au 24; pendant ces quatorze jours, la chapelle de Charlemagne se remplit d'une foule de curieux, venus là de tous les points de l'Europe, et qui contemplent dans les dispositions les plus diverses, mais avec une curiosité égale, ces précieux monumens de la foi catholique. L'ostension se fait par le clergé de la cathédrale, du haut de l'église tendue en baldaquin, et dont le balcon est recouvert de riches tapisseries. Pendant que l'un des prêtres étale l'objet sacré, deux autres placés à ses côtés, les montrent avec une baguette, et en donnent l'histoire et l'explication à la foule entassée dans l'église. Il n'est pas rare que parmi les spectateurs quelques-uns versent des larmes. A plusieurs le cœur manque, par la force de la religion rendue perceptible aux sens; ceux qui doutent sont émus par cette antiquité des témoignages, qui est, à elle seule, une authenticité; personne n'est indifférent. Toutefois Aix-la-Chapelle ne voit plus cette affluence du xve siècle, qui forçait le bourgmestre de faire fermer les portes jusqu'à ce que les premiers venus eussent fait place aux nouveaux arrivans, et qui laissait dans le trésor particulier de l'église 80,000 florins d'or offerts à la Vierge, qui les abandonnait à ses collecteurs. Les pélerins ne sont plus obligés de camper hors des murs en attendant leur tour. Les au-

berges de la ville suffisent à l'empressement des curieux; aussi le clergé d'Aix fait-il des circulaires où il regrette les pèlerinages du temps passé, et où il rappelle les miracles opérés par la vertu des grandes reliques.

Ces reliques sont : — La robe blanche qu'avait la sainte Vierge lorsqu'elle mit au monde l'enfant Jésus; cette robe est de coton, et longue de cinq pieds et demi, ce qui fait penser que la sainte Vierge a dû être de haute taille. On la montre toute dépliée, et sa ressemblance avec une chemise, lui en a fait donner ce nom dans le peuple. — Les langes dont saint Luc a dit au chapitre IV : « Vous trouverez cet enfant enveloppé dans les langes et couché dans une crèche. » On les dit d'un drap jaune, grossier comme du feutre. On les montre pliés. — Le drap dans lequel a été reçu le corps de saint Jean-Baptiste après sa décollation. Ce drap, d'un lin assez fin, est tout couvert de sang. — Le linge dont Jésus-Christ fut ceint sur la croix. Il est pareillement taché de sang, et très grossier, quoique de lin. C'est avec cette relique, la plus précieuse de toutes, qu'on donne la bénédiction chaque jour, à la fin de l'ostension.

On renouvelle tous les sept ans les enveloppes de soie où sont conservées ces quatre reliques. Les étoffes remplacées sont coupées en petits morceaux et distribuées en présens qui ne restent pas sans produit.

Les petites reliques sont ainsi appelées, non parce qu'elles sont de moindre valeur, dit le livret de la cathédrale, mais parce qu'étant moins volumineuses que les quatre premières, elles ne peuvent pas être l'objet d'une ostension solennelle du haut de la galerie. Ce sont ces reliques qu'on montre aux étrangers, et que j'ai pu voir à loisir. Elles sont nombreuses, et ma mémoire n'a retenu que les principales. Deux reliquaires d'argent doré, d'un travail admirable, représentant une église gothique, haute de trois à quatre pieds, et longue de deux à trois, contiennent : le premier et le plus grand, la pointe d'un des clous dont Jésus-Christ a été percé sur la croix; le morceau de la croix à laquelle ce clou était attaché, une dent de sainte Catherine, le grand os d'un bras de Charlemagne depuis le coude jusqu'à l'épaule; — le second : un morceau du roseau que les Juifs mirent dans la main de Jésus-Christ, quand ils le saluèrent ironiquement roi des Juifs, et un lambeau du suaire, dont son visage fut

couvert dans le tombeau; des cheveux de saint Jean-Baptiste; une côte de saint Etienne, premier martyr.

Je ne puis pas affirmer que j'aie bien vu tous ces objets sacrés, que mon œil ait tourné tout autour, et que la foi aux choses antiques ait toujours réussi à dissiper l'incertitude du témoignage de mes sens. L'éclat de ces châsses, l'élégance de ces tours gothiques d'où s'élancent mille aiguilles d'or, la splendeur des enchâssemens, l'altération des couleurs, des formes propres à chaque objet; tout cela ne me permettait pas d'en avoir une perception nette, et les accessoires me dérobaient souvent le principal. Je regardais alors le clerc tonsuré, dont l'œil souriant me disait : Il n'y a que la foi qui sauve; et dont la bouche officielle était prête à anathématiser mon incrédulité.

Je ne dirai pas non plus que j'aie bien et parfaitement vu, dans la jolie cassette d'or, qui figure la présentation au temple, le morceau du bras de saint Siméon qui y est renfermé, et l'huile miraculeusement découlée des os de sainte Catherine qu'on y conserve dans une fiole d'agathe. Mais j'ai admiré ce bouquet à tige d'or et aux fleurs de pierreries, qui sort de la fiole, comme un bouquet immortel nourri par l'huile miraculeuse. Deux petites statues, où la matière surpasse le travail, représentent Siméon élevant dans ses bras l'enfant Jésus, et Marie offrant deux colombes qui s'échappent de ses mains.

J'ai pareillement des doutes sur la grandeur de ces parcelles du corps de Charlemagne, conservés dans trois châsses. La seconde châsse, qui contient l'os du bras, depuis la main jusqu'au coude, est un don de Louis XI, lequel fit enchâsser ce précieux reste, en 1481, dans un reliquaire de trois pieds de hauteur, figurant un bras avec la main, entouré d'une manche collante. Au milieu de ce bras est un trou carré de quelques pouces, par où l'on voit, à travers un morceau de vitre, une portion de l'os. Allongez par la foi cet os de toute la longueur du reliquaire, terminez-le par cette main de géant, et joignez-y l'autre partie qui est renfermée dans la châsse en forme d'église gothique, et qui va du coude à l'épaule, vous aurez un bras d'un peu plus de cinq pieds. Si vous témoignez quelque étonnement, le laïc et le clerc veulent bien retrancher un pied, mais ne vous tiennent pas quitte à moins de quatre. Je n'ignore pas qu'Eginhard

donne à Charlemagne « un corps large et robuste, et une taille élevée, mais, ajoute-t-il, qui n'excèdent pas de justes proportions (1). » Un bras de trois pieds seulement demanderait un homme d'au moins sept pieds : quel géant faudrait-il donc pour un bras de quatre pieds? La sacristie d'Aix-la-Chapelle en est restée, en fait de critique historique, au témoignage des grandes chroniques de Saint-Denis, lesquelles font pourfendre à Charlemagne un chevalier d'un coup d'épée, et disent qu'il portait un homme armé, debout sur sa main. Si le docteur Antommarchi n'avait pas pris l'empreinte du crâne de Napoléon, les sacristains futurs n'eussent pas manqué de proportionner la tête de l'homme à son histoire, et de faire de celui qui régna de Rome à Moscou, un homme beaucoup plus grand qu'un grenadier de Frédéric II ou qu'un Patagon.

Je serais plus disposé à croire que le cor de chasse en ivoire, dit de Charlemagne, a réellement appartenu à ce prince, car il doit suffire du souffle d'un homme fort, pour en faire sortir les sons qui retentirent, il y a mille ans, dans les forêts d'Aix-la-Chapelle. Ce cor est une dent d'éléphant, — qui sait? peut-être de l'éléphant dont Haaroun-al-Reschid fit présent à Charlemagne — suspendue à un ceinturon de velours cramoisi, sur lequel on lit les mots *dein ein*, gravés en argent doré. On est libre de suspecter ce velours d'avoir été renouvelé. Le cor a deux pieds de long; il est épais et très lourd. J'ai demandé la permission de souffler dedans. Toutes mes forces d'aspiration et d'expiration réunies ont produit un faible gémissement, comme si l'instrument se fût plaint d'avoir perdu le grand homme qui lui donnait l'ame.

Parmi les autres reliquaires, j'ai remarqué une image en relief de saint Pierre, tenant d'une main la clé d'or, et de l'autre un anneau brisé de la chaîne dont il fut garotté dans les prisons de Rome; —un soleil soutenu par deux anges, et formé d'une croix autour de laquelle règne une bande circulaire d'argent doré, avec des incrustations d'émaux, et de petits compartimens vitrés où l'on voit un morceau de l'éponge qui servit à abreuver Jésus sur la croix, une épine de la couronne, des os de saint Zacharie, père de saint

(1) Corpore fuit amplo atque robusto, staturâ eminenti, quæ tamen justum non excederet... Eginh. in Karl., M. c. 22.

Jean-Baptiste, les dents de saint Thomas et de saint Barthélemy; — une croix d'or dans laquelle est enchâssée une parcelle considéble de la vraie croix; — deux reliquaires, en forme de saint sacrement, dont l'un contient la ceinture de cuir de Jésus, cachetée aux deux bouts et scellée du sceau de Constantin, et dont l'autre montre la ceinture de lin de la Vierge; — enfin une statuette de la Vierge en argent doré, dont le creux renferme plusieurs reliques, et qui est portée solennellement par deux vicaires, le jour du Saint-Sacrement, comme patrone de la ville.

Les sceptiques ont de belles raisons contre les reliques; car quoi de plus semblable qu'une corde ordinaire à la corde dont Jésus ceignait sa robe, qu'une dent ordinaire à la dent de saint Thomas, qu'une épine de prunier sauvage à l'épine de la sainte couronne, qu'un os de païen à un os de saint, qu'une éponge à laver à l'éponge trempée de fiel et de vinaigre dont on abreuva Jésus, qu'un clou rouillé à un clou de la vraie croix? Quoi de plus suspect que cette authenticité reposant sur des traditions orales, sur des approbations données par des autorités ecclésiastiques, intéressées à multiplier les preuves sensibles et populaires de la foi, sur les registres des églises intéressées à les exploiter? Quoi de plus douteux que ces conservations miraculeuses au milieu des guerres, des incendies, des pillages, dans des villes saccagées par toutes les invasions du midi et du nord, au milieu de cette Europe flottante dont la carte change tous les demi-siècles, renouvelée par l'épée et le feu? Mais les fidèles n'ont pas de moins belles raisons en faveur des reliques; car quoi de plus probable, dans l'origine d'une religion, que les croyans aient conservé des restes de ses martyrs; que des sépultures aient été pieusement violées pour en tirer quelques ossemens; qu'on ait ramassé les linges du supplice, les clous de la croix? Quoi de plus vraisemblable que, l'église ayant triomphé, ces débris aient été ou achetés aux possesseurs par les princes, ou volontairement donnés aux églises, pour être la propriété de la chrétienté tout entière? La croyance aux reliques est de celles pour et contre lesquelles il y a le plus de vraisemblance; et c'est peut-être ce qui la rend si vivace, outre qu'elle a sa racine dans l'imagination populaire et l'esprit de perpétuité si naturel à l'homme.

Est-ce donc à ce clou que je crois? est-ce à cet anneau de chaîne,

à ce petit morceau de bois noir, à ces cheveux, à ces linges ensanglantés, à cette huile découlée des os d'une sainte? Non. Mais je crois à tous ceux qui y ont cru, à ces pèlerins s'aventurant au milieu des guerres furieuses pour les aller toucher, pour en rapporter le contact sacré dans la patrie, au risque de mourir en chemin, confessés et envoyés au ciel par leur seule vertu divine; je crois à la foi de ces princes qui les faisaient enchâsser dans l'or et l'argent, et partageaient avec les reliques, les pierreries de leurs couronnes; je crois aux ardentes prières, aux élans de cœur, à tant de regards respectueux et avides qui leur ont imprimé une authenticité bien autrement imposante que l'identité exacte de la matière; je crois à ces malades, à ces humbles d'esprit, à ces pauvres sans consolation, qui sont partis d'Aix-la-Chapelle guéris, redressés, riches, pleins d'espérance, après les avoir contemplées! Je crois à la pénitence de ces reines, princesses et grandes dames, qui léguaient leurs diamans aux reliques d'Aix-la-Chapelle, voulant que le don de ces bijoux, qui leur avaient donné tant de fol orgueil pendant leur vie, purifiés par ce saint et dernier usage, leur fût compté au jour du jugement comme une bonne œuvre! Les reliques ne sont vraies que par le consentement universel, lequel est plus fort que tous les actes de notaires romains, que tous les registres d'églises, que tous les cachets des empereurs; c'est pour cela qu'on ne les peut pas voir froidement. Malheur à celui qui ne trouverait qu'à rire en présence de ces emblèmes que la foi de tant de générations a sanctifiés, qui ont été le baume de tant de blessures, la réparation ou le soulagement passager de tant de maux, qui dans des époques de ténèbres et d'anarchie, où l'homme manquait à l'homme, où le présent était intolérable et l'avenir dans le ciel, ont donné aux pèlerins quelques heures d'exaltation fortifiante, et les ont rafraîchis un moment dans leur rude voyage vers le terme de la réparation éternelle!

Mais si les reliques ne sont vraies que par le consentement universel, sitôt que ce consentement se retire, il n'y a pas de moyen humain d'authenticité qui puisse les garantir du doute et de l'abandon. Alors le sanctuaire où sont conservées les reliques n'est plus qu'un cabinet d'antiquités. Les châsses d'or et d'argent, bénites par les évêques, deviennent des écrins de l'orfévrerie du moyen-âge. L'homme d'église qui les montre n'ose plus se signer devant le

morceau de la vraie croix, ni s'incliner devant la ceinture du Christ, devant le lin sur lequel a dégoutté le sang de son flanc. Il sourit pour mettre à l'aise les incrédules, et ne pas paraître trop peu de son siècle. Au lieu d'être un pélerin qui a quitté sa ville sur la foi de la bonté divine, qui a dit adieu à sa femme, à ses enfans, emportant des provisions pour un jour au début d'un voyage qui lui demandera des mois, le visiteur des reliques est un voyageur qu'on fait asseoir; — le pélerin s'agenouillait; — avec lequel on fait prix à la porte, moyennant quoi il lui sera permis de toucher les reliques, de les peser dans sa main, d'élever des doutes, de se récrier, d'entrer en discussion avec l'homme d'église chargé de l'ostension, lequel défendra ses reliques de bouche, en les abandonnant de cœur. Tel est l'état des croyances, du côté de l'église qui les fait voir, et qui en tire un revenu régulier, et du côté des visiteurs qui croient que le spectacle vaut l'argent. Le visage du clerc tonsuré en est l'expression la plus exacte; c'est un visage de transaction; ses lèvres rompues aux paroles liturgiques, et où les habitudes de la profession ont paralysé le sourire, ne manquent pas à l'église; mais ses yeux s'accommodent avec le siècle. Si c'est le hasard seulement qui a donné cette physionomie double à ce jeune homme, peut-être candide au fond et plein de foi, je dirai que le hasard est peu favorable au culte des reliques.

Le tarif de la visite aux reliques est exorbitant. C'est une habitude illibérale du clergé d'Aix-la-Chapelle; à Cologne, l'ostension des crânes des trois rois mages est encore plus chère. Cette sorte d'impôt est inconnue en France, où les reliques, il est vrai, sont rares, et les curieux de reliques peu communs. Le peuple, où sont les demeurans de toutes les religions qui s'en vont, ne voit les reliques que tous les sept ans, quand la vue n'en coûte rien. Il y a pourtant beaucoup de pauvres gens pour qui une ostension plus fréquente et gratuite serait un grand soulagement moral. On voit ici des hommes du peuple, des vieillards, collés aux tribunaux de pénitence, comme ailleurs les femmes, et s'y confessant des fautes et peut-être des horribles tentations de la pauvreté. D'autres agenouillés sur les degrés d'une chapelle, immobiles, prient avec ardeur. L'église est pour eux un toit pendant la pluie, une maison qui ne repousse pas la prière du pauvre, mais qui ne l'exauce guère que

dans l'autre vie. Des gens de la campagne, après le marché, et avant de retourner dans leur village, viennent réciter un rosaire dans un coin de l'église, derrière un pilier, sûrs d'être entendus par le Dieu qu'on adore à l'autel. Dans le cloître qui conduit à la cathédrale, on voit quatorze tableaux, attachés au mur à des distances égales, et représentant divers sujets de la vie de Jésus-Christ. Au bas de chaque tableau est un banc grossier, en forme de prie-dieu, où l'on vient réciter des prières particulières. C'est sur un de ces bancs, devant le tableau qui représente Jésus-Christ disant cette belle parole, « laissez les petits enfans venir à moi, » que je vis une femme en haillons, qui paraissait exténuée, et qui était venue au cloître peut-être pour oublier la faim. Elle tenait dans ses bras un enfant, maigre comme elle, qui regardait par-dessus son épaule, et souriait pendant que sa pauvre mère priait. Mon premier mouvement fut de penser à lui donner quelque argent. Mais, après une courte réflexion, je la laissai achever sa prière, et m'allai placer à la sortie du cloître, pour l'attendre au passage et lui faire mon aumône. Elle se leva, fit une révérence, et se traîna jusqu'à la porte, en regardant à droite et à gauche, avec cet air stupide que donne l'habitude de la misère irréparable. Je lui mis rapidement une pièce de monnaie dans la main. Elle la prit, la baisa, et fit un signe de croix, en balbutiant quelques mots allemands; peut-être pensa-t-elle que celui qu'elle venait de prier lui avait envoyé cette aumône. Ah! sans doute, « il faut une religion pour le peuple; » qui pourrait le nier? mais malédiction à une société qui dit ce mot avec une arrière-pensée d'égoïsme, et qui se croit quitte avec le peuple quand elle lui laisse ses églises! Il faut une religion pour le peuple, mais il lui faut aussi des impôts doux, des écoles et du pain! même quand il aura tout cela, il lui restera assez de maux et de souffrances; c'est pour ces maux et ces souffrances sans remède qu'il faut une religion, mais non pour dispenser les gouvernemens du devoir de soulager ceux qui souffrent la faim et le froid, et d'empêcher qu'il y ait des pauvres faute de travail.

§ III.

BORCETTE.

Borcette est un bourg au sud d'Aix-la-Chapelle, non loin de la porte Marschier. C'est une longue rue sur le penchant d'une colline très rapide, où les maisons s'entassent et semblent se soutenir contre la chute jusqu'au bas d'un vallon qui court de l'est à l'ouest, et qu'arrose la Worm. Borcette n'était encore, au IXe siècle, qu'une forêt de chênes peuplée de sangliers qui durent entendre le son du cor de Charlemagne, et d'où lui vint son nom de *Porcetum*. Vers la fin du Xe siècle, l'empereur Otton II donna la forêt à Grégoire, prince grec, frère de sa femme Théophanie, lequel y fonda un monastère bénédictin, dont il fut l'abbé. L'abbaye attira des serfs, les serfs des hommes libres; ceux-ci bâtirent un village, qui peu à peu devint un bourg. L'esprit des temps modernes, dont l'instrument le plus puissant a été la révolution française, a fait de l'abbaye une propriété particulière, et de son église une paroisse commune à tous, et des descendans des serfs de Grégoire une population de drapiers industrieux et riches et de faiseurs d'aiguilles qui rivalisent avec celles de l'Angleterre.

La curiosité de Borcette, ce sont ses eaux chaudes dont les vapeurs se répandent en nuage tiède et argenté sur la partie basse de la ville. La source la plus considérable est entourée d'une large margelle de puits, d'où on la voit s'échapper avec bruit et à gros bouillons, d'un fond de sable mobile qu'elle soulève sans cesse et qui sans cesse retombe. La chaleur de cette source est de cinquante degrés de Réaumur. Il n'y a que la vue d'une mine d'or ou de diamant qui pût intéresser plus vivement que cette masse liquide qui sort de là de temps immémorial, en même quantité, avec la même température, offrant aux pauvres gens une eau qui leur peut servir à mille usages. Les ménagères de Borcette ont un petit seau attaché au bout d'une corde, qu'elles jettent par-dessus le parapet et qu'elles retirent plein d'une eau bouillante où les œufs cuisent en trois minutes. La vue de cette source n'est du reste pas plus gratuite pour l'étranger que celle des reliques. A peine est-on penché

sur la margelle qu'une femme d'une maison voisine vient ouvrir une petite grille qui ferme une échancrure pratiquée dans le puits, remplit aux plus gros bouillons de la source un grand verre à bière, et vous l'apporte sans mot dire. La langue de Borcette pourrait n'être comprise que de peu de gens, celle des gestes l'est de tout le monde. On s'exécute, et après avoir goûté avec précaution de cette eau, qui sent l'œuf pourri, on donne quelques silbergros à l'Hébé de la source, qui vous remercie, par un faible salut, indifférente, *maîtresse de ses sens*,

Et comme accoutumée à de pareils présens.

Toutes les eaux chaudes de Borcette, après avoir servi à différens établissemens de bains, vont se réunir dans un canal, d'où elles se dégorgent, partie dans un petit lac en forme de carré long, bordé d'arbres, et sur lequel flottent de légères fumées, partie dans un ruisseau, qui coule parallèlement à un autre ruisseau d'eau froide, dont il n'est séparé que de quelques pas. Chemin faisant, ces ruisseaux se grossissent de petites sources minérales éparses dans tout le vallon, et font mouvoir des fabriques et de moulins. La masse entière prend alors le nom de Worm ou rivière chaude, passe tout près d'Aix-la Chapelle, reçoit toutes les eaux qui forment le Worm particulier de cette ville, et va se jeter à sept lieues de là, en manière de rivière, dans la Roer, dont le nom a désigné pendant dix-huit ans l'un de nos plus beaux départemens du Rhin. Le petit lac de Borcette, appelé l'Etang chaud, à cause des eaux chaudes qu'il reçoit, ne gèle jamais, protége de ses tièdes exhalaisons quelques plantes aquatiques, qui ne croissent ordinairement que dans les climats du midi, et nourrit quantité de poissons médiocres. On ne peut manger de ces poissons qu'après les avoir fait dégorger longtemps dans l'eau froide; ils meurent à l'instant, si de l'eau froide on les rejette dans l'étang où ils sont nés. De beaux cygnes, qui vivent en liberté sur ces mille ruisseaux, s'accommodent de ce poisson tel qu'il est, et le mangent sans préparation. On voit leurs longs cous onduleux sortir du milieu des roseaux, d'où ils s'élancent comme des oiseaux sauvages, avec un grand bruit d'ailes et un frémissement particulier que ne font jamais entendre les cygnes claquemurés de nos pièces d'eau bourgeoises.

A l'est de Borcette, le lit épuisé d'un petit ruisseau, qui coule à travers des taillis, mène les amateurs de chemins infréquentés et de ruines douteuses sur les bords d'un étang desséché, d'où s'élève un pan de muraille antique en forme de tour carrée, seul reste d'un édifice dont les décombres amoncelés au pied de la muraille sont recouverts d'arbres poussés entre les pierres, et nourris par les pluies du ciel et les vapeurs de la vallée. Ce serait là qu'avec un peu de cette complaisance si facile aux voyageurs venus de loin, on pourrait placer ce château de Charlemagne où se passa l'épisode d'Eginhard et d'Emma. Ce serait là qu'Eginhard, après un rendez-vous d'amour avec la fille de l'empereur, durant lequel les heures s'étaient écoulées et beaucoup de neige était tombée dans la cour du château, aurait été porté sur les épaules d'Emma, afin que Charles, dont les yeux étaient si perçans, ne voyant que des pas de femme sur la neige, n'eût aucun soupçon de l'aventure. Si ce n'est pas à cette place même que la belle Emma punit son royal père de cette jalousie plus qu'étrange qui porta Charlemagne à ne pas marier ses filles, ce ne doit pas être très loin de là; et si l'aventure ne s'est pas tout-à-fait passée ainsi, peu de choses vraies sont plus vraisemblables. C'en est assez toutefois pour donner un sens à cette ruine, contre laquelle un riche propriétaire d'Aix-la-Chapelle, homme à écusson armorié, a fait bâtir une habitation de campagne, qui protégera contre les marchands de pierres toutes taillées l'asile des amours d'Eginhard et d'Emma.

§ IV.

LE LOUISBERG.

Le Louisberg est, après la cathédrale pour quelques voyageurs, avant la cathédrale pour le plus grand nombre, la principale curiosité d'Aix-la-Chapelle. J'entendais ce nom à toutes les tables d'hôte. — « Vous allez à Aix-la-Chapelle? — Oui. — Ne manquez pas de monter le Louisberg. » Dans la voiture publique, encore ce Louisberg. — « Monsieur va sans doute voir Aix-la-Chapelle pour son plaisir? — Oui, s'il n'y pleut pas comme à Liége. — Il ne faut pas oublier le Louisberg. » Viennent ensuite les conseils et les itinéraires. —

« Ne prenez pas de guide; ils sont chers et importuns; on peut aller seul au Louisberg; il suffit de prendre à droite, puis à gauche, puis à droite, puis à gauche et à droite. » A la descente de voiture: — « Monsieur veut-il quelqu'un pour le conduire demain au Louisberg? » Le lendemain à peine au bas de l'escalier: — « C'est moi qui dois mener monsieur au Louisberg. — Mais je n'ai demandé personne. — Ah! » Et voilà un homme qui se croit volé, et qui souhaite intérieurement que je me casse le cou avant d'arriver au Louisberg. Dans la rue: — « Monsieur va-t-il au Louisberg? C'est par ici. » — Et déjà l'officieux guide me devance de quelques pas. Qu'est-ce donc que ce Louisberg?

Avant 1807, le Louisberg était pour les géologues une énorme masse de sable mélangé de coquillages pétrifiés, nue, stérile, sans verdure, et d'un difficile accès. La même main qui, en 1807, donnait au commerce d'Aix-la-Chapelle un développement inoui, qui portait à quatre-vingt-dix le nombre de ses fabriques de draps, et à neuf mille le nombre d'ouvriers employés à cette industrie, qui améliorait les laines indigènes, et introduisait dans le pays les moutons de race espagnole, la même main qui donnait à l'habile mécanicien Jecker les bâtimens et les jardins d'une abbaye pour y établir une immense fabrique d'épingles, transportait sur les flancs arides du Louisberg, de la terre et des arbres qui en font aujourd'hui une magnifique promenade. Cette main, c'était celle de Napoléon, dont le nom est resté si populaire à Aix-la-Chapelle, qu'on y arrête encore dans les rues et qu'on y cite devant le magistrat, de braves gens qui, en sortant du cabaret, ont crié Vive l'empereur! C'est que sous Napoléon ils étaient mieux payés, et travaillaient moins; c'est que leur ville était la tête de la France du côté de l'Allemagne, et qu'ils y avaient vu, en 1804, le vrai descendant de Charlemagne; c'est qu'au lieu d'une garnison de lourds soldats du Stralsund, qu'on envoie là de l'autre bout de la Prusse, et qui obtiennent, dans leurs momens libres, l'autorisation de porter des fardeaux pour le compte des particuliers, ils étaient gardés par des soldats gais et bons vivans qui avaient battu toutes les armées de l'Europe. Un chemin pavé, bordé de sapins et de peupliers, va de la ville au pied du mont. Deux allées sablées, qui montent en escalier double le long de ses flancs, amènent des deux côtés, et par une pente

douce, les gens de pied et les voitures, jusqu'à une pyramide en pierre qui en marque le point le plus élevé. Cette pyramide, élevée par nos ingénieurs, correspondait à l'une des pointes de la grande base triangulaire établie pour la levée du plan topographique des départemens unis du Rhin. C'est de là que l'un de nos colonels du génie faisait ses observations astronomiques. Une inscription française, gravée sur la pyramide, indiquait ces diverses circonstances. En 1814, les soldats du Stralsund abattirent la pyramide; le roi de Prusse l'a fait relever; mais l'inscription française a été remplacée par une inscription allemande, et le nom de Napoléon ne s'y lit plus.

La vue qu'on a du Louisberg est ravissante. Au sud, la ville et ses tours, et le vaisseau du chœur de la cathédrale, ce toit de la lanterne mystérieuse, la porte dite de Charlemagne, les hauteurs du vallon de Borcette, la ruine d'Éginhard, et tout autour de la ville, ce grand parc anglais jeté sur des fossés comblés; des routes qui, partant de tous les points de la ville, s'enfoncent dans des forêts, et en ressortent au bout de l'horizon; des maisons de campagne à l'entrée des bois; des fumées s'échappant des houillères; des moulins à vent sur tous les mamelons, de petites collines avec leurs vallons, leurs ruisseaux, leurs forêts, leurs prairies, leurs champs enclos de haies, leurs villages cachés dans les arbres; quelques lieux historiques, le Salvatorsberg (Mont-du-Sauveur), couronné par une église et un bâtiment rustique; le Bergerbusch (Bois-du-Mont), que les Français appelaient le *Bosquet Pauline*, parce que la princesse Pauline aimait à s'y promener; la hauteur de Melaten sur laquelle se dressaient jadis les fourches patibulaires où étaient pendus les criminels non bourgeois, et que les Français abattirent; à l'ouest et au nord, l'*Empire d'Aix-la-Chapelle*, qui avait cinq quarts d'heure de longueur sur une lieue de largeur, petit empire ceint tout autour d'un fossé et d'une haie, et divisé en quartiers dont chacun avait son capitaine, son lieutenant et son enseigne; à trois quarts de lieue de l'une des portes d'Aix, Vaels, village belgique, dont les manufactures de draps et d'aiguilles sont mues par un ruisseau qui fait frontière entre la Belgique et la Prusse. Enfin, le mont lui-même attire les regards par ses belles plantations, ses bosquets étagés dans les intervalles des allées, son petit temple à

colonnes et son pavillon chinois qu'il ne faut pas voir de trop près, et sa rotonde où se donnent les rendez-vous d'amour et les rendez-vous de boire, deux choses qui se font sous tous les gouvernemens, et comme ici, à ciel ouvert.

Dans cet horizon plus varié qu'étendu, trois grands hommes ont laissé la trace de leurs pas; César, qui vint y exterminer les Éburons; Charlemagne, qui y sema de la race saxonne arrachée du sol natal, et qui mourut à Aix-la-Chapelle; Napoléon, qui vint y chercher le méridien de la France rhénane, y fonder des fabriques d'épingles, et y planter une promenade. Dans l'intervalle, les Normands, dont Charlemagne avait vu avec effroi les barques longues pirater jusque dans son port de Narbonne, passèrent sur la ville et la détruisirent; saint Bernard y prêcha la croisade, alors que Conrad III y tenait sa cour, et qu'on y menait, dit Philippe, le compagnon de saint Bernard, une vie de voluptueux et de fous; au XIII[e] siècle, Rodolphe d'Habsbourg voulut s'y faire couronner; mais comme les princes lui refusaient le serment sous prétexte qu'il n'avait pas en main le sceptre impérial, il prit le crucifix qui était sur l'autel, et dit : Voici qui me tiendra lieu du sceptre, et qui me servira à châtier tous ceux qui seront infidèles à l'empire ou à moi. Charles-Quint, roi des Espagnes et des Amériques, y fut couronné empereur d'Allemagne. Enfin, la paix fameuse d'Aix-la-Chapelle y fut signée, en 1668, entre la France, l'Espagne, la Hollande et l'Angleterre, paix glorieuse pour la France, bien différente de cette paix qu'on lui accorda, en 1818, dans un congrès de rois vaincus dix fois, vainqueurs une fois, lesquels signèrent, le 14 novembre, la retraite de France des troupes alliées, et furent remerciés par le duc d'Angoulême, expédié pour cela en courrier confidentiel par Louis XVIII.

§ V.

LA LÉGENDE DE CHARLEMAGNE.

La poésie et la science y eurent aussi un pèlerin illustre, ce fut Pétrarque qui fit quelque séjour à Aix-la-Chapelle dans son grand voyage en France et en Allemagne. Il écrivit à Jean Colonne, son

protecteur et son ami, la lettre suivante qui peut passer pour l'une des plus piquantes légendes d'Aix-la-Chapelle.

« J'ai vu la ville d'Aix, résidence de Charlemagne, et, dans une église bâtie en marbre, le tombeau de ce prince si révéré de ces peuples barbares. Quelques prêtres de cette église nous ont amusés d'un conte qu'on n'entend pas sans plaisir, et qu'ils m'ont montré écrit. Depuis lors je l'ai trouvé raconté avec plus de soin dans des écrivains modernes, et j'ai l'idée de vous le faire connaître. Toutefois, je ne veux pas qu'on me recherche pour la vérité du fait, qui reste, comme on dit, à la charge de ses auteurs.

« On raconte donc que le roi Charles, que, par le surnom de Grand, ils *osent* égaler à Pompée et à Alexandre, tout énervé des caresses d'une femme qu'il aimait à la folie, oubliant sa gloire, dont il s'était montré jusque-là si jaloux, négligeant les affaires du royaume et toute autre chose, enfin, s'oubliant lui-même, au grand chagrin et au grand dépit des siens, ne trouvait depuis long-temps de goût et de plaisir qu'aux embrassemens de sa maîtresse. Enfin, quand il n'y avait plus de remède, un fol amour fermant les oreilles royales de Charles aux conseils de la raison, une mort inespérée emporta la jeune femme, cause de tous ces malheurs, et mit dans tout le palais une joie immense, mais cachée. Mais on vit bientôt que plus la passion du roi avait été honteuse, plus ses regrets étaient violens. Sa fureur, loin d'être calmée par cette mort, passa tout entière sur ce cadavre défiguré et livide. Il le fit embaumer dans des parfums, le chargea de pierreries, le revêtit de pourpre, et, nuit et jour, il le pressait dans ses bras, et le couvrait de baisers avides et de larmes.

« Mais que doit être un règne, sinon une domination juste et glorieuse? Qu'est-ce, au contraire, que l'amour, sinon une servitude injuste et sans honneur?

« Tandis qu'il arrivait de toutes parts vers l'amant ou plutôt vers l'insensé (1) des ambassadeurs de toutes les nations, des chefs d'armée et des gouverneurs de provinces, qui venaient l'entretenir des plus graves intérêts de l'Europe, lui, couché sur son lit, malheu-

(1) Il y a dans le latin un calembour qu'on ne peut pas rendre en français : Ad *amantem* seu (rectiùs) ad *amentem*...

reux, seul, les portes fermées en dedans, restait attaché à ce corps tant aimé, l'appelant souvent du nom d'amie, comme si elle eût été vivante et qu'elle eût pu lui répondre. Il lui confiait ses soucis et ses peines, il lui murmurait de douces paroles, il poussait ces soupirs, il versait ces larmes, accompagnemens éternels de l'amour. C'était un misérable soulagement, mais le seul que ce roi, d'ailleurs si sage, dit-on, en toutes choses, fût libre de choisir.

« Ils ajoutent à ce récit des détails que je crois impossibles et que je ne juge pas convenable de te raconter. — L'évêque de Cologne, homme rénommé pour sa sagesse et sa sainteté, se trouvait alors à la cour. Il était le premier des personnages de la suite du roi et la voix prépondérante dans ses conseils. Ce prélat, ému de compassion pour son seigneur, et voyant que les remèdes humains étaient sans vertu, tourna ses pensées vers Dieu et lui adressa de continuelles prières, disant qu'en lui reposaient toutes ses espérances, et lui demandant avec des gémissemens qu'il mît fin à ce malheur. Après avoir long-temps prié, et quand il ne paraissait pas encore près de finir, il fut enfin consolé, un certain jour, par un miracle éclatant. Comme il disait la messe, selon sa coutume, et qu'après les plus pieuses prières, il se frappait la poitrine et arrosait l'autel de larmes, une voix descendue du ciel lui dit que la cause du délire de Charles était sous la langue de la femme morte. Le sacrifice achevé, il courut tout joyeux dans la chambre où était le corps, et où sa familiarité très connue avec le roi lui donnait le droit de pénétrer; il introduisit secrètement son doigt dans la bouche du cadavre, et trouva sous la langue glacée et roide une pierre précieuse enchâssée dans un petit anneau, qu'il arracha en toute hâte et emporta.

« Peu d'instans après, Charles rentra dans cette chambre, et courut, selon sa coutume, au cadavre, pour y renouveler ses stériles embrassemens; tout à coup il s'arrête à la vue de ce corps desséché; ses cheveux se dressent sur sa tête; il a horreur d'y toucher. Bientôt il ordonne qu'on l'enlève et qu'on le porte à la sépulture. Mais sa passion s'est tournée tout entière sur l'évêque de Cologne; il l'aime, il le recherche; de jour en jour il s'attache plus fortement à lui. Désormais, il ne fait rien que de son avis, et ne veut s'en séparer ni de jour ni de nuit.

« Le prélat, homme plein de sens et de prudence, résolut de se débarrasser d'un poids que tant de gens peut-être eussent désiré, mais qui lui parut insupportable. Toutefois, craignant que, si l'anneau passait dans les mains d'un autre, ou s'il était brûlé, il n'en résultât quelque péril pour son maître, il l'alla jeter dans un marais voisin.

« Charles habitait alors la ville d'Aix avec tous les grands. De ce moment, il la préféra entre toutes les autres villes. Rien ne lui plaisait plus que son marais ; il prenait le plus vif plaisir à s'asseoir sur ses bords, à se baigner dans ses eaux, à respirer ses exhalaisons, qu'il trouvait plus suaves que des parfums. Finalement, il y transporta sa cour, et faisant jeter d'énormes môles dans les eaux du marais, il s'y bâtit à grands frais un palais et une église, afin qu'aucune affaire, divine ni humaine, ne pût l'en arracher. Il y passa le reste de sa vie, et y fut enseveli. »

Heureuse ville, qui a eu pour fondateur Charlemagne et pour légendaire Pétrarque !

NISARD.

donne à Charlemagne « un corps large et robuste, et une taille élevée, mais, ajoute-t-il, qui n'excèdent pas de justes proportions (1). » Un bras de trois pieds seulement demanderait un homme d'au moins sept pieds : quel géant faudrait-il donc pour un bras de quatre pieds? La sacristie d'Aix-la-Chapelle en est restée, en fait de critique historique, au témoignage des grandes chroniques de Saint-Denis, lesquelles font pourfendre à Charlemagne un chevalier d'un coup d'épée, et disent qu'il portait un homme armé, debout sur sa main. Si le docteur Antommarchi n'avait pas pris l'empreinte du crâne de Napoléon, les sacristains futurs n'eussent pas manqué de proportionner la tête de l'homme à son histoire, et de faire de celui qui régna de Rome à Moscou, un homme beaucoup plus grand qu'un grenadier de Frédéric II ou qu'un Patagon.

Je serais plus disposé à croire que le cor de chasse en ivoire, dit de Charlemagne, a réellement appartenu à ce prince, car il doit suffire du souffle d'un homme fort, pour en faire sortir les sons qui retentirent, il y a mille ans, dans les forêts d'Aix-la-Chapelle. Ce cor est une dent d'éléphant, — qui sait? peut-être de l'éléphant dont Haaroun-al-Reschid fit présent à Charlemagne — suspendue à un ceinturon de velours cramoisi, sur lequel on lit les mots *dein ein*, gravés en argent doré. On est libre de suspecter ce velours d'avoir été renouvelé. Le cor a deux pieds de long; il est épais et très lourd. J'ai demandé la permission de souffler dedans. Toutes mes forces d'aspiration et d'expiration réunies ont produit un faible gémissement, comme si l'instrument se fût plaint d'avoir perdu le grand homme qui lui donnait l'ame.

Parmi les autres reliquaires, j'ai remarqué une image en relief de saint Pierre, tenant d'une main la clé d'or, et de l'autre un anneau brisé de la chaîne dont il fut garotté dans les prisons de Rome; —un soleil soutenu par deux anges, et formé d'une croix autour de laquelle règne une bande circulaire d'argent doré, avec des incrustations d'émaux, et de petits compartimens vitrés où l'on voit un morceau de l'éponge qui servit à abreuver Jésus sur la croix, une épine de la couronne, des os de saint Zacharie, père de saint

(1) Corpore fuit amplo atque robusto, staturâ eminenti, quæ tamen justum non excederet... Egiuh. in Karl., M. c. 22.

de ses idées particulières. Au moins les partisans de l'amnistie ont-ils pour eux la générosité de cette grande mesure ; mais ceux qui ont affecté de rappeler fastueusement les immenses bienfaits des lois de septembre choisissaient encore plus mal leur moment. La France doit-elle se mettre à la remorque d'un assassin, et la législature s'assembler nécessairement au bruit des détonations meurtrières, pour en faire jaillir des lois de circonstance; non, c'est l'affaire des partis, de faire triompher le particulier sur le général, et celle du gouvernement, de maintenir l'intérêt général au-dessus et en dehors des déclamations des partis, de veiller à ce qu'on ne corrompe pas ou qu'on n'effraie pas l'esprit public en grossissant outre mesure, un évènement douloureux, mais qui ne peut faire date dans l'histoire du pays. Il faut louer le gouvernement de cette modération intelligente, il faut louer le pays de son attitude ferme et recueillie, et oublier un crime obscur et isolé.

Ces salutaires convictions, qui ont simultanément pénétré la population et le pouvoir, ne paraissent pas avoir été également senties par les autorités de tous nos départemens. A propos de l'attentat du 25 juin, quelques préfets ont cru se devoir d'adresser à leurs administrés des proclamations qui n'allaient à rien moins qu'à jeter l'alarme là où tout était disposé au calme et à la confiance, qu'à faire d'un attentat isolé un vaste complot contre l'ordre légal. C'est là un zèle bien mal employé, un dévouement bien inopportun. Les proclamations, s'adressant surtout à la classe ouvrière, ont pour but de grossir un évènement et de l'imprimer profondément dans l'esprit de la population. Or, n'était-ce pas aller contre toutes les règles du bon sens, que de mettre ainsi la publicité de l'éloquence officielle au service du crime d'Alibeau? Quel rapport peut exister entre le reste de la France et cet homme dont le nom et la triste célébrité ne seraient peut-être jamais sans cela sortis de Paris? Il y a une autre manière de comprendre les intentions du pays et du gouvernement. Que veulent les assassins? Détruire la tranquillité et le bonheur de la France! Eh bien! messieurs les préfets, le meilleur moyen de déjouer les projets des assassins, c'est de contribuer le plus efficacement possible à l'accroissement de cette prospérité universelle; c'est là un moyen plus direct et plus convenable de démontrer l'impuissance des partis ou de ceux qui s'en donnent faussement comme les représentans. Quant à ceux des hauts administrateurs qui pourraient nourrir certaine arrière-pensée d'exploiter cet évènement en faveur d'anciens patrons dépossédés, il serait à désirer que cette éloquence officielle fût pour eux le chant du cygne.

Faut-il croire à de grands et prochains remaniemens dans le personnel de l'administration? Aurons-nous une fournée de pairs? Quelques journaux, pressés sans doute, ont déjà donné les noms des nouveaux législateurs héréditaires; il paraît cependant que la question n'a pas été seulement mise en délibération dans le conseil des ministres, et qu'elle est positivement ajournée. M. Baude ira-t-il à Alger? Nous ne savons, mais le maréchal Clauzel retarde bien long-temps son retour dans cette

colonie qui a tant besoin de sa présence. La défense de la petite garnison de Bougie a été glorieuse pour nos armes, et prouve la nécessité de jeter quelques troupes de plus sur ce point important.

D'autres places restent également vides, non plus dans des ministères ou au conseil d'état, mais dans des académies : les concurrens sont moins nombreux et leur installation plus modeste. Ce sont d'abord deux places dans l'Académie des sciences morales et politiques; les concurrens qui paraissent avoir le plus de chances sont MM. Tocqueville et Rossi.

Un jeune et loyal publiciste, M. Lerminier, n'a point cru devoir lutter contre un collègue du Collége de France, recommandé par de plus anciens services. Le culte de la science corrige les ambitions trop précoces, et enseigne la valeur du travail et de la persévérance. M. Rossi est un esprit plein d'élévation et de sérénité, plus étendu que profond, laborieux et suffisamment ouvert à la nouveauté. M. Tocqueville est l'enfant gâté des académies; pour la seconde fois le prix Monthyon vient de lui être décerné. L'Académie ne saurait d'ailleurs que gagner à l'adjonction d'un talent aussi impartial, aussi jeune, et beaucoup plus théoricien que pratique.

L'Académie des sciences remplacera-t-elle jamais M. Ampère, ce religieux savant, cet homme vraiment créateur qui avait donné à la morale la plus pure une base mathématique, et qui faisait jaillir, de l'observation des faits matériels, les aperçus métaphysiques les plus ingénieux. La mort de M. Ampère laisse également une place vacante au Collége de France.

L'Académie des beaux-arts vient de perdre le moins ancien de ses membres, M. Reicha; M. Halevy se présente pour lui succéder. Enfin, à l'Académie des sciences, M. Petit-Radel, ce collecteur infatigable du Musée Cyclopéen ou Pelasgique se fera long-temps regretter.

A l'extérieur, la vie politique ne se manifeste guère qu'en Angleterre. Le bill des corporations municipales de la chambre des lords a été rejeté, le 27 juin, par une majorité de 142 membres présens contre 75, et de 78 membres votant par procuration contre 48; majorité intégrale contre la bill, 97. Ce vote a été précédé d'une des discussions les plus mémorables qui aient retenti sous les voûtes de Westminster. Il ne s'agit plus en effet aujourd'hui de guerres à l'étranger, comme du temps de Chatham et de M. Pitt, mais de la guerre dans le sein même de la trinité britannique; il ne s'agit plus de défendre des Américains d'au-delà des mers, mais des Irlandais qui grondent à vos portes; ce n'est plus une question de ministère, c'est une question de réforme de la pairie. Comme on voit, le terrain s'est singulièrement agrandi, et il ne faut point s'étonner si lord Melbourne, une des consciences politiques les plus probes et les plus loyales de l'Angleterre; si le vétéran de la liberté, l'homme qui a combattu un demi-siècle pour la cause des réformes, le vénérable comte Grey; si le neveu de Fox, lord Holland, ont élevé une dernière fois la voix pour signaler à la pairie le gouffre qu'elle ouvrait sous ses pas.

Le discours de lord Melbourne est empreint d'une remarquable éner-

gie et de tous les caractères de la conviction; point ou peu d'ironie, cette arme des Brougham et des Lyndhurst; mais un accent élevé, sincère, entraînant, la dernière prière, la dernière réclamation, le dernier cri d'un homme politique qui demande à des adversaires de n'être pas eux-mêmes les instrumens de leur propre ruine. Bien loin que lord Melbourne ait songé à agir sur la chambre par les menaces, nous trouvons, au contraire, à chaque instant des protestations en faveur de la dignité et de la puissance de la noble chambre : *Nobody can injury your authority, my lords, but yourselves* (*loud cheers*).

Certes, il y a loin de l'éloquence passionnée et foudroyante du premier ministre à cette suite d'épigrammes, de justifications personnelles, de citations latines, qui forment le discours de lord Lyndhurst. Apercevant M. O'Connell dans une tribune, l'ex-chancelier a appliqué au grand agitateur ces paroles de Cicéron : *Etiam in senatum venit, notat, designat que oculis ad cædem unum quemque nostrum.* Mais, poursuit l'orateur, Catilina avait au moins du courage.

Au moment où nous écrivons, les paroisses de Marylebone, Pancrass, Finsbury, se forment en *meetings*, et du haut des *hustings* le grand agitateur foudroie peut-être son imprudent antagoniste.

Le moyen conciliatoire proposé par lord Grey arrivait trop tard ; mais son discours si modéré, cet avertissement qui sort en quelque sorte de la tombe, étaient nécessaires pour prouver à tous les esprits de bonne foi le mauvais vouloir de la chambre des pairs. Lord Holland avait-il besoin, après cette déclaration du duc de Wellington : « qu'il ne consentirait jamais à admettre les classes inférieures à la jouissance des droits électoraux, » de citer Wilkes pour justifier M. O'Connel, car le nom de M. O'Connel erre sur toutes les lèvres en Angleterre; il semble qu'un seul homme ait absorbé en lui l'intérêt général; c'est bien moins encore le bill des corporations que la personne du grand agitateur qu'attaquent les tories ou que défendent les whigs.

La conduite des deux partis après le vote n'a pas été moins remarquable; lord Ellenborough, au nom de la majorité conservatrice, a demandé qu'une commission fût chargée de rédiger les raisons qui ont engagé leurs seigneuries à rejeter les amendemens des communes, et lord Roseberry, au nom de la minorité libérale, a signé une protestation suivie d'un exposé de motifs. Le bruit courait dans la Cité que lord Melbourne avait offert sa démission. Les deux partis en appellent au pays. En Angleterre on n'aime pas à se décider, à prendre un parti tranché. Le ministère ne peut se retirer, parce que toute combinaison tory est impossible; une création de pairs répugne trop profondément aux mœurs aristocratiques de l'Angleterre. Nous croyons, pour notre part, à une prorogation de courte durée, pendant laquelle les lords de l'opposition retourneront dans leurs châteaux et auront le bon goût de s'absenter lorsqu'on présentera de nouveau ce redoutable bill des corporations municipales.

La presse anglaise reproduit exactement la physionomie des différens partis parlementaires. Les tories font bonne mine, le *Times* reproche à

lord Melbourne et à lord Holland d'avoir voulu intimider la chambre des lords et n'a pas assez d'éloge pour l'éloquence douce, et cependant inexorable, *mild but un mercifully*, de lord Lyndhurst qui a replongé dans les ténèbres extérieures les fantômes accusateurs évoqués par ses adversaires pour le convaincre d'inconséquence et d'apostasie. Le *Morning Herald* vante l'esprit et l'habileté des lords; le *Standard* insiste comme le *Times* sur la réponse de lord Lyndhurst aux attaques d'O'Connel, ce dégoûtant mendiant : « *It was in his retort upon the digusting beggar that the indignant eloquence of lord Lyndhurst burst with most splendour.* »

Le langage des whigs est plus calme encore et plus menaçant; ce n'est plus tel ou tel amendement des communes qu'il leur faut soutenir; c'est la chambre elle-même qu'il faut réformer; « le peuple de ce pays, dit le *Morning-Chronicle*, organe du gouvernement, se trouve ainsi réduit à cette alternative de se laisser ignominieusement fouler aux pieds par les lords, ou d'introduire dans ce corps le principe électif. » « Nous ne serions pas surpris, ajoute le *Courrier*, que la motion d'O'Connel fût favorablement accueillie par les communes. »

Ce sont là de vaines menaces; une réforme de la chambre des lords est malheureusement impossible en Angleterre, et la motion de M. O'Connel n'obtiendra certainement pas les quatre-vingt-huit voix qui ont demandé avec M. Grote le vote au scrutin secret. Jamais Londres n'a été si joyeux qu'en ce moment; jamais il n'a plus prodigué les bals, les concerts, les splendides dîners; tout ce qui, dans les journaux, n'est pas envahi par les annonces ou les discussions de la chambre, l'est par la description et l'énumération des fêtes de l'aristocratie. L'affaire Churchill a ému à peine l'individualité britannique.

Le Mexique est en pleine révolution, Santa-Anna est tombé au pouvoir des Texiens révoltés dont l'indépendance va être reconnue. Le Texas n'aura probablement échappé à la confédération mexicaine que pour aller se perdre dans les États-Unis d'Amérique et donner un nouveau débouché sur la mer du Sud à cet immense état.

La Grèce cherche à rivaliser avec l'Espagne, sous le rapport de l'anarchie, de l'impéritie gouvernementale, et de l'absence complète d'organisation financière. Le roi Othon se faisait élever un palais dans la ville qui contient les ruines du Parthenon. Malheureusement il ne payait pas ses ouvriers aussi bien que Périclès, et les descendans très prosaïques des Hellènes, excités par quelques meneurs, ont démoli, pendant sept heures, la nouvelle tour de Babel; les pierres elles-mêmes ont été brisées et pulvérisées. Une commission urbaine a été installée, car en Grèce il y a encore moins de roi que de palais.

Nous reviendrons aux théâtres; la Porte-Saint-Martin a obtenu un véritable succès dans *la Duchesse de la Vaubalière*, drame en cinq actes de M. Rougemont, drame bien conçu, adroitement exécuté et joué avec ensemble. Certes ce théâtre avait besoin d'une purification, et nous croyons que c'est entrer, d'une façon également profitable pour le public et le directeur, dans une voie meilleure que d'ouvrir la marche par le légi-

time succès de *la Duchesse de la Vaubalière*. Nous reviendrons sur cette pièce qui a été suspendue par l'indisposition d'un acteur, le lendemain de la première représentation, et qui mérite d'être examinée avec attention, plus encore pour ce qu'elle promet, que pour ce qu'elle donne réellement.

Aux Variétés, les débuts se succèdent avec une merveilleuse rapidité. M. Duprez, acteur de province, et frère du fameux ténor Duprez, a débuté avec beaucoup de bonheur dans le rôle d'un Comédien de salon. Ce vaudeville est gai, et ne manque pas d'une certaine finesse que l'on rencontre rarement sur la scène un peu grivoise des Variétés. Une autre débutante, Mme Blanc-Sonnet, a chanté, avec une voix passablement fraîche, une cavatine assez peu harmonieuse. Cette pièce de société, jouée par un acteur de société, devant quelques hommes de société, qui tenaient lieu du public, lequel est en ce moment à la campagne, a réussi sans applaudissemens officiels.

— Mrs. Norton est à Paris. A-t-elle quitté pour toujours l'Angleterre, qui a déjà pris cette habitude avec lord Byron de rejeter loin d'elle ses plus glorieux enfans et d'effeuiller elle-même les fleurs de sa couronne? L'accueil fait à Mrs. Norton a été des plus flatteurs, et l'a vengé suffisamment du scandaleux procès auquel son nom s'est trouvé mêlé. Mrs. Norton trouvera en France assez d'ombre et de cordiale hospitalité pour cicatriser les blessures qu'a tenté de faire à sa réputation l'acharnement politique du parti tory.

— Vendredi soir, le boulevart des Italiens a présenté, jusqu'à deux heures du matin, un spectacle inaccoutumé. Le propriétaire du café de Paris avait différé l'extinction de son gaz; Tortoni était illuminé; des jeunes gens assis devant des tables, se rafraîchissaient et se brûlaient alternativement le gosier avec de l'eau glacée et la fumée de leurs cigares. La foule était grande : il s'agissait de la gageure du major Frazer, qui avait parié, comme on sait, d'aller à cheval à Bruxelles et de revenir en trente-six heures. M. Frazer était parti jeudi à deux heures, de l'hôtel de lord Seymour, rue Taitbout. Il devait se trouver trente-six heures après, au coin de la rue du Helder, sous la fenêtre du *Jockey Club*. A une heure et demie on entend un bruit lointain de chevaux au galop, puis les claquemens d'un fouet de poste. C'est lui ! On court, les chaises tombent, on crie bravo ! Ce n'était pas lui ! mais bien le domestique de M. Ch..... qui avait, par ordre de son maître, exécuté cette plaisanterie dont on a ri jusqu'à deux heures. Il a perdu, se dit-on alors, il n'arrivera pas! En effet, M. Frazer n'est arrivé qu'à trois heures et demie. Or, voici ce qui est advenu. Presqu'en même temps que M. Frazer, un courrier nommé Cocapani était parti de Paris. Au-delà de Valenciennes, un maître de poste, voyant arriver deux personnes à cheval, refuse de donner deux bidets, et force fut aux voyageurs de faire deux

relais en carriole de poste, ce qui a fait perdre beaucoup de temps à M. Frazer Il est arrivé à Bruxelles à huit heures du matin, a franchi la barrière de la ville et en est reparti à l'instant même sur le même cheval. M. Frazer n'a couru aucun danger, il n'est pas tombé une seule fois, et hier dans la journée il se promenait comme au retour d'une course au bois de Boulogne. On annonce que le fait des deux relais parcourus en carriole, et cela par force majeure, doit donner lieu à des contestations, attendu que le voyage entier devait être fait à cheval. En ce cas, un arbitrage décidera si le pari est nul ou doit être maintenu.

REVUE DU MONDE MUSICAL.

Opéra-Comique. — *Le Luthier de Vienne.*

Angela est une jeune fille de la nature des cigales, il ne faut pas qu'elle chante fort, ou ses miroirs se crèveraient à l'instant même. Son père Crespel, qui le sait, puisqu'il a vu sa femme, la mère d'Angela, mourir de cette maladie peu commune dans nos climats, Crespel, luthier de Vienne, use de son autorité, de tout l'artifice que sa tendresse lui inspire pour empêcher Angela de chanter, d'attaquer ce *sol*, ce *la*, qui doit être son dernier soupir. Il dirige vers l'exécution instrumentale le goût que sa fille a pour la musique, Angela joue de l'orgue, et Crespel fait des orgues; c'est une singulière occupation pour un luthier. On a vu des peintres en miniature qui faisaient des décorations de théâtre, peut-être avons-nous des notaires qui fabriquent des trombones, des tailleurs qui vendent des pilules : cela ne serait pas plus étonnant que la maladie d'Angela. Frédéric aime sa cousine Angela, Frédéric est un amateur qui préfère le chant vocal à toute la puissance d'harmonie de l'orgue; il voudrait que sa cousine fît quelques roulades, et, ne pouvant les obtenir, il se prend de belle passion pour Mathilde, qui a le double mérite de chanter admirablement, et de ne pas jouer de l'orgue.

Mathilde a couru le monde, elle est bonne fille, tout-à-fait bonne fille; Crespel lui fait part de l'indisposition d'Angela, de sa jalousie, et la prie de réunir les deux amans. Mathilde tente la réconciliation, et voilà que cette pauvre Angela s'empresse de chanter la ballade du chasseur, afin de charmer ce Frédéric, ce *dilettante* qui veut des trilles et des roulades. Le danger est pressant, Mathilde prend le papier des mains de son amie, lui dit que ce morceau est trop difficile pour elle, et le chante parfaitement, au grand déplaisir d'Angela. Frédéric est encore plus amoureux de Mathilde, et lui écrit un instant après pour lui demander un rendez-vous et la permission de l'enlever.

Mathilde chantera la ballade pour lui donner le signal du départ; si elle

gie et de tous les caractères de la conviction; point ou peu d'ironie, cette arme des Brougham et des Lyndhurst; mais un accent élevé, sincère, entraînant, la dernière prière, la dernière réclamation, le dernier cri d'un homme politique qui demande à des adversaires de n'être pas eux-mêmes les instrumens de leur propre ruine. Bien loin que lord Melbourne ait songé à agir sur la chambre par les menaces, nous trouvons, au contraire, à chaque instant des protestations en faveur de la dignité et de la puissance de la noble chambre : *Nobody can injury your authority, my lords, but yourselves* (*loud cheers*).

Certes, il y a loin de l'éloquence passionnée et foudroyante du premier ministre à cette suite d'épigrammes, de justifications personnelles, de citations latines, qui forment le discours de lord Lyndhurst. Apercevant M. O'Connell dans une tribune, l'ex-chancelier a appliqué au grand agitateur ces paroles de Cicéron : *Etiam in senatum venit, notat, designat que oculis ad cædem unum quemque nostrum*. Mais, poursuit l'orateur, Catilina avait au moins du courage.

Au moment où nous écrivons, les paroisses de Marylebone, Pancrass, Finsbury, se forment en *meetings*, et du haut des *hustings* le grand agitateur foudroie peut-être son imprudent antagoniste.

Le moyen conciliatoire proposé par lord Grey arrivait trop tard ; mais son discours si modéré, cet avertissement qui sort en quelque sorte de la tombe, étaient nécessaires pour prouver à tous les esprits de bonne foi le mauvais vouloir de la chambre des pairs. Lord Holland avait-il besoin, après cette déclaration du duc de Wellington : « qu'il ne consentirait jamais à admettre les classes inférieures à la jouissance des droits électoraux, » de citer Wilkes pour justifier M. O'Connel, car le nom de M. O'Connel erre sur toutes les lèvres en Angleterre; il semble qu'un seul homme ait absorbé en lui l'intérêt général; c'est bien moins encore le bill des corporations que la personne du grand agitateur qu'attaquent les tories ou que défendent les whigs.

La conduite des deux partis après le vote n'a pas été moins remarquable; lord Ellenborough, au nom de la majorité conservatrice, a demandé qu'une commission fût chargée de rédiger les raisons qui ont engagé leurs seigneuries à rejeter les amendemens des communes, et lord Roseberry, au nom de la minorité libérale, a signé une protestation suivie d'un exposé de motifs. Le bruit courait dans la Cité que lord Melbourne avait offert sa démission. Les deux partis en appellent au pays. En Angleterre on n'aime pas à se décider, à prendre un parti tranché. Le ministère ne peut se retirer, parce que toute combinaison tory est impossible ; une création de pairs répugne trop profondément aux mœurs aristocratiques de l'Angleterre. Nous croyons, pour notre part, à une prorogation de courte durée, pendant laquelle les lords de l'opposition retourneront dans leurs châteaux et auront le bon goût de s'absenter lorsqu'on présentera de nouveau ce redoutable bill des corporations municipales.

La presse anglaise reproduit exactement la physionomie des différens partis parlementaires. Les tories font bonne mine, le *Times* reproche à

lord Melbourne et à lord Holland d'avoir voulu intimider la chambre des lords et n'a pas assez d'éloge pour l'éloquence douce, et cependant inexorable, *mild but un mercifully*, de lord Lyndhurst qui a replongé dans les ténèbres extérieures les fantômes accusateurs évoqués par ses adversaires pour le convaincre d'inconséquence et d'apostasie. Le *Morning Herald* vante l'esprit et l'habileté des lords; le *Standard* insiste comme le *Times* sur la réponse de lord Lyndhurst aux attaques d'O'Connel, ce dégoûtant mendiant : « *It was in his retort upon the digusting beggar that the indignant eloquence of lord Lyndhurst burst with most splendour.* »

Le langage des whigs est plus calme encore et plus menaçant; ce n'est plus tel ou tel amendement des communes qu'il leur faut soutenir; c'est la chambre elle-même qu'il faut réformer; « le peuple de ce pays, dit le *Morning-Chronicle*, organe du gouvernement, se trouve ainsi réduit à cette alternative de se laisser ignominieusement fouler aux pieds par les lords, ou d'introduire dans ce corps le principe électif. » « Nous ne serions pas surpris, ajoute le *Courrier*, que la motion d'O'Connel fût favorablement accueillie par les communes. »

Ce sont là de vaines menaces; une réforme de la chambre des lords est malheureusement impossible en Angleterre, et la motion de M. O'Connel n'obtiendra certainement pas les quatre-vingt-huit voix qui ont demandé avec M. Grote le vote au scrutin secret. Jamais Londres n'a été si joyeux qu'en ce moment; jamais il n'a plus prodigué les bals, les concerts, les splendides dîners; tout ce qui, dans les journaux, n'est pas envahi par les annonces ou les discussions de la chambre, l'est par la description et l'énumération des fêtes de l'aristocratie. L'affaire Churchill a ému à peine l'individualité britannique.

Le Mexique est en pleine révolution, Santa-Anna est tombé au pouvoir des Texiens révoltés dont l'indépendance va être reconnue. Le Texas n'aura probablement échappé à la confédération mexicaine que pour aller se perdre dans les États-Unis d'Amérique et donner un nouveau débouché sur la mer du Sud à cet immense état.

La Grèce cherche à rivaliser avec l'Espagne, sous le rapport de l'anarchie, de l'impéritie gouvernementale, et de l'absence complète d'organisation financière. Le roi Othon se faisait élever un palais dans la ville qui contient les ruines du Parthenon. Malheureusement il ne payait pas ses ouvriers aussi bien que Périclès, et les descendans très prosaïques des Hellènes, excités par quelques meneurs, ont démoli, pendant sept heures, la nouvelle tour de Babel; les pierres elles-mêmes ont été brisées et pulvérisées. Une commission urbaine a été installée, car en Grèce il y a encore moins de roi que de palais.

Nous reviendrons aux théâtres; la Porte-Saint-Martin a obtenu un véritable succès dans *la Duchesse de la Vaubalière*, drame en cinq actes de M. Rougemont, drame bien conçu, adroitement exécuté et joué avec ensemble. Certes ce théâtre avait besoin d'une purification, et nous croyons que c'est entrer, d'une façon également profitable pour le public et le directeur, dans une voie meilleure que d'ouvrir la marche par le légi-

time succès de *la Duchesse de la Vaubalière*. Nous reviendrons sur cette pièce qui a été suspendue par l'indisposition d'un acteur, le lendemain de la première représentation, et qui mérite d'être examinée avec attention, plus encore pour ce qu'elle promet, que pour ce qu'elle donne réellement.

Aux Variétés, les débuts se succèdent avec une merveilleuse rapidité. M. Duprez, acteur de province, et frère du fameux ténor Duprez, a débuté avec beaucoup de bonheur dans le rôle d'un Comédien de salon. Ce vaudeville est gai, et ne manque pas d'une certaine finesse que l'on rencontre rarement sur la scène un peu grivoise des Variétés. Une autre débutante, Mme Blanc-Sonnet, a chanté, avec une voix passablement fraîche, une cavatine assez peu harmonieuse. Cette pièce de société, jouée par un acteur de société, devant quelques hommes de société, qui tenaient lieu du public, lequel est en ce moment à la campagne, a réussi sans applaudissemens officiels.

— Mrs. Norton est à Paris. A-t-elle quitté pour toujours l'Angleterre, qui a déjà pris cette habitude avec lord Byron de rejeter loin d'elle ses plus glorieux enfans et d'effeuiller elle-même les fleurs de sa couronne? L'accueil fait à Mrs. Norton a été des plus flatteurs, et l'a vengé suffisamment du scandaleux procès auquel son nom s'est trouvé mêlé. Mrs. Norton trouvera en France assez d'ombre et de cordiale hospitalité pour cicatriser les blessures qu'a tenté de faire à sa réputation l'acharnement politique du parti tory.

— Vendredi soir, le boulevart des Italiens a présenté, jusqu'à deux heures du matin, un spectacle inaccoutumé. Le propriétaire du café de Paris avait différé l'extinction de son gaz; Tortoni était illuminé; des jeunes gens assis devant des tables, se rafraîchissaient et se brûlaient alternativement le gosier avec de l'eau glacée et la fumée de leurs cigares. La foule était grande : il s'agissait de la gageure du major Frazer, qui avait parié, comme on sait, d'aller à cheval à Bruxelles et de revenir en trente-six heures. M. Frazer était parti jeudi à deux heures, de l'hôtel de lord Seymour, rue Taitbout. Il devait se trouver trente-six heures après, au coin de la rue du Helder, sous la fenêtre du *Jockey Club*. A une heure et demie on entend un bruit lointain de chevaux au galop, puis les claquemens d'un fouet de poste. C'est lui! On court, les chaises tombent, on crie bravo! Ce n'était pas lui! mais bien le domestique de M. Ch..... qui avait, par ordre de son maître, exécuté cette plaisanterie dont on a ri jusqu'à deux heures. Il a perdu, se dit-on alors, il n'arrivera pas! En effet, M. Frazer n'est arrivé qu'à trois heures et demie. Or, voici ce qui est advenu. Presqu'en même temps que M. Frazer, un courrier nommé Cocapani était parti de Paris. Au-delà de Valenciennes, un maître de poste, voyant arriver deux personnes à cheval, refuse de donner deux bidets, et force fut aux voyageurs de faire deux

relais en carriole de poste, ce qui a fait perdre beaucoup de temps à M. Frazer Il est arrivé à Bruxelles à huit heures du matin, a franchi la barrière de la ville et en est reparti à l'instant même sur le même cheval. M. Frazer n'a couru aucun danger, il n'est pas tombé une seule fois, et hier dans la journée il se promenait comme au retour d'une course au bois de Boulogne. On annonce que le fait des deux relais parcourus en carriole, et cela par force majeure, doit donner lieu à des contestations, attendu que le voyage entier devait être fait à cheval. En ce cas, un arbitrage décidera si le pari est nul ou doit être maintenu.

REVUE DU MONDE MUSICAL.

OPÉRA-COMIQUE. — *Le Luthier de Vienne.*

Angela est une jeune fille de la nature des cigales, il ne faut pas qu'elle chante fort, ou ses miroirs se crèveraient à l'instant même. Son père Crespel, qui le sait, puisqu'il a vu sa femme, la mère d'Angela, mourir de cette maladie peu commune dans nos climats, Crespel, luthier de Vienne, use de son autorité, de tout l'artifice que sa tendresse lui inspire pour empêcher Angela de chanter, d'attaquer ce *sol*, ce *la*, qui doit être son dernier soupir. Il dirige vers l'exécution instrumentale le goût que sa fille a pour la musique, Angela joue de l'orgue, et Crespel fait des orgues; c'est une singulière occupation pour un luthier. On a vu des peintres en miniature qui faisaient des décorations de théâtre, peut-être avons-nous des notaires qui fabriquent des trombones, des tailleurs qui vendent des pilules : cela ne serait pas plus étonnant que la maladie d'Angela. Frédéric aime sa cousine Angela, Frédéric est un amateur qui préfère le chant vocal à toute la puissance d'harmonie de l'orgue; il voudrait que sa cousine fît quelques roulades, et, ne pouvant les obtenir, il se prend de belle passion pour Mathilde, qui a le double mérite de chanter admirablement, et de ne pas jouer de l'orgue.

Mathilde a couru le monde, elle est bonne fille, tout-à-fait bonne fille; Crespel lui fait part de l'indisposition d'Angela, de sa jalousie, et la prie de réunir les deux amans. Mathilde tente la réconciliation, et voilà que cette pauvre Angela s'empresse de chanter la ballade du chasseur, afin de charmer ce Frédéric, ce *dilettante* qui veut des trilles et des roulades. Le danger est pressant, Mathilde prend le papier des mains de son amie, lui dit que ce morceau est trop difficile pour elle, et le chante parfaitement, au grand déplaisir d'Angela. Frédéric est encore plus amoureux de Mathilde, et lui écrit un instant après pour lui demander un rendez-vous et la permission de l'enlever.

Mathilde chantera la ballade pour lui donner le signal du départ; si elle

ne chante pas, c'est une preuve qu'elle refuse, et alors il va se noyer. Frédéric ajoute, on ne sait pas pourquoi, l'exacte répétition de la confidence que Mathilde lui a faite relativement à la maladie d'Angela. La pauvre fille est au désespoir en lisant cette lettre qui tombe entre ses mains; elle est blessée au cœur et au gosier. Frédéric est sous la fenêtre, il attend la romance demandée à Mathilde; Angela se décide à la chanter, et tombe morte, c'est-à-dire atteinte d'une légère suffocation. Elle se relève pour recevoir les tendres protestations de Frédéric, qui veut être son mari et consent à entendre l'orgue toute sa vie, à le souffler même, si cela plaît à sa petite femme. Mathilde revient et présente un conseiller ridicule, qu'elle s'est hâtée d'épouser, afin de laisser le champ libre à son amie. Le père Crespel applaudit à ce beau dévouement, et va sans doute arranger ses flûtes pour faire des orgues. Je lui conseillerai de changer son enseigne, et de s'appeler *le Facteur d'orgues de Vienne*. Jamais luthier, depuis Duiffprofugcar jusqu'à MM. Willaume, Thiboust, Lupot, Lété, Aldric, Kollker, ne s'est avisé de faire des orgues.

Tel est le drame musical ou plutôt médicinal que les faiseurs de l'Opéra-Comique ont tiré d'un très joli conte d'Hoffman. Ils ont pensé que cette action pouvait être musicale, parce qu'on y jouait de l'orgue et qu'on y mourait en chantant. Rose, Colas, Pierre-le-Roux et la mère Bobi sont des personnages plus musicaux, bien qu'ils ne jouent ni de l'orgue ni de la guitare. Il faut, avant tout, une action, de l'intérêt dramatique, des situations, et c'est ce qu'on ne trouve point dans la pièce nouvelle. Il n'y a pas même un rôle pour Mme Damoreau, pour cette Mathilde, *prima donna* que l'Italie a couronnée. Ce n'est pas la première fois qu'un roman plein d'intérêt a fourni le sujet d'un drame languissant et froid. Le parolier ne peut pas produire une infinité de détails qui font adopter enfin une situation bizarre.

L'action d'Hoffman dure pendant dix ans, celle du *Facteur d'orgues* commence et finit en une demi-heure. La manie d'entendre chanter est amusante dans un vieux mélomane, elle est ridicule dans un amoureux qui règle les sentimens de son cœur sur le diapason de la voix de sa belle. Je t'aime, lui dit-il, en entendant le *sol* aigu; je t'adore si le *la* sort éclatant; je t'idolâtre si l'*ut* résonne victorieusement. Un faux ton doit faire fuir un tel soupirant, et ce *dilettante*, si délicat sur l'intonation, est pourtant un amoureux d'opéra-comique. Où diable est-il venu se fourrer?

M. Monpou vise à l'originalité; sa musique, écrite le plus souvent sans mesure, sans rhythme arrêté, frappe tantôt à droite, tantôt à gauche, quelquefois elle reste en l'air; ce qui fait éprouver un malaise constant à l'auditeur, assis d'aplomb sur sa banquette. Il fait des vœux pour que cette pauvre musique, si torturée, prenne enfin une position plus commode. Si cette marche irrégulière, ces phrases qui boitent au hasard, amenaient quelque effet piquant, original, on pardonnerait le procédé à cause de ses résultats. Mais ce désordre n'est que du désordre, ces difficultés ne produisent rien, absolument rien qui ne frappe l'attention d'une manière désagréable; quelquefois elles passent inaperçues et c'est ce qu'il

y a de plus heureux. La ballade du chasseur, morceau de déclamation pittoresque, changeant de rhythme, de mesure à chaque vers, à chaque mot, est instrumenté avec plus de soin que l'auteur n'en donne ordinairement à son orchestre. Mme Damoreau a su faire chanter cette ballade tant soit peu amphigourique. L'hymne de sainte Cécile n'a pas un motif assez neuf, assez caractérisé pour qu'on puisse en garder la mémoire et le reconnaître quand il revient. C'est le trait de basson qui signale les reprises de cette hymne, devenue le refrain de la pièce. Quant aux autres morceaux, ce n'est pas certainement le travail du compositeur, les artifices d'orchestre, qui serviront à déguiser la pauvreté de la mélodie.

Quelle idée d'avoir fait accompagner la voix douce et flexible de Mme Damoreau par un orgue, par un vieux grognard tout-à-fait antipathique avec le chant de la virtuose, l'orgue, l'instrument des carrefours et de la guinguette, instrument que l'orchestre repousse. Dans *Robert-le-Diable* il donne d'excellens résultats sans doute, mais c'est un autre instrument, c'est l'orgue de la cathédrale qui sonne dans une cathédrale véritable, il accompagne cent voix au lieu d'une. Tandis que dans une petite salle, un petit orgue grogne encore avec trop de brutalité. Vous aurez remarqué peut-être qu'une harpe se mêle encore à cet ensemble instrumental; que de moyens réunis pour produire si peu d'effet!

Les nouveaux faiseurs de l'Opéra-Comique tendent à le faire rétrograder, ils le ramènent au temps où Gaveaux, Lebrun et compagnie triomphaient deux ou trois fois par an. *Le Facteur d'orgues de Vienne* a triomphé d'une manière tout aussi brillante que *Sarah*, que *Rock le Barbu*, que tous les ouvrages donnés sur ce théâtre. Le procédé est toujours le même. Quelques personnes assuraient que la salle entière était occupée par des invités; cependant comme dix ou douze amateurs ont protesté vivement contre le *bis* de la ballade que les claqueurs lui ont imposé, il faut croire qu'une douzaine de spectateurs avaient payé leur billet à la porte. Le voilà pourtant cet Opéra-Comique de 240,000 francs! Allez l'entendre, messieurs les députés, et voyez ce qu'on vous donne pour notre argent!

Mme Damoreau a été applaudie avec enthousiasme, on lui a jeté des couronnes et des bouquets. Elles les mérite, hélas! il faut bien lui offrir quelque chose pour lui faire supporter les peines qu'elle est venue chercher dans cette galère. Payez-la bien, et que l'harmonie des écus lui fasse oublier la musique de ses nouveaux rôles. En voyant ses énormes sacs d'argent, on peut s'apitoyer sur son sort et dire sans malice aucune: Pauvre femme!

C.-B.

— *Coup d'œil sur la vie politique de M. Guizot*, par Martin Doisy. Cette brochure a toute la ferveur d'un prosélytisme jeune et intolérant. Rien de plus délicat qu'un panégyrique; la première condition doit être, ce semble, de bannir les récriminations amères et les allusions malveillantes

contre les adversaires de l'homme que l'on veut louer. Passe encore de ne présenter que le côté favorable à votre cause; mais attaquer, dans un panégyrique de M. Guizot, tous ceux qui ont combattu ses doctrines politiques, c'est manquer son but à plaisir. Cette brochure est tellement hérissée de citations, qu'il est difficile de reconnaître la part de l'auteur; ne pouvant juger du style, si l'on veut s'occuper de l'ordre avec lequel sont classés les faits, il faut convenir qu'un homme aussi net, aussi positif, aussi judicieux que M. Guizot, devait espérer un biographe plus méthodique.

— *Cléopâtre*, par M. Jules de Saint-Félix. C'est là un beau et simple livre, où il n'y a ni trop d'histoire ni trop d'invention romanesque, où chaque personnage, Antoine, César, Cléopâtre, portent avec dignité leur vêtement antique dans les palais de marbre d'Alexandrie et de Rome, où le vieux monde, qui joue sa dernière partie, est mis en face du christianisme qui va naître. Nous reviendrons sur ce roman.

— Quelle meilleure consécration pour un livre qu'une seconde édition? Cet honneur vient d'être accordé à un ouvrage sérieux, artiste, durable, *Servitude et grandeur militaires* (1), par M. Alfred de Vigny. Un succès long et réel ne fait jamais défaut à des œuvres consciencieuses.

— *Théâtre de Sheridan*, traduit de l'anglais, par M. F. Bonnet (2). Il manquait à nos bibliothèques une traduction complète du théâtre de Sheridan; Sheridan dont le talent si plein de verve et de saillie a produit la meilleure comédie que puisse offrir aux prôneurs du flegme britannique le théâtre anglais moderne; Sheridan, l'adversaire de Pitt; Sheridan, l'ami de Byron, et qui savait attendrir jusqu'à un huissier; *Old Sherry*, comme on dit, *Old Will*, ou *Tom little*. Le théâtre de Sheridan est une des plus agréables lectures que l'on puisse se permettre. Le même éditeur vient de mettre en vente les tomes III et IV de l'ouvrage de M. Henry Bulwer sur la *France sociale, politique et littéraire*.

— Le *Cours de littérature dramatique*, par M. Delaforest. C'est un des livres où l'on rencontre le plus d'esprit, d'aperçus fins et ingénieux, de saine morale, sur les nombreuses productions dramatiques qui ont fait leur apparition depuis quinze ans sur nos différentes scènes.

— *La Couronne de bluets* est un roman qui se recommande peu par l'esprit et point du tout par le style, qui ne parle ni à l'imagination ni au cœur. Vain assemblage de situations bizarres et de concetti de mauvais goût, cette lecture est des plus fatigantes et des plus infructueuses.

(1) Librairie de Magen, quai des Augustins, 21.
(2) 2 vol. in-8°. Chez Fournier, rue de Seine, 14.

LE

CHANOINE MOREAU,

HISTOIRE DE LA LIGUE EN CORNOUAILLE.

C'était une des plus vives jouissances de ma première jeunesse, et celle-là ne s'est pas évanouie avec elle, de dérouler le manuscrit poudreux du bon chanoine dont le nom figure en tête de cet article. Je colorais alors par des souvenirs naïfs et pittoresques, par des tableaux vivans et passionnés toute cette Basse-Bretagne dont la physionomie s'animait pour moi comme celle d'un vieillard qui sourit en contant son long passé au petit-fils qui l'écoute et recueille ses paroles dans son cœur.

Chaque fois que je rentrais dans ma Cornouaille après une longue absence, je m'enfonçais avec un inexprimable bonheur dans ces landes dont les rares habitations s'élèvent abritées par quelques vieux chênes, et je me promenais sur ces longues grèves où les tempêtes jettent chaque jour des débris, où des siècles ignorés ont entassé les ruines. Quelle joie de retrouver mon vieux guide pour ces promenades solitaires, de consulter au gîte du soir, dans le château ou le presbytère, mon incorrigible ligueur! Je m'amusais

de ses conjectures savantes, je riais parfois de sa simplesse en matière d'archéologie; mais j'admirais l'énergie de cette ame dont les préjugés de son temps n'avaient pas étouffé le sens droit et profond. J'étais captivé par la rude et abrupte vérité de ses impressions lorsqu'il peint les évènemens de son époque, tant et de si longues douleurs, la guerre et les brigandages qui la suivirent, la famine et la peste ouvrant une large tombe aux restes d'une population décimée, enfin les loups sortant des forêts pour en finir avec les vivans et se disputer les cadavres des morts.

J'éprouvais, à cette lecture manuscrite, je ne sais quel plaisir d'égoïste : j'étais comme possédé du démon de la propriété en songeant que ces faits domestiques qui se déroulaient devant moi n'étaient pas encore tombés dans le domaine public.

Le plaisir que me causa long-temps cette lecture va prendre un autre caractère, car tous les Cornouaillais pourront enfin posséder leurs annales. L'édition que publie à Brest un homme d'esprit et de savoir trouvera place dans nos bibliothèques de château, avant l'histoire de France, et chez le fermier après son catéchisme et ses cantiques bretons. Il appartenait à M. Le Bastard du Mesmeur de rendre à la Basse-Bretagne ce patriotique service; nul n'était plus en mesure d'illustrer de notes curieuses la chronique du conseiller-clerc au présidial de Quimper. Cette publication marchera de pair avec l'édition d'Albert-le-Grand (1) savamment commenté par M. Miorcec de Kerdannet. La Cornouaille et le pays de Léon verront donc à la fois refleurir et s'étendre leur gloire ignorée. Puissent les éditions de Brest préparer celles de Paris; puissent aussi ces quelques notes et quelques fragmens assurer en France à mon vieux chanoine un accueil digne de lui!

Moreau n'est pas l'historien de la ligue en Bretagne, quoique son manuscrit embrasse l'ensemble de ces grands évènemens; il ne voit pas les choses d'assez haut et d'assez loin pour les lier. Cette époque, d'ailleurs, n'a pas manqué d'écrivains : sans parler de la compilation publiée en 1739 sous le nom de l'abbé Desfontaines,

(1) Moine bénédictin de Morlaix, contemporain du chanoine Moreau, et l'auteur de la *Vie des saints de Bretagne*, le plus important monument pour l'archéologie locale et l'œuvre de ce temps la plus délicieusement naïve.

le recueil des actes de Bretagne est rempli de documens précieux ; et l'on ne saurait s'expliquer comment les savans bénédictins qui les ont réunis, et qui connaissaient la chronique de Moreau, ne l'ont pas imprimée au lieu et place du plat journal du notaire Pichard et de la narration sans intérêt du sieur de Quinipily, qui ne se distingue que par un fanatisme étroit et brutal. Combien Moreau, comme écrivain et comme penseur, est supérieur à tous ses contemporains! C'est bien mieux qu'un historiographe du XVIe siècle: il est pour nous l'historien unique et merveilleux de cette Cornouaille, qui, jetée à l'extrémité de notre continent comme un promontoire au sein des mers, possède un peuple et un idiome antiques et distincts, une histoire, une poésie et des mœurs inconnues; il est l'Hérodote d'une nationalité de cinq cent mille ames.

Je demande pardon d'avance d'une assimilation ambitieuse; mais je ne doute pas que si dans une de ces fêtes agricoles par lesquelles une administration éclairée s'efforce de ranimer les étincelles de la vie populaire, le manuscrit du chanoine était lu aux hommes de toutes les conditions qui se pressent autour des charrues couronnées de fleurs, le récit des expéditions de La Fontenelle dont le nom conserve ici toute sa terrible popularité, des siéges de Quimper, Crozon et Morlaix, par les royaux; la lutte héroïque de Remégou et de Praxède; la mort chevaleresque du sieur de Kercourtois; l'histoire enfin de tant de faits d'armes, surprises de places, révoltes, massacres, incendies ou maléfices, recueillis par le chroniqueur quimpérois, ne fût accueilli par ces longs applaudissemens qui retentirent aux courses d'Olympie quand l'écrivain de la guerre médique rappelait aux Hellènes la gloire et les épreuves de leurs pères.

Comme tout le passé se livrerait soudain devant les descendans des seigneurs, bourgeois et paysans, dont les noms remplissent cette chronique! Est-il quelque clocher de Cornouaille auquel ne s'attachât quelque souvenir, une gentilhommière dont les murs éboulés et noircis par l'incendie n'eussent à raconter de grands malheurs, et partant quelques nobles prouesses? Que les lecteurs français auxquels un écrivain breton aspire moins à faire partager que comprendre son patriotique enthousiasme, commencent d'abord par reconnaître le théâtre où s'est joué un drame qui coûta la vie,

selon Moreau, aux deux tiers de la population, et qui a rencontré un historien puissant dont le nom arrive pour la première fois jusqu'à eux.

Sur la carte de Bretagne, vous voyez au nord ce long bassin comprimé entre les montagnes d'Arrhès et les montagnes Noires, pays sauvage auquel une grande communication a été impitoyablement refusée jusqu'à ce jour, et qui porte çà et là des noms de villages écrits dans une langue inconnue pour vous. A l'ouest, vous suivez les échancrures de cette baie de Douarnenez hérissée de récifs à fleur d'eau, et dont les vagues, pour se réunir à celles de la baie d'Audierne, battent avec fureur la longue pointe du Raz. Celle-ci, haute et coupée à pic comme un revers escarpé des Alpes, couronnée d'écume comme d'une neige éternelle, se dresse et s'étend dans une mer houleuse pour atteindre l'île de Sein, mystérieuse et dernière retraite des druides, aujourd'hui triste et sauvage patrie des hardis pilotes de nos côtes dangereuses.

C'est là que se voient « les reliques de cette longue muraille située, comme dit Moreau, sur la dernière pointe de terre qui aboutit sur le roc de Cornouaille, faite à ciment de petits cailloux et qu'on nomme en langue bretonne *Mauguer-Greguii*, c'est-à-dire muraille des Grecs (1); et aux environs d'icelle, les laboureurs fouissant trouvent parfois des urnes ou auges de pierres étrangères de diverses sortes, et quelquefois on y a trouvé engravés quelques lettres et fragmens non lisibles. Depuis cette muraille il y a un pavé fait pour la plupart de pareilles pierres, conduisant d'icelle jusqu'en la ville de Quimper, distante de neuf lieues...... Pavés aboutissant de tous côtés à cette très célèbre cité appelée *Is* en la bouche du vulgaire du pays, qui depuis a été, par succession de temps, conquise par la mer, il y a environ douze ou treize cents ans, régnant en ce temps-là en Bretagne le grand roi Grallon. C'était, disaient-ils, en cette ville, dont ceux qui en parlent plus par opinion et par ouï-dire que par science certaine, disent que Paris tire son étymologie, comme étant pareil à *Is*, que le roi faisait sa residence lorsqu'il fit édifier l'abbaye de Landevennec, « afin d'entendre plus faci-

(1) Construction évidemment romaine.

lement par mer les nouvelles des pays étrangers et des royaumes voisins, et que rien ne se passât à son préjudice. »

En suivant cette côte où la mer a détruit aujourd'hui les derniers monumens des maîtres du monde, tandis que les autels des druides y sont encore debout, immobiles sous les tempêtes et sous les siècles, vous apercevez ces immenses et récentes ruines de Penmar'ch, que l'on dirait englouties par les sables du désert et noircies par le feu du ciel, et qui n'attestent pourtant que les ravages du brigand dont Moreau nous conte l'histoire. Ici est Pont-Croix où ses crimes dépassèrent la mesure de ce que l'imagination humaine enfante dans ses plus délirantes conceptions; puis vient Pont-l'Abbé et son château si souvent assiégé; enfin un plus doux paysage se déroule : là coule l'Odet, tantôt torrentueux et tantôt large comme un beau lac, depuis les gothiques murailles de Quimper jusqu'aux Thermes romains du Perennou, où ses eaux, chauffées pour leurs vainqueurs par des esclaves armoricains, baignaient des marbres dont les siècles n'ont pas terni l'éclat.

Dans cet espace circonscrit où la population est peu nombreuse, l'industrie à peu près nulle, l'agriculture si imparfaite, l'instruction si peu répandue, que d'évènemens ignorés, que de problèmes pour la science, que de tableaux surtout pour le peintre et pour le poète !

Pour ne nous arrêter qu'aux lieux dont l'histoire revit dans les écrits de Moreau, et sans parler des innombrables monumens druidiques épars en cette contrée, reliques grandioses d'un culte auquel notre catholicisme armoricain emprunta sa sève abondante et sauvage, combien d'images sanglantes se dressent devant nous quand nous parcourons ces bruyères !

Dans les taillis ou sous l'ombre épaisse des bois de chêne, sur des mamelons couverts de ronces ou sur les rocs au bord des eaux, vous voyez de tous côtés des restes de châteaux, ou pour mieux dire de maisons fortifiées. Voici les douves et les étangs, marécages où paissent aujourd'hui les vaches d'une petite ferme. Cette maison aux murs épais en belles pierres de taille, bien qu'elle soit couverte de chaume, c'est l'assise de la grosse tour. Ces ruines ne sont pas imposantes par leur masse comme celles des grandes demeures féodales; mais cachées sous le lierre et devenues les hum-

que sévère pour l'état ecclésiastique qui « ne se portait guère mieux, car l'ambition, l'avarice, le luxe, y régnaient tellement, que la piété requise y était grandement refroidie. Des sept, huit, douze cures à la fois tenues, profitées par un seul homme, et tant plus, tant mieux. »

« Et, pour le regard du tiers état, et entre autres de la populace, encore que ce soit la vocation la plus innocente si on la compare aux deux autres, néanmoins la longue paix dont ils avaient joui l'espace de plus de deux cents ans les avait mis si à leur aise, qu'ils méconnaissaient leur condition. Ils étaient si superbes et arrogans, qu'ils ne respiraient autre chose qu'une révolte contre la noblesse, et tous autres qui n'étaient de leur qualité; ce qu'ils eussent fait s'ils eussent trouvé un chef pour les conduire; ce qu'ils voulurent effectuer plusieurs fois au commencement de cette guerre. On voyait à travers tout cela leurs mauvaises inclinations, qui étaient de tuer les autres à la réserve des paysans comme eux; et de fait, ils en firent mourir plusieurs en cette Cornouaille, même ceux qui les conduisaient, leurs capitaines. Mais pour un gentilhomme ou soldat qu'ils tuaient, ils en perdaient plus de cent des leurs, ce qui leur abattit tellement le courage qu'ils furent rendus aussi doux qu'agneaux. »

Ce côté de l'histoire de Bretagne, laissé dans l'ombre par les historiens, est important à étudier. Aussi, croyons-nous devoir citer le passage suivant où Moreau décrit une révolte, antérieure d'un siècle aux guerres de la ligue, durant lesquelles les mêmes dispositions se signalèrent par les scènes sanglantes trop souvent retracées par lui.

« J'ai trouvé en un certain livret de Velin, mémoire de choses notables desquelles nos histoires imprimées ne parlent aucunement, qui est que l'an 1489 il y eut un grand soulèvement en cet évêché de la populace contre la noblesse et les communautés des villes, qui, ayant publiquement et à guerre ouverte pris les armes, coururent les villes, bourgades et maisons des nobles, tuant tous ceux qui tombaient entre leurs mains; leur intention et leur but n'étant autres que d'exterminer tous ceux de cette qualité, afin de demeurer libres et affranchis de toute subjection, des tailles et pensions annuelles qu'ils payaient à leurs seigneurs, et revendiquer la pro-

priété de leurs terres. Cette commune effrénée et en très grand nombre prit sa source au terroir de Carahès ou Carhaix, et du côté d'Huelgoat, sous la conduite de trois frères paysans qu'on dit originaires de la paroisse de Plouyé, dont l'un avait nom Jean; mais le surnom n'est rapporté non plus que le nom des deux autres. Or, les rustiques se voyant en si grand nombre, et à leur avis assez forts, ne trouvant aucune résistance, et que tout le monde s'effrayait devant eux, ils pensaient déjà avoir tout gagné, et tournant visage vers le pays bas, vinrent peu à peu jusques à Quimper-Corentin, qu'ils osèrent bien attaquer. »

« Il n'est pas remarqué s'ils y entrèrent par assaut ou par composition; c'est une chose bien assurée qu'ils la pillèrent; ils y firent beaucoup d'insolences, et cela est assez croyable à ceux qui connaîtront combien une paysantaille qui a l'avantage est cruelle et inexorable: Ils n'épargnèrent pas le sang des habitans, et ils firent tous les autres actes d'hostilité qui sont coutumiers à ces barbares, comme ils l'ont toujours fait paraître ici et dans toutes les autres nations où il y a eu des soulèvemens de la populace. Nous avons, avec bien de la douleur, trop expérimenté pendant cette dernière guerre combien cette race de manans s'est inhumainement portée dans les occasions où elle a eu de l'avantage, n'oubliant aucune espèce de cruauté qu'elle n'exerçât comme il sera dit ci-après. »

« Et pendant que cette grande armée de paysans battait ainsi la campagne dans tous les quartiers de ce diocèse, la noblesse, contre laquelle ce parti était dressé, ayant été avertie quelque temps auparavant de leurs desseins et conspirations qu'ils pensaient secrets avant de se jeter en campagne, et ayant projeté de l'exécuter un certain jour de dimanche, chaque paroisse saccageant ses gentilshommes à jour fixe comme les *Vêpres siciliennes*, la noblesse, pensant à ce danger, s'assemble jointe aux communautés et habitans des villes, et fait une forme de gros pour la plupart gens de cheval qui se mettent à la suite de leurs adversaires, qu'ils pensèrent surprendre dans Quimper, où ils étaient à se rafraîchir. Mais sachant que la noblesse les suivait, ils quittent la ville s'acheminant vers Pratanraz. Toutefois, voyant que s'ils descendaient davantage, ils se trouveraient acculés entre la mer et leurs ennemis, et contraints de combattre en lieu désavantageux, joint qu'ils étaient suivis de

près, ils prennent donc la résolution d'expérimenter la fortune, en hasardant le paquet et en lieu ce leur semblant commode pour gens à pied, et incommode pour la cavalerie, en faveur des haies et fossés. Ils font halte auprès de Prâtanràz et aux environs, où gens de cheval ne pouvaient que bien difficilement et sans péril les attaquer, et se fiant aussi en leur grande multitude, et ainsi résolus en ces lieux qui étaient montagneux, le dimanche, quatrième d'août, qui fut quatre jours après la rentrée en la ville de Quimper, ils furent chargés et défaits. Il en fut tant tués en ce pré, que, depuis ce temps, le nom de *Prat milgoff*, c'est-à-dire Pré des mille ventres, lui est demeuré jusqu'à ce jour. De cette défaite de paysans révoltés est venu le proverbe breton : « *Dalc'h mat, Jan, sac'h hui duc e Breis*, c'est-à-dire, tiens bon, fais ferme, Jean, et tu seras duc en Bretagne. »

De 1589, à la fin des troubles, ces révoltes se renouvelèrent plusieurs fois avec un même caractère de vengeance et de cruauté. C'est ainsi que dans l'un des épisodes les plus dramatiques de sa narration, Moreau peint l'attaque et le massacre du château de Roscanou, en Gouëzec, où les paysans des environs surprirent une grande quantité de gentilshommes, joyeusement réunis et faisant bonne chère pour célébrer les noces du sieur baron de Kerle'ch, « l'un des braves et beaux galans de la Bretagne, qui, ayant épousé à Rennes, ville du parti du roi, une dame fort riche et famée, mais bien jeune, la reconduisait au pays en compagnie de soixante ou quatre-vingts chevaux pour se défendre contre les paysans qui étaient partout sous les armes, et avaient, en plusieurs lieux, retranché tous les chemins. Entre le fer et le feu, cette pauvre infortunée troupe fut toute tuée, sans qu'aucun échappât, excepté cette jeune dame qui n'était qu'un enfant, et aussi la fille de la dame de la maison, âgée de neuf ans, qui fut jetée dans un fossé d'où elle fut retirée vive et préservée de ce massacre. Il y mourut plus de quatre-vingt-dix personnes, dont il y avait soixante gentilshommes et nombre de chefs de maison, avec nombre de demoiselles et autres femmes et filles, sans miséricorde de personne. »

Quand on considère la fréquence de ces tentatives et le canton où elles prirent toujours naissance au centre de la petite Bretagne, au pied des montagnes d'Arrhès; quand on rapproche de ces faits



d'autres faits plus récens et moins désastreux, mais inspirés par un sentiment analogue; lorsqu'on étudie certains détails de mœurs et de poétiques croyances, on n'est pas éloigné d'admettre, avec M. du Mesmeur, que les populations de ces cantons sauvages, restes de la race armoricaine native, réfugiées dans ces vallées lors des grandes migrations du v[e] siècle, pouvaient être mues par des souvenirs vagues et confus de leur origine et de leur droit primitif à cette terre dont elles étaient déshéritées.

Quoi qu'il en puisse être, un fait grave ressort des récits de Moreau, et révèle à lui seul tout ce que la situation de cette contrée devait présenter de terrible.

Rien ne rappelle ici ces clans écossais, par exemple, où les populations sorties d'une même souche étaient liées aux chefs par des traditions de famille presque sacrées, sorte de féodalité patriarcale. Ces bons paysans bretons dont les sentimens ont changé avec la position, qu'un attachement à peu près général lie aujourd'hui à leurs propriétaires, qu'on voit patiemment courbés sur le soc de la charrue, résignés à une existence sinon misérable, du moins trop souvent peu aisée, étaient alors en état d'insurrection permanente contre la noblesse et la bourgeoisie qu'ils menaçaient dans leurs castels et dans leurs villes. On comprend que les conjonctures du temps donnèrent *aux rustiques* de trop fréquentes occasions d'étancher dans le sang la rage dont ils étaient animés; et le chanoine Moreau parle de ces malheureux plus à plaindre à raison de leur brutale ignorance, qu'à blâmer pour une barbarie qui en était la suite, avec toute la rigueur d'un conseiller au présidial qui en avait fait sans doute suspendre bon nombre aux fourches patibulaires de la haute justice.

On vient de voir Moreau jugeant la noblesse et le peuple, l'une avec une sévérité presque cynique, l'autre avec une inflexibilité presque cruelle. Mais c'est surtout dans la peinture des mœurs de la bourgeoisie de son temps que le chanoine-magistrat excelle. C'est là qu'il est bien sur son terrain, plein de sens en même temps que de préjugés, de fantastiques croyances aussi bien que de religion et de lumières. Le conseiller-clerc était resté l'homme de sa corporation et de sa ville, quoiqu'il eût étudié à Paris dans sa jeunesse, et qu'il eût suivi pied à pied les évènemens depuis les barricades éle-

vées en mai 1588, jusqu'au vendredi vingt-troisième jour de septembre dudit an, où l'apostume d'une jalousie enragée que le roi portait à la vertu de la maison de Lorraine creva, et, entre autres, au seigneur de Guise par l'effusion du sang de ce généreux chef de guerre. » Malgré son éducation et ses voyages, Moreau était cornouaillais dans l'ame. Il appartient à Quimper-Corentin au même titre que sa belle cathédrale; c'est un inestimable monument que lui envieraient de plus importantes cités.

Avec quelle complaisance le bon chanoine raconte l'histoire de sa ville depuis ce siège où Charles de Blois fit massacrer toute la bourgeoisie quimperroise, jusqu'au jour ou le sieur de Kerolluin, avec ses hommes d'armes, sauva la pauvre ville des griffes du tigre de l'Ile Tristan! comme il recherche l'immémoriale antiquité de son origine, restée problématique avec l'étymologie de son nom! comme il déplore d'une manière vraie et sentie la perte des vieux usages que les royaux, ces libéraux et ces philosophes du siècle, s'attachaient à détruire pour abolir la mémoire des temps passés! Parmi ces us et coutumes, il en est un surtout dont le chanoine ne pardonne pas la suppression a l'évèque de la Cornouaille, homme rusé et politique, et l'un des seuls ecclésiastiques bretons entretenant des sentimens favorables à la cause royale.

« En l'église de Saint Corentin, d'ancienne tradition, on célébrait le jeudi, jour que l'évêque fait les saintes huiles, trois messes annotées ensemble sur le grand autel. L'évêque au milieu, et deux dignitaires ou anciens chanoines en chacun côté, célébraient et consacraient chacun son hostie, et faisaient l'élévation ensemble, ayant chacun son pupitre, son livre et son calice, faisaient toutes les cérémonies, prononçaient les mots ensemble et tout d'un temps, tant à basse qu'à haute voix, n'avançant l'un plus que l'autre, hors que celui qui était au milieu chantait un peu plus haut pour éviter la confusion des voix. On ne trouvait pas longue cette belle et dévote cérémonie, et l'on n'a pas oui-dire qu'il y en ait eu aucune semblable en d'autres royaumes. Et à cause de cette solennité extraordinairement et partant ailleurs non ouïe, il se trouvait ce jour-là un très grand nombre de peuple au service divin, jusqu'au jour que l'évêque, le seigneur Charles du Liscoët, la fit abolir, disant, pour toute raison, que l'un des célébrans empêchait la dé-

votion de l'autre. On ne sait s'il faisait cela de sa propre cervelle, ou si, en ayant conféré ailleurs, il ne trouvait la cérémonie tolérable..... Pendant que presque tous les habitans tenaient pour les catholiques, entre autres les ecclésiastiques et le corps du chapitre, le dit seigneur évêque se montra fort douteux dans les commencemens, peut-être sollicité par son frère, le sieur de Coëtnempren, qui était homme du temps. Mais enfin le sieur évêque se détermina tout-à-fait, et son frère fit bonne mine, à quoi servit bien le voisinage du château de Concarneau. »

C'est plaisir de voir Moreau juger ses confrères du présidial et du conseil de la cité, bonnes figures bourgeoises de sénéchaux et d'échevins qui revivent pour nous colorées par le pinceau de l'homme de parti. Pendant l'investissement de la place par le maréchal d'Aumont, on assiste aux assemblées tumultueuses tenues à Saint-Corentin. « Devant le crucifix, dit Moreau, les uns bons catholiques faisant offre de se prêter à toute occurrence nécessaire, soit à la brèche ou ailleurs, les autres tenant pour l'opinion contraire, comme gens qui ne se souciaient pas tant de la religion que de leurs profits particuliers et de la conservation de leurs ambitions, épiant l'heure et le moyen de jouer leur jeu, et, comme Judas, « *quærebant opportunitatem tradendi civitatem.* »

Je ne saurais dire le plaisir que j'ai quelquefois éprouvé à relire ces scènes municipales, le soir sur le vert amphithéâtre du mont Frugy, d'où la bonne ville à vos pieds se mire tristement dans les deux fraîches rivières qui ceignent ce qui reste encore de ses remparts. A la place et peut-être sous le même arbre, où le 15 novembre 1594, « à l'heure de la volée de la bécasse, » Moreau entendit avec désespoir cesser le feu des Espagnols assiégés dans Crozon par les royaux, je reconstruisais à l'aide de quelques tourelles encore debout, qui se montrent toutes honteuses entre les cheminées des maisons modernes, la demeure ignorée de Grallon et du grand Saint-Corentin. J'avais vu des capitales où s'était décidé le sort de l'Europe; j'habitais Paris au centre du bruit, des plaisirs et des affaires; mais je le confesse, rien ne me saisissait plus intimement que ces retours de ma pensée vers un passé disparu à jamais de la mémoire des hommes, et dont les sanglans détails s'étaient évanouis

dans le froid ensemble d'une époque historique, sans jeter même un nom dans l'histoire en compensation de tant d'obscures douleurs.

On voit donc quelles mœurs la noblesse, la bourgeoisie et la population rurale offrent à l'écrivain pour former le fond de son tableau et dans quel âpre paysage il lui est donné de l'encadrer. Parlons du drame lui-même.

L'union de la Bretagne et de la France existait en fait depuis le double mariage de notre duchesse Anne avec Charles VIII et Louis XII. L'ascendant de la monarchie française et la ligue des hauts barons de Bretagne contre leur duc François II avaient amené cet état de choses sanctionné, d'ailleurs, par l'intérêt évident des deux peuples. Sous François Ier, ces rapports prirent un caractère plus stable par son mariage avec Claude de France, fille de la reine Anne, et l'acte consenti par les états de Bretagne en 1532. L'avènement de Henri II, duc de Bretagne, du chef de sa mère et de son aïeule, consomma la réunion qui devint définitive et irrévocable.

Mais un tel changement dans la condition d'un peuple jaloux d'une indépendance antérieure à l'existence même du royaume des Francs dans les Gaules, ne pouvait être soudain acceptée. Si la haute aristocratie attirée à la cour des rois de France et qui portait le collier de leur ordre, trouvait son compte dans une position politique qui ouvrait devant elle une plus vaste et plus brillante carrière, la petite noblesse pleurait la gloire des hermines humiliées, comprenant qu'elle serait bientôt réduite à quitter ses châteaux crénelés du fond desquels elle faisait souvent trembler ses ducs, pour verser obscurément son sang dans les troupes réglées des rois très chrétiens, à cette fin de leur conquérir le Milanais ou la Flandre. La bourgeoisie et le peuple des villes conservaient au fond du cœur les mêmes affections et les mêmes répugnances; quant à celui des campagnes, il ne connaissait la France que de nom et comme un pays étranger et lointain.

Les règnes agités des derniers Valois, les expéditions militaires entreprises par ces princes pour lesquelles la Bretagne fut épuisée comme les autres provinces du royaume, le régime nouveau imposé au pays par le parlement de Rennes sous les injonctions de la

cour, tant et de si nouvelles obligations devaient peser aux Bretons de pur sang, et entretenaient au fond des cœurs le regret et le culte de l'indépendance.

Ce fut bien pis quand la réforme eut envahi la France et que la couronne parut prête à passer sur la tête d'un prince hérétique. Déjà, par l'influence de la cour et des seigneurs français, la Bretagne avait reçu les premières semences de l'hérésie. Dandelot, frère de Coligny, que son alliance avec la maison de Rieux attachait à la Bretagne, avait paru à Nantes entouré de ministres qui célébraient publiquement le service divin selon le rit protestant. Des prêches s'élevèrent dans les domaines de ce seigneur à la Bretesche, à la Roche-Bernard, au Croisic, puis à Vitré et à Rennes, et l'on vit bientôt le ministre Dugravier prêcher publiquement dans cette ville même pendant la tenue des états. Vers le même temps, la vicomtesse de Rohan, fille du roi de Navarre, faisait de son château de Blein l'asile des réformés et le synode général de la province.

C'en était trop pour un pays où la foi catholique était aussi vivante qu'aux temps où les apôtres irlandais la lui apportaient en faisant maints miracles, à travers l'océan qu'ils franchissaient à pied sec, ou sur lequel ils naviguaient dans ces auges de pierre, tombeaux de nos anciens Bretons, auxquels un ange prêtait ses ailes (1). L'ébranlement fut universel et l'acte de la sainte union se couvrit de signatures. Un prince lorrain, le duc de Mercœur, qu'Henri III avait eu l'inexplicable imprudence de nommer au gouvernement de cette province, devint le chef naturel de la ligue et rompit de bonne heure tout rapport avec le roi accusé de fomenter l'hérésie.

L'imprudence du monarque, en confiant la Bretagne à ce prince, était d'autant plus étrange, que le duc de Mercœur pouvait faire agir, ainsi qu'il n'y manqua pas, deux ressorts également puissans. Comme frère des Guise, il commandait à toutes les sympathies religieuses, « et de fait, la plupart de la noblesse des villes et communautés, aussi bien que le simple peuple, bons catholiques, se montraient très prompts et affectionnés à son service ; » de plus, une

(1) *Vie des saints de Bretagne*, par Albert-le-Grand.

occasion inespérée s'offrait à lui de revendiquer avec plus de succès qu'au XIVe siècle les prétentions de la maison de Blois à la souveraineté de la Bretagne. Il se présentait, en effet, pour recueillir cet héritage, d'abord de sa personne, comme descendant de Marie de Châtillon, puis du chef de sa femme, Marie de Luxembourg, duchesse d'Estampes et de Martigues, sur la tete de laquelle s'étaient confondus tous les droits des comtes de Penthièvre.

Philippe Emmanuel de Lorraine leva donc l'étendard de l'indépendance bretonne en même temps que celui de la foi catholique; il parla à tous les souvenirs et à toutes les croyances du pays, aussi la Bretagne répondit-elle, presque tout entière, à une voix qui semblait sortir du tombeau de son vieux barde Merlin, comme un chant prophétique de delivrance. Le fils dont Mme de Mercœur accoucha à Nantes reçut publiquement, ainsi l'attestent tous les écrivains contemporains, le titre de prince de Bretagne; mais cet enfant, mort au berceau, ne survécut pas à la vieille cause dont l'ambition paternelle s'efforçait de le faire le tardif représentant. Il est pour les peuples des fatalités d'avenir qu'ils doivent subir malgré leurs plus vives résistances; et la puissante unité française était une nécessité pour le monde.

Quelques places et châteaux pourvus par la cour de gouverneurs dévoués, Brest en Léon, Tonquédec en Tréguier, Rostrenen et Corlay en Cornouaille, tinrent seuls pour la cause royale. Dans la Haute-Bretagne, Rennes, cette ville de légistes et d'avocats, plus ou moins imbus des nouveautés, « royalistes, politiques, hérétiques, huguenots; car ils avaient, dit Moreau, tous ces noms indifféremment, » ne dévia pas non plus d'une fidélité qui se fondait sur les idées modernes, et repoussait les antiques traditions nationales. C'est là qu'on entendait dire aux gens de robe, au rapport de maître Pierre Pichard, que, « si le roi était un diable incarné avec la queue fourchue et les oreilles longues, il ne faudrait pas moins lui obéir. »

A quelques exceptions près, la Bretagne s'insurgea donc, et le duc de Mercœur fut bientôt à la tête d'une armée nombreuse. Il fit prisonnier le comte de Soissons, envoyé par Henri III pour lui ôter le gouvernement de la province, vainquit le prince de Dombes et le prince de Conti, lutta moins heureusement contre le maréchal

d'Aumont; mais à l'aide de renforts espagnols, débarqués sur la côte de Cornouaille, il se maintint jusqu'en 1597. On sait qu'à cette époque il traita avantageusement avec Henri IV, alors à Nantes, en consentant au mariage de sa fille, héritière des grands biens de sa maison, avec César, fils de ce prince et de Gabrielle d'Estrées.

Ces importans évènemens ne sont guère qu'esquissés par Moreau, dont toute l'attention se concentre sur les évêchés de Cornouaille et de Léon. C'est sur ce petit théâtre qu'il est historien véridique et colorée; ses chroniques sont moins personnelles que des mémoires, moins générales qu'un récit historique; c'est la guerre civile réduite aux proportions de la cité et du château. Il ressuscite avec ses angoisses de chaque jour et de chaque nuit, cette guerre de surprises et de rencontres, sorte de chouannerie à cheval, dont les chefs, couverts de la cotte de mailles, opéraient à grands coups d'épée dans des gorges étroites, ou bien autour des donjons fortifiés.

Vous voyez d'abord le château de Concarneau surpris au commencement de la guerre par un parti de royaux, auquel commandaient le sieur de Kermassonet et un sieur de Lavigne, « homme bon et bienfaisant à la réserve de sa religion. » Toute la noblesse catholique des environs s'était vainement réunie pour reprendre cette place, protégée par la mer, lorsque, « le jour de la fête de M. Saint-Vincent, Charles Le Bris, marchand de profession, et chez lequel logeaient les chefs huguenots, revenant de la ville en sa maison, ne trouva que ledit sieur de Kermassonet et un autre gentilhomme qui s'étaient jetés sur un lit avec leurs habits, et qui dormaient profondément, parce qu'ils avaient veillé toute la nuit. Ils avaient seulement posé leurs épées et ceintures, avec leurs poignards, sur la table près du lit. Ledit de Kermassonet avait les clefs du portier, en une liassée autour du bras, qu'il était impossible et dangereux d'ôter sans l'éveiller; ou, en tel cas, il n'allait que de la vie à celui qui l'eût tenté, s'il eût été découvert. Ce jeune homme ayant considéré combien la ville et le pays étaient misérables, tant pour la religion que pour l'honneur et les moyens, si cette sorte de gens y demeurait, et que si le secours qu'ils attendaient de la Rochelle leur arrivait, combien il serait difficile de l'en délivrer; et l'occasion se présentant belle pour rendre un signalé service au pays,

et considérant que les autres dormaient chacun en son logis, à la réserve des sentinelles qui étaient sur les murs, et que personne n'était sur la rue, il se résolut de faire un acte d'honneur et de courage, et s'en va prendre les deux poignards des deux dormans, et leur en donne à tous deux ensemble dans le sein, et redoublant coup sur coup, les tue tous deux sans qu'ils eussent le temps de jeter un seul cri, mais bien quelques tressauts en mourant. Ces deux morts, ledit Le Bris prend les clefs, et s'en a haut le long de la rue, sans faire semblant de rien, vers la porte principale de la ville, pour l'ouvrir aux assiégeans. Comme il s'acheminait ainsi, il y avait un soldat sur la muraille, vers la tour de la Munition, qui, prenant garde à sa contenance un peu émue, eut opinion qu'il voulait attenter quelque chose à leur préjudice, ce qui le fit s'approcher de ladite porte par-dessus ledit mur. Le dit Le Bris, qui s'approchait, se hâte et le soldat aussi; puis commençant à courir, savoir, l'habitant à la porte pour l'ouvrir, et le soldat, pour l'empêcher, l'épée nue au poing, en criant : « Trahison. » Mais la muraille étant très haute en l'endroit où le soldat voulait descendre; et, voyant les clefs de la porte entre les mains dudit Le Bris, le soldat fit le saut périlleux, se jetant du haut en bas de la muraille sur le pavé. Ce fut un miracle qu'il ne se rompit pas le col; il ne se fit néanmoins aucun mal qui le retardât de se lever promptement; et courant à la porte, pensant prévenir ledit Le Bris; et il y était à temps, sans que de bonheur, et par une spéciale grace de Dieu, ledit Le Bris ne connaissant pas en la liasse quelle était la clef de cette porte, sinon par conjecture; la première qu'il essaya était la vraie clef, qu'il n'eut sitôt tournée que le pont-levis tombe; et, la porte ouverte, ledit Le Bris s'encourut dehors, appelant les assiégeans, et ayant le soldat à dos, qui le courut loin hors la porte, l'épée presque dans les reins, qui n'appréhendait pas de mourir, pourvu qu'il l'eût pu tuer. Et de fait, alla si loin, qu'il se trouva engagé; et, ne pouvant aller ni en avant ni en arrière, se jeta dans la vase du côté de la mer, où il fut tué, et la ville prise de cette façon.

« Les ennemis, qui étaient partie sur la muraille, partie endormis dans leurs logis, furent tous tués, et leurs corps jetés nus sur le pavé.

« Kermassonet fut lourdement trompé dans ses projets, faisant

son compte que les Bas-Bretons étaient des casaniers; et, bouffonnant, contrefaisait le bas-breton qui veut parler français, et disait: « Moi, aller point en guerre, si mon femme ne donne congé, » et semblables goailles. Mais il les connaissait mal; ils n'ont jamais été accusés de couardise, les anciennes histoires et les modernes en donnent des preuves: ils n'ont jamais refusé le collet à aucune autre nation; et l'on sait en quelle estime ils ont toujours été aux universités. Bref, si les Bas-Bretons ne savent pas si bien jouer de la langue comme les Français, ils jouent aussi bien des mains, et sans demander congé aux femmes. »

J'aime cette boutade du chanoine, et j'estime qu'en sa jeunesse à Paris, il avait fait plus d'une fois le coup de poing au Pré aux Clercs pour l'honneur des *bragou-bras*.

Raconterai-je maintenant les innombrables petits combats, siéges de châteaux, surprises de bicoques, où l'on employait de part et d'autre tant de stratagèmes, d'audace et de bravoure? Ce serait copier le chroniqueur, quand je ne veux que le faire connaître. Ici c'est le siége de Pont-l'Abbé, auquel toutes les populations voisines, molestées par la petite garnison de royaux, couraient, dit Moreau, comme à des noces; celui de la maison fortifiée de Guengat, où « un jeune éventé, Juveigneur, de la maison du Bouëttier, s'était retranché avec vingt ou trente brigandeaux comme lui, pillant et ravageant, prenant prisonniers, violant et tuant sans distinction de personnes ni de parti. »

D'un autre côté, on voit succomber la ville de Quimperlé, tenue par le sieur de Mesle pour la ligue, par un trait d'audace analogue à celui qui avait livré Concarneau aux catholiques. Un soldat vint attacher un pétard à la principale porte, en tel état, que la garnison le laissa approcher sans méfiance, « croyant que ce fût un bourgeois du faubourg qui faisait ses nécessités de nature. » Le pétard attaché joua avec un tel effet, qu'il emporta la porte de la ville, où l'ennemi entra en foule. Hennebon, célèbre par les héroïques souvenirs de la comtesse de Montfort; le Blavet, où était descendue la flotte espagnole; Rostrenen, Corlay, tombèrent devant le duc de Mercœur; petites villes dont l'herbe cache aujourd'hui les murs, et qui n'ont pas gagné en importance civile ce qu'elles ont perdu en importance militaire.

Les royaux, de leur côté, assiégeaient Guingamp, saccageaient Carhaix, « où le dégât fut grand, parce qu'un chacun des environs y avait apporté ce qu'il avait de plus beaux atours, pour honorer les noces de la fille de Guillaume Olfinand, greffier de la ville. » Le lendemain, pillage; le surlendemain, massacre. Car les royaux étaient à peine entrés dans Carhaix, que le tocsin sonna dans toutes les campagnes. Une multitude de paysans des paroisses voisines, le *pen bas* et la fourche à la main, s'avancèrent de toutes parts vers Carhaix, sans ordre ni discipline, et en poussant d'effroyables cris. Ils arrachent les nobles des châteaux, les contraignent, sous peine de mort, de marcher avec eux; à quoi ceux-ci eussent bien voulu se refuser, ne pouvant douter de l'issue d'une telle expédition, « quoique cette paysantaille fût au nombre de trois cents contre un. » Un prêtre se mit à la tête de la tourbe, et abattit lui-même d'un coup de hache la main du général des royaux; mais la victoire ne pouvait être long-temps douteuse; et, deux jours durant, il se fit une affreuse tuerie des pauvres *rustiques;* le feu fut mis à la ville, et les paysans se ruèrent sur leurs capitaines, pour se venger de leur défaite.

« Ce massacre, dit Moreau, dont les antipathies paraissent encore plus vives contre les paysans que contre ses adversaires politiques, abaissa leur arrogance et fierté; car ils etaient tout disposés à une révolte contre la noblesse et communauté des villes, ne voulant être subjects à personne. Mais Dieu en disposa tout autrement, et ils furent si rudement traités à Carhaix, qu'ils demeurèrent aussi doux et humbles qu'ils étaient allés arrogans. »

Au milieu de cette guerre qui se résout toujours en pillages et en tueries, quelques entreprises furent tentées cependant, sur de plus larges bases, et brillèrent de tout l'éclat des vertus chevaleresques. Tel fut le siége de Morlaix, où le maréchal d'Aumont, qui commandait les royaux, déploya toute sa galanterie auprès de la dame de Rosampoul, femme du gouverneur, ce qui n'empêcha pas la noble dame de pousser la garnison à une résistance désespérée.

Le principal et le dernier fait d'armes, en Cornouaille, le plus beau selon Moreau, parce qu'on « n'y gagna que des coups, et que le pillage y fut moins que rien, » fut le siége et la prise de Crozon, dans la sauvage péninsule de ce nom, sur les Espagnols qui y te-

naient garnison : dangereux auxiliaires, qui eux-mêmes pouvaient être tentés de faire valoir les prétentions de leur maître Philippe II à la souveraineté de la Bretagne, du chef de sa femme Isabelle, fille aînée de Henri II, et dès-lors arrière-petite-fille d'Anne de Bretagne.

Ce siége fut long ; le sieur de Liscoët, l'un des principaux officiers de l'armée royale, y fut tué en bien faisant ; et selon la tradition du pays, son cheval tout sellé, partit au galop, traversa à la nage la rade de Brest, de l'est à l'ouest, dans une largeur de deux lieues, prit terre à la côte opposée, et vint tomber mort de fatigue dans la grande cour du château du Kergoat, où la dame de Liscoët attendait l'issue du combat, comme si cet animal avait connu le grand attachement que portait son maître à celle qu'il avait aimée, au point de lui promettre, par un serment qu'il tint jusqu'à la mort, de changer de religion pour elle, « aimant mieux, le misérable, faire banqueroute à Dieu de son salut, qu'au beau nez d'une femme. »

Le capitaine Romégou trouva une mort glorieuse en escaladant les retranchemens, et le chef des Espagnols, que Moreau appelle Praxède (sans doute Prajedès), mourut également sur la brèche, après des exploits et une résistance héroïques. Tous les poètes du temps, confondant dans une même admiration ces deux nobles adversaires, dressèrent pour l'un et pour l'autre une couronne poétique, dont l'écrivain breton nous a conservé quelque curieuses fleurs.

Ce fut le dernier soupir de la Ligue, et l'un des derniers succès du maréchal d'Aumont, qui, étant allé assiéger le château de Comper, « pour gratifier la dame de Laval, qu'il aimait et hantait familièrement, » y fut blessé à mort, et décéda quelques jours après.

Déjà, depuis le mois d'octobre 1594, la bonne ville de Quimper avait ouvert ses vieilles portes. Ce fut un triste jour pour le chanoine, qui, pour ne pas confesser la vérité et l'impuissance réelle où elle eût été de se défendre, s'en prend, ainsi qu'il arrive toujours, dans les temps de parti, aux intrigues des traîtres et au manque de concert de ses défenseurs, car « Quimper, dit-il, est comme la cour du roi Pétaud, et tout le monde y est maître. » Ce n'est du reste qu'au moment de sa douleur qu'il décoche ce trait inno-

cent à une ville « que son intention est plutôt de louer, étant le lieu de sa demeure depuis tant d'années. »

La cause bretonne était sans espérance. Toute vivante qu'elle fût encore dans les masses, elle était dépourvue de ce principe d'avenir qui seul assure et légitime la victoire; c'était déjà de la poésie plutôt que de la politique. D'ailleurs, le motif religieux faisait défaut : la conversion du roi Henri IV avait frappé la Ligue au cœur; et chacun préparait sa soumission, et songeait à en tirer un bon prix, ce que l'habileté autant que la générosité de ce prince rendait facile.

Mais quoique les principales villes et forteresses de la Cornouaille fussent occupées par les troupes royales, ce pays ne devait pas voir de si tôt le terme de ses calamités; et c'est ici que le récit du chanoine Moreau se colore d'une teinte sombre et désespérée, en même temps que le drame gagne en intérêt, et s'anime par une péripétie pathétique.

Aux maux de la guerre avaient succédé le pillage, le viol et l'incendie. Les *chauffeurs* du temps parcouraient aussi ces tristes campagnes, non pas dans l'ombre de la nuit, mais de jour, la lance au poing et le casque en tête. Des bandits s'établirent sur les rocs inaccessibles, menacant les villes, rançonnant les châteaux, s'abattant sur les terres du plat pays que le désespoir finit par laisser sans culture.

Un nom infernal a survécu à tous les autres. Des montagnes d'Arrhès à la pointe du Raz, il n'est guère de noble demeure que La Fontenelle n'ait souillée par ses orgies sanglantes, de tannière où il ne soit entré pour enlever le pain du pauvre, puis égorger les malheureux *rustiques* sans defense. Souvent en parcourant les immenses bruyères de la Basse-Bretagne, vous apercevez, sous l'ajonc épineux et la fougère, des restes de retranchemens, assis parfois sur d'antiques campemens romains, et le paysan vous les indique encore avec une superstitieuse terreur, comme un souvenir de La Fontenelle. Que l'effroi populaire ait grossi les crimes de ce monstre et jeté sur sa mémoire une sorte de voile fantastique, on peut l'admettre; mais les faits attestés autant par des ruines encore debout, que par les récits de Moreau, qui eut de fréquens rapports avec lui, depuis sa jeunesse jusqu'au jour de son tardif supplice,

suffiraient pour en faire un personnage fort supérieur à tous les corsaires et brigands de l'école byronnienne, et je ne doute pas que si cette vie étrange était plus connue, elle ne fût dépecée par tous les vautours romantiques à bout de crimes et de curée.

Guy Eder, ou Gouyon Eder, sieur de La Fontenelle, étudia à Paris au collége de Boncourt, où Moreau le vit en 1587, « montrant déjà des indices de sa future vie dépravée, étant toujours aux mains avec ses camarades de classe. » Encore écolier, il vendit ses livres et sa garde-robe, pour acheter une épée et un poignard, et se mit à courir les aventures. Ayant passé près de la potence sans rencontrer la fortune sur son chemin, il rentra tout jeune encore en Bretagne; et comme on a la conscience large en temps de faction, la Ligue l'adopta, parce qu'il était de bonne maison et avait l'esprit entreprenant. Ayant lié à son sort, par l'ascendant de sa supériorité personnelle, quelques jeunes gens ruinés, il commença ses entreprises dans l'évêché de Tréguier, s'empara du château de Coëtfrec, cette jolie ruine aux festons de lierre, si fraîchement jetée dans un épais bois de hètres, aux portes de la ville de Lannion, comme une fabrique de fantaisie dans un parc immense. Il pilla cette ville et tout le pays circonvoisin; enfin assiégé dans sa forteresse, il fut réduit à capituler, car on traitait régulièrement avec La Fontenelle, et les lois de la guerre étaient observées vis-à-vis du scélérat qui ne tenait aucun compte de celles de l'humanité.

Chassé de ce diocèse il se jette sur celui de Cornouaille, et débute par la surprise du Granec, dont nous avons vu ses gens prendre possession au nom de leur capitaine.

Solidement établi dans cette bonne maison fortifiée, il saccagea tout le pays, pendant plus d'une année, rançonnant les riches, égorgeant les pauvres, incendiant les fermes et les récoltes, palissadant les églises pour se retirer, au besoin, dans leurs hauts clochers; les brûlant quand elles lui étaient inutiles. Le parti de la Ligue n'osait cependant le désavouer, car il en avait besoin, et il est pour les partis de honteuses et terribles nécessités. Le duc de Mercœur cajolait donc M. de La Fontenelle, et c'est à peine si dans un voyage que l'audacieux brigand fit à Nantes, pour présenter ses hommages au prince lorrain, celui-ci, en le voyant paraître dans un somptueux appareil, osa lui demander, en lui frappant

vées en mai 1588, jusqu'au vendredi vingt-troisième jour de septembre dudit an, où l'apostume d'une jalousie enragée que le roi portait à la vertu de la maison de Lorraine creva, et, entre autres, au seigneur de Guise par l'effusion du sang de ce généreux chef de guerre. » Malgré son éducation et ses voyages, Moreau était cornouaillais dans l'ame. Il appartient à Quimper-Corentin au même titre que sa belle cathédrale; c'est un inestimable monument que lui envieraient de plus importantes cités.

Avec quelle complaisance le bon chanoine raconte l'histoire de sa ville depuis ce siége où Charles de Blois fit massacrer toute la bourgeoisie quimperroise, jusqu'au jour où le sieur de Kerollain, avec ses hommes d'armes, sauva la pauvre ville des griffes du tigre de l'île Tristan! comme il rehausse l'immémoriale antiquité de son origine, restée problématique avec l'étymologie de son nom! comme il déplore d'une manière vraie et sentie la perte des vieux usages que les royaux, ces libéraux et ces philosophes du siècle, s'attachaient à détruire pour abolir la mémoire des temps passés! Parmi ces us et coutumes, il en est un surtout dont le chanoine ne pardonne pas la suppression à l'évêque de la Cornouaille, homme rusé et politique, et l'un des seuls ecclésiastiques bretons entretenant des sentimens favorables à la cause royale.

« En l'église de Saint Corentin, d'ancienne tradition, on célébrait le jeudi, jour que l'évêque fait les saintes huiles, trois messes annotées ensemble sur le grand autel. L'évêque au milieu, et deux dignitaires ou anciens chanoines en chacun côté, célébraient et consacraient chacun son hostie, et faisaient l'élévation ensemble, ayant chacun son pupitre, son livre et son calice, faisaient toutes les cérémonies, prononçaient les mots ensemble et tout d'un temps, tant à basse qu'à haute voix, n'avançant l'un plus que l'autre, hors que celui qui était au milieu chantait un peu plus haut pour éviter la confusion des voix. On ne trouvait pas longue cette belle et dévote cérémonie, et l'on n'a pas ouï-dire qu'il y en ait eu aucune semblable en d'autres royaumes. Et à cause de cette solennité extraordinairement et partant ailleurs non ouïe, il se trouvait ce jour-là un très grand nombre de peuple au service divin, jusqu'au jour que l'évêque, le seigneur Charles du Liscoët, la fit abolir, disant, pour toute raison, que l'un des célébrans empêchait la dé-

votion de l'autre. On ne sait s'il faisait cela de sa propre cervelle, ou si, en ayant conféré ailleurs, il ne trouvait la cérémonie tolérable.... Pendant que presque tous les habitans tenaient pour les catholiques, entre autres les ecclésiastiques et le corps du chapitre, le dit seigneur évêque se montra fort douteux dans les commencemens, peut-être sollicité par son frère, le sieur de Coëtnempren, qui était homme du temps. Mais enfin le sieur évêque se détermina tout-à-fait, et son frère fit bonne mine, à quoi servit bien le voisinage du château de Concarneau. »

C'est plaisir de voir Moreau juger ses confrères du présidial et du conseil de la cité, bonnes figures bourgeoises de sénéchaux et d'échevins qui revivent pour nous colorees par le pinceau de l'homme de parti. Pendant l'investissement de la place par le maréchal d'Aumont, on assiste aux assemblées tumultueuses tenues à Saint-Corentin. « Devant le crucifix, dit Moreau, les uns bons catholiques faisant offre de se prêter à toute occurrence nécessaire, soit à la brèche ou ailleurs, les autres tenant pour l'opinion contraire, comme gens qui ne se souciaient pas tant de la religion que de leurs profits particuliers et de la conservation de leurs ambitions, épiant l'heure et le moyen de jouer leur jeu, et, comme Judas, « *quærebant opportunitatem tradendi civitatem.* »

Je ne saurais dire le plaisir que j'ai quelquefois éprouvé à relire ces scènes municipales, le soir sur le vert amphithéâtre du mont Frugy, d'où la bonne ville à vos pieds se mire tristement dans les deux fraîches rivières qui ceignent ce qui reste encore de ses remparts. A la place et peut-être sous le même arbre, où le 15 novembre 1594, « à l'heure de la volée de la bécasse, » Moreau entendit avec désespoir cesser le feu des Espagnols assiégés dans Crozon par les royaux, je reconstruisais à l'aide de quelques tourelles encore debout, qui se montrent toutes honteuses entre les cheminées des maisons modernes, la demeure ignorée de Grallon et du grand Saint-Corentin. J'avais vu des capitales où s'était décidé le sort de l'Europe; j'habitais Paris au centre du bruit, des plaisirs et des affaires; mais je le confesse, rien ne me saisissait plus intimement que ces retours de ma pensée vers un passé disparu à jamais de la mémoire des hommes, et dont les sanglans détails s'étaient évanouis

dans le froid ensemble d'une époque historique, sans jeter même un nom dans l'histoire en compensation de tant d'obscures douleurs.

On voit donc quelles mœurs la noblesse, la bourgeoisie et la population rurale offrent à l'écrivain pour former le fond de son tableau et dans quel âpre paysage il lui est donné de l'encadrer. Parlons du drame lui-même.

L'union de la Bretagne et de la France existait en fait depuis le double mariage de notre duchesse Anne avec Charles VIII et Louis XII. L'ascendant de la monarchie française et la ligue des hauts barons de Bretagne contre leur duc François II avaient amené cet état de choses sanctionné, d'ailleurs, par l'intérêt évident des deux peuples. Sous François Ier, ces rapports prirent un caractère plus stable par son mariage avec Claude de France, fille de la reine Anne, et l'acte consenti par les états de Bretagne en 1532. L'avènement de Henri II, duc de Bretagne, du chef de sa mère et de son aïeule, consomma la réunion qui devint définitive et irrévocable.

Mais un tel changement dans la condition d'un peuple jaloux d'une indépendance antérieure à l'existence même du royaume des Francs dans les Gaules, ne pouvait être soudain acceptée. Si la haute aristocratie attirée à la cour des rois de France et qui portait le collier de leur ordre, trouvait son compte dans une position politique qui ouvrait devant elle une plus vaste et plus brillante carrière, la petite noblesse pleurait la gloire des hermines humiliées, comprenant qu'elle serait bientôt réduite à quitter ses châteaux crénelés du fond desquels elle faisait souvent trembler ses ducs, pour verser obscurément son sang dans les troupes réglées des rois très chrétiens, à cette fin de leur conquérir le Milanais ou la Flandre. La bourgeoisie et le peuple des villes conservaient au fond du cœur les mêmes affections et les mêmes répugnances; quant à celui des campagnes, il ne connaissait la France que de nom et comme un pays étranger et lointain.

Les règnes agités des derniers Valois, les expéditions militaires entreprises par ces princes pour lesquelles la Bretagne fut épuisée comme les autres provinces du royaume, le régime nouveau imposé au pays par le parlement de Rennes sous les injonctions de la

cour, tant et de si nouvelles obligations devaient peser aux Bretons de pur sang, et entretenaient au fond des cœurs le regret et le culte de l'indépendance.

Ce fut bien pis quand la réforme eut envahi la France et que la couronne parut prête à passer sur la tête d'un prince hérétique. Déjà, par l'influence de la cour et des seigneurs français, la Bretagne avait reçu les premières semences de l'hérésie. Dandelot, frère de Coligny, que son alliance avec la maison de Rieux attachait à la Bretagne, avait paru à Nantes entouré de ministres qui célébraient publiquement le service divin selon le rit protestant. Des prêches s'elevèrent dans les domaines de ce seigneur à la Bretesche, à la Roche-Bernard, au Croisic, puis à Vitré et à Rennes, et l'on vit bientôt le ministre Dugravier prêcher publiquement dans cette ville même pendant la tenue des états. Vers le même temps, la vicomtesse de Rohan, fille du roi de Navarre, faisait de son château de Blein l'asile des réformés et le synode général de la province.

C'en était trop pour un pays où la foi catholique était aussi vivante qu'aux temps où les apôtres irlandais la lui apportaient en faisant maints miracles, à travers l'océan qu'ils franchissaient à pied sec, ou sur lequel ils naviguaient dans ces auges de pierre, tombeaux de nos anciens Bretons, auxquels un ange prêtait ses ailes (1). L'ébranlement fut universel et l'acte de la sainte union se couvrit de signatures. Un prince lorrain, le duc de Mercœur, qu'Henri III avait eu l'inexplicable imprudence de nommer au gouvernement de cette province, devint le chef naturel de la ligue et rompit de bonne heure tout rapport avec le roi accusé de fomenter l'hérésie.

L'imprudence du monarque, en confiant la Bretagne à ce prince, était d'autant plus étrange, que le duc de Mercœur pouvait faire agir, ainsi qu'il n'y manqua pas, deux ressorts également puissans. Comme frère des Guise, il commandait à toutes les sympathies religieuses, « et de fait, la plupart de la noblesse des villes et communautés, aussi bien que le simple peuple, bons catholiques, se montraient très prompts et affectionnés à son service ; » de plus, une

(1) *Vie des saints de Bretagne*, par Albert-le-Grand.

occasion inespérée s'offrait à lui de revendiquer avec plus de succès qu'au XVe siècle les prétentions de la maison de Blois à la souveraineté de la Bretagne. Il se présentait, en effet, pour recueillir cet héritage, d'abord de sa personne, comme descendant de Marie de Châtillon, puis du chef de sa femme, Marie de Luxembourg, duchesse d'Estampes et de Martigues, sur la tête de laquelle s'étaient confondus tous les droits des comtes de Penthièvre.

Philippe Emmanuel de Lorraine leva donc l'étendard de l'indépendance bretonne en même temps que celui de la foi catholique; il parla à tous les souvenirs et à toutes les croyances du pays, aussi la Bretagne répondit-elle, presque tout entière, à une voix qui semblait sortir du tombeau de son vieux barde Merlin, comme un chant prophétique de délivrance. Le fils dont Mme de Mercœur accoucha à Nantes reçut publiquement, ainsi l'attestent tous les écrivains contemporains, le titre de prince de Bretagne; mais cet enfant, mort au berceau, ne survécut pas à la vieille cause dont l'ambition paternelle s'efforçait de le faire le tardif représentant. Il est pour les peuples des fatalités d'avenir qu'ils doivent subir malgré leurs plus vives résistances; et la puissante unité française était une nécessité pour le monde.

Quelques places et châteaux pourvus par la cour de gouverneurs dévoués, Brest en Léon, Tonquédec en Tréguier, Rostrenen et Corlay en Cornouaille, tinrent seuls pour la cause royale. Dans la Haute-Bretagne, Rennes, cette ville de légistes et d'avocats, plus ou moins imbus des nouveautés, « royalistes, politiques, hérétiques, huguenots; car ils avaient, dit Moreau, tous ces noms indifféremment, » ne dévia pas non plus d'une fidélité qui se fondait sur les idées modernes, et repoussait les antiques traditions nationales. C'est là qu'on entendait dire aux gens de robe, au rapport de maître Pierre Pichard, que, « si le roi était un diable incarné avec la queue fourchue et les oreilles longues, il ne faudrait pas moins lui obéir. »

A quelques exceptions près, la Bretagne s'insurgea donc, et le duc de Mercœur fut bientôt à la tête d'une armée nombreuse. Il fit prisonnier le comte de Soissons, envoyé par Henri III pour lui ôter le gouvernement de la province, vainquit le prince de Dombes et le prince de Conti, lutta moins heureusement contre le maréchal

d'Aumont; mais à l'aide de renforts espagnols, débarqués sur la côte de Cornouaille, il se maintint jusqu'en 1597. On sait qu'à cette époque il traita avantageusement avec Henri IV, alors à Nantes, en consentant au mariage de sa fille, héritière des grands biens de sa maison, avec César, fils de ce prince et de Gabrielle d'Estrées.

Ces importans évènemens ne sont guère qu'esquissés par Moreau, dont toute l'attention se concentre sur les évêchés de Cornouaille et de Léon. C'est sur ce petit théâtre qu'il est historien véridique et coloré; ses chroniques sont moins personnelles que des mémoires, moins générales qu'un récit historique; c'est la guerre civile réduite aux proportions de la cité et du château. Il ressuscite avec ses angoisses de chaque jour et de chaque nuit, cette guerre de surprises et de rencontres, sorte de chouannerie à cheval, dont les chefs, couverts de la cotte de mailles, opéraient à grands coups d'épée dans des gorges étroites, ou bien autour des donjons fortifiés.

Vous voyez d'abord le château de Concarneau surpris au commencement de la guerre par un parti de royaux, auquel commandaient le sieur de Kermassonet et un sieur de Lavigne, « homme bon et bienfaisant à la réserve de sa religion. » Toute la noblesse catholique des environs s'était vainement réunie pour reprendre cette place, protégée par la mer, lorsque, « le jour de la fête de M. Saint-Vincent, Charles Le Bris, marchand de profession, et chez lequel logeaient les chefs huguenots, revenant de la ville en sa maison, ne trouva que ledit sieur de Kermassonet et un autre gentilhomme qui s'étaient jetés sur un lit avec leurs habits, et qui dormaient profondément, parce qu'ils avaient veillé toute la nuit. Ils avaient seulement posé leurs épées et ceintures, avec leurs poignards, sur la table près du lit. Ledit de Kermassonet avait les clefs du portier, en une liassée autour du bras, qu'il était impossible et dangereux d'ôter sans l'éveiller; ou, en tel cas, il n'allait que de la vie à celui qui l'eût tenté, s'il eût été découvert. Ce jeune homme ayant considéré combien la ville et le pays étaient misérables, tant pour la religion que pour l'honneur et les moyens, si cette sorte de gens y demeurait, et que si le secours qu'ils attendaient de la Rochelle leur arrivait, combien il serait difficile de l'en délivrer; et l'occasion se présentant belle pour rendre un signalé service au pays,

et considérant que les autres dormaient chacun en son logis, à la réserve des sentinelles qui étaient sur les murs, et que personne n'était sur la rue, il se résolut de faire un acte d'honneur et de courage, et s'en va prendre les deux poignards des deux dormans, et leur en donne à tous deux ensemble dans le sein, et redoublant coup sur coup, les tue tous deux sans qu'ils eussent le temps de jeter un seul cri, mais bien quelques tressauts en mourant. Ces deux morts, ledit Le Bris prend les clefs, et s'en allant le long de la rue, sans faire semblant de rien, vers la porte principale de la ville, pour l'ouvrir aux assiégeans. Comme il s'acheminait ainsi, il y avait un soldat sur la muraille, vers la tour de la Munition, qui, prenant garde à sa contenance un peu émue, eut opinion qu'il voulait attenter quelque chose à leur préjudice, ce qui le fit s'approcher de ladite porte par-dessus ledit mur. Le dit Le Bris, qui s'approchait, se hâte et le soldat aussi; puis commençant à courir, savoir, l'habitant à la porte pour l'ouvrir, et le soldat, pour l'empêcher, l'épée nue au poing, en criant : « Trahison. » Mais la muraille étant très haute en l'endroit où le soldat voulait descendre; et, voyant les clefs de la porte entre les mains dudit Le Bris, le soldat fit le saut périlleux, se jetant du haut en bas de la muraille sur le pavé. Ce fut un miracle qu'il ne se rompit pas le col; il ne se fit néanmoins aucun mal qui le retardât de se lever promptement; et courant à la porte, pensant prévenir ledit Le Bris; et il y était à temps, sans que de bonheur, et par une spéciale grace de Dieu, ledit Le Bris ne connaissant pas en la liasse quelle était la clef de cette porte, sinon par conjecture; la première qu'il essaya était la vraie clef, qu'il n'eut sitôt tournée que le pont-levis tombe; et, la porte ouverte, ledit Le Bris s'encourut dehors, appelant les assiégants, et ayant le soldat à dos, qui le courut loin hors la porte, l'épée presque dans les reins, qui n'appréhendait pas de mourir, pourvu qu'il l'eût pu tuer. Et de fait, alla si loin, qu'il se trouva engagé; et, ne pouvant aller ni en avant ni en arrière, se jeta dans la vase du côté de la mer, où il fut tué, et la ville prise de cette façon.

« Les ennemis, qui étaient partie sur la muraille, partie endormis dans leurs logis, furent tous tués, et leurs corps jetés nus sur le pavé.

« Kermassonet fut lourdement trompé dans ses projets, faisant

son compte que les Bas-Bretons étaient des casaniers ; et, bouffonnant, contrefaisait le bas-breton qui veut parler français, et disait : « Moi, aller point en guerre, si mon femme ne donne congé, » et semblables goailles. Mais il les connaissait mal ; ils n'ont jamais été accusés de couardise, les anciennes histoires et les modernes en donnent des preuves : ils n'ont jamais refusé le collet à aucune autre nation ; et l'on sait en quelle estime ils ont toujours été aux universités. Bref, si les Bas-Bretons ne savent pas si bien jouer de la langue comme les Français, ils jouent aussi bien des mains, et sans demander congé aux femmes. »

J'aime cette boutade du chanoine, et j'estime qu'en sa jeunesse à Paris, il avait fait plus d'une fois le coup de poing au Pré aux Clercs pour l'honneur des *bragou-bras*.

Raconterai-je maintenant les innombrables petits combats, siéges de châteaux, surprises de bicoques, où l'on employait de part et d'autre tant de stratagèmes, d'audace et de bravoure ? Ce serait copier le chroniqueur, quand je ne veux que le faire connaître. Ici c'est le siége de Pont-l'Abbé, auquel toutes les populations voisines, molestées par la petite garnison de royaux, couraient, dit Moreau, comme à des noces ; celui de la maison fortifiée de Guengat, où « un jeune éventé, Juveigneur, de la maison du Bouëttier, s'était retranché avec vingt ou trente brigandeaux comme lui, pillant et ravageant, prenant prisonniers, violant et tuant sans distinction de personnes ni de parti. »

D'un autre côté, on voit succomber la ville de Quimperlé, tenue par le sieur de Mesle pour la ligue, par un trait d'audace analogue à celui qui avait livré Concarneau aux catholiques. Un soldat vint attacher un pétard à la principale porte, en tel état, que la garnison le laissa approcher sans méfiance, « croyant que ce fût un bourgeois du faubourg qui faisait ses nécessités de nature. » Le pétard attaché joua avec un tel effet, qu'il emporta la porte de la ville, où l'ennemi entra en foule. Hennebon, célèbre par les héroïques souvenirs de la comtesse de Montfort ; le Blavet, où était descendue la flotte espagnole ; Rostrenen, Corlay, tombèrent devant le duc de Mercœur ; petites villes dont l'herbe cache aujourd'hui les murs, et qui n'ont pas gagné en importance civile ce qu'elles ont perdu en importance militaire.

Les royaux, de leur côté, assiégeaient Guingamp, saccageaient Carhaix, « où le dégât fut grand, parce qu'un chacun des environs y avait apporté ce qu'il avait de plus beaux atours, pour honorer les noces de la fille de Guillaume Olimand, greffier de la ville. » Le lendemain, pillage; le surlendemain, massacre. Car les royaux étaient à peine entrés dans Carhaix, que le tocsin sonna dans toutes les campagnes. Une multitude de paysans des paroisses voisines, le *pen bas* et la fourche à la main, s'avancèrent de toutes parts vers Carhaix, sans ordre ni discipline, et en poussant d'effroyables cris. Ils arrachent les nobles des châteaux, les contraignent, sous peine de mort, de marcher avec eux; à quoi ceux-ci eussent bien voulu se refuser, ne pouvant douter de l'issue d'une telle expédition, « quoique cette paysantaille fût au nombre de trois cents contre un. » Un prêtre se mit à la tête de la tourbe, et abattit lui-même d'un coup de hache la main du général des royaux; mais la victoire ne pouvait être long-temps douteuse; et, deux jours durant, il se fit une affreuse tuerie des pauvres *rustiques*; le feu fut mis à la ville, et les paysans se ruèrent sur leurs capitaines, pour se venger de leur défaite.

« Ce massacre, dit Moreau, dont les antipathies paraissent encore plus vives contre les paysans que contre ses adversaires politiques, abaissa leur arrogance et fierté; car ils etaient tout disposés à une révolte contre la noblesse et communauté des villes, ne voulant être subjects à personne. Mais Dieu en disposa tout autrement, et ils furent si rudement traités à Carhaix, qu'ils demeurèrent aussi doux et humbles qu'ils étaient allés arrogans. »

Au milieu de cette guerre qui se résout toujours en pillages et en tueries, quelques entreprises furent tentées cependant, sur de plus larges bases, et brillèrent de tout l'éclat des vertus chevaleresques. Tel fut le siége de Morlaix, où le maréchal d'Aumont, qui commandait les royaux, déploya toute sa galanterie auprès de la dame de Rosampoul, femme du gouverneur, ce qui n'empêcha pas la noble dame de pousser la garnison à une résistance désespérée.

Le principal et le dernier fait d'armes, en Cornouaille, le plus beau selon Moreau, parce qu'on « n'y gagna que des coups, et que le pillage y fut moins que rien, » fut le siége et la prise de Crozon, dans la sauvage péninsule de ce nom, sur les Espagnols qui y te-

naient garnison : dangereux auxiliaires qui eux-mêmes pouvaient être tentés de faire valoir les prétentions de leur maître Philippe II à la souveraineté de la Bretagne, du chef de sa femme Isabelle, fille aînée de Henri II, et dès-lors arrière-petite-fille d'Anne de Bretagne.

Ce siége fut long; le sieur de Liscoët, l'un des principaux officiers de l'armée royale, y fut tué en bien faisant; et selon la tradition du pays, son cheval tout sellé, partit au galop, traversa à la nage la rade de Brest, de l'est à l'ouest, dans une largeur de deux lieues, prit terre à la côte opposée, et vint tomber mort de fatigue dans la grande cour du château du Kergoat, où la dame de Liscoët attendait l'issue du combat, comme si cet animal avait connu le grand attachement que portait son maître à celle qu'il avait aimée, au point de lui promettre, par un serment qu'il tint jusqu'à la mort, de changer de religion pour elle, « aimant mieux, le misérable, faire banqueroute à Dieu de son salut, qu'au beau nez d'une femme. »

Le capitaine Romégou trouva une mort glorieuse en escaladant les retranchemens, et le chef des Espagnols, que Moreau appelle Praxède (sans doute Prajedès), mourut également sur la brèche, après des exploits et une résistance héroïques. Tous les poètes du temps, confondant dans une même admiration ces deux nobles adversaires, dressèrent pour l'un et pour l'autre une couronne poétique, dont l'écrivain breton nous a conservé quelques curieuses fleurs.

Ce fut le dernier soupir de la Ligue, et l'un des derniers succès du maréchal d'Aumont, qui, étant allé assiéger le château de Comper, « pour gratifier la dame de Laval, qu'il aimait et hantait familièrement, » y fut blessé à mort, et décéda quelques jours après.

Déjà, depuis le mois d'octobre 1594, la bonne ville de Quimper avait ouvert ses vieilles portes. Ce fut un triste jour pour le chanoine, qui, pour ne pas confesser la vérité et l'impuissance réelle où elle eût été de se défendre, s'en prend, ainsi qu'il arrive toujours, dans les temps de parti, aux intrigues des traîtres et au manque de concert de ses défenseurs, car « Quimper, dit-il, est comme la cour du roi Pétaud, et tout le monde y est maître. » Ce n'est du reste qu'au moment de sa douleur qu'il décoche ce trait inno-

cent à une ville « que son intention est plutôt de louer, étant le lieu de sa demeure depuis tant d'années. »

La cause bretonne était sans espérance. Toute vivante qu'elle fût encore dans les masses, elle était dépourvue de ce principe d'avenir qui seul assure et légitime la victoire; c'était déjà de la poésie plutôt que de la politique. D'ailleurs, le motif religieux faisait défaut: la conversion du roi Henri IV avait frappé la Ligue au cœur; et chacun préparait sa soumission, et songeait à en tirer un bon prix, ce que l'habileté autant que la générosité de ce prince rendait facile.

Mais quoique les principales villes et forteresses de la Cornouaille fussent occupées par les troupes royales, ce pays ne devait pas voir de si tôt le terme de ses calamités; et c'est ici que le récit du chanoine Moreau se colore d'une teinte sombre et désespérée, en même temps que le drame gagne en intérêt, et s'anime par une péripétie pathétique.

Aux maux de la guerre avaient succédé le pillage, le viol et l'incendie. Les *chauffeurs* du temps parcouraient aussi ces tristes campagnes, non pas dans l'ombre de la nuit, mais de jour, la lance au poing et le casque en tête. Des bandits s'établirent sur les rocs inaccessibles, menacant les villes, rançonnant les châteaux, s'abattant sur les terres du plat pays que le désespoir finit par laisser sans culture.

Un nom infernal a survécu à tous les autres. Des montagnes d'Arrhès à la pointe du Raz, il n'est guère de noble demeure que La Fontenelle n'ait souillée par ses orgies sanglantes, de tannière où il ne soit entré pour enlever le pain du pauvre, puis égorger les malheureux *rustiques* sans défense. Souvent en parcourant les immenses bruyères de la Basse-Bretagne, vous apercevez, sous l'ajonc épineux et la fougère, des restes de retranchemens, assis parfois sur d'antiques campemens romains, et le paysan vous les indique encore avec une superstitieuse terreur, comme un souvenir de La Fontenelle. Que l'effroi populaire ait grossi les crimes de ce monstre et jeté sur sa mémoire une sorte de voile fantastique, on peut l'admettre; mais les faits attestés autant par des ruines encore debout, que par les récits de Moreau, qui eut de fréquens rapports avec lui, depuis sa jeunesse jusqu'au jour de son tardif supplice,

suffiraient pour en faire un personnage fort supérieur à tous les corsaires et brigands de l'école byronnienne, et je ne doute pas que si cette vie étrange était plus connue, elle ne fût dépecée par tous les vautours romantiques à bout de crimes et de curée.

Guy Eder, ou Gouyon Eder, sieur de La Fontenelle, étudia à Paris au collége de Boncourt, où Moreau le vit en 1587, « montrant déjà des indices de sa future vie dépravée, étant toujours aux mains avec ses camarades de classe. » Encore écolier, il vendit ses livres et sa garde-robe, pour acheter une épée et un poignard, et se mit à courir les aventures. Ayant passé près de la potence sans rencontrer la fortune sur son chemin, il rentra tout jeune encore en Bretagne; et comme on a la conscience large en temps de faction, la Ligue l'adopta, parce qu'il était de bonne maison et avait l'esprit entreprenant. Ayant lié à son sort, par l'ascendant de sa supériorité personnelle, quelques jeunes gens ruinés, il commença ses entreprises dans l'évêché de Tréguier, s'empara du château de Coëtfrec, cette jolie ruine aux festons de lierre, si fraîchement jetée dans un épais bois de hêtres, aux portes de la ville de Lannion, comme une fabrique de fantaisie dans un parc immense. Il pilla cette ville et tout le pays circonvoisin; enfin assiégé dans sa forteresse, il fut réduit à capituler, car on traitait régulièrement avec La Fontenelle, et les lois de la guerre étaient observées vis-à-vis du scélérat qui ne tenait aucun compte de celles de l'humanité.

Chassé de ce diocèse il se jette sur celui de Cornouaille, et débute par la surprise du Granec, dont nous avons vu ses gens prendre possession au nom de leur capitaine.

Solidement établi dans cette bonne maison fortifiée, il saccagea tout le pays, pendant plus d'une année, rançonnant les riches, égorgeant les pauvres, incendiant les fermes et les récoltes, palissadant les églises pour se retirer, au besoin, dans leurs hauts clochers; les brûlant quand elles lui étaient inutiles. Le parti de la Ligue n'osait cependant le désavouer, car il en avait besoin, et il est pour les partis de honteuses et terribles nécessités. Le duc de Mercœur cajolait donc M. de La Fontenelle, et c'est à peine si dans un voyage que l'audacieux brigand fit à Nantes, pour présenter ses hommages au prince lorrain, celui-ci, en le voyant paraître dans un somptueux appareil, osa lui demander, en lui frappant

amicalement sur l'épaule, combien de gens avaient contribué à payer tant de belles choses? Car il aimait le luxe et les plaisirs élégans, M. de La Fontenelle, et s'il devient jamais le héros d'un mélodrame, le chorégraphe trouvera sans peine où y placer un ballet.

On dansait en effet au château du Granec; nos grand'mères, dans leurs longues robes de velours et de soie, passaient le pont-levis pour figurer un menuet devant le maître du logis ou le sieur de la Boulle, son inexorable lieutenant; beaucoup y allaient par terreur, pour adoucir le tigre, quelques-unes peut-être par sympathie politique. Un jour, dans une de ces fêtes nocturnes, au milieu des délires d'une joie bachique, la grande salle du château s'écroula, et au milieu de tant de victimes, le malheur voulut que La Fontenelle ne perdît qu'une jambe. C'était trop peu ou trop, car Shakspeare nous a révélé l'effet des difformités physiques sur les caractères dépravés. Le diable boiteux se vengea sur ses victimes. Après avoir successivement occupé les manoirs et villes de Crémenec, Corlay et Carhaix, il descendit vers le rivage comme pour se rafraîchir par la brise de mer et le sang nouveau.

Il est peu probable que vous soyez jamais venu jusqu'à Quimper-Corentin, ce à quoi je vous exhorte fort pourtant, car ce pays est beau. Si vous y venez, vous pousserez à quatre lieues plus à l'ouest, jusqu'à Douarnenez, petite ville aux rues étroites et à pic, à l'air vif et saumâtre, à la physionomie vivante et maritime. A mer basse, vous monterez à pied sec par un beau lit de sable blanc jusqu'à l'un des rochers qui domine l'entrée du port. C'est l'île Tristan. De là, au couchant des jours d'été, on jouit d'un incomparable spectacle. Une baie de six lieues se déroule devant vous, et votre vue se promène du promontoire du Raz et des brisans de la côte des Trépassés, à la pointe de la Chèvre et à l'anse de Dinant. Partout des roches bizarres et géantes, des aiguilles et des colonnades, des portiques et des pyramides. Ici, sous le soleil, le sommet des flots étincelle; là, vous distinguez à peine quelques formes dans de sombres et profondes anfractuosités. Au retour de la pêche, le lac se couvre d'une flotte de six cents voiles où les filets à sardines, encore humides d'écume, courent de mâts en mâts comme des guirlandes phosphorescentes. Ces nuées de mouettes volent à tire-

d'aile pour regagner toutes les criques du rivage. Douarnenez en rassemble le plus grand nombre sous son môle, et vous les voyez, quand le vent s'élève, s'entasser aux quais de la ville comme des poussins sous leur mère. En face de vous et au sommet de l'amphithéâtre, s'élève le clocher dentelé de Ploaré, inondé de lumière comme le vêtement d'un ange; dans le fond se lient, par des pentes insensibles, les montagnes qui virent, au IVe siècle, la pénitence du premier ermite de l'Armorique, saint Ronan, et treize siècles après celle de son dernier solitaire, M. de Névet.

Rien dans cet harmonieux paysage ne reporte la pensée vers des scènes de carnage et de désolation. On ne s'explique pas qu'un aussi misérable îlot ait jamais pu résister à une attaque et devenir une inaccessible retraite. Cependant, l'ordre donné par Henri IV au comte de Brissac de raser les fortifications de l'île Tristan, n'a pas été si strictement exécuté qu'on n'en puisse découvrir encore des restes sous les varechs et les sables que le flot y charrie, et l'on voit que le drame sanglant de l'histoire s'est aussi joué sur cette côte solitaire et lointaine.

Contraint de quitter les environs de Carhaix, La Fontenelle descendit, comme nous l'avons dit, vers la mer. Un coup de main le rendit maître de Douarnenez, où « le sieur de Guengat, capitaine de la place, dormant à la française, fut pris dans son lit avec ses gens. » Le pillage fut considérable, car tous ceux du plat pays y avaient entassé leurs effets de prix. Les prisonniers furent « traités à la turque et plus barbarement encore. » De Douarnenez qu'il fortifie, il se jette sur Penmarch, ville grande et ouverte dont les ruines, entassées sur une lieue de rivage, attestent l'importance et les calamités. Ses habitans se défendent dans quelques maisons crénelées dont vous voyez encore les béantes meurtrières. Chassés de poste en poste, ils se réfugient dans l'église principale où le désespoir les pousse à de sacriléges profanations et à d'horribles voluptés. Le bras de La Fontenelle les saisit au pied de l'autel, et leurs âmes meurent du même coup que leurs corps.

Trois cents navires transportèrent dans l'île Tristan les dépouilles de cette malheureuse ville, et devinrent les instrumens d'une active piraterie qui rendit ces parages et l'entrée de la Manche inaccessibles aux navigateurs de toutes les nations.

Ce fut bientôt le tour de Pont-Croix. Après avoir écrasé, à Plogastel Saint-Germain, le gros de cultivateurs qui, privés de tous moyens d'existence, se jetaient au-devant de sa cavalerie en poussant de longs hurlemens, il saute à pieds joints les tranchées et barricades que les pauvres bourgeois du Pont avaient élevées avec autant de promptitude que d'inexpérience. Le sieur de La Ville-Rouault et quelques gentilshommes se défendirent long-temps dans le clocher, dont deux ou trois hommes de cœur suffisaient pour garder l'étroite entrée. Les assiégeans reculaient écrasés sous les gros blocs de granit détachés de la muraille massive; mais bientôt suffoqués par l'épaisse fumée d'un feu de genêt vert qui enveloppait dans un nuage cette tour, leur dernier asile, les habitans de Pont-Croix offrirent de capituler sous condition d'avoir vies sauves, ce que La Fontenelle promit par serment. Mais « chrétien de nom et turc en effet, il commande, parjure qu'il est, que lesdits Ville-Rouault et Cosquer avec quelques autres fussent pendus à l'instant; ce qui fut fait. Avant exécuter le commandement, il voulut que cette sienne cruelle infidélité fût accompagnée d'un acte sans comparaison plus vilain et reprochable que les précédens, c'est qu'il fit par les soldats et goujats violer publiquement et en pleine rue ladite dame à la face de son mari, ce qui fut trouvé chose autant détestable qu'inhumaine; car, encore qu'il y eût mille crimes sur lui, dont le moindre était capital, si trouvait-on quelques prétextes d'excuser sous le manteau de la guerre. Ce violement infâme en la personne d'une demoiselle d'honneur ainsi perpétré, le mari fut pendu et quelques autres. Le reste de ceux qui tombèrent entre ses mains fut ou tué ou amené prisonnier à l'île Tristan, où les uns moururent misérablement en des cachots infects comme gardes-robes et latrines, et après une infinité de tourmens qu'on leur faisait tous les jours, tantôt les faisant seoir sur un trépied à cuir nu qui les brûlait jusqu'aux os, tantôt au cœur de l'hiver et aux plus grandes froidures, les mettant tout nus dedans des pipes pleines d'eau gelée, comme dit l'Écriture : *A calore nimium, a frigore nimium*. Ils n'avaient, après leur mort, autre sépulture que le ventre des poissons; car, sitôt qu'ils étaient trépassés, leurs compagnons prisonniers étaient commandés de les jeter à la mer, si mieux n'aimaient laisser les corps pourrir parmi eux, et ceux qui les traînaient

ainsi étaient peu après eux-mêmes traînés morts par leurs compagnons.

« Voilà les morales actions de La Fontenelle et de ses gens de guerre, qui durèrent jusqu'à la paix et plus, qui fut l'an 1597, sans aucune distinction de personne, qualité, ni parti, quoiqu'il se dît catholique et du parti de l'union. »

Assiégé deux fois dans Douarnenez par le capitaine du Clou, que Moreau accuse d'intelligence avec lui, puis par le marquis de Sourdéac, gouverneur de Brest, il repoussa toutes les attaques des troupes royales et tenta de surprendre Quimper, qui ne lui échappa que par l'intrépidité du sieur de Kerollain. Celui-ci, avec sept hommes d'armes, repoussa les bandits déjà maîtres du quartier Saint-Mathieu, et donna aux secours le temps d'arriver, qui mirent enfin en déroute les douze cents *argoulets* de La Fontenelle.

Ce qui surprend surtout dans le récit de Moreau, confirmé du reste par tous les écrivains de l'époque, c'est de voir ce brigand secondé dans toutes ses entreprises par les troupes aux ordres du duc de Mercœur. C'est ainsi, par exemple, que sa tentative sur Quimper fut appuyée par un mouvement combiné des garnisons de Vannes, Hennebon, et autres villes tenant pour l'union. On s'explique moins encore peut-être comment d'Épinay Saint-Luc, lieutenant-général pour le roi en Bretagne, et qu'un stratagème rendit maître de la personne de La Fontenelle, put et osa le remettre en liberté après s'être borné à en tirer bonne rançon, et le laissa reprendre possession de son île, où il se maintint jusqu'à ce qu'il eût traité directement avec Henri IV.

Ce qui passe, en effet, toute croyance, et offre une nouvelle preuve de la démoralisation qu'engendrent les guerres civiles, c'est de voir un scélérat qui avait saccagé villes et châteaux, ravi l'honneur aux femmes, épousé une enfant de neuf ans, riche héritière enlevée par lui au sac du château paternel, qui, selon Moreau, « était coupable devant Dieu de la vie de plus de trente mille ames, » traiter avec le roi de France et de Navarre après la soumission du duc de Mercœur et la pacification de toute la province.

Par lettres royales du 26 mai 1598, il obtint pour lui et les siens remise et absolution pleine et entière de tous meurtres, viols, enlèvemens et pillages qu'il avait pu commettre durant le cours de la

guerre; et pour le mettre à couvert de toute poursuite, le roi, « en égard à tous les siéges et autres affaires que le sieur de La Fontenelle avait eu sur les bras, disent les lettres, lui donnait tout ce qu'il avait ainsi pris, manié et reçu, sans avoir à en rendre compte. » Ces lettres, du reste, se terminent par des formules fort honorables pour le courage du sieur de La Fontenelle. L'étonnement redouble lorsqu'à la suite de ces actes on trouve un brevet de capitaine de cinquante hommes d'armes délivré par le roi à Gui Eder, sieur de La Fontenelle, commandant pour sa majesté en ses places de Douarnenez et l'île Tristan, « pour l'entière confiance qu'elle fonde en la fidélité, valeur et prudence dudit sieur, et autres considérations à ce mouvans (1). »

Si Marat avait vécu jusqu'en 1814, la restauration n'eût pas sans doute élevé d'échafaud pour verser cet ignoble sang; mais concevrait-on aujourd'hui, sous un pouvoir quelconque, la possibilité de traiter directement avec Marat en face de la France et du monde? Les temps et les mœurs ont changé et la presse est bonne à quelque chose.

Justice fut faite cependant, et le bourreau ne perdit rien pour attendre. La Fontenelle trempa dans la conspiration du maréchal de Biron, et alors on se rappela ses crimes. Il fut condamné à être roué vif en place de Grève (2).

Cet homme est le personnage principal du récit de Moreau. Il anime ses tableaux par sa présence et par la terreur qui le suit

(1) *Preuves de l'histoire de Bretagne*, par dom Morice, in folio, tome II. Col. 1681-1691. Ces actes étranges, qu'une situation bien difficile put seule imposer au noble cœur d'Henri IV, sont rédigés de façon à laisser entendre que les signalées faveurs que le roi accorde au sieur de La Fontenelle sont dues surtout à ce que, durant les troubles civils, ce chef avait toujours fait la guerre pour son propre compte, « sans avoir jamais eu l'intention de livrer le royaume à l'étranger ou à une personne quelconque voulant attenter à l'usurpation ou démembrement dudit estat. » Ainsi, la position du voleur est plus favorable que celle de l'adversaire politique.

Jacques de Lestel, sieur de La Boulle, principal officier de La Fontenelle, obtint également des lettres royales d'abolition, consignées au même recueil.

(2) [illegible]

toujours comme l'ombre suit le corps. Aussi comme l'épouvante était universelle en ces temps de calamités, comme toutes les imaginations étaient frappées! L'esprit éclairé du chanoine n'ose repousser aucun bruit populaire, aucune superstitieuse croyance. Ici ce sont des soldats morts, « ressuscités en forme de loups, pour, par permission de Dieu, affliger les vivans, et communément appelés en leur breton *tut bleis*, c'est-à-dire *gens loups*. Ce qui n'est hors de propos, attendu que les plus graves auteurs disent que les sorciers sont des antropophages ou mangeurs de chair humaine, surtout de la chair des petits enfans morts sans baptême. » Ailleurs vous voyez Moreau discuter le bruit universellement répandu en ce temps, que l'Antechrist était né en Babylone, et que déjà les juifs, en tout pays s'avançaient pour l'aller recevoir et reconnaître pour leur messie. « Ce qui troublait beaucoup les peuples, même les plus avisés, encore que plusieurs docteurs n'y ajoutassent pas foi, disant que tous les signes prédits par les Écritures qui devaient précéder son avénement, n'étaient pas encore accomplis, et entre autres que l'empire romain n'était encore du tout aboli, ce qui était, disaient-ils, nécessaire, avec quelques autres raisons. »

Si c'est là la poésie, voici l'histoire :

« Il serait autant impossible d'éclairer, par le même, les misères de ce pauvre canton que de prendre la lune, comme on dit, avec les dents. La Cornouaille al'a de mal en pis, ses champs étant dépouillés de tous moyens, et ravagés par La Fontenelle. Elle fut réduite à telle extrémité, que fort peu de gens demeurèrent en vie, et n'ayant ni cheval, ni bœufs. Lorsqu'ils pouvaient avoir quelques morceaux de blé, ils s'attachaient, de nuit, à la charrue, pour les semer, en espérant d'avoir quelque chose l'année prochaine. Je dis la nuit, car le jour, ils ne paraissaient pas plus que des hiboux, et se tenaient cachés dans les taillis et genêts comme bêtes sauvages. Et n'avaient moyen de faire aucun feu, crainte d'être découverts par l'indice de la fumée, et ainsi mouraient dedans les fossés, où les loups, les trouvant morts, s'accoutumèrent tellement à la chair humaine, que dans la suite, pendant l'espace de sept à huit ans, ils attaquèrent les hommes étant même armés, et personne n'osait aller seul. Quant aux femmes et enfans, il les fallait enfermer dedans les maisons, car si quelqu'un ouvrait les portes, il était le plus

souvent happé ; et s'est trouvé plusieurs femmes, au sortir, d'auprès leur porte, pour faire de l'eau, avoir eu la gorge coupée sans pouvoir crier à leurs maris, qui n'étaient qu'à trois pas d'elles, même en plein jour.

« Dieu suscita de toute manière les traits de son courroux sur son peuple, en faisant un exemplaire châtiment *in virga ferrea*, et fit un monde nouveau en petit nombre, comme seulement un séminaire du futur, avec tant de désolations, que telle paroisse où il y avait, avant la guerre, plus de douze cents communians à Pasques, sans comprendre plus d'autant d'enfans qui n'avaient pas encore atteint l'âge, en l'année de paix il ne se trouvait pas douze communians; et ainsi par toutes les paroisses, entre autres celles qui étaient éloignées des villes et places de retraite, dans lesquelles il y avait moyen de se retirer. »

La Cornouaille, saignée à blanc, fut bien long-temps à se remettre d'une épreuve qui parut avoir épuisé toutes les sources de sa vie ; et peut-être à sa physionomie mélancolique et reservée peut-on deviner encore de nos jours l'influence de tant d'effroyables calamités.

Telle fut l'issue de la principale tentative faite au XVIe siècle pour raviver la nationalité bretonne. Ce fut du moins la dernière fois que cette pensée se produisit d'une manière nette et précise; mais bien long-temps encore elle devait agiter sourdement les populations armoricaines, et les poursuivre comme une vague hallucination. Si le tableau que je viens de tracer présente quelque intérêt, et que moi-même j'éprouve un jour le besoin de me délasser d'études sévères en recueillant quelques souvenirs dans nos landes et sur nos grèves, je dirai les tentatives bizarres et ignorées qui eurent lieu sous Louis XIV et la minorité de Louis XV: je chercherai jusqu'à quel point la nationalité bretonne exerça d'action sur la chouannerie morbihannaise, et je montrerai cette pensée qui fut celle de tout un peuple se transformant chez quelques imaginations puissantes et solitaires en une monomanie, qui lutte encore avec désespoir contre le cours des choses et des siecles.

LOUIS DE CARNÉ.

RUYSCH.

HISTOIRE HOLLANDAISE DU XVIIe SIÈCLE.

SECONDE PARTIE.

---

§ IV.

GEORGE DE CASTELNEAU.

Il est temps de faire connaître le mystérieux instigateur de cette émeute nocturne. Les évènemens rapides, qui vont se presser dans ce cadre rétréci, nous obligeront à laisser dans l'ombre quelques traits de notre drame; mais la figure du chevalier George de Castelneau, son héros principal, y réclame impérieusement sa place.

Le chevalier de Castelneau, qui aurait pu faire assez bonne figure à la cour du roi Louis XIII à côté de Marillac, de Gondy, de Luynes ou de tout autre, était un gentilhomme de Poitou, qui n'avait réussi aucunement à se maintenir dans les bonnes graces du roi Louis XIV. Neveu du comte d'Estrées, et attendant, après la mort de cet oncle, de fort gros biens, sur lesquels il ne s'était fait faute de vivre à l'avance, le chevalier avait été long-temps à Paris un charmant jeune homme, cherchant à plaire, et plaisant même beau-

coup trop à de très grandes dames, ce qui plus d'une fois avait fait froncer le sourcil à Louis XIV, que Fagon, son médecin, et Pélisson, l'historiographe du roi, appelaient *le plus bel homme de sa cour*. Moitié pour ses dettes et moitié pour d'autres méfaits, le chevalier se vit un jour *engagé* à passer quelque temps dans l'Inde, par une lettre contresignée du roi et de son ministre Colbert. Le comte d'Estrées, espérant bien que son cher coquin de neveu périrait au moins dans la traversée ou dans quelque taverne de Calcutta, lui fit passer à cette époque quelque argent. Tout Paris se perdit en conjectures sur la cause positive de cet exil. Les uns voulaient que le chevalier fût allé, avec un carrosse à la livrée du comte d'Estrées, son oncle, acheter, en compagnie d'actrices de l'hôtel de Bourgogne, une tourte de pigeonneaux à la Halle, le jour même du vendredi-saint; d'autres, qu'il eût une fois malignement souligné tous les *car* qui se trouvaient dans une lettre du roi à M[me] de Montespan, son idole. De pareils crimes conduisaient alors directement aux îles Marguerite ou aux Grandes Indes!

Mais au lieu de mourir aux Grandes-Indes, comme l'avait espéré le comte d'Estrées, le chevalier en était revenu plus gros joueur et plus duelliste qu'il ne s'en était rencontré jamais à Amsterdam. Il était renommé pour la manière dont il embrochait un homme sur le terrain, et jouait du luth à sa fenêtre jusqu'à midi en caleçon de ratine. Cette double réputation de bretteur et de chanteur étayait prodigieusement ses bonnes fortunes; il faisait fureur auprès des bourgeoises du Dam avec quelques airs que le surintendant de la musique de France, Jean-Baptiste Lulli, lui avait appris, et il tuait ensuite les maris qui intervenaient dans ses concerts d'une manière trop incommode.

Depuis les ordonnances contre le duel, ordonnances publiées par la chambre des bourgmestres d'Amsterdam à la suite de la guerre, le chevalier s'était prudemment retiré du monde et des belles compagnies; il ne paraissait plus qu'à certains jours, et demeurait chez Gaspar Stok, à deux pas du Kalver Straat. En vérité, par une soirée de mai, beaucoup de ces belles jeunes femmes de la Hollande, que Metzu représente assises à leur fenêtre, si potelées et si roses, regrettaient le luth du chevalier Castelneau. Rêveuses et pensives, elles se promenaient souvent sur les grands quais de

l'Amstel, écoutant les brises, qui ne leur apportaient que les sifflemens du nord, au lieu des symphonies miraculeuses de Lulli. George de Castelneau, leur ancienne idole, leur beau chevalier de France, n'habitait plus ce brillant quartier du Dam, il demeurait chez le faiseur de bière Gaspar Stok. Le rossignol d'Amsterdam chantait chez le fossoyeur d'Hamlet!

On en vint un beau jour à rechercher sérieusement quelle pouvait être sa vie. Elle prenait plaisir à dérouter les curieux et les bourgeois. Un jour elle était riche, évaporée, française; le lendemain, grave et sombre. Vie fantasque, étrange, que celle du chevalier de Castelneau! Aujourd'hui de l'or, de l'or à pleines mains, comme un joueur; demain, la barbe longue, la moustache mal peignée, de mornes rendez-vous, des cliquetis d'épée non loin de sa rue, une indissoluble union avec Gaspar Stok, un pacte peut-être! Ce diable de chevalier mettait sur pied le guet, les bourgmestres et les patrouilles de nuit, si belles dans les grands cadres de Rembrandt.

A part le jeu, qui lui procurait de l'or, n'avait-il donc pas une autre corde à son arc, cet acharné seigneur qui s'était fait tout d'un coup si redoutable, et qu'on n'osait renvoyer au roi Louis XIV, sans doute parce qu'il n'en aurait pas voulu? Il n'est que trop vrai, le gros jeu que tenait toujours Castelneau, dans les cafés, était soutenu par un métier abominable et infame. Il tuait les gens pour vendre leur corps; il approvisionnait les ateliers de dissection, et en particulier celui de Ruysch. L'anatomie, en effet, faisait en ce temps, nous l'avons dit, toute l'occupation d'Amsterdam. D'Amsterdam, la ville savante, partaient ces investigations patientes et ces découvertes utiles qui, depuis le XVIIᵉ siècle, ont illustré cette science comme autant de rayons, et qui devaient immortaliser Ruysch, même avant Boerhaave. Ceux qui ont l'instinct inné de ces études, comprendront bien vite de quel avantage il devait être pour la science, une science qui n'avance que graduellement et avec la lenteur des siècles, d'avoir d'excellens sujets pour les recherches cadavériques. La fraîcheur et la souplesse des corps entraient nécessairement pour quelque chose dans ces curieuses préparations. L'anatomie, qui n'a d'autre objet, après tout, que la contemplation studieuse de la nature et des qualités apparentes de chaque or-

gane, ne fut d'abord pratiquée que sur les animaux; la superstition fit long-temps regarder comme s.crilége l'homme a.sez hardi pour porter la main sur le cœur de son semblable. Comment Ruysch poursuivi, nous l'avons vu, par l'envie et par l'erreur, même après les premiers médecins ses maîtres, parvint-il à donner à la science une stabilité durable, un empire de croyance véritablement populaire? C'est, nous le répétons, en couvrant la science elle-même d'un tissu palpable, en rendant à la mort la couleur même de la vie. Les sujets nécessaires pour la dissection et que la superstition du peuple rend toujours rares, périssaient bientôt entre les mains des anatomistes; Ruysch les conserva, et sut leur rendre, pour ainsi dire, une nouvelle ère d'éternité. Mais pour cela (et les ouvrages du professeur lui-même en font foi), Ruysch préférait à des corps caducs et maladifs, à des organes vieux et appauvris, la verdeur et la force encore visible des cadavres. Non-seulement Ruysch injectait finement, mais c'était encore un embaumeur et un coloriste habile. Il fardait la mort, il la peignait aussi coquettement que le peintre en miniature habille une vieille coquette. Les sujets que tuait Castelneau, dans la vapeur du vin ou l'entraînement d'une querelle, ceux que le poing de Stok frappait dans une taverne, ou qu'il dérobait adroitement aux bières de bois qu'on lui commandait, étaient des cadavres d'élite, cent fois plus favorables aux scrutations studieuses du docteur, que ceux de l'amphithéâtre. Le chevalier et Gaspar Stok, son valet, ruse coquin, vieux soldat de marine sous les amiraux Ruyter et Tromp, étaient donc les véritables pourvoyeurs de Ruysch. Le metier de Stok, son ivrognerie et ses rudes manières, ne fournissaient qu'un trop grand nombre d'occasions à Castelneau d'approvisionner le docteur et sa poulie; d'un autre côté la vie aventureuse de Castelneau, sa soif de paraître et de dépenser, son humeur fanfaronne et son adresse au jeu de l'escrime garantissaient pour long-temps à Ruysch ce gain fatal, sur lequel le docteur fermait les yeux, comme tous les praticiens et les grands professeurs d'anatomie.

§ V.

LA RUE DES BIÈRES.

D'ailleurs, Gaspar Stok était le seul familier de la maison. Gaspard Stok connaissait Ruysch de longue date, il entrait chez lui à toute heure du jour et de la nuit. C'était le plus honnête croque-mort d'Amsterdam, que ce joufflu Gaspar Stok! Il faisait des bières admirables, ce qui est un métier fort prisé dans Amsterdam. Il remplissait près du chevalier le vieil emploi des vieux Frontin de comédie; la nature hardie et insouciante de Castelneau l'avait séduit. Il va sans dire que l'espèce d'imbroglio castillan qui avait livré au chevalier la chambre et le cœur de Sarah, était l'œuvre de George de Castelneau; œuvre soutenue et appuyée par son digne hôte Gaspar Stok. Le fabricant de bières ayant ramassé au hasard le nom de Bidloo dans une des conversations de Ruysch, s'en était servi pour ameuter ce soir-là dans les tavernes le peuple des ignorans et des bourgeois, comptant bien que Castelneau profiterait de ce tumulte pour sortir de son prétendu linceul.

Depuis quelques jours, Sarah ne se promenait guère sans prier Rachel de prendre avec elle le chemin du Kalver-Straat. Vainement Rachel déclinait-elle devant son amie sa répugnance pour certaine petite rue qui touche à ce quartier remuant, rue formée par des baraques en bois, comme les loges d'une foire, et dans laquelle se fabriquent toutes les bières de cette ville populeuse. L'intrépide jeune fille entraînait Rachel par le bras, loin du beau quartier du Dam, pour examiner ensemble ces échoppes de triste augure.

Si quelque jour, en effet, il vous prend envie de visiter le théâtre français d'Amsterdam, théâtre situé sur le quai d'Erwtenmarkt, vous la rencontrerez comme malgré vous, cette étrange *rue des Bières* (1). Là, chaque jour, quatre planches s'emboîtent aux coups réguliers

(1) Elle est située près du canal même qui porte son nom, et se nomme *Kistenakers-gragt* (Canal des Bières).

du marteau, à deux pas du plus beau palais d'Amsterdam, du palais du Dam, bâti comme un angle de Venise sur treize mille pilotis. Cette rue étroite et sombre n'abrite que des menuisiers funèbres. Le bois de ces bières et leurs compartimens distincts varient suivant la fortune ou le rang des acheteurs. Il y a des bières de cèdre, de bois blanc, de chêne, de mérisier, de sandal, de bois d'Amérique ou de bois de Chine. Au mouvement de la rue, à son babil, à la gaieté de ses chansons et au brouillard de ses pipes, vous ne pourriez croire jamais que d'honnêtes Hollandais s'occupent, dans cette rue, de *l'habit de bois* dont parle Scarron le poète; c'est là pourtant leur unique commerce de tous les jours!

La boutique de Gaspar Stok se distingue entre toutes les autres par la forme de ses bières et l'éclat de leur vernis. Les unes sont ornées de jolis petits filets blancs avec des devises tirées des psaumes; d'autres, ô vanité! ont déjà des sculptures avec un canton d'armoirie encore intact sur chacun de leurs panneaux!

Le vent est nord-ouest, et la fenêtre de Castelnean est fermée. Au lieu de ces pots de géranium et d'œillets, ornement habituel des chambres hollandaises, l'œil ne distingue guère à travers le vitrage de la fenêtre qu'une grande épée à l'italienne et un habit à rubans fanés. Pendant que la fille de Ruysch, tristement penchée, cherche à cueillir une pâle rose d'hiver qui croît entre les jointures du sol, Sarah fait un signe d'intelligence à Gaspar Stok, qui glisse un billet dans la main de la jeune fille.

— *Merci, Stok!* c'est ce que veut dire le balancement de tête de Sarah.

— *Mon Dieu, la pauvre fleur!* c'est le cri de Rachel en voyant que sa rose s'effeuille au vent. Les deux jeunes filles rentrent toutes deux; Sarah triomphe et Rachel est triste.

Beaucoup de promeneurs encombrent les quais, et bien qu'on soit au cœur de l'hiver, les places publiques regorgent de monde. Un maître tapissier, en frac de velours d'Utrecht, précède une charrette traînée par quatre chèvres; dans cette charrette il a fait tenir ses marteaux et ses bagages.

— Pourquoi ces banquettes rouges? demande Sarah à Rachel.

— On les porte sans doute à l'église occidentale, pour la messe de minuit.

— Comment sais-tu, Rachel, que c'est la messe de minuit?

— Sans doute parce que je suis protestante, Sarah, et que vous êtes, vous, catholique! reprend la fille de Ruysch avec l'air quelque peu puritain des protestantes. Je devrais vous gronder; depuis quelque temps vous ne faites que des étourderies. Hier, par exemple, pourquoi ai-je trouvé votre croix dans l'escalier?

Sarah, avançant la main, rattacha vivement à son cou cette croix qu elle tenait, dit-elle, de sa mère, et que sans doute elle avait laissé tomber la veille imprudemment.... Elle embrassa les joues de Rachel et rabattit son capuchon dans lequel le vent s'engouffrait.

— Pardonne-moi, Rachel, disait Sarah en marchant toute joyeuse. Oh! ma bonne Rachel, je t'aime bien! Quel dommage pour toi que tu n'aimes que tes fleurs! N'y a-t-il pas, Rachel, d'autres choses qu'une jeune fille puisse aimer?

— Dieu et son père, Sarah.

La dernière feuille de la petite rose d'hiver glissa des doigts de Rachel, quand elles arrivèrent au seuil de la maison.....

§ VI.

RÉSOLUTION.

Ce froid brouillard continue. Le vent du nord s'unit aux carillons plaintifs d'Amsterdam; toutes les églises catholiques ont donné le branle à leurs cloches pour la grande solennité. Seul, dans son laboratoire, le docteur Ruysch, assis à sa table de cuir doré, continue ses *Adversaria*, son dernier ouvrage; Gudule et Rachel sont endormies. La plume du docteur sillonne d'énormes colonnes, il foudroie Bidloo, il commente Swammerdam. Sarah vient d'ouvrir sa vitre, malgré le froid, et regarde le pavé couvert de neige. Quelque temps elle a suivi de l'œil un manteau qui venait du côté de la maison: son cœur battait; mais la lanterne d'un bourgeois vient de lui faire reconnaître Reynier Graaf qui se rend en bon paroissien à l'église occidentale, ses Heures sous le bras. Ce n'est pas Reynier Graaf dont Sarah est inquiète!

La pauvre enfant referme sa fenêtre; ses yeux sont rouges et sa

poitrine oppressée. Debout près de sa petite lampe, elle froisse entre ses doigts la lettre que Gaspar Stok lui a remise le matin, et qui d'abord lui avait causé tant de bonheur.

— Il ne viendra pas!

Et Sarah se demande ce qui peut retenir George, l'homme qu'elle voit à ses pieds depuis vingt-cinq jours, celui pour lequel elle déroule avec tant de précautions et d'effroi l'échelle que l'ex-cordier Gaspar Stok lui a donnée! Car malgré le docteur, malgré Gudule et Rachel, en dépit même du chien de Terre-Neuve du professeur Tulp, la jeune fille a trouvé le moyen de rendre chaque soir le chevalier invisible à tous; pendant que le faiseur de bières apporte à Ruysch ses corps ou vient lui demander ses commissions, George de Castelnau escalade la fenêtre de Sarah; ses basques d'habit frôlent les tulipes de Rachel qui sommeille, et qui se prend le lendemain au vent du nord des ravages de sa fenêtre. Le chevalier n'a pas eu grand' peine à enlever d'assaut ce cœur ouvert à tous les dangers. Il a triomphé par cela même qu'il a surpris Sarah au milieu d'une vie d'ennui. Sarah, que les livres du docteur ou les fleurs de la bonne Rachel n'étaient pas de nature à récréer, a goûté bien vite les paroles de miel qui tombaient des lèvres de Castelneau. Hier, c'était sa bague; aujourd'hui, quelque bracelet, — l'amour des jeunes filles et des grands seigneurs ne vit que de mensonges et de bijoux. Souple, insinuant, corrupteur comme un véritable fils de la cour de Louis XIV, trop égoïste ou trop distrait pour aimer, George ne songe qu'à son rôle de chaque soir. Dès que l'horloge de la Tour sonne dix heures, il arrive chargé de rubans, d'essences et de poésies de Benserade. Sa perruque est nouée de mille boucles factices, boucles d'anciennes maîtresses, dont il fait chaque soir un holocauste au feu de tourbe de Sarah. La pauvre petite le regarde de ses deux grands yeux et l'aime comme son prince. Un soir, il n'en était qu'au beau milieu de l'échelle, lorsque tout à coup le chien de Tulp aboya. Sarah fit si bien cette fois, qu'en une seconde ses doigts gonflés et meurtris ramenèrent vivement la corde. Au dernier aboiement du chien, les lèvres de Sarah touchaient celles de Castelneau.

Comment n'aurait-elle pas cru, la pauvre Sarah, à l'amour de ce beau jeune homme? Ils ne se sont pas donné la main, il est vrai, devant le monde, mais devant Dieu. La cérémonie du mariage en

Hollande est peut-être la seule chose que regrette la blonde Sarah; cette cérémonie est si touchante! Le jour de la célébration, les jeunes gens et les jeunes filles de la ville jettent des fleurs sur le passage du nouveau couple; l'hypocras et la cannelle circulent dans des bouteilles enjolivées de nœuds de faveur; la jeune fille que l'on marie a déjà envoyé dans la semaine qui précède l'hymen plusieurs de ces bouteilles à ses parens et amis : c'est ce qu'ils appellent *les larmes de la fiancée.*

Sarah n'a point traversé la ville comme ces belles filles joyeuses de leur voile blanc, de leurs bouteilles à nœuds de faveur et de leur fleur d'oranger; le carillon du Dam n'a point sonné pour elle les courantes et les bourées qu'il exécute d'ordinaire en cette circonstance, de telle sorte que l'horloger du Palais pourrait faire danser le bal dans chaque maison de la ville, tant cette musique simple du bon Hollandais marque distinctement tous les airs. Non, la religion de Sarah a été surprise, sa candeur et son inexpérience l'ont conduite elle-même dans le piége de Castelneau. Le chevalier, qui affecte de ne plus sortir des églises, a répandu depuis quelque temps une telle odeur d'encens autour de lui que Sarah s'est laissée prendre à ces beaux dehors; elle l'a suivi un jour, au risque de se voir suivie elle-même par Rachel, dans l'une de ces petites chambres retirées qui servent de chapelle aux catholiques d'Amsterdam; misérables chapelles où l'on célèbre à grand peine la messe comme on célébrait jadis le rit pieux dans les catacombes. Castelneau n'a pas hésité à se présenter devant un prêtre, un pretre qui a consenti à bénir sa main placée dans celle de Sarah, comédie sacrilége jouée sans doute plus d'une fois déjà par le chevalier quand il habitait la France, mais qui dut bien surprendre la petite cellule hollandaise, asile de pureté et de candeur, où ce chapelain appelé par Stok reçut les noms de Sarah et de George pour les noms des deux époux. Le chevalier, en cédant ainsi au plus cher désir de la jeune fille, a bien vu qu'il la captiverait pour la vie, qu'elle serait à lui, que nul n'aurait le droit de traverser ce bonheur. Un autre motif, suggéré par Stok au chevalier, ne lui a pas laissé le choix de la réflexion dans cette importante affaire; Stok a représenté à Castelneau que le mariage était de rigueur en ce pays, attendu qu'en cas de démêlé avec la justice et messieurs de la chambre des bourgmestres, le Spineus

et le Raspeus (1) étaient des lieux fort désagréables à visiter. Castelneau a donc nourri d'illusions le cœur de la naïve jeune fille. Quelque jour il l'emmènera en France, il lui fera voir la cour de Versailles. Sarah croit à l'éternité de cet amour ; elle ne peut douter que George ne soit un de ces hommes méconnus que le caprice d'un roi exile ou rappelle à volonté ; la vie journalière de Castelneau lui est du reste murée, et elle ne le voit que le soir. Les lettres du chevalier (quelle jeune fille ne croit pas à ces menteuses d'amour ?) provoquent les réponses de la pauvre Sarah, qui lui en récrit de bien plus longues, où elle épanche son ame comme un jeune lis secoue les trésors de sa rosée. Cette correspondance amoureuse est le seul bonheur de la jeune fille pendant ces tristes heures de sa journée, ces heures lentes où le toit de Ruysch ne retentit que du bruit de ses horloges et du pas de la vieille Gudule. Sarah, dans ces lettres, a déposé ses plus chères espérances, ses rêves d'enfant, son amour! Pour tout autre que le chevalier il fût resté à ces lettres une odeur suave, pareille à celle qui sort du calice d'une fleur, d'un coffret de cèdre, ou du passage d'une femme aimée. Aussi la jeune fille, qui sait bien les pleurs que ces lettres lui ont coûtées, et combien sa main tremblait en les écrivant, a-t-elle exigé que Castelneau ne se séparât jamais de ces lettres chéries, et qu'il les gardât sur sa poitrine comme un talisman. Il lui semble que ces lettres protégeront Castelneau et le garderont de toute embûche.

Après s'être payée vainement elle-même de raisons mauvaises, Sarah relit la lettre du chevalier; elle ne contient que ces deux lignes :

« Il me sera impossible de t'aller voir, ame de ma vie! A demain à la même heure. GEORGE. »

— C'est là tout ce qu'il répond à ma longue lettre d'hier! Toujours attendre, douter et trembler! C'est notre sort à nous autres pauvres femmes. Mon Dieu! mon Dieu! que je suis donc malheureuse! Voilà bien trois manteaux que j'ai compté sur mes doigts, et jamais lui! jamais lui dans cette maudite rue!

(1) Le Spineus, lieu où l'on renferme toutes les filles de mauvaise vie que l'on condamne pour un certain temps, et où elles travaillent. Le Raspeus est une autre maison pour les hommes.

C'est la première nuit qu'il manque à nos rendez-vous! Blanches étoiles qui vous baignez dans l'Amstel à l'heure qu'il est, vous qui l'avez vu tant de fois courir avec un front aussi radieux que le vôtre vers cette fenêtre du Marché-Neuf, vous êtes voilées d'ombre et de tristesse aujourd'hui! A demain! écrit-il; il a écrit *demain*, il me trompe! Tout n'est aujourd'hui que religion ou impiété à Amsterdam. Les fêtes de Dieu cachent souvent bien des crimes! L'autre jour, il m'en souvient, George entra; il ne m'embrassa même pas. Ses paroles n'étaient plus tendres; il avait l'air d'un masque auquel on se laisse prendre de loin, mais de près! Mon Dieu! pourquoi donc l'ai-je aimé, pourquoi ai-je quitté pour lui tous mes devoirs de bonne catholique! Stok m'a donné la clé du jardin; j'irai, je veux aller à cette messe de minuit! Quelle joie si j'allais le trouver priant, se repentant surtout, les mains jointes devant la Vierge, de m'avoir fait tant de mal! Ou plutôt je vais le surprendre tournant autour de quelque belle dame du Kalver-Straat, et prêt à lui offrir l'eau bénite avec ses doigts pieusement alongés! Si je le voyais, j'irais droit à cette femme lui dire qu'il est mon amant! Il est mieux que cela, c'est mon mari! — Seigneur Jésus! l'horrible ouragan qu'il fait! — Il ne me donne aucune raison, il me dit que cela lui est impossible. Impossible! voilà un mot que George n'a jamais connu! il ne me l'a dit que d'aujourd'hui; oh! c'est qu'il ne m'aime plus! Maudite lettre! il semble qu'elle soit écrite sur les genoux de quelque autre femme, tant elle est courte! Mais je veux savoir où il va, je le saurai! sans doute que je vais le trouver à cette messe, j'irai; je veux savoir où est George!

Ayant pris sa mante et la lettre du chevalier, elle sortit.

§ VII.

LE PYL.

Le sage Heinsius, votre compatriote, l'a écrit quelque part, bons Hollandais, ce que veut une curiosité de femme, votre mer du Nord le veut, elle renverserait plutôt les digues et les écluses. Sarah marchait donc comme une jeune fille enhardie par le danger même; elle marchait sur la neige du quai comme sur les planches du sa-

vire, son ancien hôte. Le vent soufflait à déraciner les tilleuls plantés devant la maison du docteur; cette nuit de Noël était glacée, les clapotemens de l'eau dans chaque canal et le vent fatal de nord-ouest présageaient l'orage. Ces sortes de nuits que l'habitant de la Hollande ne remarque même pas, l'arrachent rarement à une partie de jeu ou de plaisir qu'il a projetée, les tavernes sont loin de désemplir de buveurs aux nuits d'hiver; les églises aussi en ces jours de fête regorgent de fidèles. Nous avons expliqué précédemment au sujet même d'Amsterdam comment tous les cultes avaient fini par l'envahir, comme les flots de la mer qui mordent le sable; ce fait tient plus que jamais à l'histoire de l'édit de Nantes; mais au temps de notre drame, Amsterdam comptait encore pourtant beaucoup d'églises catholiques.

L'église de la Tour (*de Toren*) n'était entre autres ni la moins riche, ni la moins belle. Toutes les nuits, depuis neuf heures du soir jusqu'à quatre du matin en hiver, des hommes nommés *klapermans*, espèce de sonneurs ambulans avec une cliquette, assez semblables aux watchmen de Londres, partaient du seuil même de cette église afin de commencer leur ronde de nuit; ils ramenaient dans leurs maisons ceux qui se trouvaient ivres ou égarés, veillaient au couvre-feu, et constituaient la police. Ce ne fut donc pas sans un léger sentiment de crainte que la jeune fille entrevit d'abord les piques serrées et les arquebuses de ces klapermans. Ils marchaient deux à deux et dans le plus grand ordre à quelques toises de la maison même du docteur, pendant que les bourgeois, armés d'une simple lanterne de corne, traversaient les ponts de la ville. Certainement cette nuit devait être une nuit de recueillement et de piété, comme en tous les pays chrétiens; mais là, ainsi qu'ailleurs, on reconnaissait, à certains signes, l'abus inséparable des cérémonies nocturnes de la fête de Noël. De grands jets de lumière et des éclats de rire bruyans s'échappaient souvent des volets mal fermés et des barraques disjointes.

Au pas lourd des klapermans, le bruit cessait pour recommencer de plus belle lorsque la patrouille avait passé. Sarah s'était enveloppée de sa mante hollandaise à houppe noire, mais les plis de cette large soierie préservaient à peine du froid ses membres délicats. A chaque église, Sarah fléchissait le genou, puis elle cherchait; à

chaque église, des nuages d'encens portaient sa prière au tabernacle sur leurs chastes ailes. Mais sa prière était vaine, George de Castelneau n'était pas là! Tremblante, au milieu de tant de monde, elle ramenait sur sa figure les plis de son voile, puis elle reprenait, haletante, cette course infructueuse, elle priait et demandait George à chaque autel. Perdue bientôt en ces inutiles détours, Sarah ne remarquait pas même une chose, c'est que le hasard la ramenait à la maison de Ruysch; le théâtre anatomique et ses quatre tourelles chargées de neige, étaient devant elle avant qu'elle s'en pût douter. A deux pas de ce théâtre anatomique, Sarah vit une grande tache rouge dans le brouillard, c'était une lanterne énorme, flamboyante comme une comète; ce fanal surmontait une porte sablée avec soin; ce lieu, qui n'a pas même changé de destination aujourd'hui, s'appelle encore *la Fontaine* ou *Pyl*. Harassée de fatigue, transie de froid, et sentant la pluie battre ses joues, Sarah n'hésita point à y entrer; le son d'un clavecin avait frappé son oreille. A peine arrivée, elle s'assit sur un banc de bois, au milieu d'une foule de gens qui semblaient comme elle ignorer ce qu'ils allaient voir; c'était pour la plus part d'excellens co'ons de la Fr'se, que la musique avait attirés en ce lieu avec leurs femmes et leurs filles.

La nouveauté du spectacle, auquel Sarah allait assister, mérite bien que nous en disions ici quelques mots. Dans une salle éclairée par quatre lustres de cristal, la jeune fille entrevit d'abord confusément des matelots qui buvaient à un comptoir voisin d'un orchestre; cet orchestre, orné de petites draperies blanches comme une loge de marionnettes, raclait toujours le même air, pendant qu'un pauvre aveugle frappait les intermèdes sur une épinette. De la sorte, la musique allait toujours, et avec elle seize à vingt demoiselles en robe blanche, qui ne dansaient pas, mais se promenaient deux à deux au milieu même de la salle, pareilles à ces figures de mécanique auxquelles le joueur d'orgues donne le branle. Sans le coloris emprunté de leur visage et leurs regards agaçans, un étranger aurait pu se croire dans quelque pensionnat d'Amsterdam, un jour de distribution de prix. Toutes portaient les mêmes tresses, les mêmes dentelles, les mêmes fleurs. Cette promenade continue, et le brouillard produit dans cette salle, par le tabac, aurait infailliblement soulevé le cœur aux filles les plus robustes, si depuis long-temps celles-ci n'eussent

été faites au métier. Ce ne fut pas sans une secrète angoisse que Sarah parcourut les visages des spectateurs; ils respiraient tous un air de taverne qui la surprit fort, on doit le croire; quelques-uns pourtant étaient plus voisins de la bonhomie que du vice. Le caractère national est ainsi fait, que de bons bourgeois de Hollande promènent souvent leurs filles et leurs femmes le dimanche dans ces *musico* ou *maisons de nuit*. Les curieux et les étrangers, protestans pour la plupart, y affluaient ce soir-là.

Sarah voulut sortir; mais la pluie battait le quai. Les auvens et les girouettes criaient, la musique allait, le vin circulait autour des tables. Les domestiques de l'endroit en livrée sale présentèrent à Sarah des raisins et des carlets secs qu'elle refusa; la pauvre jeune fille toute confuse n'avait pas alors assez de ses yeux pour regarder la maîtresse de ce singulier salon, laquelle venait de s'asseoir en grande pompe au buffet. Cette femme avait le front couvert de pierreries et de grandes plaques de perles, à sa ceinture pendait une bourse à fermoirs comme celle des châtelaines, elle portait au col une chaîne d'or de douze à seize tours. Armée d'une mouchette qui ne ressemblait pas mal à une pincette, cette reine de comptoir se faisait remarquer par son adresse à émécher les chandelles triangulaires de son trône; elle servait elle-même le vin et la bierre aux consommateurs.

Dans cette ville d'Amsterdam, une des premières villes commerçantes du monde, lorsque des navires chargés de richesses venaient des deux Indes, l'étrange maison où s'était réfugiée Sarah, maison de plain-pied ouverte à tous, sur le quai même, pouvait recevoir, à juste titre, le nom de creuset, car là venait se fondre l'or que les marins avaient amassé dans les colonies. Ces gens, si disciplinés à bord, donnaient alors tête baissée dans les piéges que leur tendait l'astuce de ces infames créatures. En quelques nuits de débauche, la plupart perdaient le fruit de plusieurs années de fatigues et de périls. Les uns, échauffés par le vin, laissaient imprudemment tomber de leurs basques d'habit des poignées de ducats que le domestique *engraissé* dans cette maison n'avait pas de peine à faire tenir à la semelle enduite de cire de ses bottes, tout en faisant mine de les chercher à terre, d'autres en se logeant eux-mêmes sous ce toit qu'ils auraient dû fuir, demeuraient journellement exposés à ces vols

perfides. Sarah n'entendait pas sans frémir les singuliers récits que s'en faisaient entre eux quelques matelots; un capitaine revenu de Goa avec un coffre rempli de poudre d'or y avait perdu tout son avoir au bout de six mois; le coffre en question pouvait être évalué à quatre-vingt mille florins (1).

Les femmes que gardait cet antre de corruption ne tardèrent pas à se précipiter vers une des portes. Un affreux coup de tonnerre venait de déchirer le voile de l'ouragan; la pluie avait cessé, ou ne tombait plus que par raffales. Sarah se vit seule tout d'un coup dans cette salle si peuplée de monde auparavant; les curieux avaient pour la plupart regagné leurs maisons qui étaient proches. A peine remise de l'effroi que venait de lui causer ce coup de tonnerre, peut-être aussi en proie à l'une de ces crises nerveuses qui brisent les plus résolues, Sarah sentit machinalement sur ses doigts les doigts de la maîtresse du comptoir, cette femme l'entraînait vers une chambre voisine. L'espèce de brouillard qui voilait ce lieu, et la faiblesse que Sarah éprouvait, lui permirent à peine de distinguer une table chargée de viandes, autour de laquelle chantaient en chœur plusieurs femmes, comme si dans cette orgie sacrilége elles eussent voulu défier le ciel lui-même. De jeunes cavaliers en dentelles tachées de lie, leur frac étendu sur le parquet, et leur épée pendante au bois même de leurs fauteuils, tendaient à ces femmes quelques-uns de ces longs verres coloriés de bleu et de jaune pareils à ceux que tourne la patiente Allemagne. Les uns juraient Dieu, d'autres chantaient des refrains de gardes françaises. Le plus jeune et le plus beau d'eux tous s'était fait apporter sur la table même l'épinette que touchait l'aveugle une heure avant, et donnait la sérénade à ces femmes. Pendant ce temps un autre convive lisait tout haut des lettres d'amour dont chacun faisait de grands rires; ces lettres circulaient de main en main; l'écriture en était petite et fine: la jeune fille reconnut bien vite la sienne.... Abandonnant de ses doigts glacés la main de la femme qui la tenait, Sarah poussa un grand cri, elle venait de reconnaître Castelnau..... Repoussant avec force ceux qui voulaient s'opposer à son passage, elle courut en folle vers le quai, le démon du vertige avait pris sa pauvre tête. Elle courut, le brouil-

(1) Cent soixante mille livres de France.

été faites au métier. Ce ne fut pas sans une secrète angoisse que Sarah parcourut les visages des spectateurs; ils respiraient tous un air de taverne qui la surprit fort, on doit le croire; quelques-uns pourtant étaient plus voisins de la bonhomie que du vice. Le caractère national est ainsi fait, que de bons bourgeois de Hollande promènent souvent leurs filles et leurs femmes le dimanche dans ces *musico* ou *maisons de nuit*. Les curieux et les étrangers, protestans pour la plupart, y affluaient ce soir-là.

Sarah voulut sortir; mais la pluie battait le quai. Les auvens et les girouettes criaient, la musique allait, le vin circulait autour des tables. Les domestiques de l'endroit en livrée sale présentèrent à Sarah des raisins et des carlets secs qu'elle refusa; la pauvre jeune fille toute confuse n'avait pas alors assez de ses yeux pour regarder la maîtresse de ce singulier salon, laquelle venait de s'asseoir en grande pompe au buffet. Cette femme avait le front couvert de pierreries et de grandes plaques de perles, à sa ceinture pendait une bourse à fermoirs comme celle des châtelaines, elle portait au col une chaîne d'or de douze à seize tours. Armée d'une mouchette qui ne ressemblait pas mal à une pincette, cette reine de comptoir se faisait remarquer par son adresse à émécher les chandelles triangulaires de son trône; elle servait elle-même le vin et la bierre aux consommateurs.

Dans cette ville d'Amsterdam, une des premières villes commerçantes du monde, lorsque des navires chargés de richesses venaient des deux Indes, l'étrange maison où s'était réfugiée Sarah, maison de plain-pied ouverte à tous, sur le quai même, pouvait recevoir, à juste titre, le nom de creuset, car là venait se fondre l'or que les marins avaient amassé dans les colonies. Ces gens, si disciplinés à bord, donnaient alors tête baissée dans les piéges que leur tendait l'astuce de ces infames créatures. En quelques nuits de débauche, la plupart perdaient le fruit de plusieurs années de fatigues et de périls. Les uns, échauffés par le vin, laissaient imprudemment tomber de leurs basques d'habit des poignées de ducats que le domestique engraissé dans cette maison n'avait pas de peine à faire tenir à la semelle enduite de cire de ses bottes, tout en faisant mine de les chercher à terre, d'autres en se logeant eux-mêmes sous ce toit qu'ils auraient dû fuir, demeuraient journellement exposés à ces vols

vant Dieu de n'avoir pas été à Sarah une duègne sévère, une amie sûre, un véritable ange gardien.

Pour Gaspar Stok, bien qu'accoutumé, durant sa vie de marin, à ces scènes d'angoisse, il s'essuya les yeux du revers grossier de sa manche, lui qui sans pleurer avait un jour cousu dans sa voile le corps de son frère à Plymouth!

Sarah venait d'être étendue par Gaspar Stok et le docteur sur une natte du cabinet. L'eau ruisselait encore sous la mante de Sarah, quand le pauvre Ruysch en écarta les plis lourds. Il reconnut fort bien la croix que Sarah portait au cou, et sur laquelle se trouvait gravé un chiffre de date. La bague du chevalier était au doigt de l'enfant. Le visage de Sarah, si décoloré que l'eût fait la mort, gardait une grace et une fraîcheur incomparables. Sa main droite, crispée violemment, tenait une lettre mouillée; ce ne fut pas sans efforts que Ruysch parvint à l'ouvrir. Approchant la lettre du feu que Gudule venait d'allumer, il en sécha les caractères avec soin, et la parcourut ensuite tout entière. C'était la derniere lettre écrite par le chevalier de Castelneau à Sarah. Ruysch recula d'un pas en voyant la signature : elle lui rappelait un homme perdu, qu'il était à même de connaître plus que tout autre. Ce billet lui révélait tout, et les rendez-vous du chevalier et son rôle menteur de chaque soir près la trop naïve enfant. Le docteur se tordait les bras de désespoir; il marchait d'un air égaré dans cette grande salle peuplée de cadavres. Les uns parfaitement secs, et enveloppés de linges et de bandes de cuir, ressemblaient à ces momies que les prêtres du Nil avaient seuls le droit de toucher jadis, ils étaient bruns et poudreux, exhalant encore à la chaleur du foyer une odeur aromatique. Leur peau, retirée sur elle-même, et presque tannée comme le cuir, était dorée sur le visage, sur les mains et sur les pieds. Ces dorures, communes à un assez grand nombre de momies d'Égypte, n'empêchaient pas que des figures hiéroglyphiques n'en couvrissent le tissu; leur masque de toile était verni, et le globe de l'œil dans quelques-unes se trouvait même injecté. Le docteur les avait placées, pour la plupart, dans de grandes cages de verre à côté de squelettes, qui, par une bizarrerie coquette, tenaient des roses artificielles entre leurs doigts alongés.

A la première vue de ce cabinet de Ruysch, si l'observateur se

été faites au métier. Ce ne fut pas sans une secrète angoisse que Sarah parcourut les visages des spectateurs; ils respiraient tous un air de taverne qui la surprit fort, on doit le croire; quelques-uns pourtant étaient plus voisins de la bonhomie que du vice. Le caractère national est ainsi fait, que de bons bourgeois de Hollande promènent souvent leurs filles et leurs femmes le dimanche dans ces *musico* ou *maisons de nuit*. Les curieux et les étrangers, protestans pour la plupart, y affluaient ce soir-là.

Sarah voulut sortir; mais la pluie battait le quai. Les auvens et les girouettes criaient, la musique allait, le vin circulait autour des tables. Les domestiques de l'endroit en livrée sale présentèrent à Sarah des raisins et des carlets secs qu'elle refusa; la pauvre jeune fille toute confuse n'avait pas alors assez de ses yeux pour regarder la maîtresse de ce singulier salon, laquelle venait de s'asseoir en grande pompe au buffet. Cette femme avait le front couvert de pierreries et de grandes plaques de perles, à sa ceinture pendait une bourse à fermoirs comme celle des châtelaines, elle portait au col une chaîne d'or de douze à seize tours. Armée d'une mouchette qui ne ressemblait pas mal à une pincette, cette reine de comptoir se faisait remarquer par son adresse à émécher les chandelles triangulaires de son trône; elle servait elle-même le vin et la bierre aux consommateurs.

Dans cette ville d'Amsterdam, une des premières villes commerçantes du monde, lorsque des navires chargés de richesses venaient des deux Indes, l'étrange maison où s'était réfugiée Sarah, maison de plain-pied ouverte à tous, sur le quai même, pouvait recevoir, à juste titre, le nom de creuset, car là venait se fondre l'or que les marins avaient amassé dans les colonies. Ces gens, si disciplinés à bord, donnaient alors tête baissée dans les piéges que leur tendait l'astuce de ces infames créatures. En quelques nuits de débauche, la plupart perdaient le fruit de plusieurs années de fatigues et de périls. Les uns, échauffés par le vin, laissaient imprudemment tomber de leurs basques d'habit des poignées de ducats que le domestique *engraissé* dans cette maison n'avait pas de peine à faire tenir à la semelle enduite de cire de ses bottes, tout en faisant mine de les chercher à terre, d'autres en se logeant eux-mêmes sous ce toit qu'ils auraient dû fuir, demeuraient journellement exposés à ces vols

perfides. Sarah n'entendait pas sans frémir les singuliers récits que s'en faisaient entre eux quelques matelots; un capitaine revenu de Goa avec un coffre rempli de poudre d'or y avait perdu tout son avoir au bout de six mois; le coffre en question pouvait être évalué à quatre-vingt mille florins (1).

Les femmes que gardait cet antre de corruption ne tardèrent pas à se précipiter vers une des portes. Un affreux coup de tonnerre venait de déchirer le voile de l'ouragan; la pluie avait cessé, ou ne tombait plus que par raffales. Sarah se vit seule tout d'un coup dans cette salle si peuplée de monde auparavant; les curieux avaient pour la plupart regagné leurs maisons qui étaient proches. A peine remise de l'effroi que venait de lui causer ce coup de tonnerre, peut-être aussi en proie à l'une de ces crises nerveuses qui brisent les plus résolues, Sarah sentit machinalement sur ses doigts les doigts de la maîtresse du comptoir, cette femme l'entraînait vers une chambre voisine. L'espèce de brouillard qui voilait ce lieu, et la faiblesse que Sarah éprouvait, lui permirent à peine de distinguer une table chargée de viandes, autour de laquelle chantaient en chœur plusieurs femmes, comme si dans cette orgie sacrilége elles eussent voulu défier le ciel lui-même. De jeunes cavaliers en dentelles tachées de lie, leur frac étendu sur le parquet, et leur épée pendante au bois même de leurs fauteuils, tendaient à ces femmes quelques-uns de ces longs verres coloriés de bleu et de jaune pareils à ceux que tourne la patiente Allemagne. Les uns juraient Dieu, d'autres chantaient des refrains de gardes françaises. Le plus jeune et le plus beau d'eux tous était fait apporter sur la table même l'épinette que touchait l'aveugle une heure avant, et donnait la sérénade à ces femmes. Pendant ce temps un autre convive lisait tout haut des lettres d'amour dont chacun faisait de grands rires; ces lettres circulaient de main en main; l'écriture en était petite et fine : la jeune fille reconnut bien vite la sienne.... Abandonnant de ses doigts glacés la main de la femme qui la tenait, Sarah poussa un grand cri, elle venait de reconnaître Castelnau..... Repoussant avec force ceux qui voulaient s'opposer à son passage, elle courut en folle vers le quai, le démon du vertige avait pris sa pauvre tête. Elle courut, le brouil-

(1) Cent soixante mille livres de France.

lard était partout. Sarah marcha devant elle et fendit ces nuées grises, elle doublait le pas sans savoir où elle allait. Déjà dans cette course irréfléchie, elle avait dépassé la Fontaine, et marchait toujours. Certes, qui l'aurait vue cotoyer ainsi le quai de l'Amstel, que nul parapet ne garantit, se fut jeté vite au devant d'elle. Tout à coup les échos de la maison du docteur retentirent d'un cri affreux; Sarah trompée par le brouillard venait de tomber dans le canal.

Celui qui sortit le premier de la maison du docteur était Gaspar Stok; aidé du chien de Tulp qui flairait les neiges, il retira du canal le corps de la jeune fille; — Sarah était morte!

. . . .

. . . .

§ VIII.

DOULEUR.

Le chien du professeur Tulp poussa un long aboiement. Ruysch descendit, Rachel se leva, la vieille Gudule elle-même s'arracha tremblante de son alcôve. La neige refluait au visage du bon docteur, qui éleva ses deux bras en signe de désespoir, et ne put trouver que ce mot :

— Mon Dieu!

Car Sarah n'existait plus; tout l'art de Ruysch échouait devant ce corps que Gaspar Stok venait de tirer du canal. Aux cheveux de la jeune fille pendaient de longues gouttes d'eau que le froid avait déjà cristallisées. Vous eussiez dit des perles au front d'une vierge.

Ruysch baisa la main de Sarah, et dit à Gaspar Stok de monter le corps dans son cabinet. C'était le sanctuaire de sa maison, et il avait hâte de mettre à l'abri des profanes un si précieux cadavre! Il aida lui même Gaspar Stok, il traversa la cour et les corridors, son front chauve à nu malgré le froid et la neige.

Rachel atterée ne vit pas même en passant que chaque fleur et chaque tige de son petit jardin étaient rompues. Gudule la soutint jusqu'à sa chambre où elle s'enferma pour prier Dieu et dire l'office des morts; et sur les joues pâles de Rachel coulèrent, cette nuit-là, des pleurs semblables à ceux que durent verser autrefois les saintes femmes, des pleurs d'amour, de remords. Rachel s'accusa de-

vant Dieu de n'avoir pas été à Sarah une duègne sévère, une amie sûre, un véritable ange gardien.

Pour Gaspar Stok, bien qu'accoutumé, durant sa vie de marin, à ces scènes d'angoisse, il s'essuya les yeux du revers grossier de sa manche, lui qui sans pleurer avait un jour cousu dans sa voile le corps de son frère à Plymouth !

Sarah venait d'être étendue par Gaspar Stok et le docteur sur une natte du cabinet. L'eau ruisselait encore sous la mante de Sarah, quand le pauvre Ruysch en écarta les plis lourds. Il reconnut fort bien la croix que Sarah portait au cou, et sur laquelle se trouvait gravé un chiffre de date. La bague du chevalier était au doigt de l'enfant. Le visage de Sarah, si décoloré que l'eût fait la mort, gardait une grace et une fraîcheur incomparables. Sa main droite, crispée violemment, tenait une lettre mouillée; ce ne fut pas sans efforts que Ruysch parvint à l'ouvrir. Approchant la lettre du feu que Gudule venait d'allumer, il en sécha les caractères avec soin, et la parcourut ensuite tout entière. C'était la dernière lettre écrite par le chevalier de Castelneau à Sarah. Ruysch recula d'un pas en voyant la signature : elle lui rappelait un homme perdu, qu'il était à même de connaître plus que tout autre. Ce billet lui révélait tout, et les rendez-vous du chevalier et son rôle menteur de chaque soir près la trop naïve enfant. Le docteur se tordait les bras de désespoir; il marchait d'un air égaré dans cette grande salle peuplée de cadavres. Les uns parfaitement secs, et enveloppés de linges et de bandes de cuir, ressemblaient à ces momies que les prêtres du Nil avaient seuls le droit de toucher jadis, ils étaient bruns et poudreux, exhalant encore à la chaleur du foyer une odeur aromatique. Leur peau, retirée sur elle-même, et presque tannée comme le cuir, était dorée sur le visage, sur les mains et sur les pieds. Ces dorures, communes à un assez grand nombre de momies d'Égypte, n'empêchaient pas que des figures hiéroglyphiques n'en couvrissent le tissu; leur masque de toile était verni, et le globe de l'œil dans quelques-unes se trouvait même injecté. Le docteur les avait placées, pour la plupart, dans de grandes cages de verre à côté de squelettes, qui, par une bizarrerie coquette, tenaient des roses artificielles entre leurs doigts alongés.

A la première vue de ce cabinet de Ruysch, si l'observateur se

trouvait attristé devant ces jeux de la destruction, de quel étonnement ne devait-il pas être saisi en examinant les prodiges de vie que Ruysch avait su tirer de la mort même? A côté de corps admirablement conservés dans de longues baignoires de cristal remplies d'alcool, et dont la pose conservait encore sa souplesse et son abandon, à côté de plantes disséquées aussi habilement que des animaux, la baguette du docteur avait répandu le charme de la vie sur tout un peuple de morts : ici des enfans, le sourire sur les lèvres, la joue encore fraîche et invitante comme un beau fruit; plus loin de jeunes paysannes de la Nord-Hollande, enluminées du vermillon charmant de Miéris, les bras satinés, les épaules nues; dans cette cage de verre, une grave matrone d'Utrecht en falbalas, sa lèvre aristocratiquement pincée; sous cette autre cloche un vieux bourgmestre avec sa perruque à rubans noirs, et son feutre à larges bords. Sous tous ces visages entièrement desséchés, Ruysch, à l'aide d'injections chaudes et colorées, avait fait refluer la vie. Il était le roi de cette seconde création; chez Ruysch, la mort était peinte. Le vent et l'orage qui avaient faibli sur le matin, laissaient arriver alors à ce cabinet du docteur un rayon de ciel bleuâtre. Tout ce muet sénat semblait saluer Ruysch, les enfans avec un sourire, les vieillards avec un reste de vie dans les yeux, les momies et les squelettes avec leurs roses. En tout autre moment Ruysch se fût levé fier de son siége pour remercier chacun de ces hôtes funèbres; mais devant ce cadavre il resta muet.

— Je suis un misérable, s'écria-t-il tout d'un coup, en s'arrachant lui-même à la torpeur de son rêve, j'ai laissé mourir l'enfant de Michel, et je ne puis le ressusciter! Ce chevalier me traite en vrai tuteur de comédie! Ingrat et infame que je suis! Méprisable savant qui passes les nuits pour ton art, et ne veilles pas sur la perle de ta maison! Muet devant ce cadavre! A genoux, docteur Ruysch! ressuscite ce corps si tu peux! Qu'on vienne me dire à présent que je suis un homme de Dieu, que je rends la vie aux morts! Enfant, pardonne-moi, car je t'ai laissé mourir. J'aurais dû, de mon corps usé et goutteux, te faire un rempart à toute heure du jour et de la nuit. J'aurais dû marcher auprès de toi comme le vieux Joseph près Jésus faible et petit. J'avais promis à Michel et à toi ce que j'ai donné depuis à mon inutile science, mon bras, ma pensée, ma vie!

Au lieu de cela je t'ai laissé mourir. Mon Dieu! vous êtes juste, mais vous êtes cruel en même temps!

Le docteur sanglotait, la face contre la natte où semblait dormir Sarah. Les derniers tisons du foyer luttaient de clarté avec le jour naissant, Gudule entra, elle tenait en main un paquet à l'adresse de Ruysch.

Le docteur, au seul cachet de la missive, retomba morne et pâle dans son fauteuil. Le cachet était aux armes de l'Amirauté, et la lettre lui annonçait le retour de Ruyter dans trois jours.

—Trois jours! il vient me la demander dans trois jours! La guerre n'est-elle donc pas achevée, et voudrait-il tenter quelque nouveau coup? Je suis un pauvre homme qui ne comprend rien aux choses de guerre. Que lui dirai-je dans trois jours? Si j'écrivais à Vondel! Oui, il n'y a que Vondel, Vondel le poète, qui puisse me tirer d'embarras. Que Vondel donne au théâtre d'Amsterdam sa tragédie des *Vierges* qui doit suspendre le peuple hollandais aux lèvres de son poète; moi pendant ce temps, je me barricade chez moi, j'ensevelis moi-même cette femme, et je dis à Ruyter qu'elle a été etouffée aux portes d'un théâtre. Mais morte, morte ainsi! morte par ma faute! bien morte!

Il continuait :

— Dieu a bien fait de ne me donner qu'une fille. Mais il me punit dans cet enfant, plus cruellement que dans ma chair. Je l'aimais plus que ma fille, plus que ma Rachel que j'aime tant, et je le lui dis maintenant que je suis seul avec elle et Dieu!

Il embrassa encore une fois les mains de la morte, puis il reprit en se levant :

— Il faut, avant tout, que nul ne vienne me troubler dans ma nouvelle œuvre. J'ai besoin de l'aide du ciel pour ce que je vais tenter!

Le docteur ouvrit un des livres de son cabinet, et médita quelque temps. Il fit appeler ensuite Gaspar Stok, et lui commanda une bière avec le nom de *Sarah*.

Ruysch n'osa pas ajouter le second nom, le nom terrible et creux de *Ruyter*.

ROGER DE BEAUVOIR.

(*La fin au prochain numéro.*)

HISTOIRE

De L'art en France par les Monumens.

LA STATUAIRE AU XIII[e] SIÈCLE.

IV.

Dans notre premier article (1), nous avons assisté à la naissance de Marie, à sa glorification sur terre ; retournons à la porte gauche du portail de l'occident, et nous assisterons à sa mort, à sa glorification dans le ciel. Mais avant que de décrire les statues qui concourent à ces deux derniers actes de la vie de la Vierge, qu'on me permette de traduire un petit poème latin attribué à saint Jean, il facilitera et abrégera en même temps l'explication de la statuaire (2).

« Les apôtres étaient dispersés en diverses contrées du monde pour prêcher la religion chrétienne, et Marie habitait en une maison près de la montagne de Sion, passant sa vie à visiter en grande dévotion tous les lieux glorifiés par le baptême, le jeûne, la prière, la passion, la sépulture, la résurrection et l'ascension de son fils.

(1) Voyez la livraison du 17 avril dernier.

(2) Ce poème a été recueilli par Jacques de Voragine dans sa *Légende dorée*. Il l'a inséré à la fête de l'Assomption de la Vierge dont il fait tous les frais. Voragine en donne même deux versions différentes à quelques égards. J'ai pris de l'une et de l'autre ce qui pouvait le mieux faire comprendre la sculpture que je vais décrire.

Elle avait alors soixante ans : car à quatorze ans elle conçut Jésus, l'enfanta à quinze, vécut trente-trois ans avec lui, et lui survécut douze années encore.

« Un jour que le cœur de la Vierge, embrasé du désir de revoir son fils, faillit de courage et se répandit en larmes; — car son fils ôté, toute consolation lui avait été enlevée; — un ange habillé de lumière lui apparut. Vierge bienheureuse, lui dit-il, vous êtes bénie, mais recevez encore la bénédiction de celui qui dans le temps salua Jacob. Voici, ô ma maîtresse, une branche de palmier du paradis; vous commanderez qu'on la porte devant votre cercueil, car dans trois jours vous serez ôtée de votre corps, pour aller en gloire à votre fils. Marie lui répondit : Qu'il soit fait comme vous dites; mais je désire instamment que les apôtres mes frères et mes fils soient assemblés près de moi, pour qu'avant ma mort je les voie de mes yeux corporels, qu'en leur présence je rende mon ame à Dieu, et que je puisse être ensevelie par eux. Je demande encore, ce que j'ai demandé bien des fois à mon fils sur terre, que quand mon ame sortira de mon corps, elle ne voie nul terrible esprit, et n'ait encontre aucune puissance du démon. L'ange lui dit : Celui qui de Judée en Babylone transporta le prophète par un cheveu, pourra en un moment vous amener les apôtres. Vous n'aurez pas non plus à redouter la présence de l'esprit méchant, vous qui l'avez brisé à la tête et dévêtu de son empire. En achevant ces mots, l'ange remonta au ciel comme il en était venu, dans des flots de lumière.

« Cependant la palme qu'il avait laissée étincelait d'une grande clarté : elle était verte comme un rameau naturel, mais ses feuilles pétillaient comme l'étoile du matin. Marie entra dans son lit pour y rester jusqu'à sa sépulture.

« Pendant que Jean prêchait à Éphèse, le ciel tonna tout à coup. Une blanche nuée prit l'apôtre et le déposa devant la maison de Marie. Il frappa à la porte, entra et salua sa mère. Marie fut si joyeuse de le revoir qu'elle ne put se tenir de pleurs. Jean, mon fils, lui dit-elle, souvenez-vous des paroles de votre maître qui m'a confiée à vous. Dieu m'appelle à mourir; je vous recommande donc mon corps, car les juifs ont résolu d'attendre la mort de celle qui a porté Jésus afin d'enlever son corps et de le jeter dans les

flammes. Vous ferez porter cette palme devant mon cercueil quand vous me conduirez au tombeau. Jean pleura.

« Au même instant le tonnerre gronda, et tous les apôtres enlevés par des nuages à toutes les contrées où ils prêchaient, tombèrent comme de la pluie devant la maison de la bienheureuse Vierge. Jean sortit au-devant d'eux et leur apprit que Notre-Dame allait trépasser. En essuyant ses larmes, il leur recommanda de ne pas pleurer sa mort, de peur que le peuple n'en fût troublé et dît : En voici qui redoutent la mort, et cependant prêchent la résurrection.

« Quand Marie vit tous les apôtres rassemblés, elle bénit Notre-Seigneur. Elle les fit asseoir parmi les lampes et les lumières ardentes, elle leur montra le rameau lumineux, elle revêtit des habits de mort et s'arrangea dans son lit en attendant sa fin. Pierre était à la tête du lit, Jean aux pieds, les autres apôtres à l'entour, célébrant les louanges de la Vierge. Vers la troisième heure de la nuit, un grand coup de tonnerre heurta la maison, et un parfum si délicieux embauma la chambre, que tous ceux qui étaient là, hors les apôtres et trois vierges qui portaient des flambeaux, s'endormirent d'un profond sommeil. Alors Jésus-Christ arriva avec les ordres des anges, l'assemblée des patriarches, les bataillons des martyrs, l'armée des confesseurs et les chœurs des vierges. Tous se groupèrent autour du lit de la Vierge et psalmodièrent de doux cantiques.

« Jésus dit à sa mère : Venez, mon élue, je vous placerai sur mon trône; car je soupire après votre beauté. — Seigneur, répondit Marie, mon cœur est préparé. Alors tous ceux qui étaient venus avec Jésus chantèrent doucement. Marie chanta sur elle-même ces paroles : Toutes les générations me proclameront heureuse, parce que celui qui est puissant, et dont le nom est saint, a fait de grandes choses pour moi. Aussitôt le chantre des chantres entonna plus excellemment que tous les autres : Ma fiancée, venez du Liban; venez, vous serez couronnée. — Me voici, dit Marie, car je me réjouis en vous. En ce moment l'ame de la bienheureuse Vierge sortit sans douleur de son corps et s'envola dans les bras de son fils. Jésus dit aux apôtres : Portez honorablement le corps de ma mère dans la vallée de Josaphat, ensevelissez-le dans le tombeau qui lui est préparé, et attendez-moi trois jours jusqu'à ce que je revienne à vous.

« Aussitôt les roses et les lys des vallées, c'est-à-dire les martyrs, les confesseurs, les vierges et les anges entourèrent l'ame plus blanche que le lait que portait Jésus-Christ, et montèrent au ciel avec elle. Les apôtres s'écriaient d'en bas en la voyant s'élever : Mère pleine de prudence, souvenez-vous de nous.

« Les saints qui étaient restés au ciel furent attirés à la mélodie de ceux qui montaient, et lorsqu'ils virent leur roi porter en ses propres bras, appuyée sur sa poitrine, l'ame d'une femme, ils furent émerveillés et s'écrièrent : Quelle est celle qui monte du désert, pleine de délices, appuyée sur son époux? — Elle est belle entre les filles de Jérusalem, répondirent ceux qui l'accompagnaient; et comme vous l'avez connue pleine de charité et d'amour, vous allez la voir sur un trône de gloire, assise à la droite de son fils.

« Alors s'éveillèrent ceux qui dormaient, et voyant le corps sans ame, ils se prirent à pleurer. Les trois vierges qui avaient porté des flambeaux dépouillèrent le corps pour le laver; mais il s'illumina d'une si grande clarté, qu'elles pouvaient le toucher et non le regarder. Cette lumière dura jusqu'à ce que le corps fut lavé et vêtu d'un suaire. Alors les apôtres prirent cette dépouille avec respect et la placèrent sur le cercueil. Jean qui avait bu des flots de grace en reposant sur la poitrine de Jésus, qui s'était désaltéré à la source de l'éternelle clarté, porta la palme étincelante; Pierre et Paul mirent le cercueil sur leurs épaules; Pierre entonna l'*In exitu Israël de Egypto*, et les autres apôtres continuèrent le psaume à voix faible. Dieu couvrit d'une nuée les apôtres et le cercueil, en sorte qu'on entendait leurs chants sans voir leurs corps. Les anges marchant deux à deux chantaient avec les apôtres, et remplissaient la terre d'un son de merveilleuse douceur.

« Tout le peuple de Jérusalem fut ému à cette délicieuse mélodie, et sortit en foule de la ville demandant ce que c'était. C'est Marie qui est morte, répondit-on, et les disciples de Jésus l'emportent en faisant autour d'elle cette musique que vous entendez. Alors tous coururent aux armes, s'excitant mutuellement. Tuons les disciples, disaient-ils, et brûlons le corps de celle qui a porté ce séducteur. Le prince des prêtres tremblait de rage. Voilà, s'écriait-il, le tabernacle de celle qui a troublé notre pays; voyez la gloire qu'on lui rend. Il mit la main au cercueil pour le faire tomber, mais ses

deux bras séchèrent subitement et furent cloués à la bière. Il pendait ainsi par les mains, tourmenté d'une horrible douleur. Tout le peuple fut frappé d'aveuglement par les anges qui étaient dans les nuages. — Saint Pierre, criait le prince des pretres, ayez pitie de moi; rappelez-vous comme je vous ai aidé lorsque la chambrière vous accusait. — Je n'ai pas le temps, répondit saint Pierre, je suis empêché au service de Notre-Dame; mais crois en Dieu et en la Vierge qui l'a engendré, et tu seras guéri. — J'y crois, dit le grand-pretre en baisant la bière, et soudain ses mains furent détachées, ses bras furent revivifies. Prends ce rameau, ajouta le chef des apôtres, et mets-le sur ce peuple aveugle; à qui croira, la vue reviendra.

« Cependant les apôtres étant arrivés dans la vallée, placèrent le corps dans un sépulcre semblable à celui de Jésus-Christ, et s'agenouillant auprès, pleurèrent et chantèrent. Au troisième jour, une nuée resplendissante environna le sépulcre, une odeur suave voltigea à l'entour, des voix célestes résonnèrent et Jésus-Christ descendit en terre, entouré d'une multitude d'anges. Il salua ses disciples par ces mots : la paix soit avec vous. Ils lui répondirent : la gloire soit avec vous qui seul faites les grandes merveilles. Quel honneur, dit Jésus, pensez-vous que je doive faire à ma mère? Seigneur, dirent-ils, ressuscitez-là et placez son corps à côté de vous. Alors saint Michel vint, qui présenta l'ame de Marie à Notre-Seigneur, et Jésus dit : Levez-vous, mon amie, vase de vie, temple de gloire, afin que votre corps, qui n'a pas été souillé par l'impureté du mariage, ne soit pas gâté par les vers du tombeau. Aussitôt l'ame revint au corps de Marie, qui sortit glorieuse de la tombe. Elle s'envola dans les airs au milieu de la foule des anges, et fut reçue dans le ciel par son fils qui l'embrassa au visage et l'habilla de clarté. Là elle est entourée de la compagnie des anges, enclose de la foule des archanges, possédée des trônes, ceinte du chant des dominations, environnée de l'empressement des apôtres, honorée des vertus, louangée des chérubins, célébrée par les séraphins. La Trinité se réjouit sur elle, les martyrs la supplient, les confesseurs la prient, les vierges l'entourent d'harmonie, et l'enfer même hurle de rage devant sa gloire.

« Les apôtres embrassèrent pieusement le sépulcre, et se disper-

sèrent de nouveau par toute la terre pour pêcher les hommes en les attirant dans le filet de leurs paroles. »

Les cent soixante et onze acteurs du drame qu'on vient de lire jouent chacun leur rôle dans le tympan et la voussure que nous étudions. En réunissant à la porte gauche les huit cadres à bas-reliefs engagés dans les murailles extérieures de l'apside, la légende de pierre est presque aussi complète que la légende écrite. D'abord la Vierge étendue sur son lit de mort est entourée des douze apôtres abîmés de douleur. Ces figures à peine reconnaissables ici, tant les hommes les ont mutilées, tant les siècles les ont dégradées, sont d'une conservation magnifique au tympan de la porte occidentale, où les apôtres assistent à l'enterrement. C'est là que se lisent aisément les diverses expressions de douleur et d'espérance. — On reconnaît au chevet du lit, saint Pierre, cette figure sanguine, ardente, à cheveux frisés, à barbe épaisse et courte, tempérament mobile, mais énergique; aux pieds, saint Jean, face jeune encore, pâle, mélancolique, désespérée, il souffre l'horrible souffrance d'un fils qui voit mourir sa mère, d'un ami qui perd la mère de son ami. Mais aussi l'espérance éclate dans son désespoir, la vie éternelle rayonne à lui de cette mort passagère, et je ne sais quoi de confiant éclaire cette figure que la douleur terrestre obscurcit. Les autres apôtres, variés d'âge et de tempérament, sont variés aussi par la douleur plus ou moins profonde. Les mains jointes de tristesse ou portées à leurs yeux qui s'emplissent de larmes, ils penchent la tête, laissent tomber leurs bras. Tout à coup au milieu de ce deuil infini, de ces larmes intarissables, paraît Jésus-Christ lui-même, soleil divin dont la présence illumine les tristesses de la terre. La Vierge se soulève à l'arrivée de son fils, puis retombe et meurt.

Alors les douze apôtres chargent sur leurs épaules, en versant des larmes, en entonnant des chants lugubres, le cercueil plus précieux qu'une châsse où repose pour trois jours seulement la dépouille mortelle de la Vierge. Six soutiennent le brancard par les bras de devant, trois à droite, trois à gauche; six par les bras de derrière, disposés de même trois à trois. Le chagrin a déjà ridé tous ces fronts, amaigri toutes ces figures, dépouillé ou blanchi toutes ces têtes. C'est qu'en effet on ne souffre pas autant pour

une fille unique qu'on perd, pour une mère adorée qui meurt. Ils ont vu mourir le fils, ils ont vu mourir la mère; et n'était la promesse de Jésus qu'il serait toujours avec eux, n'était sa présence de tout à l'heure, tout espoir serait perdu: avec Marie serait mort le christianisme.

Cependant la mort de la Vierge se répand à Jérusalem. Les Juifs furieux accourent pour profaner le corps sacré. Un d'eux a voulu renverser la bière, mais ses mains coupées comme par un rasoir sont restées collées au cercueil, lui-même est renversé dans la boue. Un autre a porté les mains à la bière et ses mains sont paralysées, il va tomber à la renverse sur le corps du premier. Les apôtres continuent leur marche sans s'arrêter. On arrive à la vallée de Josaphat figurée par deux arbres, un olivier et un figuier, chargés de leurs fruits. C'est là le terme du convoi. Deux anges prennent le corps de Marie que des anges seuls pouvaient toucher, et le mettent dans un sépulcre taillé pour elle. C'est ici que la douleur des apôtres déborde. Quatre d'entre eux accablés de chagrin plus que de lassitude, sont assis : saint Paul et saint Pierre à droite, saint André et saint Jean à gauche. Saint Paul est tout chauve, sa tête douloureuse appuyée sur sa main gauche; saint Pierre a la face triste, mais ferme; à saint André, les bras tombent et se croisent sur les genoux; saint Jean, jeune figure, beaux cheveux taillés en couronne, pose sa tête désespérée sur sa main droite, abat la gauche sur ses genoux. C'est lui qui perd le plus à cette mort, c'est aussi lui le plus accablé. Les autres apôtres souffrent beaucoup, et la présence de Jésus peut à peine les rasséréner. Jésus, qui n'a pas senti la corruption de la tombe, ne veut pas que le corps de celle qui l'a porté et nourri en soit souillé. Trois jours donc se sont à peine écoulés que, sur les ordres de Jésus, qui n'est resté de même que trois jours au sépulcre, les anges descendent du ciel avec l'ame de Marie, et rallument son corps éteint avec cette flamme immortelle. La Vierge revenue à la vie, monte sur les nuages abaissés à terre comme un char aérien, et aux acclamations des anges qui la soulèvent, s'envole au plus haut du ciel, là où trône son fils bien-aimé, entre deux anges à genoux. Jésus assied sa mère sur un trône à côté du sien, lui pose sur la tête la couronne qu'un ange lui apporte, met les étoiles sous ses pieds et proclame cette mère chérie la reine des cieux.

C'est alors qu'un concert ineffable retentit du ciel à la terre, de la terre au ciel. Écoutez aux parois de la porte, écoutez aux voussures, et vous entendrez tressaillir de joie, d'abord les huit statues colossales d'en bas qui se dressent de toute leur hauteur : Aaron avec sa tiare de grand-prêtre; Moïse armé des tables de la loi; saint Jean-Baptiste qui porte sur son disque l'agneau qui lave les péchés; saint Bernard qui a aimé Marie comme un amant une amante; Philippe-Auguste dévoué à la Vierge qui le sauva de la mort à Gisors; saint Denis portant à la main le haut de sa tête, non sa tête entière (on entrait déjà dans le doute); enfin deux anges balançant leurs encensoirs vers le tympan où trône Marie (1).

Mais c'est dans les quatre gorges de la voussure et au premier étage du tympan, que l'amour et la joie éclatent, et entourent comme d'un cercle de feu la Vierge couronnée et Jésus qui la couronne. Au bas du tympan et de la voussure, quatorze grandes figures assises ou debout, représentent la terre qui fête sa reine. Cinq rois méditent les louanges de la Vierge, écrites sur les phylactères qu'ils tiennent à la main, ou sur les rouleaux déployés que soutiennent leurs genoux; neuf docteurs de la loi nouvelle, exaltent et commentent les passages du Cantique des cantiques, appliqués à la Vierge et à Jésus. Voilà le monde moderne, le monde vivant, placé au plus bas étage.

Plus haut, dans le ciel de la voussure, c'est le monde passé, la foule des bienheureux. C'est d'abord, en allant de la circonférence au centre, un cordon de seize patriarches, admirables et vénérables figures de cinquante à soixante ans, tenant à la main des phylactères plus ou moins déroulés; puis un cordon de figures couronnées, rois de Juda dont descendait la Vierge; puis les douze apôtres, non plus hommes grossiers et pleureurs, comme nous venons de les voir sur terre, mais glorifiés et joyeux dans le ciel; enfin, à gauche, six anges, délicieuses figures d'enfans en aubes unies, longues et blanches, portant des candélabres allumés de cierges; à droite, six autres anges en aubes recouvertes de ma-

(1) Ces huit statues abattues à la révolution, ont leurs analogues et leurs contemporaines au portail latéral nord de la cathédrale de Chartres. On pourrait, en moulant les statues de Chartres puis en les fondant en bronze, remplacer textuellement ces statues colossales de Paris.

gnifiques chapes qu'agrafent des fermoirs d'or ou de diamant, balançent leurs encensoirs. Tout ce Panthéon étincelant de sainteté, de joie et d'amour, accueille de trépignemens, de chants, de lumière, de parfums, cette femme qui est à ceux-là leur fille, à ceux-ci leur mère, aux autres leur reine, à tous leur bienfaitrice.

Cette fête, c'est sous le signe de la Vierge qu'ils la célèbrent. La Vierge astronomique et la Vierge humaine se rencontrent et s'embrassent dans le ciel, l'une couronnée des douze étoiles que son fils lui pose sur la tête, l'autre vivante des cent dix étoiles dont Dieu a fait sa constellation. C'est au mois d'août, alors que le blé mûri, scié, battu, moulu, cuit en pain, nourrit les hommes sur la terre; alors que les derniers jours de la canicule achèvent de sucrer de lumière et de chaleur les fruits de l'automne; c'est en août que la mère de Jésus, mûrie par soixante ans de vie, moulue par la souffrance, pétrie par les sept plus grandes douleurs que le cœur puisse contenir, monte au ciel pour devenir la nourriture de notre ame, la boisson de notre intelligence; car c'est à elle, d'après le christianisme, que nous devons la lumière de cette intelligence et le salut de cette ame. Enfin, Marie quitte la terre et s'envole au ciel au moment où le soleil, après s'être approché de nous, nous abandonne aussi et remonte dans les hauteurs de l'air. — Sans adopter les idées de Dupuis, on ne peut s'empêcher de faire remarquer la coïncidence de l'histoire avec l'astronomie, l'engrenage des saisons de l'Église et des saisons de l'année, des jours de fete et des jours du calendrier. L'Église a voulu cette concordance, elle le dit formellement par ses liturgistes. Comme rien n'était ni plus naturel, ni plus beau, il n'est pas besoin de recourir aux observations astronomiques des Chaldéens, aux zodiaques des Indiens et des Égyptiens, pour bâtir des systèmes impossibles.

V.

Le chrétien mort sur terre vivait dans le ciel. Alors lui qui s'était dévoué aux hommes pendant sa vie mortelle, et qui, comme son maître, avait passé en semant les bienfaits, n'oubliait pas, dans les joies de sa gloire céleste, les malheureux d'ici-bas. C'était alors

surtout que, transfiguré d'homme en saint, de faible en fort, il répandait sa bienfaisance sur les infirmes de corps et d'ame. Un petit os de lui, un cheveu, un lambeau de sa chair, un lambeau de ses vêtemens, avait plus de pouvoir que son corps entier pendant la vie; parce que la vertu du saint glorifié dans le paradis descendait dans ses reliques terrestres. S'il en était ainsi de tout chrétien canonisé, quelle puissance devait donc avoir la Vierge triomphante, créature supérieure aux saints, supérieure même aux anges! Aussi les légendes fourmillent-elles de miracles opérés par Marie. Des poèmes entiers en vers latins, romans et français, en vers de toutes les langues de l'Europe, existent encore sur les miracles de la Vierge; il n'est pas une de nos bibliothèques de France qui n'en possède un ou deux; la bibliothèque royale de Paris en a plus de trente imprimés ou manuscrits. Il sera bon de revenir un jour sur le caractère et le nombre de ces miracles qui charment l'imagination, exaltent l'amour, tout en faisant sourire la raison.

De ces nombreux miracles, un surtout était populaire aux XIIIe et XIVe siècle, c'est le miracle de Théophile. Théophile était économe ou vidame d'un évêque. Il avait géré les biens matériels de l'évêché avec tant de profit pour son ame, qu'à la mort de son maître le peuple voulut le mettre à sa place; Théophile refusa. L'évêque qui fut nommé, sollicité par un intrigant et mécontent lui-même de n'avoir gagné sa dignité qu'au refus d'un économe, destitua ce vertueux serviteur. Cette odieuse injustice troubla l'intelligence de Théophile, il en perdit la tête. Lui qui avait administré des biens immenses pendant de longues années, qui avait remué tout l'argent d'un diocèse, il était pauvre. Il voulut avoir de l'argent pour se venger. Il écumait de haine; tout moyen fut bon. Il vendit son ame au diable, et le diable lui donna des millions; mais cet argent sonnait d'un son d'enfer. A peine le marché infernal fut-il conclu que le remords entra dans Théophile; il se jeta aux pieds de la petite Vierge de son oratoire, lui demanda pardon et la pria à chaudes larmes d'arracher son ame des pattes de Satan, en arrachant l'acte qu'il avait signé. Marie, quoique le crime de Théophile fût inouï, eut pitié de ses larmes et vint en secours à son désespoir. Elle, si timide femme, força par la violence le démon qu'elle redoutait tant avant de mourir, à lâcher le contrat fatal, qu'il tenait dans ses

son ame, vient les remettre à l'évêque. Ce chef du clergé convoque l'assemblée des fidèles; il leur montre et le contrat arraché par la Vierge à Satan, et Théophile humilié à sa droite : d'un côté le crime et le pardon, de l'autre le criminel et le remords. Un homme du peuple, une femme du monde, un noble, une religieuse, sont aux pieds du trône épiscopal, regardant avec admiration cet acte arraché par la Vierge des griffes du diable, qui ne lâche rien cependant quand il tient. C'est alors un concert d'ineffables remerciemens, une clameur de louanges à Marie, bruit qui monte de la terre au ciel, du tympan à la voussure.

Marie est donc en statue colossale, dressée sur le trumeau de la porte. C'est à elle que s'adressent tous ces hommages. Cette Vierge est fière, trop fière peut-être pour représenter l'humble mère de Dieu. Mais cette sculpture est de ce XIVe siècle, qui commençait déjà à perdre l'intelligence des choses divines. Et d'ailleurs, qui, à la place de la Vierge, ne serait fière, autant qu'elle, d'avoir opéré un aussi beau miracle et d'entendre l'église entière par ses fidèles, le ciel universel par ses anges, ses femmes saintes et ses docteurs bienheureux, vous étourdir d'un hourrah de louanges! Dans la voussure, d'abord seize docteurs, jeunes et vieux, tous assis, chantent sur leurs phylactères la gloire et la bonté de Marie; puis quatorze vierges-martyres, vierges de l'église, vierges du monde (il n'y en a que deux mondaines; mais c'était déjà beaucoup que le monde pût en glisser deux des siennes parmi douze de l'église, et cent ans plus tôt le clergé ne l'eût pas permis), secouent d'une main leurs palmes de martyre, agitent de l'autre leurs lampes de virginité, pour embaumer de verdure et de parfums la reine dont elles célèbrent la miséricorde.

Enfin, la gorge intérieure est remplie de douze anges, six offrant à la Vierge calices, plat d'or, corporal et palle brodés, phylactères et livres d'hymnes en son honneur; six l'encensant à tours de bras, et levant en cadence leurs encensoirs, pendant que retombent ceux de quatre charmans petits anges adossés en consoles aux pieds-droits et au trumeau.

La nature brute elle-même assiste et applaudit à cette fête; car, dans les clés de la voussure, la lune éclaire de sa blanche clarté, le soleil illumine de ses rouges ardeurs la figure de la Vierge.

Enfin, une main sortant des nuages, la main de Dieu qui bénit sa mère, couronne divinement cette apothéose, où cette femme, que nous avons vue mourante à l'occident, vivante ici de la vie éternelle, et compatissante aux infirmités de l'homme, est partout, à l'occident et au nord, honorée de la nature, adorée de l'homme, vénérée des anges, aimée de Dieu.

Telle est l'histoire que racontent, la fête que célèbrent les cent six figures de ce portail. Autrefois, douze colossales gardaient les parois et les niches des contreforts : la Foi, l'Espérance et la Charité à gauche; les trois rois mages à droite. Les Vertus étaient accompagnées d'Abraham, de Job et de Tobie : la réalité expliquant l'allégorie; les rois, d'Assuérus, de David et de Salomon, ces magnifiques souverains de l'Ancien Testament, allant de pair avec les mages, ces rois magnifiques du Nouveau. Ces mages et ces rois se rapportant au premier étage du tympan; les vertus allégoriques et historiques, au second et au troisième, complétaient ainsi cette histoire, qui fait un poème à elle seule, et n'est cependant qu'un court épisode de cette épopée qui commence à la porte Sainte-Anne, où naît la Vierge, continue à la porte gauche, où elle meurt, et s'achève à la porte du nord, où elle fait du bien après sa mort. Voilà les trois chapitres de la biographie de la Vierge, les trois livres de son histoire.

La légende de Théophile, née à la fin du VIe siècle, et devenue très populaire, s'était singulièrement répandue au XIVe. C'est qu'il n'était pas rare, à cette époque, de voir des chrétiens, laïcs et clercs, se livrer corps et ame au démon. Effectivement, jamais on n'avait senti, comme alors, le besoin d'être riche. On était sous le règne de Philippe-le-Bel qui, pour fonder son nouveau gouvernement, pour établir la centralisation, qu'il essayait, avait inventé une redoutable administration fiscale. Il avait retiré leur privilége aux quatre-vingts seigneurs ayant droit de battre monnaie, afin de se constituer le seul faux monnayeur de ses états. Faux monnayeur et banqueroutier frauduleux à la fois, il altérait l'argent et ne payait pas ses dettes. C'était tout profit pour lui, mais toute ruine pour ses sujets. Les fortunes étaient compromises du jour au lendemain; car, du jour au lendemain, le titre de l'argent changeait au gré et selon les intérêts du roi de France. Le fisc se soûlait d'or et d'ar-

gent, et demandait toujours. On lui avait jeté les neuf cent mille marcs et les millions en numéraire des templiers; on lui avait laissé dévorer Juifs et Lombards, toutes les riches maisons de banque, et il grondait toujours. Les riches manufactures, les grasses terres de la Flandre n'avaient pu le remplir; et les royaumes étrangers ne le rassasiant pas encore, il menaçait les fortunes privées à l'intérieur. Aussi cherchait-on de l'argent partout, pour faire face aux demandes sans nombre du bon roi et de ses agens. Tout moyen était valable à ces chrétiens de foi attiédie, pourvu qu'ils vissent reluire quelques instans des écus qui, de leurs mains, tombaient dans les griffes du fisc.

Pour arrêter sur la pente ces idolâtres de l'argent, payans et payés, contribuables et receveurs, le clergé jeta l'épouvante dans les consciences. Il remit en vogue la légende de Théophile, qui ne peut avoir d'argent qu'en vendant son ame au diable, et qui ne peut s'ôter des griffes de Satan que par l'intervention directe de la Vierge. Il la fit traduire du latin en roman, la peignit sur verre et sur laine dans toutes les églises. Il la fit sculpter deux fois à la cathédrale de Paris : la première, à la porte du nord, la seconde, au dernier cadre des bas-reliefs engagés dans l'apside extérieure. Cette sculpture fut faite peut-être avec l'argent des templiers, qu'on accusait aussi d'avoir vendu leur ame à je ne sais quel horrible démon impudique qui les gorgeait de richesses. Pour effrayer les ames cupides du XIVe siècle, ce n'était pas trop de cette légende sculptée deux fois et avec un argent venant des trésors de Satan. Ces bas-reliefs, appendus aux murailles extérieures pour qu'ils fussent visibles à tous, devaient, dans la blancheur de leur jeunesse, briller d'un terrible éclat aux yeux de quiconque aurait été tenté de recommencer la première partie de l'histoire de Théophile.

DIDRON.

(*La suite à une prochaine livraison.*)



BULLETIN.

C'est à la chambre des pairs qu'il faut aller frapper, si l'on veut, en ces jours d'été si calmes, si longs, si dédaigneux de la politique, trouver quelque chose qui ressemble à la vie, au mouvement. A la chambre des pairs, M. Gautier se plaint amèrement de la position délicate où le départ précipité des députés avant la clôture légale de la session place chaque année la chambre des pairs. Il nous semble que ces plaintes de la pairie cachent plus de paresse que de bon vouloir. Qui a dit aux pairs de France que les députés ne fussent plus en nombre? Ne s'en est-il pas trouvé plus de deux cents réunis simultanément en vingt-quatre heures au bruit du coup de pistolet d'Alibaud? Et, d'ailleurs, serait-il si difficile à M. de Salvandy de laisser M. de Meyendorff continuer seul l'inspection des fabriques de la Normandie? M. Duvergier de Hauranne, que les journaux anglais désignent naïvement sous le titre de secrétaire de M. Duchâtel, repasserait le détroit; M. le maréchal Clauzel n'est pas encore parti pour Alger; M. Dupin plaide sur le duel à la cour de cassation; M. Dufaure s'occupe de ses nouvelles fonctions comme conseiller d'état, et M. Mauguin pourrait encore compléter un dîner de doctrinaires sous les ombrages de Marly-le-Roi. M. Gautier a donc tort de se plaindre; d'un coup de baguette l'on pourrait rassembler la majorité nécessaire... pour rejeter peut-être un amendement introduit par malice dans le budget.

La discussion du budget à la chambre des pairs n'a rien offert d'ailleurs de dramatique, ni qui prouvât le désir de la chambre des pairs d'appeler l'attention du gouvernement sur les différentes questions à l'ordre du jour. Il faut en excepter M. de Noailles, qui a réclamé du gouvernement, au nom de l'humanité outragée, que la France mît enfin un terme aux atrocités qui souillent la guerre civile dans la Péninsule. Il serait temps en effet que la France, l'Angleterre, l'Europe, ne permissent pas à quelques condottieri retranchés dans un coin des montagnes de la Navarre de défrayer la presse du sanglant récit de leurs assassinats, et d'envoyer à l'immortalité par le meurtre, l'incendie et le massacre, les noms de Mina et de Cabrera; car nous ne prétendons point ici aborder la

question de l'intervention, mais seulement réclamer au nom du droit commun, également foulé aux pieds par les deux partis, du simple droit des gens, plus ouvertement méconnu dans l'Espagne de 1836 qu'il ne l'a jamais été au moyen-âge. Le Basque Villareal a remplacé le vieil Eguia, et son premier ordre du jour est une lettre où le général en chef du roi catholique annonce au général christino qu'il va faire fusiller les prisonniers qu'il a en sa puissance. Quand on veut faire de la guerre civile, il faut, d'une part, avoir à sa tête des Lescure et des Larochejacquelein, il faut teindre de son sang les bruyères et les sillons; il faut, de l'autre côté, s'appeler Kleber, ou Hoche, et commander la garnison de Mayence; mais ni les pâtres et les moines barbares de don Carlos, ni les généraux courtisans de l'Escurial, ne sont à la hauteur de la guerre civile : ne pouvant être grands, ils sont féroces, et c'est ce que les peuples civilisés ne devraient point permettre.

Le discours de M. Mounier sur Alger a été au discours de MM. de Hauranne et Desjobert ce que la salle de velours de la chambre des pairs, sourde et obscure, est à la salle de marbre de la chambre des députés, sonore et inondée de lumière. Le gouvernement, par la bouche de M. Thiers, s'est expliqué en revanche encore plus catégoriquement qu'à la chambre des députés sur la nécessité de conserver et de coloniser Alger, de le conserver à tout prix, en faisant la guerre toutes les fois qu'il le faudra. Alger est un département français, Alger est la dernière conquête d'un peuple devenu le plus pacifique de toute l'Europe. Que l'on y mette en pratique un peu de la vieille politique française, qui consiste à planter pour ses enfans, à semer pour que les générations futures recueillent. D'ailleurs ne retrouvons-nous pas sur ce sol les traces des ébauches tentées par la civilisation romaine, et qui ne sait que Caïus Gracchus et César voulaient rebâtir Carthage?

Le procès d'Alibaud a remplacé vendredi et samedi les séances législatives; le meurtrier a conservé tout son sang-froid, toute son exaltation; son ton est assuré et déclamatoire. Il nous semble ressortir du procès de Fieschi et d'Alibaud un fait moral assez important : Fieschi et Alibaud n'ont jamais fait ni voulu faire partie d'une association quelconque. La publicité, la discussion, le contact de la société et des idées est insupportable à ces hommes. Ils ne cherchent point à travailler en commun et obscurément, par des moyens lents et généreux, au triomphe de leur cause. Non, ils ne s'en remettent qu'à eux-mêmes du soin de compromettre leur parti par une tentative coupable et inutile. Il reste donc bien acquis que ni Fieschi ni Alibaud n'ont fait partie d'aucune des nombreuses associations qui ont couvert le sol de la France; et à l'honneur de l'humanité, ce n'est point dans le commerce de leurs semblables et dans

la discussion, même la discussion passionnée et déréglée des clubs, que ces furieux ont trouvé un aliment ou un encouragement à leurs desseins.

D'ailleurs, aucun crime ne reste sans enseignement pour la société. C'est ainsi que l'on a compris combien était fâcheuse la publicité pour de pareils crimes; la cour des pairs a brisé sous les pieds d'Alibaud le piédestal de Fieschi. Le gouvernement a refusé de donner l'autorisation de mettre en vente différens portraits d'Alibaud, c'est là une sage mesure, et ne pourrait-on pas montrer le même scrupule à l'égard de ces gravures obscènes qui salissent les devantures de boutiques des marchands d'estampes? On ne veut pas du portrait de Fieschi, et on laisse exposé le moule en plâtre qui reproduit les traits d'un héros de cour d'assises.

Il est consolant de pouvoir tourner les yeux, non plus sur les spectacles de vengeances et de haines éternelles, mais sur celui du pardon et l'oubli. Depuis bientôt six ans languissent dans un cachot quatre membres du ministère du 8 août 1829, enseignement douloureux, mais nécessaire, et qui aujourd'hui a porté tous ses fruits. Prolonger plus long-temps cette détention serait se montrer plus inexorable que la nature physique, qui semble indiquer elle-même que ce supplice doit finir. MM. de Peyronnet, de Polignac, Chantelauze et Guernon-Ranville doivent être transférés dans des maisons de santé, où ils resteront prisonniers sur parole. Mais n'est-il pas d'autres souffrances, d'autres douleurs que l'on puisse calmer? Et maintenant que le grand fleuve de la révolution de juillet coule paisiblement, encaissé dans ses deux rives, ne pourrait-il rejeter sur le bord bien des débris mutilés qui avaient voulu s'opposer à sa course, et qu'il a roulés avec lui dans ses flots écumeux? Oui, certes; et l'on ne saurait trop supplier tant d'hommes de cœur et de probité politique à toute épreuve de songer un peu plus à leur cause et au pays. Ce n'est pas dans cette obstination orgueilleuse, qui les fait se draper avec leurs propres fers, qu'est la véritable force, la véritable dignité.

En France, aujourd'hui, qu'on le sache bien, tout le monde veut l'oubli du passé, la conciliation dans l'avenir. L'attentat d'Alibaud n'a pas plus changé les intentions du gouvernement qu'elle n'arrachera à la chambre des députés de nouvelles lois de septembre. Il serait, en vérité, triste et fâcheux que les principaux obstacles vinssent des détenus eux-mêmes; et, que, lorsque les rangs de la société s'ouvrent de tous côtés pour les recevoir, les accueillir, pour ne se souvenir que de notre origine commune, tous ces efforts allassent échouer contre une invincible opiniâtreté.

— Les bruits d'une recomposition du cabinet qui se répandent périodiquement pour défrayer les nouvelles diverses, inquiéter les agioteurs, et raviver les regrets cuisans de ceux qui n'ont pas voulu comprendre

que de nouveaux besoins d'humanité et de conciliation réclamaient satisfaction; ces bruits, disons-nous, ont cessé depuis quelque temps : cependant il est un candidat ministériel trop bien recommandé pour ne pas devoir être favorablement accueilli par les amis de la révolution de juillet; ce futur président du conseil est M. de Mortemart, ex-ambassadeur à Saint-Pétersbourg, et chargé, avec M. de Sémonville, par Charles X, d'apporter à l'Hôtel-de-Ville la révocation des ordonnances; le chaperon de M. de Mortemart est la *Gazette de France*. La révolution de juillet allant chercher un président du conseil dans les bureaux de l'ancien journal de M. de Villèle, et celui-ci, après une consultation entre MM. L. de B. et de G., daignant lui octroyer l'homme qui, par une transaction peu digne des deux partis, espérait anéantir le résultat de trois jours de combats glorieux ! Voilà en vérité un procédé bien tendre, et qui mérite une reconnaissance toute particulière.

— Les théâtres ont été peu actifs cette semaine. Le Vaudeville a repris, pour la rentrée de M. Lafont, deux jolies pièces de son ancien répertoire, *Jean* et *André*; les Variétés sont en vacances pendant que l'on répare la salle, qui sera inaugurée par le drame de *Kean*; la Porte Saint-Martin a fait avec *la Duchesse de la Vaubalière* une heureuse et utile tentative. Enfin, le Palais-Royal, qui a définitivement mis à l'ordre du jour les pantalons colans pour les dames, nous a montré Mlle Wilmen, transfuge du Vaudeville, sous les traits d'Édouard VI dans la *Couronne de diamans*. C'est une véritable épidémie de mutation qui s'est emparée des artistes dramatiques; M. Frédérick-Lemaître joue le drame aux Variétés, M. Odry la parade à la Porte Saint-Martin, Mlle Jenny-Colon chante à Feydeau, Mme Hébert-Massy psalmodie des calembours avec MM. Prosper et Daudel. C'est là un symptôme fâcheux. La confusion, après avoir passé dans les genres, s'empare des personnes, et l'on voit s'introduire de plus en plus cette fatale habitude d'écrire une pièce pour un seul acteur. On a reproché, avec raison, à l'ancien répertoire de multiplier jusqu'à satiété les Frontin, les Lisette, les Mascarille; mais qui ne préférerait cent fois encore le type Frontin, type de connaissance, type qui ne mentait pas à lui-même, type de comique enfin ? qui ne le préférerait aux allures, aux gestes, aux inflexions de voix particulières à MM. tel ou tel, et qui forment la base de tous les vaudevilles représentés chaque soir sur les théâtres de Paris ? Oui, cent fois mieux valait le vieux Frontin et Valère, et Dorante et Géronte que les déguisemens de Mlle Déjazet, les mystifications de M. Arnal, la taille de M. Lepeintre, ou le sourire de M. Levassor.

— Depuis quelques semaines les amateurs de belles gravures s'arrêtent devant le *Richelieu* et le *Mazarin* de M. Delaroche, gravés à la manière noire par M. Girard. Ce sont là de ces succès privilégiés qui se font d'eux-mêmes, et où le public n'a pas eu d'intermédiaires pour former son jugement. La *Revue* ne peut négliger de constater l'apparition d'une belle œuvre d'art et de lui accorder toute l'attention qu'elle mérite, surtout quand il s'agit de travaux signés du nom d'un artiste modeste qui, par un désintéressement et une timidité bien rares aujourd'hui, n'a voulu de-

voir son succès qu'au mérite même de son travaill. Graveur habile, et depuis long-temps l'un des plus estimés dans son art, M. Girard a conservé, même au sein d'une réputatiou solide, cette candeur d'un homme qui s'étonne de recevoir des éloges qu'il a tout fait pour conquérir. Il est du très petit nombre d'artistes auxquels il reste des doutes sur leur ouvrage, même après y avoir dépensé de longues veilles et mis toute leur ame, et à qui la critique paraît être la voix d'un ami qui ose y dévoiler les imperfections qu'ils y avaient soupçonnées eux-mêmes. Rare et précieuse disposition, car en même temps qu'elle soutient et anime l'artiste, en lui montrant l'image du beau au bout de ses veilles et de ses efforts, elle le préserve des vertiges de l'admiration de soi-même, en lui laissant toujours quelque vague regret de n'avoir pas réalisé complètement cette image.

Peu d'ouvrages de M. Delaroche ont eu un succès plus général que ces deux jolis tableaux de Richelieu traînant Cinq-Mars et de Thou à la remorque sur le Rhône, et menant ces deux nobles victimes à l'échafaud, où, selon le mot du reconnaissant Louis XIII, Cinq-Mars allait passer un si fâcheux quart d'heure, et de Mazarin mourant dans une partie de brelan, avec du fard sur sa figure cadavéreuse et les contractions du sourire mêlées à celles de l'agonie. Les petites proportions de ces tableaux si bien appropriées au caractère anecdotique du sujet, le naturel des gestes et des figures, la justesse, sinon la profondeur des expressions, leur avaient donné un succès de vogue à l'exposition, et leur en promettaient un du même genre dans la gravure. Le graveur a été le digne traducteur du peintre. Tout, dans ces deux belles planches, est parfaitement rendu, depuis les deux grandes figures qui y donnent leur nom, jusqu'aux physionomies des personnages secondaires; depuis les circonstances morales les plus graves du double drame jusqu'aux plus minces détails matériels du théâtre où il se joue, tels que, dans le *Richelieu*, la barque du cardinal et sa tente de soie, et le riche tapis dont les franges d'or tombent dans les flots, et l'eau limpide du fleuve; et, dans le *Mazarin*, les lustres, le dais du lit, les sculptures des cheminées et toutes les somptuosités d'un appartement de premier ministre au XVIIe siècle.

Dans l'expression des sentimens, les deux arts luttent encore de finesse. Dans le *Richelieu*, rien n'est oublié de l'indifférence de ces soldats placés à l'avant du bateau du cardinal, qui mangent pendant que d'autres vont à la mort, ni de l'air de tristesse honnête des gardes, qui rêvent, à leur manière, au sort des deux personnages illustres dont ils sont les geôliers. Dans le *Mazarin*, rien non plus n'a été perdu de tant d'attitudes si diverses, de cette charmante expression de la nièce du cardinal, qui semble prête à pleurer, tout en montrant à son oncle les cartes du brelan, ni de la politesse officielle de l'ambassadeur espagnol à qui personne ne rend sa grave révérence, ni des ravissantes figures de ces trois graces qui paraissent causer languissamment au pied du lit du mourant, et sont écoutées par un vieux courtisan penché de leur côté.

Où l'on peut craindre que la gravure à la manière noire n'échoue, c'est surtout dans ce que la gravure en taille-douce imite avec tant de souplesse

et de vérité; je veux parler des vêtemens, où le burin le dispute quelquefois de moelleux avec le plus habile pinceau. Les deux planches de M. Girard ne laissent rien à désirer à cet égard. Le velours, l'hermine et la soie y sont traités avec beaucoup de largeur et de relief, sauf pourtant, çà et là, quelque peu de lourdeur inhérente, je le crois, à l'art de la gravure à la manière noire, lequel, même dans la main de M. Girard, n'atteindra jamais la douceur et la légèreté de la gravure en taille-douce.

— *Simon*, par George Sand, a paru jeudi. *Simon* est un frère d'*André*, de *Benedict*, une de ces natures plus rustiques qu'urbaines, moins usées au contact des villes, plus fières et plus nobles. *Simon* réunit toutes les qualités éminentes du talent de George Sand, la clarté, la grandeur, le pittoresque des descriptions, et cette analyse hardie et dramatique des plus secrètes pensées du cœur humain.

— *Poésies*, par Jean Reboul, boulanger. Les poésies d'un homme du peuple doivent-elles être nécessairement des poésies populaires? non assurément, car, en revanche, lord Byron n'aurait dû écrire que des poèmes aristocratiques. Néanmoins, il est un sentiment, sinon une forme que l'on veut, je dirai presque que l'on a droit de trouver dans les poésies d'un homme du peuple. Eh bien! rien de pareil dans les vers de M. Reboul. Au lieu de force, de la grace; au lieu de tristesse vraie, de l'affectation; au lieu de s'identifier avec la foule dont il partage les rudes et honorables labeurs, une exaltation solitaire et contemplative du moi. Le défaut de correction est loin d'être racheté par l'énergie des pensées. On chercherait en vain dans les poésies de M. Reboul, un cri de sympathique amour pour les joies, les douleurs, les passions de ceux qui souffrent des privations matérielles. Il faut le placer dans la grande classe des poètes rêveurs, mélancoliques, suffisamment chrétiens et très préoccupés d'eux-mêmes. Maintenant nous avouerons une chose, c'est qu'un jour M. Reboul a été mieux inspiré, et il a écrit *l'Ange et l'Enfant*. C'est là un de ces petits chefs-d'œuvre comme *la Chute des feuilles*, *le Lac*, *Elle a vécu*, *Myrto*, que tout le monde sait par cœur et qui font vivre un nom à eux seuls.

— *Le Flagrant Délit* (1), par M. Jules Lacroix. Ce qui frappe surtout dans ce livre, c'est un récit rapide, animé, chaleureux; point trop de détours, de sentiers perdus, de digressions, mais quelque chose de réel et de vrai, un monde que l'on connaîtra si on ne le connaît déjà. Ce titre un peu farouche, *le Flagrant Délit*, ne fait peur que sur la couverture, et il ressort de ce livre un enseignement fort moral.

(1) Librairie de Dumont, au Palais-Royal.

MULHOUSE.

Mulhouse n'appartient à la France que depuis 1798. C'était auparavant une petite république de la confédération helvétique qui s'administrait seule, se défendait elle-même, et qu'entouraient des fossés de guerre, par-dessus lesquels, selon la chronique, les loups sautaient en hiver pour venir manger les chiens dans les faubourgs. Quoique les fossés aient disparu depuis long-temps ainsi que les loups, Mulhouse a conservé des traces de son origine. Au premier aspect, c'est bien encore la ville suisse couchée au fond de sa vallée, avec ses toits roses, ses peupliers, et ses montagnes neigeuses à l'horizon. Seulement, à mesure que l'on approche, cette physionomie s'efface et l'aspect industriel se révèle de plus en plus, jusqu'au moment où la ville entière apparaît comme une usine immense, mais silencieuse; vous prêtez en vain l'oreille, nul bruit ne parvient jusqu'à vous; aucune rumeur de foule, aucun retentissement de fer. Parfois seulement les cent cheminées qui s'élèvent dans les airs vomissent de plus épais tourbillons de fumée, comme si la fabrique en travail poussait une respiration plus forte; mais le silence n'est point troublé; il semble que dans ce grand corps tout se fasse mystérieusement et au-dedans; on sent qu'il vit sans l'entendre vivre.

En entrant dans la ville l'aspect change complètement. Vous ne trouvez plus que des rues étroites qui ne portent pas de noms, bordées par des boutiques sans enseignes, et par de laides maisons, que l'on a eu la bizarre idée de numéroter par unités et fractions. C'est seulement après avoir traversé les vieux quartiers que vous rencontrez la nouvelle ville, bâtie à l'instar de Paris, et dont vous voyez s'étendre au loin les colonnades blanches.

Quoique la population de Mulhouse soit un mélange d'Alsaciens, de

Suisses, de Tyroliens, de Juifs et de Français de l'intérieur, la langue et le caractère allemands dominent partout. Il suffit, du reste, de vous présenter à un hôtel, pour reconnaître que vous n'êtes plus en France. Avez-vous jamais lu l'amusante description que fait Érasme de ces auberges d'Allemagne où le voyageur trouve, pour toutes commodités, un poêle commun, une assiette et un couteau, et où l'on répond à chacune de ses demandes : — Si cela ne vous convient pas, allez plus loin? — Eh bien! vous avez la description complète d'un hôtel mulhousien. Vous pourrez pourtant, à force de prières, y obtenir une chambre particulière; peut-être même, si le hasard vous favorise, y trouvez-vous un de ces poêles incrustés dans la muraille et qui s'allument par l'escalier, de telle sorte qu'il faut quitter sa chambre et faire trente pas dans le corridor pour se chauffer les pieds et attiser le feu; mais une fois que vous aurez arraché ces inappréciables faveurs, tenez-vous pour satisfait, car les servantes de l'auberge n'approcheront plus de vous, et les sonnettes sont chose inconnue. Si par hasard votre lit manque de draps comme il arrive parfois, descendez vous-même en réclamer, sinon résignez-vous à dormir tout habillé, ce qui serait plus sage, car il est incertain que vous obteniez ce que vous désirez. Vous chercherez d'ailleurs en vain l'hôte pour vous plaindre, l'hôte mulhousien est un être insaisissable et invisible. Cependant il y a moyen d'obtenir ce dont on a besoin, même dans les auberges de Mulhouse; mais pour cela, il faut de la patience et de l'imagination : l'anecdote suivante en fera foi.

Il y a quelques années un touriste qui venait de parcourir la Suisse et qui voulait gagner Paris, arrive à Mulhouse. Il descend à l'un des meilleurs hôtels de la ville, se fait donner une chambre et demande un bain de pieds. Une heure se passe et le bain de pieds n'arrive pas. L'Anglais descend, renouvelle sa demande, attend encore une heure; rien ne paraît. Impatienté, il ouvre la fenêtre, appelle, crie; les servantes qui passent dans la cour le regardent et continuent tranquillement leur travail sans lui répondre. Furieux, il quitte la fenêtre, prend son portemanteau, décidé à chercher une auberge plus hospitalière, lorsqu'une idée lui vient. Il a la main sur sa boîte de pistolets; il l'ouvre, en saisit un et tire. Aussitôt grande rumeur, on se précipite dans la cour, on regarde; la fumée sortait encore par la fenêtre ouverte de l'étranger. L'hôte, épouvanté, s'écrie : — C'était un Anglais qui avait le spleen, il se sera tué chez moi! Et il accourt suivi de sa femme et de tous les domestiques. Il se jette contre la porte qu'il croit trouver fermée en dedans; la porte s'ouvre, et laisse voir le jeune voyageur paisiblement assis au milieu de sa chambre et fumant une cigarette.

— Qu'est-ce donc? demande l'hôte en s'arrêtant stupéfait.

— Monsieur, c'est un bain de pieds que je demande, répond l'Anglais avec un grand sang-froid. L'hôte se retira confondu, et l'insulaire eut son bain de pieds.

Du reste, cette froideur d'accueil n'est point particulière aux hôtelleries; on y est exposé partout à Mulhouse, excepté de la part des grands industriels et de quelques étrangers qui n'ont point adopté les manières du pays. Mais vous l'éprouverez surtout chez les vieux marchands, bourgeois de pure race qui se fâchent si vous prononcez le nom de leur ville à la française. Ne vous attendez, en entrant dans leurs boutiques, à aucune des prévenances câlines habituelles aux marchands parisiens. Le boutiquier mulhousien ne cause jamais quand il fume, et il fume toujours.

Mais ce qui contribue par-dessus tout à entretenir à Mulhouse la sauvagerie des formes, c'est l'absence des relations sociales, jointe au manque d'instruction élégante et littéraire. Occupé tout le jour dans ses fabriques, l'industriel ne rentre chez lui que pour manger et dormir. Aussi, le cercle qu'il fréquente se borne-t-il à ses parens les plus proches; encore cause-t-il peu dans ces réunions de famille; fatigué qu'il est du travail de la journée et des soucis du lendemain, il se contente le plus souvent de digérer en société. Quant à l'instruction de l'enfant, elle se borne aux élémens rigoureusement nécessaires pour qu'il puisse poursuivre ses études spéciales et son éducation professionnelle. Horace nous a laissé une fidèle peinture de cette instruction qui était aussi celle des jeunes Romains de son temps. « On leur apprend à partager par des moyens compliqués un as en cent parties. — Fils d'Albinus, voyons, qui de cinq onces en ôte un que reste-t-il? — un tiers de livre. — A merveille, tu pourras conserver ton bien. »

C'est à ces enseignemens que se bornent les leçons des maîtres; quant à l'élément poétique, quant à l'art, quant au bien dire, il n'en est point question. Les lettres sont, pour l'enfant mulhousien qui *finit ses études*, ce qu'était l'Amérique avant Colomb. Il n'a jamais pensé, peut-être, que la parole pût être bonne à autre chose qu'à discuter un compte, ou à expliquer un nouveau procédé de teinture. Son intelligence n'a jamais fait, à travers les langues opulentes de l'antiquité, ces longs voyages dont elle revient chargée de souvenirs et de poésie; le langage qu'il parle est le patois barbare que sa nourrice lui a appris à bégayer ou le français tudesque dont un Allemand lui a enseigné les rudimens.

Nous devons avouer, pour être vrais, que, depuis quatre ou cinq années, l'éducation littéraire a fait quelque progrès à Mulhouse. La réorga-

nisation du collége a créé et entretenu ce mouvement; mais il se passera encore bien du temps avant que les résultats s'en fassent sentir d'une manière générale sur la jeune génération. Les impressions premières de l'enfance sont trop fortes. La vie pratique a commencé pour lui le jour où il a quitté le sein de sa mère; à cinq ans, il sait le prix de la houille; à huit ans, il comprend la machine à vapeur; à quinze ans, il est contremaître, et gagne mille écus par an. Le moyen de combattre de telles influences avec des discours de Cicéron et des tragédies de Racine! Aussi vous tâcheriez vainement de l'intéresser à ces études improductives, et d'éveiller dans son ame la voix des fées endormies. La seule Égérie qui y habite, et dont il entende les conseils, est l'arithmétique.

Et ne croyez pas pourtant que cette préoccupation industrielle soit le signe d'une sordide avidité de gains. Ces hommes qui n'ont étudié dès l'enfance que le côté positif de la vie, ne sont ni avares ni durs; leur cœur s'émeut à la prière, l'aumône remplit leurs mains, non pas l'aumône parcimonieuse et inutile des rentiers, mais l'aumône féconde, l'aumône royale, qui ferme à jamais la porte à la faim. L'antique association bourgeoise et chrétienne n'est point encore entièrement détruite à Mulhouse; la sainte égalité des vieilles républiques suisses y survit; le riche n'est vis-à-vis du pauvre qu'un frère plus heureux qui a mieux réussi dans le monde, et l'orphelin sans ressources devient le pupille de tous (1).

Malgré la prospérité de Mulhouse, depuis quelques années, le luxe est loin d'avoir suivi le mouvement progressif des fortunes. La richesse des familles ne se révèle que par une sorte de profusion sans goût, qui ne dépasse guère les prévisions d'un vulgaire *comfort*, et ne s'élève jamais jusqu'à la recherche délicate. C'est l'abondance prodigue, mais sans ce charme qui fait du luxe un art intelligent. Le meuble gracieux et nouveau venu de Paris coudoie un meuble grossier, fabriqué par un menuisier d'arrière-boutique il y a cinquante ans; vous cherchez vainement dans l'appartement des plus riches Mulhousiens ces bagatelles précieuses dont l'élégance caresse le regard. Tout est donné à l'utilité, rien au goût. On sent dans cette opulence triviale que ce n'est point l'argent qui a fait défaut, mais la poésie. L'instinct aristocratique manque au millionnaire, et en définitive, que gagnerait son orgueil à notre mesquine somptuosité? Il n'en a pas besoin pour prouver sa richesse. Son immense usine qui fume, les mille ouvriers qui lui ont vendu leur

(1) Il n'est point rare de voir à Mulhouse une souscription pour une famille sans fortune, et qui vient de perdre son chef, s'élever à 30 ou 40,000 francs.

corps, ces machines puissantes dont les bras de fer s'usent pour lui, voilà son luxe à lui, voilà ses preuves d'opulence! A d'autres les équipages armoriés, les loges aux théâtres, les chasseurs galonnés d'or! Ses vaisseaux sillonnent toutes les mers; il a des comptoirs dans toutes les capitales, et ses commis-voyageurs courent en poste les deux mondes.

A la vérité, cet homme qui gagne un million par an a moins de loisir que le plus pauvre de ses ouvriers : il se lève avant le soleil, passe le jour au milieu des miasmes fétides de l'atelier, et se délasse le soir en parcourant les colonnes de chiffres de son grand-livre; mais c'est sa joie. Que le travail presse, que son vaste entrepôt soit comme le tonneau des Danaïdes, toujours vide, quoiqu'on le remplisse toujours; qu'il n'y ait pour lui ni paix, ni relâche; qu'il trouve à peine, une fois par semaine, le temps de se rappeler qu'il a une femme, ou de regarder dormir ses enfans, cette fatigue est son bonheur, ces embarras font sa vie. Dieu eût besoin de se reposer le septième jour de la création; mais le Mulhousien est plus robuste que Dieu. Je demandai à l'un de ces hommes extraordinaires s'il ne comptait pas se délasser quelque jour : « J'aurai l'éternité pour cela, » me répondit-il. Partout ailleurs, le travail tend au repos. Demandez au marchand de la rue Saint-Denis et au banquier de la Chaussée-d'Antin quel est le but de leur ambition? Le repos. Mais le Mulhousien, lui, n'a point de terme où il doive s'arrêter : le travail le conduit au travail, la fatigue à la fatigue; l'industrie n'est point pour lui un moyen, c'est un but, c'est une manière d'être; il fabrique, comme vous lisez les journaux, comme vous dînez à six heures, par habitude, par tempérament, par plaisir. Il sait pourtant, mieux que nul autre, combien sa richesse est précaire; il sait qu'une crise peut lui enlever, en quelques jours, les gains de vingt années; il n'ignore pas qu'il pourrait se soustraire à ces chances fatales en renonçant à des travaux pénibles; mais ces travaux, il en a besoin; ces chances, il y est fait; l'air de ses ateliers est pour lui l'air natal; il ne peut plus s'en passer. D'ailleurs, il aime ces alternatives fiévreuses et changeantes, ces gains rapides, suivis d'une ruine totale; son usine est un tapis vert où il joue avec des chances variables, tantôt les bras dans l'or jusqu'au coude, tantôt les mains croisées devant ses coffres vides. S'il succombe dans cette lutte, malgré tous ses efforts, ne craignez pas qu'il perde courage; le front ridé et les cheveux blanchis, il recommencera sa carrière chez quelque confrère plus heureux, et vous n'entendrez sortir de sa bouche ni regrets du passé, ni plaintes jalouses : seulement, peut-être, en inscrivant un jour à la balance de comptes quelque énorme bénéfice de son nouveau patron, vous le verrez sourire, et il vous dira, avec la bonho-

mie d'un innocent orgueil : « En telle année, j'ai gagné le double, monsieur ! »

Du reste, il est rare que l'industriel mulhousien renonce à tenter la fortune. A moins que l'âge n'ait brisé son infatigable activité, il trouve bientôt moyen de faire avec sa ruine même une assise pour son avenir. Tout le monde connaît cette poétique superstition du Tyrol sur les chasseurs ensorcelés, qui, ne pouvant plus atteindre de chamois, poussés par leur irrésistible passion, se donnent au Robin-des-Bois pour trois balles enchantées; eh bien! le Mulhousien qui a épuisé toutes ses ressources, et qu'entraîne son penchant, suit cet exemple; il vend son ame aux Bâlois (1), signe sa damnation industrielle, et alors en avant! à travers les torrens, les montagnes, les abîmes!... Muni de ses balles d'or, il recommence, sans paix ni trêve, la chasse de la fortune.

C'est à cet industrialisme ardent que Mulhouse a dû de reproduire un des miracles d'accroissement réservés jusqu'à présent aux seules villes du Nouveau-Monde, et qu'une population de dix mille ames a été portée à vingt mille en moins de cinq années; c'est grace à la dévorante activité de ses manufacturiers que sa fabrication est devenue la seule industrie française capable de supporter les concurrences étrangères; mais aussi quelle habileté! quelle ingénieuse ardeur de perfectionnement! quelle patience d'essais chez ces hommes! ne vous arrêtez ni à leur extérieur ni à leur langage si vous voulez les juger réellement, mais visitez leurs ateliers : c'est là que vous trouverez leur intelligence traduite, non par des mots, mais par d'adroits arrangemens, de merveilleux procédés, d'admirables machines; car ces hommes si simples et si peu faits au beau langage ont pénétré dans toutes les pratiques de la science; ces imaginations si froides en apparence sont inépuisables en créations fécondes; ces esprits que vous croyez si lourds inventent tous les élégans caprices de la mode, et c'est de la rude main de ces cyclopes que sortent les tissus gracieux qui, chaque été, rendent vos filles plus fraîches et vos femmes plus belles.

Mais pour tant de travaux qui deviennent chaque jour plus immenses, les bras sont déjà en trop petit nombre, et quoique tout manque à Mulhouse, la chair humaine est encore la denrée la plus rare. La ville produit sur la population des campagnes qui l'environnent l'effet d'une pompe

(1) Les habitans de Bâle possèdent d'immenses capitaux, qu'ils prêtent usurairement aux industriels de l'Alsace. Mulhouse a dû, en grande partie, la gravité de ses crises commerciales à l'emploi imprudent de cet argent étranger, acquis à des conditions onéreuses.

aspirante; elle l'attire et l'absorbe de plus en plus, sans pouvoir cependant satisfaire aux besoins croissans de sa fabrication. Tout vient s'amasser, se mêler et se perdre dans ce lac grossi qui tend à se faire Océan: enfans, femmes, vieillards, tout est appelé, tout est reçu; il n'est pas de main si inhabile ou si faible qui ne trouve son emploi. Aussi la plupart se laissent-ils séduire par cet appât d'un salaire immédiat qu'ils peuvent obtenir sans apprentissage, et la fabrique occupe tous les bras, au détriment des professions mécaniques. D'un autre côté, les ressources de consommation n'ayant point grandi proportionnellement avec la population, il en résulte que Mulhouse est peut-être la ville de France où l'on se procure le plus difficilement et au plus haut prix les aisances journalières. Il faut y dépenser un peu plus qu'à Paris pour y vivre de *noules*, de beurre rance et de choucroute. Il n'est donné qu'aux riches d'adoucir les rigueurs de cette vie spartiate, et encore ne le peuvent-ils qu'en appelant Paris à leur secours; car, autant la grande industrie est intelligente et progressive, autant la petite industrie est routinière. L'artisan que ne presse pas l'aiguillon de la concurrence, suit les traditions qu'il a reçues sans s'inquiéter des perfectionnemens. A Mulhouse, il n'est point d'usage que l'artisan obéisse à vos désirs. Si vous voulez lui faire exécuter quelque travail qui ne lui soit pas familier, il secouera la tête avec un dédain nonchalant et vous répondra: — C'est en France que l'on fait cela, ici ce n'est pas la coutume. — On conçoit que l'on ait d'abord quelque peine à se plier à de pareilles exigences. Quand on espère déménager avec ses habitudes, il est dur de se trouver tout à coup dans un monde nouveau qu'il faut accepter. Les sages se résignent pourtant, mais il en est qui, plus délicats, s'effarouchent et prennent la fuite. Nous avons connu un spirituel élève de Brillat-Savarin qui n'avait jamais pu s'accoutumer au séjour de Mulhouse, et qui, toutes les fois qu'on l'interrogeait, répondait brusquement: — Mulhouse!.... c'est une ville où l'on n'a pas encore découvert les tourne-broches, et où l'on vous loue des cuisines sans cheminée.

Mais si la classe moyenne est soumise à de pénibles privations, que l'on juge de celles supportées par les ouvriers! à la vérité, il serait difficile de dire si leur misère l'emporte sur leur démoralisation. Chez eux, chaque privation a engendré un vice. Par suite de la cherté des logemens, il n'est point rare de voir deux ou trois familles habitant la même chambre et vivant dans la plus hideuse promiscuité. Les filles de fabrique que fatiguent le travail et la pauvreté, tâchent de devenir mères pour trouver une place de nourrice dans une maison bourgeoise. Tout cela est horrible sans doute, mais n'est point particulier à Mulhouse. Partout où l'indu-

strie a entassé de la matière humaine dans ces cloaques infects que nous appelons des villes, la corruption n'a point tardé à s'y mettre. L'accroissement des salaires, si imprudemment demandé par quelques hommes de bon vouloir, ne changerait rien à cet état de choses; avec la moralité actuelle des classes inférieures, l'accroissement des salaires ne serait pour l'ouvrier qu'un moyen de mieux nourrir ses vices. Le mal est plus profond : il ne tient pas seulement à une question d'économie politique, mais à la constitution de la société entière. Les vices et les misères du peuple sont comme ces plaies qui paraissent parfois à l'extérieur du corps, mais qu'on ne peut guérir isolément parce que la cause est au dedans.

Nous avons déjà dit que dans la population ouvrière de Mulhouse, les Allemands étaient les plus nombreux. Il est facile de les reconnaître à leurs pipes, à leur blonde chevelure, et surtout à leurs chants. Souvent, dans les soirs d'été, en revenant des vignes, on entend s'élever sur les pics des Vosges un de ces airs bizarres et mélodieusement sauvages qui retentissent dans les rochers du Tyrol; puis, tout à coup, du fond des vallées, d'autres voix répondent, et un chœur grave, mélancolique, un chœur d'Allemagne monte avec les raffales du soir à travers les peupliers. On croirait presque que ce sont les génies de la plaine qui causent avec le génie de la montagne : malheureusement, les génies reviennent du cabaret, et on les voit bientôt déboucher de tous les sentiers, regagnant la ville en trébuchant. Alors, adieu l'illusion, adieu la rêverie; ce qui vous charmait n'est plus qu'un chœur d'ivrognes qui chantent juste.

Nous nous arrêtons ici, et cependant, pour achever notre étude sur Mulhouse, il nous resterait à parler de sa position commerciale, de la cause de ses progrès, de ses chances de crise, et de l'influence qu'auront sur son industrie les lois de douanes que nous promet l'avenir; mais ces détails nous jetteraient dans la statistique, et, Dieu merci, nous ne faisons ni une enquête ni un rapport aux chambres. On nous pardonnera, dans cette esquisse, d'avoir appuyé sur quelques étrangetés, dernières traces d'une époque qui finit. Mieux qu'aucun autre nous sentons ce qu'il y a de vivace, de grand, de fécond, dans cette colonie industrielle, née d'hier et si robuste déjà. Le Mulhouse d'aujourd'hui a dix ans à peine, et n'a complété ni sa croissance ni ses facultés : c'est un Hercule au berceau. S'il lui manque encore quelque chose, ce n'est point pauvreté de nature, mais jeunesse. Laissez venir l'âge, et ce corps, que défigurent les formes inachevées de l'enfance, se développera dans sa force et sa grace virile; ce front, que fatigue maintenant une seule préoccupation, s'élargira pour s'ouvrir à toutes les pensées, et cette bouche, qui ne balbutie encore qu'un patois barbare, saura parler toutes les langues. Alors dispa-

raîtront ces derniers symboles d'ignorance ou de rudesse, ces derniers ridicules d'une population prise à l'improviste par la prospérité; alors ces hommes rares, qui ont su réunir déjà les trois plus belles vertus productives de la terre, l'ordre, la patience et l'imagination, s'apercevront qu'il y a quelque chose au-delà qui leur manque; ils comprendront que la matière n'est qu'une face du monde, et de nouveaux sens se révèleront à eux; ils aimeront à se délasser de l'utile dans l'idéal, et voudront mêler à leur éducation positive cette instruction variée qui, seule, peut rendre les loisirs intelligens. Alors enfin, Mulhouse, qui égalera les plus grandes villes de la France pour son industrie, aura, comme elles, complété son existence par le culte du beau, et les grands artistes y trouveront applaudissement et sympathie.

ÉMILE SOUVESTRE.

RUYSCH.

HISTOIRE HOLLANDAISE DU XVIIe SIÈCLE.

DERNIÈRE PARTIE.

§ IX.

LE ROYAL CHARLES.

George de Castelneau passa au Pyl non seulement cette nuit, mais la nuit suivante. Il en sortit vers les sept heures le surlendemain matin, escorté de ses compagnons. Les fumées du vin obscurcissaient encore le cerveau de ces gentilshommes, que leurs beaux exploits avaient fait pour la plupart exiler dans les Grandes-Indes, mais qui avaient obtenu la permission d'en revenir aux premiers bruits d'une guerre entre la Hollande et la France. Après tout, l'armée navale de France, en les rappelant sous ses drapeaux, se donnait quelques bons soldats de plus. C'étaient de jeunes fous, impatiens de laver dans le sang ennemi la tache de leur vie première; désordonnés en temps de paix, mais braves à l'attaque d'une redoute, aussi dignes que bien d'autres de faire souche de colonels

et de maréchaux-de-camp. Les uns, victimes d'un ressentiment de femme, ou d'un caprice de ministre, avaient quitté le mousquet pour tenter le commerce, et revenir ensuite se faire pardonner chez eux avec de l'or; les autres, plus insoucians du lendemain, s'étaient rejetés à corps perdu dans leur ancienne vie, vie d'oisiveté et de désordre; pour eux tous, la rencontre de Castelneau à Amsterdam était une bonne fortune : cette espèce de fête nocturne qu'ils avaient donnée au chevalier le prouvait assez.

Leur invitation rendit Castelneau soucieux, et le fit hésiter peut-être pour la première fois de sa vie. George de Castelneau, comme tout ce qu'épure l'amour ou la flamme, éprouvait à son insu un renouvellement complet d'idées; il était puni de son ancien scepticisme d'homme blasé par la plus ardente et la plus imprévue des croyances; il aimait Sarah d'un amour vrai et respectueux. Castelneau, qui avait menti toute sa vie, balança donc pour mentir cette fois à Sarah. Il relut ses lettres, il jura vingt fois de manquer de parole à ses compagnons plutôt qu'à lui-même; il fut rigoureux à ses sermens deux grandes heures. Mais ses anciens amis ne tardèrent pas à ébranler ce bel échafaudage de vertu. On lui rappela ses vieilles campagnes; bien plus, on lui demanda le nom et la demeure de la belle qui pouvait le retenir; George aurait peut-être nommé sa maîtresse, mais il lui répugnait de nommer sa femme; il joua l'indifférence, et suivit ses amis à ce lieu voisin de son quartier. Le vin acheva ce qu'avait commencé la flatterie; George but, afin d'être proclamé le meilleur d'entre eux tous; il oublia bientôt que Sarah pouvait l'attendre; il s'enivra, et laissa lire les lettres de la jeune fille par tous les convives. Cette abnégation, c'est le mot dont ils se servirent, leur parut un trait superbe; ils déclarèrent que George était définitivement Castelneau, leur ancien maître; l'orgueil de la victoire l'exaltait encore quand il mit ce matin-là le pied dans la rue.

—Si nous reverrons la France, mes gentilshommes! mais, par la sambleu, je n'en doute pas! Encore quelques petits coups d'épée, dont je me charge seulement ici. Il y a, voyez-vous, sur le pavé d'Amsterdam, de ces sournois de Hollandais qui vous regardent et vous flairent sous le nez comme si l'on était Turc. Je leur ferai passer le goût du genièvre à ces récureurs de vaisselle qui ne m'ont

jamais prêté un escalin, et que je renverrai à mon ami Ruysch, le docteur, salés comme des harengs! Holà hé! qui êtes-vous, vous, monsieur l'insolent, qui écornez ma basque d'habit avec vos planches? Or çà, voilà de belles planches, l'ami, et que mon hôte Gaspar Stok vous envierait, sarpebleu! Voyez un peu comme ça travaille dès le matin ces menuisiers de Hollande!

Remarquez-vous, messieurs, que son bois est du bois de rose, ni plus ni moins? Que vas-tu faire de ces quatre planches, l'ami?

— Une bière pour M. Stok.

— Comment as-tu dit? pour Stok, pour mon ami Stok? Allons donc! ce ne peut pas être pour lui; il ne serait pas mort sans toucher mon dernier quartier de bail! Messieurs, voyez l'imbécile! je loge chez le digne Stok, et il ne peut mourir qu'avec ma permission cet homme-ci est un fou!

L'ouvrier pressa le pas; et le chevalier, prétextant une affaire, se détacha de ses amis. L'homme aux planches allait devant, et Castelneau le suivait, cédant à une curiosité inexplicable. La boutique de Stok était fermée, mais l'ouvrier posa ses planches contre la porte. Il s'assit ensuite sur un petit banc au-dessous de la fenêtre.

— Voilà une bière, dit-il à une voisine, que je ne saurais céder à moins de deux cents florins! Il faut que ce soit quelqu'un de huppé, car l'enterrement se fait au petit jour demain au cimetière des Chartreux! . . . .

. . . .

Le chevalier attendit vainement Stok, qui ne parut pas de la journée. Quand vint la brune, George de Castelneau prit son épée et sortit de la maison. Long-temps il s'était tenu à l'appui de cette fenêtre, d'où il avait coutume de guetter le passage de Rachel et de Sarah. Onze heures sonnant, il était dans la ruelle voisine du toit de Ruysch. Il fit alors le signal convenu, frappa du pied trois fois, appela et chanta. Mais il ne vit rien, pas même un jet de lumière.

En se retournant, il allait sans doute chercher querelle à quelqu'un, mais le premier homme qu'il rencontra fut un prieur d'enterremens, un de ces gens nommés en Hollande *aanspreker*. Ce personnage courait en homme affairé. Castelneau ne songea pas à l'appeler, et demeura une grande partie de la nuit sous la fenêtre. Le

vent était froid et il tombait de la neige. L'excès et la fatigue de la veille l'avaient presque paralysé, le sommeil le prit. Il s'enveloppa de son manteau, et s'endormit sur les dalles mêmes du quai. Une heure avait à peine passé sur ce sommeil lourd et presque mortel, lorsque Castelneau se vit réveillé par un bruit de pas. Une goutte de cire brûlante tomba sur ses doigts; il se leva, la main sur la garde de son épée.

La goutte de cire provenait de l'une des torches que portait le prieur même des Chartreux, suivi de vingt autres frères qui formaient une longue ligne noire sur la neige. Castelneau se mit à l'écart pour observer, et s'appuya contre la muraille en se cachant derrière un des frères. Il vit l'huis de la maison qui s'ouvrait, et un homme en fourrures des pieds jusqu'à la tête, appuyé sur le bras d'un autre que Castelneau reconnut pour Gaspar Stok. Ruysch, c'était lui, se tint debout sur le premier degré de la porte, Gaspar Stok ensuite, puis l'*aanspreker* et les Chartreux. Ils formaient deux rangs au milieu desquels le chevalier reconnut la bière en bois de rose, que deux frères descendaient. Elle était couverte d'un long drap blanc, qui pendait jusqu'à terre; elle avait une couronne blanche, et était semée en outre, suivant l'usage hollandais, de branches de romarin. Le chevalier manqua de défaillir de nouveau à la vue seule de cette bière; était-ce Rachel ou Sarah qu'elle renfermait? Il fit un pas, puis il retomba; le froid enchaînait sa langue et ses membres. Le cortége était déjà loin quand il reprit l'usage de ses sens. A quelques pas de la porte du docteur, il vit une femme qui balayait la neige du pavé, il reconnut bien vite la servante de Ruysch, la vieille Gudule. Gudule était en grand deuil, elle avait un voile noir à son toquet et des revers de manche entièrement blancs; elle balayait tristement et sans chanter cette neige qui tombait si triste. Le chevalier profita du moment où la servante lui tournait le dos pour entrer par cette porte entr'ouverte... Il franchit d'un bond l'escalier de bois du docteur, et courut bien vite à la porte de Sarah; cette porte était fermée. Toutefois, en approchant du cabinet de Ruysch, il crut entendre une voix faible qui entremêlait les sanglots aux psaumes; la clé se trouvait encore à la porte du cabinet d'anatomie.... Déchiré par l'angoisse et l'incertitude, Castelneau saisit la clé, il ouvrit la porte avec précaution, son front

était mouillé de sueur, ses dents claquaient. Les contrevents de la salle étaient fermés, un jour douteux éclairait à demi la jeune fille qui priait en ce moment. Le pas de Castelneau sur les tapis du cabinet ne l'avait pas dérangée de son recueillement pieux ; elle récitait les hymnes saints à voix basse. Le chevalier se pencha vers elle pour reconnaître ses traits, mais elle demeurait cachée obstinément dans son capuchon à cause du froid de la salle. Un grand rideau vert, devant lequel elle priait à genoux, recouvrait sans doute quelque pieux tableau de sainteté que le docteur cachait aux regards profanes. En proie à mille reflux divers d'espérance et d'inquiétude, le cœur du chevalier battait avec force; Castelneau, dans cette femme agenouillée, cherchait la taille et les formes divines de Sarah. Éperdu, il n'osait avancer ni reculer, quand elle se leva droite tout d'un coup; son capuchon tomba, et Castelneau reconnut Rachel.

La foudre eût frappé le chevalier qu'elle n'eût pas imprimé à ses traits une décomposition plus soudaine. Devant Rachel qui s'avançait vers lui, Rachel étonnée elle-même et interdite, Castelneau ne trouva pas une parole; sa stupeur était visible. Cette couronne blanche qu'il venait de voir, Rachel ne la portait donc pas; ce n'était pas Rachel dont Castelneau avait vu la bière et le cortége! Le chevalier fléchit les genoux devant la fille du docteur comme devant un fantôme.

Rachel, à la vue de cet homme, s'était rangée d'elle-même devant le grand rideau vert, objet de ses adorations pieuses. Il semblait qu'elle eût voulu le défendre et presque le protéger de son corps contre les coups d'un impie. Cependant il se faisait un grand bruit dans l'escalier, des volées de canon tirées au loin vers l'Amstel retentissaient aux fenêtres du cabinet.

— Morte, répétait le chevalier, morte!

Il se mordait les poings, il éclatait en imprécations et en sanglots. Rachel, qui avait à peine vu cet homme une seule fois, comprit son rôle à la vivacité d'une telle douleur; quel autre que l'amant de Sarah eût franchi le seuil de Ruysch en cette horrible circonstance? La pâleur de Castelneau et l'égarement de ses traits engagèrent Rachel à faire quelques pas vers lui, elle lui tendit d'elle-même la main comme un de ces anges miséricordieux des affligés.

— Approchez, dit-elle, et voyez.

La fille de Ruysch, après avoir tiré l'un des contrevens de la fenêtre, afin de donner sans doute plus de jour au cabinet, fit crier le rideau vert sur ses anneaux. Le chevalier poussa un cri de surprise.....

Castelneau dut en effet se récrier, car la jeune fille qu'il vit endormie dans un fauteuil, la tête doucement inclinée sur un coussin de velours, et la poitrine à peine voilée sous sa dentelle, c'était son amante, son idole, Sarah!

Oui, Sarah, Sarah vivante encore même sous la serre cruelle de la mort; Sarah, conservée miraculeusement et encore belle, belle et jeune comme l'enfant de la veuve de Naïm, que ressuscita Jésus! Sarah dormait avec un sourire; ses lèvres et ses joues, admirablement fardées, avaient l'incarnat et la fraîcheur de la vie; seulement une légère maigreur avait dénaturé la forme onduleuse de son beau cou; ses yeux à jamais fermés s'étaient éteints comme deux étoiles dans un cercle limpide et bleuâtre. Castelneau crut d'abord que Sarah était vivante, à voir l'admirable perfection de cette étude à à laquelle Ruysch avait consacré trois jours et trois nuits. Ce corps, ainsi vivifié, était la plus sublime réponse de Ruysch aux injurieux libelles de Bidloo! La bague de Castelneau luisait encore au doigt de Sarah comme une émeraude que frapperait l'éclat du soleil. Elle gardait aussi à son cou sa petite croix.

Rachel et le chevalier étaient tellement absorbés dans la contemplation de la jeune fille, qu'ils n'entendaient pas le son des cloches, qui, de toutes les tours d'Amsterdam, répondaient à la grande voix du canon.

— Malheur sur moi! s'écria George de Castelneau; malheur sur moi!

— Assassin! cria derrière le chevalier une seconde voix qui n'était point celle de Rachel, mais bien celle de Ruysch; voix terrible, menaçante! Ruysch rentrait, il revenait du cimetière des Chartreux.

George de Castelneau voulut s'excuser.

— Oui, assassin, méprisable et odieux assassin! cria le docteur en faisant craquer le bras du chevalier sous sa main sèche. Ce n'était donc pas assez pour vous, George de Castelneau, de voir ici

tous vos morts? Vous vouliez tuer la colombe en son nid même! George de Castelneau, vous avez tué Sarah!

Ruysch referma vivement le rideau vert; il semblait vouloir préserver ce corps inanimé de la vue et de l'approche du chevalier. Rachel élevait ses grands yeux bleus mouillés de larmes vers le crucifix du docteur, seule relique du cabinet. Castelneau, le front baissé, n'osait répondre à Ruysch.

Tout d'un coup, il se fit un grand bruit sous le vestibule; un homme en habit d'amiral, et suivi d'officiers de son équipage, parut au seuil du cabinet de Ruysch. Cet homme, c'était Ruyter. Michel Ruyter portait cette fois son magnifique pourpoint de guerre, celui que Ferdinand Bol lui a conservé dans l'un de ses plus admirables portraits (1). Sur un pourpoint de cuir, sorte de cuirasse semée de clous d'or et de dessins en losanges, retombait l'écharpe en dentelles de Ruyter; des aiguillettes noires placées au poignet et à la saignée du bras relevaient la blancheur de ses larges bouffantes. Ruyter entra les bras tendus vers Ruysch.

— Embrasse-moi, docteur, c'est bien moi! Frédéric Ruysch, embrasse Michel Ruyter! Ces coups de canon te disent assez que j'ai tenu ma promesse. Placé avec mon escadre à l'embouchure même de la Tamise, j'ai rompu la chaîne en travers de la Medway, et j'ai pris le port de Shereness. Tous les bâtimens de ce port ont servi de feu de joie à mes marins! Grace à nos armes, mes amis, la Hollande est sauvée, et la terreur est déjà dans Londres. Embrassez-moi tous; mais, toi surtout, Ruysch, embrasse-moi!

Le docteur fit un pas en avant d'un air consterné, il s'inclina et baisa la main de Ruyter.

— Sur mon cœur, ami, sur mon cœur, mon vieux Ruysch! Va, je te le disais bien, quand j'entrai pâle et humilié, il y a trois mois, dans cette ville et sous ce toit; je te le disais bien: tu me verras bientôt revenir! Tiens, veux-tu ces loques anglaises, ces loques de drapeaux à demi brûlés? A toi, docteur, à toi tout cela! Mes lions ont mordu au sang la licorne anglaise! Quoi! tu ne me dis rien! ta main est froide, Ruysch!

(1) Ce portrait, qui provient de la vente de la Malmaison, fait partie du cabinet de l'auteur.

Ruysch ne répondit rien.

— Vive Michel Ruyter! cria Gaspar Stok par la fenêtre de la salle. Le peuple, qui encombrait le quai, répondit comme un écho : Vive Michel Ruyter!

Le docteur était atterré et respirait un flacon de sels. L'amiral, après avoir jeté les yeux autour de lui, aperçut la fille de Ruysch, il lui tendit sa main qu'il retira presque aussitôt, et il prononça le nom de Sarah.

— Sarah!

Cela voulait dire : comment n'est-elle pas encore ici? que peut-elle faire? où se cache-t-elle? Ruysch, amenez-la donc, cette chère Sarah!

Le docteur hésita, puis, se fiant sans doute à l'illusion de son œuvre, il tira soudain le rideau vert. Ruyter vit la jeune fille endormie; il la vit, et à quelques pas d'elle Castelneau, qui se tenait à l'écart, les yeux baissés, comme un criminel attendant l'arrêt de mort. Interdit un instant, l'amiral parcourut des yeux cette figure rose encore; mais s'étant approché pour baiser les mains de l'enfant, il les trouva froides.

— Elle dort, murmura faiblement Ruysch.

— Du sommeil des morts, dit sourdement Ruyter. Ce n'est pas moi que l'on trompe, docteur. Il ajouta lentement : Qui l'a tuée?

Ruysch montra du doigt Castelneau.

Ruyter bondit comme un lion; sans le bras de Gaspar Stok, qui entrait au même instant, il eût écrasé le chevalier contre la muraille. Il éloigna de la chambre, par un geste, les officiers de son équipage, et demeura seul avec Ruysch, Rachel et son ancien matelot Gaspar Stok. George de Castelneau eût voulu fuir, que ses jambes tremblantes lui eussent refusé ce service. Il resta.

Cependant le courroux de Ruyter fit bientôt place à la compassion. Castelneau protestait de son amour par des larmes abondantes. Ruysch, Rachel et Castelneau à genoux aux pieds de ce rude vainqueur nommé Ruyter, formaient un spectacle attendrissant, un groupe vraiment digne des temps antiques. Ils suppliaient tous Ruyter de leur pardonner. Depuis sa dernière entrevue avec le docteur, les cheveux de Ruyter avaient grisonné; il avait à la main

et au cou plusieurs cicatrices qui témoignaient assez des périls qu'il avait courus. La foule qui l'entourait et le touchait comme son sauveur le moment d'avant, se composait d'anciens marins qui avaient servi jadis à son bord quand il portait la terreur du pavillon hollandais jusqu'aux îles barbaresques. La chaise dans laquelle il s'était fait amener chez le docteur, était aux armes mêmes de la ville, les armes d'Amsterdam, laquelle, on le sait, porte de gueules au pal de sable, chargé de trois sautoirs d'or. Une majesté inconnue semblait alors empreinte au front de l'amiral. Castelneau n'observait pas sans frémir intérieurement ces deux visages de vieillards; l'un, pâle et atterré, c'était celui de Ruysch; l'autre, assombri par le deuil au milieu de son triomphe, celui de Ruyter. Penché vers la jeune fille, l'amiral ne tarda pas à dénouer le cordon de la petite croix qui demeurait encore suspendu au cou de Sarah, et qui ressemblait à une ligne noire sur de l'albâtre. Il l'éleva entre ses deux doigts et l'approcha de la fenêtre pour en lire distinctement la date à Ruysch. Cette petite croix portait le chiffre de 1650. La date parut faire impression sur Ruysch, qui se hasarda à demander à l'amiral d'où Sarah tenait cette croix. Le chiffre en était assez grossièrement sculpté, il semblait avoir été entaillé à l'aide d'un poinçon ou d'un couteau de marin. Ruyter se détourna et frappa de son gant l'épaule de Gaspar Stok.

— Reconnais-tu ceci, maître graveur? C'est toi, si je m'en souviens, qui me rendis ce service. Tu inscrivis cette date sous ma dictée, le 28 du mois de mai, il y a seize ans de cela. Tu vois que j'ai bonne mémoire... Nous étions à la hauteur de Douvres...

— Et j'ajouterai, revérence gardée, mon amiral, qu'il y faisait bon dans ces eaux-là. Ce fut à Douvres que M. Tromp, sous lequel vous nous commandiez vous-même alors, me chargea d'attacher un balai à son grand mât, ce que j'exécutai à la satisfaction de toute la flotte. Nous avions assez balayé d'Anglais pour nous permettre cette farce allégorique...

— N'as-tu pas, Gaspar, écrit en outre sur notre journal l'événement qui se passa cette nuit?

— De point en point, mon amiral; si ce n'est que le journal fut coulé, comme l'esquif qui le portait, un beau jour au cap de Horne; mais c'est égal, je me souviens de cette nuit-là comme si je m'y

trouvais à l'heure d'aujourd'hui. D'abord vous me fîtes écrire sous la lanterne de votre cabine; il y faisait aussi froid que dans une hutte de Lapon; nous avions près de nous le chirurgien Hultz, qui est mort depuis. Vous lui recommandiez cet enfant que je vois là, pendant que le portevoix de ce grand diable de Robert Blake, l'amiral, vous criait *merci* en anglais de ce que vous veniez de faire.

— Et qu'avais-tu donc fait Michel? demanda Ruysch.

— Ce que tu aurais fait en mon lieu et place, docteur. Robert Blake, auquel nous envoyâmes depuis tant de boulets, corna donc et amena les huniers pour nous saluer; les hostilités n'étaient pas encore ouvertes. — Un médecin pour une femme, criait Robert Blake à travers son porte-voix, un médecin! — A la voix de l'amiral anglais, je jugeai qu'il était temps, il cornait comme un sourd. Je pris Hultz, que tu as connu, nous partîmes sur le yatch de Tromp, et je sautai avec le digne Hutlz sur *le Royal Charles*. A te parler vrai, je n'étais pas très rassuré et redoutais une surprise; je ne me fie guère à ces gueux d'Anglais. Je le dis à Tromp en partant, et il commanda devant moi à ses Hollandais de tirer si je ne revenais pas après une heure. Nous entrâmes donc dans la galerie du *Royal Charles*, ce navire que nos bordées devaient entamer le lendemain sans que je pusse alors le prévoir. Il présentait l'aspect d'un vaisseau parfaitement en ordre. A peine arrivé, j'entendis pourtant des cris aigus qui partaient de la chambre même de l'amiral. Robert Blake nous conduisit à cette chambre où nous trouvâmes une femme de trente à trente-cinq ans, parfaitement belle encore, et qui se tordait à cette heure dans les angoisses de l'enfantement. Je demandai son nom à l'amiral; il l'écrivit lui-même sur mes tablettes; il ajouta que c'était un vrai service que nous lui rendions, que cette femme était de grande famille, et qu'il avait consenti à la prendre à son bord depuis Yarmouth, où son mari était mort inopinément; que tout le temps de la traversée elle avait été malade, et que le principal chirurgien du navire ayant été tué dans un engagement récent, il n'avait pas craint de se confier à nous. Cette femme s'appelait la comtesse Mina Stafford...

— Mina Stafford! interrompit Ruysch violemment, les doigts crispés sur le gant de cuir de l'amiral. Les yeux du docteur brillaient comme la lame de son scalpel.

— Oui, Mina Stafford, reprit froidement Ruyter, elle s'appelait Mina Stafford.

Gaspar Stok fit un signe d'assentiment.

— Le chirurgien Hultz, reprit Ruyter, accoucha cette dame avec beaucoup de sang-froid, mais son art ne pouvait rien contre l'agonie de la malade. Elle entr'ouvrit alors la paupière.—Vous êtes Hollandais, monsieur, me dit elle d'une voix faible, je veux que ma fille soit Hollandaise. Elevez-la près de vous ou placez-la dans quelque couvent d'Amsterdam. Je vous la confie, car je vais bientôt mourir... J'ai des raisons pour vous confier à vous, Hollandais, ce bien, mon plus cher trésor... Le ciel m'est témoin que je meurs ici en bonne catholique. Cela dit, elle expira.

Ruysch, sans attendre la fin de ce récit, avait pris convulsivement Rachel, sa fille, par la main, mais à ce dernier mot de Ruyter, il tomba à genoux avec elle devant le corps inanimé de Sarah.

— Rachel, cria-t-il, Rachel, embrassez votre sœur!

La poitrine de Ruysch se fendit presqu'en même temps en longs sanglots. Il bondit comme un fou jusqu'à la fenêtre où demeuraient appuyés Gaspar Stok et Ruyter. Après avoir entraîné l'amiral vers la porte de l'ancienne chambre de Sarah, il l'ouvrit rapidement, et montrant à Ruyter le portrait de Vander-Helst :

— Michel, cria-t-il, est-ce bien Mina Stafford?

L'amiral poussa un cri de surprise, et baissa la tête... Ruysch, épuisé, tomba sans connaissance sur le lit même de Sarah. Ce lit était encore blanc, fraîchement remué, et conservait la forme à demi effacée de la jeune fille. Reynier Graaf, que l'on fit appeler sur-le-champ, saigna Ruysch dont le délire était violent.

— Ma fille, elle ma fille! répétait Ruysch l'œil immobile et vitré. Sarah! ma fille, Sarah la sœur de Rachel! Cela était donc écrit là-haut? Oh! le beau vaisseau, le magnifique vaisseau que *le Royal Charles!* Oui, je la reconnais, je la vois cette grande dame appelée Mina Stafford! Un pauvre médecin aimer une grande dame! Bonjour, Vander-Helst, tu vas peindre la comtesse Stafford ce matin. Vander-Helst, tu seras mieux dans ce jour-ci, en fermant cette fenêtre. Vous n'êtes plus pâle, madame la comtesse, et le vermillon revient à vos joues. Je vous ai sauvée des bras de la mort; vous m'aimez, dites-vous, vous me trouvez docte et modeste?... Mais encore un jour,

et il faudra que vous partiez, votre mari le veut, et moi, je resterai avec votre portrait...... N'importe, la science me distraira; je vais me remettre à étudier. Reynier Graaf, écoutez ceci, Bidloo est un infâme; il n'a pas vû mon œuvre, il ne m'a pas vu travailler jour et nuit à l'embaumement de Sarah! Il n'a vu que le corps de la belle Paule (1) dans le charnier des cordeliers à Agen. Sarah, vous étiez ma fille, et Castelneau vous a tuée! Le misérable que ce Castelneau! je le hais autant que Bilsius. Voilà où conduit l'*insatiabilis scrutandi corpora curiositas!* J'ai négligé cette fleur, Reynier Graaf.... Je l'ai négligée pour courir après la science... Oui, regarde-moi bien, Michel, avec tes yeux de géant, je suis brisé sous ce coup... J'ai soif, bien soif!

Ruyter remplit le gobelet de Ruysch; Reynier Graaf et Ruyter ne quittèrent pas le docteur cette nuit-là. Stok était sorti avec le chevalier, qui lui avait parlé à l'oreille... La nuit de Ruysch fut effrayante; dans sa fièvre il se levait par intervalle sur son séant, parlant de Sarah et de la membrane arachnoïde. L'amiral, penché sur le front du pauvre docteur, rafraîchissait ses tempes brûlantes avec un mouchoir trempé de vinaigre. Ces sortes de compresses, incessamment renouvelées, procurèrent quelque soulagement à Ruysch. L'ange de cette maison, la pieuse et bonne Rachel, priait les mains jointes près de son père qui ne la reconnaissait même pas. Tout était deuil et désolation dans cette demeure naguère si calme. Cette nuit-là, et près du laboratoire de Ruysch, une oreille attentive eût distingué pourtant quelques bruits sourds et des mouvemens singuliers...

Depuis trois grandes heures, le chevalier George de Castelneau n'avait pas encore reparu. La nuit venue, un huissier de la chambre des bourgmestres se présenta à la porte même de la chambre où Ruysch recevait les soins de ses amis; ce personnage était por-

(1) « Pour *la belle Paule* que j'allay voir dans la cave des cordeliers à Agen, je ne manquai pas de lui faire vos baise-mains. Mais mon Dieu! qu'elle entend mal son monde! A votre civilité et à la mienne, elle ne me répondit qu'en me montrant les dents, dont la plupart étaient *furieusement délabrées.* »

(*Amitiés, Amours et Amourettes,* par Le Pays, lettre XXIII.)

teur de lettres de l'Amirauté qu'il remit à Michel de Ruyter. Ruyter tira cet homme dans l'embrasure d'une fenêtre et lui demanda ce qu'il voulait.

— Est-ce là votre signature? monsieur l'amiral, lui dit l'huissier.

— La mienne, je la reconnais; mais je n'ai point donné cet ordre. Cette signature, écrite sur parchemin est ancienne; c'est un laissez-passer donné à l'un de mes contre-maîtres à mon ancien bord. On a surpris votre religion, monsieur du conseil.

— Ce papier m'a été présenté par un nommé Stok, qui a fait charger devant moi, et d'après mon autorisation, une fort lourde caisse sur la première *schuyten* qui partait pour Rotterdam. Cette caisse, monsieur l'amiral, renfermait sans doute quelque objet précieux, à voir le pas lent et les précautions inouies du nommé Stok et de celui qu'il appelait *son porteur*. Tous deux sont montés ensuite dans la barque en payant d'avance fort généreusement le patron.

— Il faut, monsieur du conseil, que vous fassiez courir un autre *suckyten* du chantier après cette première barque; avant deux heures vous pouvez encore les atteindre. Allez, partez vite... Je ne vous oublierai pas; j'en ferai bon rapport à l'amirauté...

— J'oubliais de remettre à monsieur l'amiral cet autre papier....

Ruyter le prit des mains de l'huissier et le parcourut à la lueur de la petite lampe du corridor où ils se trouvaient. Ce papier était l'acte même de la célébration du mariage de George Castelneau avec Sarah.

— Il en avait le droit! murmura-t-il consterné.

L'amiral rentra presque aussitôt dans la chambre de Ruysch; le front de Ruyter ne trahissait aucune émotion.

— Le docteur sommeille, lui dit Reynier Graaf.

. . . .

§ X.

LA CHAMBRE DU COMTE GEORGE DE CASTELNEAU.

— M. Lebrun?

— Il se lève, mademoiselle: attendez ici, dans cette première antichambre, je m'en vais le prévenir.

Il était midi, et M. Lebrun, premier peintre du roi, venait en effet de se lever. Après avoir ajusté sa grande perruque sur son serre-tête orange, il passa son plus magnifique habit, quand vint l'instant de se placer devant son chevalet. M. Lebrun avait pour habitude de ne peindre qu'en velours et en grandes manchettes, comme fit plus tard, et à son exemple sans doute, un peintre d'un autre genre, M. de Buffon.

— Que me veut-on? demanda M. Lebrun à son valet. Ce valet, attaché au service du premier peintre du roi, était vêtu de la grande livrée du Louvre.

— C'est une demoiselle de Hollande qui m'a chargé de remettre ce cadre à monsieur. Elle arrive d'Amsterdam, et s'excuse bien humblement de n'avoir pas à l'avance prévenu monsieur de sa visite.

— Introduis-la, Bourguignon; je ne serai pas fâché d'apprendre d'elle quelques détails sur nos engagemens de Hollande. Peut-être y aura-t-il dans son récit quelque bonne remarque pour mes sujets de bataille. Ce n'est que devant elle que je ferai sauter l'enveloppe de ce cadre qu'elle m'adresse. Avance un pliant à côté de ma chaise, Bourguignon.

Le valet de chambre, après avoir placé sur un autre chevalet le cadre encore couvert, fit entrer dans l'appartement du peintre celle qui attendait ainsi humblement et sans se plaindre dans la plus glaciale des antichambres.

Par une fascination dont il ne put guère se rendre compte, Lebrun se trouva forcé malgré lui d'envisager tout d'abord la figure de cette femme. On pouvait la croire amaigrie par le chagrin autant que par les privations; chacun de ses traits portait l'empreinte d'une souffrance. Une *faille*, sorte de mantille de soie hollandaise, encadrait ce visage tristement paisible et résigné.

— Pourrais-je savoir de qui est le cadre que vous m'apportez, ma chère enfant?

— Le nom de son auteur est au bas de la toile, répliqua modestement la pauvre fille.

Lebrun défit l'enveloppe et demeura fort surpris à la vue de cette peinture. Elle représentait une corbeille de roses, de lis, de pavots et d'anémones. Jamais peut-être la fraîche imagination du

jésuite d'Anvers, ou le pinceau velouté de Van Huysum, n'avaient si bien reproduit l'incarnat des fleurs et la molle souplesse de leurs tiges. Un petit bas-relief finement touché, bas-relief composé d'amours traînés par des chèvres, servait de support à cette corbeille. Lebrun, tout en se récriant d'admiration sur cette œuvre, courut bien vite à la signature du peintre. Il lut cette date : 1620, et ce nom : *Rachel Ruysch*.

Celle qui était alors devant le peintre rougit ; elle voulut répondre à ses éloges par quelques mots que sa bouche balbutia, Lebrun devina Rachel Ruysch.

Rachel Ruysch, dont quelques musées gardent encore des tableaux, peignait les fleurs avec une rare perfection. Lebrun l'ignorait jusqu'à ce jour, soit qu'il n'eût point vu la Hollande, soit que la nature de son génie, consacré aux reproductions historiques, ne lui fît rechercher que des sujets dans le genre de Vander Meulen. Il donna toutefois de grands éloges à ce précieux tableau de fleurs. La figure souffrante de Rachel l'intéressait ; Lebrun qui n'était pas un peintre ordinaire et qui devait peindre plus tard la Brinvilliers sur le chemin de la Grève, comprit tout de suite la tristesse de Rachel Ruysch ; la fille du docteur faisait un métier nouveau pour elle : elle en était réduite en effet à vivre alors du produit de sa peinture. Six ans s'étaient écoulés depuis la mort de Sarah, six ans de tristesse et d'infortune avaient suivi ce drame, qui avait courbé le front et les épaules du vieux Ruysch. Les ventes successives de son cabinet, la guerre de Hollande et la maladie du docteur avaient amoindri ses ressources ; depuis quelque temps d'ailleurs une mélancolie profonde remplissait le cœur de l'anatomiste. Rachel venait donc à Paris autant pour y vendre et y placer ses tableaux de fleurs, que pour ranimer le zèle des correspondans scientifiques de Ruysch ; elle demanda avec modestie au peintre du roi si ce tableau, si faible qu'il fût, pouvait figurer au musée du Louvre.

— Le musée du Louvre, ma chère demoiselle, répondit Lebrun, n'accepte guère que des batailles ou des portraits de héros. Sa Majesté Louis XIV aime mieux les prises de villes que les fleurs. Les tableaux de fleurs vont bien mieux aux particuliers. J'en connais un, par exemple, auquel j'ai double raison de vous adresser en ce moment, d'abord parce qu'il est riche et magnifique, puis

parce qu'il recherche spécialement les fleurs. C'est un gentilhomme qui demeure à l'hôtel même d'Estrées, hôtel qu'il occupe depuis le départ de son oncle pour l'Angleterre. N'allez pas vous laisser effrayer d'abord par les singularités de son hôtel, dont chacun raconte d'étranges choses... Avec cette lettre signée de moi, il vous recevra.

Lebrun cachetait avec le scel du Louvre une large missive, qu'il remit lui-même à Rachel en se levant de sa chaise. La fille du docteur y lut ce nom : Monsieur le comte George de Castelneau.

Rachel recula d'étonnement, et laissa glisser la lettre à terre... A ce moment, il se fit un grand bruit aux portières de la chambre.

Bourguignon annonça messieurs de l'Académie de peinture.

Le peintre du roi avait replacé sa lettre entre les mains de Rachel. La fille de Ruysch, encore tremblante, traversa les escaliers au milieu de gens chamarrés de croix et de cordons. C'était la députation de l'Académie qui venait remercier Lebrun de son portrait de Louis XIV, offert par ce peintre à l'Académie française. Les sentimens confus qui se livraient assaut dans le cœur de Rachel, se turent bientôt devant une curiosité invincible, celle de rencontrer chez lui le comte George de Castelneau. Un valet à la livrée du Louvre suivait Rachel et portait son tableau jusqu'à l'hôtel du comte.

Cet hôtel de la noble maison d'Estrées aboutissait à l'un des angles de la rue de Nazareth, dans le vieux quartier du Temple. Pendant que le comte d'Estrées employait à Londres toute sa diplomatie à négocier la ligue navale de la France avec l'Angleterre, Paris s'entretenait des singularités de son neveu, le comte de Castelneau. Au lieu de s'embarquer sur le vaisseau de son oncle l'amiral, et de suivre sa fortune, le comte George de Castelneau, après s'être d'abord remis en grace avec son oncle, qui lui avait transmis son titre et son héritage de son vivant même, s'était jeté dans la dévotion, comme beaucoup de seigneurs de cette cour, lesquels, après avoir commencé par les exploits galans de Bussi de Rabutin, finissaient par courber la tête sous la parole sévère de Bossuet et de Bourdaloue. George de Castelneau communiait au moins une fois tous les mois, il vivait seul et retiré. Les gens de l'amiral étaient de-

venus les siens, ils avaient reçu l'ordre de le soigner comme on eût fait d'un enfant malade. Au dire de ces hommes, jamais il ne s'était rencontré de maître plus doux à servir, plus paisible, plus modéré. L'ordre le plus grand régnait dans cet hôtel, dont les abords étaient silencieux et tristes comme ceux d'un cloître. Le suisse qui tira les gonds de la grille à l'arrivée de Rachel, était entièrement vêtu de noir; il portait un large crêpe à son bras; les autres domestiques qu'entrevit Rachel, avaient aussi la même livrée. Rachel gravit sans peine un escalier de quelques marches, contourné majestueusement comme les escaliers de cette époque. Une lanterne à glace où brûlaient trois grosses bougies répandait sa clarté sur la rampe à soleils d'or.

Il restait encore assez de jour cependant pour que Rachel pût trouver ce luxe d'éclairage inutile; mais la teinte sombre des pièces qu'on lui fit traverser formait, pour ainsi dire, une nuit précoce, bien qu'on ne fût pas même au déclin de la matinée. Elle arriva, toujours escortée du valet de M. Lebrun, à une grande portière en velours noir semée de larmes d'argent, comme les draps mortuaires. Le valet gratta un instant à cette portière, et un petit nègre en vint tirer les anneaux. Rachel put alors considérer l'étrange appartement dans lequel on venait de l'introduire.....

Cette immense chambre à coucher était tendue de noir du haut en bas; de longues franges d'argent en recouvraient les corniches. Les meubles, les tapisseries, les gradins, tout conservait cette teinte étrange de deuil. Au milieu de la chambre était un grand lit à baldaquin de velours noir, une gaze de crêpe l'entourait et se jouait à ses colonnades de nacre. Les rideaux du lit étaient tirés soigneusement comme si quelqu'un y reposait. A côté du lit, il y avait une table et un prie-dieu gothique avec des heures. Cinq grands candélabres, semés d'abeilles et de fleurs de lis, jetaient à cette sorte de chambre ardente une clarté mortuaire. Rachel remarqua encore sur des coussins de magnifiques robes, des colliers de perle, des agrafes et des écrins, tout ce qui pouvait enfin flatter la coquetterie d'une femme d'alors; ces étoffes étaient déployées et jetées négligemment sur les meubles. Rachel contemplait cette chambre si triste, lorsque la porte s'ouvrit; un homme, également habillé de deuil, mais appuyé sur le bras de plusieurs domestiques,

s'avança vers elle. Les joues de ce malheureux étaient creuses, son teint luisant et plombé, comme le teint que donne la fièvre; il était soutenu par ses gens et marchait avec grande peine; il salua Rachel par une simple inclinaison de tête, et jeta sur la table un livre à fermoirs qui semblait le fatiguer de son poids. C'était le comte George de Castelneau qui revenait d'entendre les vêpres de la cour à la chapelle du roi. Massillon, ce jour-là, avait prêché devant Louis XIV son redoutable sermon sur *le petit nombre des élus*.

A la seule vue de ce déplorable squelette, auquel l'impression récente des foudres de la chaire donnait un air plus lugubre encore, les genoux de Rachel tremblèrent, et sa main chercha l'appui d'un fauteuil. Rachel avait enfin devant ses yeux celui que l'on appelait autrefois le chevalier George, l'homme des duels, des parties d'hombre et des escalades, cet ancien jeune seigneur à passions ardentes, qui avait tout remué, tout détourné de sa voie dans sa vie folle, et qui à cette heure, exilé des rives fleuries, goûtait par sa propre volonté le calice des eaux amères. Castelneau, le séducteur de Sarah, n'était plus, hélas! qu'une ombre expiatoire de lui-même! Loin de puiser sa pâleur dans la débauche, les nuits dissipées, les joies lascives, son front, dégarni de cheveux, portait plutôt l'empreinte d'un suicide religieux de tous les jours; suicide formel, arrêté, espèce de martyre consommé avec amour et lenteur, comme l'indiquait assez la triste résignation de son sourire. Pour un homme qui eût connu jadis le chevalier George, et qui eût vécu dans son intimité favorite, cette dépression graduelle opérée sur une charpente assez forte pour qu'elle dût long-temps résister, aurait eu l'intérêt d'une lutte réelle. Évidemment le comte avait dû se choisir lui-même sa croix et son agonie; il s'était lui-même enfoncé les pointes de ce dur cilice dans la chair. Cette pénitence lugubre ne pouvait servir qu'au rachat d'une vie folle. Ainsi voûté, humble et triste, le comte rappelait plutôt un chartreux de Lesueur qu'un gentilhomme à rubans et à dentelles de cette cour. L'immobilité de ses grands traits, de son œil terne et jaune, n'était jamais traversée par aucun éclair. Il s'assit devant une petite table en vieux laque ornée de fort belles incrustations de la Chine; le nègre qui le suivait lui présenta, sur un plateau d'argent, quelques tranches d'orange.

Après qu'il eut humecté ses lèvres de ce jus, le comte avança la main pour recevoir la lettre de Rachel. Si Rachel reconnut le comte dans le fantôme même du chevalier, Castelneau fut loin de soupçonner la fille de Ruysch dans cette femme. Rachel l'envisageait toute consternée, elle interrogeait l'œil de ce malade et tremblait pour lui plus que pour elle et son tableau. Le comte examinait la peinture en même temps qu'il lisait la lettre du premier peintre de sa majesté. Quand il vit le nom de Rachel Ruysch, il fit écarter ses gens et voulut demeurer seul..... Trop habitué à maîtriser une impression pour qu'il en perçât le moindre indice sur ses traits, Castelneau, qui pouvait à peine parler, agita convulsivement une sonnette, et demanda le souper. La nuit était venue en effet, et le comte se couchait fort régulièrement sur les neuf heures. Des flambeaux traversèrent la galerie, le vent était froid, Rachel et le comte se regardaient. La compassion de Rachel pour Castelneau était en ce moment aussi profonde que la misère du comte. Les larmes arrivaient à la paupière de la pauvre Rachel en voyant cet homme, ainsi enseveli dans sa douleur, porter le linceul de son remords. Le souper servi, le comte fit asseoir Rachel près de lui; il touchait à peine aux plats qu'on lui présentait. Dans cette chambre sourde et noire comme le tombeau, le seul cliquetis des couteaux retombant sur l'assiette eût glacé le sang aux moins superstitieux de la cour. Les bougies des candélabres se mouraient agitées par le vent que soulevaient les portières de velours. Pendant ce souper, il ne s'échangea pas un seul mot entre Rachel et le comte; seulement, il la regardait clouant sur elle son œil morne et froid. On enleva la table, neuf heures sonnaient à une grande horloge de Boule, surmontée d'un Apollon. Le comte avait congédié ses valets, il réclama l'appui du bras de Rachel pour gravir les trois marches qui conduisaient à son lit. En lui donnant le bras, Rachel ne put se défendre d'un frisson involontaire... Il lui sembla que la respiration de Castelneau était plus gênée, sa main crispée, glaciale. Arrivé à la dernière marche, le comte releva vivement la tenture du lit. Là, sans nul doute, une femme attendait, car il entra dans ce lit avec une promptitude extraordinaire....

Se penchant alors avec l'un des candélabres, Rachel poussa un cri de défaillance et tomba à la renverse..... Le front sur lequel

venaient de glisser les lèvres de Castelneau, était le front de Sarah!....

. . . .

Le chef-d'œuvre de Ruysch, encore intact, reposait dans cette alcôve. Sarah semblait dormir et prononcer un nom en s'endormant de ce pacifique et long sommeil .... Habituellement paré et métamorphosé chaque semaine dans ses blancs atours, le corps de la jeune fille, insensible et froid, recevait chaque soir, à côté de lui, un autre cadavre, le comte George de Castelneau! Les gens de ce quartier étaient loin d'ignorer ces monstrueuses fiançailles. Un soir que le vieux Fagon, médecin de sa majesté, revenait sur sa mule de visiter des malades au quartier du Temple, une femme égarée courut à lui et l'arrêta violemment par la bride même de sa mule.

— Je suis la fille de Ruysch, monsieur, dit-elle à Fagon; venez sauver M. le comte George!

Fagon se laissant guider par le nom de Ruysch et par Rachel, trouva George dans les bras de l'agonie.

— Sarah! criait-il dans son delire, chère Sarah!

George l'insensé, le mourant, tordait cette momie dans ses embrassemens fougueux; il l'etreignait si violemment, que les bras et les épaules encore transparentes du cadavre étaient meurtris sous ses doigts..... Évidemment le comte était en proie à l'une de ces crises violentes qui précèdent l'heure fatale; un chapelain assis près du lit l'exhortait à bien mourir. Castelneau, pendant le discours du prêtre, regardait d'un œil béant un long coffre qu'il ordonna bientôt d'ouvrir... La stupeur de Rachel fut grande en reconnaissant dans cet étui la bière en bois de rose fabriquée pour Sarah par l'ouvrier de Gaspar Stok.

Ce fut le docteur Fagon qui jeta le voile le premier sur la figure du mort... George de Castelneau venait de s'éteindre en demandant que le corps de Sarah fût réuni au sien, sa main droite indiquait encore le coffre et la bière qui gisaient au pied de son lit.

Fagon intervint heureusement pour que cet ordre ne fût point exécuté. Cet ordre d'un mourant, exalté par son amour, déshéritait la science du plus beau chef-d'œuvre auquel elle eût

droit, du chef-d'œuvre de Ruysch. Fagon, secondé par Gui de la Brosse, son oncle, fondateur et intendant du Jardin des Plantes de Paris, auquel il se confia pour l'exécution de son projet, obtint de Louis XIV la permission d'enrichir son cabinet de cette merveille. Louis XIV voulut voir de ses propres yeux la comtesse Sarah de Castelneau. Ce fut un beau spectacle que celui de Louis XIV allant voir un soir après ténèbres, qu'il avait entendues à Sainte-Élisabeth, le corps de cette morte dans sa chambre noire et parée. De toutes les beautés que possédait la cour de France, Sarah la morte eût peut-être encore été la plus belle. Le religieux Fagon la montrait parfois aux grandes dames et aux jeunes seigneurs de cette cour comme les anciens peintres et les ciseleurs allemands, qui ne manquaient pas de graver la mort sur toutes leurs coupes de table. Nous avons dit que ce siècle si vif et si fastueux dans sa fièvre de plaisir en était revenu au cilice aigu de la pénitence; beaucoup de femmes avaient donc peur de la *morte* de Fagon. Mme de Brinvilliers qui la vit un soir au clair de la lune, sous la cage de cristal où Fagon l'avait posée chez lui, fit seule bonne contenance devant elle. Rachel Ruysch, après avoir reçu le dernier soupir de Castelneau, avait repris le chemin de la Hollande avec Lebrun qui allait lui-même visiter Vander Meulen. Dans ce Paris, pieux et ridé, ce Paris déjà vieux par la seule vieillesse de son roi, Rachel eût regretté bien vite son père et ses belles fleurs. Elle partit, et retrouva en Hollande tout ce qu'elle y avait laissé, Ruysch et Reynier Graaf, la vieille Gudule et le chien de Terre-Neuve. La chambre de Sarah n'était plus ornée cependant du portrait de la comtesse; le docteur l'avait fait placer dans son grand laboratoire, comme pour se consoler de l'enlèvement de ce corps précieux. Ruysch mourut très vieux et il mourut triste. Sur le déclin de cette vie laborieuse, l'envie trouvait encore moyen de le tourmenter; ses infirmités redoublèrent, et à quatre-vingt-dix ans, le pauvre docteur se cassa la cuisse en allant à l'amphithéâtre. Depuis ce jour, une députation d'élèves se rendait chaque matin à sa maison et le portait à bras à l'école même.

Ce fut Gaspar Stok qui fit la bière destinée au professeur. Le menuisier y mit un très grand soin: elle lui avait été d'ailleurs commandée par messieurs des états-généraux. Ruyter était mort des

suites de ses blessures à Syracuse, après la bataille d'Agousta, où Duquesne avait remporté l'avantage. Au lieu de tous les portraits de ce grand amiral par Ferdinand Bol et par Rembrandt Van Ryn lui-même, la Hollande eût mieux aimé retrouver Ruyter conservé par l'art miraculeux de Ruysch. Cette grande figure d'amiral eût présidé du moins avec honneur ce sénat de morts vulgaires que Ruysch vendit quelques ans plus tard à Pierre-le-Grand !

ROGER DE BEAUVOIR.

LE JOURNAL DE DANGEAU.

Lorsque M. Courcillon de Dangeau, gentilhomme beauceron, reçut du ciel et de sa femme le présent d'un fils, qu'on appela Philippe, il ne se doutait guère que cet enfant deviendrait un jour l'ami du plus grand des rois, l'un des riches favoris de la cour, membre des deux académies. Ce n'est pas que le jeune Philippe de Dangeau ne montrât de bonne heure les qualités nécessaires à un gentilhomme bien né. Les dames de Nogent-le-Rotrou lui trouvaient assez bonne mine et la tournure passable. Le précepteur, à qui son père avait donné la table et six livres par mois, lui avait appris, sans trop de peine, à lire, écrire et compter, avant qu'il eût atteint quinze ans; mais nombre de hobereaux avaient la jambe aussi bien faite que lui, plus d'argent en poche et des amis plus puissans. Rien n'annonçait donc que la fortune dût se prendre pour lui d'un caprice de si longue durée qu'on pourrait le nommer une passion, car cet homme heureux a réussi dans tout ce qu'il a entrepris, sans que le sort lui laissât le temps de désirer. Il s'avisa un jour de faire quelques vers dans lesquels *montagne* rimait souvent avec *campagne*, et le fils de M. de Dangeau fut aussitôt remarqué, admiré, prôné par toute la famille des Courcillon. On décida qu'un garçon si spirituel ne pouvait rester enfoui dans une province, et qu'on se cotiserait pour lui fournir un joli trousseau et quelques écus pour aller à Paris. On se figurait, avec cette incroyable présomption des provinciaux, que le jeune homme se ferait, dès son arrivée, remarquer de tout ce qui était riche et puissant à la cour.

Dangeau monta donc dans le *carrosse de voiture* de Chartres, muni d'un bel habit, de vieilles dentelles rajustées, d'une somme assez ronde, et d'une grosse montre d'argent que son père lui donna en disant : — Mon fils, si tu viens à te trouver à court d'espèces, tu vendras ce bijou.

Comme les Courcillon ne tenaient à personne de considérable, le voyageur reconnut bientôt que les recommandations de famille ne lui seraient d'aucun appui à Paris. Sans doute, il se disposait à retourner dans son pays lorsque le hasard, son meilleur ami, lui fit faire la connaissance du poète Benserade, comme lui amant heureux des Muses, et sachant aussi garder avec les neuf sœurs sa dignité de gentilhomme. Benserade était né pour sympathiser avec Dangeau. Il le présenta chez Mme de Lavallière. L'étoile des Courcillon y amena le roi qui se prit d'amitié pour le Beauceron, et l'admit dans son intimité avec les Vardes, les Lauzun et autres jeunes cavaliers aimables.

Personne ne savait aussi bien que Dangeau rire complaisamment des mots du roi, bons ou mauvais; personne ne possédait mieux que lui ce qu'on nomme de l'usage. Jamais ce courtisan, vraiment poli, ne sut ce que c'est qu'un sot, un bavard, un homme ennuyeux, ridicule, prétentieux ou affecté. Il n'avait pas d'yeux pour les défauts des autres, et si on se moqua souvent de lui, jamais du moins il n'eut un ennemi; jamais il n'excita la colère, la haine, ni l'amour, rarement l'envie. Le roi n'avait pas horreur de l'esprit; mais il l'aimait de loin, et il détestait l'esprit offensif : aussi Dangeau ne lui donna-t-il jamais d'ombrage.

Son incapacité absolue pour tout emploi et sa nullité firent sa fortune, et lorsqu'on pense qu'il resta toute sa vie près du roi sans jamais avoir à craindre une disgrace ou même une boutade de mauvaise humeur, on est tenté d'admirer cette servilité héroïque. Il aurait peut-être passé pour un homme au-dessus du médiocre sans les mémoires des contemporains et surtout sans son *journal*.

Le plus habile, le plus heureux et le plus intègre joueur de la cour était le marquis de Dangeau. Jamais il ne se mettait à une table de jeu, sans se lever les mains pleines. Les dés étaient pour lui obstinément, et semblaient se rire des autres. Il gagna tout d'abord 200,000 écus dont il se servit plus tard pour acheter la charge de premier gentilhomme de la Dauphine à M. de Richelieu qui s'était ruiné les cartes à la main. L'amour et les intrigues sont de dangereux écueils à la cour. Un amoureux néglige ses devoirs, perd son assiduité, s'abandonne à d'affreuses distractions : Dangeau sut se garder de l'amour. Les bonnes fortunes exposent à des inimitiés, à des duels, et compromettent la position d'un favori; Dangeau était trop sensé pour avoir la moindre bonne fortune. Il

se maria deux fois sur le conseil et le choix du roi. En un mot, Dangeau n'existait pas. La nature, après l'avoir mis au jour, s'étant aperçue qu'elle n'avait rien fait, pria sans doute la fortune de s'occuper de l'ouvrage qu'elle venait de manquer, afin qu'on pût affirmer plus tard que Dangeau avait été quelque chose.

C'était un homme obligeant, pourvu qu'il ne lui en coutât rien; prêtant volontiers de l'argent à ceux qu'il savait en état de le lui rembourser, et s'il versifiait avec facilité, du moins ses vers étaient exécrables. Cependant cette déplorable facilité lui valut un appartement à Versailles. Dangeau sollicitait depuis long-temps cette faveur; or un jour que le roi se sentait de bonne humeur, il assembla quelques rimes bizarres et dit au marquis, que s'il les remplissait convenablement en moins de cinq minutes, il y aurait un logement pour lui dans le château. Sans doute Louis XIV s'exagérait la difficulté du bout rimé en général; toujours est-il que Dangeau gagna la gageure. A quelque temps de là, il acheta une charge de lecteur du roi. Ces lecteurs étaient sans fonction; mais ils avaient les petites entrées dont le marquis usa avec tant d'assiduité, que S. M. le récompensa en lui donnant un régiment. Il céda le régiment pour le gouvernement de Touraine, et la Touraine ne fut pas la plus mal gouvernée des provinces, puisque le gouverneur n'y mit pas les pieds de sa vie. Bientôt l'amitié du grand roi valut au marquis le collier de l'ordre, puis la grande-maîtrise de Saint-Lazare. Ce fut alors que Dangeau pensa perdre la tête en se voyant devenu un grand seigneur. Il parut tout chamarré de cordons et de ridicules, la cour pouffa de rire à ses dépens. Il épousa la nièce du cardinal de Furstemberg, jeune fille adorable et belle, qui, après avoir bien pleuré pour ne point se marier avec ce marquis grotesque, fut forcée de céder au roi. Elle resta miraculeusement sage et fidèle à un mari qui réunissait toutes les qualités nécessaires au George Dandin accompli. Qu'on ose dire que Dangeau n'était pas l'enfant gâté du sort!

Parvenu ainsi à la fortune et à des honneurs que des hommes du plus grand mérite s'efforçaient en vain d'obtenir, je ne vois pas ce qui aurait pu l'empêcher de se croire un aigle. De petit visiteur obscur, faisant antichambre chez les muses, qu'il avait été jadis, le marquis voulut devenir un personnage ayant les grandes entrées au Parnasse. Il témoigna le désir de faire partie des deux académies, et personne n'y trouva à redire. Ses titres étaient des complimens rimés plus ou moins ingénieux, des madrigaux insipides et une élocution facile autant que banale. On l'admit, sans doute aussi parce qu'il professait peu d'estime pour les ouvrages de Corneille, parce qu'il préférait Chapelain à Racan, Colletet à

Despréaux, et Pradon à Racine, surtout parce qu'il montrait une admiration à nulle autre pareille pour ce grand M. de Pelisson, historiographe du roi.—Mais comment il s'introduisit dans l'académie des sciences, c'est là un mystère que je ne puis expliquer. Si c'eût été son frère l'abbé de Dangeau, à la bonne heure : celui-là inventa le jeu historique des rois de France, absolument semblable à celui de l'oie. Il faut donc que le marquis se soit emparé des titres scientifiques de son frère, ou bien qu'on l'ait choisi, parce que ce fut lui qui enseigna à S. M. et aux enfans ce jeu vraiment utile et agréable.

Une fois académicien, quel meilleur emploi de ses loisirs et de ses talens pouvait-il faire que d'écrire le journal des évènemens de la cour? Assurément, Dangeau, placé près du monarque, reçu chez toutes les dames, chevalier d'honneur de la Dauphine, semblait en position de tout connaître, et ce journal avait mille chances d'offrir un intérêt puissant et varié. C'est que vous croyez peut-être que le marquis, ainsi debout aux meilleurs lieux de la cour, était au courant des moindres intrigues? — Point. On en savait là dessus plus que lui à Quimper-Corentin. — C'est qu'alors il laissait les futilités à d'autres, et qu'il ne notait que les ressorts secrets des grands évènemens politiques? — Encore bien moins : il n'en est pas question. Le dernier des laquais était mieux instruit.

A voir le journal du marquis, vous prendriez la cour licencieuse et magnifique du grand roi pour celle d'un petit duc allemand; vous croiriez que tout le monde y est sage, rangé, et compassé comme Dangeau luimême. Choisissez au hasard une date historique marquée par quelque affaire d'importance, et ouvrez le journal : vous trouverez que le roi alla tirer, que monseigneur (le Dauphin) se promena dans ses jardins, que le soir il y eut appartement, ou comédie française.

Tout le monde sait comment Saint-Simon raconte le mariage secret du roi et de Mme de Maintenon. Ne vous imaginez pas que vous en saurez les détails par Dangeau. Ouvrez l'un de ses indigestes in-4° à la date de ce mariage singulier. Voici ce que vous lirez :

« Ce matin, monseigneur tira dans le grand parc malgré la pluie. Madame la Dauphine obtint du roi que lorsqu'elle dînerait seule, les maîtres d'hôtel porteraient le bâton devant ses viandes. — Le roi ne sortit point à cause du mauvais temps. »

On aurait tort de croire que ce journal soit inutile. C'est par lui que nous savons que le Dauphin, l'élève de Bossuet, ce prince qui donnait de si belles espérances, passait sa vie à courre le loup tout le jour, et que, pour occuper son esprit après ces exercices royaux, il jouait trois heures

durant à *mon chien n'aime point les os*, avec les dames. Il avait alors passé trente ans.

L'envie ne manque pas à Dangeau de laisser des détails. Ce qu'il connaît, il le relate, dût la répétition en venir cent fois de suite. Vous pouvez faire le relevé du chiffre exact des médecines que la Dauphine prenait sans cesse, et ne croyez pas que le chevalier d'honneur vous fasse grace de l'effet produit sur les entrailles de la princesse, car cela, Dangeau était à portée de s'en instruire comme il faut.

Si vous désirez savoir combien le roi fit de passes heureuses en jouant à la bague, ou combien il enleva de têtes en carton dans la course à cheval, vous le saurez au plus juste. Vous apprendrez combien de coups de fusil furent tirés, combien de faisans mis à bas; à quelle heure sa majesté s'en alla voler (c'est-à-dire faire voler des éperviers).

Je suis sûr que vous ne lirez pas sans intérêt la relation d'une chasse à courre au lièvre et en calèches! Voyez-vous toutes les dames, dans les lourdes voitures d'alors, courant à brides abattues par les allées de la forêt de Fontainebleau après un pauvre lièvre que les chiens pourchassent? Voilà la bête forcée. Tout le monde regarde. — Où donc est-elle? — Un chien l'a mangée. Il n'en reste plus que les oreilles. Tout le plaisir est gâté.

J'aurais mieux aimé que la roue de l'un des coches passât sur le corps du gibier, tandis qu'on le cherchait au loin.

Vous ferez un soupir en lisant cette phrase sur l'un des hommes qui ont élevé notre littérature à son plus haut point :

« Ce matin on m'a dit que le bonhomme Corneille était mort. Il avait été fameux par ses comédies. »

Le *bonhomme* n'était donc plus fameux, au dire de Dangeau, l'académicien!

Le marquis ne renonce pas absolument au plaisir de faire quelques réflexions, comme on voit. Pour apprécier parfaitement la finesse de son esprit, il faut lire l'article suivant qui est l'un des plus complets, et celui où l'homme se trouve le plus entièrement.

« Le roi nous dit en sortant de la chapelle : Il y a des appartemens vacans à Versailles; il ne tiendrait qu'à moi de les remplir, car on me sollicite assez de les donner. — Ce qui nous fit penser que le roi était importuné de demandes d'appartemens. »

La princesse de Conti, fille de Louis XIV et de la duchesse de La Vallière, était belle, aimable et romanesque, autant que sa mère; c'était une de ces jeunes femmes comme on n'en retrouve plus dans les cours. Elle était un peu légère, et, de ses petites aventures, on aurait pu faire un ouvrage fort amusant. Dangeau parle d'elle tous les jours de sa vie; mais

c'est pour en dire chaque fois : « Madame la princesse de Conti se promena dans les jardins avec monseigneur. » Elle faisait bien autre chose que se promener dans les jardins; mais ce n'est point Dangeau qu'elle en informait.

Tout le monde sait ce qui arriva un soir à M. de La Feuillade dans une rue détournée de Paris. Le maréchal avait été chargé par le roi de suivre les princes de Conti qui faisaient la débauche au cabaret, et de rendre compte de l'emploi de leur temps. La Feuillade, déguisé en bourgeois, suit par les rues les princes et leurs amis. Il les voit justement entrer là où on craignait qu'ils n'allassent. L'espion est reconnu. On feint de le prendre pour un passant importun, et on lui donne des coups de bâton. C'est un scandale dont toute la cour est en émoi. Les lettres et mémoires du temps en sont remplis. Lisez un peu Dangeau.

« Il paraît que les princes de Conti eurent quelques mots avec M. de La Feuillade; mais le roi les accorda. »

Il aurait pu être mieux instruit. Cependant vous aller voir que ce n'est pas toujours par ignorance, que le marquis reste muet comme un poisson. Ces mêmes princes de Conti étant en Hongrie, s'avisèrent d'écrire à leurs amis des plaisanteries sanglantes contre le roi, ses maîtresses et ses bâtards. La police secrète intercepta les lettres, et un matin, le roi sortit furieux et bouleversé de son cabinet, ne sachant sur qui faire tomber sa colère; le hasard lui fit voir un valet, qui mangeait à la dérobée, un biscuit contre un buffet. Il tombe sur ce malheureux à coups de canne et l'accable d'injures au milieu de la stupéfaction de la cour. Certes, Dangeau avait beau jeu pour essayer d'animer son journal. L'anecdote était connue et jetée dans le domaine public; mais l'ame du marquis, unie comme les plaines maussades de la Beauce sa patrie, avait été trop cruellement navrée du manque de dignité de la majesté royale, et sans doute au moment de prendre la plume, Dangeau se sentant frémir d'horreur jusqu'à la racine de sa perruque, se résolut à garder un silence prudent.

Venons-en maintenant aux affaires d'état. Louis XIV avait cela de bon qu'il savait se faire respecter. Je dis lui, parce que la France c'était le roi. La république de Gênes s'étant avisée de manquer à notre pavillon, une flotte fut expédiée, qui bombarda si vertement la ville, que la moitié s'en trouva mise par terre. Le doge, forcé de venir en personne faire des excuses au roi, essaya, par tous les moyens en son pouvoir, d'éviter ce rude affront. Il voulait bien s'humilier dans le particulier, mais non en audience solennelle. Rien ne put vaincre l'obstination du monarque : la

veille du jour où l'orgueil des Génois eut tant à souffrir, voyez ce que nous apprend le journal :

« Il paraît que le doge avait quelque affaire pressée à dire au roi ce matin, car il fut admis des premiers au lever, et parla avant que sa majesté eût mis la chemise. »

Pour le coup, si j'avais tenu Dangeau, je l'aurais secoué par les épaules en lui disant:

—Ah! pour dieu! laisse là cette chemise; conte-nous les angoisses de cet honnête doge; répète-nous ses prières et ses raisons.

Mais j'aurais perdu mes peines comme le doge. La seigneurie de Venise alarmée et désireuse de gagner les bonnes graces d'un prince si redoutable, envoya à S. M. des complimens et des cadeaux. Le marquis veut bien nous informer de l'arrivée des ambassadeurs; mais il ajoute :

« C'était sans doute pour quelque chose relative à leur commerce. »

Bien obligé, monsieur de Dangeau! l'histoire heureusement nous apprend ce dont il s'agissait. Il aurait pu au moins nous dire que parmi les présens envoyés au roi, se trouvaient les trois beaux tableaux de Salvator Rosa, que notre musée possède encore.

Salvator Rosa? des tableaux? qu'est-ce que cela? a sans doute dit Dangeau d'un air de mépris, et il aura préféré mentionner la partie de reversi de sa majesté. Lisez un peu l'article unique du 1er août 1688.

« On a su d'Angleterre que le roi et la reine ont fait conduire le prince de Galles au château de Richmont. Le prince et la princesse de Danemarck n'ont point voulu assister aux couches de la reine. On n'en comprend pas bien la raison. »

Pardon, cher marquis! c'est-à-dire que vous seul n'y comprenez rien. La princesse de Danemarck se séparait de son père Jacques II, parce qu'elle voyait qu'il allait perdre le trône (comme cela arriva quatre mois plus tard); elle s'unissait contre lui à l'autre fille du roi, femme de Guillaume d'Orange. Dans le moment où vous assuriez qu'on ne comprenait pas ce qui se passait, d'Avaux, ambassadeur en Hollande, écrivait lettre sur lettre à Louis XIV, pour lui apprendre les détails de la révolution qui se brassait, comme disait Saint-Simon. L'héritier du trône était transporté à Richmont, dans la crainte d'un coup de main. Bon Dangeau! — Mais laissons cela. — On ne se douterait pas qu'il y a tout un roman plein de tristes sentimens, dans cet article consigné au journal, le 17 mai 1688 :

« Pendant que Mlle de Guéméné était dans l'abbaye de la Trinité de

Caen, elle avait pris quelques engagemens avec son cousin le comte de Flex. Sa famille, qui n'approuvait pas ce mariage, l'a fait revenir ici et l'a donnée au comte de Jarnac, lieutenant du roi en Xaintonge. — Ce mariage-là s'est fait fort secrètement et avant que personne en ait ouï parler. »

Mlle de Guéméné était une jeune personne douce, rêveuse et charmante, qui, sans lire en cachette les œuvres de la Scudéry, avait résolu tout bas, dans sa petite cervelle, de n'épouser qu'un beau et aimable garçon. Dangeau ignorait qu'il y eût dans la noblesse des femmes de cette sorte. Le comte de Flex, ayant une jolie figure et de l'esprit, plut tout d'abord à sa cousine. Son uniforme des chevau-légers était gracieux, et comme il venait souvent chez Mme de Guéméné, qu'il s'entretenait fort long-temps avec la jeune fille, qu'il portait son éventail à la comédie, et qu'il lui offrait des bouquets, ces deux enfans devinrent éperdument amoureux l'un de l'autre. Ils étaient trop jeunes et trop naïfs pour dissimuler leur tendresse. A la première question qu'on adressa au petit cousin, il avoua tout franchement qu'il adorait Mlle de Guéméné. Or, le pauvre garçon n'avait point de fortune; il était cadet et n'avait pas échappé sans peine aux persécutions de ses parens qui voulaient faire de lui un évêque. Le troisième fils, plus sage, *était de robe*.

Les Guéméné entrèrent en grande consultation. Cette famille ne manquait pas de prélats prenant du tabac, ni de vieilles femmes fardées. On décida unanimement que le cousin serait renvoyé à son régiment, et que la porte de l'hôtel lui serait fermée pour un temps. La jeune fille eut les yeux rouges tous les matins; mais on ne s'en embarrassa guère. Cependant, comme sa tante lui demandait un jour si elle n'épouserait pas volontiers un neveu de M. de Belle-Isle, elle répondit tout doucement qu'elle mourrait plutôt. On s'aperçut aussi que de Flex passait quelquefois à cheval devant l'hôtel, et que la cousine soulevait alors les rideaux de sa fenêtre. Il fallait prendre un parti. La petite fut envoyée brusquement au couvent de la Trinité, à Caen.

Le comte de Flex vint à bout de séduire une femme de Mme de Guéméné. Il fit dérober par cette femme une des lettres que la mère écrivait à la fille. Le voilà parti pour Caen, et parvenant jusqu'à sa maîtresse à l'aide de cette épître, pleine de sévères conseils. A peine ces amans se voient-ils qu'ils oublient tout et se jettent dans les bras l'un de l'autre, en présence de la supérieure épouvantée. Ils se jurent une fidélité éternelle en pleurant d'une façon si cruelle, que l'abbesse, touchée, essuie ses pieuses paupières.

Malheureusement la famille, informée de cette escapade, résolut d'en

finir. On choisit pour mari à la pauvre fille M. de Jarnac. C'était un militaire distingué, à peine âgé de cinquante ans. Il avait reçu un beau coup de feu au passage du Rhin, et deux belles balafres au siége de Luxembourg. Il était veuf de Mlle de Créqui, dont il lui restait des enfans, et sa fortune était considérable. On dressa d'avance les articles du contrat et on remplit soigneusement les formalités nécessaires, de sorte qu'il ne manquait plus que la présence de la jeune fille. Le cœur de la petite battit bien violemment lorsqu'on la tira de son couvent pour l'amener à Versailles, car on ne lui avait pas appris ce qui l'y attendait.

Quand les oncles assemblés lui déclarèrent d'un ton impérieux qu'il fallait sur l'heure signer un contrat et aller aussitôt à l'église, elle devint pâle comme une morte, et répondit avec plus de fermeté qu'on n'en pouvait attendre d'une fille si jeune, qu'elle ne signerait pas. Mais, hélas! Mme de Guéméné, plus habile que cette famille orgueilleuse, embrassa sa fille avec tendresse, en la suppliant d'obéir. La petite crut se sacrifier au bonheur de sa mère, dont les larmes venaient de la vaincre. Elle épousa le comte de Jarnac, et partit pour l'Angoumois.

Trois mois après cela, le petit de Flex fut tué par la mousqueterie allemande, sous les murailles de Namur. Il mourut en prononçant le nom de sa cousine. Vers 1692 on donnait pour amant à Mme de Jarnac un riche corsaire malouin, d'humeur querelleuse. Ce n'est pas Dangeau qui mentionne cette particularité.

Si je disais au lecteur bénévole, affadi par la prose du compassé marquis, que dans un coin de cet amas de notes on trouve une horrible et lugubre histoire, il croirait sans doute qu'on veut le mystifier.

— Et quoi! s'écrierait-il, Dangeau, cet homme heureux dont l'existence fut toute d'apparat; Dangeau! cet être sans cœur et sans passion, qui n'a jamais eu d'autre contrariété que d'arriver cinq minutes trop tard au petit lever, d'autre crainte que celle causée par l'aspect du sourcil royal! vous voudriez me faire croire qu'il a pu consigner dans son pitoyable registre un fait intéressant et dramatique! cela ne se peut pas.

— Je conviens avec le lecteur que la chose est invraisemblable; mais il faut s'entendre : la catastrophe dont parle le marquis est racontée d'une façon polie et ingénieusement courtisanesque, dans le style employé pour discuter une question vétilleuse d'étiquette. C'est au point qu'il m'a fallu m'y reprendre à trois fois pour deviner le sens véritable et débarrasser la réalité de son enveloppe fleurie, car M. de Dangeau, seul au monde, a su donner au récit d'une persécution cruelle, des formes moelleuses; lui seul a su parler d'un suicide avec une grace aimable et forcer le sque-

lette menaçant de la mort à se couvrir de rubans pour tendre le jarret dans une sarabande.

Dangeau voyait le bon côté des choses et ne perdait pas un temps précieux à se désoler des maux qui ne frappaient point la noblesse; et qu'importe, je vous prie, qu'un homme de peu meure misérable, pourvu que le roi sourie après avoir mis les cheveux, pourvu que le prince du sang chargé d'offrir la chemise s'acquitte convenablement de cette heureuse fonction; pourvu que le petit jeu commence à heure fixe et qu'on ne fasse pas attendre la serviette; pourvu qu'on ne se trompe pas à la répétition du ballet, et que les maîtresses sachent inspirer au prince une douce gaieté, qu'importe si le populaire est décimé par la disette ou ruiné par des guerres fastueuses et inutiles? Lui, Dangeau, s'apitoyer sur les misères du menu peuple! verser des larmes pour quelque prisonnier réduit au désespoir, ou s'attendrir en nous contant le malheur d'un condamné! et où voulez-vous, s'il vous plaît, qu'il trouve le temps de traiter les affaires sérieuses, s'il descend à ces détails? On l'attend là-bas pour régler un protocole, décider de l'ordre d'un dîner et fixer l'instant où il conviendra de donner le signal aux vingt-quatre violons. Ne faut-il pas d'ailleurs qu'il réserve ses pleurs pour le jour où quelque erreur déplorable sera commise dans le cérémonial, pour le jour où le maréchal-des-logis, perdant la tête, oubliera de retenir, dans un voyage de la cour, un appartement pour le marquis de Dangeau? Le lecteur avouera que le bourgeois dont la fin malheureuse fut mentionnée dans le journal, doit encore être fier de passer à la postérité par ces pages immortelles, au prix de sa vie et de tous ses biens, quoique Dangeau sache trop son monde pour nous dire le nom de ce roturier. Voici l'histoire en deux mots:

Un graveur nommé Perrot, qui gagnait péniblement de quoi nourrir sa femme et trois enfans, s'avisa un jour de faire une image allégorique contre la Montespan, où le personnage du roi ne se trouvait pas. Il se vendit sous main cinq mille exemplaires de cette gravure, et Paris en fut inondé. Perrot, enhardi par ce succès, ne travailla plus que dans le genre satirique. Ses dessins contre la cour étaient fort goûtés de la ville. L'auteur gagna dans ce commerce dangereux une petite fortune. Cependant la Montespan, d'humeur vindicative, ayant eu connaissance des rires de la bourgeoisie, montra au roi l'image qui la tournait en ridicule, et le lieutenant de police fut prié de rechercher le coupable. On le trouva, et sans forme de procès, on le mit à la Bastille. Perrot resta enfermé six ans. Sa famille perdit son temps et ses démarches à demander sa mise en liberté jusqu'au moment où Louis XIV changea de maîtresse. Mlle de Fontanges ayant bien voulu dire un mot en faveur du prisonnier,

on consentit à donner l'ordre de son élargissement. Perrot, dégoûté des épigrammes au burin, ne songeait plus qu'à jouir paisiblement de sa fortune, lorsqu'il eut le malheur de se griser avec des amis dans un cabaret où on chanta des couplets contre la cour. La police qui surveillait le graveur, l'arrêta une seconde fois. La chanson ayant été considérée comme une récidive, on le remit à la Bastille, toujours sans forme de procès, et en lui disant que ce serait pour la vie. Le désespoir s'empara de ce malheureux. Il fit plusieurs tentatives inutiles d'évasion. On le jeta dans un cachot affreux. Un matin son geôlier le trouva pendu par sa cravate aux barreaux d'une meurtrière. Or, dans ce bon temps, les biens des suicides étaient confisqués au profit du roi, qui, le plus ordinairement, en faisait présent à un favori ou à une maîtresse. Ce fut à la Dauphine qu'on donna la fortune du graveur. Les gens noirs, la plume sur l'oreille, arrivèrent un matin dans la famille désolée du pauvre Perrot. Ils s'emparèrent de l'argent, vendirent la maison et les meubles, et donnèrent à la veuve et aux enfans la permission, de par le roi, d'aller mourir de faim où ils voudraient. — Ce qu'ils firent en effet. La bru de Louis XIV en eut quelques rubans de plus, et Dangeau écrivit dans son journal cette phrase que le lecteur n'aurait sans doute pas comprise si je n'avais commencé par lui conter les malheurs du graveur Perrot :

« Aujourd'hui le roi a donné à Mme la Dauphine un homme qui s'est tué lui-même. Elle espère en tirer beaucoup d'argent. »

Ceci couronne l'œuvre. Je n'ai vraiment pas eu le courage de pousser plus avant la lecture du journal de la cour, et je terminerai là mes réflexions sur le marquis de Dangeau auquel je ne veux pas penser davantage.

PAUL DE MUSSET.

MUSÉES GOTHIQUES

DE

LOUVAIN ET DE BRUXELLES.

Lorsque Raphaël, conduisant par la main son disciple et son ami, Jean da Udine, dans les ruines antiques, dans les chambres déterrées du palais de Titus, lui montrait les *grotesques* merveilleux peints à fresque sur les murs, figures que dans son ravissement il croyait inimitables, et que toutefois Jean da Udine, ce Dantan du règne de Léon X, imita plus tard avec une évidente supériorité; à coup sûr le grand peintre, malgré son enthousiasme de bon aloi, n'avait pas l'idée de transporter le type exhumé dans les lignes de son magnifique dessin. Il admirait le génie antique en homme qui avait fondé le moderne. L'art grec ne lui faisait point oublier l'art chrétien.

Or, le défaut en vogue dans notre époque est précisément une imitation maladroite de tous les styles qui ont vécu et qu'on veut faire revivre. Au lieu d'étudier l'esprit des vieux peintres, on parodie avec exagération leur pratique. Nous ne réfléchissons pas que dans leurs productions tout était d'accord, tout marchait ensemble,

la société, les mœurs, les croyances, même les costumes. Les tâtonnemens dans les progrès de la couleur, au moyen-âge, avaient la naïveté philosophique et curieuse qui convenait aux scrupules et aux recherches de l'esprit humain à cet âge. Il ne serait pas plus possible à nos jeunes peintres, hommes d'un temps sans doctrine et sans but, d'antidater sérieusement un tableau gothique, malgré leurs cheveux longs et leur barbe pointue, qu'il ne l'eût été aux artistes du xve siècle, où toutes choses nous paraissent profondément empreintes d'unité sociale, de franchir, dans les jeux de leur pinceau, les idées contemporaines dont le christianisme s'était réservé le monopole et l'inspiration.

C'est par l'unité morale d'invention, de pratique et de poésie, que les tableaux du moyen-âge, dans la vieille école flamande, s'enveloppent de religion et de mystère. On y lit mot à mot l'histoire des vigoureuses tentatives qui ont fait passer la peinture de l'état d'enfance aux développemens de sa virilité. Maintenant, il est vrai, on sait fondre les teintes, graduer les nuances, assouplir les draperies, reculer la perspective; c'est le côté matériel qui est dans les voies de la perfection, c'est la pratique seule qui règne. Mais l'invention, résultat de certain accord entre les croyances et les idées dominantes à une même époque, nous manque absolument. Au moyen-âge, l'invention débordait, et la pratique dans l'enfance grandissait à pas de géant. La plénitude de l'une aidait aux efforts et aux conquêtes de l'autre; et tandis que le peintre enthousiaste se confessait en pleurant au prêtre afin d'illuminer sa toile, une inspiration plus positive, guidant les ébauches de son coloris, faisait apparaître la vraie peinture sous les amalgames de sa palette novice.

Aussi, voyez comme son génie était tendu à la recherche des secrets qui lui échappaient encore! Un jour, Van-Eyck, rêvant au moyen de purifier ses couleurs pour les rendre plus durables, trouva un enduit liquide et brillant dont l'application répandait tout à coup sur ses tableaux un éclat de force inconnu; la recherche de ce vernis avait déjà vainement occupé les peintres d'Italie. C'est Pascal qui arrive au problème de la cycloïde en découvrant la brouette et le haquet. Le rêve de Jean de Bruges le mit sur les traces d'une gloire plus précieuse. Comme son nouveau vernis ne séchait pas, il exposa au soleil un tableau qui en avait reçu les prémices;

le tableau, sur bois, se fendit. Le regret inspire au peintre de plus téméraires idées; il s'enferme dans son laboratoire, il décompose des métaux, il frappe à la porte des sciences chimiques, il leur demande un moyen d'assurer l'immortalité de ses œuvres. C'est alors que les huiles de noix et de lin, essentiellement siccatives, mêlées à d'autres drogues, composèrent à l'imprévu, sous ses yeux, le magnifique enduit auquel nous sommes redevables du salut et des merveilles de son pinceau. Grace à ce procédé, les couleurs se fondaient ou se séparaient avec une égale facilité; elles conservaient les mêmes tons, ne restaient plus mattes et confuses, et perdaient à toujours enfin le défaut de s'emboire, dont la colle et l'eau d'œuf n'avaient pu les garantir. Van-Eyck eut l'égoïsme vaniteux de ne point confier ce secret magique; mais quand l'heure d'une découverte a retenti, une même fièvre parcourt les intelligences, et l'invention éclate sur plusieurs points à la fois. Van-Eyck fut encore châtié de son orgueil par la crudité de ses teintes, que plus de relations avec ses émules auraient probablement adoucies. Il demeura coloriste éblouissant, mais sans harmonie; et ses tons trop aigus, ses nuances heurtées, ses effets de découpure et de marqueterie, sans compromettre la grandeur de son talent, le rattachent au berceau de la peinture gothique, dont il eût peut-être signalé les transformations avec Hemlinck, moins correct et plus doux, avec Schoreel, moins splendide et plus expressif, tous deux peintres de la transition. Ce n'est donc pas seulement l'opiniâtreté invincible du génie, c'est encore son individualité orgueilleuse, qui ressort des vestiges gothiques de la peinture flamande; et, à ce titre, les ébauches de l'école, comme les débris de ses monumens, appartiennent à l'histoire des beaux-arts.

Je n'ai pas la prétention de donner la nomenclature de tous les tableaux séculaires qui se trouvent maintenant d'Anvers à Mons et de Bruges à Maestricht; un pareil travail convient mieux à la biographie intime de chaque ville belge, à la chronique pittoresque de ses traditions d'art et de ses reliques de famille. Nous y reviendrons. Aujourd'hui, nous ne voulons simplement que raconter une visite aux deux musées de la Belgique dont les tableaux sont les plus anciens. Leurs auteurs, comme leurs dates, sont même fréquemment tombés dans un complet oubli.

Il faut avouer que la physionomie de Louvain n'est pas étrangère aux sentimens mélancoliques dont on est saisi devant ces tableaux sans noms comme devant des mausolées sans épitaphes. Les cendres du peintre, son ame ou son talent, palpitent dans ce bois vermoulu, dans cette toile morte, qui n'a gardé du souffle inspirateur qu'une image dont le temps ronge peu à peu l'expression et le coloris. Mais jetez les yeux dans la vieille cité, touchez les murailles et les hommes même qui vous entourent, interrogez les sculptures lascives et les inscriptions pieuses qui suppléent à l'incognito du peintre, au silence funèbre de son monument, vous aurez soulevé sur vos pas une résurrection mystérieuse du siècle où l'artiste a vécu. Il sortira de ses ténèbres et de son néant; il vous prendra la main, il vous expliquera son œuvre, il vous parlera sa langue, il vous dira tout, tout, excepté son nom.

Voilà donc à quoi sert une vieille cité, et Louvain est bien vieux: vieux par les bâtimens scolastiques de son université, dont les trente colléges, aujourd'hui déserts, ne montrent plus que les stalles vides et les chaires muettes où molinistes et jansénistes, le rabat jaune, la soutane troussée, se mesuraient d'un œil ardent; vieux par son canal, qui serpente dans les entrailles de la ville, où les bateaux pontés du nord s'amarrent au talus verdâtre des maisons du quai; vieux surtout par ses rues si échelonnées, si montueuses, si tortues, qu'à chaque instant vous croyez voir le misérable Goldsmith grimper lui-même en sueur dans leurs détours, courant proposer son grec aux docteurs du Collége de Hollande. Rouen, Poitiers et Bâle, mêlés ensemble, représentent Louvain dans ses originalités comme dans ses laideurs. Quand on réfléchit qu'avant l'émigration en Angleterre, vers 1382, cinquante mille tisserands, et, au temps de Jansénius, vingt mille écoliers ont rampé dans la nuit délétère de ce gouffre, il est permis de ressentir une vive admiration pour les artistes qui devinèrent, plutôt qu'ils n'entrevirent derrière leurs masures enfumées, la nature, l'expression et la couleur.

Louvain serait un magnifique vestibule au Musée de Bruxelles, dont la collection des gothiques manque certainement à notre Louvre. A Louvain, bien que la galerie renferme une quarantaine de tableaux dont la plupart remontent au commencement du

xve siècle, il n'y a réellement que les *Deux Avares* et la *Conversion de saint Paul* qui appartiennent au système des gothiques, à l'école des frères Van-Eyck. La *Conversion de saint Paul*, précieux reste de la peinture du xive siècle, est même très antérieure à Jean de Bruges, s'il faut en juger par les costumes des personnages et la manière dont la chute de Simon-le-Magicien est introduite dans la composition. Au coin de cette planche, qui semble tomber en poudre et qu'un chevalet retient dans son encadrement pourri, on lit quatre initiales, véritables hiéroglyphes pour les amateurs de l'école flamande, dont la critique ne pousse guère au-delà d'Otto van Veen. Je serais tenté de voir dans ce respectable morceau de bois, avec d'autant plus de raison qu'il est peint à la colle, une page mystique de Hans Verbeek, dont la *Fête du Serment de l'Arc* est à Malines. On ne peut pas le mettre sur le compte des disciples de Van der Mander ou des imitateurs d'Albrecht Dürer, car le ton en est harmonieux et chaud. La *Conversion de saint Paul* est d'ailleurs convenablement placée dans l'intérêt de sa curieuse décrépitude; la lumière lui arrive mélancoliquement par une fenêtre dont l'ogive imite un faisceau d'épines tordues en cintre; son chevalet s'appuie à des poutres sculptées, à des bas-reliefs licencieux, à des lambris armoriés, et cette ruine de l'art occupe le milieu d'une salle où pendant plusieurs siècles de liberté communale les bourgmestres de Louvain ont siégé sur le banc de leurs franchises, avec cette singulière inscription au-dessus de leurs têtes et pour épigramme à leurs débats: *Le monde est une comédie où chacun joue son rôle.*

En lisant ces mots flamands, j'avais le cœur serré. Leur sarcasme correspondait à la misère du cadavre anonyme devant lequel nous étions recueillis et mornes, discernant le génie et n'osant y croire. Le peintre aussi joue un rôle dans la comédie du monde; ainsi que le poète, il a compté vivre toujours avec les créations de sa poésie. Mais si les langues ne périssent que fort tard, la peinture meurt jeune. Il ne reste du peintre que son bois ou sa toile dont il est impossible de tirer une seconde édition. Les gravures ne sont que des traductions, et, malgré le talent des traducteurs, je doute que la postérité retrouve Virgile dans les *Géorgiques* de l'abbé Delille, et Léopold Robert dans Mercuri et Calamatta. Les plus belles épreuves de Wostermans ne nous rendront pas les chefs-d'œuvre

perdus de Rubens. Et qu'est-ce donc maintenant si le nom du peintre s'en va comme ses pages, si mémoire et tableau, homme et artiste, tout enfin périt?

La peinture des temps antiques n'a pu résister à la mort, et la sculpture elle-même, malgré une conservation miraculeuse, a été atteinte dans ses plus beaux débris; mais nous savons le nom, la gloire, et le talent des artistes grecs; nous savons que la guerre persique, le règne de Philippe et les conquêtes d'Alexandre sont les époques historiques de leur splendeur. Les peintres de l'antiquité nous apparaissent avec l'auréole de la plastique et du sensualisme, comme les peintres de l'Italie moderne dans les clartés de l'art chrétien. Depuis les âges de la peinture monochrome, jusqu'aux tentatives déjà si reculées et plus compliquées de Panéus, la civilisation grecque est ouverte à nos iconologistes : Polygnote et Aglaophon demeurent à nos yeux les maîtres de l'art antique, dans la vivacité d'expression et dans la vérité de caractère; Zeuxis d'Héraclée, Parrhasius d'Athènes et Théon de Samos, les amans de la grace, de l'imagination et du coloris; Apelle de Cos, Pamphile et Melanthe, Antiphile, sans rivaux pour le portrait, les sujets graves et la fécondité du pinceau; Protogène, un vrai Delaroche par l'esprit et l'arrangement de ses compositions; Timanthe, un autre Raphaël pour l'élévation du style, et Apollodore un autre Rembrandt pour les effets d'ombre et de lumière. Si leurs œuvres sont détruites, la postérité et la critique ont pris note de leur influence comme de leur passage; ils tiennent une place dans le caveau de famille, ils brillent au cercle étoilé des pleïades, de même que Giunta Pisano, Guido de Siena, Andrea Tafi et Buffalmaco, peintres gothiques de l'Italie, prédécesseurs de Cimabuë, et dont aujourd'hui les tableaux ne sont pas très communs, servent par leur biographie de transition mnémotechnique entre les artistes bysantins et l'époque de Giotto et de Mazaccio.

Il n'en est pas ainsi des peintres gothiques flamands. Leurs pages seules nous restent, entières ou rognées; le nom, la vie, les travaux qui devraient en éclairer l'histoire, sont perdus; et, quoi qu'on puisse dire pour notre consolation, les évènemens dont ces peintres ont été acteurs ou témoins sont nécessaires à la parfaite intelligence de leur talent. Laïresse, et les chroniqueurs nationaux

du métier, ne vont guère au-delà d'Otto Van Veen et d'Adam Van Noort, et encore ces deux artistes sont-ils redevables de la distinction des critiques à l'honneur d'avoir été les maîtres de Rubens; on a évidemment reculé devant la nuit épaisse du système gothique. D'un autre côté, l'histoire générale des Flandres, si dramatique pendant les trois siècles du développement de son école, absorbe tout l'intérêt des beaux-arts, que l'école espagnole d'ailleurs, par droit de conquête, appelait sur les imitateurs de Ribera, de Velasquez et de Murillo, dans les temps modernes et sur les disciples de Pacheco et de Herrera pour les anciens jours. Aussi, la foule des artistes, qui s'est groupée après 1410 autour des frères Van-Eyck et qui plus tard battit des mains au style raphaëlesque de Bernard van Orley, excite à peine la curiosité archéographique des contemporains. Leur admiration se reporte avec fanatisme sur Porbus, le précurseur châtié, mais froid, de Crayer. Cet oubli est une affaire de nationalité.

Ne perdons pas de vue que les peintres du système gothique appartiennent beaucoup moins à la manière flamande proprement dite qu'au style allemand en vigueur dans leur époque. Ils acceptent toujours, par force ou par goût, une influence que la situation géographique du pays et les circonstances politiques du moment, ont dû imposer à leur école plus directement qu'à l'école hollandaise. Hemlinck fut un insouciant condottiere du nord dont la palette suivit le sort de ses aventures guerrières, espagnole dans les cités de la côte flamande et néerlandaise le long des polders, mais surtout et partout allemande, tant la gloire d'Albrecht Dürer dominait, à cet âge, les peintures de l'Europe septentrionale. Hemlinck a plus de grace et de naïveté que Jean de Bruges; les tableaux de ce maître qui se trouvent dans la chapelle Saint-Roch de l'église Saint-Jacques d'Anvers, prouvent qu'il s'était formé sur Durer et Cranach, de même que François Clouet et Martin Freminet se corrigèrent à Paris devant les toiles de Rosso de Rossi. Les caractères de la peinture allemande au xve siècle, sont trop distinctifs pour qu'il soit possible de s'y tromper, et de ne pas les reconnaître, même sous la physionomie des imitateurs voisins. Presque toujours à Cologne et à Nuremberg, l'artiste travaillait sur un fonds d'or; les auréoles de ses têtes étaient parsemées de fleurs

de fantaisie; les ombres et les couleurs présentaient une véritable et brillante incrustation; des contours sans harmonie, mais sans bigarrure, rehaussaient une expression délicate et tendre, bien que souvent grimacière. Cette pratique, étrangère à Van-Eyck, dont les tons aigus et le dessin découpé accusent là préoccupation exclusive pour l'éclat du coloris, se retrouve au contraire dans les gothiques flamands qui s'étaient mis en relation avec l'Allemagne, dans Hemlinck, dans Jean de Mabuse, Heinskerke, Van der Mander et principalement dans Schooreel (S'goir'l), le plus allemand de ces gothiques. Schooreel, qui saisit le pinceau en 1495, et dont le musée de Bruxelles possède un curieux débris, *l'Adoration des Mages*, est le type le plus original de la fièvre d'investigation noble et lointaine, dont les peintres de ce siècle brûlaient en leur enfance.

Qui n'a pas lu dans Poussin les admirables lettres où il raconte avec tant de modestie et de simplicité comment pauvre, malade et inconnu, il entreprit quatre fois le voyage de Rome et quatre fois manqua de périr de souffrance et de misère en chemin, comment enfin à la vue du tombeau de Raphaël, il sentit l'ame d'un artiste puissant s'éveiller dans son corps éteint! Ce que le rigide Poussin tenta opiniâtrément plus tard dans le but unique de sa gloire, Schooreel, misérable et enthousiaste comme lui, l'avait déjà tenté au xve siècle sous la double inspiration de l'art et de l'amour. Mais la pensée vagabonde du Flamand ne s'était pas bornée à la métropole de la peinture italienne; le monde entier, avec les mille trésors qu'il étale sous tous les climats à l'imagination du poète, était le théâtre où Schooreel voulait puiser les élémens de son coloris et les idées de sa composition; à l'instar de Byron, qui dans les solitudes de Newstead préludait aux voyages de Childe-Harold par des rêveries passionnées sur l'orient, Schooreel invoquait à grands cris dans l'atelier de Cornélis les vieilles planches de Kulembach et de Calf, les vitraux de la Souabe, les limbes rayonnans que les moines d'Osnabruck contemplaient à la lueur des torches sur le front de leurs madones. Dans ses songes fanatiques, il croyait baiser avec transport l'*Acheropita* de Rome et les portraits de Memmi, les mosaïques de Constantinople et les images des iconoclastes; il demandait à Mantegna ses études sur l'antique, au Pérugin sa grace et sa no-

blesse, au Ghirlandaio sa perspective; et puis la figure d'une jeune Hollandaise, aux joues purpurines, voltigeait autour de ses ébauches et lui rappelait que la fortune de son pinceau était le seul moyen d'obtenir la main de sa maîtresse. Schooreel se leva donc avec délire, renversa son escabeau, brisa sa palette, et saisissant un jour où Cornélis était ivre pour lui arracher de la poche et déchirer son engagement, il s'enfuit à pied d'Amsterdam.

Voilà le peintre enfant qui court le monde, seul sur la terre avec le souvenir de la jeune fille et le pressentiment de sa gloire; la jeune fille et la peinture, cette autre fiancée, accompagnaient le fugitif; elles lui souriaient, elles l'entraînaient vers l'Allemagne par la main, elles agitaient sur ses pas, avec un bruit mystérieux, le feuillage des aulnes qui bordent le Zuyderzée; elles lui montraient du doigt Van der Neer assis déjà sous leur ombre et contemplant amoureusement la lune qui caresse dans le paysagiste un nouvel Endymion. Ces révélations excitaient Schooreel; il traversa les sables de la Gueldre, et un matin, tandis que l'évêque Philippe de Bourgogne posait pour Jean de Mabuse, son premier peintre, Schooreel, parut tout à coup dans l'atelier de cet artiste, à Utrecht, le sac sur l'épaule et presque nu, absolument comme le Giotto chez Cimabué. A la vue du caractère et de l'expression de ce maître allemand, le renégat de Cornélis se crut sauvé.

L'amour avait chassé Schooreel de l'atelier de Cornélis, un sentiment tout contraire le sépara du premier peintre de l'évêque. Au moment de quitter la peinture allemande, ce rêve insatiable de son imagination et qu'il venait d'entrevoir à peine, l'enfant versa des larmes. Mais bientôt, reprenant le bâton du pèlerin, il les sécha sous la brise qui lui arrivait de son eldorado; à mesure que Schooreel perdait de vue les toitures encore hollandaises d'Utrecht, les tourelles déjà presque saxonnes de Spire captivaient ses regards à l'horizon; l'Allemagne se rapprochait de plus en plus de l'enfant; ce n'était pas le voyageur qui courait à elle, c'était elle qui venait, les bras ouverts, au-devant du voyageur. Toujours poursuivant sa chimère, Schooreel entra dans Spire et alla frapper aux portes d'un couvent.

Alors éclatait dans toute sa splendeur, sur les bords du Rhin, de Bâle au Katwick, cette architecture symbolique dont le dôme de

Cologne est là plus imposante tradition. Ses monumens, épars sur la chaîne des Vosges et les deux rives du fleuve, étaient, pour ainsi dire, échelonnés coquettement aux yeux de Schooreel dans l'ordre ascensionnel de leurs miracles; les vitraux de Nuremberg, les églises de Mayence, de Trèves et de Francfort, initiaient le voyageur à la poésie de Strasbourg, aux œuvres d'Holbein et de Schoen. La douce piété, le calme, la simplicité qui règnent dans la peinture allemande, lui étaient révélés par le spiritualisme de l'architecture; il apprenait déjà, sous l'impression mélancolique des arceaux et de l'ogive, à corriger l'ardeur du coloris flamand, à rechercher moins la vivacité que l'expression des nuances. L'enfant puisa dans le cloître, tout en sonnant les matines pour gagner son pain, les sciences de la perspective et de l'anatomie. Puis, ce nouveau miel achevé, l'abeille s'envola cherchant d'autres fleurs et toujours battant de l'aile vers l'orient.

Pour bien comprendre la curiosité de Schooreel, il est peut-être bon de se rappeler que l'école flamande se distingue moins par l'harmonie de l'ensemble que par la perfection des détails. C'est une femme qui brille au milieu de ses rivales par une belle chevelure, des mains irréprochables, une toilette exquise, mais dont l'apparence générale ne réveille pas les émotions de l'idéalité. Le modele des têtes flamandes atteint la perfection, mais l'ordonnance des tableaux de l'école manque de grandeur. Ses figures sont admirablement habillées de soie, de velours et de pierreries, et toutefois le sentiment du nu, le talent de draper en respectant plutôt la nature que l'histoire, cela ne s'y rencontre pas. Aussi, dès les premiers temps de l'ecole où ces défauts étaient plus saillans qu'aujourd'hui, les peintres un peu soucieux de gloire durent naturellement s'enquérir des travaux de l'Allemagne pour répandre la vie morale dans leurs compositions. Plus tard même, ce fut par les méditations sérieuses de Rubens, dans ses voyages, au milieu des chefs-d'œuvres de l'Escurial, de la peinture italienne et jusque devant les fresques de Gênes et de Florence, que l'école flamande acquit un moment les qualités supérieures de l'art. Mais à l'époque du pélerinage de Schooreel, les différences étaient plus frappantes parce que les écoles s'étaient encore peu mutuellement fréquentées. Un voyage d'artiste de Rotterdam à Venise formait un évènement dans la vie

d'un peintre. Avoir vu Raphaël, Albrecht Dürer, Holbein, ressemblait presque à une distinction du génie. Sous ce rapport on ne saurait mieux comparer les peintres flamands du système gothique qu'aux aventuriers normands leurs ancêtres, qui partaient tous les ans de leurs glaces polaires pour chercher au midi la ville éternelle. Quand le peintre revenait dans les polders, sa célébrité éclatait en raison directe de son séjour et de son influence en Italie; les confréries se disputaient son patronage, les arbalétriers lui confiaient la garde de leur bannière, les moines lui ouvraient une stalle dans leur chœur, et le plus souvent il épousait la fiancée qui l'avait fidèlement et impatiemment attendu. Schooreel n'eut pas ce bonheur.

Poussin envoyait de Rome des gants et des senteurs de la parfumeuse Madalena à ses amis du Louvre; Schooreel expédiait de l'Allemagne à sa maîtresse les vœux et les noms des jeunes filles qui briguaient l'hommage du Flamand voyageur. A sa fiancée d'Amsterdam il sacrifiait tout, hors la peinture; mais il y avait une chose qui, aux yeux d'un artiste du moyen-âge, l'emportait autant sur la peinture que la peinture devait l'emporter sur l'amour; c'était le catholicisme. Si Schooreel avait aimé bien fort et son art et sa gentille Hollandaise, pour se risquer dans les hasards d'un voyage qui a été si long et que nous n'avons pas fini, comment donc aimait-il sa foi, la religion du Christ et des beaux-arts dans le XVe siècle, lui qui n'hésita pas un seul instant entre Albrecht Dürer et le pape! Ces hésitations-là nous surprendraient beaucoup aujourd'hui, mais en revanche peut-être n'avons-nous aujourd'hui ni peinture, ni religion, ni amour. Voici pourtant comment on aimait et comment on croyait, voici surtout comment on devenait peintre au moyen-âge.

Après avoir étudié le dessin avec Jean de Mabuse, et la perspective chez les moines de Spire, après avoir contemplé le style lombard moderne dans le chevet de Strasbourg et *la Danse des Morts* à Bâle, déjà presque riche et toujours amoureux, glanant sur sa route les conseils des peintres, les regrets des femmes et l'expérience de la vie, Schooreel arriva tout tremblant à Nuremberg, dans la terre promise de la peinture, dans la mosquée allemande de l'art, en présence d'Albrecht Dürer. Les regards du maître pour le Flamand voyageur furent aussi bienveillans qu'avaient été

charmantes et paternelles les façons d'Holbein; il lui tendit la main et le pinceau. S'il n'avait tendu que la main et le pinceau à Schooreel, l'Allemagne ou plutôt l'école allemande compterait un troisième grand maître; mais Dürer tendit en même temps au catholique jeune homme une bible luthérienne; Schooreel détourna les yeux. L'immoralité chez Jean de Mabuse et le fanatisme dans Albrecht Dürer soumettaient le Flamand à de rudes épreuves; on lui déflorait la peinture, on prolongeait son exil, on ne voulait initier sa jeunesse aux merveilles de l'art qu'au prix des turpitudes ou des folies du monde. Désenchanté, mais non découragé, Schooreel sortit de Nuremberg et s'achemina tristement du côté de Venise.

C'était au moment où Pordenone faisait espérer le Titien et le Giorgion. L'école vénitienne se laissait pressentir, mais ne dominait pas encore. Schooreel, que les premiers rayons de la lumière orientale illuminaient déjà, passa de Venise à Chypre et à Candie, invoquant des artistes grecs et byzantins ce sentiment de la vie intérieure et des émotions de l'ame qu'il n'avait pas eu le temps de recueillir en Allemagne. Cette source épuisée, Schooreel poussa toujours vers l'Orient, peignant pour ainsi dire des deux mains, chargeant sa palette de toutes les couleurs, et son dessin de tous les caractères que le panorama du midi exposait à son imagination d'artiste, semblable à ces poètes qui moissonnent dans les littératures étrangères, avant de jeter au moule de la langue nationale une œuvre individuelle et créatrice. A Rhodes il peignit des chevaliers de l'ordre, et à Jérusalem des religieux du couvent du Sépulcre. Et puis il rentra dans le continent par la Rome antique, dont les débris achevèrent de perfectionner son dessin, et par la Rome moderne où Raphaël, aimé et glorieux, s'épuisait à la fois dans son amour et dans sa gloire. Ce spectacle, en rafraîchissant dans la mémoire du voyageur le souvenir de sa fiancée et les espérances de son génie, paya Schooreel de toutes les souffrances et de tous les désenchantemens de son pèlerinage. Que lui manquait-il à ce bon Flamand pour être heureux? Il savait peindre, il avait vu Raphaël, le soleil des tropiques et le tombeau du Christ. Childe-Harold ne rapporta de ses courses que le scepticisme dans la poésie; Schooreel du même voyage rapportait aux lagunes d'Amsterdam sa foi entière, son cœur aimant et la complète intelligence du plus bel art

qui soit après la poésie. Pour être heureux, il ne lui restait qu'à épouser la fille de Cornélis.

La fille de Cornélis avait épousé un orfèvre.

Telle est, au moyen-âge, l'histoire de tous les peintres flamands du système gothique. La médiocrité de l'école nationale et un sentiment intime d'exaltation religieuse, chevaleresque ou guerrière, les entraînent hors de leur froide patrie : ils vont demander à l'Europe des ressources pour leur génie et des alimens pour leur ame. La vie de ces artistes se consume dans un éternel ballottage entre le mouvement de la société contemporaine et les torpeurs du ménage flamand. Ainsi ont fait encore Heemskerk, Swart, Van Conixloo (Coinixloi), Bernard van Orley, et autres, dont le musée de Bruxelles possède une collection inestimable. Après l'existence la plus romanesque, Heemskerk finit ses jours à Harlem, en cultivant des tulipes; et son testament institue une dot annuelle aux jeunes filles qui se marieront et danseront sur son tombeau pour réjouir l'ombre du testateur. Van Orley s'est éteint au milieu des réjouissances et des voluptés de la cour de Charles-Quint, dont il était l'ordonnateur misérable et fêté. Quelquefois les plus extravagantes préoccupations révélaient un maître dans le plus humble, dans le plus insouciant disciple. Koeck, élève de Van Orley, disparaît un jour des Flandres, et court au fond de la Turquie chercher le secret des belles couleurs pour les soies et la laine. Et puis cette admirable profusion du pinceau en Italie, ces peintures en plein air exaltaient les imaginations du Nord par le grandiose inaccoutumé de leurs résultats; tandis que les façades des palais de Gênes se couvraient de fresques à peu près impérissables, à l'instar des pécilles grecs, les artistes flamands étaient éblouis par les monarques espagnols, qui les hissaient aux regards du peuple sur des échafauds pour peindre les portiques éphémères de leurs triomphes. Quand une nation regorge de grands maîtres, au point d'employer leur talent aux décorations publiques des carrefours, et surtout quand un peuple se presse au pied de ces chevalets gigantesques avec le sentiment et le respect à la fois de l'œuvre qu'il contemple, le peintre est excusable de perdre la tête. C'est un peu ce qui se passait, au moyen-âge, dans les Flandres; mieux encore au XVII[e] siècle, où Rubens lui-même peignait, à Anvers, les arcs de triomphe

du prince Ferdinand; mais, à l'époque des gothiques, les orgies de la palette se manifestaient aussi par la surabondance des vitraux, dont le nord est inondé, par les miniatures coloriées des livres de cour, et par les fresques détruites dans les églises et dans les monastères au temps de la révolution. Il faut joindre à cette fièvre d'art, qui emportait dans le même délire les grands seigneurs et les pauvres peintres, le goût des tapisseries, répandu par les Flamands en Allemagne, en France et en Italie. Ce qu'il y avait de magnifique au XV[e] siècle, c'est que toutes ces différentes parties de l'art étaient également honorées, et que souvent un grand maître les réunissait toutes dans son génie. Koeck avait risqué d'être empalé chez les Turcs pour découvrir le meilleur moyen de teindre les laines; plus tard, Jules Romain ne dédaigna pas d'envoyer des cartons en Flandre pour des tapisseries que Jean-Baptiste Roux exécuta sur l'ordre du duc de Ferrare. Van Orley fournissait les rois de France, les papes et les empereurs de tentures, comme Rubens s'amusait à tracer des plans d'autels et des projets de façades pour les architectes de son époque. C'est par cet immense déploiement de force que le système gothique de la peinture flamande envahit le nord, s'infiltra dans l'école allemande, étendit les émigrations de ses jeunes néophytes jusque vers le sanctuaire de l'école italienne, et prépara enfin cette surabondance de grands artistes, depuis Van Dyck jusqu'à Ommégang.

Rien donc n'est plus curieux au musée de Bruxelles que le vestige de cette grandeur empreinte dans les moindres essais des gothiques. Dans l'*Adoration des Mages*, par Swart, la carnation vigoureuse d'un nègre, la richesse de certaines draperies, font deviner les portraits de Victoor et la fougue de Jordaens. *Le Christ mort*, de Van Orley, avec plus de calme et de style, respire une douleur si profonde, que chaque tête de religieux et de nonne exprime un sentiment d'angoisse individuel; les émotions sont variées comme les caractères; on doit reconnaître que les disciples de Rubens, même Crayer, n'ont jamais atteint cette expression décisive de Van Orley, qui, au surplus, était élève de Raphaël. Les yeux des femmes éplorées ont bien la transparence que le passage des larmes y verse comme une nappe mobile; l'homme qui regarde de côté le cadavre, est à lui seul un morceau achevé. Le tableau

d'ailleurs est peint à la manière allemande, sur fond d'or, avec des mouches ou étoiles noires. Un pareil monument suffit à l'honneur d'un musée.

Le Christ chez Simon le Pharisien, par Gossart, dans la même salle que le précédent, renferme une prétention d'architecture qui trahit encore des réminiscences ou des imitations du style allemand. C'est l'école d'Hemlinck avec moins de coloris et plus d'imagination. Ce tableau, qui vient de l'ancienne abbaye de Dieleghem, est divisé en plusieurs scènes dans le genre des compositions de Cranach, que les moines encourageaient beaucoup par économie ou bénéfice; sous ce rapport, il y a des tableaux gothiques dont la surface ressemble à un tapis, tant on y a entassé le drame et profité du vide. Les angles même étaient consciencieusement exploités; dans les coins où le ciel et l'espace sont à la rigueur tolérables, les abbés glissaient leurs modestes médaillons. On peut rapporter au *Christ* de Gossart l'invention toujours riche, mais l'exécution toujours sage de Raphaël Coxcie, de Gaspard de Crayer, de Van Thulden, qui n'ont imité Rubens que dans ce qu'il a produit de plus égal et de moins heurté.

Quant au prédécesseur de Téniers, il se révèle d'une façon éclatante dans un *Massacre des Innocens*, par Breughel (Pierre-le-Drôle). Cette œuvre gothique est incroyable; par son dévergondage elle laisse bien loin en arrière la Kermesse de Rubens au Musée de Paris, les hallucinations de Van Cleef, telles que son grotesque *Jugement dernier* de Gand, et même les naïvetés de Floris. Les satellites d'Hérode percent de leurs hallebardes avec un grand sang-froid les marmots de la Judée qui tombent de tous côtés sur la neige sanglante avec les circonstances les plus atroces et les plus risibles. Il y a surtout un tonneau qui joue un rôle dramatique dans cette page, où le mouvement, la variété et l'expression provoquent le dégoût ou le rire à volonté; elle faisait partie de l'ancien cabinet des empereurs à Vienne. Au fond, tournant le dos et arrêté sous les arbres morts d'un paysage où l'hiver est admirablement glacial, se trouve l'inévitable buveur de Téniers dans la posture que ce peintre a répétée avec tant de complaisance sur le second plan de presque tous ses ouvrages, comme Wouwermans, l'habit rouge et le

cheval blanc de son cavalier inamovible. Jamais filiation n'a été plus religieusement observée.

A côté d'une très belle *Vierge aux sept douleurs* de Pateniers dont le caractère n'avait pas besoin des mots latins suivans qui l'expliquent, *tuam ipsius animam pertransibit gladius*, etc., on voit une série de petits tableaux effilés en ogive, d'après la Genèse; si l'époque de cette peinture ne témoignait pas de sa bonne foi, elle nous représenterait une excellente, mais sacrilége caricature de *la Bible*. L'auteur, dont le style rappelle les fresques de Jules Romain et les compositions de Van der Mander, est inconnu. Ces tableaux, au nombre de six, ont un superbe encadrement intérieur en arabesques. *Le Sacrifice d'Abraham* en quatre actions, avec les costumes du temps de Louis XI, nous semble une imitation du même sujet de Cranach, en trois actions, au Musée de Paris, mais *la Naissance d'Ève* demeure un morceau véritablement excentrique. Le Père éternel, revêtu de la dalmatique, une mitre en tête et une crosse à la main, tire avec gravité la première femme du corps d'Adam qui dort d'un profond sommeil. Ève surgit peu à peu des côtes du premier homme; elle a le maintien réservé d'un enfant qui vient au monde; ses yeux sont fermés, ses bras pendans. Elle ne tient encore à la poitrine de son mari futur que par les pieds, que l'artiste a fondus délicatement avec la chair d'Adam pour exprimer leur consanguinité originelle. Le caractère singulier du tableau est achevé par un geste que le Père éternel aventure de sa main droite, geste symbolique et pieux assurément, mais dont l'indication est impossible.

Une foule de portraits remarquables, où l'école d'Holbein prédomine, et de compositions mystiques, dont la physionomie allemande est incontestable, complètent les trois salles du musée gothique de Bruxelles, qui forme, à notre avis, un monument unique dans sa spécialité et le plus digne de cette capitale. Quand on contemple l'énergie de ces peintures, qui, par leur naïveté grossière et dans leurs efforts barbares, ont cependant préparé la seule école moderne qui se soit nettement distinguée de la grande famille italienne; lorsqu'on réfléchit que leur enthousiasme et leur originalité exprimaient une foi sociale ardente, on est réduit à penser qu'il n'y a

point d'art nouveau sans société nouvelle correspondante. Il est aisé de suivre dans leur corrélation intime la marche du christianisme et le développement de la peinture; il est malheureusement aisé de comprendre qu'ils s'abaissent l'un avec l'autre, que la beauté idéale s'affaiblit en même temps que la pureté catholique. La peinture tend à se matérialiser pour découvrir une dernière signification dans sa décadence. C'est pourquoi les pastiches, qui veulent si follement ressusciter les croyances et les allures de ses débuts, ranimer dans sa sceptique vieillesse le spiritualisme de son enfance, et remonter aux gothiques, pour caractériser notre âge, transportent dans les douleurs actuelles de l'école une plus triste et plus cuisante douleur, l'hypocrisie morale de l'art. Nous osons dire que les peintres qui restent dans la physionomie de leur temps, quelque stérile que soit cette physionomie, approchent plus de l'avenir que les peintres qui le cherchent par des imitations du passé.

André Delrieu.

BULLETIN.

La semaine qui vient de finir n'a eu, pour défrayer les journaux politiques, que les nominations conciliatrices du *Moniteur*. La discussion, qui s'était d'avance engagée sur des noms propres, semble aujourd'hui s'élargir, et tel préfet, M. de Preissac par exemple, qui, disait-on, avait été nommé sur les instances de M. Malleville, est aujourd'hui attaqué comme légitimiste. C'est un progrès. Cependant nous désirerions savoir si M. de Preissac, préfet en 1836, serait un autre personnage qu'un M. de Preissac qu'en 1829 les vieux verdets du midi voulaient jeter dans la Garonne, comme député de l'opposition des deux cent vingt-un. Une discussion de noms propres ne peut subsister. Il y a donc autre chose dans cette promotion de fonctionnaires qui vient après une session pendant laquelle un ministère a été renversé, et où l'on a vu, sur des questions importantes, l'ancienne majorité profondement divisée.

Le sens politique de ces nominations est-il que les trois députés de l'opposition ont renié leurs croyances, abdiqué leurs opinions, qu'ils se sont vendus corps et ame au ministère, comme des renégats? Mais où a-t-on vu rien de semblable dans les paroles et dans les actes de ces hommes? sur quel indice fonde-t-on cette prétendue apostasie? M. Félix Réal se repent-il d'avoir signé le compte-rendu? MM. Dufaure et Baude, d'avoir voté contre les lois de septembre? Ces nominations veulent-elles dire que c'est le ministère qui a abdiqué son programme. Il serait encore plus facile de montrer à ceux qui se feraient une pareille illusion, combien les faits démentent cette transformation subite. D'ailleurs un ministère ne change pas d'opinion; c'est l'opinion qui change les ministres. Si les idées de l'opposition l'emportaient réellement, ses membres ne recevraient point de places des ministres actuels; ils feraient mieux, ils remplaceraient les ministres eux-mêmes. Quel est donc le sens de ces nominations?

Cela ne voudrait-il pas dire simplement qu'il n'y a plus d'exclusion systématique, que les distinctions de parti s'effacent, que l'on commence à moins s'occuper des noms propres et davantage de la chose publique. En Angleterre, où l'on naît whig ou tory, et où ces classifications sont bien plus profondément enracinées, il n'est point rare de voir un whig remplir un poste important dans une administration tory, et réciproquement. La capacité personnelle et l'influence parlementaire sont des garanties suffisantes. Or ces deux qualités se rencontrent-elles dans les nou-

veaux élus? voilà l'essentiel. M. Dufaure est-il un des hommes les plus capables de résumer une discussion et de faire adopter ou rejeter un amendement par la seule force de sa logique serrée et pressante? voilà ce qu'il s'agit de constater. Ce qui triomphe en cette occasion, c'est l'influence parlementaire, la fidélité à une ligne de conduite; ce qui est vaincu, c'est le système des exclusions invincibles, c'est la préférence donnée, par les partis violens, à l'homme d'une coterie sur l'homme de talent et de probité. S'il ne s'agissait que de l'élévation de tel ou tel homme politique, le pays aurait peu à s'en soucier, mais il s'agit de prendre acte pour l'avenir d'une mesure générale d'ordre et de conciliation. Le pouvoir est en définitive la sanction des faits et des principes; il est convenable, il est utile que les hommes qui ont travaillé le plus activement à la rédaction des lois soient mis en demeure de les appliquer et de montrer qu'un talent véritable grandit à l'épreuve dangereuse du maniement des affaires.

Il serait en vérité déplorable que le titre d'homme d'opposition fût un arrêt de bannissement perpétuel. Parvenus à une période meilleure et plus calme, où il s'agit bien moins de faire de nouvelles lois politiques que des lois d'intérêt général, telles que la loi des douanes et la loi des chemins vicinaux, l'opposition cesse également d'être une opposition systématique. Vous avez voté contre les lois de septembre, s'écrie-t-on; oui certes; mais s'agit-il aujourd'hui d'appliquer cette législation? n'appartient-elle pas à l'histoire des mauvais jours, des jours passionnés? Et peut-être serait-il bien, en passant, de remarquer que le pouvoir se doit à lui-même d'user plus rarement de ces terribles lois d'exception.

— Parmi les souverains étrangers qui, à l'occasion de l'attentat du 25 juin, ont envoyé féliciter le roi, on remarque deux princes qui s'étaient jusqu'alors montrés plus hostiles que bienveillans, le roi de Hollande et Charles-Albert de Sardaigne, tant il est vrai que l'assassinat politique est non-seulement quelque chose de stérile et d'impuissant, mais que son seul résultat est de consolider pour l'avenir ce qu'il n'a même pu ébranler dans le présent. Sans parler de l'aveu naïf du grand-duc de Baden, qui, dit-il, « est personnellement intéressé, dans l'intérêt de sa propre couronne, à la conservation des jours de sa majesté, » le roi de Sardaigne a écrit pour témoigner du regret qu'il avait éprouvé de ce que, par suite de cet accident, les deux princes français n'avaient pu visiter sa capitale. Un des symptômes les plus catégoriques de ce notable changement dans la politique du roi de Sardaigne est l'émigration en masse des carlistes français, qui vont transporter ailleurs le foyer de leurs intrigues, et chercher un pays que n'ait point encore infesté la contagion de l'esprit de juillet.

Ce voyage des princes français, assez brusquement interrompu, a donné lieu aux commentaires les plus contradictoires et aux relations les plus invraisemblables. Rien n'est plus pauvre que ce bavardage politique, cette exploitation de noms propres sans goût, sans choix, et surtout sans vérité. Malheureusement, le cercle des relations politiques personnelles étant fort restreint, il se fait en dehors, et pour la grande masse du public, une sorte d'histoire scandaleuse, de même qu'au moyen-

âge la légende et la scholie venaient satisfaire l'avidité des gens pieux et des érudits; ou, pour prendre des exemples plus rapprochés de nous et plus ressemblans, les couplets de ruelle au XVIIIe siècle. Ainsi on lit : « M. le duc d'Orléans est fort dans les idées du tiers-parti; » puis, le lendemain : « M. le duc d'Orléans réclame voix délibérative dans le conseil des ministres, ainsi qu'il fut fait, sous la restauration, pour le dauphin. C'est là le plan des doctrinaires. » Malheureusement l'intimité n'a jamais été bien grande entre le chef de l'ancien cabinet doctrinaire et le duc d'Orléans; et s'il y a derrière M. le duc d'Orléans une main invisible qui le pousse, ce n'est assurément pas celle de M. le duc de Broglie. Le duc d'Orléans semble d'ailleurs participer de l'esprit délié, tenace, prévoyant, observateur de sa famille, et l'impression profonde qu'il a produite sur un homme qui a quelque expérience du monde diplomatique, M. de Metternich, n'est pas un des résultats les moins importans de ce voyage.

— Quelques troubles ont éclaté à l'École de Médecine, à l'occasion de la nomination de M. Breschet à la chaire d'anatomie. Des dégâts ont été commis, et les principaux perturbateurs arrêtés. Les deux candidats opposés à M. Breschet étaient M. Blandin et M. Broc. Rien ne saurait être plus contraire à l'intérêt des élèves, du professeur, au principe même du concours, que ces démonstrations violentes. Les titres de M. Breschet sont de ceux qui justifient suffisamment le choix du jury. Nous apprenons néanmoins, avec plaisir, que la place de chef des travaux anatomiques va être offerte à M. Broc sans concours. Peut-être à l'occasion de ces troubles pourrait-on contester non l'utilité du concours, nous le croyons inattaquable en principe, mais sa forme actuelle, qui détruit toute espèce d'initiative de la part du pouvoir. Ne serait-il pas convenable que l'autorité supérieure eût toujours à sa disposition plusieurs candidats capables de remplir les différentes places vacantes? Pourquoi le concours, au lieu de s'ouvrir, pour une place déterminée, à la suite du décès d'un titulaire, ne deviendrait-il pas une institution régulière à époques fixes, et donnant un certain nombre de brevets de capacité, parmi lesquels l'on ferait ensuite un choix en cas de besoin? Par là serait rétablie l'initiative du pouvoir, et disparaîtrait ce qu'il y a de trop personnel, de provocateur et de sujets de troubles dans les concours actuels. Il n'est guère d'occasion où les élèves ne soient en dissentiment plus ou moins marqué avec le jury. Cette dernière manifestation doit faire ouvrir les yeux sur les inconvéniens du mode actuel de concours.

— On s'est fort entretenu depuis quelque temps de M. l'archevêque de Paris et de la restauration de Saint-Germain-l'Auxerrois. Il semble que le chef de l'église métropolitaine ne soit point aussi populaire dans la Cité qu'au ministère des cultes. Pendant que les journaux commentaient en sens divers la lettre où le prélat annonçait qu'un assassinat venait d'être tenté sur le chef de l'état, les diocésains en veste et en casquette, qui témoignaient hautement leur méfiance à l'égard de la bonne volonté de M. de Quelen, se précipitaient dans l'église, et voulaient se convaincre de leurs propres oreilles que l'archevêque avait distinctement entonné le *Domine, salvum fac regem.*

REVUE DU MONDE MUSICAL.

L'Opéra a repris hier *les Huguenots*. La salle était pleine comme un jour d'hiver, et ce chef-d'œuvre a pendant tout le temps excité l'admiration la plus vive. A la joie expansive du public, à ses élans d'enthousiasme, à son empressement d'applaudir tous les morceaux de cette partition, on sentait qu'il s'agissait d'une reprise. Le public ne craignait plus de se compromettre et trouvait beau ce qui est beau; il jouissait avec franchise et se lançait en plein dans le chef-d'œuvre. Les chœurs, les duos, les airs des deux premiers actes, si peu appréciés d'abord, ont été reçus de la manière la plus flatteuse. Le public saisissait les mélodies au passage et saluait leur retour avec acclamation. C'est là un triomphe nouveau pour M. Meyerbeer, qui est venu tout exprès de Baden pour en jouir, et se plonger encore une fois dans les eaux du succès, qui, quoi que les médecins en puissent dire, sont bien les meilleures pour lui. L'exécution a été loin d'être irréprochable, et s'est ressentie par intervalle de la précipitation avec laquelle on a remis cette musique à la scène. Les chœurs ont hésité çà et là au troisième acte surtout, où les difficultés s'amoncellent pour eux d'une si curieuse façon. Mme Dorus est charmante dans le caractère de Marguerite; elle dit son air un peu languissant avec une coquetterie exquise, et ce qui vaut mieux, avec une agilité de voix qu'elle seule possède à l'Opéra depuis la retraite de Mme Damoreau. Du reste, les voix agiles, de long-temps ne feront pas défaut à ce théâtre, qui tient en réserve Mlle Flécheux et Mlle Nau, deux jolies voix sonores, jeunes et limpides, qui gazouillent en attendant leur jour. Nourrit, qui chante avec une délicatesse infinie et beaucoup d'art le magnifique adagio du quatrième acte, se laisse entraîner, vers la fin de ce duo, à des mouvemens d'une exagération peu commune. Il est fâcheux que cet acteur, doué d'un si beau sentiment dramatique, ne puisse dominer sa fougue, qui trop souvent l'emporte au-delà des bornes. Son exemple peut devenir fatal autour de lui, car il trouve des gens qui l'imitent. Que Nourrit modère son geste et son enthousiasme, et par l'excessive chaleur qui règne, il y gagnera de toute façon.

Outre *les Huguenots*, l'Opéra a donné cette semaine *la Juive* de M. Halévy et le second acte de *Guillaume Tell*, cette œuvre si admirable que le moindre fragment qu'on en détache au hasard vous étonne par sa magnificence. Derivis porte à merveille le fardeau pesant du rôle de Guillaume. Dans le finale, sa voix élevée et vibrante attaque vaillamment et fait sonner de belles notes, où la voix de M. Dabadie avait pris la coutume de venir échouer. Comme on le voit, le vent est à la musique. Malheureusement jamais la musique n'est venue plus mal à propos. Voilà *le Diable Boiteux* arrêté au milieu de sa carrière; voilà que Fanny Elssler se retire avant d'avoir ramassé toutes ses couronnes. Fanny, cette belle danseuse de tant de goût et d'art, dont le sourire avait fait oublier pour six mois au moins la musique des *Huguenots*, le bal de *Gustave* et l'attirail sacerdotal de *la Juive*; c'est une imprudence de croiser ainsi ses succès.

L'Opéra-Comique a donné le *Luthier de Vienne*, parodie étrange de

l'une des plus ravissantes fantaisies d'Hoffmann. Ce *Luthier* n'a eu aucun succès. M. Monpou, qui, d'ordinaire, ne manque ni de verve ni d'originalité, s'est complètement fourvoyé cette fois; il est homme à prendre sa revanche. Aujourd'hui que le talent court les rues, les musiciens qui écrivent pour l'Opéra-Comique ne veulent plus avoir du talent; c'est merveille de voir comme le génie les travaille. La mélodie simple et telle qu'elle descend sur le clavier de Cimarosa ou de Rossini, leur paraît sans valeur; ils la torturent et lui cassent les ailes avant de la produire. Avec l'idée d'Hoffmann, un seul homme pouvait faire un livret d'opéra : c'était Hoffmann; comme aussi un seul homme, Mozart, pouvait mettre ce sujet en musique. Vous figurez-vous un livret d'Hoffmann mis en musique par Mozart; la pensée qui a inventé *le Pot d'Or* luttant de poésie et de grace avec celle qui a créé *l'Enlèvement du Sérail*. Quel acte, quelle merveille cela aurait fait! Comme ces personnages, déjà si poétiques dans le conte, se seraient agrandis et développés sous le souffle du musicien. Quels airs et quels duos, que de verve, de grace, de mélancolie et d'amour! Soyez sûrs que tout cela ne se serait pas appelé *le Luthier de Vienne*.

Comme pour se consoler du médiocre succès de la partition de M. Monpou, l'Opéra-Comique, dont l'activité n'est jamais en défaut, a repris *l'Éclair*. L'opéra de M. Halévy plaît beaucoup au public du théâtre de la Bourse; c'est là vraiment une jolie pièce, ornée de jolie musique! La mélodie y manque bien quelque peu; et lorsqu'elle se dégage de l'orchestre, c'est par bouffées imperceptibles; mais tout cela est si habilement ordonné, si curieusement travaillé, que le public a l'air de n'en pas demander davantage; et puis où est la mélodie aujourd'hui? *L'Éclair* aidera l'Opéra-Comique à traverser les mois difficiles de l'été. Chollet joue et chante la partie de Lionel avec talent et simplicité. C'est un grand mérite de M. Halévy d'avoir su disposer sa musique pour la voix de ce chanteur, que le public aime tant. Dans la nouvelle distribution des rôles, Mlle Jenny Colon remplace Mlle Camoin. Mlle Jenny Colon est une joyeuse fille, pleine de jeunesse et de santé, qui était née tout exprès pour Marsollier et Dalayrac, et que l'on s'obstine à vouloir produire dans des rôles malheureux et larmoyans, tels que l'Opéra-Comique d'aujourd'hui les affectionne. A vrai dire, la mélancolie est mal à son aise sur ce visage épanoui et frais comme une rose d'avril. Quant à Mlle Olivier, c'est une de ces actrices de zèle et de bon goût qui ne sont déplacées nulle part, et qui, tout en se dévouant aux intérêts de l'administration qui les emploie, se familiarisent avec le public, qui, tôt ou tard, les prend en affection et les applaudit.

EXPOSITION DE PEINTURE ET D'INDUSTRIE AU MANS.

Le Mans est une vieille cité à laquelle se rattachent une foule de souvenirs historiques, et où l'on retrouve beaucoup de restes du moyen-âge. On montre encore la maison de Bérengère, dont le tombeau est conservé dans la cathédrale. La statue de cette reine d'Angleterre est couchée sur

la pierre; elle porte la couronne au front et serre entre ses bras une relique du Christ. La cathédrale, qui a malheureusement été badigeonnée et repeinte par d'impitoyables restaurateurs, renferme plusieurs autres sculptures d'un grand intérêt : une histoire du Christ en cinquante sujets, depuis l'Annonciation jusqu'au Jugement dernier, sur les stalles en bois qui entourent le chœur ; le tombeau et la statue couchée de Charles, duc du Maine, mort en 1472; les ornemens et entourages sont de la renaissance; enfin l'une des œuvres les plus remarquables de Germain Pilon, le mausolée, en marbre, de Guillaume Langey-Dubellay, daté de 1557. Le noble guerrier, couvert de sa cuirasse est à demi couché, la tête appuyée dans sa main gauche. Son casque et ses gantelets sont déposés près de lui. Autour de la pierre tumulaire il y a comme une guirlande de magnifiques bas-reliefs, représentant un combat de monstres marins; de chaque côté, une cariatide en pierre et un faisceau d'armures. Cette composition rappelle le *Bacchus couché* du musée des antiques : elle a surtout beaucoup d'analogie avec le *Philippe Chabot* de Jean Cousin, qui est au musée de sculpture moderne. C'est le même style élevé, le même calme, la même harmonie dans l'ensemble, la même perfection dans les détails. On pourrait presque dire que le Guillaume Dubellay est une œuvre à part dans les œuvres de Germain Pilon, qui a plutôt cherché la grace, la finesse exquise des lignes, que l'élévation du caractère.

Auprès de la préfecture on s'arrête encore devant une vieille église appelée, je crois, *la Couture*. Elle n'a pas échappé non plus au replâtrage des maçons : on a passé sur la dentelle de ses sculptures une épaisse couche jaune qui a bouché tous les trous. Et c'est grand dommage vraiment, car il y avait plusieurs statues et bas-reliefs très curieux et très bien conservés. Je me rappellerai toujours le bas-relief principal de la porte d'entrée. Au-dessous du Christ assis entre les animaux symboliques, il y a, comme dans presque toutes les églises, un Jugement dernier; c'est là que s'opère, sous l'œil de Dieu, la séparation des bons et des méchans; d'un côté, les élus avec de longues et chastes robes; de l'autre côté, les réprouvés confus de leur nudité. Au milieu, les ames sont posées dans une balance par un bel ange à la figure noble et naïve; mais l'ange ne s'aperçoit pas que le diable, qui est partout, s'est glissé sous un des bassins de la balance, et qu'il la fait pencher à son gré.

Le musée du Mans est assez pauvre en peintures : on compte tout au plus une demi-douzaine de tableaux dignes d'attention. En tête il faut parler d'un petit *Jugement dernier* sur bois, que les connaisseurs du pays donnent, je crois, à Albert Dürer. Cette composition, extrêmement curieuse, est une réduction par *Frans Floris* lui-même de son grand tableau, qu'on voit à Bruxelles. On y remarque un diable armé d'une fourche; il a une tête d'animal sur un corps d'homme, et le peintre a eu le caprice de lui mettre un bec d'oiseau à l'endroit où les dévots mettent une feuille de vigne. Les têtes de damnés qui s'agitent sur le devant sont d'un grand dessin et d'une énergie merveilleuse. Si ce n'était la couleur grasse et limpide qui annonce l'école flamande, on pourrait comparer ce

tableau au *Jugement dernier* de notre Jean Cousin; on sent dans les lignes quelque influence des maîtres florentins; mais, en Flandre plus qu'en aucun autre pays, ces influences du génie étranger sont aussitôt absorbées et transformées par le génie particulier de la nation.

Une autre peinture fort précieuse représente un *Cardinal indiquant du doigt une tête de mort* : ce portrait tient à l'école allemande, et pourrait bien être de Quintin Metzys. N'oublions pas quelques petits Flamands qui se rapprochent de Breughel, de Veloars, de Teniers et de Franck le jeune; un *Christ entre les soldats*, sur bois, une petite *Sainte Famille* qui semble copiée d'après le Corrège, une copie de *Sainte Famille* du Vinci, etc.; un magnifique portrait de femme, sur bois, dont les yeux sont malheureusement grattés et enlevés; elle tient une palme d'une main, et de l'autre un livre. Enfin, un grand tableau où sont réunis une trompette, un casque, un sabre, un plat d'or, etc.

De l'école française, il n'y a qu'un Carle Vanloo d'assez grande dimension, *le Christ lavant les pieds des apôtres* ; cette toile, qui porte une signature, et je crois bien aussi une date, doit être de la première manière de Carle Vanloo, avant que le peintre se fût créé sa manière propre et originale. Elle ressemble donc un peu à toutes les peintures de ce temps-là. Le reste des tableaux français ne mérite pas une mention : ce sont de mauvais portraits de famille provenant des ventes de châteaux, et quelques médiocrités de la dernière école. M. Jollivard, le paysagiste, qui jouit d'une grande renommée dans le pays manceau, contrairement au proverbe : « *On n'est jamais prophète dans son pays;* » M. Jollivard a l'honneur de figurer à la plus belle place du musée.

Une collection très amusante est une suite de scènes traduisant le *Roman comique* de Scarron : on sait que le théâtre de ces mirifiques aventures est au Mans et aux environs; Scarron a spirituellement chargé et critiqué le caractère manceau qui est lourd et badaud à plaisir; dans cette province des poulardes et des marrons, les hommes ont généralement plusieurs mentons, les joues tombantes et le ventre énorme; on y pense très peu par régime de santé, mais on mange long-temps et on boit toujours. Vous imaginez bien que les femmes n'acceptent pas cette grossière atmosphère : leur délicatesse les préserve de ce sensualisme brutal et dégradant; leur activité les emporte dans une vie moins somnolente; elles se jettent dans les hasards de la galanterie où tout va le mieux du monde, sauf les procès scandaleux et les charivaris.

Le barbouilleur qui a interprété en peinture le *Roman comique*, y a rendu fort plaisamment toute la causticité de Scarron; sa verve a suivi la verve de Scarron; il vous met devant les yeux les figures véritables de Ragotin et des autres. Ce peintre-là, qui était un Manceau du XVII[e] siècle, fut à coup sûr un homme d'esprit, sinon un peintre.

Si le Musée ne possède pas beaucoup de bons tableaux, il est très riche en objets d'histoire naturelle, et surtout en antiquités romaines découvertes dans les fouilles, en monnaies et médailles, en vieilles armures, en fragmens de poteries étrusques et romaines, noires ou rouges; on admire particulièrement une petite statue assise, en marbre blanc antique, d'un

travail exquis; et tout auprès de cette statue conservée, malgré deux ou trois mille ans, on voit un crâne humain, un crâne véritable avec quelques vertèbres du sol, auquel est attachée une lourde chaîne de fer rongée par la rouille. Ces débris proviennent des anciennes arènes.

En fait de restes du moyen-âge, il y a une singulière figure du Christ, en bronze, qui date du IXe siècle, et qui offre un échantillon de l'art catholique avant son mélange avec l'Orient par les croisades. On conserve aussi dans la salle des tableaux un portrait en pied de Henri Plantagenet, roi d'Angleterre et duc d'Anjou. Cette précieuse mosaïque en émail de différentes couleurs, fixé sur cuivre, a été enlevée de la cathédrale où était le tombeau.

L'exposition de peinture et d'industrie était installée dans le même édifice que le musée, c'est-à-dire dans les vastes bâtimens de la préfecture. Nous avons assisté presque à l'ouverture solennelle des salons où nous avons rencontré les fondateurs zélés de l'*Association artistique de la Sarthe*. M. Charles de Saint-Rémy, adjoint au maire, président de la société, de plus homme d'esprit et de goût, a beaucoup contribué à l'établissement de ces expositions périodiques. Les secrétaires de la société, MM. Alphonse Bayle et F. Girault, aidés de leurs amis, viennent de publier une brochure intitulée : *Fragmens littéraires sur les tableaux qui offrent une pensée morale*. C'est un excellent moyen pour répandre le goût des arts dans le public.

Il ne faut pas s'attendre à rencontrer dans une exposition provinciale beaucoup de grandes toiles et de compositions originales : ce qui domine, c'est la copie, l'aquarelle, le tableau de genre, le portrait.

Entre les tableaux de genre, nous avons remarqué les petits *Intérieurs d'hôpitaux*, par M. Deutsch, et le *Napoléon à Sainte-Hélène*, par M. Gaston. Ces deux peintres, attachés au collége militaire de La Flèche comme professeurs, appartiennent par leur âge et leurs études à l'école de David; aussi se préoccupent-ils surtout du dessin aux dépens de la couleur, qui est terne et grise. Mais la composition est sage, et bien entendue.

Les meilleures copies sont le *Portrait de M. de Nanteuil*, de Pagnesse, et une petite *Descente de croix* du Guide, par M. Chastel.

M. Hawke, d'Angers, a envoyé quatre aquarelles qui auraient eu un grand succès, même au salon de Paris. Ce sont deux vues, prises sur les lieux, de la cathédrale de Cologne, une vue de la cathédrale d'Anvers, une de la cathédrale de Strasbourg. Les détails d'architecture sont traités avec une science parfaite et une finesse exquise. La couleur se rapproche des Anglais, qui sont peut-être encore nos maîtres en aquarelle.

La peinture en camayeux, tout-à-fait abandonnée en France depuis long-temps, a été continuée par M. le marquis de Brailpont. On sait que cette peinture *monochrome*, pour laquelle on emploie, par exemple, la sepia, n'a de ressources que la gamme graduée d'un seul et même ton; avec ce moyen borné, il faut exprimer tous les jeux de l'ombre et de la lumière. M. de Brailpont a réussi fort heureusement dans un projet de tableau d'histoire, et un combat dans le genre du Bourguignon.

Nous avons retrouvé là, au salon du Mans, un cadre de gravures sur

bois d'après les dessins de Gigoux, Johannot, etc., par M. Godard, dont le talent est connu à Paris.

Je ne dirai rien des deux portraits du batelier René-Louis Poirier et de *maître Blanchard*, d'Angers; mais je veux faire connaître ces deux hommes, qui sont diversement célèbres dans l'ouest. Maître Blanchard, ancien tisserand et maintenant cabaretier, est auteur de fables en vers d'un style franc, vif et facile; comme Reboul, de Nîmes, il n'a reçu aucune instruction première; il a puisé son talent dans sa riche et féconde nature. Le batelier Poirier, âgé de quarante-quatre ans, a sauvé la vie à TRENTE-CINQ personnes, par eau, par terre, au travers des flammes, au milieu de tous les accidens. Noble et belle vie que la vie de ces deux hommes du peuple!

L'industrie est représentée à l'exposition par une foule de machines et d'instrumens utiles à l'agriculture, et par les produits des forges voisines. M. Drouet a obtenu des perfectionnemens notables dans la fonte du fer; il a exposé des clochetons tout entiers en fonte. Ce procédé sera sans doute d'une immense ressource pour les constructions, et l'emploi des métaux hâtera certainement la révolution prochaine de l'architecture. Les médailles sorties des ateliers de M. Drouet méritent aussi toutes sortes d'éloges, et peuvent soutenir la comparaison avec les productions des ateliers parisiens. T. T.

SOUVENIRS D'ORIENT. — SOUVENIRS D'ESPAGNE, PAR HENRI CORNILLE.

Vers la fin de 1834, un voyageur revenu du Levant consigna dans un volume modeste et de peu d'apparence l'histoire de ses courses à travers ces contrées poétiques si souvent décrites, si éternellement inépuisables. Son livre, empreint de vérité, plein de notions nouvelles, d'aperçus ingénieux, présentait à nos yeux un croquis tracé d'après nature, où se réunissaient les traits les plus marqués de la physionomie actuelle de l'Orient; et autour de ces traits principaux on pouvait suivre, avec l'intérêt qui s'attache à tous les secrets surpris dans les mystères du cœur humain, une multitude de détails moins fortement dessinés, mais dont l'ensemble complétait le panorama de ces régions.

M. Henri Cornille est un jeune et hardi voyageur. L'Orient fut le premier but de ses courses aventureuses. Parti de Livourne, il rasa la Corse, la Sardaigne; la Corse, ce point de départ d'où l'empereur s'élança pour tomber à l'île d'Elbe.

Bientôt voici la Calàbre et ses hautes montagnes, voici Messine et le cap Pellaro. Regardez au sommet de l'Etna la lune qui se lève comme elle ne se lève nulle part; la lune de Sicile, aux reflets à la fois mystérieux et éblouissans. Zanthe paraît bientôt, on la prendrait pour une île flottante, tant elle semble posée légèrement sur les eaux. Peu après nous quittons l'Italie pour la Grèce, pour Navarin, pour Modon, pour les montagnes de l'Arcadie, pour l'ancienne Cythère qui n'est plus qu'une roche doublement déserte.

Quand la Grèce est proche, la Turquie n'est pas loin. Entrons avec le voyageur dans les Dardanelles : la flotte musulmane a jeté l'ancre au centre du détroit. L'amiral qui la commande est un jeune homme : esclave autrefois, capitan-pacha aujourd'hui ; tous les pavillons étrangers sont soumis à la douane de cette flotte. Il n'y a que le pavillon russe qui passe fièrement et sans s'arrêter, ce qui est très honorable pour le pavillon français.

La Turquie! ce grand empire de Turquie s'annonce à peu près comme la grande ville de Paris, par quelques masures mal habitées : misère avant-courrière d'un luxe sans frein; misère immense par laquelle se paie ce luxe sans bornes; races d'esclaves, cortége obligé des maîtres tout puissans.

Enfin voici Constantinople; les minarets s'élèvent comme autant d'aiguilles dorées; la capitale du Bosphore nous apparaît éblouissante entre Stamboul et Scutari, deux points de terre chargés de cités. C'est une admirable pêle-mêle d'arbres, de kiosques, de cimetières, de vallées, de collines, de vaisseaux aux longs mâts, de barques légères qui volent sur l'eau, emblème de la puissance du sultan.

Quand notre voyageur entra dans Constantinople, les imans annonçaient du haut de leurs mosquées l'heure de la prière. Le peuple réveillé s'agenouillait en tous lieux, dans ses cafés, sur la place publique, dans ses caïques d'érable.....

M. Cornille s'élance sur le rivage, il s'apprête à parcourir cette ville singulière; un cri terrible l'arrête : Prenez garde à la peste!

La nouvelle était dure pour un jeune homme de France, accoutumé de bonne heure à ce mot hideux : la peste! *puisqu'il faut ici l'appeler par son nom.* Cependant il reprit bientôt courage, il s'abandonna, comme un véritable Turc, au kismet, à la fatalité. Il sortit de sa maison en défiant l'épidémie; il se promena comme les autres à travers les tombeaux. Un jour même, il ramassa le mouchoir d'une belle dame qui ne voulut plus le reprendre de ses mains, tant elle avait peur de la contagion. Le soir il allait au café prendre des sorbets et des glaces, comme il eût fait au café Tortoni, tout en se demandant s'il était bien en effet à Constantinople, dans la capitale des Orientaux?

A quelque temps de là, le sultan revint d'Andrinople où il avait été visiter ses sujets, quoique indignes. Le peuple était accouru pour voir son maître venir; la foule couvrait les rives du Bosphore, le canon saluait le croissant à l'embouchure de la mer Noire. Notre voyageur aperçut sur un bateau à vapeur le sultan Mahmoud. Sa tête est belle, une barbe épaisse et noire encadre merveilleusement son visage; il porte le costume nouveau, sans turban, sans manteau d'hermine, sans aucun des vêtemens accoutumés des descendans de Mahomet. Quand le maître et le peuple se trouvèrent en présence, le peuple s'inclina comme un seul homme; Mahmoud porta la main sur son cœur.

Lorsque le sultan eut touché le rivage, il monta à cheval au milieu de sa cour, étincelante d'or et de pierreries; il se rendit à la mosquée de So-

liman, et de là il se dirigea vers sa résidence d'été, sur la côte d'Asie, pour ne plus reparaître de long-temps.

Après la peste et le sultan, la troisième chose que nous rencontrons à Constantinople, c'est le jeûne du rhamezan..... Voici ce que dit le koran : « Vous pourrez manger jusqu'au moment où, à la clarté du jour, vous distinguerez un fil blanc d'un fil noir. » Après le jeûne arrive la fête. On se réjouit, on s'embrasse, les maisons se remplissent de fleurs, on se fait mille cadeaux, on se donne même jusqu'à des femmes de prix. Le sultan profite de ce moment de bonheur pour marier ses filles. Une fille du sultan est mariée au maillot. L'époux choisi par le maître est obligé d'envoyer à sa femme une dot tous les ans.

Cependant il est des lieux défendus au chrétien, défendus à tout le monde : la mosquée et le sérail. Le voyageur jette un regard lointain sur ces deux sanctuaires impénétrables et il en est réduit aux conjectures.

M. Cornille diffère en ceci de la plupart des voyageurs en Orient, c'est qu'il n'a pas eu à raconter une de ces mystérieuses bonnes fortunes dans es harems de Stamboul, merveilleux tours de force qu'on dirait sténographiés dans tous les récits des voyageurs. Mais, si M. Cornille ne nous raconte pas ces mille évènemens fantastiques, en revanche, il a souvent de vives et ingénieuses échappées sur l'histoire contemporaine. Son chapitre sur le sultan et sur la réforme de l'empire est d'une haute portée. Il est impossible de mieux apprécier cette révolution qui n'est à tout prendre qu'une révolution de costume; comme aussi il est impossible de raconter avec plus de grace les mœurs, les usages et les habitudes de ces contrées, cette foule pressée qu'on disait immobile, ces bazars où se cherche en vain le luxe oriental.

Les monumens ont aussi la place qui leur est due. Allons à l'Hippodrôme, construit par Sévère sur le plan du cirque de Rome; là, nous croyons entendre hennir encore les célèbres chevaux enlevés à la Grèce par la république de Venise, ravis à la république par l'empereur, enlevés à l'empereur par les armées coalisées et rendus à Venise, qui, contente de ses chevaux de pierre, ne redemanda ni sa liberté ni sa gloire.

De l'Hippodrôme où triompha Bélisaire vainqueur des Vandales, nous descendons à la ménagerie du sultan. Cette ménagerie se compose de trois bêtes : un vieux Turc, un vieux loup et un vieux lion. Ils s'aiment tous trois d'amour tendre, et ils espèrent mourir à peu près le même jour. Allah est grand !

Tout à coup, au milieu de ses explorations, le voyageur est réveillé par l'incendie de *Pera*, une flamme immense qui enveloppait toute une montagne et qui dévora quinze mille maisons en un jour. Quel bruit soudain ! quels ravages affreux ! Ces monumens de bois s'écroulent dans les flammes : bientôt la ville n'est plus qu'un vaste brasier; la description de cet incendie est vive, animée, et, chose étrange ! elle est fort amusante.

Pera brûlé, M. Cornille se sauve de ses ruines fumantes, il se réfugie à Thérapsia, joli village sur le Bosphore. Il passe sous l'antique plateau qui ombragea Godefroy de Bouillon; il salue le cap Ancyrium où les Ar-

gonautes jetèrent l'ancre de pierre. Il fuyait l'incendie, il tomba dans une horrible tempête de la mer Noire. Voilà comme la Russie donne la main à l'Orient.

Thérapsia est un village grec. Les Grecs y vivent en paix à certains jours de l'année. Les femmes y sont jolies comme des Athéniennes de Paris et coquettes comme des Parisiennes d'Athènes. Thérapsia est le grand boudoir de Constantinople. Le sultan lui-même jette quelquefois son grand mouchoir brodé sur le joyeux petit village; et parmi toutes ces femmes, c'est à qui aura l'honneur de le ramasser.

Au sortir de Constantinople, M. Cornille entre dans la mer Égée : il voit la place *où fut Troie*.

Le mont Ida lui apparaît rayonnant de lumière : il boit de l'eau du Simoïs et du Scamandre; en un mot, il rêve à Homère, le vrai et véritable dieu qui a créé ces rivages, qui a élevé ces villes dans son heure de clémence comme il les a renversées sous le souffle de sa colère; Homère, le grand créateur du monde grec.

M. Cornille, en homme sage, a évité avec le plus grand soin de revenir sur les traces de M. de Châteaubriand dans ce voyage; c'est une précaution que M. de Lamartine n'a pas assez prise dans le sien. Notre voyageur regarde plutôt, dans sa route, les ruines d'aujourd'hui que les ruines d'hier. A Smyrne, il rencontre le choléra, comme il avait rencontré la peste et l'incendie à Constantinople. Smyrne, le Paris du Levant, était plongé dans le deuil; son port était fermé. Il fallut aller à Scio, nommé jadis la fleur de l'Orient; Scio n'est plus qu'une ruine de marbre blanc.

La ville a été confisquée. Le sultan ne veut pas qu'on rebâtisse ces murailles. De là nous voguons vers Nauplie, nous entrons dans le golfe par un de ces épais brouillards qui ont si fort indigné M. de Lamartine.

Chose étrange! M. Cornille était arrivé tout exprès à Constantinople pour être témoin de l'incendie de Pera. Il arrive tout exprès à Nauplie pour voir tomber Capo-d'Istrias sous la balle de l'assassin.

Plus tard, nous le trouvons à Argos. Il arrive encore tout à point pour l'assemblée des états réunis sous la présidence du comte Augustin, frère du feu président de la Grèce. La mort de Capo-d'Istrias fut le texte de la première assemblée. Les uns criaient : vengeance! les autres criaient : victoire! C'était tout simplement le commencement d'une guerre civile.

M. Cornille se rendit ensuite aux ruines de Sparte. Il vit couler l'Eurotas, ce méchant ruisseau desséché. Les ruines de Sparte sont traitées avec fort peu de respect par M. Cornille. Pour notre part, nous ne prendrons pas la défense de ce peuple féroce qui eut de si belles heures dans sa vie, et qui n'a laissé après lui que des tronçons d'épée pour se battre, et des verges pour fustiger ses esclaves.

Plus tard, nous retrouvons le voyageur sous les remparts de Saint-Jean-d'Acre; et cette fois encore, il arrive à temps pour voir le siége de la ville, investie par les troupes d'Ibrahim-Pacha. Il traverse les tentes des Arabes. Des soldats en guenilles faisaient bouillir le pilau; d'autres soldats étaient occupés à recevoir la bastonnade. Les prêtres chantaient, les canons

hurlaient, les bombes éclataient; un espion de la ville assiégée râlait sous une balle qui lui avait traversé la poitrine; la peste s'agitait aussi bien que la guerre; voilà par quels chemins de sang et de fièvres, de coups de pistolet et de coups d'épée, nous fait passer notre voyageur, avant de se présenter devant Soliman-Bey, ancien colonel de l'empereur. Soliman, pour faire fête à son compatriote, le mena à la tranchée. Les murailles étaient minées, assiégeans et assiégés se tenaient à distance.

Le soir, au sortir de la brèche, Soliman présenta M. Cornille au pacha Ibrahim. Le pacha, espèce de Turc goguenard, ne comprenait pas la révolution de juillet, — chose facile à croire. — Les derniers mots qu'il prononça furent ceux-ci: — *Liberté, inflammation!* et dans un certain sens, le pacha ne raisonnait pas trop mal.

Le lendemain fut un grand jour. Ibrahim avait dit qu'il prendrait la ville. On mit le feu aux mines, le fossé fut comblé; on fit avancer l'artillerie, les tambours, la musique, les bombes, le diable à quatre, assiégeans, assiégés, tout était sur la brèche!.... si bien qu'Ibrahim-Pacha ne prit pas la ville de Saint-Jean-d'Acre.

Mais nous entrons dans la ville de David, dans Jérusalem, où M. Cornille visite le saint sépulcre, la vallée de Josaphat, ce dernier rendez-vous des hommes; le temple de Salomon, le palais de Pilate; il se désaltére dans les eaux du Jourdain; il salue Bethléem; puis, retournant à Jaffa, il traversa le Delta; puis, arrivé au Kaire, il ne s'arrêta qu'au sommet de la plus grande pyramide. Il était en compagnie de Français qu'il avait rencontrés sur les bords du Nil. On entonna *la Marseillaise*, cette même chanson qui avait retenti aux oreilles de ces trois mille ans, lorsque, du haut de leurs pyramides, les trois mille ans s'étonnèrent de voir passer le général Bonaparte à leurs pieds.

Depuis son voyage en Orient, M. Cornille a encore entrepris, et dans des circonstances bien difficiles, Dieu le sait, avec la même simplicité et la même bonne foi, un voyage en Espagne, qui est digne d'attention. C'est un de ces hommes en petit nombre qu'on suit avec d'autant plus d'abandon, qu'ils mettent eux-mêmes plus de hasard dans leur marche; car on voit, sans qu'ils nous le disent, que ces hasards et ces périls sont la seule gloire qu'ils réclament.

S. Ward, de New-York.

LE

GUET-APENS.

AVENTURE DU CARNAVAL DE 1811.

Anatole de Brioude avait commencé fort tristement sa soirée du Lundi-gras en tête-à-tête conjugal : il était assis en silence, le menton appuyé dans sa main, devant un feu presque éteint qu'il oubliait d'alimenter avec de nouveau bois et d'aviver à l'aide du soufflet; par moment, il passait ses doigts dans les boucles de ses cheveux noirs, et remuait ses lèvres en signe d'impatience mêlée de dépit. Pendant ce temps-là, sa femme brodait au métier, le front penché sur son canevas pour cacher les larmes qui ruisselaient de long de ses joues, malgré l'effort qu'elle faisait pour les retenir.

— Voilà pourtant, pensait-il, la triste et rapide conséquence d'un mariage d'amour, cette monstrueuse alliance de mots et d'idées qu'on n'a pas encore tout-à-fait rayée du vocabulaire social, cette rare et fantasque création du hasard qui produit aussi des veaux à deux têtes et des enfans jumeaux !

Anatole et Emma étaient mariés depuis quatre années à peine,

et les deux dernières ne comptaient plus pour le bonheur de l'un ni de l'autre. La raison de *convenance* et de fortune, qui fait la plupart des époux dans ce qu'on nomme le *monde*, n'avait pas été entièrement étrangère à l'union de ces jeunes gens, appartenant également à une famille distinguée, et apportant chacun 20,000 livres de rentes dans la communauté; mais le cœur avait déjà parlé, lorsqu'on les mit en présence pour la première fois avec le projet arrêté de conclure ce mariage s'ils n'y paraissaient pas contraires. Anatole et Emma se voyaient souvent dans les concerts et les bals, où leurs parens se rencontraient l'hiver; les propriétés du père d'Anatole et celles de la mère d'Emma étaient en Champagne dans le même canton, de sorte que la jeune personne et le jeune homme se retrouvaient avec joie l'été et se plaisaient réciproquement: comme ils avaient mainte fois parcouru ensemble les allées du parc de Brioude, comme ils avaient dansé ensemble bien des contredanses, comme ils se séparaient toujours trop tôt et se rejoignaient toujours trop tard, ils pensèrent d'un commun accord qu'ils seraient parfaitement heureux le jour où ils ne se quitteraient plus, le jour où ils pourraient causer, danser et se promener seuls tout à leur aise. Ce fut de l'inexpérience aveuglée par la sympathie qui découle si facilement d'une ame vierge et aimante. Ils s'épousèrent en bénissant le ciel qui les avait créés l'un pour l'autre, et le maire qui arborait pour eux son écharpe tricolore, ce drapeau municipal que le Code Napoléon a déployé sur le front des époux, comme pour leur annoncer que la guerre est déclarée et que leur vie ne sera plus qu'un combat.

Les suites du mariage d'Anatole et d'Emma furent très supportables, tant que la mère de l'une et le père de l'autre présidèrent aux destinées conjugales de leurs enfans; mais ils ne vécurent point assez pour voir s'évanouir la félicité qu'ils croyaient attachée au foyer domestique des nouveaux époux; dès qu'ils eurent les yeux fermés, dès que leur présence et leurs conseils ne servirent plus de guide et de frein au caractère d'Anatole, celui-ci se laissa par degrés entraîner à son penchant naturel pour la dissipation et pour les plaisirs de son âge: il ne tarda point à s'apercevoir qu'il s'était marié avant que le temps des passions fût venu, et eût, pour ainsi dire, consumé tout ce qui germe de mauvais, de sauvage, dans le

cœur humain, afin d'y planter la sagesse et de la féconder avec les débris de tant de brillantes folies réduites en cendre. Anatole n'avait pas donné de place à sa jeunesse, étouffée entre une enfance que prolongea son éducation austère, et un âge mûr ridiculement précoce que lui fit la condition de mari; cette jeunesse existait pourtant en lui, légère, capricieuse, ardente : elle courait dans ses veines, exaltait son cerveau, se reflétait sans cesse dans sa pensée, se mêlait à toutes ses actions, semblable à la sève du printemps qui monte des racines dans le tronc de l'arbre, et se répand de branche en branche pour jaillir en bourgeons et en feuillages; enfin, la jeunesse fit irruption; Anatole cessa de lutter contre ses goûts, et s'y abandonna bientôt avec complaisance : il négligea sa femme, il eut des maîtresses, il ne porta plus qu'avec ennui le fardeau du ménage.

A l'ennui succéda l'impatience, à l'impatience une résignation souffrante et désespérée. Soir et matin, il se répétait, gémissant tout bas, que la plus sotte condition pour un homme jeune, c'est le mariage qui le façonne de bonne heure à la vieillesse en lui prêtant des habitudes, ces rides morales que chaque jour creuse davantage; il se disait à lui-même qu'il était désormais perdu pour la société des femmes, pour la camaraderie des jeunes gens, pour les récréations vives, bruyantes et aventureuses, pour les dîners de garçons, pour les amours de passage; il s'avouait tristement que son titre d'époux le reléguait dans la catégorie des vieux qui n'ont pas de plus chères distractions que leur partie de wisk et leur tabatière; il se figurait même qu'il ne pouvait faire un pas dans le monde sans être trahi par le bruit des chaînes qu'il essayait en vain d'oublier : alors il eût donné la moitié des jours qui lui restaient, pour racheter sa liberté, pour sortir du moins de la prison matrimoniale, et pour n'y rentrer qu'après avoir lassé son imagination et son corps à voir du pays, à recueillir des sensations, et à préparer des souvenirs pour le coin du feu de l'arrière-saison. La loi du divorce, qui subsiste inutile dans le répertoire de nos lois, était encore à l'usage de l'an de grace 1811.

Anatole de Brioude n'avait pas d'enfant, et ce lien du mariage, le dernier et le plus difficile à rompre, ne le retenait point par les fibres délicates de l'affection paternelle : il eût donc accepté avec

joie une occasion de divorce, pourvu qu'elle ne fût pas trop éclatante ni trop sensible à la pauvre Emma, qui préférait ses souffrances d'épouse délaissée au coup mortel d'une séparation décisive. Anatole comprenait bien qu'il ne l'amènerait pas à ce *consentement mutuel*, prévu et dirigé par les législateurs de manière à satisfaire les deux parties en litige, et à leur rendre une individualité à peu près complète après un an d'épreuves, de déclarations, de procès-verbaux, de représentations et de supplice; d'ailleurs, Anatole n'avait pas atteint l'âge de vingt-cinq ans, à partir duquel cette espèce de divorce était licite moyennant des frais et des embarras tels, que les gens ennemis des formalités de la justice se contentaient d'une rupture à l'amiable sous seing-privé, et que les personnes peu favorisées de la fortune se trouvaient exclues du bénéfice de la loi. Enfin, Anatole, sachant que sa femme ne consentirait jamais au divorce et ne le demanderait pas à plus forte raison, se voyait réduit à l'attendre d'une *cause déterminée*, adultère, excès, sévices ou injures graves, et il jugeait bien, à son grand regret, que la malheureuse femme ne lui fournirait jamais aucun fait de cette nature, capable d'appuyer une demande en divorce.

Le fonds du caractère d'Anatole était une faiblesse ou seulement une mollesse de principes, qui subissait presque sans débat l'impérieuse nécessité de la circonstance, l'influence immédiate de l'exemple, et l'action plus lente des conseils bons ou mauvais; il n'avait pas songé à se munir de convictions, ces armes défensives qui doivent être assez bien trempées pour résister au choc d'un évènement et d'une opinion; il n'aurait pu dompter par la réflexion les déréglemens de son esprit, ni étendre par l'étude les facultés de son intelligence, ni se soustraire aux inspirations de sa frivolité ignorante et présomptueuse : tout en lui était incertain, chancelant, puéril, variable; il fléchissait au moindre poids; il succombait à la moindre attaque; il connaissait si bien son défaut de solidité et de constance, qu'il évitait toute contradiction et qu'il imitait ces généraux dont le génie consiste à fuir toujours la bataille, et dont les plus belles campagnes ne sont qu'une succession de retraites adroites; voilà pourquoi il n'avait pas osé entamer devant sa femme la question du divorce, dans la crainte d'être dissuadé d'y recourir,

comme il en nourrissait secrètement l'intention, surtout depuis qu'il était tombé à la merci de Mme de Manigaud, jolie coquette placée, par sa position de fortune et par le rang de son mari, au plus haut degré de l'échelle sociale, mais descendue au plus bas par le scandale de sa conduite et d'un divorce obtenu contre elle à la suite d'une aventure qui avait fait l'entretien de tout Paris.

Emma de Brioude ne justifiait aucunement par ses défauts personnels l'éloignement, prêt à dégénérer en aversion, que son mari avait pour elle et lui témoignait avec une réserve méritoire; mais elle n'avait pas non plus en soi ces qualités et ces agrémens qui parviennent à fixer les soins et les menus détails de l'amour aux pieds d'une femme long-temps après que l'amour l'a quittée. Emma était cependant assez bien pourvue des avantages de la beauté et de la grace, pour être sûre de plaire du premier coup d'œil à tout autre que son mari; grande et bien faite, blanche de teint, agréable de figure, avec des yeux bleus au regard tendre, avec des cheveux châtains au reflet doré, avec une physionomie douce et mélancolique, elle attirait d'abord les désirs et les hommages de quiconque la rencontrait dans un salon, la remarquait rêveuse et poétique, l'idéalisait ensuite par le souvenir, et souhaitait de la connaître par de plus intimes relations : cette impression favorable que produisait sa vue à de rares intervalles, se fût rapidement évanouie en un commerce de tous les jours, et le prestige eût été détruit par l'uniformité, par l'ennui. Emma manquait de ressort dans le caractère comme dans l'esprit; elle ne savait ni prendre une résolution, ni s'y cramponner quand elle l'avait prise, ni la mettre de côté quand elle aurait pu en adopter une meilleure; toute sa persévérance se bornait à une tristesse à peu près chronique, dont l'abandon d'Anatole était l'origine, et qui suivait les variations d'un thermomètre invisible que ne dirigeaient pas exclusivement les infidélités et autres peccadilles du mari.

Cette tristesse avait son siége dans le système nerveux, et ne s'échappait guère qu'en larmes continuelles, tantôt distillées goutte à goutte, tantôt débordant à flots; ses redoublemens étaient causés quelquefois par un léger incident qui ajoutait à l'amertume de la vie habituelle; mais plus souvent une sorte d'instinct, de pressentiment confus, remuait jusqu'au fond la source cachée de ces cha-

grins d'intérieur, et en faisait jaillir des torrens de pleurs, des orages de soupirs, des éclairs de reproches et de désespoir. Cependant l'état ordinaire d'Emma était une mélancolie normale, silencieuse, larmoyante, résignée : Anatole avait beau déserter la compagnie de sa femme pour celle de sa maîtresse, passer des jours entiers dehors et même une partie des nuits, recevoir des billets parfumés qui accusaient son inconstance, revenir au logis après une orgie que révélaient son haleine vineuse et ses habits imprégnés de tabac, épancher en paroles dures son humeur aigrie par d'artificieuses manœuvres, se plaindre à demi-voix de la gêne qu'il s'était imposée si maladroitement, maudire indirectement le mariage et ses fatales exigences, Emma ne paraissait pas l'entendre ni le juger, ni lui répondre; elle poussait la délicatesse jusqu'à se défendre de le regarder, pour qu'il ne vît pas dans ce regard une réprimande ou bien une muette inquisition; mais elle baissait la tête et pleurait, en affectant d'être tout occupée d'un travail d'aiguille qu'elle n'interrompait jamais. Alors Anatole se sentait touché de cette douceur, de cette patience, de cette affliction; il ne retrouvait plus d'amour pour elle, mais de la pitié, et quoiqu'il se dît à part soi qu'une femme éplorée était un spectacle pénible à voir, que sa maison n'avait nul attrait pour le retenir vis-à-vis de ces armes perpétuelles, que son sort serait plus heureux dans une solitude tranquille et insouciante, que le divorce terminerait peut-être deux souffrances de différente espèce engendrées par le même mal, il s'efforçait de distraire Emma et de la consoler en l'entretenant de choses étrangères au sujet de leurs pensées, en l'invitant à faire de la toilette, à voir du monde, à se mettre en fête, à chercher du plaisir par tous les moyens que lui offraient l'argent et la jeunesse.

Emma était reconnaissante de l'intérêt amical que son mari lui montrait ainsi avec d'involontaires bâillemens, des mouvemens de dépit et des haussemens d'épaules; mais sa gratitude ne savait pas emprunter une allure plus vive et plus divertissante que sa tristesse : coutumière elle souriait sans tarir ses pleurs et sans quitter son air de deuil monotone; en ce moment, elle se persuadait aisément qu'Anatole l'aimait et n'avait jamais aimé qu'elle, mais sa confiance était inerte, fatigante, chagrine, plus encore que sa

jalousie qui s'animait parfois en sanglots et en lamentations : elle ne changeait rien à son genre de vie, elle ne semblait ni plus gaie ni plus heureuse, jusqu'à ce que les soupçons, les regrets et les larmes abondantes eussent recommencé dans l'isolement où la laissait volontiers Anatole. Celui-ci prenait à charge cette existence, de jour en jour plus lourde, plus nauséabonde, plus intempestive, et pour l'alléger, faute de pouvoir s'y soustraire entièrement, il la fuyait, il l'oubliait, en passant la meilleure partie de son temps auprès de M[me] de Manigaud qui aurait bien voulu s'emparer de lui tout-à-fait à la faveur d'un divorce que ce faible époux désirait autant qu'elle et ne savait comment obtenir par un moyen honnête. Anatole, cependant, avait promis souvent à sa maîtresse de lui sacrifier la femme légitime qu'il n'aimait plus.

— Anatole, lui dit Emma en se faisant violence pour arrêter ses larmes, vous ne sortez donc pas ce soir?

— Non, répondit-il sèchement sans relever ses yeux abaissés sur les tisons à demi éteints.

— Ne sortirez-vous pas? reprit-elle après un moment de silence employé à se consulter tout bas.

— Que vous importe? voudriez-vous donc m'empêcher de sortir, si telle était ma fantaisie? ajouta-t-il avec humeur en se redressant d'un air révolté.

— O mon Dieu! Anatole, vous êtes libre de faire ce qui vous plait; mais cependant....

— Ensuite? répliqua-t-il d'un ton bourru. Voilà le charme du mariage, des querelles, puis des larmes! et des larmes sans raison, sans fin!

— Hélas! est-ce que je vous ai jamais querellé, Anatole? dit-elle en pleurant.

— Vraiment, j'aurais préféré que vous me querellassiez, madame; car je ne l'eusse pas long-temps souffert, et au lieu de la position fausse dans laquelle nous nous trouvons, une bonne séparation nous en eût tirés pour nous rendre à l'un et à l'autre une liberté que nous avons si sottement perdue! mais si vous ne me faites pas de querelle, du moins bruyante et acharnée, vous ne me laissez guère de répit avec vos pleurs qui coulent d'une source intarissable et qui n'ont pas le sens commun.

— Ce n'est pas ma faute, Anatole, si vous me donnez tant de sujets de pleurer !

— Vous avouez donc que vous êtes malheureuse, madame?

— Je ne dis pas cela, dit-elle en sanglottant, mais il me semble qu'il ne dépendrait que de vous que je fusse plus heureuse.

— Ainsi vous déclarez que vous seriez bien aise si quelque circonstance fortuite nous séparait pour le reste de nos jours ; oh ! vous l'avez dit !

— Je ne l'ai jamais pensé, Anatole, et malgré l'abandon où vous me laissez, malgré votre changement à mon égard, malgré des torts que je ne demandais qu'à ignorer....

— Quels torts ! s'écria M. de Brioude en rougissant et en s'agitant pour feindre l'indignation d'un innocent qu'on accuse. Je suis curieux de les apprendre de vous.

— N'en parlons plus, Anatole, je les oublie, je les oublierai, et je vous supplie de ne pas vous apercevoir des larmes que je m'efforce de vous cacher.

—Au contraire, Emma, parlons de mes torts, interrompit-il, persuadé que les récriminations de sa femme se borneraient à des soupçons vagues ; je vous défie de trouver un seul fait....

— Vous savez trop que je ne cherche pas à me convaincre et que je vous aime encore assez pour vous défendre même contre les apparences les plus fortes....

— Vous m'aimez? vous m'aimez ! Ne plaisantons pas, je vous prie, et querellez-moi pour tout de bon, plutôt que d'avoir l'air de me pardonner ; querellez-moi avec des menaces et des injures, afin que je puisse me fâcher aussi pour tout de bon et vous traiter sans pitié. Parbleu ! madame, vous me direz mes torts, ou je ne vous reverrai de ma vie !

— Ce que j'en fais est seulement pour vous obéir, dit-elle en prenant une lettre dans sa corbeille à tapisserie et en la baignant de larmes ; mais je vous avertis que je ne crois pas un mot de ces infamies et que j'ai dans le cœur un attachement pour vous, capable de vous excuser encore, lors même que cette femme aurait dit vrai.

— Je l'avais prévu, répondit Anatole en s'emparant de la lettre : votre curiosité, votre imprudence, ont passé les bornes ! Madame, le temps est venu de nous séparer !

Emma joignit les mains et pleura en silence sans quitter des yeux son mari qui avait ouvert la lettre et qui la lisait au milieu d'un chaos d'émotions diverses et de projets contradictoires; car au premier coup d'œil, il avait reconnu l'écriture de ce billet qu'il hésitait à juger utile ou funeste, odieux ou louable, lâche ou généreux. L'épître était ainsi conçue :

« La léthargie de l'ame est mortelle comme la léthargie du corps: vous pourriez vivre, madame, et vous languissez dans une erreur qui emporte et annihile vos plus belles années. C'est une amie qui veut vous tendre la main pour vous aider à remonter de l'abîme où vous êtes plongée. Une étrangère a le droit de prendre le titre d'amie quand elle remplit les conditions de ce rôle qu'inspire souvent un dévouement spontané. Votre mari ne vous aime pas, madame, sachez-le bien; la réserve qu'il se prescrit dans les rapports encore subsistans entre vous deux n'est que de la dissimulation qui vous outrage et qui n'offense pas moins la personne qu'il aime. Comment pouvez-vous supporter cette conduite de sa part? Comment, vous jeune et agréable, vous pourvue de tous les dons du cœur et de l'esprit, consentez-vous à subir un partage que vous devez au moins soupçonner? tant d'hommes distingués seraient fiers de coopérer à votre consolation! tant de cœurs impatiens voleraient à la rencontre du vôtre! Anatole aime Mme de Manigaud, qui est assurément digne d'un amour plus exclusif et plus énergique que le sien; Mme de Manigaud a pourtant la faiblesse d'aimer M. de Brioude, dans l'espoir qu'il sentira enfin l'inconvenance de sa position et qu'il optera entre sa femme et sa maîtresse. Je ne vous cache pas que la dernière aura certainement l'avantage dans une pareille lutte qui est au moment de se terminer; car Mme de Manigaud a expressément ordonné à son amant qu'il se mît en mesure de divorcer. N'est-ce pas la seule chance de salut et de bonheur pour vous, madame, vous trahie, vous abandonnée, vous sacrifiée? Je présume donc que vous entendrez les conseils d'une amie qui se découvrira quelque jour quand elle aura vu votre repos assuré par une séparation que les circonstances exigent impérieusement. Je vous engage à ne point attendre que M. de Brioude demande le divorce contre vous, et à le prévenir par une demande qui l'étonnera de votre part, qui le punira en blessant son amour-

propre au vif. Les hommes sont toujours surpris et honteux, lorsque les femmes ont le courage de les mépriser. Alors, madame, vous retrouverez le calme du cœur qu'un ingrat vous a enlevé depuis plusieurs années, et vous n'aurez pas même un regret en pensant que ce misérable objet de vos affections vous délaissait sans cesse pour passer entre les bras d'une autre femme. Dans le cas où vous désireriez des preuves certaines, pour vous décider à un divorce qui est devenu indispensable des deux côtés, la personne qui vous écrit cette lettre offre de vous montrer votre mari avec sa maîtresse et de vous faire entendre les vœux qu'il forme pour un prompt divorce. D'après ces avis dictés par le véritable intérêt que je vous porte, je suppose que vous serez bientôt séparée d'un perfide époux et que vous ne le disputerez plus à la femme qu'il vous préfère ouvertement. Excusez mon indiscrétion en faveur du motif qui m'a mis la plume à la main. »

— Eh bien! Anatole, que vous semble de cette lettre anonyme? lui dit Mme de Brioude lorsqu'elle le vit, tout pâle de cette lecture imprévue, froisser et déchirer le papier.

— C'est à vous plutôt que j'adresserai une semblable question? répondit Anatole, flottant dans une indécision qui se préparait tantôt à démentir la lettre, tantôt à renchérir sur elle.

— Les lettres anonymes sont des armes empoisonnées, dit Emma en sanglotant; mais on peut échapper aux blessures qu'elles font en n'y ajoutant aucunement foi.

— Ainsi vous ne croyez pas que je songe à divorcer, que j'aime une autre que vous, que je ne vous aime plus, que j'attends une occasion pour vous quitter...?

— Non, non, Anatole, je ne le crois pas! s'écria-t-elle fondant en larmes et repoussant de toutes ses forces un soupçon qui lui traversa le cœur; je ne le croirai jamais!

— Et s'il arrivait pourtant que cette lettre contînt la vérité? dit Anatole qui avançait pas à pas dans l'explication définitive où il tendait : si je voulais divorcer?

— Oh! vous ne le voudrez pas, vous ne voudrez pas me faire mourir de chagrin! reprit-elle avec plus de vivacité et plus de fermeté qu'elle n'en montrait ordinairement.

— Sans doute, je ne veux pas vous faire mourir, repartit M. de

Brioude affaibli dans sa résolution par la résistance qu'il rencontrait; mais ne consentirez-vous pas à divorcer?

— Moi! interrompit-elle en le regardant fixement avec un air de doute et de stupeur; moi, consentir à un divorce! Eh! pourquoi divorcerais-je?

— Puisque nous vivons en mauvaise intelligence, dit Anatole qui s'enhardissait par l'étonnement silencieux de sa femme, puisque vous vous consumez dans les larmes, puisque je ne vous aime plus, puisque j'en aime une autre, puisque je vous trompe, puisque cette lettre enfin vous le conseille avec tant de sagesse...

— Ne plaisantez pas de la sorte, Anatole, interrompit Emma en essuyant ses pleurs et en faisant un effort extraordinaire sur elle-même; ô mon ami, cette abominable lettre est un piége dans lequel je ne tomberai pas. Mais je vous en conjure, Anatole, épargnez-moi des railleries aussi cruelles, qui ne m'abusent point un moment, quoiqu'elles brisent mon ame!

On sonna : c'était une visite. Mme de Brioude eut le temps d'effacer les traces des larmes sur ses joues et de se faire un maintien avec sa broderie où elle piquait lentement son aiguille; Anatole prit les pincettes et s'occupa de reconstruire le feu, pendant qu'on annonçait M. de La Turbinière, un de ses voisins, un vieil ami qu'il avait hérité de son père et qu'il fréquentait avec autant de plaisir que si leur âge eût été moins différent. M. de La Turbinière était encore jeune d'idées, nonobstant ses cheveux blancs, et recherchait la société des jeunes gens, dans laquelle il n'était pas déplacé à cause de sa gaieté et de son égalité d'humeur. Il avait plus de cinquante ans. Il n'affectait pas néanmoins, dans son habillement et dans son genre de vie, une ridicule imitation de la jeunesse; il se contentait d'être vêtu proprement, de porter du linge bien blanc, d'avoir des souliers bien cirés, une coiffure bien soignée; mais il se sentait si vert d'esprit, qu'il appréciait peu la maturité de ses contemporains et se trouvait embarrassé avec des têtes blanches comme la sienne; il était encore capable de bien des enfantillages, car il tenait à honneur de passer pour un des plus ingénieux *mystificateurs* de la capitale.

Depuis que la *mystification* avait été inventée au milieu du XVIIIe siècle pour divertir la cour et les favorites de Louis XV aux

dépens du *petit* Poinsinet, cet art burlesque s'était perfectionné et répandu dans la meilleure compagnie qui en raffolait; la mystification, loin d'émigrer avec les grands seigneurs et les petits soupers, avait fondé en France sous le Directoire une nombreuse secte de gens de bonne volonté toujours prêts à s'amuser avec le prochain et à son préjudice en exécutant à la lettre l'axiome fameux : *Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.* Mais comme il n'y a pas beaucoup de mérite à prendre un sot pour plastron, les mystificateurs en titre s'attaquaient de front aux personnes qui, par leur rang, leur caractère, leur aspect, prêtaient le moins à ces malices en actions ou en paroles, dont la *galerie* applaudissait la finesse et le succès. Cette mode, qui durait depuis douze ou quinze ans avec des redoublemens de ferveur dans le public, avait tellement pénétré dans les mœurs qu'on n'osait pas faire un mauvais parti aux mystificateurs ni user à leur égard de représailles brutales : un cri de réprobation se fût élevé contre quiconque eût appelé en duel ou même admonesté un de ces bouffons de salon à qui tout était permis comme aux anciens fous attachés d'office à la maison des rois et des princes. Cependant ces Triboulet de l'empire, qui avaient droit d'entrée dans toutes les fêtes et couvert mis à toutes les tables, n'arboraient pour insignes de leur profession, ni marotte, ni bonnet à oreilles d'âne.

M. de La Turbinière exerçait ce singulier métier avec une certaine dose d'imagination et d'habileté; mais l'habitude s'était si bien enracinée chez lui, que, faute d'avoir un sujet présent de mystification, il se tournait lui-même en ridicule, presque machinalement. Ce champion, toujours armé et toujours en guerre contre tout le monde, ne se figurait pas que les coups qu'il portait en aveugle eussent le moindre danger : c'est pourquoi il les réitérait souvent avec une impitoyable barbarie. Si l'inviolabilité de son personnage ne l'eût préservé des conséquences de sa malignité, il aurait vingt fois couru risque de la vie, tant il frappait juste et fort sur ses meilleurs amis. Ce mystificateur s'était étrangement mystifié, en épousant à cinquante ans une femme de seize, la plus nulle, la plus insignifiante, la plus ennuyeuse qui fût sortie de la côte d'Adam, comme il le disait en ajoutant que Dieu, pour cette pauvre création, s'était reposé sur l'imprudence d'un mari; cette

femme n'avait rien changé au train de vie du mystificateur, puisqu'elle restait somnolente et insouciante à la maison, pendant que M. de La Turbinière, choyé, caressé, adulé, suffisait à peine aux dîners qu'on lui donnait, aux invitations dont on l'accablait, aux aimables surprises qu'on lui réservait. En outre, Mme de La Turbinière ne rachetait pas son peu de mérite par les charmes de la figure, et son mari, qui ne l'avait pas épousée les yeux fermés, faisait ce singulier éloge du visage disgracieux qu'il trouvait le soir sur l'oreiller conjugal :

— J'ai cherché le solide dans le choix d'une femme : la beauté passe, mais la laideur reste, la laideur dure toujours !

Mme de Brioude le vit entrer souriant avec un air patelin et une voix doucereuse; elle tressaillit malgré elle, comme si cet abord avenant et ces démonstrations câlines fussent le prélude de quelque méchanceté, le mystificateur tenant de la nature du chat et cachant ses griffes sous sa pate de velours. Elle était d'un caractère trop sombre et trop tranquille pour faire grand cas de l'habileté malicieuse de M. de La Turbinière, qu'elle craignait et fuyait toujours, ne se croyant pas à l'abri d'une perfidie de cet impitoyable bourreau. Mais Anatole, sur qui le mystificateur n'avait pas encore fait tomber sa férule, s'amusait volontiers des pasquinades dans lesquelles il ne se trouvait pas personnellement intéressé; il rencontrait souvent à table M. de La Turbinière dans les déjeuners et dîners de garçons; il prenait volontiers sa part des facéties que le vin et l'émulation inspiraient à ce plaisant convive; d'ailleurs M. de La Turbinière figurait parmi les habitués du salon et de la salle à manger de Mme de Manigaud : c'était là le théâtre le plus ordinaire de ses mystifications.

— Bonsoir au cher voisin ! dit-il en pirouettant après lui avoir frappé sur l'épaule avec une familiarité de grand seigneur. Madame, je ne vous présente pas mes respects, parce qu'ils sont si vieux et si usés que personne n'en veut plus. Jeune homme, ajouta-t-il d'un ton déclamatoire, mon cher Anatole, vous me faites de la peine, une peine inexprimable !

— Pourquoi? reprit M. de Brioude en ouvrant des yeux étonnés, pendant qu'Emma suspendait son travail dans l'attente de quelque grave reproche adressé à son mari.

— Oh! vous me désespérez, mon ami, répliqua M. de La Turbinière en s'installant, les jambes étendues et la tête renversée, dans un fauteuil; vous me ferez mourir de chagrin!

— Que je meure moi-même, si je comprends vos lamentations! Dites-nous ce dont il s'agit? accouchez donc enfin!

— Bon! voilà le grand mot lâché; mais c'est à madame qu'il faut s'adresser pour qu'elle y fasse honneur. Parole la plus sacrée, vous m'affligez!

— Je vous afflige, je vous désespère, je vous fais de la peine! s'écria M. de Brioude impatienté. C'est de l'hébreu pour moi et pour ma femme.

— Savez-vous bien, madame, que c'est une trahison? répartit le mystificateur, qui, croisant les bras et hochant la tête, se tourna vers Mme de Brioude et la considéra de manière à l'émouvoir.

— Une trahison! répéta Anatole, intrigué de cette interpellation qui avait fait rougir et embarrassait visiblement sa femme; quelle trahison?

— Une trahison abominable dont vous devriez être bien honteux, mon très cher; une trahison qui ne mettra pas les rieurs de votre côté; une trahison que je voudrais exprimer en termes honnêtes...

— Morbleu! expliquez-vous, monsieur de La Turbinière? interrompit Anatole, qui commenta en mari l'embarras de Mme de Brioude et arrêta soudain sa pensée sur un malheur qu'il n'avait jamais prévu dans son ménage.

— Plaît-il? demanda le plaisantin en jouissant avec un sang-froid imperturbable du trouble d'amour-propre soulevé dans l'ame d'Anatole.

— Je veux connaître cette trahison, monsieur, dit M. de Brioude tremblant de colère et menaçant du regard l'innocente Emma; j'ai besoin de la connaître, entendez-vous?

— Parole la plus sacrée! cela s'appelle de la grandeur d'ame, de la magnanimité, de l'héroïsme! Vous avez raison, mon cher; je vous approuve; je vous en estime davantage.

— Ah! monsieur de La Turbinière, murmura-t-il prêt à éclater, vous ne me refuserez pas la fin de votre confidence, qui m'intéresse plus que vous ne pensez : je ne suis pas jaloux, mais...

— Mais vous pourriez le devenir : c'est comme moi, mon cher.

Hélas! lorsqu'on devient jaloux, on ne tarde pas à être autre chose... En usez-vous? ajouta-t-il en offrant sa tabatière ouverte.

— Monsieur, je vous prie de cesser vos réticences, qui chagrinent M. de Brioude, dit Emma remarquant avec anxiété l'impatience et les soupçons de son mari.

— Je suis tout au service des dames, répondit galamment M. de La Turbinière; et je ne garderai pas plus long-temps le silence sur la trahison que je vous reproche : vous ne faites pas d'enfant!

— La Turbinière! s'écria M. de Brioude, mécontent d'avoir mal interprété les doléances du mystificateur, qui savait mieux que personne la situation respective des deux époux.

— Oui, mon bien cher, j'ai lâché le grand mot, car j'aime les enfans, j'aime les baptêmes et les dragées. Si j'étais Sa Majesté l'empereur, ou bien *le Fidèle Berger* de la rue des Lombards, je condamnerais au divorce et mettrais dos à dos les ménages qui ne feraient pas lignée : il faut des soldats pour la guerre et des parrains pour les confiseurs.

— Bah! répliqua M. de Brioude, qui se crut capable de soutenir l'assaut du mystificateur, et qui ne lui pardonna pas ce coup de langue porté dans le vif de l'amour-propre: vous seriez le premier démarié, mon cher monsieur de La Turbinière; car vous prouvez que les gens d'esprit, comme dit la comédie, *ont fort peu de talent pour créer leurs semblables.*

— Hélas! je me déclare ignorantissime sur ce chapitre, reprit M. de La Turbinière avec un front d'airain; aussi me suis-je récusé de fort bonne grace en abdiquant, car je ne faisais que des mystifications.

— Toujours des mystifications, monsieur de La Turbinière!

— En vérité, je voudrais être ce que vous n'êtes pas, répartit le mystificateur dont l'assurance effrontée augmentait à mesure qu'il osait davantage.

— Allons donc! vous voyez les choses à travers la mousse du champagne, dit Anatole, qui ne se sentait pas cuirassé de la même philosophie et qui était contrarié d'un pareil entretien devant sa femme.

— Parole la plus sacrée! reprit M. de La Turbinière, armé d'un cynisme révoltant que tempérait une feinte bonhomie : j'ai eu le

courage d'examiner le revers de la médaille. Croyez-moi, mon très cher, les choses sont plus effrayantes de loin que de près, et souvent le monde fait fi des meilleurs plats. Mais, en revanche, on ne trouve pas toujours ce que l'on cherche.

— Certes, voici la plus hardie mystification que je sache, dit Anatole, qui pensa pour la première fois qu'il n'était pas lui-même à l'abri du sort traditionnel des maris. Vous êtes philosophe?

— Je ne suis rien encore, par malheur! répliqua l'invulnérable mystificateur en affectant dans sa contenance un regret impudent, qu'Anatole ne se résignait pas à partager pour son propre compte. Écoutez-moi, mon cher : à mon âge, ne serait-il pas fort agréable d'avoir chez soi de la société, des jeunes gens distingués, comme vous? Or, ce n'est pas ma tête blanche qui peut attirer des partners pour mon piquet ou pour ma conversation; je fais peu de cas des vieux, tel que vous me voyez, et je saurais gré à une femme de me ménager un petit cercle de bons amis.

— Monsieur de La Turbinière! interrompit Anatole, qui, malgré sa conduite relâchée, repoussait les principes désorganisateurs du mariage que ce vieillard énonçait avec une candeur patriarcale; je ne doute pas que tout ce que vous avancez ne soit une très spirituelle, mais très dangereuse mystification.

— Pas du tout, mon cher; je vous parle le cœur sur la main. Croiriez-vous que Mme de La Turbinière ne veut pas mordre à l'hameçon, quoi que je fasse? J'ai beau lui répéter tous les jours que je ne vaux plus rien, que je serais enchanté de la voir se divertir, que les jeunes gens sont aimables; eh bien! elle fait la sourde oreille par esprit de contradiction. Elle est d'une fidélité déplorable, elle s'ennuie avec une vertu ridicule; elle mourra vierge et martyre, parole la plus sacrée! Cela me consterne, car je l'aime, cette pauvre victime! Qu'en pense madame de Brioude?

— Mme de Brioude serait plus surprise de votre langage, monsieur, si elle pouvait oublier ce que vous êtes, répartit Anatole que cet excès d'immoralité rendit presque rigoureux en morale. Je comprends qu'on divorce, quand il y a incompatibilité d'humeurs entre les époux; mais je ne comprendrai jamais qu'un mari tolère, bien plus, souhaite son déshonneur.

— Bravo, cher ami! s'écria le mystificateur, prenant le contre-

pied de la thèse qu'il venait de soutenir en faveur de la liberté illimitée des femmes mariées. Scipion l'Africain et la chaste Lucrèce n'auraient pas mieux résisté à mes conseils tentateurs. Vous méritez d'avoir le modèle des épouses, vous le modèle des maris. Le diable sera bien fin qui vous fera les cornes ! Oui, madame, vous avez un excellent mari, que j'admire comme un héros de continence, de sagesse, d'austérité. Quel malheur que la race ne s'en perpétue pas ! Nous sommes, nous autres, des marauds auprès d'un tel mari. Parole la plus sacrée ! ce serait conscience que de le tromper, entendez-vous, madame ? car vous n'auriez pas beau jeu avec lui...

— Morbleu, monsieur, faites-moi grace des éloges ! interrompit Anatole, qui ne fut pas la dupe de cette ironie dite avec une perfide naïveté.

— Monsieur, reprit Mme de Brioude, empruntant à sa situation de femme offensée cette dignité de ton et de visage que son sexe emploie toujours à propos, quelles que soient les noirceurs auxquelles on ait recours pour semer la mésintelligence entre M. de Brioude et moi, je ne perdrai pas la confiance que j'ai mise en lui, et je ne dévierai pas de la ligne de mes devoirs.

— Sublime ! s'écria M. de La Turbinière, que cette brusque apostrophe déconcertait et qui feignit l'enthousiasme pour cacher son embarras. Épouse sensible et courageuse, que la chaîne de l'hymen te soit légère !.... Mon cher, ajouta-t-il d'un accent moins théâtral, la confiance qu'on vous accorde à juste titre vous permettra sans doute de venir cette nuit au bal de l'Opéra ?

— Moi ! dit en rougissant Anatole, qui s'était mis dans une position trop morale pour ne paraître pas indifférent à un plaisir que Mme de Brioude ne partagerait pas. J'aime mieux dormir.

— Comment, mon cher, dormir ! Vous parlez comme un bonnetier. Le bal du Lundi-gras est le plus beau de tous, et la cour ira. Emmenez-y madame ?

— Non, monsieur, dit Emma sans ostentation de pruderie, je préfère rester chez moi ; mais M. de Brioude, qui se plaît dans ces sortes de fêtes, vous accompagnera sans doute...

— Je ne m'en soucie pas, reprit Anatole, attristé par ses pensées et ses pressentimens. Cette promenade de masques n'a pas d'attrait pour les gens qui craignent la poussière et les paroles inutiles.

— Vous êtes ce soir d'une humeur doguine, mon très cher! répliqua M. de La Turbinière en se levant, piqué d'avoir mal réussi dans le but de sa visite; je me retire pétrifié et mystifié.

Aussitôt que M. de La Turbinière fut parti, Anatole, qui se repentait déjà d'avoir sacrifié ses plaisirs au misérable amour-propre de passer pour un mari jaloux, donna le bonsoir à sa femme, et eut à subir les remerciemens de celle-ci, toute reconnaissante de l'échec que le bal de l'Opéra venait d'éprouver à cause d'elle. Il échappa le plus vite possible à cette mystification prolongée avec une bonne foi candide, et se renferma dans sa chambre, en maudissant sa femme, le mystificateur et sa propre maladresse; car il avait d'avance projeté d'assister à ce bal, où Mme de Manigaud devait aller peut-être, et où il eût trouvé, dans tous les cas, quelque agréable distraction. Un mouvement de pudeur et de dépit avait pu seul l'engager dans cette voie de pénitence, pour laquelle il ne se sentait aucun penchant, et le faire étourdiment renoncer au parti pris de ne point passer cette nuit-là dans son lit. Il fut tenté d'abord de ne tenir nul compte du mépris qu'il avait affecté à contre-cœur pour le bal masqué; et il s'habilla même afin de s'y rendre ouvertement. Mais pour la première fois depuis son mariage, il s'était préoccupé des représailles que sa femme pourrait exercer contre lui, et de vagues soupçons sur elle avaient survécu aux insinuations goguenardes du mystificateur : il se figura bientôt, à force de creuser sa préoccupation, que Mme de Brioude cachait le véritable sujet de ses larmes, et couvait au fond de sa mélancolie inexplicable un amour adultère, plus ou moins éloigné de son but; alors le fantôme du déshonneur, tel qu'il l'entrevoyait à travers le préjugé social, se dressa devant lui et le glaça d'effroi. Il avait souvent arrêté son esprit sur les chances et les conséquences d'un divorce réclamé et approuvé par les deux parties intéressées; mais il s'était jusque-là abstenu de toute prévision relative à une faute qu'il jugeait légère de sa part, impardonnable chez sa femme. Il se reprocha donc de n'avoir point assez ménagé les apparences à l'égard de Mme de Bioude, et de s'être imprudemment exposé à la peine du talion. Il ne se promit pas de retrancher rien à ses habitudes, ni d'être aussi sévère pour lui, qu'il voulait le devenir pour Emma; il résolut seulement de mettre dans sa façon d'agir plus de circonspection et de fermer les yeux de sa femme aux

exemples de dissipation qu'il lui avait donnés. Ainsi, de ce moment, il se félicita d'avoir paru fort insouciant du bal de l'Opéra, et crut devoir en faire bon marché pour exiger davantage de Mme de Brioude dans une autre occasion. Ce n'était pas un retour d'affection conjugale, produit par le remords, mais une terreur panique des périls auxquels un mari est exposé, et qu'il avait bravés pendant quatre années sans y songer; périls si redoutables pour lui, qu'il n'eût pas voulu d'un divorce acheté à ce prix.

Pendant qu'il se livrait à ces appréhensions imaginaires, sans toutefois se décider à se mettre au lit, on lui apporta un billet de Mme de Manigaud, lequel ne contenait que deux lignes : « Venez au bal de l'Opéra, sinon je ne vous pardonnerai jamais. » Anatole ne balança plus, et ses craintes de mari s'évanouirent en présence de son impatience d'amant. Néanmoins il ne voulut pas perdre le fruit de la concession qu'il avait faite à sa femme en refusant d'accompagner M. de La Turbinière à ce bal qu'il eût tant regretté de perdre. Il attendit, pour s'y transporter, que tout le monde fût couché et endormi dans la maison. Vers une heure du matin, il prit un passe-partout dont il faisait usage quelquefois, descendit dans le jardin sans éveiller personne, et sortit par une petite porte qui s'ouvrait sur la rue de la Victoire, et qui n'était pas numérotée, la porte-cochère de l'hôtel ayant le numéro 26. Vis-à-vis de l'hôtel, se trouvait la maison de M. de La Turbinière, fermée d'une porte bâtarde sous le numéro impair 25. Quand il fut dehors, il tressaillit involontairement, et se repentit de manquer à sa parole envers sa femme pour obéir à sa maîtresse; puis jetant un coup d'œil derrière lui, il s'arrêta un instant, indécis, à regarder une fenêtre de son hôtel, colorée en rouge sombre par la lueur d'une lampe, que reflétaient les rideaux de soie écarlate : c'était la chambre d'Emma où veillait cette lumière, gardienne de son sommeil. Anatole faillit retourner sur ses pas et céder à l'influence d'une voix secrète qui l'invitait à ne point aller à l'Opéra. Mais le billet mystérieux de Mme de Manigaud l'emporta, et M. de Brioude, avec l'intention de témoigner sa déférence à cet ordre en se montrant au bal, y courut à la hâte, pour en revenir plus tôt. Au moment où il entrait dans le foyer, encombré d'une foule bourdonnante, un domino, qui était placé en embuscade près du grand escalier, s'é-

lança vers lui, le saisit par le bras, et l'entraîna au fond d'un corridor obscur.

— Anatole, ce n'est pas de la sorte que je veux être aimée! lui dit une voix fortement accentuée et aigre de colère, qu'il ne put s'empêcher de comparer à la voix douce et calme d'Emma.

— Vous avez voulu que je vienne ici, et je viens, reprit M. de Brioude avec soumission.

— Vous venez bien tard! répliqua-t-elle aigrement en lui lançant des regards irrités qui jaillissaient du masque comme des éclairs. Il y a une heure que j'attends; mais je vous excuserais si vous n'aviez pas d'autre tort!

— Quel tort? s'écria-t-il, outré de cette injustice, sans savoir encore quelle en était l'origine. Louise, vous êtes bien injuste; je fais tout pour vous plaire, pour vous prouver mon amour.....

— Votre amour, monsieur? je n'y crois plus, interrompit Mme de Manigaud avec emportement.

— Que dites-vous, Louise? m'avez-vous appelé pour m'injurier, pour me désoler?...

— Je vous ai appelé pour vous convaincre de fausseté et pour rompre avec vous!

— Louise, ne raille pas! je t'en conjure, répartit M. de Brioude en lui baisant une main, qu'elle s'efforçait de disputer à ces caresses, que ne refroidissait pas le contact d'un gant parfumé.

— Vraiment! ai-je l'air de plaisanter, monsieur? dit-elle d'un ton plus rude : ceci est une explication, et la dernière sans doute.

— Mon Dieu! on accuse les gens avant de les condamner, et on ne leur défend pas de se disculper.

— Moi, qui vous aime! moi, qui vous ai préféré à tant d'autres, plus dignes d'être aimés! murmura-t-elle en diminuant les intonations de sa voix, qui attirait la curiosité des passans; moi, enfin, qui ai trop long-temps souffert une rivale!

— Une rivale! répéta-t-il stupéfait : eh! qui donc?

— Votre femme! s'écria-t-elle avec un cri de rage.

— Louise, quelqu'un peut vous entendre! parlez plus bas!..... Mon amie, vous savez bien que je n'aime pas celle qui porte mon nom, mais que mon cœur n'a pas choisie?...

— Je sais que vous vous jouez de moi : hier encore, vous me

juriez que le divorce était le plus ardent de vos vœux, que vous étiez impatient de me consacrer votre existence entière, que vous aviez honte des chaînes qui vous chargent, que vous les briseriez si vous ne pouviez parvenir à les détacher.... Ces sermens étaient sur vos lèvres, mais non dans votre cœur!

— Je ne vous comprends pas, Louise? dit en tremblant Anatole, qui ne sentait jamais mieux sa faiblesse que vis-à-vis du caractère despote et violent de Mme de Manigaud.

— M. de La Turbinière m'a raconté ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu!

— Pouvez-vous avoir égard aux sornettes de cet homme?

— Ne vous a-t-il point fait une visite ce soir?

— Eh bien!

— Eh bien! il vous a vu aux genoux de votre femme, plus tendre, plus amoureux auprès d'elle que vous ne fûtes jamais pour moi!

— L'odieux mystificateur!

— Il vous a entendu prodiguer à cette femme mille témoignages d'attachement, lâche!

— C'est un mensonge, une calomnie, vous dis-je, puisque c'est vous seule que j'aime au monde!

— Moi seule! s'écria Mme de Manigaud en dirigeant sur lui deux yeux enflammés comme ceux d'une lionne en fureur; si c'est moi seule que vous aimez, pourquoi vous tant inquiéter des sentimens de votre femme?

— Louise, M. de La Turbinière a une langue de vipère, dit Anatole, qui n'osa plus nier avec la même ténacité.

— M. de la Turbinière du moins n'a aucun intérêt à m'abuser. Voyons si vous le démentirez? N'avez-vous pas, devant lui, donné à cette femme d'admirables conseils de fidélité conjugale.

— Quand cela serait vrai? dit-il en hésitant.

— Si cela est vrai, vous ne m'aimez point comme je dois être aimée, et je suis une folle de vous aimer encore!

— Mon Dieu! que vous importe! reprit Anatole, qui était mal à son aise sur un sujet si délicat.

— Eh quoi! monsieur, est-ce donc là ce que vous m'avez promis? s'écria Mme de Manigaud, qui se croisa les bras et se posa devant lui comme une statue menaçante.

— Que vous ai-je promis? dit-il, déjà bouleversé par cette scène imprévue, qui s'animait par degrés.

— De quitter cette femme, de divorcer? reprit vivement le domino, dont la physionomie devait alors exprimer sous le masque toutes les angoisses de la passion la plus exaltée.

— Je ne demande pas mieux, répliqua M. de Brioude interdit à l'idée des conditions de déshonneur qu'entraînerait peut-être ce divorce.

— Ce n'est pas assez que de l'attendre et de vous y soumettre, il faut le vouloir, il faut l'obtenir par tous les moyens possibles!

— Quels moyens? dit Anatole avec inquiétude, ne sachant ce qu'il répondrait dans le cas où ces moyens répugneraient à sa conscience.

— Les plus prompts, les plus infaillibles sont les meilleurs. En un mot, Anatole, je suis lasse de tolérer un partage offensant, et je vous somme d'opter entre elle et moi.

— Mon choix est fait, Louise! répondit Anatole avec un véritable élan de tendresse, qui toucha Mme de Manigaud et calma sa fureur jalouse.

— Alors hâtez-vous d'en venir à un divorce nécessaire, Anatole; si vous tardez à le réclamer vous-même, on aura bientôt l'audace de l'exiger de vous, pour vous faire affront.

— Je vous atteste, Louise, que je n'ai pas moins d'ardeur que vous pour ce divorce; mais Mme de Brioude s'est prononcée trop explicitement sur ce sujet, pour que j'espère la faire consentir à ce que nous désirons l'un et l'autre.

—Vous êtes plus faible qu'une femme, Anatole! murmura Louise, avec un sourire de dédain.

— Enfin, que puis-je faire? dit-il, tremblant qu'on le lui apprît.

— Tout, pour réussir! s'écria-t-elle d'un ton résolu.

— Vous ne m'ordonnez pas de la tuer? dit-il amèrement.

— Non, mais de rompre les liens qui vous unissent à elle.

— Ils sont rompus de fait, vous ne l'ignorez pas; elle n'est plus ma femme que de nom, et vous seule, Louise, toi seule, mon amie, as hérité de ses droits, de mon amour, de mon dévouement...

— Cependant on la nomme votre femme; vous habitez la même maison, peut-être la même chambre; vous la voyez tous les jours

sans contrainte, sans vous cacher ; vous la menez ouvertement dans le monde, vous ne rougissez pas d'elle, tandis que moi, votre maîtresse, votre femme par le cœur, vous ne venez chez moi qu'en cachette, vous n'osez avouer tout haut les sentimens que vous me jurez tout bas; vous avez honte de moi; vous ne voudriez point que je parusse à votre bras dans une promenade; vous me traitez comme une prostituée qu'on couvre de baisers en secret, qu'on couvrirait de crachats en public! Anatole, cela ne peut durer plus long-temps! Cela va cesser d'une manière ou d'une autre.

— Sans doute, notre position respective a bien des embarras, bien des peines; j'en souffre plus que vous! reprit tristement M. de Brioude en baissant la tête.

— La faute en est à votre malheureuse faiblesse, qui ne sait pas prendre un parti, dit Mme de Manigaud en lui pressant les mains qu'elle appuyait sur son cœur.

— Je ne suis pas si faible qu'on le suppose, et si j'étais décidé à suivre tel ou tel parti, je marcherais jusqu'au bout sans balancer, sans reculer; ce soir encore, j'essayais de préparer ce divorce.

— Ma lettre a donc produit bon effet? interrompit Louise, avec une pétulance qui la trahit elle-même.

— Je soupçonnais bien que c'était vous! dit Anatole, qui ne se fût pas, sans cette indiscrétion, rappelé alors la lettre anonyme dont il avait pourtant deviné l'auteur.

— Je ne m'en cache pas, répliqua-t-elle en dissimulant sa confusion par une fausse franchise, je l'ai fait pour vous rendre service : quel a été le résultat de ma ruse?

— Mme de Brioude a déchiré votre lettre.

— Après l'avoir lue?

— Sans que cette lecture fît la moindre impression sur elle.

— Elle n'a pas pleuré en la lisant?

— Elle pleure toujours, c'est son passe-temps.

— Je suis étonnée qu'elle n'ait pas cherché, sollicité une explication avec vous, objecta Mme de Manigaud en réfléchissant : cette explication, où elle se serait jetée dans un premier mouvement de colère, pouvait amener l'occasion qui vous manque pour une rupture décisive. Mais je ne renonce pas à y arriver tôt ou tard.

— Croyez-moi, Louise, contentons-nous d'être heureux d'in-

telligence, sans témoins, sans confidens; oublions qu'il y a entre nous une personne qui ne peut être un obstacle à notre affection mutuelle, quoique la société lui reconnaisse un titre que mon cœur lui refuse; oublions que la destinée s'oppose à une association que l'amour fonderait sur les ruines d'un mariage; oubliez que je suis marié, j'oublierai que vous l'avez été! Je t'ai donné mon sang, je te donnerais ma vie, Louise, mais je ne puis vous donner ce qui ne m'appartient pas.

— Ces belles paroles, si je les comprends, dit Louise, signifient que vous ne pensez plus à un divorce?

— Ne pouvons-nous pas être heureux sans ce divorce?

— Non, s'écria fièrement Mme de Manigaud, non, du moins quant à moi! je ne veux plus être une maîtresse à qui l'on préfère toujours une femme légitime : je me suis donnée à vous tout entière, Anatole, et je n'accepte pas de partage.

— Que vous êtes cruelle! disait M. de Brioude, qui n'avait plus l'énergie d'une résistance passive. Que faut-il faire?

— Etre homme, vouloir se faire obéir, commencer devant les tribunaux une instance en divorce.

— Du scandale! à quoi bon?

— Eh! voilà ce qui vous arrête!

— Encore une fois, sous quel prétexte?

— Votre volonté.

— Ce n'est pas une raison, aux yeux des juges.

— Eh bien! une autre, l'adultère par exemple!

— L'adultère! répéta M. de Brioude, frémissant de tout son corps. L'adultère, madame!

— Oui, ce motif-là l'emporte toujours auprès des juges, qui sont ordinairement pères de famille.

— Mais elle n'est pas coupable, cette femme! reprit Anatole d'un air suppliant.

— Qui le sait? répartit légèrement Louise.

— Moi, madame! je sais qu'elle ne s'est jamais rendue criminelle! s'écria solennellement M. de Brioude, chez qui se remuèrent à la fois toutes les fibres maritales.

— Etes-vous insensé, Anatole? dit en éclatant de rire Mme de Manigaud, plus surprise encore que fâchée de cet orgueil de mari.

A Dieu ne plaise qu'elle soit criminelle, suivant votre expression tragique!

— Si j'en étais sûr! s'écria Anatole, avec un courroux concentré.

— Vous divorceriez?

— Je l'écraserais sous mes pieds! continua-t-il, en joignant à cette menace une pantomime terrible.

— Ah! reprit Mme de Manigaud en le repoussant, vous l'aimez cette femme! Vous me sacrifiez à elle! vous vous êtes joué de moi, infame! Adieu!

En prononçant ces mots avec une rage mêlée de mépris, Louise s'échappa et se perdit dans la foule, avant qu'Anatole, troublé et chagrin de cette apostrophe, eût la pensée de poursuivre la fugitive et de l'apaiser par une rétractation que l'amour eût arrachée à l'amour-propre conjugal. Quand il essaya de la rejoindre, il s'aperçut avec dépit qu'il ne parviendrait pas à la reconnaître parmi cette cohue de dominos différens de couleurs, mais à peu près semblables d'aspect, sous ces masques également immobiles et mystérieux. Il se promenait lentement dans le foyer, la salle et les corridors de l'Opéra, examinant de près chaque femme masquée qui semblait le remarquer de loin, voyant partout la taille de Mme de Manigaud, entendant partout le froissement de sa robe, écoutant les voix, flairant les parfums : il espérait découvrir le mouchoir ambré de sa maîtresse. Il était si absorbé dans sa minutieuse recherche, qu'il ne répondait pas aux questions qu'on lui adressait au passage; il congédiait même assez brutalement les intrigues qu'on voulait nouer avec lui, et s'isolait tellement au milieu du bal, qu'il ne vit pas M. de La Turbinière passer et repasser accompagné d'un domino qui lui parlait avec feu.

— Hé, hé! dit à M. de Brioude le mystificateur qui vint se placer devant lui, après avoir fait asseoir sur une banquette le domino qu'il conduisait, vous y venez donc, mon cher!

— Ah! c'est vous, M. de La Turbinière! reprit Anatole, qui ne se souvenait plus de ses griefs contre ce malfaisant personnage. Où est-elle?

— Qui? votre femme? répliqua le mystificateur, avec une malicieuse grimace.

— Quel homme! s'écria M. de Brioude, qui faillit s'emporter. Avez vous vu Mme de Manigaud?

— Certes, oui; elle vous cherche, mon très cher.

— Elle me cherche? reprit Anatole, qui, joyeux plutôt qu'étonné, se mit à courir au hasard pour la rencontrer.

— Ne prenez donc pas le mors aux dents, cheval poussif du char de l'hyménée? criait M. de La Turbinière, en s'efforçant d'arrêter cet amant qui ne l'écoutait pas.

— Elle me cherche? répétait-il, en tournant les yeux à droite et à gauche, en se penchant vers tous les dominos. Elle n'est donc plus en colère contre moi!

— Comment se porte Mme de Brioude? dit M. de La Turbinière, en le retenant par le pan de son habit.

— Que voulez-vous dire? répartit brusquement Anatole.

— S'amuse-t-elle beaucoup? continua d'un air confidentiel le mystificateur sournois.

— Elle a peut-être de beaux rêves, puisqu'elle dort!

— Elle dort? reprit M. de La Turbinière, en faisant sonner sa langue au palais et en clignant d'un œil. Elle dort, la pauvre colombe : ne la réveillons pas!

— Je ne comprends pas vos facéties? répondit M. de Brioude, dans l'esprit de qui retentissait le mot d'ordre des infortunes conjugales; je n'ai nulle envie de les comprendre. Bonsoir.

— Bonne nuit, mon cher, et bonne nuit pour madame! dit le mystificateur, en sifflotant de manière à imiter le cri étrange d'un oiseau allégorique.

— Si vous n'étiez pas un mystificateur de profession, reprit Anatole en se contraignant à paraître tranquille, vous n'auriez jamais le loisir de remettre l'épée dans le fourreau.

— Monsieur, croyez-vous que Mme de Brioude ne sait pas que vous êtes ici? dit M. de La Turbinière, qui enfonça son chapeau en avant et prit un visage sinistre.

—Oui, je le crois! répondit M. de Brioude, qui sentait le besoin de se rassurer lui-même, au sujet d'une inquiétude à laquelle M. de La Turbinière avait donné une nouvelle impulsion; je suis même certain que personne, chez moi, ne soupçonne mon absence,

puisque je suis sorti sans lumière, par la petite porte du jardin, et que j'en ai la clé dans ma poche.

— Mon cher, voici Mme de Manigaud qui vous appelle! dit M. de La Turbinière, en profitant de la distraction d'Anatole pour lui enlever cette clé, avec une dextérité de prestidigitateur, qui était le comble de l'art dans les mystifications. Je vous laisse à vos amours, galant mari, et vais tirer les rideaux de Mme de Brioude.

M. de La Turbinière, après cette boutade, armé du passe-partout, à la conquête duquel il s'était si effrontément risqué, alla dans le vestiaire écrire un billet, qu'il rapporta promptement avec la clé à Mme de Manigaud, qui attendait la fin de cette aventure en s'animant à la vengeance contre Anatole et surtout contre Emma, cette rivale qu'elle détestait davantage, depuis qu'on la lui avait préférée. Elle entretint de ses projets le mystificateur, qui se frottait les mains et bondissait d'impatience : il avait trouvé dans la vengeance d'une femme plus de ressources de noire méchanceté que dans sa propre imagination, exercée à concevoir des ruses diaboliques. Cependant il eut un sentiment d'inquiétude sur les suites de ce plan hardi, qui pouvait amener une fâcheuse catastrophe, et il craignit de se voir impliqué dans une intrigue dont il ne sortirait pas sain et sauf.

— Je ne suis qu'un écolier auprès de vous! dit-il à Mme de Manigaud, qui lui avait arraché la lettre des mains, et qui cherchait quelqu'un parmi les hommes circulant autour d'elle : vous avez le feu sacré, parole d'honneur! Je vous rends les armes de la mystification, et je ne demande qu'à servir sous vos ordres comme volontaire. Mais qui chargerez-vous des fonctions de maître des hautes-œuvres?

— Le premier venu, reprit-elle distraitement sans discontinuer son enquête; quelque bon garçon qui n'a pas peur, quelque figure à moustache; nous n'avons ici que l'embarras du choix.

— Mais il pourra de tout cela résulter une affaire désagréable? répliqua La Turbinière; le fait est grave : un flagrant délit! Si j'étais le mari, je ne demanderais pas mon reste et dirais seulement : « Il paraît que je suis de trop ici! » M. Brioude n'est pas comme moi : d'après la profession de foi qu'il faisait ce soir devant sa femme, je le crois capable de tuer les deux complices sur la place.

— Qu'il les tue! s'écria Mme de Manigaud, avec une froide

cruauté: je serai débarrassée de cette femme qui m'importune, que je hais, que je rencontre toujours entre lui et moi!

— Voilà le grand mot lâché! O charmant démon que vous êtes, vous gagnez plus de maris au divorce, que Satan ne gagne d'ames à l'enfer! Quels bons tours vous avez joués à ce pauvre vieux mariage qui ne vous avait rien fait!... Hé, hé! n'est-ce point là le motif de la guerre que vous lui avez déclarée? Mystifié, ce digne mariage, mystifié comme un Beaunais!

— Je vous rejoins dans un moment, dit Mme de Manigaud en lui quittant le bras pour suivre un jeune homme qu'elle avait choisi entre cent: attendez-moi là, pour savoir le succès de mon entreprise?

— Un mot seulement, mon adorable : je ne vous disputerai pas la gloire de votre invention devant Dieu, ni devant les hommes, entendez-vous?

— Oh! vous serez un des témoins! reprit-elle en revenant à M. de La Turbinière.

— Témoin du duel?

— Non, du flagrant délit.

— C'est un peu sérieux pour une mystification, parole d'honneur!

— J'oubliais la clé: donnez-la-moi?

— Ah! la clé, un véritable passe-partout!... je n'y songeais pas plus que vous... Je l'ai mise dans ma poche en écrivant le petit poulet... Diantre! l'aurais-je perdue?

— Perdue! ô ciel! je vous en voudrais toute ma vie, à la mort!

— Ne m'en voulez pas, gracieuse sylphide! car la voici, cette clé qui doit ouvrir la porte à votre protégé. Comment le nommez-vous?

— Je ne connais pas le nom de ce jeune homme.

— J'entends par ce nom-là : le divorce!

Mme de Manigaud, qui n'avait pas quitté des yeux l'inconnu qu'elle se proposait d'employer dans cette audacieuse intrigue, le rejoignit à travers la presse, et lui prit le bras familièrement. C'était un homme largement proportionné et richement étoffé, qui aurait pu, par sa taille et sa carrure, aspirer à la canne de tambour-major, si la fortune militaire ne l'avait élevé, de campagne en campagne, au grade de lieutenant des grenadiers; il portait la tête haute et souriait dans sa moustache en homme sûr de sa valeur intrinsèque.

Néanmoins aucun domino ne venait égayer la promenade du *vainqueur*, qui se rappelait, en manière de consolation, les conquêtes galantes qu'il avait laissées derrière lui; vainement il dévorait du regard tous ces masques noirs, qui devaient lui cacher de si jolis visages; vainement il s'aventurait à glisser quelques agaceries guerrières dans l'oreille de ses voisines: à peine s'il obtenait un coup d'œil ou bien une parole. A cette époque, la société distinguée allait seule au bal de l'Opéra, pour s'y mêler aux gens de cour, et même aux personnes de la famille impériale; un lieutenant en congé, espèce de paysan à demi civilisé par la magie des épaulettes, grand et bien fait, mais gauche dans son assurance, et rustique dans son extérieur, n'avait pas en soi assez de prestige pour exciter la curiosité féminine, ni assez de nouveauté pour évoquer une aventure; car dans ce temps de batailles continuelles, presque tous les hommes appartenant aux armées, une moustache rébarbative n'était pas le gage infaillible des triomphes de boudoir. Les belles dames de Paris commençaient même à se lasser des uniformes les plus brillans, qu'elles partageaient avec tout le beau sexe de l'Europe vaincue, et une illustre princesse donnait l'exemple de cette désertion amoureuse, en remplaçant des maréchaux de France par un comédien. Enfin la tyrannie du sabre cessait dans les salons, en 1811.

— Es-tu brave? dit Mme de Manigaud au lieutenant, ébahi de sentir un petit bras contre le sien.

— Je suis lieutenant au 10e des grenadiers! reprit-il fièrement en s'arrêtant avec complaisance sur ce simple énoncé de ses titres et qualités, mais prêt à déployer ses états de service.

— C'est bien, répliqua Mme de Manigaud qui prit plaisir à entendre la voix forte et à contempler l'air rodomont de ce chercheur d'aventures. Oseras-tu?

— J'ose tout, interrompit-il en lui baisant la main à plusieurs reprises.

— Ecoutez-moi? dit-elle, peu sensible à ces rudes galanteries. Oserez-vous aller chez une dame qui vous attend?...

— Plaisante question! s'écria-t-il en éclatant de rire: me prends-tu pour un péquin?

— Je t'avertis qu'il y a bien quelque danger.

— J'en ai vu de pires certainement, et je suis revenu de plus d'un endroit où bien d'autres sont restés.

— Il faut y aller tout de suite.

— Attention au commandement.

— Voici une lettre qui vous est adressée.

— Une lettre à moi! f.....!

— Ne l'ouvrez point : on pourrait nous remarquer ; vous la lirez dehors.

— Mais qu'est-ce qu'il y a dans cette lettre?

— Un rendez-vous, sans doute.

— Pour moi?

— Ce n'est pas pour moi, j'imagine.

— Eh bien! j'y vais.

— Tenez, voici la clé.

— Qu'est-ce que c'est que cette clé?

— La lettre vous le dira. Adieu ; soyez discret, et ne perdez pas une minute.

— Il y a donc un mari?

— Oui.

— Tant mieux, c'est pain bénit. Et la personne m'aime?

— A la folie.

— Elle m'a vu?

— Apparemment, puisqu'elle vous aime.

— Serait-ce toi, par hasard?

— Moi! je ne vous connais pas.

— Bah! on a bientôt fait connaissance.

— Vous ferez ce qui vous plaira ; mais dépêchez-vous. Vous savez qu'une femme mariée a des ménagemens à garder?

— Nous les garderons.

— Tâchez donc qu'on ne vous voie pas entrer dans la maison.

— Quand je devrais entrer par le trou de la serrure! Oh! comme les officiers du régiment seront jaloux de cette aubaine! Adieu ; il ne faut pas faire attendre nos maîtresses!

Le lieutenant, qui se serait promené intrépidement en long et en large jusqu'à la fin du bal sans ce mystérieux incident, sortit tout joyeux de l'Opéra. Il semblait avoir grandi de deux pouces, tant il se redressait en faisant sonner les talons de ses bottes ; il s'approcha

vivement d'une lanterne, et lut avec peine ce billet écrit au crayon, dont les caractères étaient effacés par le frottement : « Depuis cinq « ans je vous aime sans pouvoir vous le dire : mon mari, qui soup- « çonne ce sentiment, que vous méritez à tant d'égards, est absent « cette nuit; cette nuit, je puis vous recevoir chez moi très facile- « ment; mes gens sont couchés, je me trouve seule dans un pavillon « écarté : viendrez-vous? Voici la clé d'une petite porte qui vous con- « duira dans mon appartement, rue de la Victoire, n° 25. Mon cœur « bat en vous attendant. Discrétion, prudence et amour. » Cette lecture coûta de prodigieux efforts de divination à l'officier, qui ne lisait couramment que les écritures moulées des fourriers ou les bulletins imprimés. M. de La Turbinière avait cru ajouter un attrait de plus à cette épître en la traçant à la hâte d'une manière presque indéchiffrable; cependant le dieu malin qu'on représente aveugle rendit les yeux du lieutenant assez perçans pour retrouver la plupart des mots à travers un nuage de mine de plomb qui les enveloppait. La perspicacité de ce héros galant ne fut en défaut que pour le numéro de la maison, soit que le mystificateur eût mis par distraction un 5 au lieu d'un 6, soit que le froissement du papier eût changé tout-à-fait la figure du chiffre; toujours est-il que le triomphant séducteur n'eut plus en perspective que le n° 25 : c'était justement celui de M. de La Turbinière, qui demeurait vis-à-vis de M. de Brioude.

Une heure après le départ de l'aventureux lieutenant, Mme de Manigaud vint se jeter à la rencontre de M. de Brioude, qui, désespérant de rejoindre sa maîtresse dans le bal, se disposait à l'aller chercher chez elle, où l'heure avancée avait pu la ramener. Elle le regarda en silence, et il la reconnut avant qu'elle eût parlé; elle riait sous le masque et n'opposa pas de résistance lorsqu'il l'entraîna dans une loge. M. de La Turbinière colla sa face grimaçante et railleuse à la vitre de cette loge, qu'Anatole avait refermée bruyamment derrière lui.

— Vous voilà donc enfin! dit M. de Brioude avec un air de prière et de reproche. Que vous êtes cruelle! que vous êtes injuste, Louise!

— Je ne vous connais pas, reprit-elle dédaigneusement.

— Tu ne me connais pas, Louise? Qu'ai-je fait pour être si maltraité par toi, que j'aime plus que tout au monde?

— Vous m'aimez plus que tout! ah! vous mentez effrontément.

— Je dis vrai, Louise, je t'aime trop pour mon repos, pour mon bonheur.

— Eh bien! ne m'aimez pas, monsieur.

— Ingrate! crois-tu qu'on puisse faire de l'amour comme d'un arbre qu'on coupe et qu'on déracine avant qu'il soit mort? Lors même que je me prouverais que vous n'êtes pas digne d'être aimée de la sorte, parviendrais-je à ne plus vous aimer ou à vous aimer moins? Hélas! savez-vous si je ne me dis pas que j'ai tort de vous aimer, que je manque à des devoirs...?

— Fi donc! vous parlez comme un marchand de la rue Saint-Denis!

— Que demandez-vous de plus, je vous les ai sacrifiés ces devoirs?

— Je vous tiens quitte de vos sacrifices, monsieur.

— Louise, s'écria-t-il en lui serrant les mains avec transport, Louise, accable-moi de ta colère, plutôt que de me glacer par cette indifférence! Ordonne ce que je dois faire, j'obéirai sur-le-champ.

— Eh! monsieur, je n'ordonne pas, je prie!

— Je te jure, Louise, que je t'obéirai! répéta-t-il avec cette exaltation passagère que les esprits faibles prennent pour de la force.

— Vous consentez donc à vous séparer de cette femme? dit-elle en le regardant fixement.

— Oui, un jour sans doute.....

— Demain.

— Demain! mais c'est impossible; je n'ai rien à lui reprocher pour motiver, justifier une éclatante séparation.

— Vous le croyez? dit-elle avec un accent sardonique.

— Je le crois, parce que telle est la vérité, reprit-il en éprouvant une poignante appréhension qui se révélait à sa rougeur subite et au tremblement de sa voix.

— Vous êtes bien comme tous les maris!

— Vous dites que Mme de Brioude me trompe? dit-il vivement.

— Je ne dis jamais ce que je pense sur des matières si délicates.

— Dites-le? répliqua-t-il avec impétuosité; dites-le, ou je vous accuserai de calomnier indignement une femme innocente!

— Bon! vous la tueriez, avez-vous dit? répondit-elle en ricanant.

— Je ne la tuerais pas, mais...

— Quel est ce mais? Vous lui pardonneriez?

— Lui pardonner! amère dérision! je la chasserai sans pitié.

— Alors chassez-la!

— Que voulez-vous dire? demanda-t-il pâle et consterné.

— Rien..... presque rien. Je dis que votre femme, en ce moment même...

— Achevez! s'écria-t-il hors de lui.

— Vous en apprendrez davantage, si vous retournez chez vous.

— A l'instant. Vous m'accompagnerez?

— Volontiers.

— Louise, au nom du ciel, n'est-ce pas une horrible épreuve que vous imaginez pour me punir de ce que vous appelez mes préjugés?

— Vous divorcerez? lui dit-elle tendrement.

— La malheureuse! l'infâme! Mais c'est peut-être une fausse nouvelle?

— Vous le verrez bien.

— D'où la tenez-vous?

— En effet, on m'a probablement abusée: restons ici.

— Rester! rester quand mon honneur reçoit une tache qui ne se lave que dans du sang!

— Quel enfantillage! un divorce, cela suffit.

— Cela suffit pour une femme qui s'est jouée de la foi conjugale, qui a imprimé cette tache au front de son mari.

— Venez donc!

— Louise, si vous m'avez trompé, dit-il solennellement, je vous mépriserai, je vous haïrai!...

— Et si je vous ai éclairé?

— Oh! alors, répondit-il en se frappant la tête, alors!...

— Tu seras libre, Anatole, et je t'aimerai sans rougir!

— Venez! venez, madame!

M. de Brioude, dans l'imagination duquel la prétendue infidélité de sa femme produisait un étrange désordre, sortit précipitamment de la loge en tirant après lui Mme de Manigaud, que la pas-

sion empêchait de s'effrayer des conséquences d'un scandale public. M. de la Turbinière fut presque renversé par la porte de la loge qu'Anatole poussa violemment, mais il n'eut pas la présence d'esprit de s'éclipser, comme il en avait l'intention, et surpris à l'improviste par Mme de Manigaud qui le nomma, il se vit forcé de suivre Anatole qui s'empara de lui et l'entraîna, malgré tout ce qu'il put dire pour échapper au dénouement de la mystification.

— Venez, venez aussi, monsieur de la Turbinière! lui dit Anatole dont la fureur étouffait la voix; si je pouvais avoir cent témoins, je les prendrais!

— Pourquoi n'avez-vous pas fait crier dans le bal, répondit l'inexorable mystificateur, que Mme de Brioude serait visible cette nuit...?

— Taisez-vous, monsieur! interrompit M. de Brioude, ne m'insultez pas!

Ils arrivèrent dans la rue de la Victoire. Pendant le chemin, Anatole gardait un silence farouche; Mme de Manigaud l'imitait, comprenant bien que la situation était au-dessus de toute espèce de dialogue. M. de la Turbinière avait essayé plusieurs fois de rompre ce silence par des plaisanteries, mais M. de Brioude lui fermait la bouche par des menaces brèves et terribles.

— Ma clé! s'écria soudain Anatole, qui fixait de loin un regard scrutateur sur la seule fenêtre de son hôtel où luisait la clarté d'une lampe.

— Mon cher, quelque chien enragé vous aura mordu, dit M. de la Turbinière.

— Que cherchez-vous, Anatole? demanda Mme de Manigaud.

— On m'a volé ma clé! la clé de la petite porte du jardin! reprit Anatole atterré.

— Autrefois les amans entraient par les fenêtres! dit le mystificateur.

— Oh! je ne doute plus maintenant de la trahison! s'écria M. de Brioude qui voulut se dégager du bras de Mme de Manigaud.

— Qu'allez-vous faire? lui dit-elle effrayée de l'emportement d'Anatole qui se dirigeait de force vers la porte cochère.

— Je frapperai, je sonnerai jusqu'à ce qu'on ouvre! dit-il avec rage.

— Pour avertir le galant qu'il est découvert? dit M. de la Turbinière.

— Attendons ici, dans la rue, reprit Mme de Manigaud. Il faudra bien que cet homme sorte par où il est entré.

— Vous plaît-il de monter chez moi, mon très cher! dit M. de La Turbinière; des croisées de mon salon, nous serons aux premières loges.

— Attendons! dit Anatole qui s'appuya contre une borne pour se soutenir, car il défaillait.

— Attendons, reprit le mystificateur. Si j'appelais mon domestique pour qu'il apportât des siéges?

— Vous me servirez de témoin, mon ami? dit M. de Brioude, préoccupé d'une idée de vengeance plus prompte qu'un divorce.

— Si vous en voulez un de plus, ma femme est là!

— Vous avez des armes?

— Il n'y a pas d'eau bénite pour mettre en fuite ces diables de galans.

— J'aurai sa vie ou il aura la mienne!

— Anatole, lui dit Mme de Manigaud, qui craignait de tomber dans le gouffre où elle avait précipité son amant, mon cher Anatole, vous devez être content d'une occasion qui vous fera divorcer?

— Content, madame? content de mon déshonneur! fi donc!

— Mon Dieu! le divorce réparera tout.

— Je n'en serai pas moins voué au ridicule! je n'aurai pas moins vu ma honte! Comme il tarde, cet homme!

— S'il prévoyait que vous l'attendez, il se hâterait davantage, dit M. de La Turbinière.

— Je n'aurai jamais le courage de supporter plus long-temps cette angoisse, dit Anatole en ébranlant la porte à grands coups de marteau.

— O mon Dieu! vous attirerez tous les voisins aux fenêtres! s'écria Mme de Manigaud, qui s'efforçait en vain de l'arrêter.

— Jacques, ouvre, c'est moi! Ouvriras-tu, misérable? disait-il en faisant un vacarme capable d'éveiller tout le quartier.

— J'espère que le bruit éveillera ma femme, disait M. de la Turbinière en se frottant les mains; ce sera un très curieux spectacle pour la galerie.

— Demeurez un moment, dit Anatole à sa maîtresse en s'élançant dans la maison dont la porte venait de s'ouvrir; je vais vous les envoyer tous deux du haut de cette fenêtre!

Il disparut, sans que les efforts et les cris de M[me] de Manigaud pussent le retenir : elle se repentait d'avoir peut-être causé la perte de deux personnes innocentes; elle attendait dans une affreuse anxiété; elle écoutait avec horreur les imprécations d'Anatole, qui avait franchi les escaliers, ouvert ou enfoncé les portes, et pénétré jusqu'à la chambre à coucher de sa femme, éveillée en surtaut par ce bruit de pas, de serrures et de voix.

— Qu'est-ce donc? dit Emma, se levant tout épouvantée sur son séant.

— Madame! c'est votre juge, c'est votre bourreau! s'écria M. de Brioude, qui fouillait déjà le lit avec des mains et des regards investigateurs.

— Anatole! mon Dieu! en quel état vous êtes! qu'est-il arrivé?

— Où est-il? où est-il? dit M. de Brioude, furetant par tous les coins de la chambre.

— Qui?

— Cet homme.

— Y a-t-il des voleurs ici? s'écria-t-elle naïvement.

— Des voleurs? reprit-il en s'apercevant qu'il avait été dupe d'une fausse nouvelle. Il n'y a personne!

— Anatole, je vous conjure de m'expliquer cela.

— Vous dormiez?

— Sans doute.

— Vous étiez seule?

— Seule! dit-elle étonnée.

— Emma! s'écria-t-il, cédant à un mouvement de généreux remords; Emma! ma pauvre Emma! répétait-il en lui couvrant les mains de baisers.

— Anatole, qu'avez-vous? Que se passe-t-il?

— Pardon, pardon, Emma! disait-il ému jusqu'aux larmes; je t'ai accusée, je t'ai soupçonnée...

— Moi!

— Je veux expier mon injustice, dit-il en allant à la fenêtre qu'il ouvrit avec tant de violence, que trois vitres volèrent en éclats.

— Anatole! cria Mme de Brioude qui sauta hors de son lit, et courut en chemise à la fenêtre pour arrêter son mari, qu'elle croyait entraîné par une frénésie de suicide.

— Louise, dit d'une voix tonnante M. de Brioude, tenant Emma embrassée, voici ma réponse à vos calomnies! voici comme je venge ma femme indignement accusée!

Ce tapage nocturne avait troublé le sommeil des habitans de la rue de la Victoire, et lorsque Anatole refermait sa fenêtre, d'autres fenêtres s'ouvraient aux environs. M. de la Turbinière, seul dans la rue avec un domino, apprécia ce que sa position avait de singulier, et offrit un asile momentané, dans sa maison, à Mme de Manigaud, qui, tout émue de l'adieu lancé par son amant, était incapable de prendre une résolution et s'abandonnait à un muet découragement. Mais le mystificateur eut beau présenter de cent façons, à la serrure, la clé qu'il tira de sa poche, cette clé refusait un usage qu'elle n'avait jamais eu; car c'était celle de la porte du jardin de M. de Brioude: M. de La Turbinière avait remis sa propre clé au lieutenant de grenadiers! Cependant la porte du numéro 25 s'ouvrit en dedans, et l'officier sortit en jurant contre les maris qui ont de doubles clés; il s'éloigna la tête haute, après avoir repoussé militairement M. de La Turbinière, qui lui répondit par un salut gracieux

—Parole d'honneur! dit le mystificateur, un peu étourdi du quiproquo; voilà encore une mystification! mais ce n'est pas moi, c'est le hasard qui l'a faite.

PAUL L. JACOB, BIBLIOPHILE.

LE
CONTEUR DES SALONS.

LES TROIS CENSURES.

Je viens de passer quelques heures qui n'ont pas été sans profit pour moi. Le hasard avait réuni à dîner trois hommes qui, à des époques différentes, ont rempli les fonctions de censeurs dramatiques; le premier du temps de la république, depuis 1793 jusqu'au 18 brumaire an VIII; le second, de 1801 à 1814; et le troisième, depuis 1815 jusqu'en 1830. L'entrevue de ces trois parques, qui avaient manié les mêmes ciseaux, fut d'abord très cordiale; mais après le premier verre de champagne, à la neutralité parfaite qu'ils observaient, aux égards réciproques qu'ils se témoignaient, succédèrent bientôt quelques plaisanteries sur la manière dont ils avaient exercé leur emploi. Peu à peu les récriminations devinrent plus vives; la première attaque fut dirigée par l'ex-censeur impérial contre l'ex-censeur républicain. « Comment se fait-il que de votre temps les gouvernemens qui se succédaient avec tant de rapidité, après s'être soigneusement entre-dévorés, se soient montrés plus pointilleux encore que leurs prédécesseurs? La censure ne s'exerçait pas alors sur les pièces nouvelles, car aucun auteur ne se serait hasardé à faire de l'opposition sur le théâtre, il lui en eût coûté trop cher. Mais à défaut de cet aliment, elle se ruait avec une raideur, quelquefois assez comique, sur une tirade, un couplet ou sur des traits isolés. Pour *mettre au pas* le répertoire, vous l'aviez purgé de tout ce qui pouvait rappeler l'ancien ré-

gime. Les titres avaient disparu de la scène, et les tuteurs aussi, car les enfans étaient majeurs à quinze ans. Le seigneur du village ne venait plus au dénouement marier les amoureux : le *représentant du peuple en mission dans le département* se chargeait de ce soin, qui jetait quelque diversité dans les occupations de ce terrible fonctionnaire ambulant; le matin, il faisait couper des têtes, et le soir il unissait les amans; journée bien employée! N'est-ce pas alors qu'au premier titre de *Tartuffe* on ajouta celui du *Faux Patriote;* le personnage principal disait en roulant les yeux :

> Je me suis pour *les lois* appris à tout souffrir.

Or, le faux patriote, malgré son civisme apparent, n'était qu'un agent de Pitt et Cobourg, qui voulait, par ses accaparemens en subsistance, faire mourir de faim le peuple français. Ses coupables projets étaient cependant découverts. La pièce se terminait ainsi :

> .... Et nous traduirons le faussaire
> A notre tribunal révolutionnaire.

Vous conviendrez que ce dénouement valait un peu mieux que celui de Molière; et quel bel effet produisait cet hémistiche, composé d'un seul mot!

Dans *le Déserteur*, opéra très peu comique, le brigadier Courtchemin, rendant compte de la revue militaire, chantait autrefois :

> Le roi passait,
> Et le tambour battait aux champs.

Prononcer le nom de roi, quel blasphème! Vous eûtes l'heureuse idée du changement suivant :

> L'*officier municipal* passait,
> Et le tambour battait aux champs.

Et quoique cette substitution dérangeât tant soit peu la phrase musicale, le compositeur Monsigny, qui, trois ans auparavant, avait failli être victime de la fureur populaire, se garda bien de réclamer. Et ce brave charbonnier, dans *la Belle Arsenne*, qui, sur votre invitation spéciale, chantait :

> Dans ma cabane *je suis loi.*

Celui-là, au moins, se rendait justice à plein gosier. C'est encore alors que le ci-devant marquis Damis, devenu le citoyen Damis, disait en parlant à Pasquin, son ex-valet : *Mon homme de confiance.*

> Monseigneur, monseigneur, je m'en rapporte à vous,

s'écriait autrefois un pauvre paysan en invoquant la bonté du seigneur de son village; et vite, encore une substitution :

Citoyen, citoyen, je m'en rapporte à toi,

exclamation tout-à-fait convenante, et qui donnait une idée fort juste de la position réciproque des personnages. N'ai-je pas vu représenter, le 18 août 1793, au théâtre Favart, une comédie en cinq actes, intitulée : *la Cause et les Effets*, pièce morale si jamais il en fut. On y voyait un cardinal, revêtu de ses habits sacerdotaux, qui, après avoir confessé une vieille tante, essayait de..... faire violence à une jeune personne fiancée à son neveu. Ces deux scènes, mises en action, divertirent beaucoup la délicate assemblée, qui battit des mains avec transport en entendant le citoyen Trial, artiste de ce théâtre, chanter les vers suivans :

Pour n'avoir plus de traîtres,
Il ne faut plus de roi,
De nobles, ni de prêtres,
Fléaux dont le dernier cause le plus d'effroi.

La poésie avait, à cette heureuse époque, revêtu les formes le plus à l'ordre du jour. Le citoyen Grammont, artiste dramatique, parut un soir sur le théâtre, au moment où la représentation était sur le point de finir; il portait le costume de rigueur, carmagnole écourtée, et large pantalon d'étoffe grossière, des sabots, un bonnet rouge, avec une immense cocarde tricolore et un grand sabre traînant; il vint régaler le public du compliment suivant, qui fut accueilli avec enthousiasme :

Vrai citoyen,
Républicain,
Pique à la main,
Souviens-toi bien
Qu'un roi n'est rien,
Pas plus qu'un chien.

Faut-il encore que je vous remette en souvenir..... — Assez, assez, interrompit en riant le censeur royal; votre mémoire est excellente, impitoyable, vos citations sont exactes, et notre confrère du temps de la république est obligé d'en convenir. Mais vous, mon cher collègue, qui avez exercé avec tant de distinction depuis 1801 jusqu'en 1814, n'avez-vous donc pas quelques peccadilles à vous reprocher? A votre tour, avez-vous donc oublié que votre censure impériale fut aussi ridicule, aussi tracassière que celle à laquelle elle succédait? N'est-ce donc pas vous-même qui, en 1805, avez retranché, comme portant atteinte à la dignité impériale, et comme pouvant donner lieu à d'injurieuses applications, ces deux vers d'une comédie d'Andrieux :

Lorsque l'on s'appartient on est ce qu'on veut être,
Mais on est ce qu'on peut quand on a pris un maître.

N'est-ce donc pas un certain Félix Nogaret, votre féal et amé confrère, qui, examinant à la loupe un vaudeville destiné au théâtre de la rue de Chartres, eut la naïveté d'écrire en marge la note suivante : « Lorsque je vois le nom de Dubois donné à un valet intrigant et fripon, j'ai grand soin de le faire changer *par respect pour monsieur le préfet de police.* » En vertu de la liberté illimitée dont on jouissait alors, l'épître de Chénier à Voltaire n'a-t-elle pas coûté à son auteur sa place d'inspecteur-général de l'Université? Et ce monologue du cinquième acte *du Mariage de Figaro,* comme vous l'aviez écourté! comme vous aviez étouffé la gaieté du joyeux barbier! Son bavardage philosophique vous portait encore plus d'ombrage qu'à la police de M. Lenoir, et vous n'aviez vraiment pas tort; à quelle sanglante allusion n'aurait pas donné lieu le passage suivant! « Pourvu que vous ne parliez ni du gouvernement, ni de l'Opéra, ni de rien qui tienne à quelque chose, vous pouvez imprimer tout, imprimer librement, moyennant l'approbation de deux ou trois censeurs. »

Vos prudens confrères avaient mis à l'index *Brutus, la Mort de César, Mérope, Fénelon, Henri VIII, Tibère, Épicharis et Néron, le Roi Lear, Mélanie, Édouard en Écosse, l'Ami des Lois, Pinto, Charles IX,* etc., etc. N'est-ce pas vous qui, au mois de décembre 1812, avez, dans la crainte de quelque allusion à la fatale campagne de Russie, retranché les vers suivans dans *le Tableau parlant*, le plus inoffensif des opéras comiques :

Vous étiez ce que vous n'êtes plus,
Vous n'étiez pas ce que vous êtes,
Et vous aviez pour faire des conquêtes,
Et vous aviez ce que vous n'avez plus.

Et votre censure impériale, non contente de disséquer les ouvrages de théâtre, n'épargnait même pas les titres des tableaux aux expositions du Louvre. — Qui veut trop prouver ne prouve rien, et ceci est une plaisanterie. — Non, non, rien n'est plus exact, reprit le censeur royal avec un rire sardonique, et je vais vous rappeler les faits. En 1808, M. Ansiau présenta un fort joli tableau de genre, *la lecture de Tartufe chez Ninon;* on y voyait réunis les personnages les plus célèbres de l'époque, Corneille, Racine, Boileau, Lafontaine, le duc de La Rochefoucauld, le grand Condé; le peintre avait rappelé ces noms dans un cartouche servant de titre; eh bien! la police et la censure impériales ne permirent pas que le vainqueur de Rocroi fût autrement désigné que sous la dénomination suivante : *Un amateur.* A ce dernier trait qui provoqua un rire général, le censeur de 1801 à 1814 se tint pour battu, et le triomphe du censeur de la restauration semblait assuré, lorsque le censeur

républicain, qui avait été attaqué le premier, jaloux de prendre sa revanche, entra à son tour dans la lice. — Que vous avez raison, mon honorable collègue! tout ce que vous venez de rappeler est de la dernière exactitude, et notre pauvre confrère confesse que, sous le régime impérial, la censure se montra tant soit peu susceptible; mais, en conscience, pouvait-elle agir autrement? Les parvenus sont chatouilleux, et le gouvernement, qui était d'une date bien récente, n'avait pour lui que le vœu de quelques millions d'hommes. Les Bourbons de la restauration, au contraire, comptaient plusieurs siècles de possession, et cependant je prendrai à mon tour la liberté grande de rappeler comment vous avez usé du même pouvoir; car, moi aussi, j'ai bonne mémoire. Avez-vous donc oublié que, dès les premiers momens de votre entrée en fonctions, le répertoire des théâtres de la capitale subit les plus cruelles mutilations? Vous aviez soigneusement fait disparaître tout ce qui pouvait rappeler l'époque impériale, croyant naïvement que vous parviendriez à l'effacer du souvenir de la France.

Alors il ne fut pas permis de dire que nous avions porté nos aigles dans toutes les capitales de l'Europe; on ne voyait plus notre glorieux uniforme sur la scène; il était défendu de rappeler le moindre trait à la gloire de nos braves soldats : les philosophes et les grands écrivains du XVIIIe siècle étaient compris dans la proscription. *Le Premier prix*, vaudeville représenté sur le théâtre de la rue de Chartres, se terminait par le couplet suivant :

> Le Tasse illustra l'Italie,
> Et notre rivale Albion,
> Pour sa gloire fut la patrie
> Et de Shakspeare et de Milton.
> De Cervantès l'Espagne est fière,
> Mais certes dans tous les pays,
> Corneille, Racine et *Voltaire*
> Auront toujours le premier prix.

Le nom de Voltaire ayant été accueilli par des applaudissemens unanimes, dame censure royale lui substitua celui de Molière, car ce Voltaire n'était vraiment pas digne du premier prix, et la police, à la seconde représentation, fit arrêter plusieurs jeunes gens qui s'étaient permis de réclamer le premier rang pour l'auteur de *la Henriade* et du *Siècle de Louis XIV*.

En 1819 reparut au Théâtre-Feydeau *les Deux Grenadiers*, vieil imbroglio de Patrat, rajeuni au moyen de quelques morceaux de musique. Dans cette pièce, deux jeunes personnes, dont l'une songe au mariage et l'autre veut rester fille, chantent en duo :

Vive, vive la liberté!
Vive le mariage!

et sur la remarque d'un juré piqueur de diphthongues, il ne fut plus permis à l'une des deux villageoises de dire qu'elle préférait le célibat à l'hymen.

Le 27 avril 1824, un prologue qui avait pour titres *les Trois Genres*, fut joué à l'Odéon. Il se composait d'une scène de tragédie, d'une scène de comédie, et d'une scène de vaudeville. Dans la scène de comédie, la censure retrancha le dernier mot du vers suivant :

Émule des vainqueurs de Marsaille et d'*Arcole*;

car nos seigneurs les censeurs ne voulaient pas que l'on prononçât même le nom d'une journée si glorieuse pour nos armes.

Au Théâtre-Italien, don Giovanni s'écrie dans l'ivresse de la débauche : *Viva la liberta*. La prudente censure de M. Corbière, qui était, non le premier homme d'état, mais le premier bouquiniste de France, exigea le changement suivant : *Viva l'hilarita*. Ah! que l'hilarité était là placée heureusement !

Un acteur du théâtre des Variétés chantait dans une petite pièce fort médiocre :

C'est l'amour, l'amour, l'amour,
Que fait le monde à la ronde,

Un de vos scrupuleux confrères conçut l'heureuse idée de la variante suivante :

C'est le vin, le vin, le vin,
Que fait le monde à la ronde.

Pensée morale, mais qui transformait le monde entier en vignerons.

Le 25 janvier on joua, au théâtre des Variétés, *Victorin* ou *le Soldat dépositaire*. Le premier titre de l'ouvrage devait être *la Croix-d'Honneur;* il fut changé. La scène se passait sur les bords de la Bérésina. Un soldat français à qui un officier ennemi blessé grièvement avait confié un dépôt l'avait enfermé avec sa croix dans un coffre soigneusement enfoui par lui. Quelques années ensuite, l'officier s'étant fait connaître, le soldat revenait vers les lieux témoins d'un si grand désastre; il retrouvait son double trésor, et restituait le dépôt. Votre censure dramatique exigea d'abord que l'action se passât en 1752, et en cela elle fut conséquente. Comment supposer en effet qu'un soldat de Bonaparte, un brigand de l'armée de la Loire, comme on les appelait alors, fût capable d'un trait de probité, d'une action généreuse? Vous savez mieux que personne, mon doux con-

frère, qu'à cette époque la police avait placé auprès des théâtres de Paris un inspecteur de la mise, création toute nouvelle, et dont l'honneur lui revient de droit. Or donc ce magistrat des coulisses devait veiller principalement à ce que le même costume ne réunît pas dans ses différentes parties du blanc, du bleu et du rouge, couleurs essentiellement séditieuses, et M. de C...sy s'acquittait de ces nobles fonctions avec la gravité qu'elles comportaient. Tout naturellement Victorin devait porter l'uniforme de la garde impériale; et lorsque les auteurs eurent annoncé leurs intentions à ce sujet, l'inspecteur des culottes et des bavolets se prit à rire à une demande si exorbitante. Il ne voulut jamais permettre que le principal personnage portât un uniforme quelconque, ni du temps de Louis XV, ni de la révolution, ni de l'empire; aussi avons-nous vu le soldat dépositaire faire son entrée en scène vêtu d'un habit et d'une culotte courte de drap noir, ainsi qu'un brave notaire de campagne qui va faire signer un contrat de mariage. Que dites-vous, mon honorable confrère, de cette petite anecdote, dont je garantis l'authenticité? Alors la mêlée devint générale, et tous parlèrent à la fois. L'un d'eux s'écriait : — Mais le dernier acte de votre censure républicaine se passait souvent sur la place de la révolution. — Mais votre censure impériale était un manteau de plomb sous lequel on étouffait toutes les idées généreuses. — Mais votre censure royale s'attaquait niaisement à toutes les illustrations, et vous aviez pour mission d'abâtardir le caractère national. — La querelle s'échauffait, et je ne sais trop comment elle aurait fini, lorsque, prenant à mon tour la parole : Messieurs, messieurs, vous avez raison tous trois. Je partage tour à tour votre opinion : censure républicaine, censure impériale, censure royale, *la meilleure n'en vaut rien*, et je les donne toutes de grand cœur si l'on veut me garantir que, moyennant ce douloureux sacrifice, je n'en subirai pas une quatrième.

SAUVAN.

UNE

MISSION A TUNIS.

SECOND ARTICLE.[1]

Sydi-Schekir arriva bientôt; il vint du Zérid avec une vitesse prodigieuse, laissant sur la route presque tous ses gens, qui ne pouvaient le suivre. Nous avions langui avant l'arrivée du sabataba, dans une inaction que nous regardions presque comme humiliante; mais dès notre première entrevue, nous vîmes, avec plaisir, en lui un ministre qui ne nous laisserait pas sans rien faire. J'ai connu peu d'hommes doués de si hautes qualités, d'une aussi riche organisation. Sa tête, d'une beauté accomplie, était remarquable par son expression de calme, de douceur et de tranquille énergie. Dans un pays où les intelligences fortes et laborieuses n'ont aucun moyen de se révéler par leurs œuvres, où la faveur des princes est acquise à ceux qui semblent avoir reçu la faveur de Dieu, à ces hommes qui séduisent et attirent à la première vue, je conçois que Sydi-Schekir soit devenu, de simple mamelouk, le conseiller, le ministre, l'ami de son maître; car jamais personne ne m'a paru posséder ce don

(1) Voyez la livraison du 19 mai 1836.

merveilleux de captiver à un plus haut degré que lui. La première fois que nous le vîmes, il était triste et pâle; un reste d'une grande douleur altérait ses traits. Je regardais avec émotion cette belle tête mélancolique, penchée sous le fardeau des affaires et sous le poids d'une douloureuse infortune. Je ne puis résister au désir de dire la cause de sa tristesse : c'est une histoire toute simple, qui m'a touché bien profondément.

Sydi-Schekir est, comme presque tous les mamelouks du sérail, un de ces enfans enlevés sur les côtes et vendus dans les bazars de l'Orient, malheureux enfans qui passent brusquement des baisers de leur mère sous le fouet du marchand, ravis à la liberté, à la patrie, au bonheur de la famille. Que de soupirs étouffés sous les murs de ces odieux sérails de l'Orient! que d'existences flétries! J'ai vécu pendant plusieurs mois avec dix jeunes mamelouks; un ou deux seulement avaient la gaieté de leur âge, les autres paraissaient malheureux; tous regrettaient leur pays, dont ils conservaient un vague souvenir. Sydi-Schekir fut porté au sérail de Tunis encore enfant; dès les premiers jours, il devint le favori de son maître, chargé des soins de sa belle pipe. C'est une marque de grande faveur, un signe de haute et rapide fortune, que l'emploi de garde-pipe. Quand un enfant a commencé par là, il peut prétendre aux premières dignités du beylik. Lorsque le bey veut fumer, il s'assied sur son divan; l'enfant pose la pipe dans une sorte de soucoupe dorée, placée par terre à quatre ou cinq pas du bey; il l'allume, aspire quelques bouffées de tabac, et présente le bout d'ambre du long tuyau aux lèvres de son maître; puis, il vient s'asseoir en silence à ses pieds ou auprès de la pipe dont il entretient le feu, pendant que le bey se livre à ses rêveries. Telles furent les premières fonctions de Sydi-Schekir. Plus tard, il accompagna son maître dans ses courses; c'était lui qui avait l'honneur de tenir la bride lorsque le bey voulait monter à cheval; il se montra adroit dans tous les exercices, courageux et intelligent à la guerre; il parvint à gagner, très jeune encore, toute la confiance et l'affection de son maître. Il était arrivé au faîte de sa fortune, lorsqu'un médecin du Bardo vint lui dire qu'une pauvre fille malade, une Algire de la beyesse, l'ayant vu passer plusieurs fois dans une des cours du sérail, l'avait reconnu pour son frère. Sydi-Schekir répondit au médecin :

— A présent que je suis riche et puissant, tout le monde voudra être mon parent.

Parole dure, qui, plus tard, lui fit verser bien des larmes!

Le médecin n'osa pas insister et se retira. Mais au bout de quelques mois, il revint trouver le ministre et lui dit :

— Pardonne au plus dévoué de tes serviteurs. Mon cœur seul me dicte la démarche que je fais auprès de toi. La jeune fille qui se dit ta sœur se meurt dans la tristesse et les larmes. — Je sens que je vais mourir, m'a-t-elle dit; je ne demande au ciel que la faveur d'embrasser mon frère! Ne me l'accordera-t-il pas? — Au nom de Dieu, viens la voir! Sa ressemblance avec toi est frappante; et si c'était un effet du hasard, viens donner un peu de bonheur à une pauvre fille aimée de la beyesse et de ses compagnes. Qu'est-ce que cela te fait? Elle mourra bientôt; une maladie de langueur la consume. Ta présence ne peut plus lui rendre la vie; mais ton refus de la voir peut la tuer subitement.

Sydi-Schekir, cette fois, se laissa toucher. Il raconta au bey ce qui se passait, et il obtint la permission d'aller voir l'Algire malade. Il fut conduit par le médecin dans une chambre où une jeune fille, pâle et souffrante, était couchée tout habillée sur un lit. Dès que la jeune fille le vit entrer, elle se leva, et courut à lui en criant : — Mon frère! mon frère! — Elle jeta ses bras autour de son cou, et couvrit son visage de baisers et de larmes.

— Mon frère, lui disait-elle, ne me repousse pas, je suis bien ta sœur; quelque chose ne te le dit-il pas?

Sydi-Schekir ne pouvait pas voir son visage, tant la jeune fille le tenait étroitement serré dans ses bras; mais sans doute une voix intérieure parla à son cœur, et leurs ames se reconnurent, car il la pressa à son tour contre sa poitrine; il lui rendit ses baisers et ses larmes, il l'appela sa sœur avant qu'aucun mot d'explication sortî de la bouche de la jeune fille confirmât cette reconnaissance du sang. Tout à coup le souvenir de sa fortune présente vint inonder son sein d'une bien douce joie; car, pour une ame bien née, s'il y a quelque bonheur dans l'opulence, c'est le plaisir de pouvoir la partager avec ceux qu'on aime.

— Pauvre sœur, dit-il, je suis puissant et riche; au moins je n'aurai pas travaillé pour rien, tu seras heureuse.

La jeune fille sourit tristement, et Sydi-Schekir comprit tout ce qu'il y avait de désespoir dans ce triste sourire. Pensant qu'un air pur, un peu d'exercice, le plaisir de se trouver ensemble en toute liberté, opéreraient un heureux changement dans l'état de sa sœur, il la conduisit à la Mohamédie, maison de campagne située à quatre lieues de Tunis, du côté opposé aux ruines de Carthage. La Mohamédie est dans un pays un peu aride; mais on y respire un bon air, et les eaux y sont excellentes. Nous l'avons habitée pendant plusieurs mois; il y a un joli jardin, assez éloigné de la maison d'habitation, mais dont les parfums des fleurs d'oranger montaient jusqu'à notre terrasse. La sœur de Sydi-Schekir fut entourée de tous les soins possibles à l'amour d'un frère; on les vit souvent se promener ensemble, s'asseoir et pleurer. Sans doute, ils parlaient de la maison paternelle, de leur mère délaissée; peut-être formaient-ils le projet d'aller la voir; mais hélas! après quelques mois d'une existence douloureuse, malgré la présence et la tendresse d'un frère, la jeune fille mourut. Elle mourut dans les bras de son frère, en bénissant son nom. Sydi-Schekir se reprochait sa mort, et il versa long-temps des larmes amères.

Ce fut la Mohamédie qu'on choisit comme le lieu le plus propre aux préparatifs de l'expédition contre Constantine; Sydi-Schekir vint nous y installer. Il vit avec douleur cette terre où reposait le corps de sa sœur, profanée par les pas des soldats, mais il crut devoir faire ce sacrifice aux intérêts de son maître. Depuis son retour du Zérid, il n'était pas encore allé à la Mohamédie; il ne put nous cacher son émotion à sa vue. Un appartement du rez-de-chaussée fut mis à notre disposition; malgré sa convenance et sa commodité pour nos travaux de tous les jours, il ne nous parut pas assez retiré et assez paisible pour nos momens de repos; nous nous établîmes dans les appartemens d'en haut; et, sans le savoir, je choisis la chambre où était morte la sœur de Sydi-Schekir. L'intendant de la maison ne nous fit aucune observation; mais lorsque je l'appris plus tard, je fus vivement affligé d'avoir violé ce dernier asile que peut-être le sabataba avait réservé à sa douleur.

Je le confesse, ce n'est qu'avec une espèce de répugnance que je me décide à parler de quelques travaux auxquels j'ai pris part, peut-être parce qu'ils n'ont été qu'une source de déceptions pour

moi; il faut cependant que j'en dise un mot, ne fût-ce que pour justifier le titre de cet article : *Une mission à Tunis*. Il avait été arrêté qu'en attendant l'expédition qui ne pouvait avoir lieu avant le printemps, nous organiserions des troupes d'artillerie et du génie, selon les instructions que nous avions reçues du général Clausel, de seconder le bey surtout dans la spécialité de nos armes. Des batteries de campagne et de montagne devant être construites et se trouver immédiatement sous nos ordres, il convenait d'appuyer cette artillerie de deux bataillons au moins d'infanterie régulière, dont les mouvemens fussent combinés avec les siens; de sorte que nous nous vîmes tout à coup chargés de former des troupes d'infanterie, d'artillerie et du génie. La tâche n'était pas facile; nous fîmes tout ce que nous pûmes. Nous trouvâmes à la Mohamédie environ cinquante recrues d'assez bonne volonté, un jeune mamelouk du bey, un jeune tambour, et deux mauvaises pièces de canon; ce furent là les premiers élémens de notre organisation. Nous n'avions pas un moment à perdre; dès le premier jour de notre arrivée, nous nous mîmes à faire tourner tout notre monde sur les talons, à lui apprendre à décomposer le pas, à tenir l'écouvillon, et les échos de la Mohamédie retentirent des mots : *écouvillonnez; en avant; marche*. Le jeune mamelouk qu'on nous avait donné pour nous aider était le protégé du sabataba. Il avait passé plusieurs années à Constantinople et connaissait passablement l'école de peloton; il maniait un fusil comme un vieux grenadier; à peine âgé de dix-sept ans, avec toute l'apparence de délicatesse d'une jeune fille, il était d'une force de corps étonnante; son fusil paraissait léger dans ses mains comme une paille. Herchil, — c'était le nom du mamelouk, — fut pour nous un précieux instructeur. Il ne quittait plus son fusil, et sa voix retentissait du matin au soir : c'était un si grand bonheur pour cet enfant de commander à des hommes deux fois grands comme lui! Cependant il fallait le surveiller de très près, parce qu'il était d'une vivacité extrême; il battait les soldats, et comme il en était fâché après, il leur donnait tout son argent. Au bout de quelques jours, nos hommes marchaient assez bien; mais si nous avions un enfant pour battre le tambour, nous n'avions point de caisse. Il fallut nous mettre en quête : nous trouvâmes des peaux, des feuilles de cuivre; avec cela on fait une caisse. La première que je vis me

fit un plaisir difficile à dire; le premier roulement que j'entendis, bien que l'enfant ne fût pas très habile et que l'instrument fût un peu sourd, me parut sonore et d'une exécution parfaite. La caisse fut corrigée; le jeune tambour s'exerça; il avait un peu oublié les marches qu'il avait apprises à Constantinople; je les lui rappelai en tambourinant avec mes doigts, et bientôt il se montra vraiment digne du titre de tambour-maître. Il y a plus, cet intelligent enfant savait jouer du fifre, et dans la suite il cumula l'emploi de chef de musique avec celui de tambour-maître.

Lorsque nos cinquante soldats furent assez exercés pour remplir à leur tour les fonctions d'instructeurs, il nous vint de Tunis environ deux cents jeunes gens. Ceux-ci ne se montraient pas d'abord d'une humeur aussi facile que les premiers; c'est que la forme d'enrôlement qu'on avait employée à leur égard leur avait causé un peu de surprise. Un beau jour, des gens du bey furent appostés sur les places de Tunis, avec mission de saisir au collet tous les jeunes hommes de bonne mine qui se présenteraient, et de les envoyer comme soldats à la Mohamédie. Les parens venaient intercéder auprès de nous pour qu'on leur rendît leurs enfans. Le commandant adopta, avec l'autorisation du bey, un mode de remplacement qui me parut assez juste, et qui fut très productif. Les jeunes gens des familles riches obtenaient la faveur de se retirer, à la condition qu'ils fourniraient à leur place quatre ou cinq soldats, selon leur fortune. Par ce moyen et par divers autres procédés, tels que celui, par exemple, de permettre à un soldat d'aller passer un ou deux jours à Tunis, pourvu qu'il nous amenât un homme de bonne volonté, notre troupe se grossit plus vite même que ne l'aurait désiré le bey. Bientôt de jeunes mamelouks nous furent envoyés pour remplir les places d'officiers dans les compagnies, et un des premiers mamelouks du Bardo pour l'emploi d'officier supérieur. Quand les Turcs de Tunis virent que cette organisation devenait sérieuse et menaçait leurs prérogatives, car jusqu'alors le bey s'était astreint à recruter ses soldats parmi la milice de Constantinople, ils témoignèrent leur mécontentement, et un moment on craignit une révolte. Nous ignorions ce qui se passait à Tunis; nous ne l'apprîmes que par l'envoi de deux cents Turcs qui furent incorporés dans les troupes régulières. Nous les reçûmes avec joie, comme nous recevions tous

les soldats qui nous arrivaient, quels qu'ils fussent et de quelque manière qu'ils vinssent, pourvu qu'ils accrussent notre nombre. Je dois même dire que les Turcs se montrèrent toujours les plus disciplinés de notre troupe; les Maures sont plus vifs et plus gais, mais ils sont un peu légers et indociles; ils ressemblent davantage aux soldats français. Avec ce nouveau renfort, notre petit corps put recevoir une constitution définitive; nous formâmes une compagnie d'artillerie, une compagnie du génie, une compagnie du train et deux bataillons d'infanterie. Des outils de pionniers et de mineurs, des baïonnettes de fusils, car le bey avait dix mille fusils de voltigeur sans baïonnettes, des équipemens complets de soldats, furent confectionnés sous la direction du commandant; je fus chargé de la construction des affûts et voitures de dix pièces de campagne et de quatre pièces de montagne, et des harnais de ces batteries; l'intendant du Bardo fit faire les habillemens des troupes. Il y eut un moment une sorte de presse de tous les ouvriers en bois et en fer de Tunis, et pendant quinze jours mille ouvriers environ travaillèrent à la Cazauba et à la Goulette pour les soldats de la Mohamédie. Les troupes étaient campées sous des tentes, les exercices se succédaient rapidement dans la journée, les manœuvres des batteries attelées, les manœuvres d'infanterie, les légers travaux de sape et de mine, ce mouvement continuel plaisait beaucoup au sabataba, qui venait souvent nous voir. J'avais presque oublié que j'étais au milieu d'un ramassis de Turcs, de Maures et de Bedouins, et je vivais là avec autant de sécurité que dans une caserne de France. Une seule fois l'ordre fut gravement troublé, et nous eûmes à réprimer la révolte d'une compagnie. Les soldats refusaient de se rendre à la manœuvre; ils finirent cependant par céder devant la fermeté dont fit preuve le commandant dans cette circonstance. Le châtiment fut sévère. Tous les mutins passèrent à la file devant le régiment rassemblé, et reçurent trois coups de crosse de fusil de chacun de leurs camarades, comme des soldats dégradés. Cette punition produisit un tel effet que beaucoup d'entre eux pleuraient. Après cet acte d'insubordination, dont la répression fut subie avec toute la résignation de soldats disciplinés, nous n'eûmes qu'à nous louer de la douceur et de la docilité de nos troupes.

Vers les premiers jours de mai, selon une loi musulmane, les soldats devant aller passer dans leur famille les trois jours de fête qui suivent le ramazan, nous profitâmes de cette circonstance pour conduire les troupes à Tunis et les faire manœuvrer devant le bey. Elles partirent le sac au dos, et firent le trajet de la Mohamédie à Tunis avec assez d'ensemble; cependant nous ne pûmes empêcher qu'il n'y eût quelques traînards. Un des grands obstacles à l'organisation des troupes régulières, c'est l'extrême aversion qu'éprouvent les soldats pour les souliers; si on les laissait faire, ils les porteraient volontiers au bout de leurs fusils, et marcheraient pieds nus. Il paraît qu'en Égypte les souliers ont fait aussi le désespoir des officiers qui ont commencé l'organisation des troupes du pacha, parce que là comme à Tunis, le cuir propre aux souliers des soldats est de très mauvaise qualité, et leur blesse les pieds. Quoi qu'il en soit, sauf quelques éclopés, nous arrivâmes, avec une assez belle contenance, en vue du Bardo, en colonnes à distance, enseignes déployées. Une population immense attendait l'arrivée du régiment; le spectacle était nouveau pour elle, et d'ailleurs c'était la première fois qu'on voyait des enfans de Tunis sous les armes. Un grand nombre de femmes voilées, mêlées à la foule, la plupart sans doute mères et sœurs des soldats, saluèrent le régiment d'un cri aigu et prolongé, qu'on peut comparer aux notes cadencées d'un flageolet. C'est l'honneur que les femmes rendent au bey et aux grands du pays. Nous entrâmes dans le sérail, au pas ordinaire, par un long corridor, où nos vingt tambours et autant de fifres faisaient un bruit d'enfer.

Le bey ne put résister au plaisir de venir au-devant de ses troupes : il se plaça en tête, et se mit à marcher au pas. Je riais de le voir lever les jambes pour mieux marquer le mouvement de la marche, avec la naïveté et le sérieux d'un enfant. Nous nous arrêtâmes dans une cour, où le régiment fit l'exercice à feu, et défila devant le bey. Après le défiler, les soldats déposèrent leurs armes au sérail, et nous les conduisîmes à Tunis. Nous logeâmes avec tous les officiers du régiment chez Sydi-Benajet, un des plus riches Maures de la régence. Tous les soirs, il y avait rassemblement et appel devant sa maison; puis, à la nuit tombante, les tambours, suivis d'une foule nombreuse, parcouraient la ville en battant la

retraite. Les tambours et le tambour-major firent une grande sensation à Tunis : tous les jours il se présentait des enfans échappés de leur maison, pour être tambours, et des hommes superbes, qui briguaient le poste de tambour-major. Il faut dire aussi que jamais tambour-major en France n'a eu son chapeau surmonté de plus magnifiques plumes d'autruche que le nôtre. Le commandant faisait espérer à tous ces ambitieux la faveur qu'ils sollicitaient, et c'étaient autant de beaux soldats qui figuraient bien dans les compagnies d'élite. Les soldats *de la Mohamédie,* c'est ainsi qu'on les appelait, se conduisirent assez bien à Tunis; il y eut bien quelques coups de sabre échangés entre eux et les Turcs; mais ils vécurent en bonne harmonie avec les habitans de la ville : c'était l'essentiel. Lorsque nous partîmes de Tunis pour la Mohamédie, nous emmenâmes plus de quatre cents volontaires, qui nous suivirent sans s'être fait inscrire. Le bey ne fut pas très content d'un pareil élan, et le lendemain nous eûmes la douleur de voir arriver Sydi-Benajet, qui nous enleva la moitié des nouveaux venus. Les troupes de la Mohamédie s'élevaient alors à quinze cents hommes environ. Le bey déclara qu'il ne voulait pas augmenter ce nombre; il appuya fortement sur sa résolution, sachant bien que, d'une manière ou d'autre, nous savions toujours attirer à nous quelques nouveaux soldats.

Peu de jours après, nous trouvant en mesure d'entrer en campagne, nous insistâmes pour que le sabataba rassemblât toutes ses troupes et que l'expédition contre Constantine eût lieu sans retard. Mais le bey, alarmé par quelque article semi-officiel d'un journal qui annonçait l'annulation du traité conclu avec le général Clausel, ne voulut rien entreprendre avant que son traité ne fût ratifié par le gouvernement français. Dès-lors nous suspendîmes toute instruction nouvelle, déclarant que tout en voulant être agréables au bey, nous ne pouvions faire que ce qui pouvait être utile à notre pays, et nous attendîmes des nouvelles de France. Bientôt M. de Lesseps annonça officiellement au bey la non-ratification du traité, et un navire qui allait à Navarin jeta en passant l'ordre qui nous rappelait de Tunis. Le commandant Hudler arriva à peu près en même temps, sur un brick venant d'Alger, avec un triplicata de l'ordre de notre rappel et un nouveau projet d'arrangement

relatif au beylik de Constantine. N'ayant pu s'entendre avec le Bardo, il partit, et nous restâmes à Tunis, pendant qu'on appareillait un brick de guerre que le bey nous fit offrir pour nous reconduire en France.

Libres alors de toute occupation, nous fîmes quelques courses dans l'intérieur de la régence. Nous suivîmes les traces de ce magnifique aquéduc de quinze lieues environ de développement, qui portait les eaux de la montagne du Zowan à Carthage. A une petite distance de la Mohamédie, on en trouve une belle ligne qui fuit à pas de géans dans la plaine; je n'ai rien vu de plus imposant que cette partie d'aquéduc jetée si hardiment sur un torrent. Souvent je passais par là, lorsque j'habitais la Mohamédie, et je ne pouvais m'empêcher de m'y arrêter, contemplant la triste majesté de ces belles ruines, au milieu d'une immense solitude. Que la vie de l'homme est peu de chose en présence de ces vieux témoins de l'antiquité! Il me semblait voir dans cette longue file d'arches, dont les plus éloignées échappaient à la vue, une image de la fuite du temps et de la destruction; on eût dit une file d'ombres qui couraient et se perdaient dans la terre. L'insoucieux Arabe vient poser sa tente à côté de ces immortels monumens, ou se loge avec indifférence sous les arches. Il ne bâtit pas, lui, pour des siècles. — « Ma demeure, dit-il, est légère et de peu de durée; elle est emportée par les vents; mais ne serai-je pas emporté à mon tour, et ne suis-je pas de passage sur cette terre? Un cheval, digne compagnon, un chien, gardien fidèle, une femme jeune et belle, une tente pour cacher nos amours, une étendue sans limites où mes pas soient libres, voilà tout ce que je demande à Dieu. » — Les traces de l'aquéduc nous conduisirent à la petite ville de Zowan qui a hérité de toutes les eaux portées jadis si magnifiquement à Carthage, et un peu plus haut à la belle source qui alimentait l'aquéduc. Il y a là d'admirables restes d'un temple d'un ordre corinthien, et de beaux bassins. Toutes ces constructions sont romaines; mais Shaw prétend que l'aquéduc est carthaginois. Les jardins de la petite ville de Zowan sont d'une grande richesse et d'une délicieuse fraîcheur, grace au tribut de ces eaux limpides qu'on y voit accourir de toutes parts.

Nous descendîmes vers la mer, et nous visitâmes la ville de Soliman où un Maure nous montra la clé d'une maison que sa fa-

mille possédait anciennement à Grenade. Après avoir traversé une plaine agréablement couverte d'oliviers, dans laquelle toutes les tourterelles du monde semblaient s'être donné rendez-vous, nous arrivâmes à Nebel, la ville des fleurs et des jolies femmes, un de ces charmans endroits où tout ce qu'on y voit enchante le cœur. La population a un air d'aisance et de bien-être qui vous plaît tout d'abord; elle vit presque dans la richesse, avec le produit de la culture des fleurs et des fruits. La campagne de Nebel est le jardin de la régence; c'est là que sont les champs de roses et de jasmins dont on distille les essences si renommées dans l'Orient. Les mœurs répondent à la douceur du pays. Il y a là certainement un reste de la belle civilisation des anciens Maures de l'Andalousie. C'était une agréable surprise pour nous qui venions de Tunis où toutes les femmes sont renfermées, de les voir ici aller seules dans les rues et sur les chemins. Elles passent rapides devant vous avec leurs légères draperies blanches, laissant sur un sable fin l'empreinte de leurs jolis pieds nus; elles vous jettent un regard que vous prenez pour une promesse; vous les suivez, et tout à coup vos aimables fantômes disparaissent au milieu des jardins. Plusieurs fois j'ai vu une petite porte s'ouvrir, une main blanche présenter un bouquet, et puis la porte se fermer subitement. Nous ne devions passer que quelques heures à Nebel, et son attrait indicible nous y retint plusieurs jours. On trouve à Nebel et aux environs beaucoup de ruines romaines; nous explorions le pays, l'ouvrage de Shaw à la main; nous eûmes le plaisir de lire les inscriptions de plusieurs grandes pierres près des ruines de Neapolis, que Shaw regrette dans son livre de n'avoir pas eu le temps de déchiffrer. Nous visitâmes encore quelques villes, telles que Rhades, Gurba, Hammamet; tout ce littoral de la régence de Tunis est d'une grande fertilité; il fait partie de la *Zengitanie* des anciens; les Tunisiens l'appellent *Quartier d'Été*.

Nous rentrâmes à Tunis enchantés de notre voyage, et nous attendîmes dans la maison de Sydi-Benajet le jour de notre départ pour la France. J'ai vu à Tunis des maisons d'un luxe oriental plus recherché, mais dans aucune autre on ne trouvait cet air d'abondance et de prospérité qui me rappelait le temps des patriarches. On respirait dans de riches appartemens comme une saine odeur

de troupeaux; c'est qu'en effet on était presque toujours obligé de passer au milieu des brebis pour arriver à l'escalier qui conduisait aux appartemens, et toutes les avenues étaient encombrées de chameaux qui arrivaient ou partaient pour le service de la maison. Sydi-Benajet avait deux fils, deux beaux jeunes hommes, gouverneurs de Souza et de Zerbi. L'aîné des deux se trouvait dans ce moment chez son père, avec ses nombreuses femmes; on parlait beaucoup d'une belle Grecque qui lui avait coûté 10,000 francs. J'ai passé dans cette maison les jours les plus sereins de ma vie. Le matin, lorsque Sydi-Benajet et son fils se rendaient au Bardo, je montais à cheval et j'aimais, avec un petit vent frais, à me promener autour des remparts, sur les collines, aux environs des marabouts où les femmes venaient prier. Lorsque le soleil faisait chercher l'ombre, je rentrais à Tunis; c'était l'heure où les bazars se remplissaient de monde, j'allais m'asseoir devant le café des officiers turcs, et mon plaisir était de voir passer la foule. Des hommes, parcourant les rues, vendaient aux enchères des objets de prix, tels que pistolets, sabres, ceintures voiles brodés de femmes. Avant midi, tout ce peuple s'écoulait; les rayons du soleil brûlaient le pavé des rues, les boutiques se fermaient, et peu à peu la ville devenait silencieuse. J'ai traversé plusieurs fois Tunis à cette heure; on eût dit une ville abandonnée. J'aimais à me sentir pressé par la soif, au milieu des rues désertes, pour me donner le plaisir de boire un verre de cette eau hospitalière que quelques Maures mettent derrière leur porte pour les passans. Vers une heure, nous dînions seuls, le commandant et moi. Un jour seulement Sydi-Benajet vint s'asseoir à notre table, et l'on ne saurait comprendre la gêne qu'il éprouva à manger devant nous. Il voulut d'abord se servir de sa fourchette, mais sa maladresse était extrême; il riait de son embarras, le bon vieillard, et il n'osait manger avec les doigts; mais tout à coup il prit bravement son parti, il rejeta sa fourchette, retroussa les manches de sa veste jusqu'au coude, et se mit à tremper ses doigts dans la sauce, à faire des boules de viande et de mie de pain : il mangea enfin à sa manière et dîna de fort bon appétit. Après notre dîner, j'allais trouver souvent le fils de la maison, avec lequel je m'étais lié d'amitié; nous nous asseyions sur un divan dans une grande salle dont le pavé était de marbre et dont les murs étaient revêtus

de faïence. Nous faisions soigneusement fermer les jalousies des fenêtres ; le jour ne pénétrait qu'à travers des rideaux de soie rouge; nous fumions, prononçant à peine quelques paroles de loin en loin; nous prenions du café et des sorbets ; un juif venait nous chanter des airs doux comme des cantiques ; la pipe souvent tombait de nos mains et nous nous endormions jusqu'au soir.

Tous ceux qui ont visité l'Orient ont éprouvé ce qu'a de charmes l'heure du soir sur les terrasses. Pendant le jour, quoi qu'on fasse, on éprouve quelque chose d'accablant, le soleil vous tient enfermé ; il semble que les voûtes dorées des appartemens pèsent sur votre tête et oppressent votre poitrine ; mais le soir on sort de prison, on monte sur la terrasse, et l'on se sent plus léger. Le dernier sourire du crépuscule, le lever de la lune, une voix lointaine de femme, une ombre qui apparaît, un geste, une attitude gracieuse, telles sont les jouissances de cette heure.

Tant que le jour dure, les femmes se montrent peu, elles ne font que passer et se cachent. Il n'y avait qu'une jolie petite fille sur une terrasse voisine, que je pusse bien voir. Encore, les premiers jours elle n'osait pas se montrer; elle traversait rapidement la terrasse, venait se cacher derrière un mur, et n'avançant que par momens sa charmante tête, elle attendait la nuit. Peu à peu elle s'enhardit; avant que la nuit ne fût venue, elle prenait un vase et arrosait ses jasmins. Entre le crépuscule et le lever de la lune, il se passait un moment d'une nuit profonde. C'était dans ce moment que les terrasses se remplissaient de femmes, je les entendais sans pouvoir les distinguer. Lorsque la lune s'élevait dans le ciel et versait sa clarté sur la ville, les femmes ne s'enfuyaient pas ; elles ne craignaient pas alors de se laisser voir; leur pudeur ne s'alarmait pas de cette lumière ; il semblait qu'elles se reposassent sur la nuit du soin de les couvrir de ses voiles ; et la nuit pourtant était presque aussi claire que le jour de nos villes du nord de la France. Le spectacle de ces femmes assises sur les terrasses, au clair de la lune, est un des plus ravissans que j'aie jamais vus. Tout s'adoucissait et s'idéalisait sous la molle et tremblante clarté ; les poses du corps me semblaient plus voluptueuses, les formes plus parfaites, les vêtemens plus transparens; les têtes avaient quelque chose de suave. Toutes ces femmes se mouvaient à peine ; elles res-

piraient seulement le frais et le calme de la nuit; on les eût prises pour des groupes d'ombres heureuses; en les voyant ainsi, je comprenais le paradis de Mahomet, le séjour des houris ou *femmes épurées*. Il y en avait une, peu éloignée de moi, qui chantait toute la nuit en s'accompagnant d'une espèce de luth. Peut-être ne pensait-elle seulement pas à ce qu'elle disait. C'était le chant continu d'une ame pleine de bonheur qui s'épanche comme une source.

L'appartement que nous occupions chez Sydi-Benajet n'était pas éloigné de l'appartement des femmes; je voyais une porte dont je n'avais qu'à franchir le seuil pour me trouver au milieu d'elles. Mais je connaissais trop bien les devoirs sacrés que m'imposait l'hospitalité pour songer à commettre la plus légère indiscrétion. Mes yeux, cependant, se tournaient, malgré moi, vers cette porte, qui parfois s'entr'ouvrait un peu, et où paraissaient de jeunes Mauresques. C'était toujours le matin que ce faisait ce petit manége. Je comprenais, au bruit que j'entendais, que les maîtres étaient loin. J'ai dit que Sydi-Benajet et son fils se rendaient dans la matinée au palais du bey. Il fallait voir alors comme toutes ces femmes étaient joyeuses et bruyantes; elles chantaient et folâtraient; elles aiment tant à faire tout ce qu'on leur défend. De belles négresses sortaient de l'appartement des femmes, allaient et venaient, coquettes, sveltes, au costume lascif; un simple mouchoir attaché autour de leurs reins flexibles, et qui descendait à peine jusqu'aux genoux, collait sur leur corps. Un jour qu'on me croyait parti pour ma promenade du matin, je revins subitement; on lavait la maison du bas en haut. Un nègre, placé à la première porte d'entrée des appartemens, voulait m'empêcher de passer; je ne le compris pas, et pressé d'aller dans ma chambre, j'entrai avec précipitation. Je me vis tout à coup au milieu de dix jeunes femmes, toutes dans un costume fort léger. Aussitôt qu'elles m'aperçurent, elles s'échappèrent de différens côtés en jetant de petits cris de peur et de surprise, comme ferait une troupe de jeunes baigneuses au milieu desquelles tomberait un jeune homme. Poursuivant mon chemin, j'entrai dans une chambre où je vis un rideau de croisée qui remuait; il me prit un violent battement de cœur; j'allai au rideau, et je trouvai blottie dans l'encoignure de la fenêtre la charmante petite fille que je voyais le soir sur la terrasse. Elle était presque nue; ses petites mains cachaient son sein;

ses yeux, levés vers moi, me demandaient grace. Elle tremblait, la pauvre enfant, et n'osait proférer une parole. Je voulus lui prendre la main; elle se jeta à mes genoux en me faisant signe de sortir. Comme j'hésitais, elle me regarda d'un air plein d'effroi; et, passant sa main sur son cou de cygne, elle fit le geste qu'on lui couperait la tête. Son geste, son expression, étaient si vrais; je fus saisi de pitié; je me dirigeai vers ma chambre; j'entendis derrière moi le bruit léger d'une robe, je vis une ombre courir sur le mur; je détournai la tête, la petite fille avait disparu. J'appris par un nègre qu'elle avait dit que je ne l'avais pas aperçue, qu'elle était restée cachée derrière le rideau. Mais depuis ce jour je ne vis plus la porte de l'appartement des femmes s'ouvrir; j'allai souvent sur la terrasse, je ne vis plus la jolie enfant arroser ses fleurs. Les femmes furent tenues plus sévèrement, et Benajet fils me bouda un peu.

Le départ des pèlerins pour la Mecque est une des choses les plus curieuses que j'aie vues à Tunis. Les voyages lointains s'entreprennent vers la fin du mois de mai. Durant les fêtes qui suivent le ramazan, le Koran fait une loi aux musulmans de passer trois jours dans leur ville natale, au sein de leur famille, loi sainte qu'ils observent religieusement. Tous les ans les proches parens se réunissent, les enfans entourent leur père, des mains ennemies se rencontrent et se pressent, les cœurs attiédis se réchauffent, les liens sacrés du sang se resserrent, et la bénédiction du ciel descend sur la famille entière. Au sortir de ces touchans banquets on se fait de tendres adieux et on se sépare. Les chemins se remplissent de voyageurs; le Maure opulent part sur son beau cheval, l'Arabe s'éloigne avec ses chameaux, le pèlerin prend son bâton et se met en route.

Tous les pèlerins des états barbaresques qui veulent faire le voyage de la Mecque se rassemblent à Tunis, où ils viennent s'embarquer pour Alexandrie. Il en arrive de Maroc, d'Alger, de Constantine, des montagnes de l'Atlas, du désert de Sahara. En attendant le jour du départ, ils s'établissent sous les murs de la ville, dans l'endroit qu'on appelle *la Marine*. Rien n'est plus bizarre que le spectacle de cette multitude campée sans tentes sur les bords du lac. Les pèlerins portent en général le costume arabe. Un grand burnous blanc les couvre tout entiers; des étoffes de laine blanche

entourent leurs visages bronzés et amaigris, une corde de laine brune couronne leur tête et donne à leur physionomie un caractère sauvage. On les voit occupés sur cette plage à préparer la nourriture qu'ils doivent emporter au désert, et c'est vraiment une chose hideuse à voir. Les bras nus, les pieds dans le sang, ils dépècent des bœufs, déchirent de la viande, et la coupent en longs morceaux en forme de lanière, qu'ils suspendent sur des cordes pour la faire sécher au soleil. On dirait une volée d'oiseaux de proie qui s'est abattue au milieu d'un charnier, et dont on entend les cris confus.

Les pèlerins, avant leur départ, choisissent parmi eux un chef qui jouit ordinairement d'une haute réputation de sainteté. L'année que j'étais à Tunis, ce fut un marabout du Kairouan qui obtint cet insigne honneur. Le Kairouan, ville de la régence de Tunis, est la seconde cité sainte aux yeux des Arabes; elle a droit d'asile, et l'entrée en est interdite aux juifs et aux chrétiens. Quelques malheureux marchands juifs, qui ont voulu parfois s'y introduire sous le costume arabe, ont été massacrés dans les rues, et leurs membres jetés par-dessus les remparts. Les criminels de la régence qui peuvent échapper aux mains de la justice et se réfugier dans la ville, sont, sous sa protection, à l'abri de toute atteinte; toute puissance humaine vient expirer sur le seuil des portes saintes. La grande renommée de vertu du marabout du Kairouan lui venait en partie de la résistance énergique qu'il avait opposée aux volontés du bey, dans une circonstance où les droits d'asile de sa ville avaient été violés par des soldats turcs. Il était d'une stature élevée et d'une grande maigreur; il avait la peau couleur de feu, la barbe rare et les mains osseuses. Je ne saurais rendre l'impression que produisit sur moi la vue de cet homme extraordinaire. Il était d'une mobilité singulière, on l'eût dit sous l'influence constante d'une machine électrique; ses paroles brèves que je ne comprenais pas, ses mouvemens brusques, tout en lui me paraissait étrange; mais son regard vitreux, si je puis m'exprimer ainsi, avait surtout quelque chose de magnétique qui me fascinait. Au reste, presque tous les pélerins portaient sur leur visage ce caractère d'exaltation; peut-être était-ce l'effet des longs jeûnes du ramazan. Quelques-uns certainement étaient fous. Trois d'entre eux surtout, qui avaient leur

tête nue, eussent provoqué le rire, s'ils n'avaient excité la pitié. On sait que les musulmans se rasent la tête et la tiennent toujours couverte; ceux-ci avaient laissé pousser leurs cheveux, et leur tête nue sous un soleil brûlant, tout hérissée de cheveux noirs et rudes, offrait l'indice le plus frappant de la folie. Parmi les pèlerins, il en est qui vont à la Mecque pour remplir un vœu qu'ils ont fait dans un moment de détresse, d'autres qui entreprennent ce voyage sans espoir de retour, connaissant les dangers du désert, et acceptant cette mort de martyr comme une fin heureuse de leur misérable existence, ou comme une expiation de leurs fautes.

Un matin, du haut des remparts, je les vis partir avec leurs longs bâtons à la main, et leurs petits paquets sur le dos, semblables à un essain d'abeilles, qui fait entendre au loin son bourdonnement. Les pèlerins, avant de s'embarquer, devaient se rendre à un marabout très vénéré qui a été élevé sur les ruines de Carthage; c'est le monument tutélaire des voyageurs; les marins, les soldats, tous ceux qui entreprennent des courses lointaines, viennent y déposer leur offrande et demander des prières. La caravane suivit les bords du lac; le marabout du Kairouan était à la tête, entouré de quelques pèlerins qui portaient des pavillons rouges. Elle s'achemina en silence vers le cap de Carthage et vint s'agenouiller dans un profond recueillement autour du *santon;* les pavillons furent placés flottans au-dessus de la porte. Après leurs prières, les pèlerins n'avaient plus qu'à s'embarquer, ils descendirent sur le port de la Goulette.

Dès qu'ils virent dans la rade le navire qui était destiné à les porter à Alexandrie, ils poussèrent des cris de joie, comme s'ils eussent déjà aperçu la Mecque. Le navire était en appareillage, il faisait ses dispositions pour mettre sous voile; il se balançait sur les flots, à pic sur sa dernière ancre; les voiles étaient prêtes à tomber à commandement. Le capitaine voulut mettre quelque ordre dans l'embarquement, mais cela lui fut impossible. Les pèlerins se précipitèrent dans les chaloupes, au risque de les faire couler; ils s'entassaient les uns sur les autres, malgré les efforts que faisaient les matelots pour les repousser. Le capitaine avait fait marché pour prendre deux cents pèlerins à son bord, déjà il en était parti au moins ce nombre, et il en restait autant sur le quai. Ce n'était pas

la première fois, disait-il, que cela arrivait. Une année, ayant reçu à bord tous ceux qui se présentaient, il vint à manquer d'eau; tous les jours il mourait un grand nombre de pèlerins, il en jeta plus de la moitié à la mer, et à son arrivée à Alexandrie, il en trouva encore plus que son compte. Il s'embarqua en déclarant qu'il ne prenait plus personne, et repoussant à coups de rames les plus osés qui voulaient sauter dans les chaloupes. Lorsque les pèlerins le virent s'éloigner, ils se livrèrent à un affreux désespoir, ils se frappèrent la poitrine, en criant et pleurant, comme s'ils avaient été laissés sur une plage étrangère. Mais tout à coup, ayant aperçu un bateau dans le port, ils s'y jetèrent comme des furieux, et forcèrent les matelots à les conduire au navire. On levait l'ancre; le bateau eut le temps d'aborder. Les pèlerins déjà embarqués proféraient des menaces contre l'équipage et tendaient leurs mains à leurs frères; ceux-ci, en arrivant, se cramponnèrent au navire avec rage, et l'escaladèrent comme des démons. Le capitaine du bord comprit qu'il serait dangereux pour lui de s'opposer à l'embarquement de ces hommes exaspérés, il n'y mit aucun obstacle; seulement il les fit descendre tous à fond de cale. La manœuvre de l'ancre était finie. Au commandement : largue les huniers, les hautes voiles tombèrent, et s'enflèrent au vent; lorsque les flots mugirent, pressés par la proue du navire, des cris de joie partirent du fond de la cale, et retentirent dans l'air. Le navire avait pris son essor.

J. L. Lugan.

Arc-de-Triomphe de l'Etoile.

Dans le court espace de trois mois Napoléon, à la tête de 100,000 hommes, avait vaincu l'Autriche et la Russie. A la suite de quelques brillans faits d'armes, dont le plus éclatant fut le combat d'Elchingen, Mack, général en chef de l'armée autrichienne, s'était laissé investir dans Ulm, et, chose inouie, avait mis bas les armes à la tête de 30,000 hommes. Vienne avait ouvert ses portes aux Français, et l'empereur y avait fait une entrée triomphante. Enfin il venait de vaincre, dans les plaines d'Austerlitz, l'armée russe unie aux restes des troupes autrichiennes. La France entière était dans l'enivrement de la victoire. L'empereur voulut consacrer ces souvenirs en élevant un arc-de-triomphe à la gloire des armes françaises. Il décida, par un décret du 18 février 1806, qu'il serait construit à la barrière de l'Etoile; et, pour le rendre digne des batailles gigantesques dont il devait transmettre la mémoire à la postérité, il résolut de lui donner plus d'élévation qu'à tous les arcs-de-triomphe de l'antiquité ou des temps modernes.

L'architecte Chalgrin fut chargé de la construction de ce monument. Il en assit la masse énorme sur des fondations qui s'enfoncent à vingt-six pieds au-dessous du sol, et qui ont cent soixante-huit pieds de longueur et quatre-vingt-quatre pieds de largeur. La première pierre fut posée le 15 août 1806. Si un jour nos neveux, en démolissant l'édifice, viennent à la découvrir, ils y liront une inscription destinée à transmettre aux âges futurs un souvenir de cette famille Bonaparte dont la gloire a été si grande et la puissance si courte. *L'an* 1806, y est-il écrit, *le quinzième d'août, jour de l'anniversaire de la naissance de sa majesté Napoléon-le-Grand, cette pierre est la première qui a été posée.*

Tandis que les constructions se faisaient avec une sage lenteur, la puissance de l'empire augmentait sans cesse; la victoire d'Iéna avait frappé au cœur la Prusse, si illustrée naguère par les armes de Frédéric. Wagram avait abattu l'Autriche assez imprudente pour affronter de nouveau les chances terribles des combats. Napoléon, séduit par le désir d'obtenir un héritier, et par l'ambition de s'allier aux vieilles dynasties de l'Europe, répudiait Joséphine de Beauharnais, sa première femme, et épousait, le 30 mars 1810, Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, fille de l'empereur François. On fit à Paris, pour célébrer ce mariage, des fêtes magnifiques au milieu desquelles on remarquait surtout une décoration qui s'étendait des Tuileries à l'arc-de-triomphe, et qui présentait les dispositions les plus majestueuses. L'arc fut bâti en charpente et en toile, et fut décoré par M. Lafitte de peintures et d'inscriptions. On commença à construire le 3 mars, et le 25 tout était terminé.

Mais, au milieu de travaux si nombreux, il survint de graves difficultés financières. Les matériaux augmentaient de prix, il en était de même de la main-d'œuvre. Les choses en vinrent au point que les charpentiers, dont les journées étaient montées à 18 fr., voulurent les élever à 24 fr. Il fallut une proclamation du préfet de police, suivie de l'arrestation de plusieurs d'entre eux, pour que le travail continuât. Profitant de tous ces embarras, les entrepreneurs réclamèrent des sommes bien plus grandes que celles qui leur étaient réellement dues. Ceux de l'arc-de-triomphe exigeaient 907,768 fr. C'est alors que la probité sévère de M. de Montalivet écrivit ces paroles dignes d'être méditées par tous ceux qui administrent les deniers publics : « Qu'on examine avec soin cette demande exorbitante. Quatre ou cinq cent mille francs me paraîtraient déjà une dépense excessive. Il faut trancher dans le vif sans égard à de misérables formes qui très scandaleusement nous coûtent chaque année une perte de plusieurs millions. » On examina en effet, et la dépense fut réduite, par la persévérance et la sagesse du ministre, à 499,522 fr.

Lorsque l'empire succomba, en 1814, l'arc de triomphe forma le centre d'une des nombreuses places d'armes qu'on établit aux diverses barrières. On employa son enceinte pour la défense de Paris; et son sommet devint un observatoire d'où l'on suivait les mouvemens des troupes ennemies. Bientôt la restauration, qui ne sut que répudier la gloire de la république et de l'empire, abandonna la construction d'un édifice dont la vue lui rappelait d'amers souvenirs; et ce ne fut qu'après la campagne d'Espagne de 1823 qu'elle résolut de l'achever et de le consacrer à l'illustration de sa politique et de ses armes. A cette époque, M. Huyot, chargé, avec M. Goust, de la direction des travaux, présenta un projet nouveau,

où, conservant les principales constructions de Chalgrin, il donnait au monument plus de magnificence. Il l'encadrait dans des colonnes immenses, qui dessinaient ses contours, et dont la saillie au dehors égalait au moins celle des bas-reliefs. Ses propositions ne furent point adoptées, soit à cause de l'accroissement des dépenses, soit à cause des changemens qu'il fallait apporter aux constructions déjà faites; et l'on se décida à suivre le projet de Chalgrin, en augmentant la saillie des corniches, afin de donner quelque vigueur aux lignes horizontales de l'édifice.

Tout était disposé pour achever l'arc de triomphe dans le système de la restauration; les projets des bas-reliefs étaient faits lorsque la révolution de 1830 arriva. Alors, le roi Louis-Philippe rendit ce monument à sa destination primitive, se montrant ainsi l'ami et le défenseur de notre vieille gloire nationale. Les constructions furent poussées avec vigueur. M. Huyot fit le grand entablement; M. Blouet, qui le remplaça en 1832, éleva l'attique, et vient de terminer le monument. Sa hauteur est de cent cinquante-deux pieds, sa largeur de cent trente-huit pieds, son épaisseur de soixante-huit pieds. Le grand arc intérieur a quatre-vingt-dix pieds de haut et quarante-cinq pieds de large. Les petits arcs ont cinquante-sept pieds de haut sur vingt-six pieds de large.

Sur sa surface extérieure et sous les voûtes, des bas-reliefs et des inscriptions consacrent le souvenir des faits les plus éclatans de nos glorieuses campagnes. M. Rhude représente le peuple entier courant aux armes comme en 1792, et volant aux frontières; M. Marochetti, la victoire de Jemmapes. M. Lemaire nous fait assister aux funérailles de Marceau, où les ennemis eux-mêmes se réunirent à l'armée française pour honorer la mémoire de la loyauté; M. Feuchers nous montre le passage du pont d'Arcole, signalé par l'héroïsme de Bonaparte et par la mort touchante de Muiron; M. Chaponnière, la prise d'Alexandrie; M. Seurre aîné, la bataille d'Aboukir; M. Gecther, celle d'Austerlitz; M. Cortot, Napoléon au faîte de sa puissance et couronné des mains de la victoire.

Bientôt la victoire infidèle, abandonne les drapeaux de Bonaparte, et M. Etex nous peint la défense de la patrie, envahie en 1814 par les armées étrangères, et la paix qui mit fin à ces guerres longues et sanglantes.

Un bas-relief, plus grand que tous les autres, qui s'étend sur les quatre faces de la frise du grand entablement et qui a été exécuté par MM. Brun, Laitié, Jacquot, Caillouette, Seurre aîné et Rhude, offre un résumé de cette dramatique histoire. D'un côté les représentans du peuple, au pied de l'autel de la patrie, distribuent des drapeaux aux chefs des différens corps des armées, qui se préparent à marcher contre l'ennemi; de l'autre, la France régénérée, accompagnée de la prospérité et de l'abondance, re-

çoit ses armées au retour des combats, et leur distribue des couronnes. Les soldats amènent les monumens de leurs conquêtes.

Sur des boucliers placés dans l'attique figurent les noms de trente victoires les plus décisives. Ceux des victoires secondaires sont inscrits sous les voûtes. On y lit dans le même lieu les noms des généraux qui se sont distingués dans cette longue période de combats.

Telle est la description succincte de ce monument triomphal, placé si convenablement sur une éminence à l'entrée de la ville, environné de vastes avenues, lié à cette grande disposition du Louvre, des Tuileries et des Champs-Élysées. En considérant dans leur ensemble ses bas-reliefs et ses inscriptions uniquement consacrés aux souvenirs de la république et de l'empire, on ne peut s'empêcher de ressentir quelque regret de n'y rien trouver qui se rapporte à la monarchie par les soins de laquelle il a été terminé, et dont la politique a régularisé et affermi toutes les libertés conquises sous les régimes précédens. Cependant la force de notre gouvernement, la prudence du roi, son stoïcisme dans les dangers personnels, tout présente des sujets dignes d'inspirer nos artistes. Heureusement l'arc-de-triomphe n'est pas entièrement terminé; il reste encore à placer le couronnement de l'acrotère. Espérons qu'on y mettra la représentation des libertés françaises consolidées et des forces nationales développées par la sagesse du gouvernement de juillet.

L'arc-de-triomphe semble destiné à être le témoin des changemens successifs des édifices de la capitale, de leur dégradation et de leur destruction. Alors sa masse isolée sur l'éminence qu'il occupe attestera aux générations futures qu'à une époque reculée la France combattit avec une rare énergie pour sa liberté et pour son indépendance, et qu'après les convulsions inséparables de ces luttes glorieuses, elle trouva le bonheur et la vraie puissance sous un prince ami de la paix et des lois.

L.

BULLETIN.

Dans l'intervalle de nos sessions parlementaires il se produit un singulier phénomène. A défaut de gros évènemens, de grandes questions qui ébranlent l'atmosphère, on voit apparaître et voltiger dans l'air une quantité de petits bruits, de petits mensonges, de petits caquets, qui tombent sur le nez de celui-ci, entrent dans l'oreille de celui-là, qui piquent, déchirent, pénètrent sous l'épiderme, et font mille blessures plus cuisantes que dangereuses. Quand nos gouvernans songent à leur repos, la presse aussi prend ses loisirs. Alors commence la mission du faiseur de nouvelles, type à observer. C'est toujours, comme on dit à présent du moindre porteur de journaux, un homme d'esprit et de cœur; il se lève à huit heures, va voir un de ses cousins qui est lié avec un jeune homme attaché au cabinet d'un ministre, et fume avec lui un premier cigare. A dix heures on le voit sur la place de la Bourse, guettant l'arrivée de M. Etienne au café du Commerce, entrer derrière lui, et prendre à une table de distance sa tasse de café. L'appétit de M. Etienne l'ayant parfaitement renseigné sur l'état des affaires publiques, il va rôder devant Tortoni, demande du feu pour son second cigare à un *coulissier* qu'il ne connaît pas, et dit en le remerciant: — Combien fait-on? — 35. — Bah! Qu'est-ce qu'il y a donc? — Hum! hum! — Le voilà très avancé sur la question étrangère. Il prend des notes; il fume encore une botte de cigares jusqu'à cinq heures. A ce moment il court dans les bureaux de journaux, va se frotter contre d'autres nouvellistes, échanger avec eux les plus précieux documens. Il n'est pas inutile pour lui d'entrer au Café Anglais, de faire le tour des tables un cure-dent à la bouche pendant l'heure du dîner. Une promenade le soir dans les galeries de l'Opéra, en compagnie de deux ou trois fonctionnaires fort connus, fort bavards et très fumeurs, peut n'être pas sans fruit. Mais c'est surtout au foyer de l'Opéra que le faiseur de nouvelles trouve à récolter, à glaner, à mentir; c'est là qu'il se fait attraper. Il est certain d'y rencontrer des députés qui discutent en groupe et à haute voix, des hommes de bourse qui crient et qui rient, des journalistes qui dépensent leur esprit, et des étrangers de distinction entre deux vins. Après *les Huguenots*, il retourne à Tortoni, fait semblant de prendre une glace; et pendant que les coulissiers se vendent des rentes qu'ils n'ont pas, il se mêle à eux, toujours en demandant du feu, et prend ses dernières notes. Sa journée

est achevée. De cigare en cigare, il est arrivé à sonder les plus profonds mystères de la diplomatie; à savoir, mot pour mot, les conversations intimes du roi et de ses conseillers; à connaître les dissensions intestines du ministère, et les dispositions secrètes du cabinet russe, touchant la question d'Orient; et, le lendemain, il est annoncé au public que : « M. le duc d'Orléans a eu, ces jours derniers, un entretien fort vif avec M. le président du conseil. Dans ce tête-à-tête, le prince, encore ému de l'attentat auquel sa majesté vient d'échapper par miracle, est entré, à propos de ce fait, dans des considérations qui ont paru singulièrement contrarier le chef de la politique du 22 février. Son visage dissimulait mal la contrariété que lui faisaient éprouver les observations du prince. » Ou bien : « Une altercation très vive a eu lieu entre M. le maréchal Maison et M. Pelet de la Lozère. Personne n'assistait à cette scène, qui est restée secrète. Mais il est certain que la retraite de l'un des deux ministres en sera la conséquence inévitable. » Ou bien encore : « Sa majesté l'empereur de Russie a décidé, sans en faire part à ses conseillers les plus intimes, qu'une escadre de vingt vaisseaux viendrait croiser dans la Méditerranée, et protéger, au besoin, l'apparition de Tahir-Pacha dans les parages africains. On est fort tourmenté, en haut lieu, de cette résolution, dont nos renseignemens nous permettent de garantir l'authenticité. »

Reste à savoir si le public croira que le prince royal, M. le président du conseil, M. Pelet de la Lozère et l'empereur de Russie ont déposé leurs plaintes et leurs secrets dans le cœur des gobe-mouches qui vendent, à dix sous la ligne, leurs projets et leurs entretiens. Peu importe; il faut, à tout prix, subir cette inflexible loi du remplissage qui pèse sur les journaux, et satisfaire cette soif de nouvelles qui tourmente une population bavarde et curieuse. Tout devient bon à dire, depuis les conversations supposées du roi, jusqu'à la nomination projetée d'un garde champêtre. Nous avons relevé, cette semaine, dix colonnes de caquetages sur les discussions intérieures du cabinet, sur les préparatifs du mariage du prince royal, cinq destitutions importantes et toutes d'invention, notamment celle du chef de la division des beaux-arts, et celle d'un jeune chef de division à l'instruction publique; enfin, la nomination à la sous-préfecture de Sceaux d'un homme qui n'y songe pas. Nous ne suivrons pas nos confrères quotidiens et autres dans les conséquences à perte de vue qu'ils tirent encore du voyage des princes dans les cours du Nord. Nous n'avons pas, comme eux, le don d'invisibilité et de locomotion qui leur révèle tant de beaux mystères. Nous ne connaissons que des détails qui éclatent à la vue de tous. On nous a dit, par exemple, que la dépense de cette tournée s'était élevée à 600,000 francs, et que la magnificence intelligente et distinguée des voyageurs s'était déployée dans les moindres occasions. On s'est piqué envers eux de réciprocité, et l'hospitalité des souverains du Nord a été poussée jusqu'à une recherche minutieuse. Les personnes de la suite des princes ont été l'objet des plus flatteuses prévenances. La valetaille elle-même n'a pas été oubliée, et la bonté des chambellans prussiens et autrichiens s'est occupée de son bien-

être avec générosité; les domestiques des princes et de leur suite étaient servis à Vienne et à Berlin par les valets de la cour. Une table somptueuse était dressée pour eux; des laquais en culotte courte, en grande tenue, leur offraient du vin de Champagne, de Bordeaux et du Rhin, et leur versaient des rasades dont le souvenir vivra long-temps dans leur estomac. Pour revenir au mariage du prince royal, il a suffi d'une rumeur pour en accréditer la nouvelle : mais, en la supposant probable, personne encore une fois n'en peut connaître l'époque ni les stipulations. Personne n'a oublié que, pour varier le ton officiel des relations du voyage, plusieurs feuilles avaient insinué que l'accueil fait à Vienne aux princes français témoignait seulement de la politesse autrichienne, et qu'ils y avaient vainement cherché la cordialité des réceptions de Berlin. Or, l'empereur, et surtout l'archiduc, ont montré pour les jeunes voyageurs une véritable inclination, et se sont séparés d'eux avec le plus grand regret.

—Les affaires d'Espagne sont toujours à leur état ridicule et atroce. On se bat moins que jamais, et l'on fusille de plus belle. Le siége de Fontarabie ressemble au siége d'une redoute de neige attaquée par des enfans. Les Anglais font en Navarre assez triste figure et trop bonne chère. Cordova ne conclut rien, et Mendizabal vient d'être élu à Madrid. En Angleterre, les chambres s'occupent de bills d'intérêts privés; O'Connell trinque et pérore à Rochester, et soutient aux Anglais qu'ils sont esclaves, à quoi les Anglais répondent oui! oui! Il leur demande s'ils abandonneront les Irlandais dans leur lutte, à quoi les Anglais répondent non! non! Ces solennités à la fourchette trouvent toujours infatigable le représentant de l'Irlande. On en veut toujours à la mémoire du roi Guillaume. La statue de ce prince a un ennemi particulier qui lui décoche sans cesse des projectiles de la plus hideuse nature. L'autre jour encore la pauvre statue a reçu dans le dos une énorme pierre, et son visage a été souillé par un liquide noir et corrosif. La police croit tenir l'original qui s'amuse à ces actes inqualifiables.

—Deux grandes affaires qui occupent depuis long-temps nos tribunaux, sont terminées. Les assises d'Ille-et-Vilaine ont prononcé plusieurs condamnations dans le procès Demiannay, et Dehors, accusé d'incendie, vient d'être acquitté à Paris. M. Berryer, son défenseur, n'a pas manqué, selon son usage dans les grandes occasions, d'arroser de larmes sa plaidoirie, et Dehors s'est écrié en entendant la sentence : Mon innocence est enfin reconnue. Pendant que nous enregistrons les arrêts de la justice, nous ne pouvons passer sous silence le scandale qu'a produit le départ de la dernière chaîne des forçats. On est bien accoutumé depuis long-temps aux laborieuses forfanteries de ces scélérats, qui ont puisé dans la légende de *Robert Macaire* de nouveaux alimens à leur cynisme. On sait très bien que les forçats étudient à l'avance le rôle qu'ils joueront dans cette dernière représentation, au jour de ce dernier adieu à la société : les uns méditent d'être gais, les autres insolens. Celui-ci compose une romance dont il enseigne le refrain à ses compagnons. Tous se fabriquent des cha-

peaux de paille extravagans, parmi lesquels se distingue la coiffure exorbitamment haute et pointue *du magicien*. Mais cette année ils se sont surpassés. La présence de l'abbé Delacollonge dans la chaîne a donné lieu à une méprise dont a profité le célèbre François, le complice de Lacenaire, pour se permettre une parodie sacerdotale; en le voyant ainsi bénir le peuple, en entendant les autres s'écrier en riant : Comme il bénit bien ce gaillard-là! on s'est rappelé le geste de Wormspire et la réflexion impie de Bertrand. Il est certain du reste que la publicité donnée à toutes ces prouesses excite la verve de ces condamnés, et malgré l'hypocrite indignation avec laquelle la plupart des journaux racontent ces détails, on distingue dans leurs versions le plaisir étrange que les narrateurs ont trouvé à ces hideuses bouffonneries, et la certitude d'amuser le public en les reproduisant. Nous avons vu citer tout entière une espèce d'hymne avec refrain *en argot*, composée par le poète de la chaîne. Quand un malheureux écrivain ne peut obtenir dans un journal une mention de dix lignes pour un ouvrage d'honnête homme, on ne peut qu'éprouver du dégoût à voir deux colonnes gratuitement remplies par les rimes du bagne.

— Les fêtes de juillet se préparent avec pompe. Il y a, cette fois encore, un monument à inaugurer. L'arc-de-triomphe de l'Étoile sera découvert, dégagé de ses enveloppes de toile; ses bas-reliefs seront au jour. On recherche partout les vieux soldats de l'empire pour leur offrir des places d'honneur dans les estrades qu'on a construites autour du monument. Ce sera un spectacle attendrissant que cette exhumation des débris de la gloire française. Le nommé Petit, ancien maréchal-des-logis des chasseurs de la garde impériale, sera investi, ce jour-là, de la dignité de gardien de l'arc-de-triomphe. Il portera désormais son ancien uniforme. En un mot, rien ne sera négligé pour entourer de détails nationaux cette grande commémoration. On annonce cependant qu'il n'y aura pas de revue le 29 juillet. Il paraît que les renseignemens parvenus à l'autorité ont déterminé le conseil des ministres à prendre cette mesure. Plusieurs arrestations ont été faites, entre autres celle d'un nommé Hoquart, sous-officier, dit-on, au 41e de ligne. Hoquart a été arrêté à deux lieues de la capitale. On assure que dans une lettre qu'il adressait à un de ses amis, après l'avoir félicité d'avoir été témoin de l'incendie d'une forêt, il ajouta : « Moi, je voudrais assister à l'incendie d'une ville; j'ai besoin d'émotions fortes! »

— Un duel funeste est venu attrister toutes les conversations; à la suite d'explications personnelles entre M. Carrel et M. Emile de Girardin, relativement à une note insérée dans le journal *la Presse*, une rencontre a eu lieu à Saint-Mandé. Placés à quarante pas, les deux adversaires arrivèrent à la distance de vingt-quatre pas, après avoir fait l'un dix, l'autre six pas. M. Carrel tira le premier et atteignit M. Girardin, qui eut la cuisse traversée, et riposta à l'instant même. M. Carrel a été blessé dans le bas-ventre, à deux pouces de l'ombilic. Cette blessure est fort grave, mortelle peut-être. Personne ne peut se défendre d'un profond sentiment

de regret en voyant exposée à de pareilles chances la vie d'un homme aussi honorable, aussi distingué. Les adversaires politiques de M. Carrel déplorent eux-mêmes le résultat de cette affaire.

VAUDEVILLE. — *Casanova*, par MM. Etienne Arago, Desvergers et Varin. — Il est fort étonnant que les vaudevillistes n'aient pas songé plus tôt à fureter dans ces incroyables mémoires du plus damné libertin qui se soit imaginé d'enregistrer ses folies : quel livre que celui de Casanova! avec quel aplomb il nous raconte qu'il a triché au jeu, dépouillé les femmes, ruiné les hommes! Richelieu ne lui est supérieur que par le rang et la qualité. Duc et pair, il n'a eu qu'à se baisser pour ramasser du vice et de la prostitution dans une cour corrompue. Casanova, aventurier d'origine obscure, a dépensé cent fois plus de rouerie pour nouer sa moindre intrigue qu'il n'en fallut à l'amant de Mme Renaud la tapissière pour déranger son ménage. Quelle variété de moyens, quelle diversité dans son langage et ses protestations d'amour! Avec la grande dame il est poli, dépensier, grand seigneur; s'il s'adresse aux filles d'auberge, il se fait crapuleux et brutal comme un muletier; brave dans l'occasion, il perfore les gens avec une botte secrète, un coup droit qu'il a étudié. Tour à tour séminariste, soldat, joueur de violon, astrologue, rose-croix, il se préoccupe toujours de femmes, et sa philosophie aidée par un tempérament surnaturel le rend fort indifférent sur le choix. C'est chose aussi amusante qu'immorale que toutes ces aventures mêlées de réflexions spirituelles, d'aperçus élevés et d'aveux d'un cynisme sans pareil.

Au reste, si ce héros ne nous ment pas, la nature l'avait doué de facultés et d'appétits qui expliquent les désordres de sa vie, l'effrayante multiplicité de ses prouesses et les moyens qu'il employait pour assouvir des passions si impérieuses. On peut, sans être rigide, affirmer que Casanova fut un vaurien. Que la terre lui soit légère! C'est avec un épisode de ses mémoires approprié aux usages du théâtre, que les auteurs de *Casanova* ont composé une pièce en trois actes dans laquelle brille le talent jeune et frais de Mlle Fargueil. Casanova est en prison au fort Saint-André; au moyen d'une entorse qu'il simule, il écarte tout soupçon d'évasion et s'en va, affublé d'un domino, causer dans un bal masqué une foule de ravages. Il noue une intrigue avec la femme du gouverneur de la prison, compromet sa sœur Claudia, alarme deux maris, rosse un porte-clés, séduit une petite servante, et revient dans sa prison, où on le retrouve couché, de telle sorte qu'on ne peut l'accuser de ces méchantes actions. La conclusion est celle-ci : les deux maris sont rassurés, et la petite servante lui promet un rendez-vous. Il y a dans ce vaudeville tout ce qu'il faut d'esprit, d'arrangement et de gaieté pour réussir; il n'y manque qu'une seule chose, la popularité du personnage principal, de Casanova, dont les fredaines sont peut-être trop ignorées du vulgaire.

— Parmi les écrivains qui ont choisi l'histoire de l'antiquité pour but de leurs travaux, aucun n'a essayé d'entrer profondément dans les mœurs

des individus, de scruter leurs passions privées, de dévoiler les ridicules de leur intérieur; des récits de bataille, des réflexions politiques sur les évènemens de tel règne, sur l'habileté gouvernementale de tel prince, voilà le cercle d'idées dans lequel se sont constamment renfermés les historiens. En publiant les *Romans historiques du Languedoc*, qui viennent de paraître chez l'éditeur Ambroise Dupont, M. Frédéric Soulié s'est imposé une tout autre tâche; il a voulu peindre la vieille civilisation, en faisant poser devant lui les individus, puis en étudiant leur caractère; en analysant leurs penchans, en dévoilant leur bonne et leur mauvaise nature.

— Un refugié Polonais, M. le comte Henri Krazinski, vient de publier un roman historique en deux volumes, la *Bataille de Kirholm, ou l'Amour d'une Anglaise.* Ce livre renferme des renseignemens entièrement nouveaux sur un pays, des mœurs, des coutumes qui nous sont encore inconnus; l'intrigue est rapide et dramatique; l'auteur, avec cette facilité particulière aux hommes du Nord, manie également bien sa langue nationale dans laquelle il pense, et la nôtre dans laquelle il écrit.

— M. Félix Davin vient de publier un roman historique sous le titre d'*Une Fille naturelle* (1). La scène se passe en 1556, sous Henri II. Saint-Quentin est le théâtre du drame. Des recherches suffisamment consciencieuses ont été entreprises par l'auteur, mais l'action se dégage avec quelque lenteur dans un style qui manque parfois d'éclat et de couleur.

(1) Chez Dumont, au Palais-Royal.

LES ADEPTES

DE L'IMMORTALITÉ.

Il fut un moment, dans la vie de l'Europe, où l'homme ne douta de rien. On venait de découvrir une puissance dans un grain de salpêtre et de charbon. La science s'avançait, dans le chemin du ciel, le télescope à la main; la bousole avait été trouvée, avec ses utiles et mystérieux secrets. Un jour, sur les places publiques de Gênes, de Venise, de Florence, une nouvelle tomba, auprès de laquelle toutes les nouvelles que la Renommée a publiées depuis ne sont que des contes d'enfans : on annonça qu'un monde avait été découvert par un Italien; un monde de l'autre côté des mers, un monde avec une nature toute colossale, avec des arbres, des hommes, des animaux inconnus. Il est difficile d'apprécier aujourd'hui l'ébranlement qui fut donné aux imaginations italiennes par ces révélations inattendues. Tous les esprits étaient en délire; les jours fabuleux des Titans semblaient vouloir se faire historiques; on allait escalader les cieux; on cherchait Ossa et Pélion. Dieu se mettait à la por-

tée des intelligences; il n'y avait plus de secrets dans la machine de l'univers. Les alchimistes tenaient enchaînés sous cloche tous les Protées : les phénomènes arrivaient avec leur explication : on avait enfin le mot de cette énigme qui retentit dans les vents, dans les bois, dans les mers; on avait pris Dieu sur le fait.

Ce fut une époque d'orgueil, de folie, d'athéisme et de débauches. La foi même du clergé romain en fut ébranlée : c'était peu de Luther et Calvin; voilà que le télescope donnait raison à Galilée et à Copernic. Copernic avait écrit : « Si nous avions des instrumens, nous verrions les phases de Vénus comme celles de la lune. » L'illustre astronome, après avoir écrit cette vérité, n'avait pas eu le courage de la soutenir; il publia son livre et mourut le lendemain, pour s'éviter des embarras et des persécutions. Les instrumens ayant été découverts, on aperçut les phases de Vénus, l'anneau de Saturne, les satellites des planètes, plus ou moins nombreuses, selon leur éloignement du soleil. Tout cela semblait porter atteinte à quelques passages des livres saints qui n'avaient pas prévu Galilée et Copernic. L'Amérique arrivait ensuite pour tourmenter le premier chapitre de la Genèse. Les uns s'alarmaient de la révolution inévitable que ces choses allaient soulever dans les idées; le plus grand nombre se laissa maîtriser par le démon de la superbe, se souciant fort peu que les portes de l'enfer prévalussent contre le Vatican, et trouvant, au contraire, dans ce désordre intellectuel du moment, une excitation de plus à mener joyeuse vie; fermant l'oreille aux terreurs du démon, puisque l'enfer était mis en problème par la découverte de l'Amérique, et qu'après tout, s'il existait, on saurait bien découvrir un secret d'alchimiste pour éteindre ses flammes, ou y vivre à l'aise éternellement.

Les hommes oisifs et opulens qui s'entretenaient des merveilles qu'ils avaient vues, ou que leurs pères leur avaient racontées, se persuadèrent aisément que le monde était sur la voie d'une ère nouvelle, et que chaque jour devait enfanter son prodige. Les plus exaltés ne doutèrent point que, de découvertes en découvertes, on arriverait nécessairement à quelque chose de mieux que l'extinction des flammes de l'enfer, c'est-à-dire à l'immortalité du corps. Ils se disaient qu'à coup sûr la na [illegible] av[illegible]t un secret qui devait à jamais abolir la mort sur la terre, [illegible] tous les efforts de la science et

de l'imagination devaient tendre à lui arracher ce secret, bien plus important que l'invention de l'Amérique, de l'anneau de Saturne et de la poudre à canon. On organisa donc des plans pour tuer la mort.

Un comte de Bolsena qui jouissait d'immenses revenus, et qui se désolait à l'idée de les perdre en mourant, se mit à la tête d'une société clandestine qui ne cherchait pas la pierre philosophale, mais l'immortalité. Cette secte se réunissait dans un château de la grande île du lac de Bolsena. Cette résidence est aujourd'hui détruite, ou du moins il n'en reste que les ruines. L'île des adeptes se révèle encore au voyageur des Apennins, lorsqu'il a laissé à sa droite le village de *San-Lorenzo-Nuovo*, et qu'il découvre le magnifique lac de Bolsena, autrefois cratère d'un volcan.

Le comte de Bolsena, l'allié d'Americo-Vespucci, s'était promis, lui aussi, de faire une découverte plus utile à l'humanité que la conquête d'un monde nouveau. Il était dans la force de l'âge et il était presque certain de ne pas être surpris en traître par la mort, avant d'avoir trouvé le secret de lui échapper. Les adeptes se réunissaient sur le lac, sous sa présidence, toutes les fois que l'un d'eux avait une communication à faire à la société. On écoutait gravement; on discutait sur le procédé d'immortalité trouvé par l'adepte; on ne se livrait aux expériences que sur l'avis unanime qu'il y avait chance de réussir. Alors on prenait un vieillard agonisant, on lui imposait le remède de la vie éternelle, et le vieillard mourait le lendemain.

La société ne se décourageait pas. Après la mort du vieillard, on constatait unanimement que l'expérience était mauvaise et le procédé vicieux. Cela étant admis, on recommençait à se plonger dans les calculs; on étudiait les simples, on en exprimait des sucs; on combinait les poisons et les plantes alimentaires, afin de neutraliser le principe de mort par la vigueur de l'élément de vie : on cueillait la cigüe avec la main gauche, la droite sur le dos, par un sombre clair de lune du mois de mars; on prononçait tout bas le mot ineffable, le mot qui brûle le papier lorsqu'on l'écrit, ou la lèvre qui le laisse échapper; on chantait en chœur le verset du psalmiste, *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum*, mais à rebours, en remontant du dernier mot au premier; horrible sacrilége qui ré-

jouit l'enfer et met le démon à la disposition de l'homme, dans les hautes combinaisons magiques. On épuisait la cience et la nécromancie. Les adeptes dépérissaient à vue d'œil, brûlés par la flamme des veilles; ils mouraient avec des regrets inconnus aux autres hommes, parce qu'ils pensaient qu'une heure d'existence de plus les eût initiés peut-être au grand arcane quidevait donner à leurs heureux confrères des corps immortels.

Pour combler le vide de ses rangs dégarnis, la société se recrutait de nouveaux membres. Mais elle n'admettait dans son sein que des hommes énergiquement organisés, et dont l'indomptable courage avait triomphé des formidables épreuves de la réception. La société ne voulait pas donner asile dans son sein à des lâches qui se seraient fait de l'initiation un rempart assuré contre la mort; elle ne donnait le titre d'adeptes qu'à ceux qu'elle avait jugés dignes de l'immortalité par le mépris qu'ils témoignaient de la vie. Aux solennelles épreuves le cœur faillissait souvent au plus brave; le récipiendaire était introduit les yeux bandés dans des souterrains sur lesquels mugissaient les vagues du lac de Bolsena; il entendait des bruits, des voix, des murmures, des gémissemens, qui ne lui rappelaient rien de connu; l'eau du lac suintait à travers le mince plafond, et l'inondait bientôt d'une pluie glacée comme s'il eût été roulé par un torrent; il entendait mugir sur sa tête la roue d'un moulin, suspendue sur l'écume d'un gouffre, avec les bruits de ferrailles et de battans rouillés d'une large écluse emportée par la violence des eaux. Si le récipiendaire criait *merci*, deux bras vigoureux le saisissaient; on lui faisait boire un narcotique, et à son réveil, il se trouvait, seul, bien loin de Bolsena sur une crête sauvage des Apennins. La cérémonie de l'initiation n'était pas toujours la même. On disposait l'épreuve d'après le caractère connu de l'adepte futur. Quelquefois on le plaçait, par une nuit sombre, sur le piédestal naturel de granit qui dominait la haute cascade de Bighi. Recommandation expresse lui était charitablement faite de ne pas avancer d'un pouce, quelque chose qu'il entendît. Une forte écluse contenait dans son lit supérieur les eaux calmes de la cataracte. Au signal donné, l'écluse s'ouvrait, et le profond silence de la nuit était soudainement brisé par le fracas épouvantable des ondes qui tombaient à pic dans le gouffre. Un de ces malheureux éprouvés, ou-

bliant la recommandation, bondit de terreur sur l'étroit piédestal, et roula jusqu'au fond de l'abîme. On lui fit des funérailles magnifiques, et il fut reçu adepte de l'immortalité après sa mort : le diplôme posthume fut déposé dans son tombeau.

Un jour, dans la salle des séances, entra un adepte qui jouissait d'une grande considération. On le nommait le Viterbois. La société comptait beaucoup sur lui pour le succès de l'œuvre. Il n'avait encore rien inventé, mais on affirmait qu'il n'était pas homme à donner quelque chose au hasard, et que sa première expérience serait un triomphe. Son apparition excita un grand intérêt cette fois, parce qu'il était nu, et qu'il portait à la saignée du bras gauche un ruban rouge, ponceau. Un adepte, qui entrait ainsi dans le lieu ordinaire des séances solennelles, avait une importante communication à faire à la société. Un grand silence se fit. L'adepte détacha son ruban rouge, et le président lui accorda la parole.

Le secret de la vie était enfin trouvé ; aux premières phrases de l'orateur, la société applaudit d'enthousiasme ; dès ce moment, c'en était fait de la mort ; elle n'existait plus ; l'adepte de Viterbe avait mis le pied sur le spectre hideux. Malheureusement, l'inventeur de l'immortalité demandait douze ou quinze ans pour faire jouir ses confrères du triomphe de sa découverte. Les uns répondirent que lorsqu'il s'agissait d'éternité, il ne fallait pas s'arrêter à si peu de chose, d'autres firent observer qu'il était fâcheux que le bénéfice de la découverte fût perdu pour les adeptes qui mourraient avant le jour de l'expérience. On répondit à ceux-là que la société s'engageait à découvrir un mode de résurrection applicable aux confrères ensevelis dans ces quinze ans. Le plus difficile étant obtenu, le reste était un jeu.

La société résolut de s'armer de patience ; on décida que les recommandations de l'adepte viterbois seraient suivies exactement, et que, dès ce jour, tout confrère était dispensé de songer à de nouvelles expériences, puisque le procédé nouveau avait toutes les garanties de réussite que le scepticisme le plus méticuleux pouvait exiger.

D'abord, l'adepte viterbois avait demandé une petite fille de trois ans et un garçon de quatre, tous deux aussi beaux que peuvent l'être des enfans de cet âge. Les adeptes étaient puissans et riches

et vivaient dans un pays placé en dehors de toute domination. Ils trouvèrent sans peine les enfans demandés. On les enleva clandestinement dans la campagne de Bolsena. C'était la première condition du succès. La petite fille reçut le nom de *Vita*, le garçon celui de *Raggio, rayon*. Ils furent enfermés séparément dans deux jardins clos de hautes murailles, mais remplis d'agrémens, et dans lesquels on avait eu soin de ménager tout ce qui peut contribuer au développement du corps et à la santé. C'étaient deux prisons délicieuses avec des pelouses toujours vertes, de beaux massifs d'orangers, des bassins d'eaux vives; le paradis terrestre n'avait rien de mieux.

Les adeptes s'engagèrent par serment, toujours d'après l'injonction du Viterbois, de veiller, chacun à leur tour, sur Vita et Raggio. Ce service de surveillance fut régulièrement organisé. Il s'agissait d'épier tous les mouvemens des enfans, sans jamais se montrer à eux, et de déposer leur nourriture, sur un lieu apparent, la nuit, pendant leur sommeil. Chaque soir, les surveillans de garde devaient faire leur rapport au président de la société.

Vita et Raggio étaient plus jeunes encore que le Viterbois ne l'exigeait; ils avaient cet âge qui n'apporte à l'avenir aucune image du passé; leur vie n'était pas commencée lorsqu'ils entrèrent dans le jardin qui devait si long-temps leur servir de prison. En avançant en âge, leurs souvenirs devaient s'arrêter à ces pelouses sur lesquelles ils essayèrent leurs premiers pas. Ces deux êtres n'avaient donc point appartenu au monde, ils n'avaient vu que des arbres, des fleurs, des oiseaux, et jamais un visage humain. Les gardiens qui épiaient tous les mouvemens, faisaient une étude curieuse de l'espèce humaine à l'état de nature. Vita et Raggio, séparés l'un de l'autre par une haute muraille, s'essayaient à la vie par des habitudes, des poses, des mouvemens à peu près identiques; on aurait cru quelquefois qu'ils se copiaient, comme s'ils avaient pu se voir. Ils se réveillaient aux mêmes heures; ils jouaient sur la pelouse, imitaient le chant des oiseaux, se plongeaient dans le bassin, dont la fraîcheur matinale les faisait frissonner et rire aux éclats. Puis ils mangeaient gaîment les provisions du jour, sans avoir l'air de s'inquiéter de l'invisible providence qui apprêtait leurs festins; rarement on les surprenait dans une attitude mé-

ditative. Lorsqu'une teinte sombre tombait sur leurs calmes et gais visages, ils ne tardaient pas de s'étendre sur le gazon et de s'endormir. Le besoin de sommeil les rendait rêveurs et mélancoliques. Ils regardaient souvent le soleil à midi d'un œil fixe; ils lui souriaient comme au seul ami qui les visitait dans leur solitude, et lui chantaient en reconnaissance l'hymne harmonieux que leur avaient appris les alouettes et les rossignols.

L'adepte de Viterbe habitait un château dans le voisinage de Monterosi; il venait régulièrement, tous les sept jours, à l'île de Bolsena, pour lire les rapports des gardiens et observer lui-même, par la secrète lucarne, les progrès des deux enfans. Le jour de cette visite, les adeptes se réunissaient; on entourait le Viterbois, on le pressait de questions. Lui conservait un calme imperturbable, et répondait à ses confrères en termes d'oracles. Quelques vieillards, intéressés à une très prochaine solution de l'expérience, ayant demandé à l'inventeur s'il n'était pas possible de l'avancer de quelques années, le Viterbois répondit :

« Le cep de Monterosi a bourgeonné à la lune nouvelle; laissez jaunir le pampre et cueillir la grappe encore trois fois; le cep de Monterosi aime le bitume qui vient du lac de Vico; le lac de Vico est l'œil vitré par où regardent ceux qui habitent les lieux profonds. Il faut porter l'eau du torrent de La Paglia aux vendanges de Vico. Le torrent est à sec; laissez tomber les pluies sur les maremmes. Nos enfans sont beaux; Vita, ma fille, est dorée comme l'étoile Ibis quand elle se lève sur le cône sombre de Radicoffani. Raggio, mon fils, est brun, comme notre premier père. Laissez bourgeonner trois fois le cep de Monterosi. »

Il n'y avait rien à répondre à ces paroles; on s'inclinait de respect, chacun les admirait dans son cœur, et les vieillards se résignaient; il en mourut deux avant que le cep de Monterosi eût bourgeonné trois fois. On écrivit sur leur tombeau : *Dormiunt et expectant.*

Trois ans après, à la saison des vendanges, au coup de minuit, un homme sonnait la cloche du pèlerin à la porte du château du comte de Bolsena : c'était l'adepte de Viterbe. Le comte l'attendait; il courut au-devant lui, et l'introduisit dans la grande salle. Les deux adeptes s'assirent sur le balcon.

Le château de Bolsena est aujourd'hui en ruines; mais on peut juger encore de son ancienne beauté et de son admirable position. Il était flanqué de hautes tours et ceint de murs comme une citadelle. Il s'élevait sur le point culminant du bourg de Bolsena, dominait la magnifique campagne qu'un horizon circulaire de montagnes étreint de toutes parts; et du balcon du château l'œil embrassait la vaste étendue du lac, les îles et les bois d'oliviers qui le couronnent. Aujourd'hui une tour est seule debout; et du milieu des décombres amoncelées pendent des touffes de saxifrages et des rameaux de figuiers.

Le comte de Bolsena, plein de respect, comme tous les adeptes, pour la haute science du Viterbois, n'osait l'interroger; il attendait en silence la première de ses paroles, pour la recueillir pieusement.

— La vendange est faite sur les coteaux de Monterosi, dit le Viterbois; comment se portent mes enfans?

— Ils jouissent d'une santé merveilleuse, répondit le comte.

— La lune se lève pâle et largement échancrée sur les chênes de San-Lorenzo. L'île du Mystère semble flotter sur le lac comme une tombe de marbre noir; c'est l'heure où mes enfans dorment. La nuit est bonne; nous aurons un beau soleil demain. Les adeptes sont-ils prévenus?

— Oui, frère. Mes domestiques ont couru à cheval sur tous les rayons.

— C'est bien. Les enfans de la veuve se réjouiront; le mystère va s'accomplir. Entendez-vous ces plaintes qui courent sur les grèves du lac? c'est la Mort qui se plaint, parce qu'elle sait qu'elle va mourir.

Les deux adeptes gardèrent quelque temps un morne silence pour écouter les plaintes de la Mort. Le vent du lac pleurait dans les figuiers sauvages et les tamaris.

— Frère de Bolsena, dit l'homme de Viterbe, la barque sera-t-elle prête avant le jour?

— Avant l'aube.

— Oh! bien avant l'aube. Il faut veiller, et nous garder du sommeil. A cette heure, la Mort, qui se voit perdue, cueille tous les pavots du cimetière, et les secoue sur nos yeux. J'ai entendu un

éclat de rire et des craquemens de squelette; j'ai vu l'ombre d'une faux sur cette muraille; frère de Bolsena, nous sommes obsédés de piéges; c'est moi qui vous le dis : tenons nos yeux fixes, et ne succombons pas à la tentation du sommeil.

Les deux adeptes se secouèrent vivement pour ne pas s'endormir.

— Frère de Bolsena, poursuivit le Viterbois. Que ferez-vous de la vie, quand vous en aurez une éternité dans votre corps?

— Je prendrai pour maîtresse la blonde Virgilia, et je la rendrai immortelle, comme moi.

— Après?

— Après.... je voyagerai.

— Où?

— Partout.

— Après?

— Je me retirerai dans mon château de Bolsena; j'aurai des maîtresses; je boirai du vin de ma vigne de Montefiascone; je conterai mes voyages à mes amis.

— Après?

— Je recommencerai.

— Et quand vous aurez recommencé?

— Eh bien! je verrai, je réfléchirai....

— C'est qu'une éternité est bien longue, frère de Bolsena. Me promettez-vous de ne jamais chercher un autre secret, pour retrouver la mort?

— Oh! certainement, je vous le promets; je vous le jure par notre société.

— C'est bien.

— Et vous, frère de Viterbe, comment comptez-vous employer votre temps d'éternité?

Le frère mystérieux se leva; ses yeux noirs étincelèrent; son front se sillonna de rides verticales; il étendit la main gauche vers l'île du Mystère, et il dit d'une voix solennelle : Moïse conduisit les Hébreux à la terre promise, et il mourut avant d'y entrer. Moïse avait péché; c'était bien. Il faut toujours qu'un libérateur se sacrifie pour le salut de ses enfans.... Après une pause, il ajouta : Celui qui se sert du glaive doit périr par le glaive; cela est écrit.

Le comte de Bolsena, impie, libertin et ignorant, ne comprit rien à ces citations; il se contenta de s'incliner.

A l'heure convenue, les deux illuminés montèrent sur leur barque, et le vent de terre les poussa vers l'île en fort peu de temps. De plusieurs points opposés du rivage, d'autres barques avaient amené les adeptes. Ils se réunirent tous dans la salle commune, où le plus grand silence régnait. La nuit était encore obscure. Le frère de Viterbe, après s'être assuré que le jeune Raggio dormait dans la cabane de son jardin, fit enlever sans bruit la cloison masquée, qui avait été pratiquée au bas du mur qui séparait les deux jardins. Cette opération terminée, ordre fut donné de garder le silence, et d'attendre le jour.

Vita entrait dans sa quinzième année; Raggio ne comptait que deux ans de plus. Mais la vie naturelle qu'ils menaient avait développé si heureusement leurs corps, qu'ils paraissaient plus robustes qu'on ne l'est ordinairement à cet âge. C'étaient véritablement deux êtres d'exception.

Ils se réveillèrent aux chants des oiseaux, selon leur usage; chaque jardin n'était pas fort étendu, ils s'aperçurent presque simultanément qu'une brèche avait été pratiquée au mur. Cela les fit rire aux éclats; puis, tout à coup, ils s'effrayèrent de cette nouveauté. Raggio, plus hardi, s'avança lentement, et avec précaution, vers l'ouverture, et regarda dans l'autre jardin. La jeune fille poussa un cri d'effroi devant cette apparition; Raggio resta immobile, les yeux fixés sur Vita.

Le mot curiosité n'a pas un assez énergique synonyme qui puisse peindre le sentiment qui bouleversa ces deux êtres, l'un à l'autre ainsi révélés. Ils prononçaient des mots qui ne correspondent à aucune langue humaine, mais qui, pour eux, étaient la traduction d'une idée. Ils restaient à leur place, n'osant avancer d'un pas, de peur de faire envoler comme un oiseau, et sans retour, cette figure dont la vue leur causait tant de joie, de terreur, d'étonnement, de plaisir. Le jeune homme essaya d'entrer en conversation, en fredonnant de ces airs qu'il avait appris à l'école des fauvettes; la jeune fille lui répondit sur le même ton, et ils durent reconnaître en ce moment qu'ils appartenaient à la même espèce d'êtres, malgré quelques différences bien évidentes de leurs individus. Ils se souri-

rent alors mutuellement ; et cette grace souveraine, que le sourire répand sur les jeunes visages, agissait à leur insu, et les rapprocha. Raggio franchit, avec une grande délicatesse de mouvemens, l'ouverture du mur mitoyen, et il posa le pied sur le domaine de Vita. A cet instant, son ouïe, son odorat, ses yeux, fonctionnaient ensemble avec une merveilleuse excitation; c'était comme la subtile bête fauve qui change de cage, et juge, par tous ses sens, de la sécurité de sa nouvelle prison. La jeune fille recula quelques pas timidement; Raggio lui tendit la main, la fascina de son sourire continuel, de ses doux regards; il chantait aussi, et jamais le rossignol ne fit résonner d'une plus tendre mélodie les hauts peupliers de Bolsena. Un petit ruisseau les séparait; Raggio allait le franchir d'un pas; et la jeune fille, par un instinct indéfinissable, voyant Raggio si près d'elle, s'enveloppa de sa longue chevelure noire comme d'un vêtement; la rougeur colora, pour la première fois, ses joues d'un brun doré.

Les adeptes étaient demeurés dans la salle commune. Le Viterbois et le comte de Bolsena assistaient seuls, par la lucarne de l'observatoire, à cette première scène, et ne perdaient pas un geste, un mouvement, une pose de Raggio et de Vita. — La voyez-vous, mon Ève? dit le Viterbois ; elle est innocente et elle se voile; la faute de sa mère lui a légué la pudeur. — Mais où donc a-t-elle lu l'histoire d'Ève? dit Bolsena. — La nature lui a mis cette histoire dans le cœur; Vita l'a lue en dormant. Oh! les livres saints sont vrais : si Ève n'eût pas succombé, ses fils ne seraient pas morts. Il faut retrouver le sang de notre première mère, et nous vivrons.

Le comte s'inclina, comme après toutes les énigmes du Viterbois.

Raggio avait franchi le ruisseau; une de ses mains était dans la main de Vita, et de l'autre il écartait le voile de cheveux qui couvrait la figure et le sein de la jeune fille. Vita riait et n'opposait qu'une faible résistance. Ils avaient bien des choses à se dire; mais ils ne tiraient de leurs poitrines que des sons inarticulés ou des roulades de rossignols. Vita, la première, eut une idée; et à la joie qui rayonna sur son visage, on s'apercevait qu'elle était ravie d'avoir trouvé quelque chose qui n'était pas un sentiment d'impossible communication. Elle entraîna Raggio, avec un mouvement de tête

qui signifiait : *Viens*, et le conduisit au buffet de verdure, où l'on déposait ses alimens pendant la nuit ; elle lui fit signe d'en manger. Raggio ne fit point de façons et mangea. La jeune fille bondit de joie, battit des mains, chanta des gammes de fauvette, en voyant Raggio qui mangeait comme elle. Ils s'assirent côte à côte, et prirent joyeusement leur repas du matin. Jamais les deux sauvages n'avaient fait un meilleur déjeuner. Après s'être désaltérés à la fontaine, ils se jetèrent à la nage dans le bassin, et folâtrèrent comme des tritons.

— L'heure du mystère va sonner, dit le Viterbois d'une voix sourde ; le mystère va s'accomplir. Dites au frère servant d'apporter le broc de vin de Monterosi, et ma coupe de plomb.

L'ordre transmis fut exécuté à l'instant. Le comte de Bolsena regarda son frère de Viterbe ; en ce moment l'adepte fanatique paraissait agité de crises nerveuses ; ses lèvres étaient convulsives ; le râle sortait de sa poitrine ; il ressemblait à l'agonisant que le délire met en face d'une épouvantable vision.

Raggio et Vita, sortis du bassin, couraient ensemble sur la pelouse, comme deux enfans. Vita, légère comme l'oiseau, ne s'arrêtait que pour cueillir une fleur, qu'elle liait dans un nœud de sa chevelure, et se montrait ainsi parée, à Raggio, plus triomphante avec sa fleur, qu'une coquette avec une touffe de rubis. Raggio avait cessé subitement de la poursuivre à travers le labyrinthe des arbres du jardin ; la gaieté du jeune homme avait fait place à de mélancoliques expressions de regard. Il contemplait Vita, puis il se recueillait en lui-même, comme pour se rappeler, dans un passé qui n'existait pas, de vagues et mystérieux souvenirs qui ne venaient sans doute que de ses rêves. Il éprouvait un irrésistible entraînement qui le poussait vers la jeune fille, et pourtant un sentiment contraire le retenait malgré lui. Vita s'approchait alors, et divisant, sur son front, ses cheveux humides, laissant tomber sa tête sur une de ses épaules, et roucoulant des gammes amoureuses, elle semblait lui dire : Eh bien ! est-ce que tu es fâché ? Raggio, la joue en feu, la poitrine haletante, les yeux mouillés de larmes, en proie à des sensations inconnues, prenait les mains de la jeune fille, et semblait lui demander pardon de ne plus se montrer à elle tel qu'aux premiers instans de leur entrevue ; ils ne se comprenaient

pas; ils échangeaient des signes et des sons, qui n'ont de valeur qu'après les longues habitudes de la vie commune. Mais, en eux, se développait, avec une prodigieuse rapidité, une passion qui n'a pas besoin de langue pour se faire intelligente; Raggio, surtout, avait oublié son jardin, ses fleurs chéries, ses oiseaux amis; il considérait Vita avec une attention muette et ses lèvres frissonnaient. Vita prit un air sérieux et se troubla; des larmes coulèrent sur ses joues; c'était la première fois que Raggio voyait couler des larmes, et cette vue le fit pleurer aussi. Un instinct inexplicable poussa les lèvres de Raggio vers ce visage de femme, comme pour cueillir ces perles brillantes qui argentaient cette figure déjà tant aimée; ses jambes faiblirent, parce que tout son sang refluait à sa tête; il se laissa tomber langoureusement sur le lit de gazon; Vita poussa un cri, et s'assit brusquement à côté de lui; on aurait dit qu'alarmée de son état, elle lui offrait ses consolations. Des paroles inintelligibles, mais qui tiraient un sens clair de la circonstance, s'échangèrent entre ces amans de la nature. Vita n'avait plus de larmes sur ses joues, et Raggio ne pleurait plus...

—L'heure terrible sonne, dit le Viterbois; frère de Bolsena, prenez ce papier, vous le lirez après ma mort.

Le comte s'inclina.

L'adepte de Viterbe ouvrit aussitôt une porte secrète, entra furtivement dans le jardin, et tirant de sa ceinture un long poignard, il en frappa trois fois Vita et Raggio.

Puis il se frappa courageusement lui-même, et tomba mort sur le gazon.

Tous les adeptes accoururent sur le lieu de la catastrophe, en manifestant beaucoup de surprise, mais aucune pitié : le fanatisme ne connaît pas la pitié. Les regards étaient tournés vers le comte de Bolsena qui avait reçu les dernières confidences du Viterbois.

— Frères, dit le comte, écoutez la lecture du billet que notre glorieux adepte martyr vient de me remettre avant de mourir. Ce papier est le diplôme de notre immortalité à tous. Écoutez :

« Mêlez quelques gouttes du sang de Vita et de Raggio au vin versé dans ma coupe de plomb, et buvez tous, en disant : *immortalité.* »

L'horrible libation fut faite à la ronde. Ce fut un jour d'orgie, et

une nuit de délirans excès. On but à Satan, on insulta Dieu, on maudit les anges. Les vieillards se montrèrent plus insolens que les jeunes adeptes, tant était grande leur joie de ressaisir la vie à ses derniers jours. Jamais plus éclatante folie ne traversa le monde; car s'il est quelque chose qui puisse atténuer l'horreur de pareilles atrocités, c'est que la raison des adeptes était aliénée, et que l'île de Bolsena ne comptait que des fous et des fanatiques furieux. Ils s'étaient endormis, triomphans, ivres d'orgueil et d'immortalité; ils se réveillèrent, avec toutes les joies de la veille; le monde leur appartenait. Avant de se séparer, les adeptes résolurent de se réunir une dernière fois, afin d'adopter, en commun, un plan de vie immortelle, dans une solennelle délibération. Le doyen de la société devait présider la réunion suprême; les adeptes prirent place sur leurs siéges; on attendait le président; il ne paraissait pas; il avait sans doute prolongé son sommeil; on ouvrit les rideaux de son alcôve : il était mort.

MÉRY.

LES COULISSES
DE L'OPÉRA.

Le prestige vulgaire qui de tout temps s'est attaché aux choses et aux personnes du théâtre n'est pas encore effacé. Arnal ne passe pas dans la rue sans être remarqué par deux béotiens, dont l'un serre le bras de l'autre en lui disant : « Tiens, tiens, tiens, Arnal! Je te dis que c'est Arnal. » Le plus souvent ils se détournent de leur chemin pour le suivre à trois pas, et on les voit échanger un sourire d'intelligence avec d'autres béotiens, qui se retournent aussi pour voir passer *Renaudin de Caen*. Ce sourire veut dire : « Vous reconnaissez Arnal? nous aussi, nous l'avons reconnu : la preuve, c'est que nous le suivons. » Il n'est pas rare, non plus, que des individus fréquentent ces cafés, voisins inséparables des théâtres, exprès pour voir comme quoi les acteurs déjeunent, boivent de la bière, jouent aux dominos. Ils affectionnent particulièrement le *comique*, se tiennent derrière lui en riant d'un rire étouffé, lui offrent une chaise, lui donnent du bleu pour sa queue de billard, relèvent son mouchoir. Ces complaisances muettes finissent par toucher le comédien, qui peu à peu salue l'habitué, consent à lui accorder la poignée de main, et daigne un jour le tutoyer. Quand l'habitué est jeune et qu'il perd ainsi le temps qu'il doit à son notaire, à son avoué, sa famille dit ordinairement de lui : C'est un mauvais sujet qui ne fera jamais rien; *il est toujours fourré avec des auteurs*.



L'actrice est un objet de curiosité bien autrement recherché et convoité. Le portier de sa maison donne rendez-vous aux voisins dans sa loge pour la voir passer quand elle se rend aux répétitions; sur son chemin, elle rencontre des figures de jeunes gens qui connaissent ses heures et s'échelonnent dans la rue pour l'attendre. A peine paraît-elle, qu'ils composent de loin leur allure, tortillent les boucles de leurs cheveux, aiguisent leur regard, et, comme s'ils la voyaient pour la première fois, disent, en lui faisant place sur le trottoir et de manière à être entendus : C'est Déjazet! Le soir, au spectacle, on les retrouve au balcon, à l'orchestre, élevant au-dessus de la foule deux mains gantées, dont l'une se fatigue aux exercices de la lorgnette, tandis que l'autre régularise les plis d'une cravate ambitieuse. Il n'en est pas un qui n'ait la prétention d'être reconnu dans sa stalle, qui ne se croie l'objet d'une foule d'œillades et d'agaceries. Les choses vont de cette façon jusqu'au jour où l'actrice reçoit une lettre ainsi conçue :

« MADAME,

« J'ai dix-huit ans, un cœur neuf et brûlant. Je n'ai pas des milliards à déposer à vos pieds; mais je peux vous offrir un amour éternel et sans bornes.

« Votre admirateur passionné,
« ÉDOUARD.

« *P. S.* Comme je demeure chez mes parens, ne me répondez pas à domicile. Envoyez-moi poste restante une lettre dans laquelle vous me direz si je dois vous attendre, dimanche prochain, à une heure, au Luxembourg, sur le troisième banc à gauche de l'allée de l'Observatoire. Vous me reconnaîtrez à mon pantalon vert, à ma redingote boutonnée, et au feu de mes yeux, qui vous exprimeront ma félicité suprême. Si vous ne pouvez pas dimanche prochain, ce sera pour le dimanche d'ensuite. »

Autre lettre.

« MADAME,

« *Frétillon* est si bonne fille qu'elle voudra sans aucun doute connaître un bon garçon qui brûle du désir de la voir. Venez au magasin, faites semblant d'acheter des mouchoirs de batiste, et remettez-moi mystérieusement la réponse à la présente, afin de n'être pas remarquée des autres commis, qui sont un peu farceurs.

« EUGÈNE,
« Commis du *Cheval de bronze*, boulevart des Italiens. »

Ils croient, les pauvres petits, qu'après le spectacle, la chanteuse va jeter les éclats de sa voix à travers le bruit et les fumées d'un souper, et broder de gammes chromatiques le refrain d'une chanson à boire; que la danseuse ne dit pas un mot, ne reçoit pas un baiser, sans faire un rond de jambe; qu'elle bondit dans son appartement, qu'elle bat un entrechat pour prendre son châle dans une armoire, arrondit une suave pirouette pour fermer la porte, et ne s'avance jamais vers son amant, mollement couché sur un divan, sans exécuter deux pas de basque et lui présenter une corbeille de fleurs. Frétillon leur apparaît toujours insouciante, rayonnante, généreuse, *sablant le champagne*, et roulant sa vie dans un torrent de folie et de gaieté. Ils n'imagineront jamais que la chanteuse, ayant passé la journée à filer des sons (exercice tellement odieux aux voisins, qu'il est une cause de résiliation de bail), chanté péniblement le soir dans trois ou cinq actes, sort furtivement de son théâtre, enveloppée de vêtemens chauds, et va se réfugier dans son lit, contre les maux de gorge, extinctions de voix, et autres calamités qui affligent la gent musicienne: que la danseuse se prépare le matin par mille contorsions hideuses, telles que pliés, battemens, qui l'exténuent, l'étouffent, la noient de sueur, aux graces et aux succès de la représentation; que, semblable au cheval de course, elle est ensevelie sous des monceaux de châles en rentrant dans la coulisse, et remonte péniblement, sans vigueur, sans légèreté, sans sourire, trouver dans sa loge un peu de repos, et payer, par une heure de suffocation, un petit effet couronné d'applaudissemens. Quant à Frétillon, c'est une femme spirituelle à l'excès, mais non moins mélancolique, qui étudie laborieusement douze rôles par an, subit quatre heures de répétition par jour, et dîne bourgeoisement à cinq heures, parce qu'elle joue dans deux ou trois pièces. Voilà la vérité, la vérité aussi prosaïque, aussi insignifiante, qu'un décor vu de près.

Allez la dire, cette vérité, aux provinciaux, aux lycéens, aux mineurs, clercs d'avoués, clercs de notaires, élèves des écoles, à toute cette génération de vingt ans, qui voit la vie colorée d'un arc-en-ciel de plaisirs, pour qui le théâtre est un enfer de voluptés, un capharnaüm de jouissances; pour qui les danseuses sont des houris, des sylphides, des sultanes; des nymphes, des êtres dorés, ailés, éthérés, gazeux, des papillons radieux, des insectes diaprés, fragiles, méprisant la terre, volant dans l'espace à travers une atmosphère d'essence de Portugal, de patchoulis, de vanille et de bouquet. Ces infortunés novices ouvrent leurs naseaux vierges quand vous parlez d'un premier sujet; leurs oreilles rouges et duvetées se dilatent pour recueillir un détail de sa vie. Ils frémissent d'une jalousie sourde s'ils savent que vous parlez à ce premier sujet, que

vous touchez, quand il vous plaît, l'étoffe de sa robe; ils vous assassineront d'envie s'ils apprennent que vous lui baisez quelquefois la main. Être admis dans un théâtre quelconque, chez Mme Saqui, par exemple, leur paraît au-dessus d'une présentation dans un salon du meilleur monde. Pour eux, les coulisses d'un théâtre royal, c'est le paradis.... de Mahomet, bien entendu; et si, sans aucun ménagement, sans préparation, vous leur offriez de les conduire dans les coulisses de l'Opéra, ils tomberaient la face contre terre, frappés de vertige, asphyxiés de bonheur.

Il faut convenir que les grandes fredaines de nos pères n'ont pas médiocrement servi à poétiser l'existence des femmes de théâtre; on nous a si long-temps parlé de marquis ruinés par des danseuses, de fermiers-généraux pressurés, tordus comme des éponges, jusqu'à la dernière parcelle d'or, de grands seigneurs pailletés qui mangeaient leurs patrimoines avec des Camargo, des Guimard, narguant à souper Dieu et le roi, secouant la poudre de leurs perruques sur des sophas à ramages! Ces amours fardés, en paniers, en mules, en robes de Pekin, ces amours *rocailles* étaient l'histoire de la ville et de la cour. Ce fut assez long-temps l'histoire de France. Avoir une comédienne était un luxe si indispensable, que le maréchal de Saxe, cet homme de sabre, cet Hercule qui, d'un coup de poing, envoyait un boxeur dans un tombereau de boue, aux grands applaudissemens de la populace de Londres, le maréchal de Saxe se fit amener Mme Favart jusque dans la tranchée de Maëstricht. Ainsi donc jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, c'était l'usage. Les ducs et pairs, les mousquetaires, les cadets de famille, les petits abbés trouvaient chez les comédiennes, le plaisir, la ruine et l'esprit, toutes choses aristocratiques que la révolution sépara si bien de la profession du théâtre que les pauvres actrices furent forcées de faire de l'art et rien de plus. Cependant tous les hauts jacobins ne furent pas purs de relations de ce genre, et l'hypocrite sentimentalité de leurs principes publics donnerait une fausse idée de leurs mœurs privées. Mais c'était de la simple débauche, sans générosité, sans grandeur, sans argent. Une actrice célèbre, Mlle R...., qui avait cédé aux pressantes instances d'un terroriste fameux, crut remarquer un jour que la voix de son amant était douce, sa figure humaine; le moment lui sembla bon pour glisser une demande. « Citoyen, dit-elle, que me donneras-tu pour ma fête? » — « Je te donnerai la vie, » répondit-il.

Avec le directoire et sa réaction reparurent les folies du luxe et les grandes dissipations. Quelques émigrés rentrés en possession de leurs têtes et d'une partie de leurs biens non vendus, des généraux enrichis par

le sac des villes ennemies, songèrent à mener joyeuse vie; ce fut un débordement à n'y pas croire: à proprement parler, on jetait l'argent par les fenêtres; les maisons de jeu regorgeaient d'hommes passionnés qui engageaient, sur un coup de roulette, tout le butin d'une campagne, les galons de leurs uniformes, les dragonnes de leurs sabres, et qui jetaient au peuple par la fenêtre du 113 des poignées de louis prélevés sur un coup gagné. Les restaurateurs faisaient fortune; les hommes de ce temps-là mangeaient comme s'ils avaient fait diète depuis 93. M. R. S. J. D. dépensait tout seul à son dîner 100 fr., et l'on nous montrait, il n'y a pas dix ans, chez Véry, un garçon qui recevait chaque jour 20 francs d'étrennes parce qu'il avait l'honneur de servir ce dîner de Gargantua. Les femmes, les actrices surtout, ne furent pas négligées au milieu de ces réactions de plaisir, et les hommages les plus magnifiques vinrent s'entasser à leurs pieds. Le faste de l'empire et de ses grands dignitaires leur continua cette vie d'opulence et de recherche.

Or, sous le directoire et sous l'empire, florissait la célèbre Clot..., c'était une danseuse grande, belle, au visage grave et voluptueux, à la taille aussi souple qu'une branche de saule; on disait alors que Mlle Georges était une belle statue, et Cl.... une belle créature; ses cheveux blonds et purs comme l'or, couronnaient un front mat au-dessous duquel s'enchâssaient deux yeux de saphir. Sa tête se balançait mollement comme une aigrette sur un cou long, élégant et fier. Les amateurs du temps parlent encore les larmes aux yeux, mais de ces larmes qui attestent le regret d'une belle sensation perdue, d'un certain mouvement de hanche indescriptible qui donnait à tout le corps de Cl.... un frémissement d'ineffable volupté. Quand elle levait les bras et se penchait pour commencer une pirouette, quand cette élévation des bras laissait voir librement tout le dessin du corsage, et que l'inclinaison du corps faisait saillir la hanche de cette délicieuse femme, il paraît que c'était un tableau à se brûler la cervelle. On ne dit pourtant pas que personne lui ait fait le sacrifice de sa vie, mais on cite plusieurs individus qui lui offrirent de plus utiles holocaustes, et qui gaspillèrent des millions pour avoir le droit de l'aimer. Le plus brillant, le plus noble de ses adorateurs fut le prince Pignatelli, comte d'Egmont, Espagnol, porteur d'un grand nom, possesseur d'une immense fortune et doué des plus beaux instincts d'élégance. Ce fut lui qui fit venir de Londres la première berline à ressorts anglais. Cette voiture basse, commode et remarquable par sa coupe fit, dans le temps, une grande impression; ce fut lui encore qui, au grand bal donné par les maréchaux, se présenta dans trois toilettes différentes dont la richesse défraya les conversations de toute une semaine. Dans le cours de ses ga-

lantes prodigalités le prince Pignatelli devait remonter la belle et dépensière Cl.... Il lui créa un état de maison éblouissant, lui fit un revenu annuel de 1,200,000 fr.; lui donna les plus riches équipages pour Longchamps, dans un temps où Longchamps était quelque chose.

Mais Cl.... avait le cœur si bon, l'ame si charitable, il lui arrivait si souvent, par paresse, par générosité, de donner à son cordonnier 1000 fr. d'une paire de souliers pour n'avoir pas à changer un billet; elle était si compatissante aux misères de la populace théâtrale, des comparses, des figurantes, des choristes, que les magnificences du prince Pignatelli ne suffisaient pas à tant de besoins honorables. L'amiral espagnol Mazaredo vint aider Cl... dans ses charités et augmenta de 4 ou 5 cent mille francs son modeste revenu. A ces nouvelles largesses de Mazaredo s'ajoutèrent bientôt les petites galanteries de M. Pu... qui venait s'asseoir, seulement, à côté d'elle à trois heures pendant son dîner. Cette espèce de commensalité inactive, ne se payait pas moins de 100 mille francs par an. Total, 16 ou 17 cent mille francs. Pauvres danseuses de 1836, lisez cette insolente addition, et dites avec douleur : La danse est perdue.

On cite de Cl... des particularités de luxe vraiment surprenantes. Elle habitait rue de Menars un appartement qu'avait occupé Mlle Bourgoin, de la Comédie-Française. A cette époque, Paris était grec, on décorait les maisons comme le palais d'Agamemnon. Les tentures à la grecque de l'appartement de Cl... étaient en drap de Sédan à 70 fr. l'aune. Son lit, bas et nécessairement aussi de forme grecque, avait coûté 9 mille francs; le couvre-pied n'était autre chose qu'un cachemire noir de 15 mille francs. L'estrade de ce lit était recouverte d'un autre cachemire d'une valeur énorme; enfin, le tapis perse de la chambre ne coûtait pas moins de 6 mille francs. Les bronzes, les statues volés à l'Italie, se heurtaient dans ce gynécée et composaient les menus accessoires d'un mobilier inestimable. Hélas! la pauvre Cl... n'en était pas moins crucifiée, au milieu de son luxe Sardanapalien, par une étrange préoccupation. La nature qui s'était épuisée à réunir tant de perfections, avait laissé, dit-on, une tache dans ce bel ensemble. Cl... eût été une demi-déesse si elle avait posé immobile sur un piédestal d'agathe ou de malaquite; mais il fallait danser, et la malheureuse bayadère ne pouvait se dissimuler que l'ébranlement causé par cet exercice diabolique portait un trouble notable dans l'économie de ses émanations corporelles : Henri IV, dans sa rudesse béarnaise, se serait servi, comme il fit jadis, de l'expression propre pour qualifier cet inconvénient. Plus polis, les gens de l'Opéra se disaient tout bas que Cl.... laissait après elle la trace d'un parfum mal corrigé par le musc dont elle faisait abus.

Un convoi triste et lugubre traversait un jour Paris. C'était celui de Clot.., qui mourut pauvre et oubliée.

Mais que sa vie fut belle! La grande époque pour les femmes de plaisir et d'argent! Quel éclat! quel prestige entouraient ces femmes adorées à prix d'or, disputées à coups d'épée, pleurées par des ambassadeurs, des maréchaux, des rois! La jolie anecdote que celle d'un frère de Napoléon, sortant à sept heures du matin des bras de la chanteuse Ph... et recevant un soufflet de la main d'Andrieux, petit *Colin* d'opéra, autre amant qui attendait avec rage, dans la rue, la sortie de l'amant couronné. Un roi se battre avec un colin! impossible. L'empereur, qui n'entendait pas qu'on fît injure aux rois de sa fabrique, fit chercher Andrieux pour l'emprisonner, le torturer, le tenailler, le fusiller, l'écarteler; mais le Colin bien avisé, avait décampé le jour même pour la Russie, où il fut rejoint par sa *Colinette* (devait dire alors M. de Jouy).

Qu'est-ce que la régence a de comparable au caprice du prince Eugène écrivant à la ravissante Bi... qu'il s'ennuie en Italie, et veut l'avoir auprès de lui. La danseuse demande un congé pour aller rejoindre le prince; on le lui refuse pour raison de service. Il en est référé à l'empereur qui l'accorde. M[lle] Bi... va, pendant quinze jours, désennuyer le prince Eugène.

L'empereur, comme le voit, comme on le sait du reste, ne s'épargnait à aucune besogne, ne se refusait à aucun rôle, quand l'exigeait le bien de l'état ou le plaisir de ses favoris. L'homme qui data de Moscou les règlemens de la Comédie Française, apprit un jour que le corps de ballet de l'Opéra allait diminuant chaque jour. Blasés sur les Allemandes, les Italiennes, les Transylvaniennes, les Prussiennes, les Badoises et les Wurtemburgeoises, les braves de son armée revenaient volontiers à la Française, et affamés de conquêtes faciles en amour comme en guerre, ils s'abattaient comme des éperviers sur le corps de ballet. Ces liaisons projetées pour un jour devenaient quelquefois durables. Les guerriers impériaux, ces hommes à grandes moustaches et au cœur facile, qui *cravachaient* et adoraient les femmes, s'attachaient souvent à de simples figurantes qu'ils retiraient du théâtre, emmenaient avec eux en campagne, au diable ou ailleurs : bref on ne les revoyait plus : les plus belles avaient disparu par suite de ces réquisitions militaires. Les recrues devinrent rares, puis impossibles. Un jour, l'empereur voulut assister à une représentation de l'Opéra pour juger de la laideur et de la décrépitude des figurantes que la fureur de ses hommes d'armes avait respectées. Il ne cessa de crier avec impatience : Quelles horreurs! d'où viennent ces femmes! qu'on en ait d'autres! Le soir même, le ministre

de la police reçut l'ordre de lever une conscription générale dans tous les établissemens qui, alors comme aujourd'hui, étaient confiés à la surveillance de la police. La levée en masse de dix-huit à vingt-cinq ans fut exécutée le lendemain, et à la représentation suivante, on fut étonné de voir l'honorable corps des comparses femelles recruté de créatures superbes, gigantesques. Le ministre avait fait choisir de véritables grenadiers. La gaucherie et la maladresse de ces novices fit rire d'abord, quelques-uns de leurs cliens les reconnurent; on rit plus fort, on les nomma tout haut par leurs noms au milieu d'une hilarité générale : on finit par trouver la mesure utile. Cette génération de figurantes dura jusqu'à l'invasion des alliés, qui en firent de grandes dames, des princesses russes, des mères de famille respectées.

Sous Napoléon, les grands satellites qui gravitaient autour de l'étoile impériale, venaient seuls dans les coulisses de l'Opéra resplendir de l'éclat de leurs broderies et de leurs crachats. Les ambassadeurs étrangers y étaient admis également; mais, en général, ces colosses de gloire et de puissance dédaignaient ce privilége, et leurs réunions avaient lieu dans les loges somptueuses de ces dames.

La restauration tenta de conserver à l'Opéra et à son personnel ces grandes apparences de privilége royal et de libertinage princier. Des hallebardiers gardaient les portes des foyers et en défendaient l'entrée. La nouvelle cour, après s'être ruée dans les antichambres et avoir songé aux affaires, se rua dans les coulisses pour s'occuper un peu de plaisirs. Un prince du sang que des raisons de convenance nous permettent seulement de désigner, mais dont personne n'ignore le nom, s'y distingua un des premiers. Il dépensait gaiement les derniers instans d'une vie dont l'exil avait dévoré les plus belles années, et que la mort devait terminer si vite. Ses conquêtes furent nombreuses, rapides, bruyantes. On en parla beaucoup, on en parle encore; car il existe de ses passions plus d'un témoignage vivant. De hauts personnages, des généraux, s'inspirèrent de son exemple, et trouvant commode que l'empire eût créé des traditions si galantes, ils se partagèrent le corps de ballet comme on s'était distribué les préfectures, les cordons, les grandes charges de l'État.

L'époque ne fut vraiment pas malheureuse pour ces dames : la plupart avaient déployé peu d'esprit national à l'approche de l'invasion. Quelques-unes avaient peu résisté aux assauts de l'armée alliée, et capitulé plus vite que Paris, qui, pourtant, ne put se défendre que trois jours. Leurs positions particulières s'étaient embellies dans nos désastres publics : il existe encore plus d'un écrin où brillent des bagues, des colliers d'origine moscovite. Les hauts dignitaires de Louis XVIII se firent à leur tour gé-

néreux comme ils purent; leurs fortunes, leurs traitemens, se convertirent en diamans, en cachemires, en petits hôtels ornés d'un acte de donation. D'un côté, la guerre avait profité à ces dames, car les baskirs couverts de fer étaient commandés par des officiers qui avaient de l'or; d'un autre côté, la paix amena un résultat non moins favorable; car alors s'établit, entre Londres et Paris, ce système d'échange de danseuses qui permet d'avoir en France un amant qu'on trompe en Angleterre, et *vice versâ;* espèce de fidélité trimestrielle dont s'accommodent les amateurs des deux côtés du détroit. Ainsi, la bienheureuse paix qui nous rendit le sucre, rendit aux Anglais les danseuses françaises. Nos voisins reçurent très bien nos arrivages, et leur reconnaissance se traduisit en cadeaux somptueux : leurs magnificences firent tant de bruit, que la verve de nos chansonniers et de nos vaudevillistes s'en émut, que les caricatures nous représentèrent de gros Anglais donnant un sac d'argent à une nymphe d'Opéra, et recevant dans le nez un ingrat coup de pied, et qu'enfin *milord* devint chez nous synonyme de gros homme à grandes guêtres, aspergeant les femmes de guinées et de *banks-notes*. Ces plaisanteries ont fini par piquer les insulaires, et l'on remarque avec douleur à l'Opéra que les captures d'Anglais deviennent chaque jour plus difficiles pour nos pirates en jupon, armés en course par leurs mères naturelles, légitimes ou adoptives.

Il y a quinze ans, une grande passion, survenue à un puissant personnage, et partagée par la personne qui en fut l'objet, fit demander à tout le monde si l'Opéra allait nous offrir une série de chapitres à la Werther. La personne en question était belle, sentimentale, langoureuse et dévote, le personnage vieux. Cette passion périt par son propre excès, et l'on sait que la mort fit subitement un cadavre d'un amant trop présomptueux et trop novateur. La pauvre veuve pleura long-temps; elle se consola, mais pour pleurer encore, car le destin qui en veut à ses amours, vint loger une balle suicide dans la tête du nouvel adorateur, jeune cette fois. Depuis lors, cette femme dont les yeux de velours semblent toujours noyés dans un fluide lacrymatoire, ne danse plus pour personne, mais pour l'amour de Dieu : elle prête sans murmurer, belle encore, son visage fatal à toutes les grimaces mimiques que lui impose le répertoire actuel; les consolations lui coûtent trop cher à elle et à ceux qui les lui apportent. C'est un magnifique palais sans habitant : c'est Versailles. Il est une ruine que je comparerais assez volontiers au monument de la rue Richelieu, lequel fut détruit par ordre des chambres avant d'avoir reçu sa destination. L'honnête et inintelligent autocrate que la restauration avait préposé à la garde des jupes de l'Opéra, fut long-temps soupçonné

d'avoir déchiré le voile d'innocence qui protégeait la vertu de Mlle Jul... C'est une calomnie de l'époque, une invention de petits journaux malfaisans. L'autocrate, qui avait établi deux escaliers, un pour les hommes, l'autre pour les femmes, et alongé d'un tiers les robes du corps de ballet, était sérieusement trop moral pour rêver les joies du paradis, au risque d'envoyer une ame en enfer. D'autres suppositions, non moins injustes, ont été faites depuis. Il faut le proclamer, Mlle Jul... est une ruine immaculée de trente-six ans sonnés. Nous passerons rapidement sur une liaison dont les témoignages sont publics et quotidiens, qui se produit au spectacle en landau, à la ville, à la campagne, et date d'une douzaine d'années. Ce couple, qui a tout le confortable et la bonne mine d'un mariage heureux, malgré la disproportion des âges, mérite par sa constance un peu de discrétion de notre part. C'est d'ailleurs un amour respectable que celui d'un homme excellent, haut placé, qui déjeune avec des maîtres de ballet, qui cajole les compositeurs pour faire raccourcir ou alonger l'*écho* de l'objet aimé, qui graisse la patte toujours si grasse d'un coiffeur, qui donne du tabac de contrebande aux priseurs, des oranges, de l'angélique, des poussahs aux enfans des chefs de service, qui fait des visites, donne de l'argent aux journalistes gagés, aux portiers, aux allumeurs, à tout le monde, et qui n'en garde pas pour lui. Nous ne parlerons pas non plus de l'ascendant inouï qu'une petite femme, ronde, blanche,... jolie? — non, elle en convient la première, — prit sur certain directeur hébété de ses charmes. Le règne de Mme Mon... dura deux ans.

La révolution de juillet a modifié la charte des théâtres; l'Opéra cessa d'être royaume de droit divin; enlevé à la maison du roi qui le gouvernait par des satrapes de son choix, il tomba entre les mains d'une entreprise particulière, avec cautionnement, subvention fixe et réglée. Ce nouveau régime eut pour effet de tuer sur place le crédit des patrons et protecteurs de la cour. A toute sollicitation de ses subordonnés, à toute recommandation venue du dehors, l'entrepreneur avait le droit de répondre par la raison de son intérêt particulier. Il en résulta d'abord que ce qui nous reste de grands seigneurs, considéra l'Académie royale de musique comme un domaine national vendu par les révolutionnaires, et dans lequel ils n'avaient plus le droit de bâtir, planter, semer et récolter, que les hommes du gouvernement nouveau, n'ayant conservé aucune action sur la manipulation intérieure des affaires de l'Opéra, n'eurent même pas assez d'autorité pour y placer une ouvreuse. Quant aux administrées de M. Véron, elles se firent le raisonnement suivant et dans les termes que voici :

« La révolution a été faite contre les gentilshommes, contre les sinécu-

ristes à gros traitemens, prodigues, débauchés et bourreaux d'argent, comme on dit; donc la révolution a été faite contre nous. Sous l'empire, on trouvait que l'amour d'une danseuse valait 100,000 fr. par mois. Les dernières années de la restauration ont offert déjà plus d'un exemple d'une femme s'estimant assez peu pour recevoir 30,000 francs par an. En voilà bien d'une autre à présent; nous allons voir arriver des marchands de chandelles, des fabricans de bobines de soie, des débitans de fil en écheveaux, des députés, des maquignons, des pairs de France sans majorats, qui nous offriront, tous les 31 du mois, un ignoble billet de 500 fr. tout sec, tout gras, jamais plié dans un écrin, et, au 1er janvier, un cachemire français à fond vert cru; tenons-nous bien. Juillet ne nous entamera pas; nous ne mangerons pas d'un pareil pain. La vertu a ses charmes; soyons vertueuses. Arrière! truands enrichis! laissez-nous. Pouah! que sentez-vous donc? la chandelle, la graisse, la boutique, l'usine, l'économie, l'industrie? Arrière! députés de province, vous infectez l'ordre du jour, le rapport, les lois d'intérêt local, l'impériale de la diligence, la paille de l'omnibus! Allez faire votre guerre aux abus, voter des chemins de fer, étrangler des budgets, paperasser, avocasser, il n'y a rien à faire ici pour vous, vilain monde que vous êtes, *nescimus vos*. Qui nous a donc fait des ministres pareils? des fonctionnaires à 80,000 francs? Sauvez-vous, pauvres hères! lieutenans-généraux, réduits à votre solde! Savez-vous pas que nous avons vu ramper sur nos paillassons, caché dans des armoires, mis à la porte de grands cordons rouges, commandans de quatre ou cinq places, gouverneurs de cinq ou six châteaux, inspecteurs d'une infinité de choses qui n'existaient pas, titulaires d'une quantité d'emplois, représentant un revenu de 200,000 francs, qui existaient fort bien; petites gens, vivez avec vos femmes légitimes; mariez vos filles à des sous-lieutenans, faites à vos fils des hautes-paies de 50 francs par mois, et laissez-nous notre vertu, puisque vous n'en pouvez donner le prix. Tout se paie, pourquoi la vertu n'aurait-elle pas un cours comme des actions de la Banque? Nous n'avons pas besoin de vos adorations; nous sommes plus riches que vous en nous renfermant dans notre coque, en vivant dans le chiffre de nos appointemens, de nos feux, et en vendant nos bijoux. Nos mères feront la cuisine, qu'elles n'ont pas oubliée; nos pères iront nous chercher des fiacres sur la place; quant à nos filles, nous éleverons celles que nous avons dans la crainte de M. Coraly et du directeur, dans le respect du concierge M. Crosnier, et l'amour des Anglais. Vous serez bien malins, par exemple, si vous nous prenez à en faire d'autres! Bonsoir, révolution de juillet : économise, rogue, taille, écris ta dépense, pullule, engendre des petits êtres libéraux, à qui

tu apprendras l'horreur des abus et des danseuses, nous n'avons rien à démêler avec toi; nous allons seulement t'imiter. Nous aussi, nous serons économes, rangées, *pot-au-feu ;* nous n'aurons pas une robe neuve, pas un chapeau, pas un châle; les femmes ne doivent pas acheter de ces choses-là. Nous ferons teindre nos chapeaux de paille d'Italie de 1825, repriser nos cachemires, retourner nos robes; nous placerons les deux tiers de nos appointemens; et, puisque vous voulez des citoyens utiles, des contribuables; puisque vous ne regardez pas à la naissance, nous ferons de nos fils des huissiers, des avocats, qui sauront bien glapir comme les vôtres et se marier avec nos héritages. Et un jour, quand on demandera où en est la génération de Mlle..... danseuse de l'Opéra, on n'en retrouvera pas la trace parmi tant d'alliances honnêtes et respectables. »

Dans cette longue imprécation, exhalée en termes peu mesurés, nous ne prendrons qu'un mot qui caractérise la position actuelle. C'est qu'à cela près de quelques exceptions, que nous dirons tout à l'heure, l'Opéra s'est fait *pot-au-feu*.

De cette disparition complète des adorateurs, à l'humeur grande et généreuse, et de cette résignation forcée à l'économie et au placement est résultée naturellement une disposition au mariage, à l'accouplement d'individus exerçant la même profession. Au lieu de rêver de grands états de maison, de riches toilettes, ces dames ont descendu leurs regards sur les charmes de petits intérieurs légitimes, assez maussades, assez peu élégans; elles se sont forgé des félicités d'épiciers, en compagnie d'un époux de leur classe. En mettant ensemble les revenus de la femme et du mari, en prélevant là-dessus une bonne part pour les économies, elles ont entrevu dans l'avenir une petite maison de campagne, en pleine poussière du bois de Boulogne, une petite calèche remorquée par un seul cheval, et remplie d'enfans barbouillés de confitures.

Aujourd'hui donc, il y a chez les femmes de théâtre une tendance générale à mépriser des hommages devenus trop mesquins, et à choisir des époux parmi les hommes qui vocalisent le matin avec elles, qui, le soir, leur serrent la main en *mi bémol*, et se poignardent pour elles en *ut majeur*, ou parmi ceux qui les enlacent dans des poses anacréontiques, qui leur battent des entrechats à la hauteur du nez, et confectionnent avec elles des ronds de jambe et des pirouettes. Cette habitude de vivre, de travailler, de voyager ensemble, de confondre sa voix, son haleine, de s'embrasser, de se tutoyer, avait, de tout temps fondé un privilége qui primait celui des amans du dehors, lesquels veulent tout avoir pour de l'argent: et c'est bien à tort qu'on a comparé les coulisses d'un théâtre à un sérail, attendu que pas un homme n'y joue le personnage le plus nécessaire

à la tenue d'un sérail. Mais aujourd'hui, ces badinages illégitimes ont disparu pour faire place à des unions sérieuses et consacrées par la loi. Nous voyons successivement tout l'Opéra s'enrégimenter sous les drapeaux de l'hymen, et des femmes que n'a pas même souillées une proposition déshonnête, jurer par-devant M. Berger, maire du deuxième arrondissement, fidélité à l'époux de leur choix. C'est ainsi que Mlle Noblet épousa M. Dupont, chanteur; que Mlle Dorus épousa un violon de l'orchestre, M. Gras; et que Mlle Leroux mit sa main dans l'énorme main de cet excellent homme de Dabadie, si patriote dans *la Muette* et dans *Guillaume Tell*. Ce sont de bons ménages bourgeois, qui considèrent l'Opéra comme une exploitation à laquelle ils concourent, moyennant une rétribution honnête de leur talent. Ces personnages-là ont une maison convenablement tenue, un agent de change, un uniforme de garde national, avec ou sans sac, portent le deuil de leurs parens morts, font leur devoir, ou soutiennent des procès avec le directeur, quand ils ne le font pas, et ne conservent rien de la physionomie folle, désordonnée, Bohême des comédiens de jadis. Leur exemple gagne de jour en jour, surtout dans les autres théâtres, et s'il ne profite pas plus à l'Opéra, c'est qu'il y a là des traditions plus invétérées, des souvenirs de dissolution plus tenaces, et que d'ailleurs l'Opéra se divise en deux corps d'armée, celui de la danse et celui du chant, et que si le chant élève l'ame et la purifie, il faut croire que la danse amollit le cœur et tourne la tête. Notre compte avec le chant n'est pas long à régler; les premiers sujets sont mariés ou à marier, et ne s'occupent que de rentes, d'actions des canaux, et autres valeurs de placemens. Quant aux choristes, parlons des femmes. La plupart sont fort médiocrement belles, incontestablement vieilles; les unes emmanchent sur des épaules d'un gris de pâte d'amande bise, un cou noir dont les veines se gonflent comme les cordes d'une contre-basse. Celle-ci pousse devant elle un ventre à enfanter douze jumeaux; celle-là projette des pieds longs et recourbés comme une pioche; l'une boîte, l'autre louche; il y en a une ou deux qui ont six pieds de haut, quatre ou cinq qui sont petites comme des cretins. Nous disons cela sans galanterie, parce que ces pauvres créatures ont presque toutes atteint cet âge pour lequel la galanterie semble une épigramme; c'est, en somme, un assemblage assez vilain, assez obscur, dans lequel personne ne songe à porter le flambeau de l'hymen ou de l'amour, pour regarder qui que ce soit sous le nez. Les choristes, hommes et femmes, ont un foyer spécial, dans lequel ne vont jamais, et pour les causes ci-dessus, les habitués des coulisses. Les hommes sont ou de vieux musiciens dont la carrière s'est arrêtée là, dont l'ambition se borne à dire : « *Jurons! — Oui, tous!*

— *Si parmi nous il est un traître* — *Arrêtons, saisissons ce guerrier téméraire!* » et autres choses qui ne se disent qu'à plusieurs; ou des jeunes gens, élèves du Conservatoire, qui laissent former leurs voix, et nourrissent l'espoir d'aborder *notre grande scène lyrique*, style de journaux. Autrefois, les chœurs se plaçaient sur deux rangées, à droite et à gauche, et restaient immobiles, hommes et femmes, sans prendre aucune part à l'action qui se consommait dans ce cercle de momies chantantes. Les systèmes nouveaux de mise en scène ont donné à tout ce monde du mouvement, des épées pour les tirer du fourreau, des poignards pour les brandir en l'air, des bras pour étrangler le premier sujet dans l'occasion, des jambes pour courir à la délivrance de Naples ou de la Suisse. Parmi ceux qui se démènent avec le plus de conscience, il faut compter le père Gontier, vieux chanteur de province, qui donne à ses bras une langue télégraphique, à sa figure, tantôt une expression de rage concentrée, tantôt de courage noble et fier; peu lui importe la place, il exprime toujours quelque chose; qu'il soit sur le devant de la scène, il se produit dans toute sa pantomime; qu'il soit au fond du théâtre, derrière les autres, inaperçu de tous, dans la foule, il croirait se manquer à lui-même s'il ne contractait ses traits par la colère, le mépris, la haine; mais son expression favorite est celle d'un dédain amer : il est magnifique dans les insurrections. Venons au ballet; aussi bien nous n'avons plus à dire sur le chant qu'une seule chose; savoir, que M. Adolphe Nourrit est non-seulement un artiste distingué, mais un homme de très bonne compagnie, et recherché de tous.

Le ballet se divisait naguère en *premiers sujets*, *remplacemens*, *coryphées*, *figurantes* et *comparses*. Cette division n'est plus observée dans toute sa rigueur. Ainsi l'on voit des *premiers sujets* servir de *remplacemens*, et des *coryphées* sortir tout à coup, sans début, des rangs de la masse pour remplacer un premier sujet. La volonté du directeur est plus puissante que les règlemens; son pouvoir est immense; il tient dans sa main l'avenir, le succès, l'amour-propre, la fortune de ses sujets; et si, comme nous n'en doutons pas, le directeur n'a jamais fait usage de ce pouvoir que dans un intérêt d'art, il mérite des couronnes de marguerites blanches, des honneurs de rosière, un des prix de la fondation Monthyon. Une danseuse qui veut un rôle, ou un pas, ne ménage à ce souverain absolu ni les visites tête-à-tête, ni les obsessions par voie indirecte, ni la grande œillade assassine, ni le regard piteux, ni les prières, ni les larmes : on en cite qui tombent à genoux. L'antichambre du directeur est embellie chaque matin par le minois coquet et la toilette fraîche d'une solliciteuse, tremblante d'ambition, de

rage ou de joie. Le garçon de bureau l'annonce. La danseuse vient heurter de ses doigts gantés la porte du maître, présente son petit museau, orné d'une moue étudiée, et se glisse ondoyante comme une couleuvre, soyeuse comme un chat, jusqu'au fauteuil qui lui est présenté. Le prétexte des conversations intéressantes ayant pour but un pas ou un costume, est toujours la demande de deux billets de quatrièmes pour la femme de chambre et le coiffeur. Ici la position du directeur devient une torture; on le bloque, on le fusille, à bout portant, de regards à double détente; on le poignarde de mots câlins, puis de reproches; le grand mot *injustice* est enfin lâché. On frappe; le directeur est sauvé: c'est un journaliste qui vient demander une loge, un chef de service qui présente une dépense de casques. La danseuse se lève, et le directeur, soulagé, lui dit en la reconduisant: « Nous reparlerons de cela; » et il n'en reparle jamais.

La vie des premiers sujets est tout entière dans leurs intrigues de théâtre, dans la question des appointemens, des feux et des rôles à emporter sur des rivales: leur vie privée est fort insignifiante. C'est une amourette sans faste, un mariage fou, une faiblesse pour M. Perrot, le plus beau danseur, et l'homme le plus laid des temps modernes, une appréciation passagère des formes de M. Mazillier; tout enfin, excepté ce qui composait jadis l'existence royale des danseuses d'Opéra. L'une, dont nous avons parlé, continue paisiblement une liaison la plus ancienne de l'Opéra, liaison qui lui a valu de tout temps une protection efficace et à toute épreuve; l'autre a trouvé depuis long-temps son fait dans un jeune premier d'un autre théâtre. Une troisième est paisiblement mariée; Mlle Leg.... pleure ses fautes dans le sein de Dieu, et Mlle Jul... pleure dans le sein de sa mère les fautes qu'elle n'a pas voulu commettre. A propos de mères, c'est un être bien digne d'être observé à la loupe que la mère d'une danseuse. S'il est prouvé que l'on n'a pas toujours un père, mais qu'on a toujours une mère, c'est surtout des danseuses qu'il faut le dire; une danseuse en a toujours une: si la parque vient trancher le fil des jours de sa mère, il faut à tout prix qu'elle en trouve, qu'elle en emprunte, qu'elle en loue une autre: la mère est morte! vive la mère! c'est un ustensile de première nécessité; la mère tient le mantelet de sa fille dans la coulisse, la regarde danser, lui couvre ses épaules quand son pas est fini, lui offre un petit carafon rempli de bouillon froid qui la désaltère et la fortifie; la mère est encore utile quand la fille est obsédée de fades et stériles assiduités; elle accourt comme une lionne griffer le ravisseur de son enfant; quand la fille voit luire l'amour d'un homme bien lesté de quadruples, de florins ou de *bank-notes*, elle se rejette sur sa position de mineure,

et renvoie le soupirant s'expliquer par-devant sa mère; là, après avoir essuyé une scène d'attendrissement, dans laquelle on explique que des revers de fortune ont pu seuls conseiller la profession du théâtre, le bienfaiteur est amené à se prononcer : le plus souvent il promet tout, des revenus, des meubles, des rentes dans l'avenir; il promet tout, le Pérou, Golconde, le Visapour, on l'arrête sur place. « L'avenir n'est à personne, le présent est à nous : ma fille et moi, nous nous adorons comme deux sœurs; nous séparer, c'est nous ôter à chacune la moitié de la vie; moi, plus raisonnable qu'elle, je me résignerai à ce sacrifice si vous consentez à lui assurer un sort. Il lui faut 3 ou 4,000 lives de rentes : secouez un peu votre fortune, et faites-en tomber ce grain de poussière. » A cette proposition, qui représente 80,000 fr., on dit que les uns deviennent verts comme des grenouilles, les autres blancs et mats comme des vers à soie. Il y en a dont les cheveux se dressent et offrent la surface d'une étrille. On en voit qui éprouvent dans le diaphragme le travail d'un moulin à vent, et qui demandent un verre d'eau sucrée; quelques-uns rient comme des singes fous, ou pleurent comme un cerf aux abois. On en cite fort peu qui sautent au cou de la mère, et accueillent cette demande d'un sort qu'on appelle *l'entrée de jeu*. C'était pourtant l'usage autrefois, mais que de bons usages perdus, sans compter celui-là! Une des plus singulières manies qui soient survenues à l'esprit des hommes qui fréquentent les théâtres, c'est la prétention d'être aimés pour eux-mêmes. Désespérant de trouver une pareille stupidité dans les bayadères du premier ordre, criblées de billets doux, dévisagées par trois cents lorgnettes, fortifiées à la Vauban par des mères habiles, on les voit depuis quelque temps, pour éviter *l'entrée de jeu* qui leur semble une humiliation, s'abattre sur des figurantes subalternes qui n'exigent, pour *entrée de jeu*, qu'un morceau de pain ou un barége.

Au milieu des masses que développe la grandiose et fastueuse mise en scène de l'Opéra, le public a pu remarquer de petites femmes qui agitent les jambes, qui élèvent les bras, et font à peu près quelque chose qui ressemble à de la danse; d'autres qui marchent bêtement et simplement; qu'on nous pardonne ici d'employer, pour désigner ces deux espèces, deux mots du vocabulaire théâtral; si l'on excuse cette licence, on ne sera peut-être pas fâché de savoir que les premières s'appellent *rats*; que les autres, nommées autrefois comparses-femmes, ont fini par s'appeler *marcheuses* : le *rat* est élève de l'école de danse, et c'est peut-être parce qu'il est enfant de la maison, parce qu'il y vit, qu'il y grignotte, y jabotte, y clapotte, parce qu'il ronge et égratigne les décorations, éraille et troue les costumes, cause une foule de dommages inconnus, et comment

une foule d'actions malfaisantes, occultes et nocturnes, qu'il a reçu ce nom passablement incroyable de *rat*. *Marcheuse :* ce sobriquet est logique, il exprime l'emploi de celles qui le portent; tandis que le *rat* est destiné à former des groupes dansans, de génies, d'amours, de sylphides, la *marcheuse* ne fait que parader avec des costumes de pages ou d'icoglans. Le *rat* est tout jeune, mal nourri, sec, et noir comme un petit être qui se chauffe à la fumée des quinquets : il apprend à danser; la *marcheuse* a vingt ou vingt-cinq ans, est petite ou grande, toujours grasse, agréable à l'œil, n'apprend rien, ne sait rien, et ne vit pas du théâtre.

L'entrée des coulisses de l'Opéra était jadis, comme nous l'avons dit, une prérogative, très recherchée, très défendue, et que se partageaient les intimes de la maison du roi. Par suite du système d'entreprise particulière, la concession de ces entrées appartint à M. Véron, qui sut s'en faire un moyen d'administration. Il admit successivement, mais toujours de sa propre volonté, et sans créer un droit, la plupart des abonnés fidèles ou influens de son théâtre. Il étendit cette faveur à des députés, à des pairs, aux employés supérieurs des ministères, aux journalistes, aux artistes distingués, en un mot, à toutes les personnes dont les rapports pouvaient lui être utiles ou seulement agréables; cette combinaison a produit les résultats prévus. Les coulisses ont cessé d'être une mine exploitée par cinq ou six gentilshommes ridés; mais elles n'ont rien perdu sous le rapport de la tenue et du bon ordre. Des ministres n'ont pas cru déroger à la sévérité de leurs fonctions, en venant voir comment se machine le troisième acte de *Robert*, et aucun jeune homme de famille n'est devenu fou d'amour pour avoir parlé à une danseuse. Voici en quoi consiste la jouissance de ces entrées. Une petite porte placée au bas de l'escalier voisin du côté gauche de l'orchestre, est surveillée par un employé gardien de la liste des privilégiés, et communique à trois petits paliers puants, gras, infectés d'huile, qui conduisent sur le théâtre, à peine éclairé quand le rideau est baissé. Dans la pénombre de ce lieu si magique de loin, si repoussant de près, passent et repassent des formes de figurantes, de chanteurs, de danseuses. Aux cris du machiniste se mêlent les ricanemens niais des petites filles, les gloussemens licencieux des petits garçons, les roulades préparatoires du ténor, et les allocutions véhémentes des chefs de service. Ceux qu'une permission récente vient d'admettre dans cette terre promise, s'y présentent d'abord avec l'embarras et l'indécision de gens qui surprendraient des femmes turques au bain. Errant d'une coulisse à l'autre, ils prennent part seulement par le sourire aux conversations grivoises que ne ménagent pas les habitués vétérans. Enhardis peu à peu par l'exemple, ils finissent par se lancer en désespérés dans le

foyer de la danse : c'est un ancien salon doré de l'hôtel Choiseul, coupé en deux dans sa hauteur, et dont les pilastres enfumés, les glaces cintrées, et les ornemens noircis, attestent encore la richesse passée. Une pente légère du plancher, est destinée à reproduire l'inclinaison du théâtre; tout autour de la pièce, sont adaptées des barres d'appui contre lesquelles les sujets dansans viennent se tordre les pieds, se cambrer les reins, se renverser les jambes. Voyez pour votre intelligence le premier tableau du deuxième acte du *Diable Boiteux*. Devant la cheminée se tiennent les enfans et le fretin du ballet; à côté des deux chambranles, s'assoupissent, digèrent, bavardent, les mères de ce menu monde. N'oublions pas la petite table où est déposée la feuille de présence sur laquelle chaque figurant mâle où femelle vient signer son nom ou dessiner une simple croix s'il y a lieu. Au milieu de la pièce, un groupe d'hommes habillés avec soin, le chapeau à la main, chuchotant, riant, semble attendre quelque chose. Ce sont les habitués. Qu'attendent-ils? L'arrivée des premiers sujets, qui vont s'exercer avant le lever du rideau. Ces dames tardent le moins possible à paraître. On les voit venir une à une, descendre avec une grace étudiée un petit escalier de quatre pas, marcher avec ce déhanchement qui n'appartient qu'aux danseuses, le pied en dehors, tout d'une pièce, et chaussé d'une guêtre large qui leur donne assez l'aspect de petites poules anglaises blanches. Ces guêtres sont destinées à garantir le lustre de leurs souliers de satin, et la netteté de leurs bas. Avec le petit arrosoir qu'elles portent du bout du doigt, en façon de jardinières de Vateau, elles versent un peu d'eau sur un espace de trois pieds carrés, puis soulevant avec la main la tournure de leur robe, envoient dans la glace, une œillade générale au groupe qui se tient derrière elles, et les voilà parties, s'arrondissant, pirouettant, s'enlevant, travaillant les sourires, les langueurs, les entrechats pendant cinq minutes : ici un peu de repos. Le groupe d'hommes se disloque, les plus intimes s'approchent, et profitent de cette courte halte. Ce qui se dit, ce qui s'arrange, ce sont des secrets que nous ignorons ou voulons taire. Nous dirons seulement, pour reproduire l'aspect général du foyer, que Mlle Fanny Elssler est depuis *le Diable Boiteux* l'objet d'une foule de félicitations qui se renouvellent tous les jours, et qu'elle reçoit avec une grace inépuisable : comme une mère orgueilleuse des succès de sa fille, Thérèse Elssler aspire le parfum des flatteries qu'on adresse à sa sœur Fanny. L'avertisseur vient jeter sa voix de crécelle au milieu de ces gazouillemens de femmes et de jeunes gens : *messieurs et dames on commence.* (Ce n'est pas vrai.) Cet incident est utile à celles de ces dames qui veulent couper court à une conversation ennuyeuse ou trop pressante; leur réponse est un entrechat; l'avertisseur

revient : *Messieurs et dames l'on a commencé*. (C'est à peu près vrai.) On défait alors les guêtres, on remet son arrosoir à sa mère, à sa femme de chambre, ou à la personne qui est l'une et l'autre, et l'on prend, en se déhanchant de plus belle, en donnant à son corps les saillies les plus déraisonnables, le chemin de la scène.

Le foyer est un salon; les mères regrettent le temps où c'était un bazar. Il s'y fait beaucoup de conversations et peu d'affaires; on y parle assez facilement d'amour, rarement d'argent. Les hommes riches de l'époque penseraient jouer au grand seigneur d'autrefois, s'ils convoitaient des danseuses de premier ordre; ils se croiraient des Guéménée, des Soubise, et se précipitent dans la figurante, afin d'être aimés pour eux-mêmes. Vieillards, ventrus, catharreux, goutteux, ils ont tous cette prétention.

Le personnel des habitués se compose donc des abonnés saillans, des jeunes gens à la mode, qui occupent leur soirée avec les petits bruits et les petits faits du lieu. Quelques étrangers ont été reçus dans les coulisses, et parmi les députés qui ne dédaignaient pas les pompes et les œuvres secrètes du théâtre, on a souvent compté plusieurs membres de cette nuance qu'on appelle stupidement la *doctrine*, parce qu'en France il est peu de choses qui ne reçoivent une dénomination imbécille : le début dans ce monde nouveau leur a été ménagé par une personne qui s'est attribué l'entreprise générale de leur éducation. Un accent méridional, assaisonné de gasconismes grivois, une sorte d'œil noir assez provocateur, et un nez basque, constituaient toute la séduction. Cette pauvre personne, bonne fille s'il en fut, remplit avec tant de conscience ses fonctions d'institutrice, qu'on finit par l'appeler le *canapé de la doctrine*.

Il nous reste à parler des loges de ces dames dont nous n'avons pas vu une seule, comme on pense. Une psyché, un divan, une toilette et des armoires en composent le mobilier nécessaire. En fait d'ornement, des gravures, le plus souvent des portraits de Vestris, de Gardel, de Duport, de Bigottini. La loge de M[lle] No... offre une collection complète des illustrations de la danse passée et présente; celle de M[lle] Leg... est un oratoire profane, un boudoir dévot, dans lequel se rencontrent un prie-dieu et un pot de rouge, un livre d'heures et des rôles de ballet, un bénitier et un flacon d'essence. Dans un entr'acte, M[lle] Leg... a le temps de se sanctifier et de se damner vingt fois, de se parfumer et de faire le signe de la croix, de réciter trois *Ave* et de se farder le visage. Ses camarades iront en enfer, elle compte sur le purgatoire.

Le corps de ballet est réparti dans des chambrées de quinze, dix, cinq ou trois femmes. Il se pousse là des cris inconnus, des éclats de rire de l'autre monde. On chante, on se déshabille, on médit, on bat les coiffeurs,

on désole les habilleuses, et l'on se paie des petits verres de cassis ou de la bière, jusqu'au coup de cloche de l'avertisseur. Quand la bande est tout entière, étuvée, peignée, vêtue à la moyen-âge, à la péruvienne, à la grecque, à la sauvage, coiffée à la *mal-content*, à l'italienne, paysannes, pages, grandes dames, sylphides, roulent dans les escaliers, à grand bruit, comme des pavés de Fontainebleau qu'on décharge sur la voie publique.

De tous ces détails et de toutes ces considérations sur l'état actuel de la danse, non pas comme art, mais comme moyen de fortune, il faut tirer cette conclusion déplorable, que l'époque n'est pas généreuse, qu'elle blâme les folies brillantes et tolère les petits plaisirs, obscurs et sordides. Le vent n'est pas à la danseuse, il tourne à la figurante. Si l'époque ne s'arrête pas là, où ira-t-elle?

JULES VERNIÈRES.

HISTOIRE

De l'Art en France par les Monumens.

LA STATUAIRE AU XIII[e] SIÈCLE.

DERNIER ARTICLE (1).

VI.

La cathédrale de Paris, comme les cathédrales qui se respectent un peu, étant dédiée à la Vierge, la première des créatures après Dieu, il était naturel que la vie, la mort, les miracles de Marie y fussent représentés; que sur cinq portes, trois au moins lui fussent données. La vie de Marie était populaire, pas d'enfant de dix ans qui ne la sût par cœur; mais il fallait aux grands enfans de trente et quarante ans un cours d'histoire plus étendu, plus substantiel, plus accommodé à leurs goûts, à leur âge, à leur position. Pour ces hommes qui devaient martyriser leur corps, qui un jour pouvaient être appelés à enseigner, à confesser hardiment la divinité de Jésus, la virginité de Marie, — car les ames les plus saintes, les plus hauts dignitaires ecclésiastiques

(1) Voyez la livraison du 10 juillet.

sortaient ordinairement du peuple; — pour ces hommes fut sculptée la quatrième porte, celle qui s'ouvre dans l'aile droite, la porte méridionale.

La Vierge n'était pas encore morte que le mosaïsme et le paganisme qui allaient expirer soufflèrent contre le christianisme naissant des tempêtes affreuses, d'horribles incendies. Il y eut lutte atroce entre la vieille et la jeune civilisation pour décider à qui serait l'avenir. Cette lutte, qui constitue l'ère des martyrs, dura près de quatre cents ans dans toute son énergie, de saint Étienne, le premier martyr après Jésus, à saint Martin, le premier confesseur. Bien des hommes donnèrent leur sang après saint Étienne, bien des intelligences prêchèrent avant saint Martin; mais ces confessions et ces martyres étaient des évènemens accidentels, non des états constans. C'est ainsi que l'entendait le christianisme quand il sculptait son histoire. Il a donc ouvert sa période des martyrs par le premier de tous, saint Étienne, et l'a fermée par saint Martin pour entamer une période nouvelle.

Donc, au tympan est sculptée la vie de saint Étienne. Le jeune diacre en dalmatique à larges manches, accompagné d'un acolythe debout, est assis, montrant du doigt aux Juifs riches et lettrés, aux pharisiens qui l'entourent les passages du Vieux Testament où quelque prophète prédit la venue du Messie. Un vieux Juif assis en face du saint dispute avec lui sur l'interprétation des mots; un autre déroule un phylactère où sont réfutées les propositions malsonnantes du chrétien; un troisième, furieux, grince des dents, s'arrache les cheveux et la barbe en entendant ce qu'il croit être des blasphèmes contre Moïse et Jehovah; deux autres, plus calmes en apparence, ne sachant qui a raison des Juifs ou du chrétien, penchent tantôt à droite, tantôt à gauche, alternativement.

Étienne ne pouvant venir à bout de ces pharisiens orgueilleux, de ces riches endurcis, de ces ames desséchées par l'avarice et la vieillesse, va plus loin s'adresser au peuple. Il ne s'agit plus ici de syllogismes et de dilemmes, mais d'émouvoir, d'enlever, de persuader. Étienne a donc fermé sa Bible et parle à cœur ouvert; il ne raisonne plus, il prêche. Deux vieillards assis, vacillans entre l'ancienne et la nouvelle loi, semblent pencher pour celle qui les a nourris, car ils sont vieux, et les vieux n'aiment pas les idées jeunes.

Deux autres vieillards debout, penchent la tête et paraissent se laisser aller au fil des idées chrétiennes. Une jeune femme allaite son enfant, pendant qu'elle s'abreuve elle-même de la parole enivrante du saint. Un jeune homme debout écoute avec ferveur la prédication, et prend des notes au stylet sur une tablette. Il y a là tous les degrés d'émotion et de conversion : depuis ceux qui résistent encore, jusqu'à la femme que saisit l'enthousiasme, en passant par les degrés intermédiaires du jeune homme qui prend des notes pour réfléchir à son aise, et des vieux qui cèdent. Il faudrait de la place pour détailler cette sculpture aussi intelligente sous le rapport moral, que fine comme œuvre d'art.

Le peuple, toujours facile aux idées d'avenir, écoute donc le saint avec bienveillance, plaisir et amour (1). Mais il n'en va pas ainsi du pouvoir qui se cramponne au présent, parce que le présent lui est une mamelle de voluptés intarissables, un trésor d'inépuisables délices. Le gouverneur à figure dure et sèche, assis sur son fauteuil magistral, se fait amener Étienne. Le saint qu'un tribun cuirassé d'écailles prend par les cheveux, et qu'un soldat saisit à la poitrine, a le visage calme, une attitude innocente et douce : c'est un agneau qui se laisse mener à la boucherie. Sa figure, disent les Actes des apôtres, rayonnait comme celle d'un ange. Elle fait un contraste délicieux avec les traits cruels et amers du proconsul.

Étienne est condamné à mort. Allons donc avec lui au second étage du tympan, où il monte à la gloire. Saul, un jeune Juif fanatique pour Moïse, et qui deviendra Paul, fanatique pour Jésus, est assis sur les vêtemens des bourreaux. L'impitoyable jeune homme encourage les meurtriers des yeux et du geste. Ces hommes, ou plutôt ces bêtes féroces, en robe retroussée pour être plus agiles, accablent le saint de pierres qui le meurtrissent et le tuent. « Jésus, s'écria Étienne, recevez mon ame, et ne leur imputez pas ce crime. » Puis il s'endormit en Dieu.

(1) Cette sculpture est de la fin du XIIIe siècle, alors que le peuple était puissant déjà. Il est probable que c'est un artiste du peuple qui, sous la direction de Jean de Chelles, l'architecte de ce portail, aura sculpté ces figures, si amères pour les riches, si flatteuses pour le peuple.

Les chrétiens étaient peu nombreux encore, mais pleins de courage. Ils emportèrent le corps du premier martyr et lui firent de belles funérailles; elles sont simples ici. Deux vieillards, Gamaliel, riche sénateur juif, et Nicodémus, son neveu, tous deux chrétiens secrets (le premier, maître de saint Paul qui vient de pousser à la mort d'Étienne, et le second, qui ensevelit Jésus-Christ), mettent au tombeau le premier martyr enveloppé d'un suaire presque transparent. Un jeune prêtre, — ils ne pouvaient être encore vieux les prêtres, dans ce berceau du christianisme, — accompagné d'un acolythe qui tient une croix et un bénitier, récite sur le mort les prières funèbres, tandis qu'une femme, la mère du martyr, s'abîme dans la douleur, comme autrefois Marie au pied de la croix ou au sépulcre de son fils.

Voilà la vie de saint Étienne, passons à la vie de saint Martin. Celle-ci n'est qu'indiquée, mais par l'action qui la glorifie le plus, par un acte d'une vertu que le christianisme appelait cardinale, et qu'après l'Espérance et la Foi, souvent même avant elles, il exaltait par-dessus les autres. Saint Martin est à cheval, chaudement vêtu, car on est au cœur de l'hiver. Il rencontre à la porte d'Amiens un vieillard presque nu et paralysé de froid. Aussitôt le saint coupe avec son épée la moitié de son manteau, et la donne au pauvre qui s'en enveloppe. Cette action en dit plus qu'une vie entière, elle suffisait pour caractériser saint Martin.

Maintenant, c'est un autre spectacle. Par Etienne le martyr et par Martin le confesseur, s'ouvre une procession de confesseurs et de martyrs qui défilent aux niches et aux parois des contreforts, aux parois et aux cordons de la vous ure. Les statues colossales des parois latérales et des contreforts ont été brisées en 93, mais les analogues et probablement les contemporaines existent encore à Chartres. On pourrait donc regarnir cette porte méridionale de Paris avec le secours du portail méridional de Chartres.

Saint Etienne conduit au ciel une double colonne de martyrs s'élevant de la base au sommet de l'ogive. Parmi les martyrs de la voussure méridionale on reconnaît saint Laurent à son gril, saint Denis à la tête mitrée qu'il porte entre ses bras, saint Jacques au bourdon qu'il tient à la main, saint Maurice, le fier soldat, à son bouclier; le pape saint Clément tient la meule qu'on lui attacha au

cou lorsque Trajan le fit précipiter dans la mer; saint Martinian montre les verges dont on lui déchira le corps; saint Eustache se prosterne devant le cerf divin qui le convertit à la chasse.

Il n'y a pas une femme martyre au milieu de tous ces hommes. Bien mieux, à la porte de la mort de la Vierge, deux femmes seulement, et parce qu'elles sont reines, assistent à la fête que les hommes font à Marie. Il faut donc le dire, quoiqu'on ait prétendu le contraire, le moyen-âge n'aimait pas la femme. Il faut qu'elle soit vierge et martyre en même temps, deux fois sainte, pour qu'on daigne lui donner une place, la dernière encore, dans les assemblées où l'homme est si nombreux et si glorieux. Dans le paradis, il y a un ordre des apôtres, un ordre des patriarches, un ordre des prophètes, un ordre des martyrs, un ordre des confesseurs, cinq ordres d'hommes; et un seul de femmes, celui des vierges. Les anges n'ont pas de sexe, mais il est facile de voir qu'ils se rapprochent du masculin et s'éloignent du féminin très sensiblement; le diable, au contraire, et il est vraiment effroyable alors, est femelle quelquefois. C'est que la religion chrétienne eut constamment Eve sur le cœur, et qu'en elle elle maudit la femme à jamais. Il faudra toujours s'étonner que dans sa haine pour ce sexe perfide, inférieur, dégradé comme il le fait, le christianisme n'ait pas imaginé un miracle pour faire sortir Jésus-Christ d'un homme et non d'une femme.

Après les martyrs s'avancent les confesseurs ayant à leur tête saint Martin le premier, sinon le plus illustre. Ce sont des jeunes gens en général, à front ouvert, large et haut : car eux, c'est par l'intelligence, par la discussion, qu'ils gagnent à Dieu. Ils confessent Jésus-Christ, et ils convertissent à lui; ils sont saints par la parole et non par le sang, comme les martyrs; ils sacrifient leur ame à Dieu plutôt que leur corps. La longue procession de ces hommes intelligens s'ouvre à saint Martin et se ferme à saint Bernard, qui porte sa crosse d'abbé. Ces illustres confesseurs sont presque tous nés ou morts en France après y avoir long-temps vécu. C'est entre autres saint Martin qui, vivant et mort, nous a gouvernés, car Tours fut pendant long-temps le centre de notre pays. C'est saint Remi qui attira les rois francs de Tours à Reims pour les convertir, les baptiser et les diriger. C'est saint Hilaire,

cet homme impétueux, le Rhône de l'éloquence latine, disait saint Jérôme. C'est saint Bernard qui renversa l'Occident chrétien sur l'Orient idolâtre. Il était juste que la cathédrale de Paris, que l'église de la monarchie fît l'apothéose de ces génies sanctifiés qui ont dirigé les destinées de la France, et par la France ont mené le monde.

Mais le peuple n'a pas voulu qu'on oubliât son ami saint Marceau, au milieu de cette foule de confesseurs. Il a voulu qu'on lui fît une place plus belle qu'à saint Hilaire, plus belle qu'à saint Remi, plus belle qu'à saint Martin lui-même : il a forcé le chapitre de lui consacrer toute la Porte-Rouge qui menait du cloître au sanctuaire. Sauf le tympan, consacré encore ici au couronnement de la Vierge, les six charmans reliefs presque en saillie ronde-bosse qui décorent la voussure, racontent la vie publique de saint Marcel. C'est la vie de l'épiscopat ramassée et condensée dans la vie d'un évêque. Marcel exorcise le démon qui se roule à ses pieds sous la forme d'un reptile ailé; il baptise un catéchumène moitié par immersion, moitié par infusion comme Jean-Baptiste, Jésus-Christ; il communie un laïc avec le pain trempé dans le vin; il instruit ses jeunes clercs; il donne l'hospitalité aux voyageurs et guérit les infirmes; enfin il ajoute à cette vie laborieuse et bienfaisante le miracle qui l'a rendu populaire jusqu'à nos jours. Une femme adultère venait de mourir dans l'impénitence. Le diable, fou de joie d'avoir à prendre un aussi beau butin, emporte l'ame en enfer pour la tourmenter de tourmens nouveaux et inouis. Mais l'ame ne lui suffisant pas, il s'acharne au cadavre. Tous les jours au coucher du soleil, il entrait au cimetière, levait la pierre du sépulcre qui contenait la femme adultère, et la refermait soigneusement sur lui pour n'être pas troublé dans ses opérations. Là, entre ce cadavre et lui se consommaient d'horribles mystères. A la pointe de l'aurore, le diable sortait du sépulcre et remettait adroitement le couvercle pour qu'on ne s'aperçût de rien. Mais par malheur, ce diable qui sortait tout brûlant de l'enfer ne pouvait aller au cimetière vers la chute du jour, sans que son corps enflammé ne reluisît un peu dans les ombres naissantes. Il fut donc facilement découvert, et le peuple, qui n'aime pas à voir Satan, se porta en masse chez saint Marceau, en le priant de le délivrer de la présence incommode

du démon. L'évêque, heureux de faire quelque chose d'agréable à son bon peuple, guetta le diable au moment où il entrait dans le tombeau pour y faire son repas accoutumé, lui jeta autour du cou son étole, l'y enserra comme dans un nœud coulant, et aux grands battemens de mains de la foule, le conduisit ainsi qu'un chien en laisse, hors de la ville, en lui défendant d'y revenir jamais. Après ce beau miracle sculpté à la Porte-Rouge, sculpté à la porte Sainte-Anne où saint Marcel est aussi grand que le Christ et à la même place que lui, sur le trumeau de la porte, l'évêque mourut. Il était à l'apogée de sa gloire et de sa popularité, et n'attendit pas long-temps sa canonisation. Faisons comme le peuple, retournons de la Porte-Rouge à la porte Saint-Étienne, et plaçons Marcel dans le paradis, entre saint Bernard et saint Remi.

Les martyrs conduits par saint Étienne, les confesseurs par saint Martin, montent donc vers Dieu pour obtenir le prix du sang qu'ils ont versé et des paroles qu'ils ont semées. Dieu rend à chacun suivant ses œuvres, et ne confond pas les chefs avec la foule, les premiers avec les derniers. D'abord du haut de son tympan, et accompagné de deux anges prosternés devant sa face, il se montre dans toute sa gloire à saint Étienne qui s'écrie : « Je vois le ciel ouvert. » Puis dans l'amortissement d'une arcade de contrefort, il se fait apporter par deux anges le bout du manteau dont Martin couvrit le pauvre d'Amiens. A Chartres, la sculpture va plus loin : Jésus-Christ se revêt lui-même de ce lambeau d'étoffe, et la nuit, ainsi glorieusement habillé, il apparaît en songe au saint de Tours en lui disant : « Ce qu'on fait au plus petit des miens, c'est à moi qu'on le fait. J'étais nu, tu m'as vêtu; j'avais froid, tu m'as réchauffé. Sois béni. » Je ne connais pas de plus magnifique récompense que cette récompense, de morale plus divine que cette morale du christianisme. Les deux chefs ainsi largement payés de leurs vertus, la foule qui marche derrière eux, arrive successivement à la récompense. Jésus-Christ ordonne à quatorze anges, répandus dans la gorge intérieure et aux clés de la voussure, de porter des couronnes lumineuses d'or et de pierreries à tous ces saints qui ont donné pour lui leur corps et leur intelligence. Enfin la face de Dieu le père, face vénérable mais tronquée, sort des nuages sculptés à la clé du cordon des confesseurs. Quoique se hasardant timide-

ment au milieu de la gloire, de la puissance et de la justice de son fils, ce bout de figure paraît incliner du chef en signe d'adhésion aux honneurs que Jésus rend lui-même et fait rendre à tous ses saints.

VII.

Le christianisme est né avec la Vierge, il s'est constitué après sa mort, il a mené sa longue vie pendant l'ère des martyrs et pendant l'ère des confesseurs; il ne nous reste plus maintenant qu'à le voir finir. De ce long drame, qui s'est développé sous nos yeux lentement, largement, clairement, nous n'avons plus à voir que le dénoûment. Retournons donc au portail occidental, car c'est le portail solennel, le seul digne d'une pareille fin. Arrêtons-nous devant la porte du milieu, par où les prêtres seuls, les rois et les nobles avaient le droit de pénétrer dans l'église, et nous verrons, par deux cent quatre-vingt-six statues, se clore la vie du christianisme; nous regarderons se coucher le soleil de la grande journée chrétienne, et nous assisterons au jugement dernier, fin suprême du poème que nous avons tâché d'épeler.

De même que dans l'Évangile, Jésus entassa paraboles sur paraboles, conseils sur prédications, signes avant-coureurs sur métaphores, pour tenir les peuples en éveil au temps de ce qu'il appelle la fin du monde, lors du jugement universel; de même aussi le christianisme, dans les panneaux de verre où il peignit, dans les champs de pierre où il sculpta, accumula les avertissemens, les allégories, les exhortations, pour que le fidèle ne s'endormît pas et ne se laissât pas surprendre par ce moment fatal. Il plaça des paraboles en pierre, les vertus et les vices, sous les yeux du chrétien, pour qu'il se jugeât lui-même avant d'être jugé par Dieu; pour qu'à la vue de la Foi, de la Chasteté, de l'Espérance, de la Patience, de l'Humilité, de la Charité, de la Douceur, de la Force, il tremblât, s'il avait été idolâtre, libertin désespéré, emporté, lâche; qu'il eût confiance, s'il avait cru, espéré, souffert, aimé.

D'abord, le long des jambages de la porte était sculptée la parabole des vierges folles et des vierges sages, la vertu opposée au vice; cinq folles à gauche, cinq sages à droite. Mais cette parabole a été brisée en 1771, sous l'archevêque Christophe de Beaumont,

par Jacques Soufflot, architecte du Panthéon. Admirateur par patriotisme provincial des belles églises ogivales d'Auxerre, il voulut se donner le plaisir de faire du gothique aussi et de dessiner au moins une ogive dans sa vie. Il la creusa, cette ogive, au beau milieu de la plate-bande qui amortissait la porte du jugement dernier de notre cathédrale. Malheureusement, son ogive est placée où les gothiques n'en mettaient jamais; malheureusement, pour arrondir des colonnes où les gothiques équarissaient constamment des pieds-droits, M. Soufflot a cassé la parabole des vierges folles et des vierges sages; malheureusement, pour planter une tête sur le corps de son ogive bossue et bâtarde, il a entaillé les deux premiers étages du tympan où les morts ressuscitent et sont jugés. C'est là qu'il a brisé cette belle allégorie de saint Michel qui, pour peser les hommes, met l'ame dans un plateau de balance et les vertus de cette ame dans l'autre plateau. — A côté était Satan appuyant sur le plateau de l'ame pour la faire peser si fort qu'elle rendît légère le plateau des vertus. M. de Beaumont et M. Soufflot ont tout cassé.

Au surplus, le mal fait par l'archevêque et l'architecte, quoique immense, n'est peut-être pas irréparable, car presque tous les édifices religieux de 1200 à 1300 sont sculptés de jugemens derniers que précède et qu'annonce la parabole des vierges. Le portail occidental de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui est du second tiers du XIIIe siècle, et comme une vieille pièce à ce grand vêtement du XVe, montre en belle conservation, quoique engluée de badigeon, cette allégorie évangélique; une seule vierge folle est cassée. Or, la parabole de Notre-Dame de Paris avait été sculptée à la même époque, peut-être par le même artiste. On pourra donc, quand le temps sera venu de restaurer notre cathédrale, s'appuyer des renseignemens de toute espèce fournis par cette sculpture. En outre, on sera aidé par les dimensions que donnent les vierges folles et sages de la cathédrale d'Amiens, car elles sont dans les proportions de celles de Paris. — Comme je ne puis décrire la parabole Notre-Dame, où elle n'existe plus, je donne, en place, celle de Saint-Germain-l'Auxerrois, son équivalente.

De la base au sommet de l'ogive montent, à droite, les cinq vierges sages; à gauche, les cinq vierges folles. La première, la plus inférieure des sages, porte sa lampe droite et l'élève à la hau-

teur de sa poitrine. Elle la tient assez négligemment de la main gauche, pour que la droite soit obligée de la soutenir afin qu'elle ne renverse pas. La figure de cette sage est distraite, ses yeux regardent hors du centre, elle est tournée plutôt vers le monde que vers Dieu. — La seconde élève sa lampe à la hauteur de sa poitrine, comme la première; mais comme elle s'est haussée d'un degré vers Dieu, de la main droite elle abrite la flamme avec sollicitude. — La troisième paraît s'avertir elle-même, en levant l'index de la main droite, de veiller diligemment. Sa figure conserve à peine quelques regrets du monde qu'elle abandonne pour aller à Dieu. D'un bras ferme elle lève sa lampe à la hauteur des yeux; mais cependant moins fermement encore et moins haut que la quatrième, qui la porte à la hauteur du front, et la soutient précieusement avec son manteau; elle y met les deux mains à la fois. Celle-ci ne regrette plus le monde, ses yeux sont tout entiers sur le tympan où le Christ va juger. — Mais c'est la cinquième qui s'absorbe entièrement en Dieu. Elle hisse sa lampe presque au-dessus de sa tête, si haut, que le bras droit, pour faire équilibre, s'abaisse de toute sa hauteur. Quoique sur le bras qui porte la lampe pèse un gros manteau, les muscles sont si fermes, que le poids fût-il plus lourd, ils ne faibliraient pas encore.

La sagesse croît donc à mesure qu'elle s'élève de bas en haut, à mesure qu'elle approche de Dieu. Mais ce ne sont que des degrés divers de la même sagesse, non des sagesses différentes. Il en est de même de la folie : c'est une échelle composée d'échelons semblables, divers seulement de hauteur. La sculpture n'a pu ni voulu détailler ce que la parabole écrite dans l'Évangile, donne en bloc. Les sages attendent l'époux, l'œil plus ou moins ouvert; les folles ne veillent que pour l'époux de la terre ou pour l'amant : la différence n'est que dans l'énergie de la passion, mais la passion est identique. — En montant, la sagesse a grandi; en descendant, la grace va diminuer et la folie grossir.

La première vierge folle, celle du sommet, celle qui touche à la clé de voûte, a renversé sa lampe; mais le dos de sa main droite est appuyé sur son cœur, elle se repent, elle demande grace. — La seconde se repent encore, met encore sa main sur le cœur, en priant qu'on lui pardonne sa négligence; mais elle prie avec

moins de ferveur. Elle a l'air de penser à autre chose et de ne regarder Dieu que d'un œil. — Pour la troisième, elle songe à peine à l'époux du ciel; celui de la terre prend ses pensées. Au lieu de demander grace, elle tient avec coquetterie les bords de son manteau. — C'est bien pis pour la quatrième : elle tient à la fois son manteau et sa robe, et les plisse d'après les graces les plus mondaines. Elle est si loin de Dieu, qu'elle entend à peine son arrêt de réprobation, et ne peut se douter de son malheur Pour elle, il n'y a déjà plus d'époux, le nom d'amant est le seul qui ait jamais sonné à son oreille. — La cinquième n'entend plus rien, ne voit plus rien du ciel. Ses regards sont complètement en dehors du tympan, à l'extérieur de la voussure. Elle semble regarder les jeunes barons qui vont entrer à l'église, leur faire des mines, les agacer par la coquetterie et l'ajustement de sa robe. Elle fait plus qu'aimer le monde, elle a bien l'air de mépriser Dieu du geste, de l'attitude, du costume coquettement plissé, de l'expression des yeux et de la figure. La quatrième n'avait qu'un amant, celle-ci papillonne autour d'une foule d'amoureux.

La sage du sommet et cette folle de la base réalisent l'absolu du contraste; ce sont les deux points extrêmes, la tête et les pieds. A la clé de voûte enfin est le mot de l'énigme : deux mains sortent des nuages tenant chacune un rouleau. Sur celui de gauche était écrit : *Je ne vous connais pas*; sur celui de droite : *Entrez avec moi*. Ces deux mains sont celles de Jésus, l'époux aimé par la gauche et dédaigné par la droite.

Voilà un premier tableau de la sagesse et de la folie; mais il faut maintenant le détailler pour l'intelligence paresseuse des bourgeois. Le stylobate est donc sculpté de vingt-quatre bas-reliefs, douze à droite, douze à gauche; chacun sur deux rangées horizontales, alignant six vertus en haut, six vices en bas. Les vices sont les ennemis mortels et directs de ces vertus.

En tête des vertus est la Foi, grande femme de trente ans, un peu mélancolique, dans une attitude calme, dans un vêtement simple, portant de la main droite un écusson chargé d'une croix à la rose brochante en abîme. Il était juste que la Foi ouvrît la marche, car toute morale se déduit de la croyance qui engendre tout bien et tout mal. Cette Foi, c'est la foi chrétienne, confiante à la

croix, la folie des nations, le pivot de la religion nouvelle, l'arbre qui a porté tous les fruits de vertu chrétienne. A Chartres, la Foi porte sur son écusson un calice en pal; elle croit au dogme chrétien le plus rude à croire, à la présence réelle. Une fois ce dogme accepté, les autres, la Trinité, la Virginité même de Marie, passent tout seuls. D'ailleurs c'était le dogme le plus attaqué au sein même de l'Église. C'était aussi un des plus nouvellement débattus; car il n'y avait pas encore deux cents ans que Bérenger, écolâtre de saint Martin de Tours et archidiacre d'Angers, était mort. Si donc, au XIIIe siècle, la transsubstantiation résume la foi entière, c'est que ce dogme engendre les autres. Sous la Foi, un homme pâle, amaigri, tête d'oiseau sans cervelle, face de bandit, cheveux en désordre comme son intelligence, se prosterne devant une petite figure en relief sur un médaillon. C'est la stupide idolâtrie à genoux devant les faux dieux ramassés dans le corps de ce petit être encadré. A Chartres, ce petit dieu est le diable, c'est tout simple; à Paris, on dirait d'un portrait de jeune fille : il serait digne de la ville où l'Amour a toujours fait délirer, d'avoir personnifié l'idolâtrie dans un jeune écervelé qui adore sa maîtresse.

Après la Foi, l'Espérance, femme plus jeune que la Foi, plus rassurée qu'elle. Les yeux au ciel, elle porte d'une main ferme un écusson où flotte au vent un étendard attaché au bout d'une pique. A Chartres, c'est une voile de vaisseau qui charge l'écusson. Voici le sens des emblèmes de Chartres et de Paris : — sur le continent, le sol est ferme, et sauf de rares tremblemens de terre, on a peu de raison pour craindre, partant peu de mérite à espérer; mais en mer, où tout est caprice, où l'eau est profonde et perfide comme la femme, dit Shakspeare, où la mort tient à une planche, où la vie dépend d'un flot, c'est là qu'il y a vertu à espérer. Voilà pourquoi, au XVe siècle, l'Espérance s'appuie sur une ancre, au XIIIe se confie à une voile : deux attributs analogues, une seule idée sous deux formes. Quant à l'étendard de Paris, il va bien à cette ville guerrière qui se bat chez elle quand elle n'a plus à guerroyer au dehors. Avoir fait d'un attribut guerrier un attribut d'espérance, c'était donc une marque de profonde intelligence, car les champs de bataille sont plus orageux que les champs de la mer. La foi à l'eucharistie ou à la croix, l'espérance en mer et l'espérance en guerre,

voilà deux vertus poussées à l'absolu, comme on les veut au moyen-âge. — Sous l'Espérance, un malheureux s'enfonce dans le flanc droit un glaive qui ressort par le flanc gauche : c'est le suicide personnifiant le Désespoir.

Comme une trinité divine est la source de tout être, une trinité morale engendre toute vertu. Chez les anciens aussi trois Parques présidaient à la vie, trois Graces à la beauté, trois Furies à la vengeance. Près de la Foi et de l'Espérance, la Charité, leur plus jeune sœur, se dépouille de ses vêtemens pour en couvrir un enfant tout nu. L'écusson qu'elle tient à la main est chargé d'une brebis qui vient d'abandonner sa toison pour en faire des tissus. La Charité est âgée de vingt-cinq ans à peine, car la Foi et l'Espérance sont ses aînées, puisqu'elle ne peut être sans elles, — au moins suivant l'opinion des plus rigides chrétiens, car d'autres mettaient la Charité avant la Foi et l'Espérance. Fénelon et Vincent-de-Paule furent plus tard de ces derniers. — Puis c'est surtout pendant la jeunesse que le cœur a de l'élan vers le bien ; tandis que pour espérer, il faut avoir vécu, et pour croire, avoir long-temps médité. — Ce gracieux tableau d'une jeune vertu chrétienne se découvrant les seins et la poitrine sans rougir, pour réchauffer un jeune enfant glacé, rend plus ignoble l'Avarice qui est à ses pieds, dégoûtant personnage tout décharné, car la nourriture coûte ; tout haillonneux, car les vêtemens s'achètent ; au regard oblique et défiant ; entassant des poignées d'écus, argent qui moisira stérile, dans un coffre-fort bardé de fer en dedans et en dehors, armé contre les voleurs de serrures et de crochets. En été, l'Avarice cache ses mains dans un manteau, vêtement inutile pourtant en cette saison ; tandis qu'en hiver, la Charité se dépouille de ses vêtemens les plus nécessaires.

Ici le tableau des vices et des vertus pourrait s'arrêter, car au monde il n'y a que Dieu, nous et nos semblables. Par conséquent la Foi qui règle nos devoirs envers Dieu, l'Espérance nos devoirs à notre égard, la Charité nos devoirs envers le prochain, n'oublient aucun des rapports qui nous lient avec Dieu et l'homme. Ce sont donc là les trois vertus mères ou les trois vertus cardinales, comme dit la langue théologique. Et quand aux XVIe et XVIIe siècles on leur adjoignit la Justice, on avait perdu toute intelligence de

l'éthique. C'était une sœur bâtarde qu'on glissait chez des sœurs légitimes et utérines, ou plutôt une fille qu'on faisait de l'âge de sa mère, car la Justice est fille et non pas sœur de la Charité. — Continuons à suivre la génération des vices et des vertus.

La Justice n'est donc pas une vertu cardinale, mais la première des vertus secondaires. Elle est plus jeune que la Charité qui doit l'engendrer; elle porte sur son écusson une salamandre qui ne redoute pas les flammes qui l'entourent : la Justice ne craint aucun obstacle. — Sous elle, un homme encore vigoureux n'a pas la force de soutenir égaux les plateaux d'une balance; il ne traverserait pas les flammes, lui l'injuste qu'il est, pour faire à chacun son droit.

Après la Justice, la Prudence armée d'un serpent qui s'enroule autour d'un bâton. Elle délibère avec lenteur, agit avec maturité. — Elle contraste avec la Stupidité ou l'Imprudence, un homme presque nu, bâton noueux en main dont il frappe l'air à droite et à gauche, à peu près comme Xerxès fouettait la mer. Un olifant à la bouche, il sonne ses secrets à tous les échos. Sa tête audacieuse et vide est renversée et flotte à tout vent, comme dans les champs le chanvre sans épi, ou l'épi sans grains.

La Modestie, une belle vertu, pose tranquillement sur ses genoux un écu chargé d'un aigle au vol abaissé. La noble bête qui vole jusqu'au soleil, plus haut que tous les oiseaux, s'est cependant abattue sur la terre; mais on sent qu'au plus léger coup d'aile elle planerait bientôt dans les cieux. De même, la Modestie qui s'abaisse volontairement et se fait la plus humble des vertus, peut s'envoler jusqu'à Dieu quand il lui plaît. — Sous cette sublime vertu, l'Orgueil qui portait la tête trop fière, et sur un cheval au galop insultait l'humble Modestie, tombe, avec son cheval, dans un précipice d'autant plus profond que ce vice imprudent avait voulu s'élever plus haut.

L'ame, ornée des six vertus précédentes, est forte. Vienne donc, pour exprimer matériellement cette vérité, le Courage. Cette vertu virile n'est plus une femme, mais un guerrier des plus fiers; casque couronné en tête et fleuronné d'une fleur de lys. — Notre-Dame de Paris est une église royale. — Cotte de mailles sur les épaules et le long du corps, le héros tient à la main droite une épée nue, large, dressée; à la main gauche un écusson chargé d'un lion passant, bête

redoutable qu'on croirait entendre rugir, qui raidit sa queue et sort ses griffes du fourreau. — Sous ce beau Courage (c'est la seule vertu qui soit hardiment de face, les autres se présentant de profil ou des deux tiers), un soldat, bien armé pourtant, se sauve à toutes jambes, non pas devant un bataillon qui s'avancerait au pas de charge, non pas devant un guerrier qui écumerait de colère en brandissant ses armes, mais aux cris d'une chouette qui glapit sur un arbre voisin, devant un lièvre, le plus peureux et le plus lâche des animaux, qui poursuit avec un acharnement comique notre brave soldat. L'épouvante est si grande dans l'ame bouleversée du pauvre soldat, sa fuite est si rapide et si désespérée, qu'il a laissé tomber de ses mains sa vaillante épée, afin de courir plus vite. Démosthène demandant grace au buisson qui l'arrête, n'est pas une aventure plus curieuse que cette charmante imagination.

L'homme courageux est doux, il est magnanime; le lâche est cruel, il se venge toujours sur ceux qu'il ne craint pas des peurs qu'on lui a faites. La place de la Douceur est donc naturellement près du Courage; celle de la Cruauté près de la Lâcheté. La Douceur, regardant la Force, porte sur son écusson une vache passante, bête plus douce que forte. — Dessous, un grand gaillard à fortes épaules tire une épée du fourreau et menace un tout petit moine encapuchonné qui cherche à détourner l'orage. Ce lâche, c'est notre soldat de tout-à-l'heure. Il est bien changé, c'est vrai; mais s'il est plus grand, c'est que la peur ne lui courbe plus l'échine; s'il est arrogant, c'est qu'il n'a sous la main qu'un moine inoffensif et timide. Le moine a beau faire, il passera par sa brutale colère. — Il y a de la verve et de l'esprit dans cette petite satire, et le clergé se venge bien ici de la brutalité de ces gens de guerre dont il avait tant à souffrir.

A ces vertus générales, à ces vices sociaux succèdent des vertus domestiques et des vices de ménage. C'est d'abord la Concorde, fille de la Douceur. Elle porte, comme sa mère, un animal domestique sur son écusson : un mouton, symbole de la bonté chez tous les peuples, passe dans le bouclier de cette bonne femme qui est bien avec tout le monde. — Sous la Concorde, la Colère. Une mauvaise femme, chignon fièrement retroussé par derrière, assise sur un fastueux fauteuil, renverse, d'un coup de pied dans le ventre, un

homme, son mari probablement, qui accourait à ses genoux lui faire un présent.

Mais la bonne intelligence règne dans le ménage, quand la femme est pure et que l'homme reste chez lui. La Chasteté est donc la voisine de la Concorde. Elle porte sur son écusson un lys pur et blanc comme elle; elle reçoit du ciel un phylactère où ses devoirs de femme mariée sont écrits. — Mais à ses pieds, par opposition, il y a querelle dans le ménage. Un bourgeois furieux bat sa femme, ou plutôt l'homme et la femme se battent, parce que l'homme a couru les femmes étrangères, et que la femme ne s'en est pas tenue à son mari. On se tire donc par les cheveux, on s'assomme de pierres, on se meurtrit de coups de poing; la quenouille a été brisée sur le dos, la cruche a volé en éclats. — On doit le dire, la femme n'a pas tous les torts: son brutal mari aime le vin autant que le beau sexe; la bouteille renversée à ses pieds le prouve de reste.

Il lui faut donc une leçon de tempérance à cet ivrogne. Qu'il lève les yeux, il verra la Sobriété, femme intelligente, au cerveau présent, aux yeux limpides, portant sur son écusson un chameau agenouillé, le plus sobre et le plus laborieux des animaux. — Sous cette gracieuse vertu, un évêque adresse inutilement des représentations à un homme qui chancelle et qui paraît avoir plus besoin d'un bon somme que d'un long discours: c'est l'Intempérance spécifiée par l'ivrognerie.

Mais que seraient toutes ces vertus: la Foi, l'Espérance, la Charité, la Justice, la Prudence, la Modestie, le Courage, la Douceur, la Concorde, la Chasteté, la Sobriété, sans la dernière et presque la plus précieuse de toutes, celle qui change une action en habitude, l'éphémère en permanent, le fait en état; sans la Persévérance qui fait durer, qui consolide, qui assure? La Persévérance ferme donc cette liste ouverte par la Foi. Elle porte sur son écusson une couronne étincelante; car elle est vraiment la reine des vertus. Sans elle on peut accomplir une bonne action, mais être vertueux, non pas. Elle tient à la main une lampe toujours allumée; car la persévérance entretient sans cesse la vertu dans son ame, comme l'huile dans sa lampe; elle veille constamment, et offre constamment à Dieu l'éclat et le parfum de sa constance.

D'un autre côté, l'horreur inspirée par tous ces vices: l'Idolatrie,

le Désespoir, l'Avarice, l'Injustice, la Stupidité, l'Orgueil, la Lâcheté, la Violence, la Discorde, l'Incontinence, l'Intempérance, ne serait pas suffisante, si la mobilité, le plus redoutable des vices, celui qui glisse le ver dans toute vertu, qui la ronge à sa naissance, qui la démolit à peine élevée, ne venait pas effrayer par l'exemple le plus sensible. Le clergé laissa prendre cet exemple chez lui, tant il avait à cœur de porter un grand coup. Donc, un moine (qui cependant ne paraît pas avoir eu à se plaindre de la cuisine du couvent, car il est raisonnablement gras), se laisse prendre à l'ennui dans cette vie heureuse, mais uniforme. La nuit, pendant que tous sont endormis, il dépose à l'entrée de l'église du monastère sa soutane pour être moins lourd, ses souliers pour être moins sonore, et jetant ainsi le froc aux orties, il met le nez à l'air libre, non sans regarder en arrière comme par regret. Il se sauve par le monde où, lourd papillon, il voltigera de désir en joie, de joie en plaisir, de satisfaction en dégoût; pour revenir, trempé d'expérience, au monastère qu'il est aujourd'hui si joyeux de quitter.

Mais l'allégorie est de sa nature peu facile à comprendre, et si transparente qu'elle soit, la lumière ne la pénètre pas en tous points. Aussi le clergé, tenant à ce que la vérité pénétrât clairement dans l'ame du peuple, lui en a ménagé l'accès de degré en degré. Par l'histoire qui était familière à tous, le clergé a fait arriver sans peine le peuple à la fiction, et par la réalité lui a fait toucher l'allégorie. Il a donc entamé cette moralité que jouent les vingt-quatre allégories des vertus et des vices, par un prologue historique. — Ici c'est Job sur un fumier; il est couvert de haillons, rongé d'ulcères, mordu des vers qui se nourrissent de sa chair. Sa jeune femme insulte à sa misère; ce mépris ne le touche pas. Ses trois vieux amis s'affligent de ses maux; cette compassion ne l'ébranle pas. Job n'en a pas moins confiance en Dieu; il reste à jamais le modèle de la patience. — De l'autre côté, c'est Abraham à qui Dieu commande de lui sacrifier son fils Isaac. Abraham n'a que cet enfant et n'en peut avoir d'autres, car il est cassé de vieillesse. Cependant Dieu lui a promis que sa postérité égalerait en splendeur les étoiles du ciel, en nombre les grains de sable de la mer. Hé bien, malgré cette contradiction flagrante entre cette vieille promesse et cet ordre nouveau, Abraham obéit; il chérit son fils, on lui commande de le tuer, il obéit.

Isaac est donc lié sur le bûcher, et son père lève la main pour l'immoler; mais Dieu est content de cette obéissance aveugle qui agit sans raisonner, et lui envoie du ciel un ange qui lui arrête le bras. — Voilà par quels faits historiques, connus même des enfans, s'ouvrent les allégories des vertus.

Celles des vices sont précédées de même, à droite et à gauche, de deux vices historiques. — Sous la confiance de Job est un grand homme robuste, bien habillé, pique redoutable en main, flèches nombreuses à ses pieds; et, malgré tous ces motifs de confiance, il ne se courbe pas moins sous la crainte, parce qu'il entend près de lui gronder un ruisseau, parce que sur sa tête un corbeau croasse d'une façon qui lui paraît peu rassurante. Ce trait que je ne puis assigner à aucun fait historique, à ma connaissance, donnerait au besoin l'explication de la lâcheté sculptée sous le courage; cette défiance puérile contraste heureusement avec la confiance absolue de Job. — Sous Abraham, c'est un guerrier éperonné, casqué, habillé de fer, bouclier à la main, et qui, debout sur les murailles crénelées d'une ville, lance une grosse flèche ou plutôt un javelot contre la foudre qui tonne et rayonne dans le ciel. Julien-l'Apostat lança autrefois son sang contre le ciel, en insultant le Nazaréen : c'est de même quelque impie qui se bat avec Dieu en se battant avec son tonnerre. Si une épopée était de l'histoire, et si ces murs crénelés se changeaient en rocher marin, ce pourrait être Ajax, fils d'Oïlée. Quoi qu'il en soit, cette révolte contre le Tout-Puissant va on ne peut mieux sous l'obéissance d'Abraham.

Il serait curieux, mais trop long, de comparer ces divers tableaux de l'éthique chrétienne avec l'échelle des vertus et des vices, dressée par Aristote. Il suffira de faire remarquer que ni la Foi, ni l'Espérance, ni la Chasteté, ni la Persévérance, ne figurent dans la philosophie péripatéticienne. Alors, comme on ne croyait à rien, on ne pouvait espérer; la Chasteté devait être un vice chez les anciens, et la Persévérance était très inutile dans une civilisation qui ne demandait qu'à finir. A la tête de son échelle morale, Aristote a posé le Courage qui prend pour attribut le lion, symbole, dans toute l'antiquité babylonienne, persane, grecque, romaine, de la violence et de la cruauté. C'était une digne place que cette place triomphale faite au lion dans une civilisation bâtie sur la force, élevée sur la

puissance physique. Mais quand, nous aussi, nous aurons à caser nos devoirs, à tracer le tableau de notre moralité; adoptant, loin de les exclure, Aristote et le christianisme, l'âge de force et l'âge d'amour, nous les complèterons par l'intelligence. De cette façon nous asseoirons nos vertus sur un trépied réellement sacré.

Enfin, tout est prêt pour le jugement dernier. Vous voyez que Dieu ne prend pas les hommes à l'improviste; car il leur a mis sous les yeux la parabole des vierges, pour les avertir qu'ils doivent veiller et non s'endormir à l'attendre; car il leur a sculpté leurs devoirs de la Foi à la Constance, pour leur rappeler qu'ils doivent être vertueux, commençant par croire, finissant par persévérer.

Alors Jésus-Christ descend en statue colossale sur le trumeau de la grande porte. Un livre magnifique est à sa main gauche, car il est la science incarnée. Il fait signe de la main droite à ses douze apôtres, grands comme lui et placés debout à ses côtés contre les parois, qu'il vient prendre conseil d'eux. Ces douze statues colossales des apôtres, distinguées chacune par un attribut particulier : celle de saint Pierre par ses clés, de saint Paul par une épée et un livre, de saint André par une croix, de saint Jacques par un bourdon de pèlerin, de saint Thomas par une équerre, sont toutes distinctes aussi de complexion. Saint Pierre, cheveux frisés, bruns, éclaircis, tempérament sanguin, passions mobiles, figure longue, tête pointue; saint Paul, cheveux longs tombant sur les épaules, front dépouillé, tempérament bilieux, caractère ferme, tête ronde et forte; saint Jean, mélancolique jeune homme, front élevé, tête conique, figure pâle, tout cœur, tout amour; saint Thomas qui a douté de la résurrection du Christ, de l'assomption de la Vierge, qui se plaignit quand Dieu l'envoya prêcher dans l'Inde, saint Thomas, le sceptique par excellence, et le patron des architectes, m'a l'air d'être assez lymphatique. Tous sont différens d'âge, depuis saint Jean qui n'a que vingt-cinq ans, jusqu'à saint Jacques-le-Majeur ridé comme un vieillard octogénaire. Tous sont différens d'attitude, suivant leur âge et leur complexion; tous foulent aux pieds les vices qu'ils ont combattus, les hommes qu'ils ont anathématisés: saint Pierre est debout sur l'avare et menteur Ananie qu'une bourse attachée à son cou étrangle, belle punition de sa passion ignoble; les autres, pour la plupart, écrasent les rois et

les empereurs qui les ont martyrisés. Ces douze statues s'empressent et se groupent autour de leur maître. Là se tient ce dernier et sublime concile auquel Jésus-Christ préside, auquel les apôtres assistent, et où va se décider la destinée de l'univers.

Le Christ est remonté sur le tympan pour s'asseoir sur son trône de juge souverain. Là, ce n'est plus le Jésus du trumeau, au milieu de ses apôtres, semblable à l'un d'eux, avec une figure douce, un geste bienveillant; mais c'est le fils de Dieu posé sur un trône qui lance des éclairs, venant en juge impitoyable rendre à chacun suivant ses œuvres; sa figure est sévère, son œil est terrible. Ce n'est plus Jésus, c'est le Christ. La Vierge à sa droite, saint Jean à sa gauche, les deux êtres qu'il a le plus aimés en ce monde, se jettent à ses genoux pour l'adoucir. Mais il leur montre l'ange blond qui porte la croix où il est mort, l'ange noir et crépu qui porte la lance dont on l'a percé et les clous qui l'ont attaché; lui-même étale les plaies de ses mains et de ses pieds et la large blessure de son côté; la Vierge baisse les yeux, saint Jean se tait. Tout étant prêt, Jésus donne ordre de réveiller les morts de l'univers.

Quatre anges sonnent de la trompette aux quatre coins du monde. — Reportons-nous au XIII[e] siècle, alors que Notre-Dame de Paris était encore peuplée de toutes ses statues, et nous verrons s'agiter dans leurs niches ces figures colossales que j'ai seulement indiquées, ou dont je n'ai rien dit encore, parce que, sans laisser aucune trace soit écrite, soit dessinée, soit traditionnelle, elles ont été renversées par les chanoines, abattues par les archevêques, broyées par 93, défigurées par les siècles : deux à la Porte-Rouge, vingt-huit aux murs latéraux de la nef, trente aux murs latéraux du chœur et de l'apside, douze à la porte du Nord, treize à la porte du Midi, neuf à la mort de la Vierge, huit à sa naissance, treize à la porte du Jugement dernier. Tout cela, évêques et princes, rois et apôtres, clercs et laïcs, nobles et bourgeois, figures historiques et allégoriques, abstractions et réalités, gardant toutes les avenues du temple, faisant dans leurs niches rapprochées une haie vive autour des chapelles latérales, ornant et protégeant parois et contreforts; tout cela au rez-de-chaussée, sous les yeux du Christ qui les appelle à lui du haut de son tympan.

Mais, je l'ai déjà dit, la cathédrale de Paris était royale et flat-

tait les puissances de la terre : au-dessus des apôtres, plus haut que le Christ lui-même, elle aligna les vingt-huit rois qui, de Clovis à Philippe-Auguste, avaient gouverné la France. Tout ce personnel royal de la monarchie, sceptre en main, couronne en tête, manteau brodé sur les épaules, — Pépin les pieds sur un lion, Charlemagne armé de l'épée au lieu du sceptre; Philippe-Auguste, le dernier, portant le globe du monde; Clovis, le premier, entrant dans la cuve baptismale : tous se dressaient fièrement dans une galerie qu'on appelle encore la galerie des Rois. La révolution a précipité sur les pavés ces dieux de la terre, pour les réduire en poudre. Ces rois si haut montés ne défiaient pourtant pas la foudre du jugement dernier qui grondait au bas dans la vallée, sous leurs pieds; car sur leur tête planait la Vierge entourée de quatre anges qui l'éclairaient et l'encensaient, descendant du ciel pour assister à la sentence suprême. Plus haut encore, au-dessus d'eux, au-dessus de Marie et de ses anges, cinq anges (trois existent encore aujourd'hui), sonnaient à tous les vents, avec leurs cornets étourdissans, la nouvelle du jugement général. Ces cinq hérauts placés dans la région des nuages répondaient aux quatre trompetteurs éveillant les morts de la terre, en sorte que pas une ame de ces douze cents statues disséminées au dehors de la cathédrale, à toutes ses hauteurs et dans tous les replis de sa longueur, des soubassemens aux combles, du portail occidental à l'apside de l'orient, de l'aile gauche à l'aile droite, ne pouvait faire la sourde à la voix de Dieu qui la demandait.

De tous les côtés, il en arrive donc de ces grands de la terre, rois et évêques, abbés et princes, saintes et saints, directeurs des peuples et pasteurs des ames. Et quand toute l'histoire moderne, particulière et générale, est ainsi représentée par ses chefs spirituels et temporels, il ne reste plus qu'à réunir tout le troupeau de l'humanité. Toutes les conditions, tous les âges, tous les caractères répartis dans les deux sexes, généralisés dans leurs représentans, s'agitent, confians ou tremblans. Revenus brusquement à la vie, ils sortent de leurs tombeaux, les uns bien éveillés, bien ressuscités, toilette fraîchement faite, pour paraître convenablement devant Dieu; les autres à moitié endormis encore et retrouvant à peine leurs membres. — Après toutes ces superbes histoires du

Nouveau Testament, résumées si poétiquement en quelques tableaux, après ces magnifiques métaphores ou allégories sculptées que nous venons de voir, l'imagination de l'artiste n'est pas encore épuisée. Il a trouvé dans son cœur assez de sentiment, assez de sens dans son intelligence, et, dans les deux assez d'exaltation et de fraîcheur, pour caractériser merveilleusement quelques amours ou vertus qui sont à la droite du Christ, quelques haines ou vices qui sont à sa gauche. Ainsi, l'amour maternel, c'est une jeune mère qui, sortant du tombeau à la voix des anges, s'oublie elle-même, oublie Dieu et le jugement en quelque sorte, pour ne s'occuper que de son enfant. Que lui importe la damnation, pourvu que son fils soit sauvé! Elle l'offre donc au saint patriarche Abraham pour qu'il emporte avec lui son enfant dans le ciel. Le vieillard, touché de tant d'amour, ne demande qu'à prendre pieusement dans son giron déjà rempli cette petite ame que l'amour d'une mère rend sacrée, afin de la présenter à l'absolution du Christ. Je ne connais de comparable à cette gracieuse scène qu'une scène analogue peinte par Poussin, dans son Déluge. Mais, dans Poussin, la mère cherche à sauver le corps de son enfant; à Notre-Dame, c'est pour l'ame qu'elle implore le salut. Puis, c'est l'amour conjugal: un brave mari qui vient d'être jugé saint, et qui, pressé par l'ange portier de la Jérusalem éternelle, d'aller passer son immortalité dans les délices du paradis, retarde cependant son bonheur; il ne veut pas y aller seul. Il saisit par la main sa jeune femme, et si, dans ce moment, il ne peut l'entraîner avec lui, il attendra que Dieu l'ait jugée pour entrer avec elle et en même temps qu'elle dans la cité divine. A gauche, c'est la haine de la Charité, ou l'Avarice qui, sa bourse à la main, s'achemine vers l'enfer; c'est la haine de la Chasteté, ou la Luxure, qui n'a pas eu le temps, avant de mourir, de nouer sa robe, et qui sort du tombeau, délacée comme elle y est entrée, pour être saisie par le diable.

Mais entre ces grandes vertus et ces grands vices, si éclatans qu'ils se dénoncent à la première vue, il est des qualités naissantes, des défauts vagues et incertains, sorte de crépuscule moral qu'on a de la peine à caractériser, Saint Michel, l'Ormuz, et Satan, l'Ahriman du christianisme, ennemis à mort même avant la création, depuis que l'archange triompha du diable, se retrouvent

face à face à la fin du monde, pour la dernière fois, et réclament chacun la moitié de l'empire de l'humanité. Saint Michel (1), et non pas Satan, car il faut de la probité en pareille occasion, tient une balance dans la main droite. Dans un des plateaux est assise une ame; dans l'autre, et pour servir de contrepoids, sont amassées les larmes essuyées par les vertus de l'ame, et les joies que ses bienfaits ont répandues sur les malheureux. Satan, qui voit avec rage que le plateau des mérites sensiblement alourdi va enlever l'ame et la lui ravir, saisit de ses deux mains en l'appesantissant de tout son corps, comme fit autrefois Brennus avec son épée, le plateau où l'ame trouvée légère monte joyeuse. Mais saint Michel, qui veut la justice, fait lâcher prise à Satan, et le chrétien, jugé moins lourd que ses péchés, passe à droite du côté des anges.

Quand toutes ces ames sont pesées, les unes emportées par leurs vices et saisies par les démons, les autres enlevées par leurs vertus et emmenées par les anges, Jésus-Christ fait taire les trompettes qui n'avaient cessé de retentir. Il sépare le genre humain en deux classes, comme le berger ses bestiaux; il place les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche, et prononce enfin ce jugement de l'évangile, le plus admirablement motivé que justice ait jamais rendu :

« Venez, les bénis de mon père, possédez le ciel. J'ai eu faim, vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, vous m'avez recueilli; j'étais nu, vous m'avez vêtu; malade, vous m'avez visité; en prison, vous êtes venu à moi. Car c'est à moi que vous avez fait ces choses, quand vous les avez faites au plus petit des miens. — Et vous, maudits, retirez-vous, allez au feu éternel. Car aux affamés, aux altérés, aux étrangers, aux nus, aux malades, aux captifs, vous n'avez donné ni pain, ni vin, ni logis, ni vêtemens, ni soins, ni consolation. C'est à moi que vous avez tout refusé, en refusant aux miens. »

(1) Cette psychostasie a été abattue par Soufflot. On fera bien de mouler celle de Chartres, ou mieux celle d'Amiens, de la fondre en bronze, et de la replacer sur le linteau refait à Notre-Dame de Paris. J'espère que ces lignes démontreront combien une restauration est chose délicate, et combien elle est impossible aujourd'hui, même à ceux qui se croient les plus habiles.

Aussitôt un grand ange montre aux élus la Jérusalem éternelle qui rayonne à droite, cité d'or et de pierreries, soufflant de sa porte une odeur délicieuse, comme dit la Légende dorée. Huit charmantes jeunes figures sont déjà en possession du bonheur éternel. Montées sur les murailles, sur les tours de la cité divine, elles étincellent de joie et appellent les élus. L'une de ces ames heureuses joue avec une petite boule qu'elle tient entre ses doigts. Est-ce notre pauvre monde en miniature, dont elle s'amuse, la cruelle? Ou serait-ce la pomme d'Ève qu'elle peut manger maintenant, bien sûre de ne pas perdre son paradis, car elle connaît tout le bien et tout le mal, et elle est récompensée? La jeunesse qui reluit sur les joues de ces heureuses immortelles, la lumière qui se brise en rayons irisés sur leurs couronnes, attirent les regards des élus qui viennent d'être jugés, et leur font hâter le pas; car c'est là qu'est le repos après de longues fatigues, et la joie intarissable après les peines. A mesure que ces élus approchent du terme, leur figure se rajeunit, leurs yeux s'éclaircissent, leurs couronnes jettent un éclat plus vif, et l'on voit, du plus éloigné au plus près, la joie grandir et les rides s'effacer par degrés.

A gauche, c'est horrible : les démons, grimaçant au désespoir des damnés, les entraînent dans les flammes. Un de ces démons, monstre redoutable à forme humaine, couvert de poil de la tête aux pieds, brandissant comme un lion sa queue de cheval, animal féroce à tête sans cerveau, tête toute en mâchoire, tient à la main une énorme chaîne de fer, le long de laquelle s'avancent une religieuse, un évêque, un bourgeois, une femme du monde, un homme du peuple, un clerc, une femme du monde encore (le moyen-âge en voulait à ces pauvres bourgeoises), tous en costume distinctif, tous pleurant misérablement et sans dignité. Mais leurs cris sont accueillis avec colère par le démon qui se retourne terriblement devant eux et les entraine dans l'enfer qui les engloutit. Cet enfer qui dévore une femme maintenant, après avoir avalé un homme tout à l'heure, est épouvantable autant que la Jérusalem céleste est délicieuse. C'est une gueule alongée comme celle d'un crocodile, arrondie comme celle d'un veau, cruelle et imbécille à la fois. On ne voit là que des dents; c'est une herse à crochets osseux, durs et acérés comme du fer. De cette gueule

effroyable les damnés tombent un à un, la tête la première, dans une chaudière de poix bouillante; ils sont remués là-dedans par deux diables : l'un à groin de cochon, le démon de la gourmandise; l'autre à la face du crapaud, le démon de l'envie, qui imprègne de venin tout ce qu'il touche. Des flammes vivantes, on le dirait tant elles sont acharnées, sifflent autour de la chaudière; des crapauds grimpent le long des parois de cette marmite où cuit de la chair humaine.

Ce n'est pas tout. Trois autres bas-reliefs sont remplis encore de démons et de damnés. Dans le premier, trois diables à cornes et tête de bœuf, chargent sur leurs épaules, foulent sous leurs pieds, un prince à couronne sans fleurons, un évêque mitré, un roi couronné; les griffes sataniques entrent dans les chairs. — Gloire à Notre-Dame la courtisane, d'avoir osé mettre un roi parmi les damnés! On dirait même que les fleurons de la couronne ont comme une forme de fleur de lys. Ce serait un peu hardi pour elle qui a personnifié la belle vertu du courage dans le Roi de France. — La douleur leur arrache des plaintes à ces pauvres damnés; mais ils ne peuvent même se soulager à crier, car des crapauds et des serpens leur entrent dans la gorge et leur bâillonnent la bouche.

Au second tableau, c'est un monstre femelle, gros, gras, enflé d'embonpoint, soufflé par tout le corps comme un ballon, mais un ballon qui se dégonfle. C'est le démon de l'Impureté. La diablesse est enchaînée par le cou et tire la langue au carcan, depuis 600 ans, pour l'édification et la conversion des filles de joie de la Cité. Paris, et pour cause, tenait à développer ce motif que je ne me rappelle avoir vu dans aucune autre ville. On le trouve reproduit une seconde fois au portail occidental de Saint-Germain-l'Auxerrois. Ce démon est nu, il n'a jamais le temps de s'habiller, il n'est pas même, comme les autres, vêtu de poil. Il pèse de tout son poids sur quatre damnés : un avare sa bourse au cou, un bourgeois, un évêque et un prince. Ces malheureux, entre autres vices, ont pratiqué l'impudicité. L'énorme masse du diable femelle leur fait sortir la langue de la bouche et rentrer la tête dans les épaules; ils enfoncent ainsi dans de je ne sais quoi de dégoûtant qui va les couvrir jusqu'aux yeux. Un petit démon, celui de la folie, fait des mines grotesques à ces quatre damnés qui ont été fous de leur corps.

Dans le troisième tableau, un diable en chef, admirable sculpture, montre du doigt leur sentence à deux misérables qui voudraient en douter. Trois démons les saisissent, les enfourchent et les piétinent, pendant que des crapauds et des serpens emplissent leur bouche, bavent sur leurs lèvres, piquent leurs membres.

C'est un horrible royaume que ce royaume de l'enfer, les souffrances y sont inouies. Chaque sens a son supplice : le toucher est rôti ; la bouche croque des crapauds, boit du venin gluant, de l'humeur puante ; l'odorat respire des vapeurs de soufre ; l'ouïe s'emplit de hurlemens ; les yeux ne se reposent que sur des flammes sinistres, des serpens livides, des démons atroces. Et voyez au-dessus de cette épouvantable désolation, planer au grand galop sur un cheval roux, un cheval d'enfer, cet homme armé d'une longue épée : c'est celui qui ôte la paix et enlève toute espérance ; c'est l'inscription personnifiée que Dante a gravée sur la porte de son enfer. Plus loin, c'est la Mort emportée par son cheval pâle qui vole verticalement plutôt qu'il ne court. La Mort est une femme hideuse, un squelette vivant recouvert de peau seulement, seins vides et pendans ; elle est aveugle, un bandeau sur les yeux ; elle tient à la main une serpe tranchante dont elle éventre tout à droite et à gauche, comme elle vient d'éventrer ce malheureux qu'elle traîne ainsi qu'Achille fit d'Hector, à la croupe de son cheval. Elle tranche bras et jambes, ouvre les entrailles, brise les os, dépèce les muscles, et pourtant ne tue pas ; car on ne peut mourir en enfer. Ces deux monstres apocalyptiques, la Guerre et la Mort, planent et pèsent sans cesse sur cette fournaise de larmes, de regrets, de hurlemens comme des météores enflammés sur une atmosphère épaisse et sombre, comme des corbeaux sur un champ de bataille, comme les oiseaux de proie battant des ailes sur la mer Morte, alors que venaient de s'abîmer les cinq villes criminelles.

Voilà les épouvantables tourmens de gauche, et les délicieuses voluptés de droite, que le moyen-âge appendait constamment sur la tête des chrétiens pour les détourner du mal et les pousser au bien. Voilà la sanction de toutes les lois du christianisme : une terreur excessive, une espérance infinie. Il est vrai que la religion chrétienne, comme toutes les religions, du reste, effraie plus qu'elle ne rassure, invente plus de supplices qu'elle n'imagine de joies ; cepen-

dant, il faut lui tenir compte des efforts réels d'imagination qu'elle a tentés pour égayer son paradis, le faire désirer ardemment pour lui-même, et non par crainte des affreux tourmens de l'enfer.

Levez les yeux en effet, et regardez toutes ces figures bienheureuses qui rient sur votre tête dans les profondeurs de la voussure, rangées à six cordons dans une ogive concentrique. Toutes sont en possession de la Jérusalem céleste qui resplendit sous leurs pieds et sur leur tête, ville où les maisons sont des palais, où les pierres sont des métaux sans prix, où le soleil est Dieu lui-même, ce Dieu qui vient de prononcer la sentence suprême et qui maintenant écoute le concert d'amour que lui fait tout le paradis.

D'abord ce sont quarante-cinq anges en deux rangées, tous sortant à mi-corps des moulures qui les encadrent, et sur lesquelles ils s'appuient comme à un balcon; tous à figure d'enfant ou de jeune homme de quinze à vingt ans; figures charmantes, blondes ou brunes, à cheveux longs et flottans, lisses en général, bouclés en petit nombre. Quoique la peinture qui rehaussait toute la profondeur de cette porte soit pourrie, ou couverte de badigeon, ou écaillée par le vent, on voit cependant que ces cheveux sont blonds, on sent que ces yeux sont bleus, tant la sculpture est parfaite; car c'est bien la langueur des yeux bleus et la souplesse des cheveux blonds. Trois sortes de plumes, colorées autrefois de trois couleurs diverses, harmoniques et contrastantes à la fois, composent les ailes de ces anges, ailes plus belles et plus fortes que les superbes et robustes ailes de l'hirondelle de mer. Tous ces anges sont en extase, et cependant avec les seuls mouvemens de tête, les seules positions de mains, pas une de ces admirables figures ne ressemble à une autre; la pensée est la même, l'attitude différente; la couleur uniforme, les teintes variées. C'est la loi de la variété et de l'unité réalisée à l'absolu.

Après ces anges en extase, s'arrondit le cercle des Patriarches, partant d'Abraham qui tient les ames dans son giron, pour monter à Moïse ayant en main les tables de la loi, et s'arrêter au grand-prêtre Aaron, poitrine luisante sous le rational, tête pointue sous le bonnet conique. Ces quinze vénérables statues, toutes vieilles et barbues, hors une seule, — serait-ce le petit Benjamin? — contrastent avec les visages enfantins des anges. Elles tiennent à la

main des phylactères, emblème, dans le moyen-âge, du rudiment de la science, le livre étant celui de la science complète. Les patriarches, en effet, ont entrevu, mais n'ont pas vu clairement la vérité. Elle ne s'est montrée à eux que matérielle, habillée et alourdie d'images et de métaphores; ils n'ont pu pénétrer jusqu'en ses profondeurs, car Jésus-Christ n'était pas encore venu.

Le cordon qui vient ensuite, celui des Confesseurs, posséda la vérité métaphorique et réelle, figurée et abstraite, la vérité sous toutes ses faces; ils virent ou crurent voir *le tout de tout*, comme aurait dit Montaigne, si Montaigne avait jamais pu exprimer pareille hérésie, puisqu'il pensait que nous ne savons *le tout de rien*. Aussi ces dix-huit délicieuses figures, plus âgées que les anges, moins vieilles que les patriarches, portent-elles religieusement entre leurs bras, abaissés sur leurs genoux, collés contre leur poitrine, élevés en l'air, ouverts ou fermés, des livres si gros que la science universelle y tiendrait aisément.

A cette rangée de Confesseurs succède celle des Martyrs. Après les anges sont venus les patriarches, c'était l'ordre chronologique. Mais après les patriarches devaient arriver les martyrs et non les confesseurs; car les premiers chrétiens ont tous péri par le martyre, et les confesseurs ne sont morts dans leur lit qu'après Constantin. L'ordre chronologique est donc violé, mais c'est à dessein et pour le remplacer par un ordre plus excellent, l'ordre du mérite. Il était digne de la cathédrale de Paris, la cathédrale de la cité intellectuelle, de donner aux ames qui ont combattu par la parole et qui ont devoué leur raison, le pas sur les ames qui ont lutté par le corps, car l'esprit marche avant la matière. Seize martyrs glorifiés, palmes à la main, assis sur des trônes charmans de forme, éclatans de couleur, répondent par leur joie à la joie des anges, des patriarches et des confesseurs.

Enfin, toutes ces admirables sculptures que les artistes adoreront, quand ils se donneront la peine de les regarder, sont encadrées par un cordon de dix-huit vierges, couronnées de diadèmes. Ces jeunes et délicieuses femmes, en magnifique costume, le plus beau et le plus favorable pour la sculpture et la couleur, abritent de la main droite le cierge allumé qu'elles portent à la main gauche, et offrent cette flamme parfumée à Dieu, leur époux, comme elles

lui ont offert leur virginité. Ces statues faites de bonheur et de vertu, de santé et de jeunesse, reposent un peu des rides, des hurlemens, des souffrances, des crimes qui attristent dans les bas-reliefs de l'enfer.

Tous ces six cordons se donnent corps et ame à Dieu, ils l'adorent dans la pensée, le célèbrent sur les lèvres; car tous prosternent leur face devant sa face, et l'on dirait qu'ils s'écrient comme dans l'Apocalypse : « A celui qui est assis sur le trône, à celui qui vit éternellement dans les siècles, bénédiction, honneur, gloire et puissance infinie à jamais »

Tel est le dénouement de cette longue et admirable histoire qui naît et vit avec la Vierge, à la porte droite de l'occident; qui continue avec la mort de la mère de Dieu et s'envole avec elle dans le ciel, à la porte gauche; tourne au nord pour descendre du ciel en terre, sauver les ames qui se vendent au diable; passe au midi pour lutter avec les martyrs, prêcher avec les confesseurs; et qui enfin, après avoir ramassé ses douze cents acteurs dispersés à toutes les hauteurs et dans toutes les longueurs, revient avec eux à l'occident d'où elle était partie, pour finir avec le monde, et s'achever quand l'humanité s'achève.

DIDRON.

BULLETIN.

Le sixième anniversaire de la révolution de juillet vient d'être solennisé : cette fois encore de nombreux commentaires se sont attachés à chaque détail de cette commémoration populaire. Depuis le plus humble lampion jusqu'à l'Arc de l'Étoile, tout a été matière à discussion; les uns demandaient la priorité d'inauguration pour la colonne de juillet; ceux-ci pour l'Arc-de-Triomphe, d'autres pour l'obélisque : en commençant par restaurer la gloire de l'empire, le gouvernement qui ne peut pas inaugurer le même jour, cinquante merveilles sur différens points, a suivi l'ordre chronologique de nos annales, et la colonne de juillet attendra son tour qui ne peut tarder à venir, au train dont nos monumens s'achèvent : c'est maintenant une belle introduction aux grandeurs de notre ville que cette imposante masse de pierre dont chacune porte le nom d'une bataille, d'un homme de guerre; tout le peuple de Paris s'est porté là pour lire sur ces écussons, dans ces trophées, dans ces bas-reliefs, les prodiges d'une histoire qui a besoin d'être racontée souvent et sous toutes les formes pour être croyable.

On a dit, et c'est vraiment un enfantillage, qu'on avait renoncé à découvrir le monument en présence de l'armée et de la garde nationale, de peur d'alarmer la susceptibilité de la diplomatie étrangère; il n'y a pas d'ambassadeur qui ait reçu de son gouvernement la mission de se fâcher de nos vanités nationales. Nous respectons parfaitement en Angleterre la solennité de l'anniversaire de Waterloo, les Russes célèbrent tout ce qu'ils veulent. Il n'est pas de peuple qui n'ait quelque chose à célébrer, jusqu'au jour où il s'en fatigue comme les Prussiens qui ont cessé de célébrer la prise de Paris; et c'est bien à tort que M. Bresson a été

accusé récemment d'avoir assisté à B depuis quelques années. Les diplomates son tifs à défendre et à discuter, et n'ont rien à voi d'un peuple qui, en pleine paix, veut se souvenir de pprimée Pour être juste d'ailleurs envers tout le monde, même ave ce qui nous est difficile à nous autres Français, il faut si- qu'en 1814 les velléités de destruction qui entrèrent dans la tête de q ques Baskirs cédèrent aux premières représentations. A présent, moins que jamais, aucune puissance ne songe à troubler dans ces sortes de manifestations un peuple puissant, chatouilleux en matière d'honneur national, qui veut faire sa propre histoire comme il l'entend, la couler en bronze, s'édifier en pierre de taille, la peindre sur des toiles, l'écrire dans les livres.

De grands frais d'illumination ont été faits cette année; mais la pluie, de connivence avec les entrepreneurs, a éteint les trois quarts des lampions, dont le suif n'en sera pas moins payé comme s'il avait brûlé. Les lanternes, placées dans les alentours de la barrière de l'Étoile, étaient en détrempe depuis six heures du soir; l'éclairage au gaz, disposé au sommet de l'attique de l'arc, est le seul qui ait surnagé. Le temps n'a pas empêché la foule de barbotter dans la boue épaisse et grasse qui recouvrait l'avenue des Champs-Élysées; à ce clapottement sonore de cent mille personnes se mêlaient les cris et les rires de ceux qui, tombés dans les fossés pleins d'eau, se sauvaient à la nage, le tintamarre des grosses caisses et le sifflement des clarinettes embouchées par trois mille saltimbanques et faiseurs de tours, mouillés jusqu'aux os. Le feu d'artifice est venu à neuf heures et demie éclairer de ses gerbes, de ses globes rouges et bleus cette grande scène de déluge : le peuple a été très content; on ne lui a pas ménagé les pétards et les baguettes; les vieillards n'ont pas souvenance d'un plus beau bouquet.

Le regret, si général, de ne pas voir le roi se mêler aux rangs de la garde nationale, et recueillir ces tumultueuses acclamations que le souvenir d'un danger récent devait rendre plus énergique, a fait place à un sentiment presque universel d'approbation pour un acte dicté par la prudence : toute la presse, celle qui n'est pas anti-dynastique, a fini par admettre des motifs dont on pressent toute la gravité sans les connaître d'une manière positive. L'autorité s'est, dit-on, alarmée de la présence dans Paris et de l'arrivée aux frontières, d'une foule de gens dont les antécédens n'étaient pas de nature à la rassurer. Sa réserve à s'expliquer se comprend, s'il s'agit d'un complot dont l'instruction se poursuit. Au reste, les ministres déclarent si hardiment qu'ils prennent sur eux la respon-

. des révélations sérieuses. On
ernières inquiétudes du gouver-
mise par M. de Montebello au pré-
sabilité de cette mesur cette mesure, concertée depuis long-temps
chercherait vain appuyée par l'Angleterre, prend son origine
nement fran urs aux préoccupations récentes de notre cabinet,
sident qu'on ne le pense, dans l'assentiment de plusieurs mem-
vernement suisse. Les évènemens de Zurich ont éveillé leur
n sur l'abus du droit d'asile accordé aux étrangers. Quelque sacré
e ce droit puisse être, une nation paisible et heureuse comme la Suisse doit voir avec crainte sa quiétude troublée par des menées auxquelles ses sympathies et ses intérêts demeurent étrangers.

Si jamais l'Afrique s'humanise, si jamais la civilisation refleurit sur ces rivages où gisent les monumens de la grandeur romaine, la gloire en doit revenir à la France qui, depuis l'expédition d'Égypte, poursuit cette honorable mission. Quand d'un côté le général Bugeaud, après avoir mis en déroute Abdel-Kader, qui demande à composer, adoucit les usages de la guerre africaine et fait des prisonniers, M. Mimaut, consul de France à Alexandrie, représente à Méhémet-Ali qu'il va se couvrir de honte en faisant démolir une des trois grandes pyramides de Dgizhé, pour en employer les pierres aux barrages du Nil. Nous ne savons pas si le vice-roi égyptien a eu bien peur de l'épithète de *Vandale*, et s'il est bien curieux de conserver pour la science ces vénérables triangles; nous croyons que M. Mimaut n'a pas mal fait, dans sa pétition, de rappeler que des tentatives de destruction avaient été déjà inutilement faites contre cette dernière des sept merveilles du monde. M. Mimaut n'en a pas moins l'honneur d'avoir plaidé pour ces nobles moëllons contemporains des Pharaons et du roi Mœris, et sur lesquels les kalifes et nos vivandières de l'armée d'Égypte ont incrusté leurs noms.

— L'état d'abjection et de dégradation morale dans lequel on tient chez nous les hommes frappés par la loi, a depuis long-temps éveillé la sollicitude de M. de Montalivet; le ministre a recueilli les opinions des hommes qui s'occupent de matières pénitentiaires, et par ses soins un système nouveau doit être introduit dans nos prisons : cette réforme philantropique doit faire honneur à l'homme d'état qui l'aura entreprise et achevée.

— Quand nous annoncions le premier résultat du duel qui a eu lieu entre M. Carrel et M. Emile de Girardin, nous avions prévu le triste évènement qui est arrivé. M. Carrel est mort; le plus grand recueillement a pré-

sidé à ses obsèques. La presse anglaise s'est associée aux regrets exprimés par les journaux français.

— Une perte récente vient d'attrister les arts. M. Gomis, compositeur espagnol, qui avait naturalisé en France son talent original et vigoureux, a succombé aux atteintes d'une phthisie laryngée : le public regrettera l'auteur du *Diable à Séville*, du *Revenant*, du *Portefaix*, de *Rock le Barbu*, et les amis de M. Gomis un homme d'un caractère très honorable.

THÉATRE DE LA GAITÉ. — *Le Spectre et l'Orpheline*, mélodrame en quatre actes, précédé du *Tombeau*, prologue, par MM. Anicet-Bourgeois et Francis. — Voilà un titre ! Comme il sent le souffre ! Que de terreurs il promet, que de diableries, que de larmes ! C'est chose si effrayante qu'un spectre en pantalon collant avec des raies blanches et noires qui lui barriolent le corps comme le dos d'un zèbre, ou qui se promène encapuchonné dans un drap de lit. Et les orphelines : que de pitié, de désolation elles jettent dans le drame ! Celui que nous venons de voir est, à lui seul, toute une histoire, tout un cours de littérature à l'usage des boulevards. Vous y voyez des diables moyen-âge, l'épée au côté, un tombeau qui s'ouvre aussi facilement qu'une caisse de M. Fichet, un revenant blanc de visage, noir de costume, une orpheline qui pleure comme une borne-fontaine, une mère de famille stupide, un officier du roi Louis XIII, crédule, rageur et fort mauvais cavalier, qui arrive en morceaux chez sa mère, à la suite d'une chute de cheval. Vous y entendez le dialogue étincelant de fautes de français qui s'engage entre deux démons, celui de la vengeance et celui de l'impunité, les inversions, les juremens et les blasphèmes, en usage dans le drame tel qu'on l'écrit entre le café Turc et le faubourg Saint-Martin : et comme il ne suffisait pas que l'œuvre participât, à la poésie, au style près, de *Don Juan de Marana* par l'intervention d'êtres surnaturels, armés de pied en cap, que les acteurs portassent des houseaux de frondeurs, et qu'on y parlât du cardinal ministre, et de mille autres choses locales, historiques, et parfaitement inconnues ou indifférentes au public ordinaire de la Gaîté ; malgré les écoles primaires, secondaires, et les salles d'asile dont on couvre la France pour instruire et sevrer les masses ; on a pensé qu'en assaisonnant cette friture d'enfer, dans laquelle grillent des diablotins et des spectres, d'une petite pincée d'esprit du vieux mélodrame, en égayant ces œuvres de Satan par la présence d'une servante curieuse et d'un valet poltron et niais, on obtiendrait une mixture raisonnablement fantastique et amusante. Un

intendant du comte Bois-Robert, nommé Desvareilles, a ruiné, puis assassiné son maître, qui dort depuis dix ans dans la tombe, jusqu'au jour où le démon vient lui proposer de tirer vengeance de son meurtrier. Il s'agit, pour Bois-Robert, de séduire la fille de Desvareilles, d'arracher cette ame à Dieu, et de précipiter du même coup, dans les marmites bouillantes de l'enfer, et la fille et le père, qui, grace à l'intercession de cette fille, pourrait bien n'aller qu'en purgatoire. Par égard pour elle, Dieu a suspendu sa sentence et renvoyé le jugement de son père à une autre session. Pour payer cette vengeance, Bois-Robert, dont l'ame est en fourrière jusqu'au jour du jugement dernier, consentira-t-il à se laisser damner pour l'éternité? Quel étrange catholicisme que celui de ces messieurs! Quelle drôle de théologie nous fait M. Anicet-Bourgeois! « Allons, Bois-Robert, cela vous convient-il? — Cela me convient. — Topez là, comte. — Tope là, démon. — Comment se nomme la fille de Desvareilles? — Vous devez l'ignorer. — Combien de temps me donnes-tu pour la chercher et la perdre? — Trois jours. — Où sera-t-elle? — Dans votre château. » Et, en effet, pendant que deux religieuses se présentent chez Mme de Chavigny, la nouvelle propriétaire du château, Bois-Robert entre aussi, comme tout revenant doit le faire, en brisant un panneau, habillé de noir, le jarret tendu, la bouche ouverte. Mais comment deviner la fille de Desvareilles? Les deux religieuses se disent sœurs et orphelines, ignorent toutes deux le secret de leur naissance. L'instinct de la vengeance guide mal Bois-Robert. Il perd sottement ses trois jours à faire l'aimable à sa manière auprès de Mathilde, à la fasciner, à rouler les yeux, à lui casser les bras, à lui briser la taille, à la tordre comme un foulard. Ces manières engageantes ont complètement détaché du cœur de Mathilde l'amour qu'elle avait pour Arthur de Chavigny, son fiancé, qui se bat en duel avec Bois-Robert, croit le tuer, et le retrouve sur pied cinq minutes après, comme s'il avait donné un coup d'épée dans l'eau ou dans le ballon de M. Lennox. La séduction est arrivée à son dernier période; Bois-Robert vient de brutaliser Mathilde avec tant de succès, qu'elle est prête à lui dire: *Je t'aime!* quand l'heure fatale (minuit, bien entendu) vient à sonner; et alors Bois-Robert, qui avait pris la figure et les habits d'un ami d'Arthur, dit franchement à la famille Chavigny : Je ne suis qu'un revenant. Bonsoir, mes amis. A l'instant même le théâtre s'entr'ouvre, et à sa surface apparaît une petite tombe gothique, qui arrive plus exacte que la plus ponctuelle citadine, pour recevoir Bois-Robert. Celui-ci ne fait pas de façons, monte, prend la place du fond, et s'embarque pour l'éternité. Il avait dépensé ses soixante-douze heures de résurrection à fasciner Mathilde, qui n'était pas la fille de Desvareilles.

Depuis que Frédérick Lemaître et Bocage se sont faits pour eux et à leur taille une manière d'art, libre de traditions, hardie et novatrice, il s'est déformé à leur suite une foule de petits jeunes gens qui parlent, les dents serrées, qui disent : Oh! oui, *merrreci* pour *merci*, *malédixxxion* pour *malédiction*, *vous avez menti par la gorrrge*, mon *pouagniard*, ma *pouatrine* d'homme, qui marchent du talon et des épaules, se creusent les yeux, surbaissent le sourcil; ils placent rudement leur chapeau sur la tête, et l'envoient à trente pas quand ils se découvrent, mettent volontiers flamberge au vent, et ne veulent pas d'un rôle où il n'y a pas de combat corps à corps. Quand ils jettent le gant du défi à la moustache d'un adversaire, le gant tombe dans l'orchestre sur le nez d'un trombonne, tant la provocation est énergique! On est effrayé quand on leur voit une épée à la main. Il y aura un malheur. Si une faible femme leur résiste ou est infidèle, ils la saisissent par les deux poignets et se disposent à la rouer de coups. La Gaîté a deux ou trois petits *Bocage*, l'Ambigu ne les compte plus. Le Bocage qui représente Arthur de Chavigny, est un intéressant jeune homme qui travaille beaucoup à assombrir son physique doux et agréable. M. Jemma est un homme qui ne le cède en rien à M. Guyon de l'Ambigu, lequel ne voudrait pas se croire inférieur à M. Jemma. Il est fort inutile pour l'art que nous nous prononcions; ce qui serait plus intéressant pour nos sensations, c'est que les caniches fussent exclus de l'amphithéâtre et du parterre. C'est vraiment un fait extraordinaire que pas une situation dramatique ne puisse se produire aux théâtres du boulevard, sans être saluée par l'aboiement d'un de ces quadrupèdes. Le caniche parisien est sans doute fort intelligent; on relève son moral en le tondant à la hussarde, on lui fait comprendre sa dignité en lui dessinant des moustaches. C'est un être capable, à qui son maître peut faire porter ce qu'il veut entre ses dents, son mouchoir, son parapluie, sa femme; mais là, de bonne foi, est-il bien apte à juger un mélodrame de MM. Anicet-Bourgeois et Francis, et lui est-il permis d'exprimer, comme il lui est arrivé lundi dernier, son admiration ou son blâme par des aboiemens? Nous demandons qu'on dépose en entrant, non-seulement ses cannes, armes, éperons et parapluies, mais encore les caniches.

Théâtre de l'Ambigu-Comique. — *Pierre-le-Grand*, drame en quatre actes, par MM. Charles Desnoyers et Gérot. — Ceci est de l'histoire de Russie cavalièrement traitée, avec un mépris souverain du vrai et une amusante recherche de l'invraisemblance. Mais quoi! encore un prologue! Il n'y a donc plus de bon drame sans prologue, comme il n'y a pas de civet sans lièvre, de beefsteak sans bœuf; il faut donc que le prologue marche en avant, comme le tambour-major à la tête de son régiment,

comme le potage commence un dîner. Résignons-nous. Marthe tire Pierre-le-Grand d'une position désespérée. Marthe est une simple vivandière que la reconnaissance du prince aurait pu récompenser avec vingt roubles. Pierre-le-Grand lui donne le nom de Catherine et la fait asseoir avec lui sur le trône de Russie. Parmi les membres de sa famille que la nouvelle impératrice a appelés auprès d'elle se trouve un page dont elle fait son chambellan et quelque chose de plus. Pierre-le-Grand, qui peut dès-lors prendre un second surnom, n'entend pas raillerie, fait trancher la tête au petit cousin, et va plonger un poignard dans le sein de la vivandière parvenue, quand il tombe raide mort, empoisonné. Celui qui a fait ce beau coup s'écrie à l'instant même : Vive Catherine! impératrice de toutes les Russies, blanche, noire et autres.

— *Le Flagrant Délit* (1). — Le seul grave reproche que la critique puisse adresser à M. Jules Lacroix, c'est d'attacher au frontispice de ses livres des titres en général assez redoutables pour leur ôter bien des lectrices par la crainte d'un scandale qui n'existe que sur la couverture : ne sait-il pas qu'on doit induire de miel les bords du vase? *Indiana*, ce chef-d'œuvre de notre Richardson français, aurait-il eu autant d'admirateurs de bonne foi, si le livre eût été intitulé : *Guerre au mariage*. Pourquoi M. Jules Lacroix s'est-il enlevé les suffrages des femmes timorées, en leur fermant son livre par ce titre terrible : *Le Flagrant délit?* Cependant ce livre est chaste, comme la pensée qui l'a inspiré : c'est un plaidoyer énergique contre ce monstrueux article du Code pénal : *Dans le cas d'adultère, le meurtre commis par l'époux sur son épouse, ainsi que sur le complice, à l'instant où il les surprendra en flagrant délit dans la maison conjugale, est* EXCUSABLE. Une femme s'est sacrifiée à l'obéissance filiale; elle a, pour se soumettre à l'inexorable volonté de son père, épousé un homme qu'elle n'aime pas, en renonçant à celui qu'elle aime; mais cet amour, enraciné dans son cœur, n'en peut être arraché par le devoir conjugal; elle aimera donc en silence malgré la séparation. La force des évènemens lui ramène enfin l'amant qui s'efforce de n'être qu'ami et qui lutte avec un sentiment plus fort que sa vertu. Le mari sait l'amour vertueux de ces deux personnes qu'il a rapprochées lui-même dans un infernal dessein; il est ruiné, il est perdu d'honneur, s'il ne trouve une somme considérable. Cette somme est dans le portefeuille de cet amant qui part, qui fuit un péril où il va succomber; il dit un dernier adieu à la femme qu'il ne peut posséder, mais au moment où leur émotion les pousse dans les bras l'un de l'autre, ils sont frappés par le mari qui vole sa vic-

(1) Librairie de Dumont, Palais-Royal.

